École des Hautes Études en Sciences Sociales

École doctorale de l'EHESS

Centre d'études turques, ottomanes, balkaniques et centrasiatiques (CETOBaC)

Doctorat

Histoire

JOVANA PAPOVIC

Faire corps pour la nation ?

L'engagement associatif au prisme du mouvement de gymnastique Sokol dans l'espace yougoslave (1862-1941)

Thèse dirigée par : Mme Nathalie Clayer

Date de soutenance : le 28 janvier 2026

Jury :

1. Mme Nathalie Clayer, directrice de recherche au CNRS et directrice d'études à l'EHESS (directrice de thèse).
2. Mme Laura Lee Downs, professeure à l'Institut universitaire européen de Florence (rapporteure).
3. M. Fabio Giomi, chargé de recherche au CNRS (examinateur).
4. M. Hannes Grandits, professeur à l'Université Humboldt de Berlin (rapporteur).
5. Mme Morgane Labbé, directrice d'études à l'EHESS (examinatrice).
6. M. Grégory Quin, maître d'enseignement et de recherche à l'Université de Lausanne (examinateur).
7. M. Emmanuel Saint-Fuscien, directeur d'études à l'EHESS (examinateur).

Remerciements

Si ma première rencontre avec le Sokol remonte à une exposition organisée au Musée d'histoire de la Yougoslavie à Belgrade en 2016, intitulée Ko je Soko, taj je Jugosloven (« Qui est un Sokol est un Yougoslave »), l'idée d'en faire le cœur d'une recherche doctorale ne serait jamais apparue sans une autre rencontre décisive, celle du séminaire de Nathalie Clayer et Fabio Giomi, « Pour une histoire des mouvements sociaux dans le Sud-Est européen aux XIXe et XXe siècles », à l'EHESS, alors que j'étais encore étudiante en Master d'anthropologie. C'est au fil de ces séances passionnantes que j'ai découvert que les phénomènes que j'observais dans le présent trouvaient leurs échos dans l'histoire, et que le passé des sociétés balkaniques offrait un terrain d'enquête jusque-là pour moi insoupçonné.

Je voudrais donc exprimer en premier lieu ma plus sincère gratitude à Nathalie Clayer, ma directrice de thèse, pour avoir accepté de m'accompagner dans cette aventure et pour m'avoir appris à déconstruire les récits trop bien établis et à interroger sans relâche les évidences. Je la remercie pour sa rigueur intellectuelle, toujours accompagnée de bienveillance, pour ses conseils précis et justes, pour sa patience et son soutien constant, y compris dans les moments d'incertitude. Je lui suis aussi infiniment reconnaissante pour son amitié, sa présence et sa compréhension, même au milieu d'une vie ponctuée de déménagements, de ruptures et de bouleversements.

Je tiens également à remercier Fabio Giomi, qui m'a fait découvrir le monde des associations et qui, depuis, n'a cessé de m'accompagner avec générosité, enthousiasme et curiosité intellectuelle. Ses encouragements, ses discussions stimulantes et les nombreux projets collaboratifs auxquels il m'a inclue ont profondément nourri ce travail et ma manière d'envisager la recherche. Je le remercie aussi d'avoir accepté de suivre ce travail jusqu'à son terme, en faisant partie de mon jury de thèse, et pour ses conseils précieux jusqu'au bout.

Je souhaite exprimer ma reconnaissance aux autres membres du jury, Laura Lee Downs, Hannes Grandits, Morgane Labbé, Grégory Quin et Emmanuel Saint-Fuscien, pour avoir accepté de lire, d'évaluer et de commenter ce travail, et pour l'attention qu'ils lui porteront.

Cette thèse a bénéficié du soutien de plusieurs institutions que je souhaite remercier ici. Tout d'abord, le laboratoire TEPSIS, qui m'a accordé un contrat doctoral et m'a permis de me consacrer pleinement à la recherche durant les trois premières années. Je remercie également le Centre for Southeast European Studies de l'Université de Graz, et son directeur Florian Bieber, pour son accueil lors de mon séjour de recherche en 2020-021, rendu possible grâce à la bourse Ernst Mach de l'OeAD. Je remercie ensuite l'Institut d'histoire contemporaine de Ljubljana (Inštitut za novejšo zgodovino), en particulier son directeur Andrej Pančur et Isidora Grubački pour leur invitation et leur intérêt. Je remercie aussi le comité de l'initiative COST Action « Who Cares in Europe? », qui a financé ce séjour de recherche.

Je souhaite également mentionner les institutions d'archives et les bibliothèques qui ont facilité mon travail sur le terrain, et m'ont parfois initiée, moi qui venais de l'anthropologie, à la rigueur du métier d'historienne. Je remercie les personnels des Archives yougoslaves (Arhiv Jugoslavije), des Archives de la République de Slovénie (Arhiv Republike Slovenije) et des Archives d'État croates (Hrvatski državni arhiv), ceux du Centre de collecte archivistique de Korčula-Lastovo (Arhivski sabirni centar Korčula-Lastovo), notamment Tonko Barčot, qui n'a pas hésité à partager sa riche investigation sur le Sokol de l'île dalmate avec moi, enfin ceux des Archives historiques de Belgrade (Beogradski istorijski arhiv), particulièrement Slobodan Mandić qui m'a apporté une aide précieuse. Je remercie ensuite le Musée d'histoire contemporaine de Slovénie (Muzej novejše zgodovine Slovenije), qui m'a autorisée à consulter et à reproduire les photographies de son fonds « Sokol », ainsi qu'aux Bibliothèques nationales de Slovénie et de Serbie, où j'ai trouvé une grande partie des sources essentielles à cette recherche. Je remercie également la Cinémathèque croate à Zagreb et la Cinémathèque yougoslave à Belgrade pour m'avoir permis d'accéder à leur fonds d'archives filmiques. Enfin, j'exprime ma gratitude au cartophile Dragan Krstić qui m'a fait découvrir et donné accès à l'ancienne collection de cartes postales de Jovan Ristić, précieuse pour ce travail.

La réflexion développée dans cette thèse doit beaucoup aux échanges et discussions tenus lors de diverses conférences, journées d'études et séminaires. Je tiens donc à remercier notamment les organisateurs de l'atelier Rallying Europe: Intersectional Approaches to Youth and Gender in the mid-Twentieth Century, Katharina Seibert et Barnabás Bálint, qui ont suscité chez moi de nouveaux questionnements. L'atelier Biopolitics and Mass Gymnastics in Modern History a également constitué un moment décisif, particulièrement à travers les échanges avec Lucija Balikić, John-Paul Newman, Petr Roubal, Vladana Putnik-Prica et Miklós Tömöry. Je tiens aussi à souligner l'importance des rencontres consacrées au thème What is an Association?, qui ont donné lieu à des discussions riches avec Fabio Giomi, Efi Avdela, Dimitra Lampropoulou, Lukas Posselt, Despo Kristotaki et Daša Ličen, ainsi que la journée d'études War in Intellectual and Artistic Reflection qui m'a permis de discuter avec Ulf Brunnbauer et Peter Haslinger. Enfin, je voudrais mentionner aussi les séminaires de recherche coordonnés par Marie-Ève Bouillon et Laureline Meizel sur les « producteurs de photographies » qui ont suscité chez moi des interrogations inédites et ouvert des pistes inattendues.

Comme le travail de thèse ne se réduit pas à la seule rédaction du manuscrit, mais se construit aussi dans un environnement collectif et institutionnel, je souhaite exprimer ma gratitude à l'INALCO, où j'ai eu la chance d'occuper un poste d'ATER et de donner mes premiers cours d'histoire des Balkans, ainsi qu'aux membres du CREE, pour leurs conseils attentifs et leurs échanges stimulants. Je remercie également mes collègues de l'AFEBalk (Association française d'études sur les Balkans), avec lesquels j'ai eu le plaisir de coorganiser deux éditions des Rencontres d'études balkaniques à Marseille, moments privilégiés de partage. Enfin, j'adresse mes remerciements les plus chaleureux à mon laboratoire, le CETOBaC, pour son soutien logistique et humain, et pour la richesse intellectuelle de ses séminaires, qui ont constitué un cadre de travail exceptionnel. Je remercie notamment Marc Aymes, ainsi que Xavier Bougarel, Bernard Lory et Catherine Horel, dont les remarques et l'intérêt pour mon travail m'ont beaucoup aidée. Je remercie également mes camarades doctorants et amis, Alexandar Arroyo, Elif Becan, Andreas Guidi, Antonis Nasis, Meriç Tanık et Ece Zerman, pour leurs échanges et leur amitié tout au long de ces années.

Enfin, cette recherche s'est autant nourrie de rencontres intellectuelles et professionnelles que du soutien de mes amis et de mes proches, qui m'ont épaulée, mais surtout, parfois aidée à penser à autre chose. Je voudrais donc les remercier ici. Tout d'abord ma kuma Astrea Nikolovska, sans qui je n'aurais sans doute jamais eu le courage de faire le premier pas vers le monde académique ; mes amies de toujours Mathilde Raczymow, Marion Le Gourrièrec et Elsa Jonquet, pour leur présence constante et tous les moments partagés ; ma chère Bojana Janković, pour son regard en miroir depuis l'Angleterre ; ainsi que mes amies chercheuses Milica Popović et Dunja Jelenković, dont les expériences parallèles ont souvent résonné avec la mienne.

Je remercie enfin ma famille, qui a été un appui considérable depuis le début de cette aventure. Ma mère, d'abord, qui malgré ses protestations a toujours été là quand j'en ai eu besoin, Ljuba Marković et Kaya O'Hearn, pour leur affection, et les familles Cosovschi et Pomeraniec-Curia, en particulier Hinde, dont le soutien émotionnel et logistique a été décisif dans la rédaction de cette thèse. Mes remerciements les plus profonds vont à mon époux, Agustín Cosovschi, qui m'a un jour dit : « L'histoire est la reine des disciplines » et m'a ainsi mise sur la voie de cette investigation. Depuis ce jour, il n'a cessé d'être mon interlocuteur privilégié, mon appui le plus constant et mon modèle intellectuel. Je le remercie pour sa patience, son humour, sa foi dans mes capacités, et pour avoir supporté, avec une indulgence infinie, mes doutes, mes faiblesses et mes moments d'épuisement.

Je dédie enfin cette thèse à mon père, Branko, qui, j'en suis sûre, aurait aimé en discuter longuement avec moi, et à ma fille, Miriam, à qui j'espère transmettre un jour un peu de ce que j'ai appris en la réalisant.

Résumé et mots clés

Cette thèse pose comme point de départ une interrogation – qu'est-ce qui pousse les individus à prendre part à une initiative associative à vocation nationaliste ? S'il est couramment entendu qu'une telle adhésion partirait d'une conviction idéologique assumée et d'un sentiment d'appartenance intact, il s'agit ici de questionner cette assertion en explorant la culture associative à partir de la question de l'engagement. Emprunté à la sociologie des mouvements sociaux, et compris dans son sens large, à la fois comme actif et passif, comme appartenance et comme pratique, le concept d'engagement permet de mettre en lumière les multiples formes d'appropriation que suscite l'idée nationale. La thèse prend comme cas d'étude le mouvement de gymnastique Sokol dans l'espace yougoslave. Créé dans l'Empire habsbourgeois dans les années 1860 comme un club de sociabilité bourgeoise et nationaliste (pan)slave, le Sokol devient, au tournant du XXe siècle, un acteur de l'élaboration de l'idée yougoslave et un outil de la fabrique de l'État national, avant de se transformer, dans la dictature royale des années 1930, en organisation de jeunesse quasi-étatique. Longtemps étudié par la littérature historique comme un simple instrument du régime, le mouvement, envisagé dans toute son étendue, révèle en réalité une dynamique bien plus complexe. Initiative polymorphe, le Sokol regroupe une grande variété d'acteurs – bourgeois et paysans, hommes et femmes, adultes, adolescents et enfants – et s'y déploient des formes d'engagement plurielles. Il s'agit ici d'observer ici ces variations, à la fois dans le temps, dans l'espace et à travers une perspective multifocale, en analysant par « le haut », les dirigeants et idéologues qui produisent et diffusent les modèles ; et « par le bas », les membres ordinaires qui réceptionnent et s'approprient les idées dans la pratique. Cette approche permet de dévoiler la multiplicité des relations – enthousiasme et conviction, opposition et coercion, quête de rétribution ou indifférence – que les acteurs entretiennent non seulement avec la « culture physique » et le mouvement de gymnastique, mais aussi avec l'idée nationale en tant que projet politique, social et culturel propre à la modernité. Dans cette perspective, la thèse s'appuie sur un corpus varié de sources, combinant documents d'archives, et imprimés, mais également documents visuels compris et analysés dans leur matérialité, comme autant d'objets complexes nous permettant de saisir l'expérience des membres dont la parole est moins souvent relayée. La thèse entend ainsi contribuer aux débats sur l'édification de la nation et de l'État yougoslave en mettant en lumière la place de l'expérience et de la subjectivité dans sa fabrique ; à ceux sur l'histoire de la culture associative et des mouvements de jeunesse en introduisant le concept d'engagement ; et enfin à ceux méthodologiques, en valorisant l'usage des sources matérielles et visuelles aux côtés des sources écrites dans la recherche en histoire.

Sokol – Espace yougoslave – Empire habsbourgeois – engagement – culture associative – nationalisme – (pan)slavisme – mouvements de jeunesse – culture physique et gymnastique – fabrique du national et de la nation – histoire sociale et culturelle – sources visuelles.

Abstract and keywords

Embodied Nationhood: Associational Engagement and the Sokol Movement in the Yugoslav Lands (1862–1941)

This dissertation begins with a central question: what compels individuals to join a nationalist association? While such participation is often attributed to firm ideological conviction or a stable sense of belonging, this study challenges that assumption by exploring associative life through the lens of engagement. Borrowed from the sociology of social movements and understood broadly, as both active and passive, as belonging as well as practice, the concept of engagement sheds light on the diverse ways in which people adopt, reinterpret, or distance themselves from the national idea. The case study focuses on the Sokol gymnastics movement in the Yugoslav lands. Founded in the Habsburg Empire in the 1860s as a bourgeois, Pan-Slavic initiative, the Sokol evolved into a key arena for shaping South Slav nationalisms and, later, for promoting the new Yugoslav state's civic ideals. By the 1930s, under the royal dictatorship, it had become a quasi-state youth organization. Long portrayed by historians as a mere tool of the regime, the Sokol appears here instead as a dynamic and multilayered social world, far more complex than official narratives suggest. As a multifocal study, the dissertation examines the movement's shifting forms of participation over time, across space, and through perspective – from the top-down vision of leaders and ideologues who sought to model civic virtue, to the bottom-up experiences of ordinary members who reinterpreted these ideals in everyday practice. It reveals a spectrum of relationships to both physical culture and the national idea: from enthusiasm and conviction to coercion, self-interest, or indifference. Methodologically, the research combines archival and printed materials with visual and material sources, treating them as historical artefacts that convey the lived experience of actors rarely represented in writing. By adopting this approach, the dissertation aims to contribute to debates on nation- and state-building in Yugoslavia by foregrounding experience and subjectivity; to the history of associative and youth cultures by re-introducing engagement as an analytical tool; and to methodological reflections in historical research by integrating visual and material evidence alongside written archives.

Sokol – Yugoslav lands – Habsburg Empire – Engagement – Associational culture – Nationalism – (Pan)slavism – Youth movements – Physical culture and gymnastics – Nation and state-building – Social and cultural history – Visual sources.

Table des matières

Remerciements 2

Résumé et mots clés 4

Abstract and keywords 5

Liste des figures 9

Liste des cartes 12

Note sur les choix terminologiques et linguistiques 13

Note sur la prononciation des termes slaves 14

INTRODUCTION 16

I. De l'image de masse à l'expérience individuelle 16

II. La fabrique yougoslave par l'engagement associatif : un état de la question 23

1. La gymnastique associative : idées révolutionnaires, position contestataire et « esprit de communauté » 23
2. Le Sokol : un objet au carrefour des historiographies 31
3. Le prisme de l'engagement 41

III. Méthodologie et sources 48

1. Élargir le temps, l'espace et la focale 48
2. À la recherche des sources du Sokol 50
   - A. Les archives 52
   - B. Les bibliothèques et les musées 55
     - Collections visuelles 55
     - Les collections périodiques 56
     - Les monographies et publications commémoratives 56
   - C. Les collections privées 57
   - D. Le web 59

IV. Plan de la thèse 59

CHAPITRE 1. LE MOUVEMENT SOKOL DANS L'ESPACE HABSBOURGEOIS : UN LABORATOIRE DE LA MODERNITÉ POLITIQUE ET SOCIALE (1862-1906) 63

I. Le Sokol de Prague : creuset d'une nouvelle identité sociale 66

1. La gymnastique associative comme héritière de l'esprit révolutionnaire 66
2. Trajectoires des fondateurs : conversions identitaires et repositionnements sociaux 69
3. Codes et rituels aux fondements d'une nouvelle identité collective 76
   - A. L'uniforme 76
   - B. Le drapeau 79
   - C. Le bal 82

II. Le Sokol du Sud : d'une excentricité importée à un instrument politique 84

1. Ljubljana, capitale régionale d'un empire en mutation 84
2. L'association de gymnastique comme instrument de conquête du pouvoir 90
3. L'excursion : une pratique pour conquérir et s'approprier le territoire « national » 94

III. À Zagreb, une « économie-mixte » de la gymnastique 101

1. Des « entrepreneurs » de la gymnastique et un État partenaire 101
   - A. Les Médecins 105
   - B. Les instructeurs 107
   - C. Les ingénieurs 109
2. L'exercice public ou la nouvelle attraction mondaine 112

IV. Un sokol pour les Serbes de l'Empire : un intellectuel à la rencontre des paysans 119

1. Un club de gymnastique dans un bourg de province 119

2. L'engagement obstiné d'un aspirant idéologue 124
3. Une gymnastique aux caractéristiques « serbes » 127

CHAPITRE 2. LE SLET COMME DIVERTISSEMENT DE MASSE : DE LA MISE EN SCENE À L'EXPERIENCE (1890 et 1906) ***136***

I. Dès premiers spectacles en plein air : le Sokol comme promoteur de la culture de loisir **139**
1. Les Festivités de mai du Sokol à Zagreb : un lieu où danser, boire et manger 139
2. Faire voir le monde à Zagreb et Zagreb au monde 144

II. Le Premier *slet* du Sokol croate : la fabrique d'un évènement d'envergure internationale **147**
1. Le théâtre de l'amitié (sud)slave 147
2. Le slet comme un ballet diplomatique 152
A. Les réceptions et les banquets 154
B. La double dialectique du défilé cérémoniel 157
C. Les femmes comme pièce maîtresse de la cérémonie 160
3. Hospitalité, convivialité et mémoire intime : l'échelle de l'expérience 165
4. L'aller, le retour et les détours : le voyage comme évènement 172
A. Le trajet comme expérience militante 173
B. La violence comme affirmation de l'identité de groupe 178
C. Au-delà de l'Empire, à la découverte des Balkans 183

CHAPITRE 3. DE LA FOULE DE GYMNASTES À L'EXPERIENCE INTIME : LE NATIONALISME COMME ÉMOTION DANS UNE DÉCENNIE DE CONFLITS (1908-1918) ***188***

I. Un mouvement pour unir tous les Serbes ? La fabrique d'un mouvement « défensif » **193**
1. La culture physique dans le Royaume de Serbie : un terrain réservé aux élites 193
2. Des *sokolicas* dans l'Empire : une sociabilité au service de la lutte nationale 198
3. La « politique du soupçon » comme principal moteur de l'engagement 203
4. Le Sokol dans l'ombre de la *Narodna odbrana* 207

II. Craindre, s'enflammer, pleurer, espérer et s'enorgueillir avec le Sokol **213**
1. Vers une mobilisation de masse en Bosnie-Herzégovine 213
2. La carte postale sokole : un objet enchevêtré 220
3. Des *slets* comme des « communautés de sentiments » 230
4. L'onde de choc des guerres balkaniques ou l'émotion comme « pratique » 237

III. Le Sokol au prisme de la guerre : une « mise en intrigue » a posteriori **242**
1. Les jeunes révolutionnaires comme disciples et modèles 242
2. Le gymnaste sokol en soldat volontaire 247

CHAPITRE 4 : D'ASSOCIATION VOLONTAIRE À ORGANISATION QUASI-ÉTATIQUE SOUS L'ÈRE PARLEMENTAIRE YOUGOSLAVE (1918-1929) ***254***

I. Un terrain d'expérimentation pour les penseurs de la « Nouvelle Europe » **257**
1. Un mouvement « libre », « yougoslave » et « démocratique » : la nouvelle « idéologie » du Sokol 257
2. « La femme et l'enfant, tels sont les nouveaux chemins du Sokol » 261
3. La *Körperkultur* au prisme yougoslave 264
4. La gymnastique comme un art national 271

II. L'Union des sokols yougoslaves : une organisation centralisée et hiérarchisée **274**
1. Le Sokol est certes un « corps », mais tout part de la « tête » 274
2. Manque de représentativité au sommet de l'organisation 279
3. Des membres « du haut » et des membres « du bas » 282

III. De la confrontation à l'autonomisation : formes plurielles d'opposition **287**
1. Plusieurs concurrents et un véritable rival 287
2. Entre politisation effective et rejet du politique : « ambivalence structurelle » et désengagement 292
3. Les revers du centralisme : autonomisation et affirmation des identités locales 300

IV. De collaborateur à bras auxiliaire du régime : la relation ambivalente de l'Union des sokols yougoslaves avec l'État **307**
1. Le Sokol : un figurant sur la scène du théâtre étatique 307
2. La Jeunesse ou l'enjeu principal de la survie du mouvement 312

3. Le Sokol du Royaume de Yougoslavie : mouvement de jeunesse de la dictature d'Alexandre 316

CHAPITRE 5 : LE SOKOL FACE À SA JEUNESSE : TENSIONS, RÉAPPROPRIATIONS ET FRACTURES GÉNÉRATIONNELLES (1930-1941) ***320***

I. Les jeunes au miroir des adultes **323**
1. D'une jeunesse révolutionnaire à une jeunesse « volontairement » disciplinée 323
2. La fabrique de l'enfant modèle 331
3. Des jeunes aux aspirations insaisissables 339

II. De l'expérience des jeunes dans le Sokol **344**
1. Des revues sokol pour la jeunesse comme sources 344
2. Parler du Sokol pour parler de soi : l'écriture comme terrain de jeu 347
3. Du foyer familial à la communauté de « frères » 353
4. Le rôle du plaisir dans la dynamique de l'engagement 359
   A. La joie du corps en mouvement 361
   B. L'émotion de se voir et de se montrer changé 365
   C. Le frisson de la découverte et la confrontation avec l'altérité 371

III. Le Sokol à l'épreuve de la fracture générationnelle **383**
1. Une rencontre manquée avec les premiers Yougoslaves 383
2. Des jeunes réfractaires et mobilisés face à des anciens nostalgiques et dociles 388

CONCLUSIONS ***396***

Sources ***414***

Fonds d'archives consultés **414**

Périodiques **416**

Sources imprimées **417**

Films **418**

Bibliographie ***419***

Annexes – Cartes ***447***

Annexes – documents ***459***
Annexe 1. Échantillons de tissus pour uniformes 459
Annexe 2. *Viestnik za uputu, zabavu i okrepu* 460
Annexe 3. Tracé du défilé cérémoniel à Zagreb 1924 461
Annexe 4. Portrait d'Anđelija Sandić, initiatrice du club Sokol féminin de Novi Sad 462
Annexe 5. Extrait de la liste des volontaires (*Sokolski Glasnik*) 463
Annexe 6. Instructions pour exercices libres de gymnastique 465
Annexe 7 : Sokols à l'entrainement 466
Annexe 8. Billets incitatifs et moralisateurs de l'Union des sokols yougoslaves 467
Annexe 9. Guide de confection d'uniformes sokols 468
Annexe 10. Graphiques illustrant l'augmentation du nombre de jeunes dans le mouvement 469
Annexe 11. Population par banovine et répartition territoriale des jeunes lecteurs de *Naša radost* 470
Annexe 12. Carton d'invitation et programme de l'Académie solennelle du club sokol Matica de Belgrade le 10 avril 1932 471
Annexe 13. Cartes et légitimations de participants aux *slets* sokols 472

Liste des figures

Figure 1. Slet *international de l'Union des sokols du Royaume de Yougoslavie*, Belgrade, 1930. Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić. 16
Figure 2. *Verso de la figure 1, avec timbre et tampon, message manuscrit daté du 28 mars, adressé à Zagreb.* Carte Postale photographique, coll. Jovan Ristić. 19
Figure 3. *Cantines du* slet, Belgrade, 1930. Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić 20
Figure 4. *Jeunes participantes au* slet, Belgrade, 1930. Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić 20
Figure 5. *Groupe d'ingénieurs et de dirigeants de l'Union des sokols du Royaume de Yougoslavie sur le stade du* slet. Belgrade, 1930. Photographie, source non identifiée (reproduction numérique) 20
Figure 6. *Ouvriers sur le stade*. Belgrade, 1930. Photographie, source non identifiée (reproduction numérique) 20
Figure 7. *Athlète sur le stade*. Belgrade, 1930. Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić 21
Figure 8. *Jeune fille en plein saut sur le stade*. Belgrade, 1930. Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić 21
Figure 9. *Turnplatz de la Hasenheide à Berlin*, 1817. Estampe, Deutsches Historisches Museum, Berlin. (F. 62/57). 71
Figure 10. *Corps des instructeurs du Sokol de Prague*, 1864. Carte postale photographique, Muzej novejše zgodovine Slovenije. (SO-04). 71
Figure 11. *Projet de costume*. Josef Mánes, 1862. Aquarelle sur papier, Národní muzeum - Historické muzeum. (H7H-16168). 78
Figure 12. Remise du drapeau sokol peint par Josef Mánes (1862) au cercle des dames tchèques dirigé par Karolina Světlá. Josef Kočí 1926. Huile sur toile. Národní muzeum, Prague. 80
Figure 13. *Plan de Ljubljana 1860*. Narodna in univerzitetna Knjižnica Slovenije. 87
Figure 14. *Portrait de groupe lord de l'excursion pour le 25e anniversaire du Sokol de Ljubljana*. Rožnik, 1888. Photographie, Muzej novejše zgodovine Slovenije. (SO-18). 97
Figure 15. *Membres du Sokol dans la montagne*. Sans lieu ni date. Photographie, Muzej novejše zgodovine Slovenije. (SO-376). 99
Figure 16. Sokolana *de Zagreb*. Carte postale photographique envoyée depuis Zagreb, le 23 janvier 1903. ARS, Fonds Ljubljanski Sokol, (AS 641 1315 011). 117
Figure 17: *Portrait de groupe du Sokol serbe de Dvor en costume traditionnel*. Source non identifiée (reproduction numérique). 131
Figure 18. *Page de couverture du livret-guide du premier* Slet *international de l'Union des sokols croates à Zagreb*, 1906. Fonds numériques de la bibliothèque municipale de Zagreb. KGZ. 148
Figure 19. *Page de couverture du* Spomen Spis. Bibliothèque nationale de Serbie. NBS. 152
Figure 20. *Yunalks bulgares à la gare de Zagreb*. Spomen spis. (Détail) p. 11. 154
Figure 21. *Clichés du défilé. « Dušan Silni dans le défile », les « Yunaks bulgares », les « sokols tchèques » et les « Polonais »*. Spomen Spis, p. 44. 158
Figure 22. *Portrait de la Contesse Pejačević en pleine page*. Spomen Spis, p. 46-47. 161
Figure 23. *Présidence du comité des dames pour le* slet. Spomen Spis p. 10. 163
Figure 24. *Arrivée à la gare de Zagreb des membres de la société Dušan Silni* Spomen Spis, (Détail) p. 12 164
Figure 25. *Scène de convivialité dans les dortoirs*. Spomen Spis, (Détail) p. 67. 168
Figure 26. *Portrait de groupe pendant la fête populaire*. Spomen Spis, (Détail) p. 80 169
Figure 27. *Portrait de groupe pendant la fête populaire*. Spomen Spis, (Détail) p. 80. 170
Figure 28. *Deuxième de couverture du livret-guide du IIe slet international de l'Union des sokols croates*. 1906. Coll. particulière Jovana Papovic. 171
Figure 29. *Illustration de l'altercation de Rijeka*. Spomen Spis. (Détail) p. 106. 182
Figure 30. *Les gymnastes tchèques en route vers Cetinje*. Spomen Spis, (Détail) p. 110. 184
Figure 31. *Premier* slet *des sokols serbes de la région Posavina-Podrinje à Priboj en 1910. Exercices avec massues, exécutés par les Sokolicas de Tuzla.* Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić 217

Figure 32. *Premier* slet *des Sokols serbes de la région Posavina-Podrinje à Priboj en 1910. Exercices libres réalisés collectivement par tous les sokols.* Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić. 217
Figure 33. *Gymnaste à l'exercice « Lève-toi, vis... Bât-toi, ne fléchis pas ».* Carte postale illustrée de A. Popović, coll. Jovan Ristić. 219
Figure 34. *Verso de la Figure 33. Oblitération indéchiffrable, message manuscrit adressé à Savo Surutka à Banja Luka.* Carte postale, coll. Jovan Ristić. 221
Figure 36. *Verso de la Figure 31.* Carte postale, coll. Jovan Ristić. 222
Figure 35. *Verso de la Figure 32.* Carte postale, coll. Jovan Ristić. 222
Figure 37. *Branko de Kraljevica à Milica Jovanović à Belgrade.* Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić. 223
Figure 38. *De Skopje à Kladovo le 20 août 1924.* Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić. 224
Figure 39. *De Ljubljana à Zagreb, le 20 juillet 1913.* Carte postale illustrée, coll. Jovan Ristić. 225
Figure 40. *Đuriša à son « frère » Milan, le 21 août 1912.* Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić. 226
Figure 41. *Pero Jovanović à Milan Stefanović.* Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić. 226
Figure 42. *« En souvenir » de Ljub. Kokić, le 12 mars 1912.* Carte postale photographique, coll Jovan Ristić. 227
Figure 43. *Portrait de Sreten Stanić-Ćukić vierge.* Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić. 228
Figure 44. *Portrait de Stanić-Ćukić dédicacé et adressé à Milan Stefanović, le 25 mars 1911.* Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić. 228
Figure 45. *« Trois héros... trois sokols » Vidovdan 1914.* Carte postale composée, coll. Jovan Ristić. 243
Figure 46. *Portrait de groupe des participants au séminaire de formation des instructeurs à Sarajevo en 1912.* Photographie, Muzej Sarajeva. 245
Figure 47. *Exercice des jeunes filles du club Sokol de Bjelovar, envoyé le 28 août 1912.* Carte postale photographique, coll Jovan Ristić. 267
Figure 48. *Partition de l'exercice public de B. Putniković. Sokolski Glasnik*, 1919, n°11-12, (Détail) p. 314 269
Figure 49. *Représentants du comité de construction du premier slet de l'Union des sokols yougoslaves dans le bureau du Sokol, Narodni dom.* Ljubljana, 1922. Muzej Novejše zgodovine Slovenije. (SO- 474). 283
Figure 50. *Congrès de l'Union des sokols yougoslaves.* Novi Sad, 1919. *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1919, n° 8-9-10, (Détail) p. 28. 284
Figure 51. *Assemblée générale du district sokol de Belgrade, 1930.* IAB, Fonds de la famille Glavinić. (IAB 199 K22 3 8 17 34) 285
Figure 52. *Illustrations de Smrekar pour le Sokol.* Reproductions tirées de *Sokolski Glasnik*, 1928, n°17, p. 105 ; n°18, p. n° 19. 313
Figure 53. *Uniformes des enfants sokols, 1922.* Cartes postales illustrées, coll. Jovan Ristić. 331
Figure 54. *Le jeune prince Pierre en uniforme sokol.* Carte postale illustrée noir et blanc, coll. Jovan Ristić et carte postale illustrée couleur, (HR DADU, Fonds SCKL, 476 2) 333
Figure 55. *Le jeune prince Pierre accompagné de sa mère la reine Marie et du nouveau régent le prince Paul aux funérailles d'Alexandre Ier de Yougoslavie.* Belgrade, 1934. Wikimedia Communs. 334
Figure 56. *Exercice public de jeunes sokolicas* Ljubljana 1924. Photographie, Muzej novejše zgodovine Slovenije (SO-126) 335
Figure 57. *Garçons à l'entrainement*, Belgrade. Photographie, IAB, Fonds de la famille Glavinić. (IAB 119 K22 3 8 17 26) 337
Figure 58. *Théâtre national de Belgrade. Célébration des 50 ans du club Sokol Matica*, 1932. Photographie, IAB, fonds de la famille Galvinić. (IAB 1119 K2 3 8 17 20). 339
Figure 59. *Membres fabriquant des marionnettes.* Photographie, IAB, Fonds de la famille Galvinić, (IAB, 1119 K22 3 8 17 75) 342
Figure 60. *Portrait de groupe des membres de l'atelier de marionnette du club de Matica.* Photographie, IAB, fonds de la famille Glavinić, (IAB 1119 K22 3 8 17 74) 343
Figure 61. *Célébration des Materice, club de Matica*, Belgrade, 1936. IAB, fonds de la famille Glavinić (IAB 1119 K22 3.8.17. 18) 355

Figure 62. *En excursion avec le club sokol, 8 juillet 1928*. Carte postale photographique, coll Jovan Ristić. 358
Figure 63. *Spectacle de l'académie sokol, message de Rada à Kragujevac* le 3 avril 1931. Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić. 370
Figure 64. *Adolescents du club Sokol de Ljubljana devant le Narodni dom*, 1925. Photographie, Muzej novejse zgodivovine Slovenije, (SO-664). 371
Figure 65. *Excursion de la Saint-Georges à Košutnjak, sur la prairie du Sokol*. Photographie, IAB, fonds de la famille Galvinić, (IAB 1119 K22 3.8.17.19). 377
Figure 66. *Excursion des enfants du Sokol de Ljubljana à Veliki Vrh près de Boklace. Ljubljana, 1931, préparation d'un goulash pour le repas*. Photographie, Muzej novejše zgodovine Slovenije. (SO-738). 378

Liste des cartes

Carte 1. Carte ethnographique de l'Empire des Habsbourg 1855 447
Carte 2 . Carte des Slaves de Pavel Šafárik 1842 448
Carte 3. Carte des terres slovènes de Peter Kozler 1864 449
Carte 4. (Détail) Carte des chemins de fer de l'Europe centrale 1866 450
Carte 5. Carte administrative de la monarchie austro-hongroise 1887 451
Carte 6. Carte physique des terres croates 1900 452
Carte 7. Carte de la région de Syrmie 453
Carte 8. Carte de l'expansion territoriale du Royaume de Serbie jusqu'à 1913 454
Carte 9. Carte administrative du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes 1920 455
Carte 10. Carte politique du Royaume de Yougoslavie 1930 456
Carte 11. Carte des districts du Sokol yougoslave 1930 457
Carte 12. Carte du projet de district sokol de Dubrovnik 458

Note sur les choix terminologiques et linguistiques

Dans ce travail, j'ai choisi de ne pas traduire le terme « Sokol » (faucon), ni de le conserver tel quel dans sa forme originale *Sokol* ou *Soko* (singulier) *Sokoli* (pluriel), mais de le franciser afin de faciliter la lecture et la prononciation en français.

J'emploie ainsi « le Sokol » (avec majuscule) pour désigner le mouvement dans son ensemble, et « le ou les sokol(s) » (avec minuscule) pour désigner ses membres. Certains termes dérivés sont également adaptés comme le mot *sokolstvo* que je traduis par « sokolisme », traduction littérale qui souligne les moments où le mot est employé pour désigner la dimension idéologique ou doctrinale du mouvement. L'adjectif « sokol » (*sokolski, sokolska, sokolske*), quant à lui, est employé sous une forme francisée et accordée, par exemple : « les uniformes sokols », « la littérature sokole », « les fêtes sokoles », etc.

En revanche, j'ai choisi de conserver en italique certains termes spécifiques, dont la traduction ferait perdre la spécificité de l'objet propre au contexte d'origine, (en gardant toutefois une version plurielle francisée avec ajout de la lettre [s]).

C'est le cas de :

- *slet(s),* pour désigner les grands rassemblements ou spectacles de gymnastique de masse caractéristiques du mouvement ;
- *sokolana(s),* terme utilisé pour les gymnases sokols, qui sont à la fois des espaces d'exercice physique, des centres culturels, des salles de réunion et des lieux de sociabilité ;
- et enfin *sokolica(s)*, pour désigner les membres féminines du Sokol, la langue française ne permettant pas de rendre avec précision cette féminisation spécifique.

Ces choix visent à préserver la spécificité lexicale, culturelle et matérielle du vocabulaire sokol tout en assurant la lisibilité et la fluidité du texte en français.

Pour les mêmes raisons de lisibilité à destination du lecteur francophone, j'ai choisi de présenter en translittération latine l'ensemble des textes et références initialement rédigés en écriture cyrillique, y compris dans la bibliographie.

Sauf indication contraire, toutes les traductions du serbo-croate, du slovène, du tchèque et de l'anglais sont de moi.

Note sur la prononciation des termes slaves

Les termes originaux provenant du serbo-croate, du slovène et du tchèque sont restitués selon leur orthographe d'origine, sans adaptation phonétique. Leur prononciation suit des règles relativement régulières : l'accent tonique tombe généralement sur la première syllabe en serbo-croate et peut varier en slovène et en tchèque. Les lettres se prononcent une par une, sans élision.

Les voyelles

- **a** = [a] comme dans *papa*
- **e** = [é] ou [è] selon le mot
- **i** = [i] comme dans *si*
- **o** = [o] fermé
- **u** = [ou] comme dans *loup*

Consonnes particulières (serbo-croate et slovène)

- č = [tch] comme dans *tchèque*
- ć = [tch] plus doux, proche de *tchi*
- š = [ch] comme dans *chapeau*
- ž = [j] comme dans *journal*
- đ = [dj] doux, comme dans *adieu*
- dž = [dj] plus appuyé, comme dans *djembé*
- nj = [gn] comme dans *montagne*
- lj = [lli] doux, comme dans l'espagnol *familia*
- c = [ts] comme dans *tsar*
- j = [y] comme dans *voyage* (*Jugoslavija* → *Yougoslavie*)

Particularités du tchèque

- ě = [iè] après certaines consonnes ainsi que la palatalisation de celles-ci (město ≈ mnièsto)
- ř = [rj] ou [rzh], un *r* roulé et adouci (*Dvořák* ≈ *Dvorjakh*)
- ch = [rr aspiré] comme le *ch* allemand dans *Bach*
- á, é, í, ó, ú, ý = l'accent marque la voyelle longue
- c = [ts], č = [tch], š = [ch], ž = [j] (comme en serbo-croate)

Exemples de prononciation

- Slet = [slète]
- Župa = [joupa]
- Ljubljana = [lioubliana]
- Korčula = [kortchoula]
- Sokolica = [sokolitsa]
- Český Sokol = [tchèski sokol]
- Popović = [popovitch]
- Karađorđević = [karadjordjevitch]
- Dvořák = [dvorjakh]



Figure 1. Slet *international de l'Union des sokols du Royaume de Yougoslavie*, Belgrade, 1930. Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić.

INTRODUCTION

I. De l'image de masse à l'expérience individuelle

Une photographie saisit un moment emblématique d'une démonstration de masse : plusieurs centaines de jeunes gens en uniforme, disposées en rangs parfaitement parallèles, occupent un terrain devant des gradins remplis de spectateurs (figure 1). Notre regard est d'abord attiré par les femmes au premier rang, en robes blanches, alignées quatre par quatre, avant de glisser vers les hommes, en short noir, chemise blanche et cravate, puis de se perdre à l'arrière-plan, parmi les petites foules qui cherchent encore leur place sur le terrain. La répétition ordonnée des corps, démultipliée par la perspective et le jeu d'alternance chromatique entre le noir et le blanc, compose une figure qui semble se prolonger à l'infini, effaçant l'individu derrière la logique de la série. Le cliché est pris depuis les gradins, sous un angle oblique et légèrement en hauteur, offrant une vue panoramique sur le terrain. Ce point de vue diagonal accentue la profondeur de champ et la rigueur géométrique de la composition, transformant la

démonstration en véritable architecture visuelle. Surplombant le terrain, dans les gradins sud, la loge d'honneur en forme d'arche, ornée de drapeaux, abritant l'orchestre et les invités de marque, se dévoile comme un véritable dispositif de contrôle, sorte de panoptique[1], d'où les gymnastes sont simultanément scrutés et ordonnés. L'ensemble confère à la scène une dimension à la fois monumentale et rituelle, où la chorégraphie des corps et le cadrage photographique se conjuguent pour produire un effet de sidération visuelle.

Cette image est tirée du premier *Slet* international du Sokol du Royaume de Yougoslavie, organisé à Belgrade en juin 1930. Le terme *slet* évoque dans les langues slaves le vol coordonné d'une nuée d'oiseaux ; il désigne aussi les rassemblements de gymnastique de masse organisés dès la fin du XIXe siècle par le mouvement de culture physique des sokols. Les *slets* se présentent comme des rendez-vous spectaculaires qui conjuguent d'imposants exercices collectifs dans un stade avec un ensemble de programmes et d'activités parallèles organisés dans toute la ville – défilés de gymnastes, banquets, bals populaires, expositions, excursions et autres manifestations – qui leur confèrent l'allure de véritables fêtes. Durant près d'un mois, Belgrade vibre ainsi au rythme de ce grand rassemblement qui attire des délégations venues de tout le pays, mais aussi de l'étranger – de Tchécoslovaquie, de Pologne et même de France – et s'affirme comme une démonstration de force de la dictature royale d'Alexandre Ier Karađorđević. La photographie décrite plus haut n'est qu'une parmi une multitude de clichés produits lors de l'évènement, diffusés sous format carte postale et largement relayés par un puissant appareil médiatique qui contribue à sa mise en spectacle.

Pour l'observateur contemporain, ces rangées démultipliées évoquent immanquablement ce que Siegfried Kracauer appelle dans les années 1920 des « ornements de masse[2] », pour désigner les chorégraphies alors en vogue des danseuses synchronisées ou les démonstrations collectives de gymnastes populaires en Allemagne[3]. Pour le critique proche de l'École de Francfort, ces spectacles de la répétition infinie et de la mise en série des corps incarnent une forme d'esthétisation de la rationalité capitaliste, qui, selon son interprétation marxiste, réduit l'humain à une abstraction insignifiante. S'il y voit d'abord un geste émancipateur, Siegfried Kracauer adopte un regard plus critique dans les années 1930, devant l'appropriation de ces dispositifs par les

[1] Dans *Surveiller et punir* (1975), Michel Foucault mobilise le concept de « panoptisme » pour désigner le modèle de pouvoir disciplinaire propre à la modernité, fondé sur une surveillance continue et intériorisée, où la possibilité permanente d'être observé conduit les individus à s'autodiscipliner, faisant du contrôle un mécanisme diffus et incorporé plutôt qu'une contrainte exercée de l'extérieur. Voir Michel Foucault, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 2014, p. 228-264.

[2] Siegfried Kracauer, *The Mass Ornament, Weimar Essays*, Cambridge & London, Harvard University Press, 1995, p. 75-89.

[3] Kracauer fait notamment référence aux Tiller Girls, troupe britannique de danseuses synchronisées qui exécutent des chorégraphies en lignes droites et en figures géométriques et aux spectacles de « gymnastique rythmique ».

régimes autoritaires – notamment le Troisième Reich – qui révèle combien ces « ornements » peuvent devenir, pour reprendre les termes de George Mosse, de véritables instruments de « nationalisation des masses[4] ». Observés à la lumière de cet héritage, les *slets* du Sokol apparaissent aisément comme le théâtre parfait de l'idéologie unitariste d'intégration nationale yougoslave promue par le régime d'Alexandre, où les individus, dans toute leur diversité, se fondent dans la figure abstraite et homogène d'une unité (nationale).

Cette lecture mérite toutefois d'être nuancée. Comme l'a montré Ramsay Burt, l'« ornement de masse » ne prend véritablement sens que par le regard du spectateur et ce n'est que depuis un point de vue en plan large que l'unité s'incarne vraiment[5]. Reprenant la réflexion de Walter Benjamin sur la reproduction technique de l'image[6], l'historien de la danse souligne combien l'effet de « masse » est amplifié par le cadrage photographique et, plus encore, par le montage cinématographique, qui orientent – voire manipulent – la perception et transforment la gymnastique en spectacle monumental. Siegfried Kracauer lui-même, rappelle Ramsay Burt, n'aurait probablement jamais observé ces dispositifs autrement qu'à travers les actualités filmées. En ce sens, les images de ces évènements ne sauraient être lues comme de simples témoins, mais plutôt comme des gestes à la fois esthétiques et politiques. Leur force tient à leur performativité car elles produisent l'effet qu'elles prétendent enregistrer. Par leur prise de vue en plongée, leurs plans larges et leur insistance sur la répétition, elles construisent l'illusion d'un corps collectif homogène, et révèlent moins la réalité de l'événement, que les intentions de ceux qui l'ont conçu, mis en scène et orchestré.

Mais que se passe-t-il si l'on quitte le plan large pour explorer les détails de l'image ? En observant attentivement la photographie décrite plus haut, on distingue au premier plan des figures individuelles : des spectateurs assis dans les derniers rangs, tournant le dos au photographe, des couples, une femme seule, tous vêtus élégamment – chapeaux de ville et chapeaux cloches, costumes bien ajustés et vestes aux couleurs claires. Quelques rangées plus bas des femmes s'abritent sous une ombrelle, indice discret d'une journée de juin baignée de soleil. Ce détail, en apparence anodin, nous ramène à l'expérience vécue. On devine la chaleur pesante, l'inconfort de ces gradins sans sièges ni dossiers, et la fatigue d'une vision troublée par l'éclat aveuglant du soleil. On remarque ensuite, que si les gradins entourant l'arche monumentale sont bondés, ceux situés à l'est – offrant sans doute une vue moins ordonnée du déploiement des

[4] George L. Mosse, *The Nationalization of the Masses: Political Symbolism and Mass Movements in Germany from the Napoleonic Wars Through the Third Reich*, New York, H. Fertig, 1975.

[5] Ramsay Burt, *Alien Bodies: Representations of Modernity, « Race » and Nation in Early Modern Dance*, London & New York, Routledge, 1998, p. 86-103.

[6] Voir Walter Benjamin, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Paris, Payot & Rivages, 2013.

gymnastes – demeurent presque entièrement vides. Cet élément nous amène à relativiser l'ampleur de l'évènement et à s'interroger sur la nature de la foule dans les gradins : n'est-elle pas moins un public de spectateurs curieux, qu'un ensemble de participants intégrés au dispositif spectaculaire ? Notre regard glisse enfin au-delà des dernières tribunes sud, où s'ouvre le paysage des quartiers périphériques de Palilula, avec ses habitations éparses et ses champs cultivés. Le contraste saisissant entre la modernité du spectacle et la simplicité rurale du décor environnant rappelle aussi combien la transition urbaine de Belgrade, capitale du Royaume de Yougoslavie, n'en est alors qu'à ses débuts.



Figure 2. ***Verso de la figure 1, avec timbre et tampon, message manuscrit daté du 28 mars, adressé à Zagreb*****. Carte Postale photographique, coll. Jovan Ristić.**

Cette exploration des marges de l'image conduit à élargir encore l'analyse, non plus seulement vers la seule représentation visuelle, mais vers l'objet carte postale lui-même. Au verso, on découvre un message amical de salut et d'affection, adressé le 28 mars depuis Belgrade à Zagreb par Milan, Rista, Marko et Katica à leur ami, un certain lieutenant-colonel Teodor Milić (figure 2). À l'instantané monumental s'ajoute soudain une dimension intime et située, derrière la masse, des individus se révèlent. Le même objet condense ainsi deux régimes de sens opposés, au recto, l'illusion d'une unité nationale figée dans la masse ; au verso, la trace d'un lien personnel qui ramène l'événement dans la sphère du quotidien. L'idéologie se trouve dès lors réinscrite dans

un espace-temps concret, révélant combien elle se mêle aux pratiques ordinaires et se voit sans cesse réappropriée et transformée par ceux qui la vivent.



Figure 3. *Cantines du* slet, Belgrade, 1930. Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić



Figure 4. *Jeunes participantes au* slet, Belgrade, 1930. Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić



Figure 6. *Ouvriers sur le stade*. Belgrade, 1930. Photographie, source non identifiée (reproduction numérique)



Figure 5. *Groupe d'ingénieurs et de dirigeants de l'Union des sokols du Royaume de Yougoslavie sur le stade du* slet. Belgrade, 1930. Photographie, source non identifiée (reproduction numérique)



Figure 7. ***Athlète sur le stade*****. Belgrade, 1930. Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić**



Figure 8. ***Jeune fille en plein saut sur le stade.*** **Belgrade, 1930. Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić**

En plus des clichés du spectacle, d'autres images, qui saisissent les attentes, les coulisses et les interstices du *slet,* s'avèrent aussi révélatrices. Moins diffusées que les représentations spectaculaires des exercices de masse, ces photographies révèlent pourtant la diversité des expériences que recèle l'évènement. Il y a, par exemple, celle d'un groupe de jeunes filles en uniforme – jupe plissée, bandana noué autour du cou et chapeau scout à quatre bosses – alignées sur un trottoir devant une grille monumentale, probablement dans l'attente d'entrer dans le défilé (figure 4). Certaines sourient, d'autres paraissent distraites, leur posture relâchée traduisant l'attente. Leurs regards convergent vers le photographe, mais leurs expressions, spontanées et inégales, trahis plus un instant saisi à l'improviste qu'une pose concertée. Il y a aussi une photographie qui capture un instant dans la cantine, où l'on distingue trois générations de sokols en uniforme – un enfant, un adolescent et un adulte – se servant chacun leur tour dans un grand chaudron (figure 3). La scène témoigne non seulement de la convivialité intergénérationnelle, mais aussi des contraintes logistiques d'un événement qui suppose une immense organisation matérielle.

Cette dimension pratique de l'évènement transparait aussi dans des clichés pris sur le chantier même de la construction du stade, édifice spécialement conçu pour l'occasion par le

belgradois Momir Korunović (1883-1969), architecte officiel du régime et membre dirigeants de l'Union Sokol du Royaume de Yougoslavie (figures 5 et 6). Ils dévoilent l'envers du décor, avec des ouvriers, ingénieurs et entrepreneurs – simples exécutants et décideurs, membres et dirigeants du mouvement – qui posent devant l'édifice en cours d'élévation. Ces images rappellent que derrière la monumentalité idéologique s'étend une infrastructure concrète, fruit d'investissements, de contrats et de savoir-faire techniques où l'impact du *slet* se mesure aussi en chiffres et en capitaux mobilisés. La présence d'une annonce publicitaire pour le fût de bière Weifert (*Vajfert*) signale également la pénétration du registre commercial dans l'événement, et dévoile le *slet* comme un espace de visibilité pour les producteurs et une vitrine d'opportunités pour les entrepreneurs locaux, inscrivant la gymnastique dans les circuits de la consommation et de la marchandisation.

D'autres images enfin, saisies sur le terrain à hauteur des acteurs, pendant les répétitions ou entre deux démonstrations, révèlent des moments plus intimes. L'une d'elles, dévoile, en pied, une femme anonyme vêtue d'un short et débardeur d'entrainement (figure 7). Elle apparait seule, absorbée, les mains dans les poches, comme figée dans un instant volé. À l'arrière-plan, relégué dans le flou, un groupe d'hommes s'exerce aux agrès. Par ce cadrage, l'image renverse l'ordre habituel des représentations : les corps masculins, traditionnellement mis en avant pour leur musculature développée, s'effacent ici pour laisser la femme occuper la posture de l'athlète. Un autre contraste inattendu est également visible sur l'image d'une adolescente – reconnaissable à son uniforme – photographiée en plein saut, jupe au vent, occupant par son mouvement toute l'attention du regard (figure 8). Tout autour d'elle, des adultes – hommes et femmes en tenues élégantes et coiffés de chapeaux – s'affairent à organiser le terrain, prenant des notes, traçant des lignes, aplanissant le sable à l'aide de bâtons. L'écart entre la légèreté insouciante de la jeune fille suspendue dans l'air et le sérieux des adultes chargés de l'organisation venant ainsi rappeler combien le *slet* suscite des attentes hétérogènes et produit des expériences parfois divergentes.

En déplaçant le regard de la scène collective vers les individus qui la composent, cet ensemble d'images vient révéler la texture humaine de l'évènement. Dans ce glissement se dessine alors une nouvelle série de questions : pourquoi et comment ces acteurs participent à cet univers ? Qu'est-ce qui les conduit à donner de leur temps, de leur corps, de leur énergie pour faire fonctionner le Sokol ? Est-ce que la participation doit nécessairement être comprise comme une approbation ? De quoi relève leur « engagement » – d'une adhésion idéologique consciente, d'un habitus social, d'un intérêt personnel ou d'une simple inscription dans les sociabilités locales ? Que doit-il à l'intime, au désir de reconnaissance, au plaisir du corps en mouvement, à la

recherche de liens affectifs ? Et, inversement, comment les expériences individuelles se trouvent-elles reformulées et récupérées par la monumentalité des *slets* ? En d'autres termes, comment articuler l'idéologie, les contraintes imposées par l'organisation, et l'expérience vécue des individus qui, chacun à leur manière, font exister le Sokol ? C'est dans cette tension entre collectif et individuel, entre monumentalité affichée et pratiques ordinaires, que se situe l'investigation centrale de cette thèse. Il s'agit d'étudier le Sokol non pas seulement comme un producteur de discours et de dispositifs spectaculaires, mais comme un espace social traversé par des motivations plurielles : désir d'appartenance, dynamiques de sociabilité, quête de reconnaissance ou d'ascension sociale, contraintes matérielles, opportunités professionnelles, aspirations éducatives, goût du divertissement. En d'autres termes, je propose là d'explorer l'engagement dans toute sa diversité, au cœur même d'un mouvement qui affiche pourtant l'uniformité.

II. La fabrique yougoslave par l'engagement associatif : un état de la question

1. La gymnastique associative : idées révolutionnaires, position contestataire et « esprit de communauté »

Si les images spectaculaires des *slets* et leurs représentations contemporaines tendent à naturaliser l'association entre gymnastique de masse et nationalisme, en la réduisant à une évidence propre aux autoritarismes du XXe siècle, ce lien est en réalité plus profond et plus ancien. Pour en saisir toute la portée, il faut en retracer la généalogie et montrer comment, dès le tournant XIXe siècle, la gymnastique s'impose comme un phénomène caractéristique de la modernité européenne. Pour commencer, il convient de dissiper une confusion récurrente : bien qu'ils apparaissent à la même époque, le « sport » et la « gymnastique » doivent être soigneusement distingués. En effet, si dans l'usage courant, les deux termes tendent à se confondre, ils relèvent en réalité, comme le rappelle Patrick Clastres, de « deux pratiques et formes culturelles aussi différentes que peuvent l'être la photographie et le cinéma[7] ».

L'historiographie situe généralement les origines du sport, en tant que pratique occidentale, en Angleterre, à la fin du XVIIIe siècle, et le décrit comme un phénomène issu des loisirs aristocratiques des *gentlemen-farmers* – chasse, courses, combats d'animaux[8] –, s'autonomisant progressivement via le marché des paris (*bookmakers*), puis s'institutionalisant au sein des *public*

[7] Patrick Clastres, « Les cultures politiques au défi des cultures sportives », *Histoire@Politique*, 2014, vol. 23, n° 2, p. 1-9.

[8] L'étymologie du terme anglais viendrait du vieux français « *desport* » qui signifie plaisir, divertissement.

schools sous l'influence de figures comme l'enseignant Thomas Arnold (1795-1842), qui dans sa *Rugby school*, promeut l'idéal du *fair-play*[9]. Les débats restent vifs dans le champs de l'histoire du sport[10], mais une convergence se dessine autour de l'interprétation. Qu'il soit analysé dans une perspective « figurationnelle » héritée de Norbert Elias et Eric Dunning[11] qui l'inscrivent dans le long processus de civilisation[12] ; dans une approche marxiste – à la manière de Guy Debord ou dans une lecture gramscienne –, qui y voit tantôt un instrument d'asservissement des masses[13], tantôt un vecteur d'intégration des classes subalternes[14] ; ou encore, dans une lecture wébérienne, qui relie son avènement à la rationalisation des pratiques économiques et sociales[15], le diagnostics converge. Le sport moderne apparaît essentiellement comme une configuration centrée sur la compétition, forme codifiée de la rivalité, en affinité étroite avec les logiques du capitalisme industriel, qu'il accompagne et nourrit.

La gymnastique, ou ce que Thierry Terret désigne comme le « modèle gymnique[16] », relève d'une dynamique tout autre. Elle se développe sur le continent européen, comme le produit d'un tournant philosophique majeur, dans le sillage des Lumières et de l'*Aufklärung*. Comme le souligne Jacques Ulmann, la réflexion des philosophes introduit une double transformation : elle modifie à la fois le rapport au corps politique et la conception du corps physique[17]. En rompant avec la tradition chrétienne médiévale qui faisait du corps un simple réceptacle de l'âme[18], elle inaugure un changement de statut majeur qui voit le corps, dès lors, pensé comme un véritable instrument de la fabrique sociale, au même titre que l'esprit. Rousseau, avec l'*Émile* (1762)[19] ou les *Considérations sur le gouvernement de Pologne* (1772)[20], joue à cet égard un rôle décisif en invitant à développer l'éducation physique de l'enfant autant que son éducation morale et civique. Mais comme le rappelle Pierre Arnaud, cette mutation n'est pas l'œuvre isolée d'un seul penseur, elle

[9] Jacques Ulmann, *De la gymnastique aux sports modernes. Histoire des doctrines de l'éducation physique.*, Paris, Vrin, 1997, p. 321-345 ; Thierry Terret, *Histoire du sport*, Paris, PUF (Que sais-je), 2007, p. 11-13.

[10] Voir entre autres : Jacques Defrance, *Sociologie du sport*, Paris, La Découverte, 2011 ; T. Terret, *Histoire du sport*, *op. cit.* ; Richard Holt, « Historians and the History of Sport », *Sport in History*, 2 janvier 2014, vol. 34, nº 1, p. 1-33.

[11] Norbert Elias et Eric Dunning, *Sport et civilisation. La violence maitrisée*, Paris, Fayard, 1994.

[12] Eric Dunning et Bruno Poncharal, « Approche figurationnelle du sport moderne. Réflexions sur le sport, la violence et la civilisation », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2010, vol. 106, nº 2, p. 177-191.

[13] Jean-Marie Brohm, *Sociologie politique du sport*, Paris, Jean Pierre Delarge Editions, 1976.

[14] John Hargreaves, *Sport, Power and Culture: A Social and Historical Analysis of Popular Sports in Britain*, Cambridge, Polity Press, 1986.

[15] Allen Guttmann, *From Ritual to Record. The Nature of Modern Sport*, New York, Columbia University Press, 1978.

[16] T. Terret, *Histoire du sport*, *op. cit.*, p. 25-35.

[17] J. Ulmann, *De la gymnastique aux sports modernes. Histoire des doctrines de l'éducation physique.*, *op. cit.*, p. 13-14.

[18] Jacques Ulmann conteste l'idée de la négligence du corps généralement prêtée à l'éducation chrétienne et soutient même que ce serait la distinction d'essence entre le corps et l'âme opérée par le christianisme qui aurait favorisé l'apparition d'un modèle éducatif spécifique à celui-ci. Si l'idée si souvent invoquée d'un corps corrupteur de l'âme est bien présente, mais celle-ci ne serait pas dominante chez les éducateurs religieux qui s'inquiètent au contraire du bon fonctionnement de ce réceptacle au point de produire les premières formes d'éducation corporelle. Voir *Ibid.*, p. 166.

[19] Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, Paris, Flammarion, 2009.

[20] Jean-Jacques Rousseau, « Considérations sur le gouvernement de Pologne » dans *Rousseau : Œuvres complètes. Tome III*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1964, p. 953-1045.

procède d'un contexte intellectuel et politique plus large, marqué par une circulation des idées et le développement d'un nouveau rapport au savoir sur tout le continent[21]. Mais si les nouveaux philosophes, à l'échelle européenne, s'accordent sur l'importance de la culture physique comme fondement éducatif, le développement concret de la pratique ne peut se comprendre qu'à la lumière des contextes politiques et sociaux propres à chaque territoire. Autrement dit, une même aspiration produit des formes diverses selon les environnements qui la portent. La différence entre « les modèles gymniques » ne réside pas tant dans les gestes ou les techniques – que Jacques Ulmann juge secondaires par rapport aux idées qui les animent[22] – que dans les significations sociales et politiques dont ces pratiques sont investies. Les observer sous cet angle revient donc à les replacer dans des terrains contrastés, qui conditionnent à la fois leur forme et leur portée, tout en orientant les regards historiographiques.

En France, par exemple, si la gymnastique devient, à partir de l'ère républicaine, une pratique civique solidement ancrée dans les programmes de l'école publique[23], elle repose d'abord sur un modèle dominé par l'exercice individuel. Lors de son essor, à la fin du XVIIIe siècle – à une époque où la bourgeoisie montante entretient encore de fortes affinités avec la noblesse – elle emprunte largement aux codes culturels de l'élite. Associée aux arts « nobles » – équitation, escrime, danse – et à l'apprentissage de la civilité, elle est essentiellement prescrite par les médecins et hygiénistes, transmise par des précepteurs. Cette inscription initiale dans la sphère privée, sous une visée principalement médicale, nourrit une historiographie importante, notamment dans le sillage de Michel Foucault, qui analyse les pratiques physiques comme des instruments de la « gouvernementalité[24] », et conçoit les corps comme des dispositifs de discipline et de surveillance[25]. Georges Vigarello, dans *Le Corps redressé* (1978)[26], a ainsi montré comment la gymnastique se constitue en véritable « technologie » du redressement – posture, appareils, orthopédie, mobilier – s'ingérant au même titre que les pratiques médicales, hygiénistes et esthétiques, dans l'ordre « biopolitique[27] ».

---

[21] Pierre Arnaud, « Le dressage des corps » dans Pierre Arnaud (ed.), *Le Corps en mouvement : précurseurs et pionniers de l'éducation physique*, Toulouse, Privat, 1981, p. 25-56.

[22] J. Ulmann, *De la gymnastique aux sports modernes. Histoire des doctrines de l'éducation physique.*, *op. cit.*, p. 5.

[23] Daniel Denis, « La gymnastique, entre pratique sociale et discipline scolaire » dans Pierre Kahn (ed.), *L'École républicaine et la question des savoirs : Enquête au cœur du Dictionnaire de pédagogie de Ferdinand Buisson*, Paris, CNRS Éditions, 2003, p. 253-280.

[24] Michel Foucault définit la « gouvernementalité » comme la rationalité politique propre à la modernité, fondée sur la gestion des populations par des dispositifs de sécurité et des savoirs économiques, et marquant le passage d'un État de justice à un État administratif puis « gouvernementalisé ». Voir Michel Foucault, *Sécurité, Territoire, Population. Cours au Collège de France 1977-1978*, Paris, Seuil, 2004, p. 91-118. (Leçon du 1er février 1978).

[25] Jérôme Lamy, « La fabrique politique du corps : historiographie sélective des héritages foucaldiens », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 1 janvier 2012, n° 118, p. 91-114.

[26] Georges Vigarello, *Le corps redressé*, Paris, Armand Colin, 2004.

[27] Chez Michel Foucault, la « biopolitique » désigne la forme de pouvoir moderne qui, à partir du XVIIIème siècle, prend pour objet la vie même des populations, à travers leur santé, leur reproduction, leur mortalité, pour exercer son contrôle non

Dans l'espace germanophone, en revanche, c'est plutôt la forme collective de la gymnastique qui trouve un terrain favorable à son essor. Morcelés en principautés gouvernées par une aristocratie soucieuse de préserver ses privilèges et de contenir l'ascension de la bourgeoisie, les territoires allemands voient la gymnastique s'épanouir dans des institutions éducatives telles que le *Philanthropinum* de Dessau, conçues par et pour cette classe émergente[28]. Portée par une pédagogie alternative et progressiste, en rupture avec les codes de la noblesse jugée décadente[29], ces institutions font émerger une nouvelle génération d'éducateurs qui élaborent une véritable science de l'éducation physique. Parmi eux, Johann Christoph Friedrich GutsMuths (1759-1839) occupe une place centrale avec la publication de son *Gymnastik für die Jugend*[30] (1793) (« Gymnastique pour la jeunesse »), premier ouvrage systématique distinguant exercices, jeux, agrès et mouvements. Ce manuel important influence de nombreux éducateurs et pédagogues au-delà de l'Allemagne[31]. Mais plus encore que la dimension technique, l'innovation majeure de cette publication réside dans la valeur « morale » qu'elle confère à la gymnastique. En l'inscrivant dans le projet plus large de la formation de la *Kultur*[32], elle fait d'elle plus qu'un simple outil hygiéniste, un ressort central de l'éducation citoyenne[33]. La gymnastique s'adresse certes aux individus, mais en les constituant dès lors en porteurs d'un idéal collectif qui dépasse le perfectionnement du corps isolé. Elle vise ainsi à inculquer l'autodiscipline, la vertu, l'esprit de sacrifice et, surtout, la conscience d'appartenir à une communauté plus vaste – une communauté nationale.

---

plus seulement sur les corps individuels, mais sur la gestion collective du vivant. Voir Michel Foucault, *La Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France 1978-1979*, Paris, Seuil, 2004.

[28] Sur les Philanthropimstes de Basedow voir Alexa Craïs, *Formes et pratiques de l'observation et du contrôle dans la pédagogie des philantropistes de Dessau (1774-1793)*, Thèse de doctorat (Allemand), Université Toulouse 2, Toulouse, 2015, 419 p.

[29] Alexa Craïs, « Penser le bien-être à l'école en Allemagne au temps de l'Aufklärung », *Recherches & éducations*, 17 juin 2017, nº 17. (En ligne)

[30] Pour la version anglaise voir Johann Christoph Friedrich Guts Muths, *Gymnastics for Youth: Or A Practical Guide to Healthful and Amusing Exercises: For the Use of Schools. An Essay Toward the Necessary Improvement of Education, Chiefly as it Relates to the Body*, Providence, Brown Reprints, 1970.

[31] Sur l'éducateur suisse Johann Heinrich Pestalozzi voir Daniel Tröhler, *Pestalozzi : Au coeur du « tournant pédagogique »*, Lausanne Charenton-le-Pont, Antipodes, 2016 ; Rebekka Horlacher, « Schooling as a means of popular education: Pestalozzi's method as a popular education experiment » dans Sjaak Braster, Frank Simon et Ian Grosvenor (eds.), *A History of Popular Education. Educating the People of the World*, s.l., Routledge, 2013, p. 65-75 ; Rebekka Horlacher, « Multi-perspective views on the educational practice of Pestalozzi's institute in Yverdon: the correspondence of the Lejeune brothers », *XVIII.ch*, 2021, nº 12, p. 89-102. Sur le pédagogue suédoisPer Henrik Ling voir Gertrud Pfister, « Cultural confrontations: German Turnen, swedish gymnastics and english sport – European diversity in physical activities from a historical perspective », *Culture, Sport, Society*, 1 mars 2003, vol. 6, nº 1, p. 61-91 ; Claes Annerstedt, « Per Henrik Ling : sa gymnastique, sa conception de la santé et son influence sur les sports », *Cahiers de l'INSEP*, 2003, Hors-série, L'Empreinte de Joinville, 150 ans de sport., p. 371-385.

[32] L'emploi du terme « Culture » (*Kultur*) dans un traité de pédagogie s'inscrit dans le contexte intellectuel décrit par Norbert Elias dans *Über den Prozeß der Zivilisation* (1939), où se met en place, au sein de l'espace germanique, une opposition structurante entre culture et civilisation. La bourgeoisie éduquée allemande, tenue à distance du pouvoir politique par une noblesse imitatrice des modèles français, investit le domaine des arts, de la philosophie et de l'éducation pour y affirmer une conception de la *Kultur* comme expression morale, spirituelle et nationale. Ce processus conduit à faire de la *Kultur* non seulement une valeur de distinction sociale, mais aussi le vecteur symbolique d'une identité allemande authentique et unifiée, opposée à la superficialité des élites aristocratiques. Voir Norbert Elias, *La civilisation des moeurs*, Paris, Pocket Calmann-Lévy, 2006, p. 15-19.

[33] GutsMuths cité dans J. Ulmann, *De la gymnastique aux sports modernes. Histoire des doctrines de l'éducation physique.*, *op. cit.*, p. 221.

La figure centrale de la gymnastique allemande est sans conteste Friedrich Ludwig Jahn (1778-1852), surnommé le *Turnvater* (« père de la gymnastique »). Fils de pasteur protestant, représentant typique de la petite bourgeoise prussienne émergente, il se distingue dès sa jeunesse comme un étudiant turbulent, séduit par les idées révolutionnaires et engagé contre les sociétés étudiantes réactionnaires (*Landsmannschaften*). Son parcours s'inscrit dans le contexte des réformes libérales et pangermanistes entreprises par la Prusse après la défaite face aux troupes napoléoniennes à Iéna et Auerstedt en 1806[34], qui voit de nombreux intellectuels s'engager dans un projet de « régénération[35] » nationale. Tandis que des figures comme Johann Gottlieb Fichte ou Heinrich von Kleist s'adressent principalement aux élites, Friedrich Ludwig Jahn s'attache à mobiliser plus particulièrement la jeunesse étudiante. Dans ce cadre, il publie *Deutsches Volkstum*[36] (1810) (« Nationalité allemande »), pamphlet majeur où il esquisse un programme radical de refondation politique et éducative. Si les passages où il exprime un antisémitisme venimeux et où il appelle à la consolidation du « sentiment national » (*Volkstum*)[37] sont les plus fréquemment cités, l'essentiel de l'ouvrage consiste surtout en une dénonciation du monopole politique de la noblesse et des institutions en place. Jahn y propose une réorganisation complète des territoires allemands, fondée sur l'unification et sur la création d'une assemblée délibérative (*Reichstag*), où le « peuple » (*Volk*) aurait voix au chapitre[38], et à l'instar de Johann Gottlieb Fichte, il accorde une place centrale à l'éducation[39]. Il conçoit là un programme éducatif spécifiquement allemand qui accorde une place centrale à la dimension physique. Rejetant le terme étranger de « gymnastique », il forge celui de *Turnen* – issu du vieil allemand *torner,* « guerrier »[40] – et fonde,

[34] Sur les réformes prussiennes voir Katherine Aaslestad et Karen Hagemann, « 1806 and Its Aftermath: Revisiting the Period of the Napoleonic Wars in German Central European Historiography », *Central European History*, 2006, vol. 39, nº 4, p. 547-579 ; Hagen Schulze, « The Prussian Reformers and their Impact on German History », *Proceedings of the British Academy*, 1999, vol. 100, p. 61-77.

[35] Sur le rôle des intellectuels dans les premières heures du nationalisme allemand voir Hans Kohn, « The Eve of German Nationalism (1789-1812) », *Journal of the History of Ideas*, 1951, vol. 12, nº 2, p. 256-284.

[36] Il existe une version française de ce texte à la traduction approximative presque contemporaine de l'original Friedrich-Ludwig Jahn, *Recherches sur la nationalité, l'esprit des peuples allemands et les institutions qui seraient en harmonie avec leurs mœurs et leur caractère*, traduit par Pierre Loret, Paris, Bossange frères, 1825.

[37] Pour désigner l'esprit national allemand, Jahn emploie le terme *Volk* (peuple, nation) et forge celui de *Volkstum*, que l'on peut traduire approximativement par « nationalité ». Ce mot doit être compris comme un concept plutôt que comme une simple « conception allemande de la nation ». Comme le rappelle Gérard Noiriel, le dictionnaire de Pierre Boiste en donne dès 1823 une définition éclairante : « Nationalité : caractère national. Esprit, amour, union, confraternité nationale, patriotisme commun à tous ». Jahn conçoit en effet le *Volkstum* comme un lien spirituel à la fois immuable et en perpétuelle transformation, unissant les individus sans porter atteinte à leur liberté. Gérard Noiriel, « Socio-histoire d'un concept : Les usages du mot « nationalité » au XIXe siècle », *Genèses*, 1995, nº 20, p. 4-23.

[38] Rolland Ray Lutz, « "Father" Jahn and his Teacher-Revolutionaries from the German Student Movement », *The Journal of Modern History*, 1976, vol. 48, nº 2, p. 1-34.

[39] Jean-Marc Lamarre, « Fichte et l'éducation : devenir homme parmi les hommes », *Le Télémaque*, 2002, vol. 21, nº 1, p. 65-80.

[40] Christiane Eisenberg, « Charismatic nationalist leader: Turnvater Jahn », *The International Journal of the History of Sport*, 1 mars 1996, vol. 13, nº 1, p. 14-27.

dès 1811, les premières *Turnereine,* des sociétés de gymnastique rassemblant notamment des étudiants et des jeunes militants libéraux[41].

Dans l'historiographie, la figure de Jahn ainsi que son mouvement souffrent d'une lecture biaisée par la récupération de son héritage durant le Second empire[42]. On a en effet souvent présenté le *Turnvater* comme l'un des principaux théoriciens du nationalisme allemand et le *Turnen* comme un phénomène annonciateur du nazisme. Cette interprétation s'est particulièrement imposée dans la recherche anglophone d'après-guerre[43], mais aussi, chez certains historiens allemands, tel Dieter Langwiesche, pour qui le *Turnen* « soutenait le nationalisme d'extrême droite et le chauvinisme en Allemagne[44] ». Il est certes indéniable que Jahn fut un idéologue influent du nationalisme allemand et que son *Deutsches Volkstum* a, dans une certaine mesure, nourri les théories racistes du national-socialisme. Mais cette lecture exclusive, insistant sur une idée nationale autoritaire, correspond bien davantage aux positions défendues par la *Deutsche Turnerschaft* – héritière réformée du mouvement de Jahn, fondée en 1868 comme une union des clubs de gymnastique germanophones d'Europe centrale, placée sous l'autorité de l'Empereur allemand[45]. Mais si à partir de 1870 – et plus encore durant l'entre-deux-guerres –, l'extrême droite allemande érige bien le *Turnvater* en figure tutélaire, en réalité, durant son vivant, Friedrich Ludwig Jahn ne bénéficiera jamais d'un soutien officiel. Au contraire, ses ambitions sont même systématiquement brisées à trois reprises : en 1819 d'abord, avec son emprisonnement et l'interdiction officielle de la gymnastique associative (*Turnsperre*) ; dans les années 1820 et 1830, avec la reprise en main de l'éducation physique par l'État et sa dépolitisation ; et surtout en 1848, avec l'échec des révolutions et la dissolution du parlement de Francfort. Cantonné toute sa vie à une position d'opposant et d'agitateur, Friedrich Ludwig Jahn meurt finalement dans l'oubli, en 1852, désespéré de n'avoir vu réalisés ses rêves d'Allemagne unie et réformée.

Cette distinction entre la vie de Jahn et son héritage permet d'opérer une césure dans l'histoire du *Turnen,* entre une première période sous la Confédération germanique, où il apparaît

[41] J. Ulmann, *De la gymnastique aux sports modernes. Histoire des doctrines de l'éducation physique.*, *op. cit.*, p. 287.

[42] Michael Krüger, « Body culture and nation building: the history of gymnastics in germany in the period of its foundation as a nation-state », *The International Journal of the History of Sport*, 1 décembre 1996, vol. 13, nº 3, p. 409-417 ; Arnd Krüger, « 'The masses are much more sensitive to the perfection of the whole than to any separate details': The Influence of John Ruskin's Political Economy on Pierre de Coubertin », *Olympika: The International Journal of Olympic Studies*, 1996, vol. 5, p. 25-44 ; Dieter Reicher, « Nationalistic German Gymnastic Movements and Modern Sports. Culture Between Identity and Habitus », *Historical Social Research / Historische Sozialforschung*, 2020, vol. 45, 1 (171), p. 207-225.

[43] Hans Kohn, « Father Jahn's Nationalism », *The Review of Politics*, 1949, vol. 11, nº 4, p. 419-432 ; G.L. Mosse, *The nationalization of the masses*, *op. cit.* Rolland Ray Lutz mentionne : Hans Kohn, *The Mind of Germany. The Education of a Nation*, New York, Scribner's, 1960 ; Koppel S. Pinson *Modern Germany: Its History and Civilization*, New York, Macmillan Company, 1954 ; George Lachmann Mosse, *The Crisis of German Ideology: Intellectual Origins of the Third Reich*, New York, Grosset & Dunlap, 1964.

[44] Dieter Langewiesche cité dans : M. Krüger, « Body culture and nation building », art cit.

[45] Michael Krüger, « The History of German Sports Clubs: Between Integration and Emigration », *The International Journal of the History of Sport*, 1 août 2013, vol. 30, nº 14, p. 1586-1603.

comme une menace pour l'ordre conservateur, puis une seconde, sous le Second Empire, où il est progressivement récupéré et intégré comme instrument du nationalisme et moteur de l'unification[46]. Si la transition entre ces deux phases – bien analysée par Michael Krüger[47] – demeure essentielle, l'enjeu ici est plutôt de comprendre les conditions d'apparition de la gymnastique associative allemande. Pour éviter une lecture téléologique orientée par sa postérité, Rolland Ray Lutz suggère de replacer l'émergence du *Turnen* dans le contexte de la radicalité étudiante et des *Burschenschaften*[48] de la première moitié du XIXème siècle. Ainsi inscrit dans le sillage d'une jeunesse militante, le *Turnen* apparaît moins comme une anticipation du chauvinisme impérial que comme l'expression – certes parfois violente – d'idéaux « égalitaristes, démocratiques, sociaux et libéraux[49] », auxquels l'idée nationale est alors pleinement associée.

C'est précisément ce que met en lumière Christiane Eisenberg lorsqu'elle analyse l'interaction entre Jahn et ses « adeptes », envisageant le *Turnverein* comme un espace traversé par des relations sociales complexes[50]. L'historienne montre d'abord que l'invention par Jahn d'un vocabulaire gymnique inédit ne saurait être réduite à un simple ressentiment « anti-français[51] ». La création d'un langage nouveau, « lié à la vie quotidienne et compréhensible par tous[52] », constitue une condition essentielle à la diffusion d'une culture physique inédite. L'historienne insiste sur l'importance du principe « égalitaire » au sein du mouvement et le nivellement des membres comme un facteur essentiel à la motivation à l'engagement. Cette logique se retrouve, par exemple, dans l'imposition du tutoiement ou dans l'usage d'un uniforme simple en lin blanc, accessible à tous et destiné à abolir les hiérarchies sociales. À rebours des interprétations militaristes, Christiane Eisenberg rappelle également que le *Turnen* « n'a rien de commun avec le drill[53] » ; Jahn valorise au contraire la dimension ludique, libre et ouverte de l'exercice, aussi perçue comme un facteur d'attraction et de diffusion. Si sa réforme participe bien à la reconstruction de l'armée prussienne, c'est en rupture avec les « traditions féodales » et dans le prolongement des pédagogies alternatives alors en vogue, qui privilégient le contact avec la

[46] G.L. Mosse, *The nationalization of the masses*, *op. cit.*, p. 73-99.

[47] M. Krüger, « Body culture and nation building », art cit.

[48] R.R. Lutz, « "Father" Jahn and his Teacher-Revolutionaries from the German Student Movement », art cit. Les sociétés étudiantes *Burschenschaft,* libérales et réformatrices opposées aux société étudiantes préexistantes, conservatrices et « loyales à la monarchie bureaucratique ». Sur les étudiants allemands au débit du XIXème siècle voir F. Gunther Eyck, « The Political Theories and Activities of the German Academic Youth between 1815 and 1819 », *The Journal of Modern History*, 1955, vol. 27, n° 1, p. 27-38 ; Rolland Ray Lutz, « The German Revolutionary Student Movement, 1819-1833 », *Central European History*, 1971, vol. 4, n° 3, p. 215-241 ; Gary D. Stark, « The Ideology of the German Burschenschaft Generation », *European Studies Review*, 1 juillet 1978, vol. 8, n° 3, p. 323-348.

[49] R.R. Lutz, « The German Revolutionary Student Movement, 1819-1833 », art cit.

[50] C. Eisenberg, « Charismatic nationalist leader », art cit.

[51] Jahn Forge autour du néologique *Turnen* tout un vocabulaire associé : *Turner* (pratiquant, gymnaste) *Turnhere* (honneur du *turner*), *Turnerstoltz* (fierté du *turner*), *Turnerfreudschaft* (amitié du *turner*) et même *Turnkünstlerrat* (le conseil culturel de *turner*s). *Ibid.*

[52] *Ibid.*

[53] *Ibid.*

nature, l'esprit de jeu et la liberté corporelle. Elle souligne enfin l'importance de la force émotionnelle générée par le charisme du fondateur, l'admiration de ses disciples, l'enthousiasme collectif et l'importance de l'« esprit de communauté » (*Gemeinschaft*). Loin d'être un simple supplément, cette énergie affective constitue le véritable ciment du mouvement, favorisant l'engagement, soutenant sa diffusion et assurant sa résilience, notamment face au *Turnsperre.*

C'est sous la forme d'associations de pairs, animées par des jeunes hommes exaltés par les idéaux révolutionnaires, libéraux et nationaux, que les idées et le mouvement de Jahn se diffusent. Leur propagation s'accélère après le *Turnsperre* de 1819 et la répression des *Burschenschaften* qui contraignent de nombreux militants à la clandestinité ou à l'exil. Les étudiants, éducateurs et instructeurs-gymnastes emportent avec eux idéaux et pratiques, favorisant la circulation du modèle au-delà de la Confédération germanique. Aux États-Unis d'abord, il accompagne la vague d'émigration des libéraux allemands qui y fondent de nombreux *Turnvereine.* Comme l'a montré Gertrude Pfister, ces sociétés exercent une influence considérable, non seulement sur l'organisation associative des communautés d'immigrés, mais aussi, plus largement, sur les systèmes éducatifs américains[54]. Le modèle s'exporte également dans la Confédération suisse, déjà familière de la gymnastique collective grâce à l'engagement et à l'œuvre pédagogique de Johann Heinrich Pestalozzi (1746-1827)[55], offrant ainsi un terrain particulièrement propice. Dès les années 1810, apparaissent dans les cantons de Zurich, Bâle et Berne, des sociétés de gymnastique qui, comme l'a analysé Gil Mayencourt, jouent un rôle décisif dans la fabrique d'un État helvétique libéral, démocratique et unifié, notamment par l'organisation des grandes fêtes de gymnastique et la création de la Société fédérale de gymnastique en 1853[56]. Enfin, quelques années plus tard, l'Empire habsbourgeois devient à son tour un terrain privilégié d'implantation, grâce à la Patente de février[57] qui reconnaît la liberté d'association. Des clubs sont créés successivement à Vienne et à Prague en 1861[58] et surtout, en parallèle de ces sociétés allemandes, émerge une association de gymnastique slave conçue comme concurrente, mais reposant en réalité sur la même matrice organisationnelle. Fondé à Prague en 1862, le Sokol constitue alors moins une rupture qu'une transposition du *Turnverein* adaptée au contexte national tchèque. Pensé

[54] Gertrud Pfister, « The Role of German Turners in American Physical Education », *The International Journal of the History of Sport*, 1 octobre 2009, vol. 26, p. 1893-1925.

[55] Sur Pestalozzi, voir note 31.

[56] Gil Mayencourt, *Faire nation en faisant de la gymnastique : Une histoire culturelle et sociale de la Société fédérale de gymnastique*, Neuchâtel, Alphil - Presses universitaires suisses, 2025.

[57] La Patente de février (*Februarpatent*) est la constitution octroyée par l'empereur François-Joseph d'Autriche le 26 février 1861 et qui marque une étape importante dans l'histoire politique de l'Empire des Habsbourg. Elle établit un système de monarchie constitutionnelle centralisée, en réorganisant les institutions représentatives autour d'un Conseil d'Empire (*Reichsrat*) divisé en deux chambres, une Haute Chambre (*Herrenhaus*), et une Chambre des députés (*Abgeordnetenhaus*) représentant les diètes provinciales.

[58] Nicole Horáková Hirschlerová et Marek Waic, « Deutsche Ruderer auf der "tschechischen" Elbe: Nationale und Vereinsindität in den Böhmischen Ländern » dans Norbert Fischer et Martin Andreas (eds.), *Die Elbe - Über den Wandel eines Flusses vom Wiener Kongress (1815) bis zur Gegenwart*, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 2018, p. 417-434.

de cette manière, il devient le point de départ d'un vaste mouvement de gymnastique nationaliste slave, appelé à se diffuser, au fil des décennies, dans l'ensemble de l'Europe centrale et orientale.

Replacer l'émergence du Sokol dans la généalogie d'un *Turnen* marqué par l'engagement des étudiants gymnastes permet de remettre au cœur de la gymnastique associative l'héritage révolutionnaire et libéral sur lequel s'adosse la conception initiale du nationalisme. Cette relecture invite ainsi à envisager la gymnastique associative comme un geste contestataire et un levier de transformation sociale et permet d'ouvrir ainsi une série de questions centrales pour notre objet : dans quelle mesure les idéaux libéraux et démocratiques continuent-ils d'irriguer le Sokol au fil du temps ? Comment se construit – et se déconstruit – le rapport entre libéralisme et nationalisme ? Comment se structure l'action d'opposition ? Quelle place occupe la violence – est-elle un moyen, une fin, une condition de légitimité ? Et que reste-t-il de l'esprit de révolte lorsque la gymnastique associative acquiert un statut hégémonique ?

Cette dimension politique ne saurait cependant être dissociée des pratiques concrètes qui animent ces sociétés. En effet, mettre en lumière l'idéal égalitaire et l'esprit de communauté qui anime les premières associations conduit à s'interroger également sur les interactions entre membres. Cela nous amène nécessairement à voir, dans la lignée des analyses de Maurice Agulhon sur les cercles bourgeois français[59], les sociétés de gymnastique comme des espaces alternatifs de sociabilité. Prendre au sérieux les pratiques sociales, les dynamiques relationnelles, les places assignées et les attaches qui se construisent au sein du groupe implique de nouvelles questions : que fait-on réellement dans les sociétés de gymnastique ? S'y limite-t-on aux exercices corporels ou s'y déploient-il aussi des discussions, des échanges d'idées, une convivialité ? Quelle est la texture de cette sociabilité ? Et, au sein de ces « communautés », les membres sont-ils véritablement égaux ?

2. Le Sokol : un objet au carrefour des historiographies

Au-delà des recherches consacrées au *Turnen,* l'étude de la gymnastique connaît, dans l'historiographie française, un véritable dynamisme depuis les travaux pionniers de Jacques Defrance qui, dès les années 1980, invitait à l'aborder comme un objet d'histoire sociale[60]. Cette

[59] Maurice Agulhon, *Le cercle dans la France bourgeoise : 1810-1848. Étude d'une mutation de sociabilité*, Paris, Armand Colin, 1977 ; Maurice Agulhon, « Vers une histoire des associations », *Esprit*, 1978, 18 (6), p. 13-18.

[60] Jacques Defrance, « Esquisse d'une histoire sociale de la gymnastique (1760-1870) », *Actes de la recherche en sciences sociales*, décembre 1976, vol. 2, nº 6, p. 22-46 ; Jacques Defrance, *L'excellence corporelle. La formation des activités physiques et sportives modernes 1770-1914*, Rennes, Presses universitaires de Rennes - Revue Staps, 1987.

approche est également celle de Pierre Arnaud qui dans ses nombreuses publications sur le sujet fait des sociétés de gymnastique de l'ère républicaine un véritable sujet de recherche[61]. Notamment dans l'ouvrage collectif qu'il a dirigé *Les Athlètes de la République* (1987)[62], il a montré qu'elles constituent des espaces de sociabilité pluriels, où l'on vient à la fois partager, s'émouvoir et participer à une culture civique, autant que s'entrainer. En insistant sur la dimension patriotique de la gymnastique, distincte du sport de compétition, il a également souligné le rôle décisif du rituel, de la fête et de l'ancrage local dans le développement de la pratique associative[63]. Ce faisant, il a ouvert la voie à une histoire sociale et politique de cet objet singulier[64] et son travail a marqué le point de départ d'une production abondante sur le fait associatif sportif, particulièrement féconde dans l'analyse des sociabilités et dans la mise en évidence de la diversité des pratiques[65]. Toutefois, centrée sur des ancrages essentiellement locaux ou régionaux, cette historiographie tend parfois à manquer de perspective comparative. Ce biais contribue à entretenir l'idée d'une exception française, alors même que des phénomènes analogues se retrouvent dans l'ensemble de l'Europe. Notons là l'exception des nombreux travaux consacrés à l'Alsace et à la question de l'influence et du rôle du modèle allemand[66], ainsi que la publication originale de Sébastien Stumpp et Denis Jallat qui explore comment les pratiques sportives ont servi depuis la fin du XIXe siècle de vecteurs d'affirmation des identités régionales et de revendications culturelles dans plusieurs contextes européens[67]

---

[61] Pierre Arnaud, *Le corps en mouvement : Précurseurs et pionniers de l'éducation physique*, Toulouse, Privat, 1981 ; Pierre Arnaud et Jean Camy (eds.), *La Naissance du mouvement sportif associatif en France : sociabilités et formes de pratiques sportives*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1986.

[62] Pierre Arnaud, *Les athletes de la Republique : gymnastique, sport et ideologie republicaine : 1870-1914*, Toulouse, Privat, 1987.

[63] Jean Camy, « Fêtes et banquets : quelques formes de sociabilité festive » dans Pierre Arnaud (ed.), *Les athlètes de la République : gymnastique, sport et idéologie républicaine, 1870-1914*, Toulouse, Privat, 1987, p. 249-258.

[64] Pierre Arnaud, « La sociabilité sportive. Jalons pour une histoire du mouvement sportif associatif » dans Pierre Arnaud (ed.), *Les Athlètes de la République. Gymnastique, sport et idéologie républicaine 1870-1914*, Toulouse, Privat, 1987, p. 359-379.

[65] Le champs est foisonnant voir entre autres Pierre Chambat, « La Gymnastique, sport de la République ? », *Esprit*, 1987, 125 (4), p. 22-35 ; Daniel Denis, « La gymnastique, entre pratique sociale et discipline scolaire » dans Pierre Kahn (ed.), *L'École républicaine et la question des savoirs : Enquête au cœur du Dictionnaire de pédagogie de Ferdinand Buisson*, Paris, CNRS Éditions, 2003, p. 253-280 ; Patrick Clastres et Paul Dietschy, « 2. Gymnastique, sport et nation (1870-1914) », *Carré*, 2006, p. 57-98 ; Jean Bréhon, « Les prémisses de la sportivisation de la gymnastique : l'exemple de l'Association régionale des gymnastes du Nord (1879-1914) », *Staps*, 9 juin 2008, vol. 80, n° 2, p. 73-84 ; Thierry Arnal et Terret, Thierry (eds.), *Aux origines de la gymnastique moderne*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2011 ; Jacques Gleyse, « De l'art de la gymnastique (1569), au culturisme et aux premières compétitions organisées (1904). L'Emergence du body-building ? », *Staps*, 16 mars 2018, vol. 119, n° 1, p. 27-45.

[66] Benoît Caritey, « De la gymnastique conscriptive à la gymnastique sportive (1919-1939), l'exemple de la fédération des sociétés de gymnastique d'Alsace », *Science et Motricité. revue scientifique de l'Association des chercheurs en activités physiques et sportives*, 2000, n° 40, p. 3-9 ; William Charpier, « L'association des gymnastes alsaciens (1864-1887) », *Staps*, 1996, vol. 17, n° 40, p. 23-38 ; William Charpier, « Modernisation et/ou tradition de la gymnastique en Alsace : de la gymnastique de scène à la gymnastique de fosse : Le cas du Haut-Rhin » dans Jean-Pierre Augustin et Jean-Paul Callède (eds.), *Sport, relations sociales et action collective*, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1995, p. 291-299 ; Éric Dreidemy, « La gymnastique à l'école pour germaniser l'Alsace-Lorraine (1870-1890) », *Staps*, 9 juin 2008, vol. 80, n° 2, p. 7-22 ; Sébastien Stumpp, *Annexer les corps : Une histoire sociale et politique du sport dans l'Alsace allemande*, Neuilly, Atlande, 2021.

[67] Sébastien Stumpp et Denis Jallat (eds.), *Identités sportives et revendications régionales (XIXe-XXe siècles) : Contribution des pratiques sportives à l'Europe des « petites patries »*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2013.

Depuis les années 2000, plusieurs initiatives francophones ont cherché à combler ce manque en abordant la gymnastique, ou plus largement la culture physique, dans une perspective transnationale. On peut notamment citer les travaux de Benoît Caritey[68] avec un regard franco-allemand et de Paul Dietschy[69], qui propose une histoire transnationale du football et du phénomène sportif en Italie ou encore ceux de Daphné Bolz[70], qui développe une histoire culturelle et politique du sport et de la gymnastique entre la France, l'Italie et l'Allemagne. Il faut toutefois reconnaître que l'objet d'étude privilégié reste la gymnastique envisagée comme instrument de mobilisation ou d'« aliénation » des masses, en particulier dans le contexte des régimes autoritaires de l'Allemagne nazie, de l'Italie fasciste ou de la Russie soviétique. Les recherches se concentrent alors sur l'analyse des structures, de la propagande et du spectacle, avec un intérêt marqué pour les dimensions idéologiques et esthétiques, souvent au détriment d'une approche centrée sur les acteurs et leurs motivations. L'unique article scientifique en français consacré spécifiquement au Sokol, signé par Jean-Philippe Saint-Martin[71] dans un numéro des *Cahiers d'histoire* consacré au thème « Sport et propagande », dirigé par Benoît Caritey et Maurice Carrez, illustre bien cette orientation, en décrivant le mouvement tchécoslovaque exclusivement comme un instrument d'affirmation identitaire.

En Suisse, en revanche, où la gymnastique associative demeure une pratique populaire, on observe depuis quelques années une inflexion notable. Portée par une historiographie particulièrement active, cette recherche adopte une perspective davantage « par le bas » et surtout, orientée sur l'étude des transferts et des circulations. Elle envisage ainsi le sport, et notamment la gymnastique, comme un objet de « transfert culturel[72] », avec de nombreux travaux et projets collectifs, notamment autour du travail de Grégory Quin, mettent en évidence le rôle de la Suisse comme carrefour de la transnationalisation du sport et de la gymnastique, en explorant des

[68] Benoît Caritey et Maurice Carrez, « Sport et propagande en Europe (XIXe-XXe siècle). Introduction », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 1 juillet 2002, nº 88, p. 9-15 ; Benoît Caritey et Michael Krüger, « Les fêtes nationales de gymnastique en Allemagne et en France (1860-1914) » dans André Gounot et Denis Jallat (eds.), *Les politiques au stade : Étude comparée des manifestations sportives du XIXe au XXIe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 31-54 ; Benoît Caritey, André Gounot et Denis Jallat (eds.), *Les politiques au stade : Étude comparée des manifestations sportives du XIXe au XXIe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, 232 p.

[69] Paul Dietschy, « Sport, éducation physique et fascisme sous le regard de l'historien », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2008, nº 55-3, p. 61-84 ; Paul Dietschy et Richard Holt, « Sports History in France and Britain: National Agendas and European Perspectives », *Journal of Sport History*, 2010, vol. 37, nº 1, p. 83-98 ; Georges Bensoussan et al. (eds.), *Sport, corps et sociétés de masse. Le projet d'un homme nouveau*, Paris, Armand Colin, 2012.

[70] Daphné Bolz, *Les arènes totalitaires : fascisme, nazisme et propagande sportive*, Paris, CNRS Éditions, 2008 ; Daphné Bolz, « Creating Places for Sport in Interwar Europe. A Comparison of the Provision of Sports Venues in Italy, Germany and England », *The International Journal of the History of Sport*, 1 septembre 2012, vol. 29, nº 14, p. 1998-2012.

[71] Jean-Philippe Saint-Martin, « Les Sokols tchécoslovaques, un symbole de l'identité slave entre les deux guerres mondiales », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 1 juillet 2002, nº 88, p. 43-57.

[72] Michel Espagne, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, 2013, [En ligne], nº 1.

thématiques nouvelles comme l'internationalisation des réseaux associatifs[73], les rapports de genre[74], ou encore les articulations entre histoire culturelle de la consommation et du tourisme avec celle du sport[75]. Dans l'ouvrage collectif *La Fabrique des corps nationaux* (2023)[76], le Sokol apparaît d'ailleurs à deux reprises, dans un chapitre de Sylvain Dufraisse consacré à son rôle dans le transfert de la pratique gymnique, depuis l'espace tchèque vers la Russie[77], et dans un autre signé par Marek Waic portant sur la contribution des gymnastes du Sokol à l'enseignement de l'éducation physique dans les écoles de l'espace tchécoslovaque[78].

Toutefois, malgré ce renouvellement significatif, le mouvement de gymnastique slave reste marginal dans la recherche francophone, essentiellement centrée sur les expériences ouest-européennes (France, Allemagne, Suisse, et dans une moindre mesure Scandinavie). Et Si l'Europe de l'Est est présente à travers les travaux importants de Sylvain Dufraisse sur la *Fizkul'tura* soviétique[79], à l'exception d'un ouvrage de Christina Koulouri sur les associations sportives en Grèce au tournant du siècle paru en français en 2000[80], l'espace balkanique ou l'Europe du Sud-Est reste un angle mort – reflet d'un déficit de connaissances plus large sur cette région. Cette omission contribue à un déséquilibre marqué, alors que l'histoire sociale et culturelle de la gymnastique a profondément enrichi la compréhension des sociétés et des politiques occidentales, elle intègre rarement le cas du Sokol, pourtant essentiel pour comprendre les formes de politisation, de sociabilité et de transnationalisation qui traversent l'Europe centrale et orientale.

Dans la recherche anglophone, c'est la gymnastique dans son ensemble qui demeure un objet marginal, éclipsé par le « fait sportif ». En effet, en raison de la généalogie de la pratique, née en

[73] Grégory Quin, Philippe Vonnard et Christophe Jaccoud (eds.), *Des réseaux et des hommes. Participation et contribution de la Suisse à l'internationalisation du sport (1912-1972)*, Neuchâtel, Alphil - Presses universitaires suisses, 2019.

[74] Véronique Czáka, *Histoire sociale et genrée de l'éducation physique en Suisse romande : (milieu du XIXe siècle-début du XXe siècle)*, Neuchâtel, Alphil - Presses universitaires suisses, 2021.

[75] Anna Amacher Hoppler et al. (eds.), *Pouvoir et emprise du sport : Pour une histoire croisée du tourisme et du sport depuis le XIXe siècle*, Neuchâtel, Alphil - Presses universitaires suisses, 2024.

[76] Grégory Quin et al. (eds.), *La fabrique des corps nationaux. Autour de l'institutionnalisation de l'éducation physique en Suisse et en Europe (XIXe-XXIe siècle)*, Neuchâtel, Alphil - Presses universitaires suisses, 2023.

[77] Sylvain Dufraisse, « Aux origines de la Fizkul'tura : milieux gymnastes et pionniers de la culture physique de la Russie impériale à la Russie bolchevik » dans Grégory Quin et al. (eds.), *La fabrique des corps nationaux. Autour de l'institutionnalisation de l'éducation physique en Suisse et en Europe (XIXe-XXIe siècle)*, Neuchâtel, Alphil - Presses universitaires suisses, 2023, p. 125-142.

[78] Waic, Marek, « Chronique de l'éducation physique dans les écoles et la formation des professeurs d'éducation physique dans les Pays tchèques et en Tchécoslovaquie jusqu'à la Seconde Guerre mondiale » dans Grégory Quin et al. (eds.), *La fabrique des corps nationaux. Autour de l'institutionnalisation de l'éducation physique en Suisse et en Europe (XIXe-XXIe siècle)*, Neuchâtel, Alphil - Presses universitaires suisses, 2023, p. 167-186.

[79] Sylvain Dufraisse, *Les héros du sport : Une histoire des champions soviétiques*, Ceyzérieu, Champ Vallon Editions, 2019 ; Sylvain Dufraisse et Cécile Pichon-Bonin, « « Fiz ! Kul′t ! Ura ! » : former, par le corps, l'enfance et la jeunesse soviétiques : Introduction », *Cahiers d'histoire russe, est-européenne, caucasienne et centrasiatique*, 3 avril 2024, vol. 65, nº 1, p. 9-18.

[80] Christina Koulouri, *Sport et société bourgeoise. Les associations sportives en Grèce, 1870-1922*, Paris, L'Harmattan, 2000.

Angleterre, l'intérêt des historiens et historiennes s'est porté avant tout sur le sport dans sa dimension compétitive et institutionnelle, plutôt que sur la gymnastique envisagée dans ses aspects hygiénistes, scolaires ou associatifs. Quelques exceptions méritent toutefois d'être mentionnées, en particulier les travaux de Gertrude Pfister sur le genre dans la gymnastique[81] ou la migration des pratiques gymniques allemandes vers les États-Unis qui donnent au *Turnen* une place fondamentale dans l'historiographie de l'immigration et de la formation identitaire des diasporas[82].

Néanmoins, si le Sokol est relativement absent de l'historiographie du sport anglophone, il s'est imposé comme un objet central de l'histoire du phénomène national. Ce sont notamment les travaux majeurs de Claire Nolte, sa monographie *The Sokol in the Czech lands to 1914*[83](2002) ainsi que ses nombreux articles scientifiques, qui ont permis de développer une véritable histoire politique du Sokol an anglais. En s'intéressant à ses dirigeants, à leurs trajectoires[84], aux interactions avec le contexte politique habsbourgeois[85], à la place des femmes[86], à son ancrage local[87], mais aussi transnational[88] – notamment à travers la question du panslavisme[89] – Claire Nolte décrit le mouvement de gymnastique associative un véritable acteur de la fabrique nationale tchèque. Surtout, en retraçant son évolution depuis sa fondation jusqu'à sa reconfiguration en 1914, l'historienne montre comment le Sokol, né dans un horizon libéral et pluraliste, participe à la transformation du nationalisme tchèque en une idéologie de plus en plus exclusive et chauvine à la veille de la Première Guerre mondiale.

Ce faisant, Claire Nolte vient principalement dialoguer avec la vaste historiographie du fait national dans l'empire austro-hongrois, profondément renouvelée depuis une vingtaine d'années, et rompant avec l'ancien paradigme lisant son histoire à travers le prisme exclusif du « conflit des

[81] Gertrud Pfister, « Activités physiques, santé et construction des différences de genre en Allemagne », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 1 avril 2006, nº 23, p. 45-73.

[82] Gertrud Pfister, *Gymnastics, a Transatlantic Movement: From Europe to America*, Londres, Routledge, 2013.

[83] Claire E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914: Training for the Nation*, New York, Palgrave Macmillan, 2002.

[84] Claire E. Nolte, « Art in the Service of the Nation: Miroslav Tyrš as Art Historian and Critic », *Bohemia - Zeitschrift für Geschichte und Kultur der böhmischen Länder*, 31 juillet 1993, vol. 34, nº 1, p. 47-62 ; Claire E. Nolte, « Choosing Czech identity in nineteenth-century Prague: The case of Jindřich Fügner », *Nationalities Papers*, 1 mars 1996, vol. 24, nº 1, p. 51-62.

[85] Claire E. Nolte, « Voluntary Associations and Nation-Building in 19th Century Prague » dans Laurence Cole (ed.), *Different Paths to the Nation: Regional and National Identity in Central Europe and Italy, 1830-70*, Basingstoke, Palgrave-Macmillan, 2007, p. 82-99.

[86] Claire E. Nolte, « "Every Czech a Sokol!": Feminism and Nationalism in the Czech Sokol Movement », *Austrian History Yearbook*, janvier 1993, vol. 24, p. 79-100.

[87] Claire E. Nolte, « Celebrating Slavic Prague: Festivals and urban environment, 1891-1912 », *Bohemia*, 2012, vol. 52, nº 1, p. 37-54.

[88] Claire E. Nolte, « Our Brothers Across the Ocean: The Czech Sokol in America to 1914 », *The International Journal of the History of Sport*, 1993, vol. 26, nº 13, p. 1963-1982.

[89] Claire E. Nolte, « All For One! One For All! The Federation of Slavic Sokols and the Failure of Neo-Slavism », dans Pieter M. Judson et Marsha L. Rozenblit (eds.), *Constructing Nationalities in East Central Europe*, New York, Berghahn Press, 2005, p. 126-140.

nationalités ». Trois grandes orientations peuvent être distinguées dans ce champ. Tout d'abord une compréhension de l'identité nationale à travers les concepts de « fluidité », de « contestation », de « porosité » avec des chercheurs et chercheuses comme Pieter Judson[90], Jeremy King[91] ou Nancy Wingfield qui ont mis en évidence la plasticité des appartenances et la coexistence de loyautés multiples dans les sociétés impériales. Tara Zahra a forgé quant à elle le concept d'« indifférence nationale[92] » largement repris, pour désigner l'attitude d'une grande partie de la population qui reste à distance des mobilisations nationalistes. Cette perspective permet de dépasser une lecture téléologique où l'Empire serait condamné à l'implosion sous le poids des nationalismes et surtout de voir l'agentivité des acteurs dans la détermination nationale. Une autre orientation concerne la question de l'interaction des institutions et des acteurs sociaux et de leurs pratiques dans la fabrique des identités. Par exemple, Mark Cornwall[93] et Alexander Maxwell[94] ont souligné respectivement la dimension discursive et performative des identités nationales, tandis que Tamara Scheer[95] et Rok Stergar[96] ont étudié la manière dont l'armée ou l'administration contribuent à façonner et canaliser les appartenances. Cette approche met également en lumière l'importance des dynamiques et des loyautés locales, qui pèsent autant que les injonctions impériales. Hannes Grandits l'a montré à travers le cas de la transition de la Bosnie-Herzégovine de l'espace ottoman à l'espace habsbourgeois[97], tandis que Catherine Horel a souligné le rôle décisif des dirigeants municipaux et des villes dans la fabrique des appartenances[98]. Une troisième orientation concerne cette fois les sources et méthodes, avec un renouvellement qui repose sur l'exploitation de cartes, statistiques, pétitions ou déclarations collectives, qui permettent d'analyser concrètement la manière dont les identités sont catégorisées, revendiquées ou contestées. Se distinguent là les travaux, en français, de Morgane Labbé sur les statistiques ethniques et le rôle

[90] Pieter M. Judson, *The Habsburg Empire: A New History*, Cambridge, Harvard University Press, 2016.

[91] Jeremy King, *Budweisers into Czechs and Germans: A Local History of Bohemian Politics, 1848-1948*, Princeton, Princeton University Press, 2002.

[92] Nancy M. Wingfield, *Flag Wars and Stone Saints: How the Bohemian Lands Became Czech*, Cambridge, Harvard University Press, 2007.

[93] Mark Cornwall, « The Construction of National Identities in the Northern Bohemian Borderland, 1848–71 » dans Laurence Cole (ed.), *Different Paths to the Nation: Regional and National Identities in Central Europe and Italy, 1830–70*, London, Palgrave Macmillan, 2007, p. 144-156.

[94] Alexander Maxwell, *Everyday Nationalism in Hungary: 1789 – 1867*, Berlin, De Gruyter Oldenbourg, 2019.

[95] Tamara Scheer, « From Ottoman Subjects to Habsburg Officers: An Analysis of the Careers of Bosnians and Herzegovinians in the Austro-Hungarian Army », 1 janvier 2024.

[96] Rok Stergar, « National Indifference in the Heyday of Nationalist Mobilization? Ljubljana Military Veterans and the Language of Command », *Austrian History Yearbook*, 1 avril 2012, vol. 43, p. 45-58 ; Rok Stergar et Tamara Scheer, « Ethnic boxes: the unintended consequences of Habsburg bureaucratic classification », *Nationalities Papers*, 4 juillet 2018, vol. 46, nº 4, p. 575-591.

[97] Hannes Grandits, *The End of Ottoman Rule in Bosnia: Conflicting Agencies and Imperial Appropriations*, London, Routledge, 2021.

[98] Catherine Horel, *Multicultural Cities of the Habsburg Empire, 1880–1914: Imagined Communities and Conflictual Encounters*, Budapest & New York, Central European University Press, 2023.

des savoirs administratifs dans la fabrique nationale[99]. Ensemble, ces recherches invitent à considérer l'histoire nationale dans l'Empire habsbourgeois non comme un récit linéaire de désintégration, mais comme un champ de tensions et de négociations où s'inventent, au quotidien, des formes plurielles d'appartenance.

Si Claire Nolte a largement contribué à inscrire le Sokol tchèque dans ce champ de recherche, son travail ne dialogue guère avec les études consacrées aux autres branches « nationales » du mouvement. Chacune de ces traditions historiographiques demeure en effet cloisonnée, évoluant dans des espaces parallèles qui communiquent peu entre eux. On peut mentionner d'un côté, les recherches innovatrices d'Irina Sirotkina[100] sur la gymnastique en Russie, qu'elle resitue dans une histoire plus large de la danse et du mouvement, ou encore l'article stimulant de Sabri Özçakır[101] sur la gymnastique en Bulgarie et dans le contexte de la fin de l'Empire ottoman, qui ouvrent des perspectives transversales mais isolées. De l'autre côté, l'historiographie centrée sur l'espace yougoslave se déploie en vase clos. Elle se compose principalement de micro-recherches menées par des spécialistes de l'histoire du sport, centrées sur les aspects techniques ou sur les trajectoires individuelles de gymnastes et d'éducateurs[102]. Ces travaux accordent cependant peu d'attention à la dimension politique, sociale et culturelle du mouvement, ce qui limite leur portée analytique[103]. Il convient toutefois de mentionner deux exceptions notables. La première est la recherche plus ambitieuse de Tomaž Pavlin, qui a soutenu en 2000, à l'Université de Ljubljana, une thèse

[99] Morgane Labbé, « Les usages diplomatiques des cartes ethnographiques de l'Europe centrale et orientale au XIXe siècle », *Genèses*, 19 octobre 2007, vol. 68, nº 3, p. 25-47 ; Morgane Labbé, *La nationalité, une histoire de chiffres. Politique et statistiques en Europe centrale (1848-1919)*, Paris, Presses de Sciences Po, 2019.

[100] Irina Sirotkina, « Национальные модели физического воспитания и сокольская гимнастика в России », *Sotsiologicheskoe Obozrenie / Russian Sociological Review*, 2017, vol. 16, nº 2, p. 320-339 ; Irina Sirotkina, « Взлет и падение Русского Сокола », *Русское слово (Прага)*, 2023, Juillet/Aout, p. 17-21.

[101] Sabri Özçakır, « 'Heroes! Bring Happiness to Your Motherland! Long Live the Yunaks': The Bulgarian Yunak Gymnastics Movement in the late Ottoman Period », *The International Journal of the History of Sport*, 11 février 2019, vol. 36, nº 2-3, p. 186-206.

[102] Voir entre autres Mile Čarapić, *Sokolstvo u užičkom kraju i raškoj oblasti*, Užice, Istorijski arhiv Užice, 2010 ; Dušan Cvetković, *Sokoli i sokolski sletovi*, Belgrade, Miroslav, 2007 ; Ivan Hrstić, « Hrvatski sokol u Makarskoj (1894.-1914.) », *Historijski zbornik*, 2011, vol. 64, nº 1, p. 79-98 ; Ivan Krištofić, *Varaždinski sokol : i plakatom kroz povijest*, Varaždin, Državni arhiv u Varaždinu, 2009 ; Kristina Pantelić Babić et Petar Pavlović, « Doprinos Čedomira Milića školovanju sokolskog kadra u Hercegovini », *Sportlogia*, 2013, vol. 9, nº 2, p. 101-108 ; Petar Pavlović et Kristina Pantelić Babić (eds.), *Sokolske pesme*, Belgrade, Filip Višnjić, 2015 ; Dario Škegro et Zrinko Čustonja, « Počeci školovanja i osposobljavanja kadrova za provođenje nastave tjelesnog odgoja u hrvatskoj – 140 godina tradicije », *Kinesiology*, 30 septembre 2014, vol. 46, Supplement 1., p. 127-133 ; Jože Podpečnik, « All You Need is a Red Shirt and Cap; And You are Sokol », *Science of Gymnastics Journal*, 2014, vol. 6, nº 3, p. 61-85 ; Miloš Timotijević, *Sokolsko društvo u Čačku*, Čačak, Narodni Muzej - Čačak, 2006 ; Vladan Vukašinović, « Vladan Djordjević, The Life and Work of a Gymnast, Scientist, Politician, Writer and The Progenitor of Gymnastics and the Sokol Movement in Serbia », *Fizicka kultura*, 2018, vol. 72, p. 5-19 ; Ljubiša Zečević, « Fizička kultura i sport u Bosni i Hercegovini za vrijeme austrougarske uprave (1879-1918) », *Pregled: časopis za društvena pitanja / Periodical for social issues*, 23 septembre 2008, nº 2, p. 39-64.

[103] Notons là l'exception des recherches d'Aleksandar Jakir sur les liens entre le Sokol et le yougoslavisme en Dalmatie et ceux de Vladimir Jovanović sur le rôle du mouvement dans les anciennes provinces ottomane du Kosovo et de Macédoine à l'entre-deux-guerres. Voir Aleksandar Jakir, « The Sokol Movement in Croatia as Promotor of Yugoslav Nationalism during the interwar years » ; Vladan Jovanović, « Sport as an Instrument of Yugoslav National Policy in Macedonia 1918-41 » dans Arié Malz, Stefan Rohdewald et Stefan Wiederkehr (eds.), *Sport zwischen Ost und West : Beiträge zur Sportgeschichte Osteuropas im 19. und 20. Jahrhundert, Einzel veröffentlichungen des DHI Warschau*, Osnabrück, Fibre Verlag, 2007, p. 205-219.

consacrée au Sokol yougoslave, complétée par plusieurs articles et un ouvrage collectif[104]. Son travail de débroussaillage, particulièrement riche en données factuelles, constitue une ressource importante, qui reste toutefois d'accès limité, en raison notamment de la barrière linguistique. La seconde est l'ouvrage de Nikola Žutić, *Sokoli* (1996)[105], publié en serbe, véritable enquête sur la dimension politique du mouvement, en particulier dans sa dernière phase, après la mort du roi Alexandre en 1934. Solidement étayé par de nombreuses sources d'archives et une enquête riche, ce travail propose une réflexion précieuse sur les relations entre l'État et les associations de culture physique. Toutefois, il offre une lecture quelque peu unidimensionnelle du Sokol, présenté presque exclusivement comme une société défendant une idéologie libérale face aux organisations confessionnelles et à l'Église catholique et ne problématise guère, en revanche, son rapport à la dictature ou à l'idéologie unitariste.

Les travaux respectifs de Vladana Putnik[106] et de Dejan Zec[107] au début des années 2010, ont marqué une étape importante en ouvrant le sujet au-delà de l'histoire du sport ou de la question nationale. Historienne de l'art et historien du sport et du politique, ils ont proposé une lecture du mouvement comme vitrine de la dictature royale. Leur analyse met notamment en lumière l'architecture des « maisons des sokols » (*sokolane*) à la fois des gymnases et des salle de fête, dont le style néo-serbo-byzantin incarne la fabrique esthétique de l'identité nationale yougoslave[108], ainsi que la dimension idéologique des *slets*. Ces regards s'inscrivent dans un mouvement historiographique plus large de renouvellement des études sur la fabrique politique de la Yougoslavie de l'entre-deux-guerres. L'ouvrage de Dejan Djokić, *Elusive Compromise* (2007)[109], a joué là un rôle clé en proposant une lecture plus nuancée du « problème yougoslave ». Au-delà de la traditionnelle opposition entre Croates et Serbes, ou entre centralistes et fédéralistes[110], il a montré la période du règne d'Alexandre comme un champ de négociations permanentes, mais

[104] Tomaž Pavlin, *Razvoj sokolstva v Sloveniji med leti 1929-1941*, Thèse de doctorat, Université de Ljubljana, Ljubljana, 2000 ; Tomaž Pavlin, « Zmaga-svoboda: Sokolsko Jugoslovaniziranje » dans Bojan Balkovec (ed.), *Jugoslavija v času: devetdeset let od nastanka prve jugoslovanske države*, Oddelek za zgodovino Filozofkse Fakultete., Ljubljana, 2009, p. 213-227 ; Tomaž Pavlin, « Dajati pobudo, priložnost in navad pravilnim telesnim vajam (ob 150-letnici ustanovitve prvega slovenskega telovadnega društva Južni Sokol) », *Šport : revija za teoretična in praktična vprašanja športa*, 2013, vol. 61, nº 3/4, p. 44-51 ; Tomaž Pavlin (ed.), *Naša pot: 150 let ustanovitve Južnega Sokola in sokolskega gibanja*, Ljubljana, Fakulteta za šport, 2014 ; Tomaž Pavlin et Zrinko Čustonja, « Sokol: Between Making Nation and State », *Kinesiology*, 11 décembre 2018, vol. 50, nº 2, p. 260-268.

[105] Nikola Žutić, *Sokoli - Ideologija u fizičkoj kulturi Kraljevine Jugoslvije 1929-1941*, Belgrade, Angrotrade, 1991.

[106] Vladana Putnik, « Influence of ideology on the architecture of Sokol houses in the Kingdom of Yugoslavia », *Zbornik Matice srpske za likovne umetnosti*, 2013, nº 41, p. 143-151 ; Vladana Putnik, *Arhitektura sokolskih domova u Kraljevini Srba, Hrvata i Slovenaca i Kraljevini Jugoslaviji*, Belgrade, Filozofski fakultet Univerziteta u Beogradu, 2015.

[107] Dejan Zec, « The Sokol Movement from Yugoslav Origins to King Aleksandar's 1930 All-Sokol Rally in Belgrade », *East Central Europe*, 8 août 2015, vol. 42, nº 1, p. 48-69.

[108] Voir Aleksandar Ignjatović, « Sanjana prošlost, zamišljena budućnost: Arhitektura i nacionalni identitet u Srbiji 1918-1941 » dans Miško Šuvaković (ed.), *Istorija umetnosti u Srbiji XX vek. III: Moderna i modernizmi 1878-1941*, Belgrade, Orion Art, 2014, p. 143-156.

[109] Dejan Djokić, *Elusive Compromise: A History of Interwar Yugoslavia*, New York, Columbia University Press, 2007.

[110] Ivo Banac, *The National Question in Yugoslavia: Origins, History, Politics*, Ithaca, Cornell University Press, 1984.

aussi de compromis manqués. C'est aussi dans ce sillage qu'intervient la contribution décisive de Pieter Troch. Dans sa thèse de doctorat, soutenue à l'Université de Gand en 2012, puis dans son ouvrage *Nationalism and Yugoslavia* (2015)[111], l'historien étudie les politiques éducatives du Royaume, notamment celles en relation avec la « fabrique de la nation » (*nationhood*) comme un processus à la fois inclusif et exclusif, entre socialisation civique et nationale, tensions et marginalisation. Dans ce processus, il met particulièrement en évidence le rôle du Sokol comme partie intégrante de l'appareil éducatif du régime. Pieter Troch a ensuite prolongé sa recherche sur le mouvement de gymnastique dans un article paru en 2019 sur l'évolution de la position sociale du Sokol dans les décennies 1920-1930 et à l'oscillation de ses relations avec l'État, entre dépendance, collaboration et formes d'autonomie, même dans le contexte de la dictature royale[112].

Cette réflexion a trouvé un prolongement dans un numéro thématique de la revue *East Central Europe*, paru en 2023 et intitulé « The Sokol Movement between State and Society », dirigé par Lucija Balikić, John Paul Newman et Vojtěch Pojar[113]. Les auteurs y examinent la place du Sokol à l'intersection du politique et du social, en interrogeant les formes d'articulation entre mobilisation civique, loyauté étatique et culture associative. Au-delà du cas yougoslave, le dossier propose une approche comparée qui également met en perspective les trajectoires tchèque, bulgare du mouvement, tout en les confrontant à d'autres modèles d'organisation corporelle, notamment la gymnastique catholique. Cette démarche comparative permet de saisir la diversité des configurations nationales de la gymnastique « slave », les circulations transnationales qui les relient, ainsi que les tensions entre idéal panslave, discipline collective et inscription locale. Ce numéro spécial a également connecté le Sokol au champ de l'histoire intellectuelle, en examinant la place des penseurs positivistes et des idées eugénistes dans la définition des horizons idéologiques du mouvement.

À cet égard, les travaux de Lucija Balikić sont particulièrement importants. En proposant une histoire intellectuelle du Sokol durant l'entre-deux-guerres, elle montre comment les penseurs de l'organisation ont intégré les héritages libéraux de l'époque habsbourgeoise dans le contexte spécifique de la Yougoslavie[114]. Ce faisant, elle complexifie un débat historiographique polarisé

[111] Pieter Troch, *Education and Yugoslav Nationhood in Interwar Yugoslavia - Possibilities, limitations and interactions with other national ideas*, Thèse de doctorat, Université de Gent, Gent, 2012 ; Pieter Troch, *Nationalism and Yugoslavia: Education, Yugoslavism and the Balkans before World War II*, Londres & New York, I.B.Tauris, 2015.

[112] Pieter Troch, « Interwar Yugoslav state-building and the changing social position of the Sokol gymnastics movement », *European Review of History: Revue européenne d'histoire*, 2 janvier 2019, vol. 26, nº 1, p. 60-83.

[113] Lucija Balikić, John Paul Newman et Vojtěch Pojar, « Introduction: The Sokol Movement between State and Society in Interwar East Central and Southeastern Europe », *East Central Europe*, 9 octobre 2023, vol. 50, nº 2-3, p. 143-154.

[114] Lucija Balikić, *Performing Organic Nationhood as Democracy: Gymnastic Associations in Interwar East Central Europe*, https://www.jhiblog.org/2023/07/24/performing-organic-nationhood-as-democracy-gymnastic-associations-in-

entre d'un côté, la thèse de Nikola Žutić évoquée plus haut, et de l'autre, des lectures qui, à l'instar de celle de Christian Axboe Nielsen dans son livre *Making Yugoslavs* (2014)[115], font du Sokol un simple instrument de répression au service de l'autoritarisme. Lucija Balikić montre qu'en réalité, le mouvement ne saurait être réduit ni à un simple instrument du libéralisme séculier, ni à un relais de la répression de l'unitarisme yougoslave. En s'intéressant aux écrits et aux débats des « penseurs » sokols, elle met en lumière l'existence de véritables discussions internes sur des enjeux majeurs comme l'engagement politique, la question nationale, la définition de la démocratie ou encore la conception du corps et de la corporéité. Avec Vojtěch Pojar, elle propose le concept de « *plastic nationhood*[116] », qui exprime l'idée d'une malléabilité conjointe des corps individuels et du corps politique, permettant de penser la nation non comme une entité figée mais comme une forme en devenir. Cette plasticité ouvre la voie à des horizons nationaux élargis ou évolutifs, tels que le panslavisme, résumé dans le slogan des sokols de l'entre-deux-guerres : « Du yougoslavisme, au slavisme, jusqu'à l'humanité tout entière[117] ».

Si toutes ces recherches ont sans conteste élargi et complexifié le regard porté sur le Sokol yougoslave, elles présentent néanmoins deux limites structurellement liées. La première tient à leur cadrage : en se concentrant quasi exclusivement sur la Yougoslavie de l'entre-deux-guerres, elles enferment le Sokol dans une temporalité courte et une géographie restreinte, où la relation avec l'État et la monarchie devient l'axe central d'interprétation. Cette focalisation entraîne une seconde aporie : l'analyse privilégie presque exclusivement les dimensions idéologiques et politiques du mouvement, en donnant la primauté aux figures de premier plan, au détriment de la matérialité sociale, des pratiques associatives et de la diversité des expériences. Ces limitations invitent à prolonger les réflexions engagées et à poser plusieurs séries de questions sur trois plans.

D'abord sur la temporalité : comment le mouvement se reconfigure-t-il dans les différents moments de son histoire ? Les positions sociales qu'il occupe sont-elles marquées par des continuités ou par des ruptures ? Que produit le passage de l'époque austro-hongroise à l'expérience des guerres, puis à celle de l'entre-deux-guerres ? Ensuite sur l'espace : que signifie l'existence d'un « Sokol yougoslave » ? Comment s'opère la transition d'associations locales ou nationales vers une fédération unifiée ? Avant cette unification, les différents Sokols agissaient-ils

interwar-east-central-europe/, 24 juillet 2023, (consulté le 21 avril 2025) ; Lucija Balikić, « Depoliticizing the Modern Nation: Discourses of Organic Nationhood and Political Socialization in the Interwar Yugoslav Sokol », *Historical Studies on Central Europe*, 18 décembre 2023, vol. 3, nº 2, p. 90-105.

[115] Christian Axboe Nielsen, *Making Yugoslavs: Identity in King Aleksandar's Yugoslavia*, Toronto, University of Toronto Press, 2014.

[116] Lucija Balikić et Vojtěch Pojar, « "Politics of Plastic Nationhood": Sokol Mass Gymnastics and Eugenics Between Empire and Nation-States », *East Central Europe*, 9 octobre 2023, vol. 50, nº 2-3, p. 155-179.

[117] *Putevi i ciljevi Saveza Sokola Kraljevine Jugoslavije*, Ljubljana, Naklada Jugoslovenske Sokolske Matice, 1931, p. 13.

en simples organisations parallèles, en rivaux, en collaborateurs ? Quelles interactions, influences et croisements transnationaux se dessinent au sein de ce réseau ? Enfin sur la focale : comment saisir un mouvement qui agit simultanément au niveau local, à travers ses clubs, au niveau national, comme acteur politique et symbolique, et au niveau international, en participant à des réseaux panslaves et gymniques européens ? Que voit-on de différent lorsque l'on observe la structure ou les individus ? Est-ce que les dirigeants du mouvement en ont la même expérience que les membres ordinaires ? Quelle est la place des différents acteurs (femmes, hommes, enfants et adolescents) ?

3. Le prisme de l'engagement

La recherche sur la Yougoslavie de l'entre-deux-guerres s'est vue profondément renouvelée au cours des dernières années, par une historiographie inscrite dans une perspective d'histoire culturelle. Celle-ci vient corriger un champ longtemps dominé par l'histoire politique et des approches qui tendent à réduire l'analyse de cet espace aux seuls conflits nationaux et partisans. Si les travaux pionniers d'Andrew Wachtel – notamment son ouvrage *Making a Nation, Breaking a Nation* (1998)[118], ont mis en lumière le rôle des artistes et des intellectuels dans la fabrique (et la décomposition) symbolique du projet yougoslave, des recherches plus récentes sont venues déplacer l'attention au-delà de la seule question nationale, en interrogeant la place du monde de la culture dans la modernisation ou la transformation des modes de vie et des imaginaires[119]. Elles ne se limitent plus aux élites, mais se penchent aussi sur des acteurs et actrices longtemps relégués au second plan : le monde de la presse, avec l'enquête de Marina Vujnović sur les femmes journalistes et culture de la consommation en Croatie[120] ; la scène du cabaret, du music-hall et plus largement la culture populaire analysées par Jovana Babović[121] ; ou encore l'engagement associatif féminin, autour la création de la première galerie d'art Cvijeta Zuzorić à Belgrade, étudié

[118] Andrew Wachtel, *Making a Nation, Breaking a Nation: Literature and Cultural Politics in Yugoslavia*, Palo Alto, Stanford University Press, 1998.

[119] Milanka Todić, « Potrošačka kultura u izgradnji, predstava žene u štampanim reklamama (1900—1940) », *Zbornik Matice srpske za likovne umetnosti*, 2010, nº 38, p. 213-243 ; Simona Čupić, *Građanski modernizam i popularna kultura: epizode modnog, pomodnog i modernog (1918-1941)*, Novi Sad, Galerija Matice Srpske, 2011 ; Ljiljana Kolešnik et Petar Prelog, *Moderna umjetnost u Hrvatskoj 1898. - 1975.*, Zagreb, Institut za Povijest Umjetnosti, 2012 ; Jelena Bogdanović, « Introduction. On the Very Edge: Modernisms and Modernity of Interwar Serbia » dans Jelena Bogdanović, Lilien Filipovitch Robinson et Igor Marjanović (eds.), *On the Very Edge. Modernism and Modernity in the Arts and Architecture of Interwar Serbia (1918-1941)*, Leuven, Leuven University Press, 2014, p. 1-29.

[120] Marina Vujnovic, *Forging the Bubikopf Nation: Journalism, Gender, and Modernity in Interwar Yugoslavia*, Berne, Peter Lang, 2009.

[121] Jovana Babović, *Metropolitan Belgrade: culture and class in interwar Yugoslavia*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 2018.

par Radina Vučetić[122]. En mettant au jour la circulation des modèles culturels occidentaux vers la Yougoslavie, ces travaux soulignent combien la société du spectacle, des loisirs et des médias participe activement à la formation des identités collectives et à l'invention de nouvelles formes de participation sociale.

À côté de ces approches d'histoire culturelle, une autre dynamique, davantage orientée vers l'histoire sociale, a mis en évidence le rôle central des associations. Les travaux de Fabio Giomi ont notamment revisité l'histoire des femmes en Bosnie-Herzégovine post-ottomane en montrant leur participation active à la vie associative et en dévoilant ces espaces comme des lieux centraux de sociabilité, de politisation et de négociation des normes patriarcales[123]. Cette réflexion s'est prolongée et élargie avec un numéro spécial coordonné par Fabio Giomi et Stefano Petrungaro en 2019 dans la *Revue européenne d'histoire*[124]*,* consacré au « fait associatif en Yougoslavie ». Refusant une vision qui ferait de l'Europe du Sud-Est un espace « en retard » ou déficitaire en matière de modernité associative, ce dossier démontre au contraire, que même en contexte autoritaire et non occidental, les associations participent pleinement à la fabrique sociale et politique. Elles ne sauraient être réduites à de simples instruments de propagande ou de contrôle car elles coopèrent, négocient ou s'opposent à l'État, mais dialoguent aussi avec la famille, les institutions religieuses et les cercles de sociabilités concurrents. Les diverses contributions mettent ainsi en lumière le rôle les associations comme médiateurs indispensables de la vie collective, dessinant une sphère publique plurielle, traversée par des logiques de pouvoir, de genre et de confession, mais aussi par des formes d'engagement et de solidarité qui excèdent largement le seul registre politique.

Ces recherches sur les associations en Yougoslavie s'inscrivent dans un renouvellement plus large de l'histoire du fait associatif, marqué par deux évolutions majeures. D'une part, l'ouverture au-delà de l'espace occidental qui a montré que le modèle européen n'est ni unique ni obligé, et que la notion de « société civile » ne saurait être réduite aux seules démocraties libérales[125]. D'autre part, les associations ne sont plus envisagées comme de simples intermédiaires entre l'État et la famille ou comme des opposants, mais comme des acteurs inscrits dans un réseau complexe de coopérations, de négociations et de tensions. Ce renouvellement à fait apparaitre de nouveaux concepts. Par exemple, celui d'« économie mixte du *welfare* » qui entend la protection sociale comme le produit de coopérations et de tensions entre acteurs publics, privés et

[122] Radina Vučetić, *Evropa na Kalemegdanu. "Cvijeta Zuzorić" i kulturni život Beograda 1918-1941*, Seconde édition., Belgrade, Službeni Glasnik, 2018.

[123] Fabio Giomi, *Making Muslim Women European: Voluntary Associations, Gender, and Islam in Post-Ottoman Bosnia and Yugoslavia (1878–1941)*, Budapest & New York, Central European University Press, 2021.

[124] Fabio Giomi et Stefano Petrungaro, « Voluntary associations, state and gender in interwar Yugoslavia. An introduction », *European Review of History: Revue européenne d'histoire*, 2 janvier 2019, vol. 26, nº 1, p. 1-18.

[125] Voir notamment les recherches de Joseph Bradley sur la Russie impériale Joseph Bradley, *Voluntary Associations in Tsarist Russia*, Cambridge, Harvard University Press, 2009.

communautaires ou comme le fruit d'une articulation entre État, marché, associations et famille[126]. Ce concept invite à dépasser l'opposition classique entre autonomie de la société civile et emprise de l'État, en montrant comment les associations s'inscrivent dans un tissu de ressources partagées, de financements croisés et de régulations réciproques. Est apparu également le concept de « *public sociality* » qui propose d'étudier les associations à partir des relations sociales qu'elles produisent et des significations que les individus investis leur confèrent[127]. Cette perspective « par le bas » met en lumière la fabrique du lien social et la capacité des acteurs à donner sens à leurs pratiques.

Mais s'il éclaire bien la dimension relationnelle de l'expérience associative, le concept de *public sociality* ne nous dit rien de l'expérience associative à l'échelle individuelle. Être membre, c'est à la fois tisser des sociabilités, occuper une place, et surtout s'impliquer à des degrés variables, selon des formes actives ou passives, continues ou discontinues. C'est précisément pour saisir cette dynamique que la notion d' « engagement » s'avère féconde, non seulement pour réfléchir à l'adhésion militante, mais aussi à la diversité des manières – parfois graduelles et ambivalentes – par lesquelles les individus s'impliquent, se maintiennent, se retirent ou se distancient du cadre associatif. L'idée de l'engagement occupe une place centrale dans la recherche sur les mouvements sociaux. Elle a été introduite conceptuellement par Howard Becker dans un article fondateur de 1960[128], où le sociologue défend qu'elle ne saurait se réduire à une adhésion volontaire ou à un acte héroïque fondé sur la conviction, mais serait plutôt à comprendre comme une ligne d'action qui se consolide progressivement à travers des *side bets* (« paris adjacents »), c'est-à-dire des investissements secondaires – relations, réputation, ressources, avantages – qui définissent la manière dont l'adhésion se transforme dans le temps. Dans cette perspective, l'engagement est compris comme un processus, une dynamique évolutive, façonnée par le temps, les opportunités et les contraintes sociales, qui tous pèsent sur les choix individuels.

La notion suscite un intérêt vaste dans la recherche francophone où elle anime autant les historiens, que les politistes et les sociologues. C'est surtout la figure de l'« intellectuel engagé » qui s'impose à partir de l'affaire Dreyfus comme un véritable moment fondateur, et qui suscite

[126] Antoine Perrier et Lola Zappi, « Introduction. De la ville à l'empire colonial : nouvelles échelles de l'économie mixte du welfare (XIXe-XXe siècles) », *Revue d'histoire de la protection sociale*, 2022, vol. 15, nº 1, p. 10-25 ; Fabio Giomi, Célia Keren et Morgane Labbé (eds.), *Public and Private Welfare in Modern Europe: Productive Entanglements*, London, Routledge, 2022.

[127] Efi Avdela, Haris Exertzoglou et Christos Lyrintzis (eds.), *Μορφές δημόσιας κοινωνικότητας στην Ελλάδα του εικοστού αιώνα [Formes de socialité publique dans la Grèce du XXe siècle]*, Réthymnon, Université de Crète, 2015.

[128] Howard S. Becker, « Sur le concept d'engagement », *SociologieS*, 22 octobre 2006.

une abondante littérature – trop vaste pour être développée ici[129]. À côté de cette tradition, c'est surtout l'analyse de l'engagement guerrier, ou plus largement en situation de guerre, qui a structuré la part la plus importante des réflexions historiques. Ici, le travail d'Olivier Wieviorka sur la Résistance durant la Seconde Guerre mondiale est central pour penser l'engagement comme passage à l'action, et non comme une simple opinion ou adhésion idéologique[130]. L'historien soutient que les motivations des résistants ne se réduisent ni à l'idéologie, ni à l'opportunisme, pour lui, elles s'enracinent dans des convictions et une conscience de l'intérêt général et se construisent en relation étroite avec les cultures politiques préexistantes qui orientent les « répertoires d'action[131] ». À l'inverse, dans son étude sur le mouvement des Partisans en Yougoslavie, Xavier Bougarel met en évidence que le phénomène yougoslave, autrement plus massif que celui de la Résistance française, ne constitue pas une adhésion simple au projet révolutionnaire communiste, mais qu'il repose sur l'articulation entre ce projet politique et l'univers social, économique et culturel des campagnes yougoslaves[132]. Autrement dit, si les communistes apportent l'idéologie et l'organisation, les paysans apportent leur nombre, leur ancrage local, leurs attentes spécifiques (sécurité, justice sociale, redistribution) et leurs logiques communautaires. En ce sens, Xavier Bougarel défend l'idée d'un engagement à la fois contraint et négocié, qui ne saurait être réduit ni aux convictions, ni à la seule survie, mais qui s'explique par l'imbrication profonde du projet révolutionnaire transformatif et des cultures locales.

En plus de la Résistance, c'est notamment la question de l'engagement des soldats français pendant la Première Guerre mondiale qui a donné lieu à un débat historiographique nourri en France, structuré notamment par la tension entre consentement et contrainte. D'un côté, il y a les interprétations qui défendent l'existence d'une véritable culture de guerre qui donne sens au sacrifice en mobilisant le patriotisme et la haine de l'ennemi[133], de l'autre des lectures qui nuancent en rappelant que l'engagement guerrier ne saurait être appréhendé comme un phénomène total et qu'il doit être analysé en fonction de la position sociale des acteurs dans la société, mais aussi de leur place concrète dans les tranchées[134]. À ce débat s'ajoute une approche

[129] La figure de l'intellectuel engagé illustre une modalité d'engagement centrée sur la prise de parole publique, l'usage de la plume, de la notoriété et du capital symbolique pour intervenir dans l'espace public. Voir Antoine Prost, « Changer le siècle », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1998, vol. 60, nº 1, p. 14-26.

[130] Olivier Wieviorka, « À la recherche de l'engagement (1940-1944) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1998, vol. 60, nº 1, p. 58-70.

[131] D'évoquer là la multiplicité des « répertoires de contestation » ou comme pour reprendre le terme de Charles Tilly des « répertoire d'action » allant de l'engagement armé (maquis, sabotages, combats), l'engagement civil (héberger, cacher, imprimer, transmettre), l'engagement politique (organiser des mouvements).

[132] Xavier Bougarel, *Chez les partisans de Tito : Communistes et paysans dans la Yougoslavie en guerre*, Paris, Non Lieu, 2023.

[133] Voir notamment Stéphane Audoin-Rouzeau et Annette Becker, *14-18. Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000 ; George L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme : La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette Littératures, 2009.

[134] Nicolas Mariot, *Tous unis dans la tranchée : 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Le Seuil, 2013.

relationnelle qui met en évidence que l'investissement des combattants procède d'une négociation permanente entre soldats et officiers. Comme l'a montré Emmanuel Saint-Fuscien, en déplaçant l'analyse de l'autorité vers l'obéissance, celle-ci ne peut être réduite à une attitude passive, mais se construit dans un jeu d'ajustements, de compromis et de solidarités qui limitent ou réorientent le pouvoir du commandement, ouvrant ainsi la voie à une compréhension plus nuancée et graduée de l'engagement en temps de guerre[135]. La question de l'engagement durant la Première Guerre mondiale a aussi été pensée dans sa dimension genrée, avec un numéro spécial de revue *Genre & Histoire*, édité en 2017 par Marie Derrien, Fanny Giraudier et Charlotte Gobin qui invitent à se servir de la catégorie pour dépasser les divisions traditionnelles entre combattant et victime, entre front et arrière, ou encore entre public et privé[136]. Enfin, l'engagement a également été abordé par le prisme générationnel, notamment par Manon Pignot qui se concentre sur l'engagement des enfants et des adolescents[137]. Loin de réduire leur participation aux combats à une simple soumission, à la propagande ou à des contraintes familiales, l'historienne montre que certains jeunes sont également volontaires, mus par le désir d'imiter les adultes, de se sentir utiles, de partager l'enthousiasme collectif, et qu'ils trouvent parfois dans la guerre des formes d'expérience exaltante. Ce faisant, sa recherche met en lumière combien l'engagement, même en contexte de guerre, doit être saisi comme un processus pluriel, altérable et surtout vécu.

En dehors du contexte guerrier, l'engagement a surtout retenu l'attention des sociologues, qui l'ont d'abord pensé dans le cadre de l'action politique. Dans ce domaine, l'apport d'Olivier Fillieule est central. En travaillant sur la figure du militant, il a proposé de concevoir l'engagement non comme un état figé, mais comme une trajectoire, une « carrière militante[138] ». Son approche insiste sur la temporalité des parcours, les bifurcations biographiques, et introduit une dimension importante : celle du désengagement, compris comme un moment tout aussi structurant[139]. En substituant à une vision statique une analyse processuelle, Olivier Fillieule ouvre la voie à une sociologie attentive aux contraintes contextuelles, aux opportunités et aux rythmes de vie des individus. Mais au-delà du seul militantisme politique, les sociologues ont progressivement élargi l'analyse en prenant au sérieux le quotidien, les sociabilités et les attachements multiples et

[135] Emmanuel Saint-Fuscien, *A vos ordres ? : La relation d'autorité dans l'armée française de la Grande Guerre*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2011.

[136] Marie Derrien, Fanny Giraudier et Charlotte Gobin, « Introduction – Penser l'engagement en temps de guerre au prisme du genre (XVI-XXIe siècles) », *Genre & Histoire*, 25 août 2017, nº 19.

[137] Manon Pignot, *L'appel de la guerre. Des adolescents au combat, 1914-1918*, Paris, Anamosa, 2019.

[138] Olivier Fillieule, « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel : Post scriptum », *Revue française de science politique*, 2001, vol. 51, nº 1, p. 199-215 ; Olivier Fillieule, « Carrière militante » dans Olivier Fillieule, Lilian Mathieu et Cécile Péchu (eds.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po, 2020, vol.2, p. 91-98.

[139] Olivier Fillieule, « Temps biographique, temps social et variabilité des rétributions » dans Olivier Fillieule (ed.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, p. 17-45 ; Olivier Fillieule, « Le désengagement d'organisations radicales. Approche par les processus et les configurations », *Lien social et Politiques*, 2012, nº 68, p. 37-59.

ambivalents qui façonnent les formes d'engagement. Stéphanie Vermeersch, par exemple, a mis en lumière l'importance du registre associatif, en insistant sur les dimensions identitaires et affectives de l'engagement bénévole, où le plaisir, la reconnaissance et la construction de soi pèsent tout autant que la conviction idéologique[140]. Alexandra Bidet, quant à elle, a exploré la dimension vécue de l'engagement dans le travail et les pratiques ordinaires, en montrant comment les individus investissent leurs actions au-delà des logiques strictement utilitaires[141]. Carole Gayet-Viaud, enfin, a attiré l'attention sur les formes d'engagement suscitées par les sollicitations de l'ordinaire, dans des gestes modestes ou des situations de civilité qui interpellent moralement les individus[142]. Ensemble, dans un ouvrage collectif intitulé *L'engagement comme expérience* (2023)[143], ces deux sociologues s'inspirent du pragmatisme de John Dewey pour penser l'engagement comme un processus dynamique. Les contributions diverses montrent ici que loin d'être uniquement le produit de convictions ou de valeurs préexistantes, l'engagement génère en retour des désirs, des intérêts et des capacités d'action, apparaissant ainsi à la fois comme une expérience et comme un moteur de transformation.

Cette conception élargie de l'engagement permet d'enrichir les travaux sur le fait associatif. Elle est notamment féconde pour l'étude des mouvements de jeunesse, longtemps analysés à travers une grille simplificatrice opposant contrainte et consentement[144]. Or, ce champ a déjà connu un important renouvellement grâce notamment aux recherches de Laura Lee Downs sur les colonies de vacances en France[145]. En montrant que ces structures ne peuvent être réduites à de simples instruments de transmission verticale du pouvoir, l'historienne a mis en évidence qu'elles constituaient aussi des espaces d'appropriations multiples, d'expériences singulières et de concurrences de projets sociaux et politiques. Dans cette perspective, le concept d'engagement invite à élargir la focale et replacer le jeune au cœur de l'objet associatif, non plus seulement comme bénéficiaire ou sujet encadré, mais comme acteur dont la participation, qu'elle soit implicite ou active, contribue à transformer la vie et les significations de ces organisations.

[140] Stéphanie Vermeersch, « L'engagement associatif : quelles solidarités ? », *Les Annales de la Recherche Urbaine*, 2001, vol. 89, nº 1, p. 46-52 ; Stéphanie Vermeersch, « Entre individualisation et participation : l'engagement associatif bénévole », *Revue française de sociologie*, 2004, vol. 45, nº 4, p. 681-710.

[141] Alexandra Bidet, *L'engagement dans le travail : Qu'est-ce que le vrai boulot ?*, Paris, Presses universitaires de France, 2011.

[142] Carole Gayet-Viaud, « Du côtoiement à l'engagement : la portée politique de la civilité:L'activité pédagogique de Morts de la Rue », *Mouvements*, 22 mars 2011, vol. 65, nº 1, p. 57-66.

[143] Alexandra Bidet et Carole Gayet-Viaud, *L'engagement comme expérience*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2023.

[144] Richard G. Braungart et Margaret M. Braungart (eds.), *Youth Movements and Generational Politics, 19th–21st Centuries*, London & New York, Anthem Press, 2023.

[145] Laura Lee Downs, *Histoire des colonies de vacances : de 1880 à nos jours*, Paris, Perrin, 2009.

Enfin, cette approche fournit également un outil conceptuel utile pour interroger les liens entre engagement et nationalisme. Les renouvellements dans le champ des études du nationalisme ont insisté sur la nécessité de dépasser la vision réductrice qui limite le phénomène à une idéologie explicite ou à des moments de mobilisation exceptionnelle. Michael Billig, avec sa notion de « nationalisme banal[146]», a montré que la nation se reproduit au quotidien à travers des gestes routiniers, des symboles discrets et des pratiques ordinaires qui naturalisent l'appartenance nationale. Rogers Brubaker, en proposant de penser le nationalisme comme une catégorie, a souligné qu'il ne fallait pas l'envisager comme une entité substantielle, mais comme un ensemble d'usages, de revendications et de mises en scène de la nation dans l'action sociale[147]. Anne-Marie Thiesse[148] et Eric Storm[149], en mobilisant respectivement l'idée de transferts culturel et les acquis du *spatial turn*, proposent de comprendre le nationalisme non pas comme un phénomène clos et strictement endogène, mais comme un objet éminemment transnational, produit notamment de circulations d'idées et de pratiques, mais aussi de personnes notamment à l'occasion des grandes foires et rendez-vous internationaux. Siniša Malešević, enfin, avec son concept de « *grounded nationalisms*[150] » a mis en lumière les fondements organisationnels et émotionnels de la nation, en montrant comment les institutions, les rituels et les attachements affectifs structurent et reproduisent les identités collectives. Il ne s'agit plus seulement de comprendre l'adhésion idéologique ou l'acte héroïque, mais de mettre en évidence la manière dont le nationalisme s'ancre dans l'engagement associatif, dans des pratiques associatives, des formes de sociabilité, des émotions partagées et des interactions quotidiennes.

En somme, appliquer la notion d'engagement élargie au Sokol ouvre un vaste champ de questionnements et permet de complexifier considérablement l'approche initiale. Il ne s'agit pas seulement de se demander si l'on s'engage par conviction nationaliste affirmée, mais aussi de considérer d'autres motivations, comme le désir de sociabilité, la quête d'opportunités, ou les épisodes jalonnant les trajectoires individuelles. Cela conduit à s'interroger sur les formes variées de l'adhésion. Comment distinguer la simple appartenance symbolique de la participation assidue, l'investissement associatif à un poste à responsabilité de l'assistance ponctuelle ? La place occupée dans le mouvement – dirigeant, gymnaste de base, intellectuel ou spectateur – éclaire-t-elle la diversité des formes d'implication ? Comprendre comment les individus définissent et donnent

[146] Michael Billig, *Banal Nationalism*, Londres, Thousand Oaks & New Delhi, Sage Publications, 1995.
[147] Rogers Brubaker, *Ethnicity Without Groups*, Cambridge, Harvard University Press, 2006.
[148] Anne-Marie Thiesse, « Des fictions créatrices : les identités nationales », *Romantisme : la revue du dix-neuvième siècle*, 2000, vol. 30, nº 110, p. 51-62.
[149] Eric Storm, « The spatial turn and the history of nationalism: Nationalism between regionalism and transnational approaches » dans Eric Storm et Stefan Berger (eds.), *Writing the History of Nationalism*, London & New York, Bloomsbury, 2019, p. 215-245.
[150] Siniša Malešević, *Grounded Nationalisms: A Sociological Analysis*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.

sens à leur engagement suppose d'analyser leurs logiques d'entrée, de désengagement ou d'indifférence, mais aussi les manières dont ces expériences se situent entre identité collective, intérêts personnels et vécus singuliers. Enfin, qu'en est-il de l'expérience des jeunes ? Leur position particulière, à la fois objets d'encadrement et acteurs de pratiques propres, invite également à repenser les spécificités de l'engagement générationnel au sein du Sokol.

III. Méthodologie et sources

1. Élargir le temps, l'espace et la focale

En tenant compte des réflexions qui précèdent, cette thèse se distingue des recherches antérieures sur le Sokol à plusieurs égards. D'abord parce qu'elle adopte une perspective temporelle et spatiale élargie : le mouvement est étudié dans la moyenne durée, depuis sa fondation à Prague en 1862 jusqu'à sa désintégration à la veille de la Seconde Guerre mondiale, et sur l'ensemble de l'espace yougoslave. Cet élargissement permet d'observer la diversité des formes prises par le Sokol selon les contextes et, dans une démarche d'histoire croisée, de les confronter afin de mettre en lumière leurs interactions et les reconfigurations qu'elles produisent. La thèse se distingue également par l'adoption d'un jeu de focales qui fait varier le regard entre les niveaux d'observation et d'analyse : de l'intime et de l'individuel, au politique et à l'international, en passant par le social et le local. Cette approche plurielle permet de déployer une analyse fine du mouvement, en s'attachant à la fois à la parole et aux pratiques des dirigeants et idéologues, mais aussi à l'expérience des membres ordinaires et des participants ponctuels, restituant ainsi la complexité des formes d'engagement, des plus institutionnalisées aux plus diffuses.

Inscrire l'analyse du Sokol dans la moyenne durée revient à considérer, dans une perspective braudélienne [151], l'articulation des temporalités multiples : le temps court des événements (*slets,* assemblées générales, séances d'entrainement), le temps moyen des conjonctures politiques (guerres, changements de régime) et le temps long des structures sociales et culturelles (sociabilités, relations entre génération, rapport au genre, rôle de la famille, transmission des valeurs morales ou idéologiques). Cette approche me permet de dépasser une lecture purement événementielle pour restituer la continuité des gestes et des sensibilités qui traversent les ruptures politiques. Dans cette logique, les catégories proposées par Reinhart Koselleck – l'« espace d'expérience » et l'« horizon d'attente » – éclairent les reconfigurations

[151] Fernand Braudel, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », *Annales*, 1958, vol. 13, nº 4, p. 725-753.

successives du mouvement[152]. Les pratiques et les valeurs héritées de l'époque austro-hongroise (civisme associatif, pédagogie corporelle, aspirations démocratiques) constituent un socle persistant, tandis que les horizons d'attente se redéfinissent au gré des guerres et de l'entre-deux-guerres (mobilisation patriotique, ferveur sacrificielle, unitarisme yougoslave, panslavisme). Étudier le Sokol dans la longue durée, c'est donc saisir la dialectique entre permanence et requalification d'une même infrastructure associative (exercices, uniformes, *sokolanas*, *slets*) qui se voit sans cesse réinvestie de significations nouvelles, révélant la capacité du mouvement à épouser des positions sociales et politiques différentes tout en conservant une forme de continuité.

Ensuite, le recours à l'histoire croisée, telle que formulée par Michael Werner et Bénédicte Zimmermann[153], me permet ici de dépasser les impasses d'une historiographie trop souvent cloisonnée en espaces nationaux avec chacun des pays issus de la Yougoslavie proposant l'histoire de « son » Sokol comme si le mouvement s'y était développé en autarcie, son action divisée par les frontières politiques successives, et de présenter le Sokol « yougoslave » comme une anomalie. Cette approche reflète en partie les biais de l'historiographie sur la Yougoslavie elle-même, souvent centrée sur la question de son « échec », et qui, partant de ce constat, réhabilite prioritairement les histoires nationales séparées. Il en résulte une histoire prisonnière de lectures peu critiques de la question nationale, prenant souvent les sources au premier degré sans interroger leur dimension discursive. Dans ce contexte, appliquer l'histoire croisée à l'espace yougoslave est particulièrement novateur : au lieu de juxtaposer ou d'opposer des récits « nationaux », elle invite à analyser les interactions, les circulations et les déformations réciproques qui les façonnent. Elle permet ici de montrer que les Sokols tchèque, austro-hongrois et yougoslave ne constituent pas des initiatives parallèles, mais qu'elles sont liées et travaillées par des échanges – délégations, *slets*, transferts pédagogiques, emprunts architecturaux, circulations d'acteurs. En ce sens, penser le(s) histoire(s) du Sokol et des sokols à travers le prisme de l'histoire croisée permet de restituer la dimension (trans)nationale et relationnelle du mouvement, tout en analysant aussi les découpages imposés par les frontières et les récits nationaux.

Enfin, adopter un jeu de focale pour étudier le Sokol c'est s'inscrire dans une démarche historiographique qui, depuis les travaux de Jacques Revel, a montré combien le changement de perspective transforme la compréhension d'un objet[154]. Observé à l'échelle individuelle, le Sokol apparaît d'abord comme une expérience intime, faite de parcours singuliers, de sociabilités

[152] Reinhart Koselleck, « Temps et histoire », *Romantisme*, 1987, vol. 17, nº 56, p. 7-12 ; Reinhart Koselleck, *Futures past: on the semantics of historical time*, New York, Columbia University Press, 2004.

[153] Michael Werner et Bénédicte Zimmermann, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1 février 2003, vol. 58, nº 1, p. 7-36.

[154] Jacques Revel, *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard : Le Seuil, 1996.

personnelles et de formes d'adhésion affectives. Depuis l'échelle locale du club, la société de gymnastique se présente comme lieu concret de sociabilité traversé par des pratiques ordinaires, des rapports de genre ou de génération, et des formes d'engagement intimes. En élargissant la focale à l'échelle nationale, le mouvement se révèle à la fois comme vecteur d'unification et instrument de mobilisation civique, mais aussi comme terrain de conflits – entre classes sociales, entre dirigeants et gymnastes, ou entre conceptions rivales de la nation. Enfin, à l'échelle transnationale, l'étude du Sokol met en évidence des circulations de modèles, de rituels et d'idées reliant l'Europe habsbourgeoise aux Balkans, et inscrivant ces expériences dans des réseaux panslaves, voire plus largement ceux gymniques européens.

Mais il ne s'agit pas là seulement de confronter ces échelles, de les opposer ou de les observer en parallèle, mais de les envisager dans leur continuité, comme les éléments d'un même ensemble. Je m'inspire là notamment de l'approche méthodologique proposée par Nathalie Clayer, qui dans son *Histoire en travelling de l'Albanie* (2022)[155] adopte une écriture comme une caméra en mouvement, succédant les plans, allant du plan large au détail, de la trajectoire individuelle à la structure, de l'État aux acteurs, offrant un modèle fécond. L'historienne invite à penser la circulation constante entre les niveaux d'analyse – temps-espace-trajectoire – non comme une juxtaposition, mais comme un déplacement fluide qui met en lumière la complexité et la densité de l'objet étudié. L'intérêt de cette démarche est précisément de montrer que les différents plans ne s'excluent pas mais s'éclairent mutuellement ; ainsi la signification d'un uniforme porté dans une petite ville croate ne prend tout son sens qu'en relation avec l'imaginaire national qu'il condense et les spectacles panslaves auxquels il renvoie. En combinant microhistoire et analyse globale, dans une perspective dynamique, je voudrais ainsi saisir le Sokol comme un objet polymorphe et en proposer une lecture pluridimensionnelle.

2. À la recherche des sources du Sokol

Comme nous l'avons vu, l'engagement ne naît pas uniquement de parti pris explicites. Il se compose et se décompose également au gré de désirs, de plaisirs ou de dégoût, de besoins, d'amitiés ou de vexation, autant de sources insondables, mais néanmoins décisives de motivation. De même, l'engagement ne s'exprime pas seulement à travers des actions militantes, mais s'incarne dans des expériences ordinaires comme la joie du jeu, la sueur de l'entrainement,

[155] Nathalie Clayer, *Une histoire en travelling de l'Albanie (1920-1939) : Avec, au-delà et en deçà de l'État*, Paris, Karthala, 2022.

l'ivresse de la fête, la découverte du voyage ou le sentiment d'appartenance au collectif. C'est précisément cette dimension diffuse, moins marquée par l'adhésion idéologique que par les affects et les pratiques quotidiennes, que je propose d'explorer dans cette thèse. Pour cela, il s'agit, dans l'analyse, de ne pas s'arrêter uniquement aux productions intellectuelles et aux discours programmatiques. Car si ceux-ci éclairent les intentions des dirigeants et des idéologues, ils restituent mal l'expérience de celles et ceux dont la parole demeure absente, fragmentaire ou non relayée.

Pour tenter de la restituer, je m'inspire donc dans cette thèse de la démarche indiciaire de Carlo Ginzburg[156], et je traque leurs manifestations dans les traces les plus ténues : les interlignes d'un rapport d'assemblée générale, une liste de membres, un télégramme administratif, mais aussi – et peut-être surtout – la mise en page d'une revue, la scénographie d'une photographie collective, l'oblitération d'une carte postale, un poème d'enfant ou encore, un uniforme soigneusement conservé. Cette approche composite de la source rejoint également l'attention de Peter Burke aux usages sociaux des images[157], qui envisage le visuel comme une source à part entière pour l'historien, capable de révéler des pratiques, des imaginaires et des rapports sociaux que les textes seuls ne suffisent pas à saisir. Elle dialogue également avec la réflexion de Roger Chartier sur la matérialité des publications qui montre que les supports[158] – par leur forme, leurs modes de circulation et leurs usages – produisent eux aussi du sens.

Dans cette perspective, je propose de transposer, comme le suggère Nicolas Adell, la logique du « jeu d'échelles » à l'analyse des sources elles-mêmes[159]. Dans ses travaux consacrés au statut patrimonial des objets culturels, l'anthropologue a montré combien il est fécond de ne pas considérer les documents comme des entités figées, mais de les suivre dans leurs trajectoires. Il invite à observer leur « montée » vers les institutions savantes – musées, archives, bibliothèques – qui les inscrivent dans une logique de conservation, de classement et de légitimation, avant de « redescendre » vers les lieux concrets où ils sont produits, utilisés et transmis. Un journal intime ou une broderie, par exemple, ne portent pas le même sens selon qu'ils sont exposés dans un musée, endormis dans les rayons d'une bibliothèque, précieusement conservés dans une collection familiale ou encore échangés sur l'étal d'un antiquaire. C'est dans ces déplacements, entre sphère domestique, espace marchand et institution patrimoniale, que se construisent des significations plurielles et souvent contradictoires, révélant combien la valeur d'un document tient

[156] Carlo Ginzburg, « Signes, traces, pistes », *Le Débat*, 1980, vol. 6, nº 6, p. 3-44.
[157] Peter Burke, *Eyewitnessing: The Uses of Images as Historical Evidence*, Ithaca, Cornell University Press, 2008.
[158] Roger Chartier, *Les Usages de l'imprimé*, Paris, Fayard, 1987.
[159] Nicolas Adell, « Monter pour descendre », *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, 30 octobre 2024. (En ligne).

autant à son contenu qu'au contexte social, matériel et symbolique de sa conservation et de sa circulation.

Cette approche revêt une pertinence particulière dans le cas du Sokol. Mouvement diffus et polycentrique, il a laissé des traces partout : dans les fonds institutionnels et étatiques, mais aussi dans des collections privées, des héritages familiaux, des archives personnelles de dirigeants, sans oublier les marchés d'antiquaires, les circulations de collectionneurs, ou encore l'espace numérique. Cette dispersion oblige à interroger la trajectoire documentaire des sources elles-mêmes. C'est donc dans cet esprit que je présente ici le corpus mobilisé. Plutôt que de l'organiser selon une typologie classique – archives, imprimés, images, témoignages –, je propose de le diviser par terrains d'investigation, à la manière d'une anthropologue attentive à leurs contextes de production, de circulation et de conservation. Chaque lieu constitue ainsi une facette spécifique de l'expérience des membres du Sokol et de la mémoire du mouvement.

A. Les archives

Les fonds d'archives constituent un premier socle incontournable pour comprendre le Sokol en tant qu'institution et en tant que structure. Ces documents éclairent avant tout les relations qu'entretiennent les membres, et surtout les cercles dirigeants de l'association, avec les instances de l'État – à l'échelle nationale, régionale, locale – mais aussi avec la Cour royale. On ne dispose pas de fonds centralisé pour le Sokol à l'échelle de l'espace yougoslave et la dispersion des documents est révélatrice de la nature fragmentaire du Sokol et de son implantation inégale dans l'espace yougoslave. Elle reflète aussi sa trajectoire discontinue dans le temps, en tant que de réseau d'associations soutenu par le régime, mais également soumis successivement à la censure, à la surveillance et à l'effacement après 1945. Elle témoigne enfin de la diversité des formes d'engagement qu'il a suscitées, car la conservation résulte souvent d'initiatives individuelles – membres, familles, anciens instructeurs.

À Ljubljana – ville qui abritait à la fois la première société sokole parmi les Slaves du Sud et le siège de l'Union des Sokols yougoslaves durant l'entre-deux-guerres – s'est constitué un fonds d'archives exceptionnellement complet fait de soixante boîtes conservées aux Archives nationales de la République de Slovénie. Sa préservation remarquable tient en grande partie à l'engagement personnel de Viktor Murnik (1874-1964), instructeur, pédagogue et figure centrale du mouvement, dont la longévité et la fidélité à l'idéal sokol ont joué un rôle décisif dans la transmission de sa mémoire. En 1958, alors qu'il dirige l'Union pour la culture physique de Slovénie (*Zveza za telesno kulturo Slovenije*), héritière institutionnelle des organisations sportives d'avant-guerre, il fait don de l'ensemble des documents conservés par les instances de dirigeantes

de l'association. Il permet ainsi aux archivistes de reconstituer un corpus couvrant la période de 1862 à 1941, tout en incluant également des matériaux postérieurs, relatifs à la période socialiste. D'un côté, la conservation de ce fonds témoigne du sérieux administratif avec lequel le mouvement est structuré dans ces régions, de l'autre, son don aux archives nationales illustre la valeur symbolique et nationale qui lui est attribuée. Les documents réunis sont d'une grande diversité et concernent à la fois l'activité locale et celle du conseil d'administration de l'Union des sokols yougoslaves. On y trouve une correspondance abondante – entre clubs, districts et fédérations étrangères –, des rapports d'activité, statuts, listes de membres, procès-verbaux, bilans financiers, cartons d'invitation, programmes de manifestations, monographies, photographies, affiches, notes et autres prospectus. L'ensemble constitue une source de premier ordre, permettant non seulement de mesurer l'importance du Sokol à l'échelle locale mais aussi de pénétrer dans le fonctionnement interne de l'Union, tête pensante du mouvement durant l'entre-deux-guerres.

En Croatie, seules les archives locales de l'île de Korčula conservent un corpus véritablement significatif, couvrant les activités du club de la petite ville de Korčula et de celui du village voisin de Blato entre 1921 et 1941. Ce fonds, déposé par Stijepo Ivančević (1904-1988), secrétaire, statisticien et collaborateur de l'avocat Juraj Arnerić (1899-1976), président de l'association locale, se compose de huit boîtes rassemblant une documentation variée (correspondance avec les instances du district de Mostar, registres comptables, bilans financiers et rapports administratifs). En donnant à voir le fonctionnement ordinaire d'un club local, ce fonds illustre combien la mémoire associative a pu s'incarner dans une relation intime et émotionnelle au collectif, où la conservation des archives devient elle-même un acte d'engagement. Un autre ensemble de documents, plus restreint, est conservé aux Archives de Bjelovar. Composé de deux boîtes principalement consacrées à la construction de la sokolana (gymnase) de la ville, ce fonds éclaire le rôle symbolique et civique de ces édifices dans la vie locale.

En revanche, à Zagreb, les archives municipales ne conservent aucun fonds spécifique relatif au Sokol, tandis que les Archives d'État de Croatie n'abritent qu'un fonds extrêmement limité, constitué d'une seule boîte regroupant quelques brochures et photographies liées à l'Union des Sokols croates (avant 1918). Cette rareté documentaire invite à s'interroger non seulement sur le poids institutionnel et symbolique du mouvement dans le contexte croate, mais aussi sur un rapport peut-être plus distancié à l'écrit et à la mémoire administrative, contrastant avec le soin archivistique observé en Slovénie. En dehors de ces fonds spécifique, ceux de la *Zemaljska vlada* (gouvernement territorial) constituent une source précieuse pour la période habsbourgeoise, en

permettant d'appréhender les modalités de surveillance et de contrôle exercées sur les sociétés de gymnastique. Les documents conservés là – rapport de police et de la municipalité, correspondances administratives, décisions réglementaires – mettent en lumière l'attention soutenue des autorités impériales à ce type d'initiatives, perçues à la fois comme des espaces de sociabilité patriotique et comme de foyers potentiels de contestation nationale.

À Belgrade, où le mouvement se développe tardivement, ni les Archives d'État serbe, ni les Archives yougoslaves ne gardent de papiers internes de l'association, mais est conservée une riche correspondance des instances du Sokol – locales, régionales et nationale – avec les ministères : celui de l'Éducation notamment en charge de l'activité associative dans son ensemble, celui de l'Éducation physique (créé en 1932), celui de la cour du Royaume de Yougoslavie, ainsi que des traces plus ponctuelles dans les fonds Bureau central de presse (*Pressbiro*), du ministère de la Santé de l'Intérieur ou du fonds personnel du Premier ministre Milan Stojadinović. Ces dossiers, complétés de rapports d'activités et de surveillance, d'adresses individuelles de membres – notamment des instituteurs – demandant des mutations professionnelles ou des subventions, mais aussi des affiches, des illustrations, des photographies et des cartes postales, plans de stade, ou de *sokolanas,* des mises en scènes d'exercices publics ou encore des partitions de chants sokols, d'échantillons de tissu d'uniforme, de cartons d'invitation ou de programmes, offrent un regard privilégié sur le rapport entre l'État yougoslave et le mouvement. Ils ne livrent pas seulement une documentation administrative ou organisationnelle, ils incarnent aussi la dimension symbolique et performative de cette relation. À travers ces supports, on perçoit comment l'État s'approprie les manifestations sokols comme autant de vitrines de son projet national, en encadrant les formes d'expression collective et en le légitimant comme partenaire de sa politique culturelle et éducative. Mais ces matériaux révèlent également la réciprocité du lien. En mobilisant ces objets de communication et de représentation, on voit que le mouvement cherche à se donner une visibilité publique, à affirmer son rôle central dans la construction du corps social et politique, et à inscrire ses pratiques dans l'imaginaire national yougoslave. Ces pièces constituent donc des traces tangibles d'une négociation permanente entre initiative associative et contrôle étatique, entre affirmation symbolique et usage politique.

À Belgrade également se trouve dans les Archives de la ville, le fonds personnel des époux Milan Glavinić (1891-1968) et Dobrila Knez-Milojković (1900-1987), tous deux membres engagés du club sokol Matica à Belgrade. L'ensemble de documents qui le constituent se distingue moins par des témoignages intimes ou des récits personnels que par une riche documentation de nature administrative et visuelle. On y trouve notamment des rapports

d'activité détaillés, des comptes rendus de réunions de districts ou de sections éducatives, ainsi qu'un corpus photographique important retraçant la vie quotidienne de l'association. Ces sources témoignent de l'engagement concret de leurs auteurs dans le mouvement, en restituant à la fois leurs responsabilités organisationnelles et leur rôle de médiateurs entre les instances dirigeantes et les membres locaux. Plus largement, ces archives révèlent la manière dont les parcours individuels s'articulent avec l'histoire collective du Sokol et elles illustrent comment des acteurs de premier plan peuvent incarner, documenter et transmettre l'expérience associative, non seulement en tant qu'idéologues, mais surtout comme éducateurs investis dans l'organisation et l'animation de la vie quotidienne des clubs.

B. Les bibliothèques et les musées

Collections visuelles

Les images constituent un second ensemble majeur de sources : photographies, cartes postales, affiches et illustrations conservées notamment au Musée d'histoire de la Slovénie, mais aussi dans les bibliothèques nationales, à Ljubljana, Belgrade et Zagreb. Leur richesse tient autant à la diversité des supports qu'aux multiples fonctions qu'ils remplissent. On trouve des photographies officielles réalisées lors des *slets*, comme celles dévoilées au début de cette introduction, avec des vue panoramiques destinées à mettre en scène l'ampleur et l'homogénéité du mouvement ; des portraits collectifs ou individuels de gymnastes, d'instructeurs et de dirigeants, posés avec leurs uniformes, qui construisent une iconographie de l'appartenance ; des photographies prises sur le vif, saisissant des moments de répétition, de défilé ou de loisirs, où transparaît la dimension plus informelle et vécue de l'expérience associative. À côté de ces images, les cartes postales illustrées constituent un vecteur essentiel de diffusion et de circulation. Elles reprennent des motifs iconographiques variés – scènes de gymnastique, représentations d'édifices, portraits de figures emblématiques ou encore vues de festivités – et servent tout autant à la communication interne qu'à la promotion du mouvement dans l'espace public. Enfin, les affiches et programmes imprimés, souvent richement décorés, documentent quant à eux l'organisation des grandes manifestations, la rhétorique visuelle employée pour attirer le public et les codes esthétiques mobilisés pour inscrire l'association dans l'espace culturel de son temps. Ces documents, conservés avec soin par les institutions patrimoniales, sont aujourd'hui répertoriés et classés dans des fonds distincts selon leur nature : photographies dans les photothèques spécialisées, affiches et tracts dans des collections graphiques séparées, cartes postales intégrées aux fonds iconographiques. Cette dispersion reflète autant les pratiques archivistiques que les usages originels de ces supports, qui sont le plus souvent le fruit de donations d'ancien membres et qui circulent ainsi entre sphères privées – albums de famille, correspondance –, espaces

associatifs –clubs, districts – et dispositifs publics de mémoire – expositions, publications commémoratives.

Les collections périodiques

Un troisième ensemble de sources est constitué par les périodiques. En plus de la presse générale, largement utilisée dans cette recherche, ce qui m'a particulièrement intéressé ici ce sont les revues produites par le mouvement lui-même à toutes les échelles – nationale, régionale et locale. Leur diversité est remarquable, certaines s'adressent directement aux gymnastes et aux adhérents ordinaires, d'autres sont conçues pour les éducateurs, les instructeurs ou les responsables de sections, tandis que d'autres encore visent plus spécifiquement les enfants et les adolescents. Selon les périodes, ces publications paraissent à un rythme hebdomadaire, bimensuel ou mensuel, et reflètent à la fois la vitalité et la structuration progressive du réseau sokol. Ces périodiques constituent une véritable mine d'informations. On y trouve des comptes rendus détaillés des assemblées générales, des rapports d'activité des clubs et districts, des annonces de manifestations ou de compétitions, ainsi que des textes programmatiques qui exposent la ligne idéologique et pédagogique du mouvement.

Ces revues offrent aussi un accès privilégié à des registres plus sensibles comme les prises de position personnelles de certains membres, les récits de voyages ou de rassemblements, les correspondances publiées, voire des poèmes, des chansons ou des anecdotes insérées dans les colonnes. Autant de fragments qui donnent chair à la vie associative et permettent d'entrevoir des voix plus diverses que celles des seuls dirigeants. En outre, ces publications remplissent une fonction de cohésion, elles créent un espace de communication interne, en diffusant des modèles de pratiques, en valorisant les réussites locales et en tissant une mémoire collective. Elles sont aussi un lieu où s'élaborent les normes de comportement et les attentes vis-à-vis des membres, notamment à travers des rubriques éducatives ou disciplinaires. Enfin, leur matérialité même – mise en page, choix iconographiques, insertion de photographies, dessins ou caricatures – témoigne des stratégies de mobilisation mises en œuvre par le Sokol pour capter l'attention de ses membres et élargir son audience. De ce fait, les périodiques ne sont pas seulement des sources documentaires, ils apparaissent comme des acteurs à part entière, façonnant les représentations et diffusant un langage commun.

Les monographies et publications commémoratives

Viennent enfin les monographies. En plus des écrits programmatiques nombreux, des manuels de gymnastique et autres guides de travail, ce sont notamment les ouvrages commémoratifs publiés à l'occasion des grands événements du mouvement, en particulier les *slet*s

et autres manifestations d'ampleur nationale ou régionale, qui m'ont intéressée dans cette enquête. Ces volumes, souvent richement illustrés et produits avec un soin éditorial particulier, se distinguent par leur caractère ornemental – reliures soignées, typographies élaborées, papier de qualité, recours à la photographie, à la gravure sur la couverture ou encore à la reproduction en couleur. Leur objectif n'est pas seulement de relater l'événement, mais de mettre en scène la grandeur du Sokol et de donner à voir la force symbolique de sa communauté. L'intérêt de ces ouvrages dépasse donc leur contenu textuel – qui reprend en grande partie des informations déjà diffusées dans les périodiques – et réside dans leur dimension matérielle et performative. Par leur format, leur composition et leur iconographie, ils fonctionnent comme des objets de mémoire, conçus pour être conservés, exposés et transmis, à la manière de véritables reliques. La mise en page ordonne les images et les textes de manière à exalter l'harmonie du collectif, à monumentaliser les rassemblements de masse et à inscrire l'événement dans une continuité historique et nationale. Leur analyse permet dès lors de saisir la manière dont le Sokol fabrique et ritualise ses propres souvenirs, en érigeant ses rassemblements en « lieux de mémoire[160] », destinés à la fois à renforcer l'attachement des membres et à inscrire le mouvement dans l'histoire nationale.

C. Les collections privées

Les archives associatives ne se limitent pas aux dépôts institutionnels, elles se recomposent également dans les mains des particuliers, au gré des aléas biographiques et des pratiques de collection. C'est pourquoi j'ai choisi de travailler, autant que possible, sur des documents trouvés chez des antiquaires ou des collectionneurs, qui offrent un accès privilégié à une mémoire matérielle souvent éclatée et partielle. Ces objets portent souvent la trace de leur usage premier – souvenir, témoignage, outil de propagande –, mais aussi de leur deuxième vie en tant qu'objets de collection[161]. Le fait qu'ils aient été sélectionnés, conservés, parfois revendus ou réencadrés par des collectionneurs en dit long sur les critères esthétiques, historiques ou affectifs qui président à leur transmission. Travailler sur ces objets « retrouvés » permet donc non seulement de documenter l'activité du Sokol dans son époque, mais aussi de saisir la manière dont la mémoire du mouvement s'est matérialisée, reconfigurée et même marchandisée au fil du temps.

[160] Sur la carte postale comme source voir Bjarne Rogan et Stephen Brown, « An entangled object: the picture postcard as souvenir and collectible, exchange and ritual communication », *Cultural Analysis*, 1 janvier 2005, vol. 4, p. 1-28 ; David Prochaska et Jordana Mendelson, *Postcards: Ephemeral Histories of Modernity*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2010 ; Ricardo L. Punzalan, « Archival Diasporas: A Framework for Understanding the Complexities and Challenges of Dispersed Photographic Collections », *The American Archivist*, 2014, vol. 77, nº 2, p. 326-349 ; Marie-Ève Bouillon, *"Pour une histoire transnationale de la carte postale"*, 24 décembre 2022,. (En ligne)

[161] Sur le collectionneur comme archiviste voir Anna Théodoridès, « Akilas Millas. Collectionneur, producteur de savoir » dans Christine Jungen et Jihane Sfeir (eds.), *Archiver au Moyen-Orient. Fabriques documentaires contemporaines*, Paris, Karthala Editions, 2019, p. 231-270.

Si les historiens amateurs et autres passionnés du Sokol ont constitué des interlocuteurs précieux au cours de cette enquête, ce sont surtout les collections rassemblées par les cartophiles qui ont joué un rôle déterminant. Parmi celles-ci, la collection de Jovan Ristić (1939–2013) – dont est tirée la majorité des images analysées en début d'introduction – occupe une place centrale. Par son ampleur, sa diversité et ce qu'elle révèle des logiques de conservation privée, ce fonds s'est imposé comme une ressource incontournable et singulière pour cette thèse. En tant que cartophile et philatéliste reconnu, Jovan Ristić a réuni au cours de sa vie parmi sa grande collection de cartes postales quelques 150 exemplaires liés directement au Sokol, datant de la première moitié du XXème siècle. Cette collection constituait donc un fonds hybride, à la fois iconographique, matériel et documentaire, qui témoignait non seulement des pratiques de représentation du mouvement, mais aussi de la circulation des images et des objets dans l'espace public. À la mort de Jovan Ristić, sa collection est passée entre les mains d'un collègue, Dragan Krstić, davantage marchand que collectionneur. Celui-ci a revendu une grande partie des cartes sur le marché en ligne, après les avoir numérisées. Cette dispersion témoigne du destin mouvant des archives privées. Constituées souvent par passion et souci de préservation, elles peuvent ensuite être fragmentées et réinsérées dans des circuits marchands, où elles acquièrent une nouvelle valeur, à la fois économique et symbolique. Certaines cartes revendues sont d'ailleurs revenues dans le circuit pour un prix plus élevé, illustrant l'existence d'un véritable marché patrimonial de la mémoire sokol.

Dans cette thèse, l'usage de ce fonds est particulièrement révélateur. Sans prétendre à l'exhaustivité ni à la représentativité, il fournit un échantillon qui permet d'appréhender plusieurs dimensions. Tout d'abord, il dévoile les types de publications produites par le mouvement avec la diversité des représentations visuelles invoquées ; il éclaire ensuite l'inscription matérielle des événements et des pratiques du Sokol dans les représentations sociales ; enfin, avec une attention portée aux messages, dédicaces, oblitérations, il donne des indices sur les usages sociaux des cartes. En retraçant la trajectoire de cette collection – de sa constitution par le cartophile à sa dispersion marchande – on saisit aussi la manière dont les objets sokols circulent, se transmettent, se perdent ou bien se réinventent. Plus largement, l'étude de ce type de collection invite à élargir la réflexion sur les « frontières de l'archive[162] ». Les cartophiles, marchands et antiquaires deviennent ici des médiateurs de la mémoire, qui produisent un « patrimoine alternatif » qui complète, conteste ou corrige les archives institutionnelles.

[162] Sylvie Lindeperg et Ania Szczepanska, « Aux frontières de l'archive » dans *À qui appartiennent les images ? : Le paradoxe des archives, entre marchandisation, libre circulation et respect des œuvres*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2017, p. 10-22.

D. Le web

Au-delà des sites de revente ou des plateformes d'enchères, le web constitue également un terrain d'enquête incontournable pour étudier le Sokol. De nombreux objets évoqués précédemment, et notamment les images, circulent désormais sous forme numérisée, mis en ligne par des amateurs passionnés, des collectionneurs ou des internautes anonymes, que ce soit sur des blogs, des forums ou les réseaux sociaux. Ces sources apparaissent souvent dépourvues d'indications précises sur leur provenance, leur auteur, leur date ou leur contexte – comme c'est le cas, par exemple, des photographies du chantier de construction du *slet* décrites plus haut. Pourtant, même lorsqu'elles sont partagées sans légende, ces images constituent des indices précieux[163]. Bien que fragmentaires et instables, elles ne sauraient être ignorées par l'historien. Je suggère ici de les appréhender comme des objets « en circulation », dont la valeur réside moins dans leur authenticité supposée que dans les usages, appropriations et réinterprétations qu'ils suscitent dans l'espace numérique. Cette approche rejoint les propositions de Tobias Ebbrecht-Hartmann autour de la *digital visual history*, qui invite à considérer les images comme des entités « migrantes » (*migrating images*), qui sont réutilisées, remaniées, déplacées dans le temps, dans les médias et dans les contextes[164]. Il s'agit de relier leur apparence visuelle, leur contexte de production et leur « vie postérieure », pour révéler de nouvelles lectures. L'analyse de ces images requiert donc une attention simultanée à leur contenu et à leur matérialité numérique (modes de mise en ligne, recadrages, commentaires, partages). Autrement dit, c'est en combinant les niveaux d'analyse que ces traces visuelles du Sokol en ligne cessent d'apparaître comme de simples « sources pauvres » pour se révéler comme des sources relationnelles, qui, autant que les documents d'archives, nous disent quelque chose de l'expérience du Sokol.

IV. Plan de la thèse

À partir de l'analyse de ces différentes sources, je propose d'examiner dans cette thèse, les transformations du mouvement Sokol dans l'espace yougoslave, depuis son émergence dans les années 1860, au sein des territoires austro-hongrois, sous la forme de sociétés de gymnastique urbaines, masculines et bourgeoises, jusqu'à sa reconfiguration, dans le Royaume de Yougoslavie,

[163] Marie-José Mondzain, « Des images sans propriétaire : pour une déontologie des usages : Entretien Marie-José Mondzain, philosophe, spécialiste des images » dans *À qui appartiennent les images ? : Le paradoxe des archives, entre marchandisation, libre circulation et respect des œuvres*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2017, p. 111-127.

[164] Tobias Ebbrecht, « Migrating Images: Iconic Images of the Holocaust and the Representation of War in Popular Film », *Shofar*, 2010, vol. 28, nº 4, p. 86-103 ; Tobias Ebbrecht-Hartmann, Noga Stiassny et Lital Henig, « Digital visual history: historiographic curation using digital technologies », *Rethinking History*, 3 avril 2023, vol. 27, nº 2, p. 159-186.

en une organisation de jeunesse séculière et mixte au service du régime, et sa disparition à la vieille de la Seconde Guerre mondiale. J'adopte pour cela une approche multifocale, attentive à la fois aux dynamiques institutionnelles, sociales et culturelles, et centrée sur les formes d'engagement qui se déploient au sein du mouvement. Cette perspective vise à se concentrer sur les acteurs pour restituer la pluralité des expériences vécues, et saisir, « par le bas », la dimension subjective de la fabrique nationale.

La thèse s'organise selon un découpage chrono-thématique qui ne se contente pas de reproduire les grandes ruptures politiques ou institutionnelles comme de simples repères fixes. Elle suit au contraire la transformation du mouvement Sokol en articulant différents registres temporels ; d'un côté, les dynamiques longues qui traversent plusieurs décennies – la diffusion associative, la politisation progressive, l'inscription dans des réseaux transnationaux ; de l'autre, des séquences plus brèves, liées à des crises ponctuelles, à des rassemblements collectifs ou à des prises de parole d'acteurs. Si l'ensemble suit donc une logique chronologique, les cinq chapitres ne forment pas pour autant une simple succession mécanique, chacun explorant une problématique distincte : I) la gymnastique comme pratique sociale de la modernité ; II) le *slet* comme (mise en) scène de la rencontre ; III) le Sokol à l'épreuve de la guerre ; IV) les défis de l'unification dans la nouvelle entité politique du Royaume yougoslave ; enfin, V) le Sokol comme mouvement de jeunesse.

Le premier chapitre consacré aux débuts du Sokol (1862-1905) revient en effet sur la genèse du mouvement dans l'espace habsbourgeois, en suivant son émergence séparée dans les communautés nationales tchèque, slovène, croate et serbe. S'il s'agit bien d'un récit national au pluriel, l'analyse met en évidence dès l'origine les circulations, transferts et emprunts qui traversent ces différents espaces. Au-delà de la dimension strictement politique, le Sokol apparaît là surtout comme un outil de modernisation sociale, économique et culturelle, offrant à ses promoteurs une ressource de mobilité – verticale et horizontale –, tout en inscrivant le « national » dans les dynamiques d'un progrès collectif.

Le second chapitre s'attache à un évènement singulier : le premier *slet* international de l'espace sud-slave, organisé à Zagreb à la fin de l'été 1906, un an après l'arrivée au pouvoir de la coalition croato-serbe qui alimente les projets d'unification « yougoslave » au sein de l'Empire. Plutôt que d'analyser le spectacle lui-même – la fabrique esthétique de l'idéologie ou la chorégraphie des corps sur le terrain – l'attention se porte ici sur les coulisses et ses interstices – la configuration des banquets des dirigeants, le tracé du défilé cérémoniel, les instants de convivialité spontanée qui suivent le bal populaire, ou encore, le voyage aller et retour des

délégations. Ces moments révèlent que derrière la vitrine de l'unité, le *slet* fonctionne surtout comme un terrain où les acteurs se confrontent à l'altérité et comme une scène d'expériences partagées.

Le troisième chapitre est consacré à la décennie belliqueuse (1908-1918), qui s'ouvre avec les prémisses de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie, se poursuit avec les guerres balkaniques et culmine dans la Première Guerre mondiale. Le regard se porte ici sur la manière dont les bouleversements liés à l'effritement de l'Empire ottoman et aux recompositions de l'espace balkanique transforment la nature même du mouvement au sein des territoires austro-hongrois. L'analyse porte notamment sur l'influence de l'irrédentisme serbe et la situation spécifique de la Bosnie-Herzégovine annexée, où le Sokol se constitue moins en réservoir de préparation militaire qu'en rouage essentiel dans la fabrique émotionnelle de la guerre. Le mouvement ayant été démantelé pendant la Première Guerre mondiale, ce chapitre est également l'occasion d'examiner la manière dont le régime d'émotion forgé avant et pendant le conflit se prolonge après 1918 à travers un intense travail mémoriel, qui érige le Sokol et ses membres en acteurs symboliques de la lutte pour la « libération et l'unification ».

Le quatrième chapitre est consacré à la décennie du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes (1919-1929), marquée par la création de la nouvelle Union des sokols yougoslaves. Il constitue une plongée dans les rouages internes du mouvement, en analysant à la fois l'agencement de ses instances, son mode de fonctionnement concret et les conflits qui le traversent – politiques, idéologiques, mais aussi matériels et pratiques. L'examen met en évidence les contradictions qui structurent cette nouvelle configuration, notamment les faiblesses organisationnelles persistantes, les rivalités entre fédérations nationales préexistantes et les tensions entre élites locales, direction centrale et simples membres. Le chapitre vise également à montrer comment ces dynamiques internes influencent directement la relation du mouvement avec l'État. Loin de résulter d'une simple stratégie imposée « d'en haut » par les autorités, le rapprochement avec le régime apparaît comme le produit de décisions des dirigeants du Sokol, qui, en cherchant à garantir sa survie, finissent par en fragiliser l'autonomie.

Enfin, le dernier chapitre, consacré à la décennie des années 1930, s'attache à analyser un Sokol dès lors érigé en première organisation de jeunesse du Royaume de Yougoslavie. Plutôt que d'observer la manière dont les dirigeants du mouvement encadrent – et endoctrinent – la jeunesse, l'attention se porte ici sur les enfants et adolescents eux-mêmes, sur leurs pratiques quotidiennes, leurs formes d'expression, leurs sociabilités, mais aussi leurs (dés)engagements. Cette perspective permet de mettre en lumière les contradictions entre le projet des éducateurs et

ses réappropriations ambivalentes par les nouvelles générations. Il s'agit là de montrer que, dans une période traversée par la circulation de nouvelles idéologies et par l'essor des loisirs de masse, les influences concurrentes nourrissent chez les jeunes des aspirations inédites qui révèlent la fragilité du projet sokol, accentuent son décalage avec son temps et accélèrent sa disparition.

CHAPITRE 1. LE MOUVEMENT SOKOL DANS L'ESPACE HABSBOURGEOIS : UN LABORATOIRE DE LA MODERNITÉ POLITIQUE ET SOCIALE (1862-1906)

L'émergence du Sokol dans l'espace habsbourgeois est généralement interprétée comme un phénomène étroitement lié au mouvement des nationalités. Ses principaux initiateurs, à commencer par le Tchèque Miroslav Tyrš, sont souvent représentés comme des « travailleurs nationaux » œuvrant à construire une culture « slave » capable de résister à l'hégémonie allemande dans un empire multiethnique. La création à Prague d'une société de gymnastique tchèque est ainsi comprise dans le contexte du panslavisme romantique, qui, depuis le début du XIXe siècle, prône une alliance « défensive » entre les quatre grandes « tribus » slaves – orientale, occidentale, méridionale et septentrionale – ainsi qu'une réciprocité linguistique et littéraire dans un espace public dominé par la langue et la culture allemandes[1]. Le Sokol, conjuguant exaltation d'une identité commune et valorisation de la langue et de la culture slaves, apparaît dès lors comme l'un des vecteurs privilégiés de cette « renaissance nationale ». Cette interprétation est renforcée par l'accent mis sur l'engagement, au sein des clubs, de personnalités politiques étroitement liées aux partis nationalistes, comme le parti des Jeunes Tchèques[2], qui conçoivent le mouvement comme un espace d'élaboration et de diffusion du programme national-libéral[3].

Si cette dimension « nationaliste » est certes incontestable, elle ne saurait, à elle seule, rendre compte de la complexité des motivations qui sous-tendent l'engagement des gymnastes. En effet, derrière l'adhésion au discours patriotique se profilent des trajectoires individuelles et collectives variées, révélant, au contraire, une pluralité de dimensions – sociales, culturelles, professionnelles ou symboliques – qui conduisent à l'engagement. Dès lors, on peut se demander

[1] Le panslavisme romantique, apparu au début du XIXe siècle, est porté essentiellement par des intellectuels tchèques et slovaques comme Ján Kollár et Pavel Šafařík, mais aussi par le Croate, Ljudevit Gaj. Inspiré par les idées de Johann Gottfried Herder sur la mission morale des peuples slaves et la valeur universelle de leur culture, ce courant se développe d'abord dans les cercles universitaires et littéraires d'Europe centrale, avant de prendre une dimension politique concrète à l'époque des révolutions de 1848. Une des représentations éloquentes de cette ambition se trouve dans la Carte slave publiée par Šafařík en 1842 qui place l'Ukraine au centre d'un monde européen slave. Offrant une vision symbolique de l'unité culturelle slave, c'est un manifeste visuel de résistance à l'hégémonie germanique (Voir carte n°2 en annexe). Pour une mise en perspective des débats historiographiques récents sur le panslavisme, voir Marko Zajc, « "Panslavizem, panslavizem, bi se kričalo od vseh strani!" K zgodovini slovanstva, slovenstva in nemškega strahu pred panslavizmom 1788-1861 », *Contributions to Contemporary History*, 1 janvier 2009, vol. 49, nº 1, p. 31-42 ; Alexander Maxwell, « Effacing Panslavism: linguistic classification and historiographic misrepresentation », *Nationalities Papers*, juillet 2018, vol. 46, nº 4, p. 633-653 ; Vladimir Đorđević et al., « Revisiting Pan-Slavism in the Contemporary Perspective », *Nationalities Papers*, janvier 2023, vol. 51, nº 1, p. 3-13.

[2] Le Parti des Jeunes Tchèques (*Mladočeši*), ou Parti national libéral (*Národní strana svobodomyslná*), est fondé en 1874 en réaction à l'austroslavisme du Parti national tchèque des « Vieux-Tchèques », dans une dynamique de rupture avec la loyauté à l'Empire austro-hongrois. Il réunit parmi ses membres des figures de premier plan du nationalisme tchèque, dont Tomáš Garrigue Masaryk, et incarne un libéralisme politique fondé sur la défense de la démocratie parlementaire et les libertés civiques. Voir Stanley B. Winters, « The Young Czech Party (1874-1914): An Appraisal », *Slavic Review*, 27 janvier 2017, vol. 28, nº 3, p. 426-444.

[3] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 50-51.

de quoi relève exactement la participation à ce mouvement ? Pourquoi choisir le Sokol plutôt qu'une autre forme d'engagement strictement politique, ou à l'inverse, purement culturelle ? La communauté produite par la sociabilité gymnique doit-elle être envisagée uniquement sous l'angle de l'identification nationale, ou peut-elle également s'étendre à d'autres formes d'appartenance et de reconnaissance ? Plus largement, quelles sont les formes de « rétributions » offertes par l'engagement au sein du Sokol ?

Les travaux récents sur l'histoire politique et sociale de l'espace habsbourgeois fournissent là plusieurs pistes de réflexions. En effet, l'historiographie contemporaine insiste sur le caractère construit et flexible des identités nationales dans les territoires plurilingues et pluriethniques de l'Empire, et met en évidence la dimension contextuelle, voire contingente, de leur activation. Pieter Judson notamment, souligne qu'il est indispensable de comprendre le nationalisme comme une composante intrinsèque de la modernité politique[4]. En effet, ce ne sont pas tant les « différences ethniques » qui engendrent mécaniquement un engagement nationaliste, que les processus de libéralisation et de modernisation du champ politique. Celle-ci ne se définit pas seulement par l'extension des droits ou par la libéralisation des institutions, mais aussi – et surtout – par la multiplication des arènes de confrontation, la structuration de nouveaux répertoires d'action et l'apparition d'acteurs collectifs capables de se saisir de ces espaces. Dans ce contexte, le sentiment national apparaît comme l'un des produits les plus visibles de la modernité politique, en tant qu'il traduit l'apprentissage de nouvelles pratiques – mobiliser, s'associer, négocier – et qu'il fournit aux acteurs un cadre interprétatif partagé pour donner sens à leurs conflits et à leurs aspirations.

Mais la modernité ne se manifeste pas uniquement dans le champ politique, elle transforme tous les plans de l'expérience. Elle agit également sur les manières de se former, de travailler et de socialiser. Elle modifie en profondeur le rapport au temps, au travail, faisant aussi émerger de nouveaux espace-temps « libres »[5]. Aussi, l'engagement associatif ne doit pas être perçu comme un simple contrepoint, ou un « en-dehors » des autres dimensions de la vie des membres, de leur univers intimes ou de leur activité professionnelle. Bien souvent, les sociétés de gymnastique, chorales, clubs ou associations savantes constituent autant de lieux où se nouent toutes ces dimensions pour ouvrir des opportunités de toutes sortes. Comme l'a déjà montré Maurice Agulhon, l'adhésion à un club peut ainsi renforcer une carrière déjà amorcée, permettre

[4] P.M. Judson, *The Habsburg Empire*, *op. cit.*, p. 269-332.
[5] Voir E. P. Thompson, « Time, Work-Discipline, and Industrial Capitalism », *Past & Present*, 1967, nº 38, p. 56-97.

d'accéder à des cercles sociaux autrement fermés, ou encore offrir une reconnaissance symbolique et publique qui déborde largement le cadre associatif[6].

Dans ce chapitre, je propose d'analyser la manière dont le Sokol – apparaissant successivement dans des espace-temps différents du territoire habsbourgeois – se constitue comme un laboratoire de la recomposition politique et sociale propre à la modernité. En m'appuyant sur un corpus varié j'examine l'émergence des sociétés de gymnastique parmi les Tchèques, Slovènes, Croates et Serbes. Je puise dans des archives – correspondances, statuts associatifs, listes de membres, rapports d'activités –, périodiques, sources visuelles, et monographies mémorielles – ouvrages dans lesquels des historiographes, eux-mêmes membres du mouvement, relatent a posteriori la genèse des sociétés. Je m'appuie enfin également sur un ouvrage publié en 1927, qui rassemble les procès-verbaux des « Procès pour haute trahison » tenus en 1915 et 1916 contre plusieurs membres du Sokol serbe de Croatie[7]. Ces documents constituent une source précieuse puisque les accusés y reviennent sur les conditions de création et de développement des clubs en Croatie, en Slavonie et en Syrmie. En m'attachant à la diversité des acteurs, j'esquisse différentes trajectoires individuelles qui dessinent autant de modalités d'engagement et de motivations sous-jacentes Aux côtés des militants ouvertement investis dans la cause nationale, je mets en avant des figures issues de la bourgeoisie urbaine ou aspirant à y accéder, et pour qui le Sokol représente autant un espace de distinction sociale qu'un lieu de sociabilité. Je m'intéresse aux étudiants et aux jeunes « entrepreneurs », qui voient dans l'association une possibilité de s'intégrer à de nouveaux réseaux professionnels et d'accéder à des ressources symboliques utiles à leur carrière. Et je m'attache, enfin, à la figure de l'intellectuel pour qui le Sokol représente un terrain d'affirmation de soi et de reconnaissance symbolique.

Dans un premier temps, je me penche sur la création du Sokol tchèque et je décrypte les dynamiques sociales qui motivent l'engagement de ses deux fondateurs, Miroslav Tyrš et Jindřich Fügner. J'examine ensuite le cas slovène, en montrant comment le « Sokol du Sud » devient un instrument incontournable de la mobilisation politique pour les élites locales. Je montre ensuite comment, en Croatie, l'association – fruit d'une initiative conjointe entre « entrepreneurs » de la gymnastique et institutions municipales et étatiques – participe à la fabrique de la capitale moderne que devient Zagreb. Enfin, dans une dernière section consacrée au Sokol serbe au sein du Royaume de Croatie, j'explique comment, sous l'impulsion de son fondateur, Laza Popović, celui-ci se constitue en mouvement intellectuel porteur d'une forme de modernité politique

[6] M. Agulhon, *Le cercle dans la France bourgeoise*, *op. cit.*

[7] Laza Popović, *Sokolski veleizdajnički proces u Zagrebu iz 1915-1916* [Procès à l'encontre du Sokol pour haute trahison à Zagreb en 1915-1916], Zagreb, Štamparija Glavnog Saveza srpskih zemljoradničkih zadruga, 1927.

singulière, attachée à la figure du paysan. Le croisement chronologique de ces différentes dynamiques nationales me permet de dévoiler les logiques de transferts culturels et de montrer comment l'addition – ou la superposition – de ces initiatives conçues dans des cadres nationaux, ouvre progressivement la voie à un projet à dimension transnationale.

I. Le Sokol de Prague : creuset d'une nouvelle identité sociale

1. La gymnastique associative comme héritière de l'esprit révolutionnaire

Dans l'Empire des Habsbourg, l'écho des barricades parisiennes de février 1848 et les aspirations des révolutionnaires à la souveraineté populaire se propagent comme une traînée de poudre. La chute de la monarchie de Juillet agit comme un signal, ravivant les espoirs d'une population lassée de près de trois décennies d'absolutisme. En effet, depuis 1821, date à laquelle l'ancien ministre des Affaires étrangères Klemens Wenzel von Metternich accède à la chancellerie, l'Autriche vit au rythme des restrictions. Pour préserver à tout prix l'équilibre acquis par le congrès de Vienne et la stabilité de l'Empire, Metternich mène une politique résolument conservatrice, hostile à toute réminiscence de la Révolution française, soucieuse d'étouffer l'émergence de contestations politiques et méfiante à l'égard des mouvements de masse. Ainsi, le paysage politique et social habsbourgeois se caractérise par la persistance, dans les campagnes, des vestiges d'un féodalisme agraire, tandis que, dans les villes, la presse et les écrits demeurent soumis à une stricte surveillance, et la liberté d'association se trouve sévèrement restreinte[8].

Dans ce climat, les mécontents sont nombreux. La noblesse cherche à renforcer son pouvoir local face à un État bureaucratique centralisateur, la paysannerie aspire à accéder à la propriété, et la bourgeoisie se montre avide de libertés civiques et économiques. C'est d'ailleurs essentiellement cette classe montante – avec son pendant ouvrier – qui manifeste le plus d'ardeur au changement. Elle représente une part significative de la population de l'Empire, notamment dans les territoires tchèques de Bohème, Moravie et Silésie, qui forment alors l'un des principaux pôles industriels d'Europe. À Brno, capitale morave, près d'un quart des habitants travaillent dans l'industrie textile[9], et si Prague compte proportionnellement moins d'ouvriers, elle abrite une puissante élite commerciale et financière étroitement liée cette industrialisation accélérée. À ce

[8] Sur la période absolutiste voir P.M. Judson, *The Habsburg Empire*, *op. cit.*, p. 103-143.

[9] Stanley Z. Pech, « The Czech Working Class in 1848 », *Canadian Slavonic Papers / Revue Canadienne des Slavistes*, 1967, vol. 9, nº 1, p. 60-73. Brno compte alors près de 45 000 habitants et plus de 10 000 sont employés dans l'industrie du textile.

prolétariat et cette bourgeoisie naissante s'ajoute une proportion croissante de jeunes instruits – l'université Charles-Ferdinand constituant l'un des principaux centres universitaires de l'Empire. En effet, en 1848, bien que les établissements supérieurs habsbourgeois soient réputés former davantage de sujets loyaux que de révoltés[10], les étudiants pragois figurent parmi les acteurs les plus engagés[11]. Ils organisent des débats dans la grande *Aula* du Karolinum[12], rédigent des pétitions et participent activement aux barricades de juin[13]. Outre la réforme de l'université et le changement de leur conditions d'études, ils insistent dans leurs revendications sur la reconnaissance du droit d'association – une exigence hautement politique dans un système encore marqué par la censure[14].

S'il est difficile de reconstituer avec précision les engagements des étudiants praguois[15], Claire Nolte relève que parmi les associations qui les attirent le plus figurent les sociétés de gymnastique, alors déjà réputées chez leurs homologues allemands pour avoir constitué des foyers de diffusion d'idées révolutionnaires. Séduisante par sa proximité avec l'entraînement militaire, la gymnastique est alors pratiquée sporadiquement au sein de certains groupements d'étudiants, comme la société patriotique tchèque *Slavia* – aux premières loges de l'insurrection de juin – où, selon un témoignage contemporain « un groupe, soumis à une discipline militaire, s'exerce aux armes, notamment par des exercices tactiques[16] ». L'intérêt des étudiants pour la culture physique se manifeste également dans leurs revendications. Comme le souligne Claire Nolte, ils intègrent à leur pétition adressée à l'empereur en juin 1848, la demande que l'État mette à leur disposition des équipements[17], et à la même époque, un groupe fonde un club de gymnastique étudiant éphémère, qui se distingue par « la première tentative de création d'une terminologie de gymnastique tchèque[18] ».

Cet engouement des étudiants s'inscrit dans un mouvement plus large, marqué par l'ouverture progressive de la gymnastique à la bourgeoisie urbaine. Au début des années 1840,

[10] Jan Surman, *Universities in Imperial Austria 1848–1918: A Social History of a Multilingual Space*, West Lafayette, Purdue University Press, 2018, p. 20.

[11] *Ibid.*, p. 37-46.

[12] Siège de l'Université et résidence universitaire.

[13] S.Z. Pech, « The Czech Working Class in 1848 », art cit.

[14] Henri Hantich, « La Révolution de 1848 en Bohême », *Revue d'Histoire du XIXe siècle - 1848*, 1905, vol. 2, nº 10, p. 197-208.

[15] La littérature utilise souvent comme source les mémoires de Josef Václav Frič, leader étudiant de l'association *Slavia* pour décrire l'engagement de la jeunesse dans les évènements de 1848. L'historien Josef Polisensky invite toutefois à relativiser ses propos et surtout la supposée alliance nouée avec les travailleurs : « Dans l'ensemble, on en sait presque aussi peu sur les étudiants de Prague que sur les ouvriers ». Voir Josef V. Polisensky, *Aristocrats and the Crowd in the Revolutionary Year 1848: A Contribution to the History of Revolution and Counter-Revolution*, Albany, State University of New York Press, 1980, p. 127-128.

[16] Květa Mejdřicka, « Les barricades à Prague en 1848 » dans Alain Corbin et Jean-Marie Mayeur (eds.), *La barricade*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2016, p. 383-393.

[17] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 40.

[18] *Ibid.*

Prague ne connaît pas encore de gymnastique associative au sens strict, la pratique, alors essentiellement thérapeutique, est uniquement dispensée aux enfants de l'élite dans des instituts privés[19]. En 1845, elle commence toutefois à s'ouvrir, notamment aux adultes, avec la création, place Venceslas, d'un institut dirigé par le Prussien Gustav Stegmayer et l'avocat et gymnaste Ferdinand Schmidt. Rapidement, l'établissement attire la bourgeoisie et compte parmi ses membres des figures majeures de la vie intellectuelle tchèque, telles que le slaviste Pavel Šafařík, le physiologiste Jan Evangelista Purkyně et l'éducateur Karel Amerling[20]. Pour cette classe montante, la gymnastique est bien plus qu'un exercice physique, elle constitue un marqueur social hérité d'une forme de sociabilité jusque-là réservée à la noblesse, un terrain d'expérimentation des nouveaux codes bourgeois, et pour certains militants de la cause nationale, un espace de contestation feutrée.

En Bohême, les révoltes de 1848 se soldent par un échec, l'abrogation en 1851 de la constitution de mars marquant le retour à une période néo-absolutiste (1851-1860)[21]. Les aspirations libérales qu'elles ont nourries continuent néanmoins de nourrir les imaginaires et à se cultiver au sein des cercles libéraux et nationalistes. Parallèlement, la culture physique poursuit son essor dans le cadre d'instituts comme celui de Ferdinand Schmidt, concurrencé dès 1850 par celui d'un jeune gymnaste tchèque, Jan Malýpetr (1815-1899)[22]. La libéralisation progressive des années 1860, amorcée par la Patente de février qui rétablit une constitution centralisée, crée un contexte favorable à l'essor des initiatives associatives et, par conséquent, à la transformation de la culture physique d'une pratique essentiellement pédagogique en une pratique sociale[23]. La gymnastique, désormais libre de toute surveillance, devient rapidement l'une des pratiques les plus populaires à Prague. C'est dans ce contexte que naissent presque simultanément, en 1861 et 1862, un *Turnverein* – héritier de l'institut de Schmidt – et une société de gymnastique tchèque fondée par un ancien instructeur de l'institut de Malýpetr, Miroslav Tyrš, avec le soutien d'un entrepreneur pragois, Jindřich Fügner, deux Allemands d'origine étroitement associés à l'essor de la bourgeoisie tchèque en Bohême.

[19] Milada Lejková-Koeppl, « "The Sokol Movement" A Tribute to the National Revival and Culture of the Czechoslovak Nation » dans Miloslav Rechcigl (ed.), *Czechoslovakia Past and Present. Volume 2, Essays on the arts and sciences*, Berlin & Boston, De Gruyter Mouton, 2019, p. 1463-1476.

[20] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 40.

[21] Pour la période néo-absolutiste voir P.M. Judson, *The Habsburg Empire*, *op. cit.*, p. 218-261.

[22] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 41.

[23] Sur le rôle des associations voir Gary B Cohen, « Nationalist politics and the dynamics of state and civil society in the Habsburg Monarchy, 1867-1914 », *Central European history*, 2007, vol. 40, p. 241-278 ; Robert Nemes, « Associations and Civil Society in Reform-Era Hungary », *Austrian History Yearbook*, janvier 2001, vol. 32, p. 25-45 ; Pieter M. Judson, « "Whether Race or Conviction Should Be the Standard": National Identity and Liberal Politics in Nineteenth-Century Austria », *Austrian History Yearbook*, janvier 1991, vol. 22, p. 76-95 ; C.E. Nolte, « Voluntary Associations and Nation-Building in 19th Century Prague », art cit.

2. Trajectoires des fondateurs : conversions identitaires et repositionnements sociaux

Initié par l'instructeur Miroslav Tyrš, le premier club de gymnastique tchèque de Prague rassemble à ses débuts des jeunes étudiants et militants, pour beaucoup issus des cercles de sociabilité formés autour de l'institut de Jan Malýpetr. Il s'impose rapidement comme un lieu incontournable de la sociabilité praguoise et est rejoint par des personnalités politiques comme Edvard Grégr et son frère Julius, engagé alors dans le tout jeune quotidien tchèque *Národní listy*. Deviennent aussi membres le journaliste et propagandiste du panslavisme Emanuel Tonner et le prince Rudolf von Thurn-Taxis, avocat et aristocrate défenseur de la cause tchèque[24]. Comme le souligne Claire Nolte, ces personnalités qui viennent de l'aile gauche du Parti national, à l'origine du futur parti libéral des Jeunes Tchèques, apportent au club « une philosophie démocratique et un sens de la politique de masse qui influence grandement le club à ses débuts[25] ». Le nom de la société, *Sokol* – terme slave signifiant « faucon » – aurait été choisi par Emanuel Tonner en hommage au folklore slave. Le rapace symbolisant, aux yeux des membres présents, « la vigueur des pentes raides du petit Monténégro défendant avec agilité sa patrie[26] ». Ayant réussi à repousser les Ottomans lors de la bataille de Grahovo en 1858, la principauté balkanique tient alors une place privilégiée dans l'imaginaire tchèque, et plus largement slave, incarnant un modèle de bravoure et d'héroïsme, véhiculé par les récits des personnalités politiques et des voyageurs et mis en images et en vers par les peintres et les poètes[27]. Dans un tel contexte, tout semble concourir à faire du Sokol une organisation politique à vocation nationaliste. Toutefois, tel n'est pas exactement le projet de ses fondateurs.

Celui que l'on désigne volontiers comme l'inventeur de la gymnastique tchèque naît en 1832, à Děčín, petite ville du nord de la Bohème, sous le nom de Friedrich Emanuel Tirsch dans une famille de la bourgeoisie germanophone de province. Resté orphelin très jeune, il grandit sous la tutelle d'un oncle employé comme intendant dans un domaine rural. C'est là que, selon Claire Nolte, il entre « en contact direct avec la paysannerie tchèque, une expérience qu'il considèrera plus tard comme marquante pour son éveil à une conscience tchèque[28] ». Adolescent, il rejoint Prague et poursuit sa scolarité au *gymnasium* de Malá strana, où il découvre l'éducation physique. Soucieux de sa santé fragile, son oncle l'inscrit dans l'un des rares instituts de gymnastique destinés alors aux écoliers. Même s'il n'y prend pas une part active, il est très

[24] Ladislav Jandásek, « The Founder of the Sokols: Miroslav Tyrš », *The Slavonic and East European Review*, 1932, vol. 10, nº 30, p. 572-587.
[25] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 41-42.
[26] Václav Bartonícek, "Z dejin 'Sokola' brnenského," Sokol, Vol. 28 (1902), 133. cité dans : *Ibid.*, p. 197.
[27] František Šístek, « L'image romantique des Monténégrins dans la culture tchèque aux 19e et 20e siècles », *Études du Centre français de recherche en sciences sociales*, septembre 2008, nº 11, p. 9-23.
[28] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 25.

marqué, lycéen, par les évènements de 1848, qui constituent son premier contact avec le mouvement national tchèque[29]. Pour cet Allemand de Bohème qui ne grandit pas dans une famille fortunée, la rencontre avec ce nouveau nationalisme représente une potentialité. Au sein de la classe moyenne tchèque, il se sent à sa place et compris, et, ayant choisi d'apprendre le tchèque au *gymnasium,* la langue n'est pas un obstacle pour se fondre dans cette nouvelle société en effervescence. Le jeune homme a également des ambitions intellectuelles. Il entreprend des études de philosophie et d'esthétique durant lesquelles il rencontre un certain nombre de professeurs aussi séduits que lui par le nationalisme tchèque, et à leurs côtés, il se familiarise avec les théories darwiniennes et développe un goût affirmé pour l'art et l'histoire de l'art. Cependant, sa position sociale ne lui permet pas de concentrer tous ses efforts sur sa carrière académique, et il doit continuer de travailler, en parallèle, comme précepteur et instructeur d'éducation physique au sein des instituts de gymnastique de Ferdinand Schmidt et de Jan Malýpetr. À l'issue de son doctorat en histoire de l'art, faute de pouvoir obtenir un poste universitaire, Friedrich Tirsch recentre ses efforts sur ses projets associatifs et, dans ce cadre, il se rapproche progressivement d'acteurs engagés dans la cause tchèque.

Le jeune Tirsch ne possède pas, dans les cercles germanophones, le capital social nécessaire pour s'imposer comme une autorité intellectuelle ou esthétique. Or, sa formation universitaire, son goût prononcé pour la philosophie, l'histoire de l'art et l'esthétique l'orientent vers un univers où la reconnaissance passe par les titres, mais aussi par les réseaux, auxquels il n'a pas accès. Dans ce contexte, son choix de se rallier à la cause tchèque ne relève pas uniquement d'une conviction idéologique. Il marque surtout la conquête d'un espace où il peut apparaître légitime, être reconnu et même occuper une position centrale. S'il adhère au discours national, ce n'est pas tant la dimension politique qui le motive que l'opportunité d'y inscrire une ambition plus intime et durable : devenir le fondateur et le chef de file d'un mouvement à la fois social, culturel et artistique. Il conçoit alors le projet de créer une association de culture physique, pensée comme un espace de sociabilité masculine, un lieu où les jeunes Tchèques de Prague pourraient, à l'instar des Allemands dans leurs *Turnvereine*, façonner à la fois leur corps et leur esprit.

[29] *Ibid.*



Figure 9. *Turnplatz de la Hasenheide à Berlin*, 1817. Estampe, Deutsches Historisches Museum, Berlin. (F. 62/57).



Figure 10. *Corps des instructeurs du Sokol de Prague*, 1864. Carte postale photographique, Muzej novejše zgodovine Slovenije. (SO-04).

Le club, formellement nommé *Prazský telocvicný spolek* (« Club de gymnastique praguois ») jusqu'en 1864, devient, pour celui qui se fait dès lors appeler Miroslav Tyrš, un véritable laboratoire. Il y élabore un système d'entraînement inspiré du *Turnverein* de Jahn, qu'il formalise plus tard dans son ouvrage *Základové tělocviku* (« Les bases de la gymnastique », 1873) et il élabore

également un vocabulaire gymnique en tchèque[30]. Spécialisé en esthétique dans le cadre de ses études de philosophie, l'esthète Tyrš est fasciné par la sculpture grecque et convaincu par le principe antique de kalokagathie, qui lie indissolublement le « beau » et le « bon »[31]. La gymnastique lui apparaît ainsi comme un exercice moral autant que physique : en fortifiant le corps, on exerce ses facultés morales[32].

Le club devient, dès lors, un espace où le corps – conçu comme idéal – se façonne et se donne à voir. Contrairement aux lithographies illustrant le *Turnen* de la première moitié du XIXème siècle qui représentent le *Turnplaz* comme un divertissement populaire (figure 9), les images du Sokol mettent en avant des corps d'hommes aux torses nus et aux muscles saillants, calqués sur une représentation du beau dressée par la Grèce antique. Ces représentations visuelles soigneusement orchestrées, à l'instar de celle du corps enseignant du Sokol praguois en 1864 (*Sbor cvičitelský Sokola Pražského*) (figure 10), illustrent parfaitement l'idéal que Miroslav Tyrš cherche à imprimer à son club. Soigneusement composée comme un tableau vivant, elle réunit une vingtaine de jeunes hommes en pantalon d'entrainement, disposés en action d'entrainement, certains brandissant des massues, haltères ou bâtons, d'autres adoptant des poses d'escrime ou de démonstration musculaire. Au centre, légèrement surélevé, Tyrš lui-même incarne visuellement la position de chef et de créateur qu'il ambitionne. Cette mise en scène emprunte à l'iconographie du *Turnverein* mais s'en distingue par l'esthétisation assumée du corps masculin : torses harmonieux, muscles dessinés, postures inspirées des canons antiques de proportion et de mesure. Ici, la nudité du torse ne renvoie pas à la force brute, mais à une beauté contrôlée et l'agencement de l'image renvoie à l'ordre, éléments constitutifs de la masculinité moderne décrite par Georges Mosse, comme une alliance entre l'équilibre, la proportion et la modération, héritée de la tradition classique, et l'énergie vitale associée à la virilité, pensée comme réponse aux bouleversements de la modernité[33].

Si Miroslav Tyrš façonne ainsi l'esthétique et l'idéologie du Sokol, il ne travaille pas seul. Derrière cette mise en scène du corps masculin idéalisé se trouve aussi un projet institutionnel qui n'aurait pu se concrétiser sans l'appui matériel et stratégique de son principal soutien, Jindřich Fügner. Alors qu'il est encore employé comme précepteur dans une famille noble, Tyrš y rencontre cet homme d'affaires à qui il expose son projet, et parvenant à le convaincre d'assumer

[30] Fridolín Macháček, « The Sokol Movement: Its Contribution to Gymnastics », *The Slavonic and East European Review*, 1938, vol. 17, nº 49, p. 73-90.

[31] C.E. Nolte, « Art in the Service of the Nation », art cit.

[32] Petr Roubal, *Spartakiad: The Politics of Physical Culture in Communist Czechoslovakia*, Prague, Karolinum, Nakladatelstvi Univerzity Karlovy, 2018, p. 59.

[33] George L. Mosse, *The Image of Man. The Creation of Modern Masculinity*, Oxford & New York, Oxford University Press, 1996, p. 18-35.

la présidence honorifique (*starosta*) de sa nouvelle association, il obtient dès les débuts son appuis. Bien que la trajectoire de Jindřich Fügner diffère profondément de celle de son comparse, elle illustre tout autant combien l'adhésion à la cause nationale s'enracine souvent dans des motivations d'abord personnelles, puis sociales, où la recherche de reconnaissance, de statut ou d'intégration joue un rôle aussi déterminant que la conviction politique. Né sous le nom de Heinrich, à Prague, en 1822, Fügner est le fils d'un homme d'affaire allemand de Bohème ayant fait fortune dans l'industrie du textile. Destiné à reprendre les rênes de l'entreprise familiale, il interrompt ses études après le *gymnasium* et, très jeune, fréquente la bourgeoisie industrielle praguoise, principalement germanophone, avant de progressivement se rapprocher de l'intelligentsia tchèque émergente et de s'impliquer dans la vie associative praguoise.

Dans un article consacré à sa trajectoire, Claire Nolte explique ce processus de conversion à la culture tchèque d'abord comme un geste pragmatique, enraciné dans un patriotisme local. Elle souligne que, durant la période révolutionnaire, le jeune Fügner se tient à distance des libéraux allemands, son attachement à sa région le rendant méfiant envers l'idée d'une Grande Allemagne. D'ailleurs, selon sa fille Renata[34], celui-ci se décrit bien volontiers comme étranger à la nationalité allemande : « Je n'ai jamais été allemand. Je suis pragois, je suis un Pragois germanophone[35] », prétend-il. Claire Nolte interprète cette distanciation comme le produit de dispositions personnelles autant que la nature complexe de l'identité des Allemands de Bohème[36]. En effet, comme le montre Gary Cohen, celle-ci est alors souvent tiraillée par plusieurs formes de loyautés irréconciliables – celle traditionnelle à l'État autrichien, celle à la « culture » allemande, mais aussi celle à la région[37]. Cette dernière est à mettre en lien avec la position sociale des germanophones qui, en Bohème comme ailleurs dans l'Empire, appartiennent aux couches les plus favorisées de la population. Nombreux libéraux germanophones sont alors attachés à leur identité locale surtout parce qu'ils sont inquiets de voir leur position sociale remise en question par une annexion allemande[38].

Toutefois, l'hostilité envers les tendances expansionnistes de l'Allemagne ne conduit pas tous les germanophones à épouser la cause nationale tchèque, et le cas de Fügner est d'autant plus intéressant que, n'étant pas motivé par des raisons économiques, il apparait comme peu rationnel. Il serait, selon Claire Nolte, à situer quelque part dans « la région plus abstraite de

[34] Renata Fügner épouse en 1872 l'ami et collaborateur de son père, Mirsolav Tyrš, et devient très impliquée dans le Sokol de Prague.

[35] Ces propos sont rapportés par Renata Fügner, Renata Tyršová, citée dans C.E. Nolte, « Choosing Czech identity in nineteenth-century Prague », art cit.

[36] *Ibid.*

[37] Gary B. Cohen, *The Politics of Ethnic Survival: Germans in Prague, 1861-1914*, West Lafayette, Purdue University Press, 2006, p. 18-40.

[38] La couronne de Bohème représentant là un espace divisé en trois territoires : la Bohème, la Moravie et la Silésie.

l'âme[39] ». L'historienne insiste en effet sur les frustrations de Fügner vis-à-vis du monde des affaires et des finances et met en avant sa sensibilité artistique. « [C]onscient des lacunes de son éducation formelle, Fügner lit abondamment, ignorant les avertissements selon lesquels cela nuirait à son sens des affaires, et préfère souvent la compagnie d'amis cultivés à celle d'associés des affaires[40] ». C'est probablement ce goût pour les arts et la culture qui devient l'occasion d'une ouverture au-delà de sa propre communauté, et qui lui permet de rencontrer des écrivains et des artistes marqués par les courants intellectuels européens[41] et la « notion romantique de la destinée nationale[42] ». Au tournant des années 1860, il devient membre d'un certain nombre de clubs, comme la société civique *Měst'anskâ beseda* (« Cercle bourgeois ») sorte de premier Casino pour l'élite tchèque[43], le Comité de construction du théâtre national ou encore la chorale *Hlahol*. Il soutient aussi activement les périodiques et journalistes tchèques, organisant un concours tchèque de sténographie, endossant le rôle de principal philanthrope et mécène de la culture tchèque à Prague. En 1860, Fügner et son épouse, aussi d'ascendance allemande, rompent définitivement avec leur société d'origine et s'activent à développer la sociabilité tchèque dans la capitale bohémienne, tout en continuant cependant à s'exprimer en allemand – l'homme d'affaire n'ayant jamais appris à parler correctement la langue slave. L'année suivante, il franchit une étape symbolique en devenant officiellement et publiquement « tchèque », en slavisant son prénom : Heinrich devient Jindřich.

Au-delà de ses affinités culturelles et de cette sensibilité artistique, la conversion nationale de Fügner peut aussi se lire comme une stratégie délibérée de repositionnement social. En effet, Claire Nolte note que Fügner trouve les Allemands de Bohème arrogants, et qu'il « déteste l'esprit capitaliste des nouvelles industries allemandes[44] », ainsi que « l'esprit non-démocratique et les prétentions élitistes de la société allemande de Prague[45] ». Ce rejet s'illustre, d'une part, par la valorisation d'une forme idéalisée de la culture tchèque, perçue comme simple et authentique, et d'autre part, par un antisémitisme virulent – Fügner percevant les Juifs comme plus favorisés par l'industrialisation rapide de la Bohème. Si l'antisémitisme est alors marginal parmi la population germanophone et si les Juifs de Bohème se posent parfois eux-mêmes en

[39] C.E. Nolte, « Choosing Czech identity in nineteenth-century Prague », art cit.
[40] *Ibid.*
[41] *Ibid.*
[42] Par exemple la Société pour le musée patriotique de Bohème (*Společnost vlastenského musea v Čechách*), voir C.E. Nolte, « Voluntary Associations and Nation-Building in 19th Century Prague », art cit.
[43] Dans l'espace habsbourgeois les casinos occupent une place centrale dans la formation de la vie publique moderne. Ils ne sont pas d'abord des lieux de jeu, mais des clubs de discussion et de lecture réunissant la noblesse libérale et la bourgeoisie montante, visant à cultiver la conversation éclairée, la lecture des journaux et la diffusion des idées réformatrices. Voir Alexander Maxwell et Alexander Campbell, « István Széchenyi, the casino movement, and Hungarian nationalism, 1827–1848 », *Nationalities Papers*, mai 2014, vol. 42, nº 3, p. 508-525.
[44] C.E. Nolte, « Choosing Czech identity in nineteenth-century Prague », art cit.
[45] *Ibid.*

étendard de la cause allemande[46], il se développe en revanche parmi les Tchèques – paysans, ouvriers et de petite classe moyenne[47] – dès la première moitié du XIXème siècle, et se traduit également par des violences à l'égard de la population juive, comme durant les manifestations ouvrières des années 1840[48]. Aussi, chez Fügner, l'hostilité au pangermanisme et à la culture « capitaliste » allemande se combine avec le souci de préserver un statut social qu'il perçoit comme menacé par la montée d'une bourgeoisie juive. En quête d'un terrain où sa position privilégiée peut s'exprimer sans concurrence, il s'épanouit plus aisément au sein de la bourgeoisie tchèque naissante. Ainsi, comme le souligne Petr Roubal, opter pour l'identité tchèque signifie donc pour lui accéder à un certain « prestige social[49] » et s'inscrire dans une sphère où il peut également apparaître comme un réformateur engagé. Philanthrope actif, il semble vouloir laisser une empreinte durable et c'est probablement cette ambition qui le conduit à accepter la proposition du jeune Miroslav Tyrš, de s'investir dans la création d'un club de culture physique.

Si pour Tyrš, le Sokol est avant tout un espace de socialisation masculine, Jindřich Fügner l'envisage au contraire comme un lieu de rassemblement pour l'ensemble de la nouvelle société tchèque. Dans son esprit, le club de gymnastique ne doit pas être seulement le pendant tchèque du *Turnverein*, mais s'inspirer du modèle des associations nationales qui, dès les années 1830, fleurissent dans tout l'espace habsbourgeois. Ces formes de sociabilité conçues pour concurrencer celles de l'aristocratie, en reprennent certains codes tout en leur opposant un modèle plus « démocratique ». Comme l'explique Pieter Judson, ces cercles « s'imposent comme une alternative aux hiérarchies publiques traditionnelles auparavant dominées par l'aristocratie, le clergé ou la noblesse locale[50] ». De rappeler que les membres y cultivent des formes de sociabilité basées sur des modèles démocratiques de participation, avec des conseils et assemblées, et que la participation y est règlementée par des lois devant s'appliquer à tous de manière égale. Pieter Judson nuance toutefois ce caractère démocratique, montrant que ces associations restent souvent hiérarchisées et que c'est surtout un « esprit » démocratique qui y prévaut.

Le Sokol de Jindřich Fügner s'inscrit pleinement dans cette logique. Structuré autour d'un comité dirigeant mêlant jeunes bourgeois tchèques et nobles slavophiles, il se veut égalitaire et

[46] Les intellectuels et écrivains juifs de Bohème qui s'identifient avec le courant libéral et littéraire *Vörmarz* sont souvent hostiles à la cause slave et au panslavisme, perçu comme une action masquée de la Russie et se sentent en 1848 partisans de l'idée d'une Grande Allemagne. Voir Hélène Leclerc, « La correspondance de la « Jeune Bohême » (1837-1848). Identités politiques et nationales en construction », *Cahiers d'Études Germaniques*, 18 novembre 2016, vol. 71, nº 71, p. 65-76.

[47] G.B. Cohen, *The Politics of Ethnic Survival*, *op. cit.*, p. 62.

[48] Rudolf Kučera, « Marginalizing Josefina: Work, Gender, and Protest in Bohemia 1820—1844 », *Journal of Social History*, 2012, vol. 46, nº 2, p. 430-448.

[49] P. Roubal, *Spartakiad*, *op. cit.*, p. 52.

[50] P.M. Judson, *The Habsburg Empire*, *op. cit.*, p. 142.

démocratique[51]. Dans une lettre à Mirslav Tyrš, il résume son projet : « Je me suis fixé comme objectif de proposer un peu d'entraînement à nos artisans rabougris et de leur apprendre à avoir confiance en eux et ça se passe très bien... (…) Il suffit de les élever socialement, de les fortifier, de les sortir de la servilité, alors ils pourront faire ce qu'ils voudront[52] ». Ainsi, le premier club Sokol de Prague n'est pas à comprendre comme un simple espace de loisirs ou de sociabilité masculine, ni même un outil au service des nationalistes tchèques, mais avant tout, selon la volonté de son bienfaiteur, un vecteur d'ascension sociale pour une classe nationale et sociale en plein essor[53]. Il lui offre la possibilité de pratiquer des activités jusque-là réservées à la noblesse, comme l'escrime, et la gymnastique, mais aussi de se mettre en scène dans un cadre valorisant. Jindřich Fügner fait ainsi du Sokol l'occasion d'événements uniques en leur genre, et impulse dès les premiers mois de la vie du club, l'organisation de rendez-vous mondains : réunions dans des brasseries, bals dansants, soirées festives, autant de manifestations visant à la fois à élargir l'adhésion et à faire du Sokol de Prague l'un des hauts lieux de la nouvelle identité nationale – et surtout sociale – tchèque. Comme nous le dévoile la publication mémorielle parue en 1883 pour fêter les vingt de la société[54], la première grande fête du Sokol est ainsi un « bal [qui] dépass[e] de loin les bals d'élite contemporains, avec des décorations Sokol, des conversations en tchèque, de belles toilettes, du divertissement et de la décontraction, [ou règne] surtout un caractère complètement démocratique ».

3. Codes et rituels aux fondements d'une nouvelle identité collective

A. L'uniforme

La construction de cette identité nouvelle passe inévitablement par l'élaboration de codes et de rituels sociaux inédits, immédiatement reconnaissables et porteurs d'une distinction assumée. Sous l'impulsion de Jindřich Fügner, le club se transforme donc rapidement en espace où ces codes se fabriquent, se testent et se diffusent. Parmi eux, l'un des plus emblématiques est l'élaboration d'un uniforme, la valorisation de l'habit fonctionnant comme signe le plus visible de la reconnaissance sociale. Alors que l'uniforme des *Turner* inventé par Friedrich Jahn, volontairement sobre et fonctionnel, vise, comme nous l'avons vu, à niveler les différences de statuts et à privilégier l'efficacité gymnique, celui des sokols se distingue par une coupe soignée,

[51] C.E. Nolte, « Choosing Czech identity in nineteenth-century Prague », art cit.
[52] *Ibid.*
[53] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 57.
[54] Josef Müller & Ferdinand Tallowitz, *Pamětní list o dvacetiletém trvání Tělocvičné jednoty Sokola Pražského 1862–1882,* [Livre commémoratif du vingtième anniversaire de l'Union gymnique du Sokol pragois (1862–1882)], Prague, Tělocvičná jednota Sokol Pražský, 1883. Voir notamment le chapitre « První Šibrinky » [La première Šibrinky], p. 89-93.

des couleurs élaborées et des accessoires travaillés. Loin d'être une tenue sportive, il devient un symbole ostensible de statut, un outil de mise en scène de soi et un moyen d'affirmer l'appartenance non seulement à la communauté des gymnastes, mais aussi à la nouvelle élite bourgeoise tchèque.

Jindřich Fügner conçoit ainsi pour le Sokol, non pas seulement une tenue d'entrainement, mais un uniforme de cérémonie, véritable tenue d'apparat, destiné à être porté lors de toutes les occasions publiques. Selon Claire Nolte, cet intérêt pour l'habit codifié trouve sa source dans la fascination que le mécène éprouve, dès 1848, pour la diversité des styles et insignes créés par les unités de la Garde nationale[55]. Dans l'Autriche de l'époque, l'uniforme – surtout militaire, mais également de fonctionnaires – possède une forte charge symbolique, à la fois objet de prestige et signe de reconnaissance sociale. Depuis l'abolition, en 1766, du costume civil de cour, la plupart des hommes qui se rendent auprès du souverain arborent un uniforme militaire, lequel incarne l'honneur de servir le monarque ou l'État[56]. Contrairement à l'habit habillé, pièce unique qui reflète la richesse personnelle, l'uniforme efface les distinctions de fortune ou de classe, plaçant sur un pied d'égalité tous ceux qui partagent le même rang dans le service[57]. Dans cet esprit, l'invention de l'uniforme du Sokol participe pleinement à la construction d'une identité collective revendiquée. Dès les premiers événements publics, Jindřich Fügner en pose les bases en apparaissant lui-même vêtu d'une chemise rouge, inspirée de celle des légions de Guiseppe Garibaldi. Le choix, audacieux, suscite toutefois des réactions mitigées, certains membres craignant d'attirer l'hostilité des autorités, d'autres jugeant la couleur trop voyante, le tissu trop onéreux ou encore le rouge peu pratique pour l'exercice physique. Ces critiques conduisent le club à recommander, sans l'exiger, le port de la chemise. Celle-ci finit pourtant par s'imposer comme un signe distinctif du Sokol et, conformément au souhait de Fügner, comme un symbole durable de l'héritage libéral du mouvement[58].

[55] C.E. Nolte, « Choosing Czech identity in nineteenth-century Prague », art cit.

[56] Voir Olga Khavanova, « Fascination with uniform? Choosing between military and civil careers in the eighteenth-century Habsburg Monarchy », *Hungarian Studies*, 1 juin 2018, vol. 32, nº 1, p. 113-130 ; Alexander Maxwell et Daša Ličen, « Introduction. Habsburg Civil Servants between Civil Society and the State » dans Alexander Maxwell et Daša Ličen (eds.), *Habsburg Civil Servants: Between Civil Society and the State*, New York & Oxford, Berghahn Books, 2025, p. 1-24.

[57] Philip Mansel, « Le pouvoir de l'habit ou l'habit du pouvoir », *Apparence(s)*, 9 août 2015, nº 6. (en ligne).

[58] C.E. Nolte, « Choosing Czech identity in nineteenth-century Prague », art cit.



Figure 11. *Projet de costume*. Josef Mánes, 1862. Aquarelle sur papier, Národní muzeum - Historické muzeum. (H7H-16168).

Conscient de la portée symbolique du costume et de l'importance du message qu'il véhicule, Fügner confie la conception d'un uniforme à la hauteur de ses ambitions au peintre tchèque Josef Mánes, dont le trait mêlant réalisme et idéalisme incarne, selon l'historien de l'art Miroslav Tyrš, un style « proprement tchèque[59] ». Le modèle finalement adopté par le conseil ne fait pas l'unanimité. À la chemise rouge, déjà controversée, s'ajoutent une redingote inspirée de la *czamara* des révolutionnaires polonais et un chapeau slovaque, remplacé quelques années plus tard par une casquette monténégrine circulaire ornée d'une plume de faucon. Les croquis préparatoires de Josef Mánes constituent toutefois un document précieux (figure 11). Ils ne se contentent pas de montrer les lignes et la coupe de l'uniforme, ils révèlent aussi l'usage social que le concepteur entend en faire. Les attitudes des modèles, posées et théâtralisées, suggèrent une mise en valeur ostensible du vêtement, pensé moins comme une tenue fonctionnelle que comme un costume d'apparat. Chaque élément – la plume, la coupe, les accessoires – est conçu pour signifier une appartenance et surtout attirer le regard. Les silhouettes 2 et 3 du croquis, représentées dans une posture de dialogue, laissent deviner également le cadre social dans lequel l'uniforme doit être porté, non pas l'espace clos et utilitaire de la salle d'entrainement, mais celui,

[59] C.E. Nolte, « Art in the Service of the Nation », art cit.

plus visible et mondain, des rassemblements publics, des cérémonies et autres rendez-vous sociaux où l'affirmation visuelle de l'identité collective prend toute sa force.

B. Le drapeau

Josef Mánes est également à l'origine de la conception du drapeau des sokols, autre élément central dans la fabrique de l'identité nouvelle. Il l'imagine rouge – couleur révolutionnaire des légionnaires garibaldiens, mais aussi l'une des trois couleurs panslaves (rouge, blanc, bleu) adoptées dès 1848 sur les drapeaux officiels des nations slaves[60] – orné d'un faucon blanc aux ailes déployées, et accompagné de la devise du Sokol de Prague : *Tužme se !* (« Renforçons-nous ! »). Pour saisir pleinement la portée de cet objet, il faut dépasser l'analyse formelle, vexillologique, qui le réduit à « une composition de figures et de couleurs disposées dans un espace à deux dimensions[61] ». En effet, comme le souligne Pascal Ory, le drapeau est un produit de la modernité politique et il doit être étudié dans « la perspective d'une histoire des politiques symboliques[62] », celle des « dispositifs sensibles forgés de manière consciente et organisée par les trois acteurs de la société politique (dirigeants, prétendants et opinants)[63] ». Il relève de deux dimensions. Tout d'abord, tant que support, il est partie intégrante du domaine de « l'emblématique », il touche au « mode signalétique » et sert à « signaler, donc signer (…) l'identité d'un groupe, transformé *ipso facto* en communauté[64] ». Mais également, en tant qu'objet à trois dimensions, en tant qu'étoffe fixée sur une hampe, il fonctionne, dans les sociétés modernes, comme un totem occupant une place centrale dans les cérémonies et les rites, contribuant à créer et à renforcer le lien entre les membres de ladite communauté. Et c'est notamment le rite qui sert, selon Pascal Ory, à donner un sens nouveau au objets et aux monuments, c'est même lui qui les crée. Mais le processus est dialectique, car souvent, l'objet crée aussi le rite, « ne serait-ce qu'à l'occasion de son installation dans l'espace social[65] ». Analysé dans cette perspective, le drapeau du Sokol n'est pas seulement un signe distinctif, c'est un catalyseur des pratiques rituelles, qui elles-mêmes servent à donner une cohérence et une identité à la communauté qu'il « signe ». C'est d'ailleurs ce qu'observe Claire Nolte, lorsqu'elle parle de la cérémonie entourant le déploiement

[60] Thomas Hylland Eriksen et Richard Jenkins, *Flag, Nation and Symbolism in Europe and America*, New York, Routledge, 2007, p. 27.

[61] Pascal Ory, « Y a-t-il des familles de drapeaux ? Introduction à la vexillologie comparée » dans Maurice Agulhon, Annette Becker et Évelyne Cohen (eds.), *La République en représentations : Autour de l'œuvre de Maurice Agulhon*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2006, p. 393-403.

[62] *Ibid.*

[63] Pascal Ory, « L'histoire des politiques symboliques modernes : un questionnement », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2000, vol. 47, nº 3, p. 525-536.

[64] P. Ory, « Y a-t-il des familles de drapeaux ? », art cit.

[65] P. Ory, « L'histoire des politiques symboliques modernes », art cit.

initial du drapeau du club comme d'un « rituel important », qui confère au drapeau une « signification presque spirituelle[66] ».



Figure 12. Remise du drapeau sokol peint par Josef Mánes (1862) au cercle des dames tchèques dirigé par Karolina Světlá. Josef Kočí 1926. Huile sur toile. Národní muzeum, Prague.

L'image permet, là encore, de saisir toute l'importance de cet objet et le rôle central qu'il joue dans la construction de la communauté sokole (figure 12). Sur une toile, peinte par Josef Kočí datant de 1926[67], le déploiement du drapeau devient l'occasion d'une véritable mise en ordre de la société sokol : distribution des rôles, énonciation des règles et, plus largement, rite d'apprentissage pour les membres. Comme le suggère Pascal Ory, le rite confère aux objets et aux symboles « une signification nouvelle » en les inscrivant dans un usage codifié, tout en créant, par sa répétition, un espace d'identification collective. Dans le cas du Sokol, ces moments ritualisés – déploiement et bénédiction du drapeau, serments collectifs, défilés, cérémonies commémoratives – agissent d'abord comme des instruments de cohésion interne. Ils offrent aux membres, quelle que soit leur origine sociale ou régionale, une expérience partagée qui renforce le sentiment d'appartenance à une communauté soudée. Mais, à l'instar des « traditions inventées » analysées par Eric Hobsbawm[68], ces rituels ne se contentent pas d'unir, ils ordonnent. La scénographie –

[66] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 53.

[67] Reproduction reprise de Milan Polák (ed.), *Sokol v Praze 2 historie a současnost*, Prague, Městská část Praha 2, 2022, p. 18.

[68] Eric Hobsbawm, « Introduction: Inventing Traditions » dans Eric Hobsbawm et Terence Ranger (eds.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press, 2012, p. 1-14.

distribution des rôles, hiérarchisation des positions, codification des postures – naturalise une organisation interne qui reflète l'ordre social promu. Dans la mise en scène de Josef Kočí, produite sur la base d'une projection a posteriori, le déploiement du drapeau prend ainsi l'allure d'un sacre, avec spectateurs aux balcons, des membres en uniforme rouge, des invités en civil, disposés selon un agencement visuel hiérarchisé. Dans l'espace public de la salle d'entrainement transformée en salle de bal, il devient enfin un instrument de légitimation. Par l'emprunt à l'esthétique des cérémonies civiques ou religieuses, le Sokol affirme sa place comme un acteur public incontournable, en concurrence ou en dialogue avec d'autres organisations de la vie sociale.

Un autre aspect mis en lumière par le tableau de Josef Kočí et relevé par Claire Nolte, est le rôle que jouent les femmes dans les cérémonies de déploiement du drapeau. Si elles ne peuvent officiellement devenir membres du Sokol qu'à partir de 1869, elles participent dès la première année d'existence du club à la préparation des drapeaux et occupent une place centrale lors de leur présentation officielle. Dans un article portant sur la place des femmes dans le mouvement tchèque, Claire Nolte explique que suivant une tradition antérieure au Sokol, les cérémonies et rituels associatifs sont ponctués par de courts discours prononcés par les femmes qui sont toujours chargées de confectionner et de présenter le drapeau, suivis d'une allocution plus longue confiée à celle qui endosse le rôle de « mère des couleurs[69] ». Ces femmes sont le plus souvent issues de la bourgeoisie urbaine et apparentées aux milieux libéraux et nationalistes – « filles et épouses des hommes impliqués dans les mouvements de réforme libérale et nationale[70] », mais également figures féminines du monde artistique et littéraire engagée dans l'implication des femmes dans la vie publique.

C'est ainsi Karolina Světlá (1830-1899), romancière renommée défenseuse des droits des femmes, qui porte le drapeau lors de la première cérémonie du club praguois. Cette implication dans le Sokol vient s'ajouter à la longue liste d'engagements associatifs que ces femmes instruites, connues pour animer salons littéraires et autres soirées dansantes, offrant aux Pragois des espaces de sociabilité en langue tchèque[71] », contribuent directement à la fabrique nationale – culturelle et sociale. Mais leur présence au sein de cette initiative associative initialement réservée aux hommes traduit également un message clair de la part de Jindřich Fügner : la nouvelle société tchèque a besoin de toutes les forces, et la diffusion de sa culture doit toucher l'ensemble de ses membres,

[69] C.E. Nolte, « "Every Czech a Sokol!" », art cit.
[70] *Ibid.*
[71] Marianne Walle, « Božena Němcová, symbole de la conscience nationale et de l'unité culturelle tchèques » dans Daniel Minary (ed.), *Émancipation, réforme, Révolution. Hommage à Marita Gilli*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, 2000, p. 404-414.

dans sa diversité de classe, comme de genre – et c'est ce qui semble faire sa popularité. La féministe Teréza Nováková (1853-1912), relate ainsi le rapport qu'elle noue au Sokol dans les premières années de son engagement :

> Nous avions bien d'autres clubs nationaux, comme la *Matica*, la Société du Musée, etc., mais ils n'étaient que pour les savants et inaccessibles à la majorité des gens… Le concept du Sokol, accessible et déchiffrable par les masses a réussi à embraser comme une étincelle une société tchèque endormie…[72]

En refusant de réserver le Sokol à l'élite masculine, Fügner permet donc également d'en accroître l'attractivité par rapport à ses concurrents.

C. Le bal

Si l'activité principale du club praguois Sokol est la pratique gymnique, l'entrainement ne constitue toutefois pas le moment primordial de la fabrique identitaire. Le véritable espace-temps où celle-ci s'opère est le bal. En effet, pour dynamiser et populariser son initiative associative, Jindřich Fügner propose en 1864 d'organiser des évènements festifs à la fois spectaculaires et accessibles, avec un premier bal masqué dans le tout nouveau gymnase qu'il vient d'offrir au club, métamorphosé, pour l'occasion, en salle de bal. Baptisé *Šibřinky* – mot ancien, tombé en désuétude, signifiant « mascarade » et choisi par Mirsolav Tyrš alors engagé dans l'élaboration d'un vocabulaire gymnique en tchèque[73] – l'événement conjugue mondanité et ouverture sur le « peuple ». Destiné aux membres du club, aux figures de la haute société et de la bourgeoisie praguoise, mais également accessible aux curieux, il se veut à la fois divertissant et éducatif. La première *Šibřinky* est un succès immédiat. Elle s'impose d'emblée comme un moment privilégié où, selon le récit qui en est proposé dans la première monographie commémorative parue en 1883, « la classe inférieure des membres du Sokol peut se mêler à ses supérieurs dans un environnement socialement ennoblissant[74] ».

Comme le montre Peter Burke, le bal masqué constitue une occasion privilégiée d'inverser les rôles sociaux, permettant aux classes populaires de tourner en dérision les pratiques de l'aristocratie en les imitant et en les détournant[75]. Dans le contexte des *Šibřinky,* ils permettent donc la rencontre entre classes sociales, avec « les dames de la noblesse » qui peuvent côtoyer « le

[72] Rajenda Chitnis, « Světlá , Karolína (pseudonym; born Johanna Rottová) (1830–1899) » dans Francisca De Haan, Krassimira Daskalova et Anna Loufti (eds.), *Biographical Dictionary of Women's Movements and Feminisms*, Budapest & New York, Central European University Press, 2006, p. 548-551.

[73] Tereza Šámalová, *Společenský tanec v českém prostředí 2. poloviny 19. století Ballroom [La danse de salon dans le milieu social tchèque dans la seconde moitié du XIXe siècle]*, Mémoire de fin d'études (Histoire), Université Charles, Prague, 2013, p. 29-30.

[74] J. Müller & F. Tallowitz, *Pamětní list*, op.cit. p. 92.

[75] Peter Burke, *Popular culture in early modern Europe*, Aldershot, Scolar Press, 1994, p. 185-191 « The world upside down ».

peuple », la présence de ces invitées de marque permettant à la fois de légitimer l'événement auprès de la haute société et d'attirer le public curieux. Les arrivées spectaculaires de ces dames provoquent d'ailleurs une véritable mise en scène avec

> une interminable colonne de véhicules qui avancent très lentement pour atteindre l'entrée entre sept et neuf heures », tandis que la population s'amasse pour voir qui arrive et comment elles sont habillées (…) chaque participante extraordinaire étant accueillie par des « aaaaa » et des applaudissements[76].

Dans le contexte praguois, s'ajoute à cette dimension de classe, celle nationale, avec un détournement possible des stéréotypes des cultures nationales. Claire Nolte souligne d'ailleurs que les *Šibřinky* servent aussi à caricaturer l'habillement et les habitudes des Allemands de Bohème[77]. Mais aussi, au-delà de cette dimension liée au travestissement, l'événement sert aussi à la fabrique de la communauté, en produisant des codes opaques à ceux qui lui sont extérieurs et renforçant un sentiment de solidarité interne. À cette commutation nationale s'ajoute également la rencontre entre générations, car les bals ne sont pas exclusivement réservés aux adultes – le récit de la première *Šibřinky* mentionne par exemple « deux adorables petits garçons en habit rococo[78] ». Le déguisement contribue enfin, à brouiller encore les hiérarchies entre statuts professionnels, en permettant à chacun de se construire pour un soir une spécialité différente. Les membres de la haute société se mêlent ainsi aux artistes, peintres, poètes, danseuses étoiles, mais aussi aux sokols d'origine modeste, comme les petit fonctionnaires – réinventant tous ensemble l'identité tchèque dans toute sa diversité sociale.

Mais le bal masqué est surtout un moment de relâchement des comportements[79]. Là où la vie en société impose retenue et bienséance, l'esprit populaire des *Šibřinky* autorise l'insouciance et l'exubérance. On y danse – non seulement la valse, mais aussi des danses slaves et folkloriques[80] – on rit fort, et l'on se moque parfois des conventions religieuses : « tous un verre à la main, autour d'une table ronde, des frères et sœurs de diverses religions s'amusent sans craindre Dieu[81] ». Ce mélange des genres et des classes, et cet esprit populaire et irrévérencieux s'inscrit pleinement dans le projet de démocratisation porté par Jindřich Fügner. L'affiche publicitaire insérée dans les dernières pages de la publication mémorielle l'illustre bien en faisant la promotion des marches du poète Adolf Heyduk, elle donne à voir une colonne de sokols en

[76] J. Müller & F. Tallowitz, *Pamětní list*, op.cit. p. 93.
[77] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 204.
[78] J. Müller & F. Tallowitz, *Pamětní list*, op.cit. p. 93.
[79] P. Burke, *Popular culture in early modern Europe*, *op. cit.*, p. 199- 204 « Social control or social protest? ».
[80] Sur le développement des danses de salon en Europe centrale voir Egil Bakka et al. (eds.), *Waltzing Through Europe: Attitudes towards Couple Dances in the Long Nineteenth-Century*, Cambridge, Open Book Publishers, 2021.
[81] « Diverses religions » faisant référence ici aux divers costumes des différents ordres de l'église catholique. J. Müller & F. Tallowitz, *Pamětní list*, op.cit. p. 93.

uniforme entraînant un peuple enthousiaste, attirant au passage le regard des dames, elles aussi invitées à entrer dans la ronde et formant tous ensemble, une procession au rythme cadencé[82].

Jindřich Fügner meurt en 1865, peu de temps après avoir organisé le premier bal masqué du Sokol praguois. Sa disparition coïncide rapidement avec les bouleversements politiques et sociaux engendrés par la guerre austro-prussienne et l'*Ausgleich* en 1867, qui douche les espoirs des Tchèques et plus largement, des Slaves de l'Empire. Tandis que leurs homologues hongrois obtiennent une forme d'indépendance politique, les nationalistes tchèques constatent l'impossibilité de toute forme d'autonomie au sein de l'Empire. Dans ce climat, le mouvement national se radicalise, appelant à une confrontation plus directe sur le terrain politique, et les voix libérales commencent progressivement à s'y faire rares. Claire Nolte observe que le Sokol tchèque entre alors dans une phase de polarisation croissante. Les partisans d'une vision démocratique et progressiste du mouvement, conçu comme un « club de gymnastique populaire » ouvert à une large diversité de membres, s'opposent aux défenseurs d'une ligne plus militante qui projette l'évolution du Sokol vers une « armée populaire[83] » ralliant non seulement les Tchèques, mais aussi tous les Slaves, dans une lutte contre l'ennemi allemand. Dans cet espace habsbourgeois où les circulations et les échanges s'intensifient, le modèle de la gymnastique associative, pensé comme un lieu de la fabrique d'une nouvelle identité nationale et sociale se alors diffuse rapidement, exerçant un attrait certain sur d'autres communautés slaves de l'Empire.

II. Le Sokol du Sud : d'une excentricité importée à un instrument politique

1. Ljubljana, capitale régionale d'un empire en mutation

Le 27 juillet 1862 se tient à Ljubljana une réunion informelle de jeunes hommes qui invitent leur concitoyens à se joindre à une initiative de créer une société de culture physique dans la capitale slovène[84], découvrent un appel à la création d'un club de gymnastique à Ljubljana. Si la pratique gymnique demeure alors marginale dans la ville et peut sembler à certains une entreprise quelque peu excentrique, cet appel s'inscrit pourtant dans une effervescence culturelle plus large, marquée depuis quelques mois par la fondation de nouvelles associations qui transforment en profondeur le visage de cette capitale régionale. En effet, c'est à cette période qu'est implantée à

[82] J. Müller & F. Tallowitz, *Pamětní list*, op.cit. p. 102.
[83] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 95.
[84] « *Poziv* » Pétition lancée par Bernard Jentl pour la création une société de gymnastique, suivie des 51 signatures favorables. Ljubljana, 27 juillet 1862. ARS. Fonds Ljubljanski Sokol, AS 641 4 001.

Ljubljana la première société de lecture (*Slovanska Čitalnica*), apparue d'abord sur le territoire libre de Trieste. Loin de se limiter à la lecture, ces cercles deviennent des lieux d'échanges intellectuels, de débats et de récréation pour une élite émergente. Dans le même mouvement, apparaissent les premières chorales, fanfares et sociétés philanthropiques, autant d'initiatives venant animer la vie urbaine et former un réseau dense de sociabilité « nationale » réunissant l'intelligentsia patriote et la bourgeoisie urbaine[85]. En 1864, la fondation de la *Slovenska Matica*, inspirée des sociétés culturelles slaves déjà établies, telles que la *Matica srpska* (1826) ou la *Matica hrvatska* (1842)[86], vient consolider cette dynamique en dotant les Slovènes d'une institution savante dédiée à la promotion de la langue, de la littérature et de la science par l'édition et la diffusion d'ouvrages.

On peut lire cette vitalité du monde associatif comme le relai du Mouvement national lancé durant révolutions de 1848, avec le programme de la *Zedinjena Slovenija* (« Slovénie unifiée »), formulé par le prêtre carinthien Matija Majar (1809-1892). Celui-ci revendique l'unification de l'ensemble des territoires peuplés de Slovènes au sein d'un royaume autonome intégré à l'Empire d'Autriche, l'égalité de la langue slovène dans l'espace public et le refus de l'intégration de la monarchie des Habsbourg à la Confédération germanique. Publié le 29 mars 1848 dans le quotidien *Kmetijske in rokodelske novice* (« Journal des paysans et artisans ») – fondé par Janez Bleiweis (1801-1881), figure centrale de l'éveil national slovène – le programme trouve un écho immédiat dans les cercles instruits et patriotes. La mobilisation s'appuie également sur des outils visuels forts, notamment la carte ethnographique réalisée par Peter Kozler, qui délimite l'espace revendiqué comme slovène et constitue un manifeste graphique. Rendant tangible l'idée d'une communauté territoriale et linguistique unifiée, elle sert de support concret à ce qui n'était jusque-là qu'un sentiment diffus[87].

Il serait toutefois réducteur d'attribuer l'effervescence qui anime l'espace public de Ljubljana, au début des années 1860, uniquement au seul dynamisme du mouvement des nationalités. Certes, la revendication nationale constitue un moteur pour une partie des élites, mais elle ne suffit pas à rendre compte de la diversité des mutations en cours. Au-delà de la seule idée nationale, la modernité s'impose en terre slovène sous l'effet de profondes transformations sociales et économiques alors déjà engagées dans l'ensemble de l'Empire des Habsbourg. Comme le souligne Pieter Judson, si les années 1860 – marquée par le retour au constitutionnalisme – sont souvent perçues comme le point de départ d'un nouvel Empire libéral, les véritables jalons

[85] Oto Luthar, *The Land Between: A History of Slovenia*, Berne, Peter Lang, 2008, p. 199-204 (« The Slovenes in the Constitutionnal Era ».

[86] Sur les *Matica* voir Peter Herrity, « The Role of the Matica and Similar Societies in the Development of the Slavonic Literary Languages », *The Slavonic and East European Review*, 1973, vol. 51, nº 124, p. 368-386 ; Krisztina Lajosi et Andreas Stynen (eds.), *The Matica and Beyond: Cultural Associations and Nationalism in Europe*, Leyde, Brill, 2020.

[87] Voir carte n°3 en annexe.

de la transformation sont posés dès les années 1850, sous l'État policier d'Alexander Bach. La centralisation bureaucratique et la puissance militaire permettent, en effet, la mise en œuvre d'un programme qui, malgré le cadre autoritaire, prolonge plusieurs revendications de 1848. Et s'il n'est pas encore question d'autonomie des groupes nationaux, c'est bien à cette époque que le féodalisme est aboli et que le système éducatif est réformé en profondeur. C'est surtout également à ce moment-là que s'impose une politique favorable aux secteurs économiques, et que sont largement renouvelées les infrastructures[88].

Dans ce contexte, Ljubljana connaît un essor économique notable, alimenté à la fois par l'abolition du servage – qui provoque une mobilité sociale et spatiale accrue, attirant vers la ville une partie de la population paysanne – et par la modernisation des communications qui accélère son intégration régionale. Carrefour historique entre la mer Adriatique et l'Europe centrale, entre Balkans et Occident, la ville voit son rôle renforcé par l'arrivée du chemin de fer. Entre 1849 et 1857, elle devient le terminus de la *Südbahn* reliant Vienne à la côte adriatique. Sa population passe ainsi d'environ 17 000 habitants en 1851 à plus de 21 000 en 1860[89], tandis que son port fluvial traite chaque année près de deux millions de tonnes de marchandises viennoises, transbordées vers les wagons de fret[90]. Dans ce contexte d'ouverture et de modernisation, Ljubljana apparaît de plus en plus comme une capitale régionale en mutation rapide, où la question nationale se conjugue à des dynamiques sociales et économiques plus vastes.

[88] P.M. Judson, *The Habsburg Empire*, *op. cit.*, p. 221- 233 « Laying the Foundations for a Liberal Empire ».

[89] Vienne compte alors à la même époque plus de 500 000 habitants, comptant pour une des villes les plus peuplées d'Europe. Voir Robin Okey, *The Habsburg Monarchy, c.1765-1918: From Enlightenment to Eclipse*, Basingstoke & Londres, Macmillan Press, 2002, p. 228.

[90] Martin Bele, « Nekateri vidiki razvoja Ljubljane med marčno revolucijo in prvo svetovno vojno », *Studia Historica Slovenica*, 2018, vol. 18, nº 1, p. 277-297.

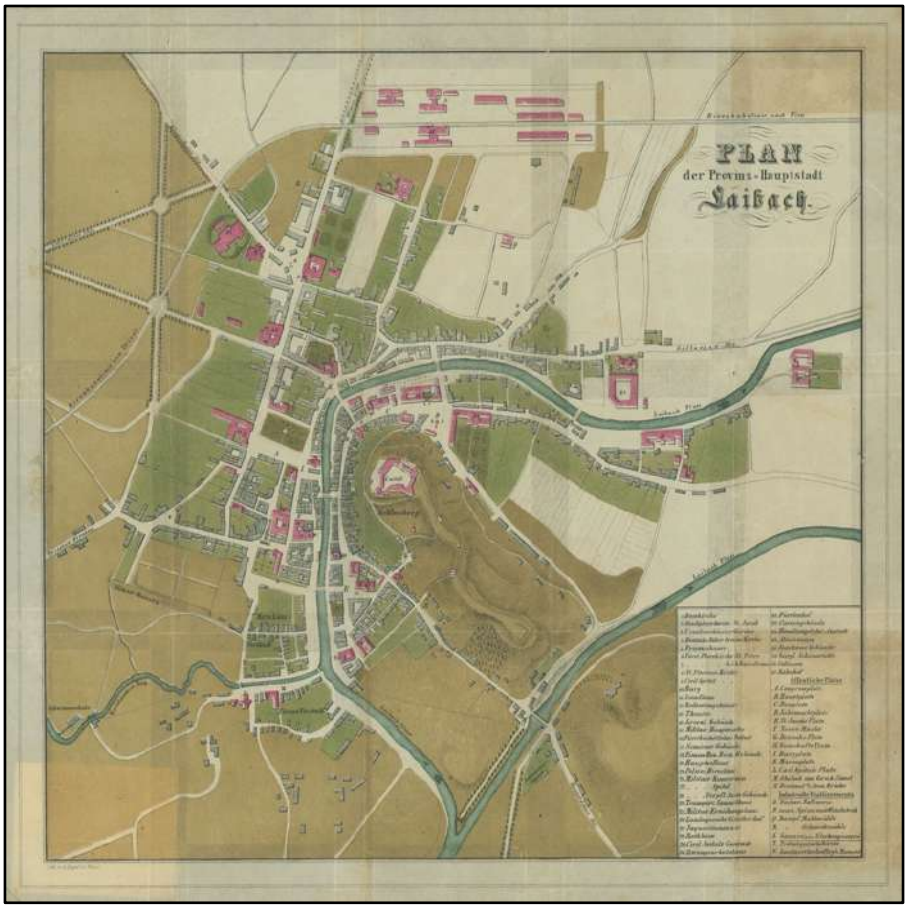


Figure 13. *Plan de Ljubljana 1860*. Narodna in univerzitetna Knjižnica Slovenije.

Une carte de Ljubljana datant de 1860 offre un instantané précieux de la ville au prise avec un processus de modernisation accélérée (figure 13). Pour une cité encore modeste par sa taille, elle révèle une vie sociale étonnamment dynamique et une organisation urbaine structurée. Le centre-ville s'articule autour de sa rivière, la Ljubljanica, véritable axe de circulation et d'échanges, et s'étend vers le nord en direction de la gare ferroviaire. Celle-ci est reliée au cœur urbain par deux larges artères qui assurent une circulation directe et fluide, illustrant la volonté d'intégrer pleinement l'infrastructure ferroviaire au tissu de la ville. La carte recense également un ensemble d'institutions civiles et militaires qui témoignent du rôle administratif et stratégique de Ljubljana : un hôpital civil et son annexe, un lycée, l'académie, la station de police et la prison. Par l'usage de la couleur rouge, ces bâtiments sont visuellement mis en valeur, soulignant ainsi leur importance dans le paysage urbain et leur poids symbolique dans l'affirmation de la ville comme centre de pouvoir et de services. Le même code graphique est appliqué aux lieux de sociabilité et de culture : théâtre, salle de bal, casino. Leur mise en évidence traduit la place croissante de la vie

culturelle et mondaine dans l'identité urbaine. Ces espaces ne se contentent pas d'offrir des divertissements, ils participent activement à la construction du « cachet » de Ljubljana, en l'alignant sur le modèle des grandes villes impériales.

C'est dans ce contexte, que l'émergence de la gymnastique associative à Ljubljana peut se comprendre comme l'expression d'un alignement sur les initiatives de modernisation émanant du centre de l'Empire. Avant 1862, elle y demeure l'affaire d'un petit cercle d'amateurs réunis autour de Štefan Mandič, un officier croate arrivé là dans les années 1830, devenu aubergiste puis clerc de magistrat. Ce dernier initie là une poignée de lycéens du *gymnasium* à une gymnastique inspirée des modèles allemand et suisse, tout en animant un pavillon de chasse fréquenté par la bourgeoisie locale. Dans les années 1850, période où le droit d'association est suspendu, ces « gymnastes » s'organisent en « société sauvage » (*divje društvo*), sans statut légal. Dépourvus de salle ou de gymnase, ils s'exercent en plein air, notamment sur la colline Rožnik, au sommet du parc Tivoli aux abords de la ville, attirant l'attention de la population locale. Comme le souligne Tomaž Pavlin, les réactions oscillent entre rejet et curiosité. Certaines villageoises observent avec circonspection ce qu'elles qualifient « d'obscénités », comparant ces hommes « torse nu, foulant la pelouse sur les mains, la tête frôlant le sol et les pieds au ciel » à des « singes[91] ». À l'inverse, des « citadins éclairés » défendent cette nouveauté, en rappelant que « de telles absurdités sont déjà bien connues à Berlin depuis 1810, et qu'à Vienne aussi, elles sont pratiquées[92] » ; et de conclure, non sans ironie, que « si elles le sont à Vienne, d'où la grâce impériale illumine ses sujets, pourquoi ne pourraient-elles pas l'être aussi à Ljubljana ?[93] ». Ces réactions contrastées illustrent bien l'excentricité prêtée à la gymnastique, perçue comme une pratique étrangère aux mœurs locales, mais que l'élite désire néanmoins imiter, à l'instar de tout autre signe distinctif de la modernité.

Cette lecture se trouve étayée par plusieurs indices tirés des sources relatives à la création du club. Tout d'abord, quand Jože Podpečnik suggère que l'idée aurait émané de quelques étudiants de retour de Prague, nourris par le projet panslave[94], on peut nuancer cette assertion, en rappelant que si certains jeunes alors présents pendant la pause estivale figurent bien parmi les signataires de l'appel, son organisation revient en réalité à un certain Bernard Jenlt, simple employé local des postes[95]. Ensuite, l'appel sous-titré *Zdrava duša v zdravom truplu* (« Une âme saine dans un corps sain »), ne s'adresse pas à un groupe national en particulier, il invite « tous les

[91] T. Pavlin, « Dajati pobudo, priložnost in navad pravilnim telesnim vajam (ob 150-letnici ustanovitve prvega slovenskega telovadnega društva Južni Sokol) », art cit.

[92] *Ibid.*

[93] *Ibid.*

[94] Jože Podpečnik, « Ljubljanski Sokol in slovenski sokolsko gibanje do prve svetovne vojne » dans Tomaž Pavlin (ed.), *Naša pot. 150 let ustanovite Južnega Sokola in sokolskega gibanja*, Ljubljana, Fakulteta za šport, 2014, p. 8-24.

[95] Signatures apposées au recto de l'appel à fonder une société de culture physique, Ljubljana, 27 juillet 1862. ARS. Fonds Ljubljanski Sokol, AS 641 4 001.

citoyens respectables » à rejoindre le nouveau club[96]. De plus, si la pétition recueille une cinquantaine de signatures, émanant principalement de la bourgeoisie locale[97], comme Štefan Mandič et quelques-uns de ses acolytes, aucune figure politique ou intellectuelle de premier plan n'y appose son nom. Les plus investis sont surtout de jeunes étudiants et diplômés, qui prennent l'initiative d'organiser une assemblée le 5 août 1862, de rédiger les statuts de la future association et de les soumettre aux autorités pour approbation[98].

Un autre indice vient nuancer l'hypothèse d'une filiation directe avec le Sokol praguois. Lors de cette première assemblée générale qui réunit 31 personnes, il n'est pas encore question d'un « Sokol », mais simplement d'une « société de culture physique » (*Telovadno društvo*) et les statuts de l'association, rédigés en slovène et en allemand, ne s'inspirent pas du modèle du Sokol praguois, mais du *Turnverein* viennois[99]. On ignore si ce choix s'explique par le fait que les initiateurs, probablement bilingues, slavophones et germanophones, n'avaient pas encore connaissance des statuts de la société tchèques, s'ils voyaient la société allemande comme leur véritable modèle ou s'ils répondaient simplement à un usage administratif imposant d'imiter les statuts des clubs autrichiens. Dans tous les cas, cela tend à relativiser l'idée d'un lien réel avec les praguois. Enfin, ce sont les témoignages des premiers membres qui contestent, eux-mêmes, la thèse d'une société conçue dès l'origine comme nationalement orientée. À sa mise en activité, en octobre 1863, l'association alors dénommée « Sokol du sud » (*Južni Sokol*) est présentée comme « un espace d'amitié et d'échange entre les communautés[100] », où l'on peut prendre du bon temps, s'adonner aux loisirs, et ce, sans spécialement revendiquer ou afficher son appartenance nationale. Fran Drenik, premier président du club, se remémore ainsi les premières années :

> Je ne me sentais pas Slovène. Je chantais et profitais de la compagnie d'amis, tantôt en allemand, tantôt en slovène. La question de la nationalité n'était pas au cœur de nos préoccupations. La politique était le cadet de nos soucis. Le chant, l'exercice physique, le tir, les excursions à Šmarna Gora et dans les environs de la région de Ljubljana ainsi que le plaisir mutuel de partager des moments de convivialité étaient au cœur de notre société[101].

Ce témoignage illustre bien la nature des relations qui règnent alors entre communautés nationales à Ljubljana, où il n'existe pas encore de division stricte entre Slaves et Allemands. La

[96] *Ibid.*

[97] T. Pavlin, « Dajati pobudo, priložnost in navad pravilnim telesnim vajam (ob 150-letnici ustanovitve prvega slovenskega telovadnega društva Južni Sokol) », art cit.

[98] Statuts de la Société de gymnastique de Ljubljana. Ljubljana, 21 décembre 1862. ARS. Fonds Ljubljanski Sokol, AS 641 7 001.

[99] *Ibid.*

[100] T. Pavlin, « Dajati pobudo, priložnost in navad pravilnim telesnim vajam (ob 150-letnici ustanovitve prvega slovenskega telovadnega društva Južni Sokol) », art cit.

[101] Fran Drenik cité dans Aleš Šafarič, *Prepletenost politike in telesne kulture na slovenskem v letih 1891–1914 in 1919–1929*, Thèse de doctorat (Histoire), Université de Ljubljana, Ljubljana, 2016, p. 54-55.

population est majoritairement bilingue, et les clivages au sein de la bourgeoisie comme de la classe politique, s'organisent moins autour de l'appartenance nationale qu'autour de l'opposition entre libéraux et conservateurs. Si la ville compte une forte majorité de locuteurs slovènes, les Allemands – qui ne représentent par ailleurs que cinq pourcents dans le reste du territoire du duché – y détiennent la majorité du capital financier[102]. Dans ce contexte, l'adhésion à un camp national ou l'autre relève souvent de l'opportunisme ou de l'intérêt personnel. Ainsi, le député Dragotin Dežman, figure du mouvement national en 1848, choisit en 1860 de se rebaptiser Carl Deschmann, d'abandonner ses engagements antérieurs et de défendre le centralisme autrichien[103]. À l'inverse, certains acteurs politiques majeurs du Mouvement national slovène, tel que le conservateur Etbin Henrik Costa, président d'honneur du Sokol du Sud, sont eux-mêmes d'origine allemande. Ces trajectoires et leurs engagements témoignent de la porosité des frontières nationales au début des années 1860.

Ce n'est donc pas dans un cadre nationaliste que naît le Sokol du Sud, mais dans celui d'un pluralisme nourri par une modernisation sociale et économique, à laquelle s'ajoute le libéralisme politique naissant. Toutefois, ce contexte est en pleine mutation. Comme l'a montré Pieter Judson, dans l'Empire habsbourgeois, les appartenances nationales ne constituent pas des réalités données d'avance mais elles se construisent bien progressivement à travers l'action des « entrepreneurs nationaux ». Ce ne sont pas tant les « différences ethniques » qui produisent mécaniquement les conflits, que les conflits eux-mêmes – électoraux, sociaux, culturels – qui contribuent à transformer des distinctions linguistiques en frontières nationales. C'est précisément ce processus qui marque l'évolution de Ljubljana dans les années suivantes : d'une ville où, au début des années 1860, la fluidité linguistique et le pluralisme politique permettent l'existence d'espaces de sociabilité mixtes, stimulés par une modernisation rapide, elle devient progressivement un espace où la concurrence politique et la mobilisation associative transforment des initiatives comme le Sokol en instruments de l'affirmation nationale.

2. L'association de gymnastique comme instrument de conquête du pouvoir

[102] *Ibid.*, p. 48.

[103] Dragotin Dežman aussi connu sous le nom de Karl Deschman est homme politique libéral et acteur éminent de l'éveil national pendant la révolution de 1848, où il participe à l'élaboration du programme de « Slovénie unifiée ». Dans les années 1862, élu à la chambre autrichienne il abandonne le programme national pour soutenir l'unitarisme autrichien, allant même jusqu'à défendre la mission civilisatrice de l'Autriche en Carniole. Il est ainsi considéré par ses contemporains et anciens alliés libéraux slovènes comme un « traitre ». Voir O. Luthar, *The Land Between*, *op. cit.*, p. 299.

La disparition soudaine, le 25 avril 1864, du maire (*župan*) Mihael Ambrož marque un tournant pour Ljubljana et son administration municipale. Ce juriste de formation et haut fonctionnaire de l'administration impériale avant son élection à la tête de la capitale de Carniole en 1861, s'était imposé comme une figure charnière entre Vienne et les réalités locales. Né en 1808 dans un milieu germanophone, Mihael Ambrož avait su maintenir un équilibre subtil entre loyauté envers le pouvoir central et ouverture aux revendications culturelles slovènes, notamment dans le domaine de l'instruction publique et de la vie associative[104]. C'est notamment sous son influence que la demande d'autorisation du Sokol du Sud, déposée le 21 décembre 1862 mais bloquée par le chef de la police de Ljubljana, Leopold Bezdek, connu pour ses positions anti-slaves, finit par recevoir un avis favorable, le 25 septembre 1863[105]. Sa mort s'inscrit dans un contexte inédit de transformation progressive de la vie politique, engagée par l'instauration du parlementarisme en 1861. Cette élection anticipée représente alors à la fois une opportunité et un défi pour les candidats : d'un côté, c'est l'une des premières occasions concrètes offertes aux représentants du mouvement national d'accéder au pouvoir à l'échelle municipale ; de l'autre, elle les confronte à la nécessité de convaincre un électorat élargi, les incitant à inventer de nouveaux modes de mobilisation.

En effet, comme le rappelle Pieter Judson, l'instauration du parlementarisme en 1861 transforme en profondeur les modes de conquête d'un mandat électif. Dès lors, il ne suffit plus, pour les prétendants aux postes de maire ou de député, de s'adresser aux cercles restreints des élites viennoises fréquentant le *Reichsrat*, mais de composer avec un électorat élargi[106]. L'élargissement de la participation modifie donc la nature même de la compétition pour les voies. Sur le fond, les personnalités politiques doivent adapter leurs discours – en y intégrant, notamment, des arguments « culturels » articulés à l'idée nationale ; sur la forme, elles doivent multiplier les apparitions publiques – souvent en s'adossant à des réseaux de sociabilité capables de relayer et amplifier leur message[107]. C'est dans cette perspective que Gary Cohen souligne le rôle décisif joué par la société civile – en particulier la sphère associative – en collaboration avec les institutions étatiques dans la fabrique de ce nouveau rapport à la politique[108]. Les associations deviennent bien de véritables antichambres des partis et des personnalités, elles organisent en leur honneur banquets, fêtes, concerts ou loteries caritatives où se côtoient notables, électeurs potentiels et représentants de la presse locale ; elles diffusent tracts et journaux en langue

[104] *Ibid.*, p. 298.
[105] A. Šafarič, *Prepletenost politike in telesne kulture*, *op. cit.*, p. 51-52.
[106] P.M. Judson, *The Habsburg Empire*, *op. cit.*, p. 253.
[107] *Ibid.*, p. 257.
[108] G.B. Cohen, « Nationalist politics and the dynamics of state and civil society in the Habsburg Monarchy, 1867-1914 », art cit.

vernaculaire ; elles orchestrent enfin des rituels spectaculaires (dévoilements de drapeaux, bénédictions, cortèges) destinés à marquer les esprits. Si, comme le note Gary Cohen, cette dynamique s'affirme pleinement après la réforme constitutionnelle de 1867, ses prémices sont déjà perceptibles dans les années qui précèdent et dans le contexte spécifiquement slovène, la transformation est pleinement perceptible à Ljubljana, lors de la campagne municipale de 1864[109].

Parmi ceux qui perçoivent rapidement le potentiel de la nouvelle configuration politique figure sans conteste le futur maire, le juriste Edvin Henrik Costa (1832-1875). Né à Novo Mesto, dans une famille de la bourgeoisie italianophone, Costa s'installe à Ljubljana après des études de droit et de philosophie à Graz, où animé par de fortes ambitions politiques, il opte rapidement pour l'identité slovène et investit la vie associative comme levier d'ascension. Il devient secrétaire de la Société historique de Carniole entre 1856 et 1860, membre de la Société de soutien aux artisans et de la Société agricole, fondateur du Club de lecture et de la Société des juristes, dont il est secrétaire entre 1861 et 1867, membre fondateur de la *Slovenska Matica* dont il édite le premier annuaire, et surtout, président du Sokol du Sud dès 1863[110]. Loin de traduire un simple goût pour les activités culturelles, cette accumulation d'engagements illustre une stratégie parfaitement assumée : faire de ces associations autant de plates-formes de mobilisation, de construction de réseaux et de mise en visibilité personnelle.

Trentenaire au moment de la disparition du maire Ambrož, rendu donc inopinément éligible par ce hasard des calendriers, Etbin Costa se saisit de l'occasion. Sa présence remarquée lors des obsèques officielles le 28 avril 1864 – en tête d'un cortège où quarante sokols, en uniforme de cérémonie, déposant rituellement une couronne de fleurs sur la tombe du défunt – doit être comprise comme un geste hautement politique. L'uniforme Sokol, codifié lors de la première assemblée générale du club[111] – *surka* à cinq rangées de lacets, pantalon gris, chemise rouge à la Garibaldi, chapeau bas orné d'une cocarde tricolore et d'une plume de faucon –, attire l'œil, suscite curiosité et respect[112]. Fran Drenik se souvient de l'effet produit sur la foule massée, « très impressionnée[113] ». Fort du succès de cette première mise en scène, Etbin Costa, élu maire de Ljubljana en juin 1864, transforme rapidement le Sokol du Sud en bien plus qu'un simple club de gymnastique, en véritable instrument politique, où se côtoient des personnalités influentes. Les

[109] Peter Vodopivec, *Od Pohlinove slovnice do samostojne države: slovenska zgodovina od konca 18. stoletja do konca 20. stoletja*, Ljubljana, Modrijan, 2007.

[110] Stane Granda, « Mihael Ambrož in Etbin Henrik Costa - prva ljubljanska demokratična župana », *Studia Historica Slovenica*, 2017, vol. 17, nº 2, p. 479-492.

[111] J. Podpečnik, « All You Need is a Red Shirt and Cap; And You are Sokol », art cit. Voir les échantillons de tissus utilisés pour la confection des uniformes en annexe, n° 1.

[112] Procès-verbal des assemblées générales du *Južni Sokol*, 1863-1871, p.24-26. ARS, Fonds Ljubljanski Sokol AS. 641 1 001.

[113] J. Podpečnik, « Ljubljanski Sokol in slovenski sokolsko gibanje do prve svetovne vojne », art cit.

nouveaux adhérents – loin d'être des gymnastes aguerris – incluent désormais des figures de premier plan du Mouvement national, telles que Peter Grasselli (1841-1933), futur maire de Ljubljana entre 1883 et 1896, le poète et militant des Jeunes Slovènes Fran Levstik (1831-1887), ou le prêtre, poète et représentant éminent de la branche conservatrice du Mouvement national, Davorin Trstenjak (1817-1890).

En 1864, le Sokol est à Ljubljana une véritable institution avec un président (*načelnik*), un vice-président (*podnačelnik*), un secrétaire (*tajnik*), un trésorier (*blagajnik*), ainsi qu'un « appareilleur » (*orodar*) en charge des agrès de gymnastique et des accessoires d'escrime et de tir. Autour de ce noyau exécutif gravite un Conseil d'administration (*odbor*) de 22 membres[114]. La société ne se limite pas aux adeptes de la gymnastique, elle compte aussi des amateurs de lutte et d'escrime, ainsi qu'un ensemble de sept trompettistes qui participent aux cérémonies et aux défilés. Le secrétaire consigne scrupuleusement les procès-verbaux des assemblées générales dans un registre, tandis que le trésorier tient un second cahier répertoriant toutes les recettes et dépenses. À la fin de l'année 1865, l'association rassemble environ 200 membres – dont 30 à 60 gymnastes actifs. Certains, dits « ordinaires », sont exemptés de cotisation, tandis que d'autres, « honoraires », contribuent financièrement par leurs cotisations et leurs dons[115]. Dès ses débuts, le Sokol du Sud publie également régulièrement un rapport annuel, d'abord sous la forme d'un petit livret de cinq pages. On y retrouve les listes de membres et du conseil d'administration, le bilan financier, ainsi qu'un récit plus ou moins détaillé des activités de l'année – autant d'éléments qui contribuent à asseoir la légitimité et le sérieux de l'initiative.

Les événements que le Sokol organise durant les premières années de son existence – démonstrations de gymnastique, mais surtout bals, banquets dans des brasseries, réceptions dans la salle d'honneur de la Société de lecture – deviennent des espaces de campagne politique : les discours publics y alternent avec les toasts patriotiques, la presse associative relaie les propos tenus, et les cérémonies de drapeaux ou de fanfares deviennent l'occasion de déclarations de loyauté et d'attaques voilées contre les adversaires politiques[116]. Un épisode survenu le 26 juin 1864 illustre bien cette instrumentalisation. Lors d'une fête organisée à la *Slovenska Matica*, une certaine Melanija Hohn, porte-parole des « jeunes Ljubljanaises patriotes », prononce un discours épique comparant les sokols aux « Grecs de l'Antiquité » et aux « brillants frères Serbes »,

[114] Les membres honoraires sont sociologiquement divisés ainsi : quatre nobles, vingt grands propriétaires terriens, douze docteurs, trente commerçants, 43 fonctionnaires, et dix artisans. L'ensemble de ces membres dirigeants sont réélus lors de l'assemblée générale du 17 décembre 1865. Rapport annuel de la « Société de gymnastique de Ljubljana » *Južni Sokol*, Ljubljana, 1865, ARS, Fonds Ljubljanski Sokol AS 641 42 002.

[115] *Ibid.*

[116] « Dopisi iz Ljubljane » [Correspondances de Ljubljana], *Kmetijske in rokodelske novice*, 21 juin 1864, n°26, p.213-214.

appelant à défendre la patrie et stigmatisant les « apostats mous et craintifs » qui ne se joindraient pas à eux[117]. Cette rhétorique martiale, bien relayée par la presse, qui transforme le président de l'association en figure héroïque capable de guider la nation, témoigne de la manière dont celui-ci arrive à se servir des évènements organisés par le Sokol comme d'une scène politique.

3. L'excursion : une pratique pour conquérir et s'approprier le territoire « national »

Au-delà de l'espace urbain, le Sokol inaugure une pratique nouvelle, visant à sortir des cercles mondains et des salons pour aller à la rencontre directe des populations : l'excursion (*izgredi*). Le rapport de 1865 précise que durant ses deux premières années d'existence, si l'association réserve l'hiver à l'organisation de bals et de concerts, le printemps et l'été sont consacrés aux activités en plein air. Celles-ci deviennent de véritables moments de visibilité et de sociabilité militante, mêlant démonstrations gymniques, discours et rencontres avec les notables et les habitants des localités visitées. En 1865, le Sokol du Sud organise ainsi huit excursions, six de courte portée dans les environs immédiats de Ljubljana et deux grandes expéditions vers les villes de Novo mesto et de Maribor en Basse Styrie, contribuant à tisser un réseau d'appuis au-delà de la capitale et à inscrire l'association dans un espace national élargi.

Si la Slovénie est riche en reliefs alpins, la pratique excursionniste des Sokols ne saurait être assimilée à l'alpinisme, qui connait son âge d'or en Europe dans les années 1850[118]. L'alpinisme, activité « verticale », élitiste et compétitive, vise avant tout à « mettre l'homme face à ses limites[119] » ou à procurer une expérience esthétique par la contemplation de paysages grandioses[120]. La gymnastique sokole, au contraire, relève d'une logique « horizontale » et démocratique. Aussi, plutôt que de les inciter à gravir les cimes, le Sokol invite ses membres à une activité d'abord récréative et surtout accessible à tous : la marche. Le président Costa lui-même,

[117] Discours de Melanija Hohn, Ljubljana, 26 juin 1864. ARS, Fonds Ljubljanski Sokol, AS 641 21 002.

[118] L'alpinisme est également un terrain par lequel les Slaves de Carniole tentent s'approprier les pratiques sociales de la modernité et où se développent les conflits identitaires défensifs. Dans les années 1870, est avortée une première tentative de créer un club de montagne, « Les amis du Triglav » (*Triglavski prijatelji*), initiée par le prêtre Ivan Žan, pionnier du développement du tourisme dans la région de Bohinj aux pieds du mont Triglav, et compagnon du mouvement national. L'initiative n'aboutit pas en raison de conflits entre paysans locaux et excursionnistes avec la Société industrielle de Carniole sur le terrain forestier du Triglav appartenant à la riche famille aristocratique Zois. D'un autre côté, une branche du Club alpin germano-autrichien, *Deutscher und Österreichischer Alpenverein DÖAV*, dont le président n'est autre Karl Deschmann, voit le jour en 1874. Voir Peter Mikša et Kornelija Ajlec, *Slovensko Planinstvo - Slovene Mountaineering*, Ljubljana, Narodna in univerzitetna knjižnica, 2015. p 27-28.

[119] Chiara Nifosi, « Du marcheur au touriste : la mise en scène des Alpes dans la littérature du XIXe siècle », *Revue italienne d'études françaises. Littérature, langue, culture*, 15 novembre 2021, nº 11.

[120] Sébastien Stumpp, « Du bon usage de la randonnée », *Revue d'histoire du XIXe siècle. Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle*, 1 décembre 2017, nº 55, p. 189-205.

publie en avril 1864, un tract pour en promouvoir la pratique[121]. Si leur dimension hygiéniste est volontiers mise en avant, les excursions relèvent moins d'un véritable effort physique que d'une pratique de sociabilité ritualisée. En effet, au lieu des tenues de gymnastique, les excursionnistes doivent porter leur uniforme de cérémonie. D'ailleurs, seuls les membres en uniforme sont autorisés à cheminer en tête de la colonne, tandis que les membres en tenue civile, ainsi que les membres du Club de lecture sont invités à se joindre en bout de cortège. Ensuite, les destinations choisies ne représentent jamais un véritable défi, ou effort physique pour les marcheurs. Bien au contraire, les but atteindre sont des terrains boisés ou des plaines dans les environs de la ville, où les excursionnistes peuvent se rendre à pied en moins de deux heures – comme la colline de Zeleni Hrib dans le district de Golovec, si près de Ljubljana que l'on en distingue facilement les faubourgs en expansion depuis le sommet. Sinon, les voyages sont réalisés en train, vers d'autres centres urbains, connectés à Ljubljana par le rail, et dans ce cas-là, la marche se résume souvent à une parade ou à un défilé dans les rues de la ville. Les excursions du Sokol du Sud s'apparentent donc souvent à un cortège de membres paradant dans l'espace public de la ville et ses alentours, jusqu'à un point de villégiature précis où ils se rassemblent dans un moment de convivialité – kermesse ou fête populaire. Ces moments sont alors l'occasion pour les sokols, et leur président, d'offrir un spectacle de gymnastique, mais surtout de rencontrer les représentants locaux et les habitants.

Dans un article consacré à la diversité des mouvements excursionnistes en Alsace au XIXème siècle, Sébastien Stumpp identifie les multiples « usages » de la marche et les différentes « cultures associatives » qu'elle produit. Il oppose ainsi à l'alpinisme pratiqué par les élites – intellectuels, artistes et autres « littérateurs » –, à la « marche du peuple » pratiquée dans le cadre de sorties occasionnelles par le mouvement gymnique alsacien, s'inspirant à la fois des excursions patriotiques des *Turners* (*Patriotische Wanderungen*)[122], et des exercices en plein air promus par les pédagogues suisses[123]. Entre ces deux pôles, Sébastien Stumpp distingue également l'excursion « de pâturage » de l'Académie du Dimanche, qui relève davantage du divertissement ou du délassement et qui se distingue par l'intensité de l'expérience sociale qu'elle procure[124]. La marche pratiquée par les sokols se situe à la croisée de ces modèles, elle emprunte à la fois à la marche patriotique et à celle sociale. Mais on peut y ajouter une troisième fonction, plus explicitement politique, celle d'une marche conçue comme un instrument de mise en scène du lien social entre

[121] Tract rédigé par Edbin Costa, « Sur les excursions publiques », Ljubljana, 10 avril 1864. ARS, Fonds Ljubljanski Sokol, AS 641 19 002.
[122] Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Le Seuil, 1999.
[123] S. Stumpp, « Du bon usage de la randonnée », art cit.
[124] *Ibid.*

l'élite que constituent les marcheurs membres du Sokol et la population à la rencontre de laquelle ils se rendent.

Cette dimension de représentation transparaît nettement dans les rapports annuels, qui décrivent les excursions comme des occasions de sociabilité et de mise en scène publique. En 1865, le Rapport annuel insiste sur l'accueil chaleureux reçu à Lavrica et Šent Vid en mai, où les sokols « se lient d'amitié[125] » avec les habitants et multiplient les toasts lors de dîners transformés en fêtes populaires. Le 18 juin, à Vrhnika, la démonstration « de l'art des sokols[126] » devant les élites locales et le maire est qualifiée de « véritable réussite ». L'excursion du 19 août à Novo mesto marque un tournant : à l'invitation de 45 habitants, les sokols participent aux festivités de la ville dans ce qui ressemble à une visite officielle. Accueillie à la gare par de jeunes patriotes et un défilé dans une ville pavoisée, la délégation en uniforme inaugure un rituel appelé à se répéter : réception solennelle, cortège, kermesse et banquet. Les « magnifiques bals » et « fêtes populaires » laissent aux participants des « souvenirs chaleureux » et persuadent l'auteur du rapport que « nul n'est meilleur Slovène que les habitants de la Basse Carniole[127] ». Ces envolées patriotiques ne sauraient toutefois être prises pour la preuve d'une adhésion unanime, dans bien des villages, les sokols restent perçus comme excentriques, voire incompris. À l'image de l'épisode de Karlovac, où le public jette des pierres aux gymnastes « comme naguère aux vélos ou aux automobiles[128] », l'enthousiasme n'est pas garanti. Mais l'objectif n'est pas tant de rallier que d'imprimer dans les mémoires, par la marche costumée et le spectacle, l'image d'un mouvement moderne mais en lien avec le peuple.

[125] Rapport annuel de la « Société de gymnastique de Ljubljana » Južni Sokol**,** Ljubljana, 1865, ARS, Fonds Ljubljanski Sokol**,** AS 641 42 002, p. 3

[126] *Ibid.*

[127] *Ibid,* p. 5.

[128] Ante Brozović, *Sokolski zbornik*, Belgrade, Grafički umetnički zavod Planeta, 1934, p. 26.

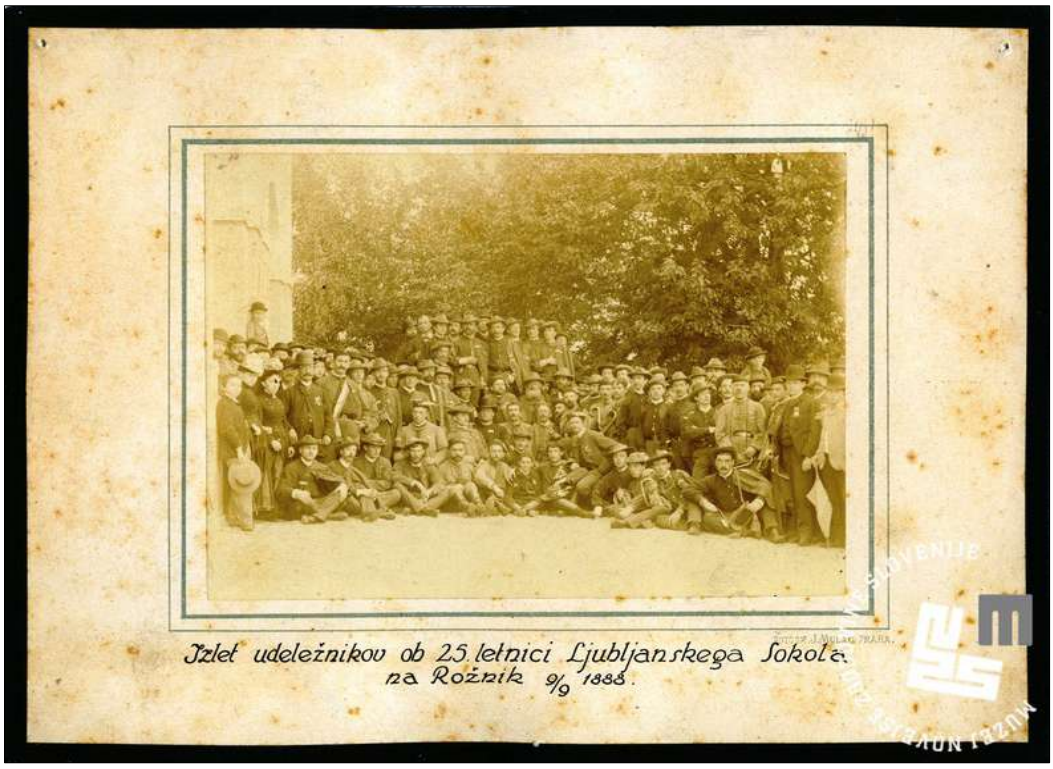


Figure 14. ***Portrait de groupe lord de l'excursion pour le 25e anniversaire du Sokol de Ljubljana*****. Rožnik, 1888. Photographie, Muzej novejše zgodovine Slovenije. (SO-18).**

S'il n'existe pas de documents visuels illustrant les toutes premières excursions du Sokol, un portrait de groupe pris en 1888 à l'occasion du 25ème anniversaire de la société, sur la colline du Rožnik, en offre une lecture éclairante (figure 14). L'image met en scène un groupe dense, ordonné et hiérarchisé, où la disposition des corps – figures d'autorité debout à l'arrière ou sur les côtés, membres plus jeunes et enfants assis au premier rang – traduit une organisation codifiée. La fonction ostentatoire de l'excursion y apparaît clairement avec les costumes, gilets et autres chapeaux qui signalent une sortie plus cérémonielle que récréative, conçue pour être vue et mémorisée. La présence, à gauche, des premières femmes intégrées à l'association et, au centre, de jeunes enfants, souligne la volonté d'élargir la base sociale du club et de projeter une image d'unité intergénérationnelle – d'incarner la nation entière. Enfin, par ce cadrage et cette composition soignée, et l'encadrement soigné, la photographie devient une vitrine de l'adhésion collective et un outil de mémoire, inscrivant l'événement dans la chronologie du Sokol, tout en se posant comme une preuve de la place de choix qu'il occupe dans l'espace public.

En plus des trois fonctions décrites par Sébastien Stumpp et énumérées précédemment, la pratique excursionniste des sokols, en tant que geste politique, peut également être comprise comme une véritable conquête, non seulement symbolique, mais aussi « physique » du territoire.

Dans son ouvrage *Naturaliser la montagne ?*, Catherine Roth étudie ainsi le Club carpatique transylvain, une association d'excursionnistes et d'alpinistes saxons en Transylvanie, active depuis la moitié du XIXème siècle, à la fois club de culture physique et association nationale, analogue au clubs de gymnastique[129] . Elle y montre comment en « s'appropriant » la montagne, en la partageant à travers ses entreprises de sociabilité et ses publications, en l'analysant, en la contemplant et surtout en l'arpentant, le club parvient à « naturaliser » son projet national. Pour Catherine Roth, la randonnée devient ainsi le « support actif d'une communication identitaire[130] », qui par sa déambulation dans la nature, se pose en agent de définition et redéfinition du territoire. De la même manière, on peut dire que les sokols slovènes font de l'excursion un instrument d'appropriation du territoire, en inscrivant dans l'espace vécu une idée nationale qui, jusque-là, n'existait que dans les écrits des linguistes et des grammairiens. Chaque déplacement en uniforme, chaque défilé à travers une ville ou un village, chaque halte pour un discours ou une démonstration gymnique constitue une manière de « cartographier » le territoire, d'y apposer les signes visibles de l'identité nationale. La marche devient alors un acte performatif : elle ne se contente pas de relier des points sur une carte, elle transforme les lieux traversés en espaces signifiants, intégrés à un imaginaire commun. Cette appropriation se joue aussi dans la rupture entre les Sokols et leur environnement. Loin de chercher à se fondre dans la ruralité, ils y introduisent les codes vestimentaires, gestuels et organisationnels de l'urbanité moderne, marquant ainsi leur volonté de transformer le cadre local.

[129] Catherine Roth, *Naturaliser la montagne ? Le Club Carpatique Transylvain, XIX-XIXe siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2022.

[130] *Ibid.*, p. 53-54.



Figure 15. ***Membres du Sokol dans la montagne*****. Sans lieu ni date. Photographie, Muzej novejše zgodovine Slovenije. (SO-376).**

L'excursion agit donc comme un outil de reconfiguration symbolique du territoire, inscrivant dans le paysage la présence d'une communauté organisée, et tournée vers un projet politique et culturel, tout en laissant dans la mémoire collective la trace matérielle et visuelle de son passage. Cette opération symbolique est bien illustrée par un cliché datant probablement de l'entre-deux-guerres, si l'on en juge par les indices tels par la coupe de la robe de la femme et la présence de l'électrification (figure 15). On y voit un petit groupe de sokols posant dans un environnement rural et montagneux, devant une maison aux murs blanchis et au toit de tuiles, typique de l'architecture vernaculaire. L'élément le plus frappant est le contraste entre l'uniforme impeccable, structuré et « urbain » des sokols – casquettes, capes, bottes – et le paysage dans lequel ils s'inscrivent. La posture détendue mais ordonnée, occupant le premier plan en position dominante sur les marches et murets, traduit une mise en scène de soi. L'image dévoilant ainsi là la manière dont ils s'« approprient » l'espace : non pas en se fondant pas dans le décor, mais y apparaissant comme des corps étrangers affirmant leur présence. Par leur tenue, leur maintien et leur regroupement, les sokols importent dans ce cadre rustique une esthétique nouvelle, faisant de l'excursion une insertion volontaire dans le paysage, matérialisation de la modernité et du projet du Sokol au cœur des territoires « nationaux » slovènes.

Avec la signature de l'*Ausgleish* en 1867, cinq ans exactement après la création du Sokol du sud, l'excursion, et plus largement les rassemblements sokols, adoptent un tournant plus radical et subversif. Dans un contexte de plus en plus tendu entre communautés, Ljubljana devient le théâtre de manifestations plus fortes du Mouvement national et les bagarres de rue impliquant gymnastes, sokols et *turners,* se multiplient[131], au point de coûter à Etbin Costa sa place de maire. Il sera remplacé en 1868 par un germanophone jugé plus à même de rétablir l'ordre, tandis que les Allemands retrouvent la majorité à la diète du duché. Les gymnastes sont alors durablement associés aux troubles à l'ordre public et à la violence, ternissant leur image aux yeux de la population et des autorités. Dans ce contexte, les membres du Sokols sont étroitement surveillés et lorsque certains d'entre eux se voient accusés d'avoir entonné l'hymne russe dans une auberge – un geste perçu comme une provocation, dans un contexte où la Russie intensifie son influence auprès des Slaves de l'Empire et où le panslavisme connaît un regain spectaculaire – la police s'appuie sur cet incident pour dissoudre le club[132]. La répression reste toutefois limitée et elle ne décourage pas le camp national. Sous l'impulsion d'une nouvelle génération de Jeunes Slovènes, celui-ci s'approprie même le modèle excursionniste du Sokol pour organiser des *tabor*s – meetings de masse en plein air inspirés des rassemblements autrichiens, bohêmes et moraves – afin de diffuser l'idée nationale dans l'espace public[133]. Dans ce climat de mobilisation et de visibilité accrues, une nouvelle société de gymnastique est imaginée dès décembre 1867[134]. Libérée de la tutelle symbolique de sa voisine méridionale, ses statuts sont approuvés en avril 1868 nomme désormais Société de gymnastique Sokol de Ljubljana (*Telovadno društvo Sokol v Ljubljani*)[135].

Dans les années 1870, dans un contexte marqué par les tensions politiques et les échos insurrectionnels en Bosnie-Herzégovine[136], l'excursion sokole est alors véritablement interprétée par les autorités comme un geste de provocation. Les sorties prennent, en effet, la forme de démonstrations politiques, où chaque apparition publique devient un moyen de défier symboliquement Vienne. Pour contourner les interdictions, les organisateurs gardent secret les lieux de villégiature[137], s'organisent au dernier moment, où tout simplement n'annoncent pas les évènements en amont. Mais surtout, à partir de 1973, ils multiplient les incursions chez les « frères » slaves et traversent la Sotla pour se rendre au Royaume de Croatie dont ils envient la vie

[131] A. Šafarič, *Prepletenost politike in telesne kulture*, *op. cit.*, p. 55-56.
[132] *Ibid.*, p. 57.
[133] O. Luthar, *The Land Between*, *op. cit.*, p. 312-314. Entre 1868 et 1870 dix-huit *Tabors* sont ainsi organisés, dont le plus important à Vižmarje réunit plus de 30 000 personnes.
[134] Projet de statuts de la Société de gymnastique ***Sokol*** de Ljubljana, Ljubljana, 30 décembre 1867 (reçu le 12 janvier 1868). AS 641 65 002
[135] A. Šafarič, *Prepletenost politike in telesne kulture*, *op. cit.*, p. 58.
[136] Voir H. Grandits, *The End of Ottoman Rule in Bosnia*, *op. cit.*
[137] Tract d'invitation à une excursion sokol secrète. Ljubljana, 11 juin 1871. ARS, Fonds Ljubljanski Sokol, AS 641 156 003.

associative plus « libre »[138]. Ils s'affichent ainsi publiquement à Zagreb, en octobre 1874, lors de la spectaculaire inauguration de l'université et au printemps 1875[139], pour la Pentecôte, il se rendent à Sisak en Croatie centrale, invités par la chorale patriotique Danica. À cette occasion, le nouveau président du Sokol de Ljubljana, Josip Nolli (1841-1902), prononce un discours enflammé contre les *Kultutäger* allemands, largement relayé par la presse slovène : « les Slovènes dans leur patrie souffrent encore de la pression allemande, qui ne leur laisse pas organiser leurs fêtes nationales, et impose toutes sortes d'obstacles au développement de la nation slovène[140] ».

Si ces rencontres avec les Croates sont accueillies avec ferveur par les membres, elles sont aussi scrutées par la police et dénoncées par la presse germanophone comme des provocations[141]. Le Sokol slovène est dès lors identifié par les autorités autrichiennes comme un mouvement explicitement nationaliste et hostile à l'ordre établi, et ses excursions, investies d'une charge politique évidente, sont perçues comme de véritables rituels de contestation, qui agitent non seulement la Carniole, mais désormais également la Croatie. Ainsi, alors qu'à l'été 1975, une visite des associations croates est prévue à Bled – station thermale de montagne en Slovénie – la presse autrichienne s'alarme de ce qu'elle décrit comme une « manifestation yougoslave[142] », et le 12 août, le Sokol de Ljubljana se voit notifier une interdiction à l'aune « des circonstances politiques existantes[143]. Ces restrictions ne s'imposent toutefois qu'au cas slovène qui se développe dans un territoire ne disposant pas d'autonomie politique et soumis aux directives de Vienne. La situation croate, en revanche, offre un contraste étonnant, avec une société Sokol, née à Zagreb en 1984, qui ne rencontre pas l'hostilité des autorités, illustrant ainsi la plasticité du modèle, qui, dans le cadre du royaume autonome, trouve un appui officiel et un espace d'action élargi.

III. À Zagreb, une « économie-mixte » de la gymnastique

1. Des « entrepreneurs » de la gymnastique et un État partenaire

[138] Dans son récit de voyage dans les terres des Slaves du sud, le slaviste français Louis Léger observe que, faute de pouvoir se rencontrer sur le terrain politique, Slovènes et Croates affirment leur fraternité dans des cadres « artistiques ou littéraires » concours de musique ou de gymnastique, visites réciproques, célébrations d'écrivains nationaux, qui constituent des espaces d'expression politique, offrant aux élus et aux acteurs des mouvements nationaux l'occasion de prononcer des discours publics. Pour l'observateur attentif, souligne Léger, ils révèlent déjà « des symptômes qui jettent quelques lueurs sur l'avenir ». Louis Leger, *La Save, le Danube et le Balkan : voyage chez les Slovènes, les Croates, les Serbes et les Bulgares*, Paris, Plon, 1889, p. 28-29.

[139] Franjo Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola Matice u Zagrebu : 1874.-1885* [Histoire du Sokol club Matica à Zagreb : 1874-1885], Zagreb, Naklada Hrvatskog Sokola Wilsonovog Trga, 1925, p. 5.

[140] *Ibid.* p. 6.

[141] F. Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola Matice u Zagrebu*. *Op.cit.* p. 9 ; A. Brozović, *Sokolski zbornik*, *op. cit.* p. 23.

[142] Article du journal *Freie press* cité dans *Sokolski zbornik*, *op. cit*. p. 23.

[143] *Ibid.*

Dans la monographie mémorielle qu'il publie en 1925, retraçant les vingt premières années du Sokol de Zagreb, l'instructeur Franjo Bučar (1866-1946) rapporte que l'idée de fonder une société de gymnastique dans la capitale croate aurait germé dès 1866, dans le sillage des excursions des sokols ljubljanais en Croatie et des premiers contacts entre gymnastes slovènes et la chorale Kolo [144]. Certes, ces rencontres transfrontalières nourrissent bien de nouvelles ambitions culturelles et politiques [145] et l'expérience du Sokol du sud inspire probablement quelques adeptes zagrebois, mais il faut attendre un contexte plus favorable pour que ces aspirations puissent se concrétiser. En réalité, la création effective d'une société de gymnastique à Zagreb, à l'automne 1874, s'explique surtout par les réformes sociales et politiques alors engagées dans le Royaume de Croatie. Elle coïncide avec l'action d'Ivan Mažuranić, premier gouverneur (*ban*) d'origine non noble, nommé en 1873. Membre du Parti populaire de l'évêque Josip Juraj Strossmayer[146] – figure centrale du nationalisme croate et yougoslave – Mažuranić conduit une politique perçue par l'historiographie comme fondamentale pour l'affirmation de l'autonomie croate, malgré les tensions liées au Compromis croato-hongrois[147]. Son gouvernement introduit une série de réformes libérales – séparation de la justice et de l'administration, réglementation sanitaire, réforme scolaire, liberté de la presse, droit de réunion publique, émancipation des Juifs – qui font apparaitre « l'ère Mažuranić » (1873-1880) comme une période d'« accélération du processus de modernisation de la Croatie[148] ».

Parmi les nombreuses réformes mises en place, la Loi sur l'enseignement public et la formation des enseignants figure comme une des plus importantes [149]. Elle rend l'éducation primaire obligatoire en langue croate pour garçons et filles, et prévoit, parmi d'autres disciplines, l'enseignement de la gymnastique (*gimnastika*)[150]. Cette disposition n'a rien original. Au sein de

[144] F. Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola*, op. cit, p.4.

[145] Marko Zajc, « Sotla, majhna voda », *Zgodovina za vse*, 2012, vol. 19, nº 1/2, p. 101-113.

[146] Sur le mouvement national croate voir Mirjana Gross, « Les traits fondamentaux des idéologies croates d'intégration nationale avant la Première Guerre mondiale », *Revue des Études Slaves*, 1984, vol. 56, nº 3, p. 373-386 ; Yves Tomić, « Le mouvement national croate au XIXe siècle : entre yougoslavisme *(jugoslavenstvo*) et croatisme (*hrvatstvo*) », *Revue des Études Slaves*, 1996, vol. 68, nº 4, p. 463-475.

[147] Le compromis croato-hongrois, conclu en 1868 entre les parlements de Croatie et de Hongrie à la suite de l'Ausgleich, définit le statut du Royaume de Croatie et de Slavonie au sein de la Transleithanie. Il établit une répartition des compétences selon laquelle les autorités croates conservent la gestion de l'administration publique, du culte, de l'enseignement et de la justice, tandis que les Hongrois exercent un contrôle sur les finances. La ville de Rijeka (Fiume), quant à elle, demeure sous administration hongroise en tant que port autonome. Mirjana Gross, « Mađarska vlada i hrvatska autonomija u prvim godinama nakon nagodbe », *Historijski zbornik*, 1985, vol. 38, p. 1-29 ; Dalibor Čepulo et Mirela Krešić, « Hrvatsko-urgarska nagodba: insitucije i stvarnost » dans Dinko Šokčević (ed.), *Konferencija u spomen 140. Obljetnici Hrvatsko-ugarske nagodbe*, Budapest, Zbornik radova Croatica, 2011, p. 141-155.

[148] Agneza Szabo, *Ban Ivan Mažuranić graditelj moderne Hrvatske. U povodu 200. obljetnice rođenja (1814.-2014.)*, Zagreb, Matica Hrvatska, 2014..

[149]Sonja Gaćina Škalamera, « Zakon o pučkim školama i preparandijama u kraljevinama Hrvatskoj i Slavoniji iz 1874. godine: sto četrdeseta obljetnica hrvatskoga zakona o obveznom obrazovanju », *Anali za povijest odgoja*, 2014, vol. 13, nº 13, p. 99-133.

[150] *Ibid.*

l'Empire, l'éducation physique est obligatoire dans les écoles autrichiennes depuis 1868, et s'applique donc aussi dans les écoles du littoral istrien et du Royaume de Dalmatie[151]. Elle l'est également dans les confins militaires, où depuis 1871, l'armée dispense aux jeunes garçons des cours d'escrime et de natation[152]. L'éducation physique est alors considérée comme une pratique utile pour former les futurs soldats, mais aussi comme une activité destinée à développer l'agilité et les sens de tous, dès le plus jeune âge. La loi ne préconise aucun « système » gymnique en particulier – il n'est fait mention ni de Tyrš, ni de Jahn, ni du suédois Ling dont le système est alors très populaire – les jeunes étant seulement supposés s'exercer « selon les circonstances », et l'on recommande de leur faire pratiquer « des mouvements naturels : courir, sauter, enjamber des haies et ou faire la course[153] ».

Si la réforme est saluée comme l'une des plus progressistes d'Europe, son application se révèle toutefois lente et difficile. Comme le souligne Agneza Szabo, le manque d'infrastructures et de bâtiments scolaires, en particulier dans les campagnes, compromet largement sa mise en place. S'ajoutent à ça les problèmes récurrents liés à l'entretien des écoles, des bibliothèques ou à la prise en charge des élèves pauvres. Plus encore, c'est la pénurie d'enseignants qui constitue l'obstacle majeur. Cette situation est renforcée par la faible attractivité de la fonction, les rémunérations proposées se révélant inférieures à celles offertes aux clercs[154]. Pour l'État, la question de la formation des enseignants se pose aussi comme un véritable enjeu. Certes, la loi prévoit la création des premières Écoles normales (*preparandije*), mais le manque d'enseignants formateurs compétents se fait rapidement sentir, surtout dans les disciplines nouvelles comme la gymnastique. Celle-ci n'est jusqu'alors enseignée que de manière sporadique au sein de la *Realschule* (*Realka)* de la colline du Kaptol, par un ancien officier autrichien, Friedrich (Miroslav) Singer (1821-1876), qui l'introduit en 1859 en créant son propre institut[155]. Son initiative constitue un premier contact avec la discipline, mais elle reste limitée par l'absence de relais : trop peu d'élèves manifestent un intérêt durable, et aucun vivier suffisant de futurs enseignants ne se constitue[156]. C'est donc dans ce contexte paradoxal, marqué à la fois par une ambitieuse entreprise de modernisation sociale et par un manque d'instructeurs qualifiés, qu'émerge une

[151] Dario Škegro et Zrinko Čustonja, « History of Physical Education in Croatia » dans Petar Pavlović et al. (eds.), *History of Physical Education in Europe I*, Leposavic, Fédération internationale d'éducation physique & University of Pristina, 2015, p. 39-58.

[152] Sur l'histoire de l'enseignement de la gymnastique en Croatie voir Zdenko Jajčević, *Povijest tjelesnog vježbanja i športa*, Zagreb, Kineziološki fakultet i Društveno veleučilište u Zagrebu, 2010.

[153] Cité dans D. Škegro et Z. Čustonja, « History of Physical Education in Croatia », art cit.

[154] A. Szabo, *Ban Ivan Mažuranić graditelj moderne Hrvatske. U povodu 200. obljetnice rođenja (1814.-2014.)*, *op. cit.*, p. 26.

[155] D. Škegro et Z. Čustonja, « History of Physical Education in Croatia », art cit, p. 43.

[156] F. Bučar, Povijest Hrvatskog Sokola Matice p. 8 ; A. Brozović, Sokolski zbornik, p. 22.

dynamique qui va faire de la gymnastique un important domaine d'interdépendance entre la sphère associative et l'État.

La vie associative zagreboise est alors, comme à Ljubljana, en pleine effervescence. Aux initiatives apparues dès les années 1860 – l'Académie yougoslave des sciences et des arts fondée en 1861 par Strossmayer, la *Matica ilirska* (devenue *Matica hrvatska* en 1874), les clubs de lecture et les chorales – s'ajoutent bientôt de nombreuses sociétés professionnelles, telles que la Chambre des artisans (*Udruženje obrtnika*), la Société des ingénieurs et des architectes (*Društvo inžinira i arhitekata*) ou encore l'Associations des artistes peintres (*Hrvatsko društvo likovnih umjetnika*). Ces initiatives témoignent du dynamisme économique de la capitale, déjà engagée, bien avant les réformes, avec la création d'une Chambre de commerce (*Trgovačko-obrtnička komora*) en 1852[157]. Il est également attesté par un nombre important de professionnels – avocats, médecins, scientifiques et autres ingénieurs[158] – qui après avoir fait des études dans les universités autrichiennes, choisissent de s'installer à Zagreb, non tant par patriotisme, que par la perspective d'opportunités nouvelles, au moment où les réformes du gouverneur Mažuranić promettent de faire de la ville une métropole européenne moderne.

Nombre de ces jeunes professionnels sont « passionnés par l'idée moderne du sport[159] » et ils initient à Zagreb la création de clubs dédiés aux pratiques en vogue comme l'alpinisme, la bicyclette, le patinage, et aussi la gymnastique. C'est dans ce contexte que naît l'initiative de transformer le petit institut de Singer en véritable « Société de culture physique » *(Društvo za tjelovežbu).* À l'origine il ne s'agit nullement d'un instrument au service de l'idée nationale. Au contraire, comme en témoignent la première brochure bilingue, la priorité réside avant tout dans la pratique gymnique ouverte à tous[160]. Mais surtout, dans un contexte général de réformes, l'objectif des premiers initiateurs n'est pas de créer simplement un lieu d'entraînement pour quelques passionnés, mais bien de mettre sur pieds une véritable institution moderne, capable de répondre aux attentes de la société en mutation. Le potentiel est grand : le club de gymnastique peut être un espace de récréation, mais aussi un lieu de diffusion d'une pédagogie gymnique standardisée destinée aux écoliers, ainsi qu'une instance délivrant des certificats et des diplômes aux enseignants de gymnastique dont l'État a tant besoin. Plusieurs catégories contribuent à cette dynamique : les médecins, les instructeurs et les ingénieurs.

[157] Mira Kolar-Dimitrijević, « Kako se trgovačko-obrtni muzej u Zagrebu pretvorio u etnografski muzej », *Radovi Zavoda za hrvatsku povijest Filozofskoga fakulteta Sveučilišta u Zagrebu*, 22 octobre 1992, vol. 25, nº 1, p. 57-72.

[158] Comme le publiciste Šime Mazzura (1840-1918) ou le météorologue Ivan Stožir (1834-1908).

[159] Snješka Knežević, « Milan Lenuci, kakav je bio » dans *Zagreb u škarama. Kritike - polemike - komentari*, Zagreb, UPI2M Books, 2018, p. 123-127.

[160] F. Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola Matice*, p. 66-68.

A. Les Médecins

Le premier à saisir le potentiel qu'offre la création d'un club de gymnastique est le médecin d'origine slovène Josip Fon (1846-1899), président du Sokol de Zagreb à partir de 1878, dont l'engagement illustre parfaitement cette logique d'exploitation raisonnée des opportunités. Né à Rogaška Slatina, petite ville de Styrie, il se forme à Graz, avant de s'installer en 1871 à Zagreb où il dirige la section de médecine externe de l'hôpital des Frères miséricordieux (*Javna opća bolnica Milosrdne Braće*). Très vite, son engagement dépasse le cadre hospitalier pour investir le champ des loisirs physiques : chasse, patinage, randonnée, puis gymnastique. Josip Fon ne conçoit pas ces activités comme de simples divertissements, mais comme des pratiques thérapeutiques, susceptibles d'enrichir une conception moderne de l'hygiène et de la santé. À l'instar des médecins français étudiés par Georges Vigarello[161], le docteur Fon veut donner à la gymnastique une « caution savante » et se présenter là comme un expert. Quand il s'engage dans le Sokol, il n'imagine pas une société « démocratique », où comme au sein des Sokols tchèque ou slovène, tous les membres seraient égaux. Au contraire, il revendique explicitement l'importance de distinguer les sokols par le port de tenues d'entrainement différentes en fonction des classes socio-professionnelles – envisageant une tenue pour les aristocrates[162], une pour le « peuple[163] », et une pour les « médecins », qui devraient, selon lui, jouir d'un statut spécial d'experts.

Mais Josip Fon saisit surtout le potentiel économique de la gymnastique. À ses yeux, comme la médecine, l'éducation physique peut devenir une véritable activité professionnelle et offrir des opportunités. Dans ce champ en cours de structuration, où l'État manifeste un besoin urgent d'instructeurs qualifiés, le docteur Fon se positionne comme un véritable « entrepreneur » de la culture physique. Il transforme son savoir médical en capital symbolique et en ressource stratégique, faisant de la gymnastique une activité institutionnalisée et rentable. Ce positionnement s'inscrit dans une dynamique européenne plus large, mise en lumière notamment par Jacques Defrance pour le cas français. À partir du XIXe siècle, le développement de la gymnastique s'intègre à un véritable « marché » où se croisent ambitions scientifiques, utilité sociale et opportunités de carrière[164]. La culture physique apparaît comme un secteur porteur, ouvert aux « entrepreneurs » capables de convertir leur expertise en reconnaissance sociale et en ressources matérielles. C'est ce terme même d'« entrepreneur », que Waltraud Schütz mobilise dans sa thèse *Educational Entrepreneurs and the Politics of Schooling in Nineteenth-Century Habsburg*

[161] G. Vigarello, *Le corps redressé*, *op. cit.*, p. 169.

[162] Darko Mihelj et Sanja Kovačić, « Botanički opus dr. Josipa Kalasancija Schlossera, viteza Klekovskog », *Prirodoslovlje*, 2013, vol. 12, nº 1-2, p. 161-178.

[163] Désigné par Fon par le terne latin de « *plebs* » revoyant plus à l'idée de classe sociale que celui slave de « *narod* » qui aurait alors une connotation identitaire.

[164] J. Defrance, « Esquisse d'une histoire sociale de la gymnastique (1760-1870) », art cit.

Society, qui rend exactement compte de cette logique[165]. Il désigne ces figures multiples, investies dans le développement du secteur éducatif, qui participent à redéfinir l'articulation entre savoirs, institutions et marché, en soulignant combien les considérations économiques pèsent sur la conception et la mise en œuvre des politiques sociales au sein de l'Empire.

Ce potentiel de la gymnastique ne peut se déployer pleinement sans l'appui des autorités locales et l'engagement décisif de la municipalité, incarnée par son maire Ivan Vončina (1827-1885). C'est ce que comprend rapidement Josip Fon qui le sollicite personnellement et le convainc d'accepter non seulement de soutenir l'ouverture du club, mais aussi d'en devenir président d'honneur. Le Sokol croate (*Hrvatski Sokol*) tient sa première assemblée générale le 5 juin 1874 et son règlement, approuvé par ses 185 membres, et publié dans une brochure bilingue[166], reçoit immédiatement l'aval des autorités. Très vite, le lien entre l'association et la municipalité se renforce. Lorsque la salle de l'école secondaire du Kaptol, où l'instructeur Singer a installé son institut, se révèle trop vétuste, le bureau du Sokol sollicite le conseil municipal afin d'obtenir l'usage du terrain d'entraînement de la ville, situé dans le parc Strossmayer. En contrepartie, l'association s'engage à encadrer les écoliers et les étudiants – en particulier ceux qui se destinent à devenir enseignants[167]. Quelques mois plus tard, face à l'augmentation constante du nombre de membres, les dirigeants du Sokol s'adressent de nouveau à la mairie pour obtenir l'accès au tout nouveau gymnase de l'école publique de la rue Samostanska. La municipalité accepte, à condition que les entraînements aient lieu en soirée – les locaux restant réservés aux écoliers durant la journée – et que l'association prenne en charge les frais de chauffage et d'éclairage. En retour, les sokols s'engagent, là encore, à initier les lycéens à la gymnastique[168]. Cette collaboration étroite illustre bien la convergence d'intérêts entre des « entrepreneurs » qui siègent comme dirigeants au sein du bureau l'association, et des fonctionnaires modernisateurs ayant besoin de s'appuyer sur le monde associatif pour mettre en place les réformes étatiques.

Se dessine là un exemple éclairant ce que les historiens de la protection sociale ont désigné par le concept d'« économie mixte », dressant un cadre d'analyse qui met en lumière les zones de rencontre et d'interdépendance entre secteurs public et privé dans l'élaboration des politiques publiques[169]. Cette approche entend précisément dépasser d'une part, l'écueil des lectures inspirées de Michel Foucault, qui envisagent l'histoire de l'assistance avant tout sous

[165] Waltraud Schütz, *Educational entrepreneurs and the politics of schooling in nineteenth-century Habsburg society*, Thèse de doctorat (Histoire), European University Institute, Florence, 2018.
[166] F. Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola Matice*, p. 7.
[167] A. Brozović, *Sokolski zbornik*, p. 26.
[168] *Ibid.*
[169] Sur une application du concept d' « économie mixte » en histoire et dans une perspective transnationale voir F. Giomi, C. Keren et M. Labbé (eds.), *Public and Private Welfare in Modern Europe*, *op. cit.*

l'angle du contrôle social[170] ; d'autre part, celui des travaux centrés presque exclusivement sur les corpus doctrinaires, au détriment des sources pratiques et des modalités concrètes de mise en œuvre[171]. En insistant sur la combinaison des initiatives étatiques et de l'engagement d'acteurs charitables ou philanthropiques, le concept d'« économie mixte » permet de montrer que les politiques publiques ne se déploient pas uniquement dans le cadre d'une bureaucratie centralisée, mais qu'elles reposent au contraire sur une coopération et une négociation constantes entre administrations, associations et initiatives privées. On voit là, à travers le cas de la gymnastique, que ce concept peut s'élargir au-delà du seul champ de l'assistance sociale, pour s'appliquer à d'autres domaines de la vie publique, notamment les politiques éducatives, et illustrer les relations d'interdépendance qui se tissent entre des acteurs du domaine privé – aux intérêts variés – et l'État – à toutes ses échelles.

B. Les instructeurs

Cette double logique d'entrepreneuriat et d'intermédiation étatique s'observe également à travers l'engagement d'une autre catégorie d'acteurs : les instructeurs de gymnastique. La mort de l'instructeur Singer en 1876 marque un tournant décisif, en accélérant l'intégration du club zagrebois dans le vaste « marché » impérial de la culture physique. Les gymnastes croates n'étant pas encore suffisamment formés pour remplacer l'instructeur autrichien, Josip Fon choisit de contourner l'armée et se tourne directement vers Prague pour trouver un formateur compétent. Les Tchèques proposent alors d'envoyer à Zagreb František Hochman (1850-1893), un instructeur expérimenté, qui connaît déjà bien les Slaves du Sud et leur langue, ayant auparavant enseigné en Serbie[172]. En véritable « entrepreneur » de la gymnastique, František Hochman n'entend toutefois pas s'installer à Zagreb pour y jouer un rôle secondaire – il veut transformer l'occasion en opportunité de carrière. Pour les jeunes instructeurs thèques, la profession représente en effet un tremplin social car elle leur permet d'exporter leurs compétences hors de Bohême et de Moravie et d'en tirer des bénéfices matériels non négligeables.

Le cas de František Hochamn n'est pas isolé. Quelques années plus tôt, en novembre 1870, la gymnastique slovène a elle aussi été dynamisée par l'arrivée d'un autre instructeur tchèque, Jan Veselý[173]. Son arrivée est toutefois conditionnée : dans une lettre adressée au bureau du Sokol de Ljubljana, l'instructeur Veselý détaille minutieusement les conditions qu'il juge nécessaires au bon exercice de sa profession avant d'accepter son poste. Il y précise la

[170] A. Perrier et L. Zappi, « Introduction. De la ville à l'empire colonial », art cit.
[171] *Ibid.*
[172] F. Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola Matice*, p. 16.
[173] Lettre de Jan Vesely au bureau du Sokol de Ljubljana, 26 avril 1871. ARS. Fonds Sokol de Ljubljana, AS 641 149 003.

rémunération attendue, la durée hebdomadaire de son service, les conditions matérielles d'entraînement ainsi que ses droits et obligations vis-à-vis de la société. Cette démarche témoigne d'une conception nouvelle du métier d'instructeur, fondée sur une logique de professionnalisation. La comparaison souligne l'écart entre la première génération d'instructeurs passionnés, comme Friedrich Singer, acceptant des rémunérations modestes[174], et cette nouvelle génération d' « entrepreneurs » soucieux d'ascension sociale et de reconnaissance professionnelle, éprouvés dans la négociation et capables de monétiser leur expertise. Son exemple éclaire plus largement la circulation des savoirs gymniques dans l'espace impérial dans ces dernières décennies du XIXème siècle. Loin de se limiter à une transmission désintéressée, ces échanges reposent sur des transactions concrètes, où se croisent ambitions sociales, opportunités économiques et investissements « patriotiques ».

Toutefois, comme l'a montré Rok Stergar, le séjour de l'instructeur Veselý à Ljubljana sera de courte durée[175]. Malgré son apport décisif – il initie la publication de la revue *Južni Sokol* et contribue à l'élaboration d'un premier vocabulaire gymnique slovène – il quitte la capitale de la Carniole moins de deux ans après son entrée en fonction, déçu par le manque de sérieux de ses élèves, des dirigeants, et surtout, par l'absence de soutien institutionnel et financier. Sa trajectoire illustre bien les limites d'une entreprise gymnique reposant uniquement sur l'enthousiasme associatif, sans relais solide dans les structures publiques. Le cas de František Hochman à Zagreb, dans un contexte étatique beaucoup plus favorable, est tout autre. Comme son homologue, il conditionne son engagement à des garanties matérielles et institutionnelles solides, mais la différence de Jan Veselý, il bénéficie d'un soutien direct des autorités municipales et trouve, en Josip Fon, un allié capable de négocier son intégration dans l'appareil éducatif officiel. Le salaire proposé par l'association – déjà supérieur à celui de l'instructeur Singer – jugé insuffisant au départ, Fon obtient du maire de Zagreb que František Hochman soit nommé instructeur officiel des écoles primaires et secondaires. Ce cumul de fonctions lui assure des revenus confortables et lui confère un statut reconnu, à la fois au sein du Sokol et plus largement. C'est précisément ce soutien étatique qui explique la durabilité de sa présence et son rôle central dans l'histoire du Sokol croate. Loin de se limiter à un encadrement technique, l'instructeur Hochman devient une

[174] En plus de son salaire modeste, l'instructeur Singer est gracieusement logé dans une chambre située au-dessus du gymnase. F. Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola Matice*, p. 15

[175] Rok Stergar, « Jan Zdeněk Veselý's Year in Ljubljana: A Story of Cooperation of Czech and Slovene Sokols » dans Jiří Mikulec et Miloslav Polívk (eds.), *Per saecula ad tempora nostra : Sborník prací k šedesátým narozeninám prof. Jaroslava Pánka*, Prague, Historický ústav Akademie věd České republiky, 2007, p. 720-724.

figure incontournable de la culture physique en Croatie, symbole de la rencontre entre ambitions personnelles et modernisation institutionnelle[176].

Cet exemple montre que le développement de la gymnastique en Croatie ressemble davantage à l'expérience hongroise qu'à celle qui a cours parmi les Slovènes et les Tchèques. En effet, alors que ces derniers évoluent dans des contextes locaux marqués par une conflictualité – parfois ouverte – avec les autorités locales ou impériales, la situation croate doit être replacée dans le cadre institutionnel de la Transleithanie, dont elle dépend, bien qu'elle conserve une certaine autonomie vis-vis du Royaume de Hongrie. Or, ce dernier offre un modèle singulier d'interdépendance entre État et secteur privé dans le domaine de l'éducation physique. Comme en Autriche, l'enseignement de la gymnastique y devient obligatoire en 1866, mais avec une forte orientation militaire[177]. L'État hongrois met alors en place un modèle original de coopération avec les associations existantes, le Premier ministre sollicitant directement le *Turnverein* et lui proposant un financement partiel via les budgets publics de l'éducation, à condition que les membres de l'association prennent en charge l'enseignement de la gymnastique dans les écoles. C'est ainsi que la construction, en 1870, du siège de l'association, le gymnase du *Turnverein* de Pest, est directement financé par des fonds publics. Le modèle hongrois apparaît ainsi comme une tentative de concilier contrôle étatique et participation associative, faisant de la gymnastique non pas un instrument de contestation, mais un outil de gouvernement.

C.Les ingénieurs

Pratique matérielle par excellence, la gymnastique ne peut se développer sans infrastructures adaptées – des agrès au gymnase –, cette contrainte la place donc aussi sous la responsabilité d'un autre groupe d'acteurs : les ingénieurs. Comme à Pest, la construction d'une salle d'entrainement à Zagreb illustre l'implication directe de l'État dans le développement associatif et la manière dont la gymnastique tend à se confondre avec l'action publique. Après quelques années d'existence, la création d'un bâtiment propre devient une nécessité pour le Sokol de Zagreb. En effet, en 1881, la décision de transformer le petit gymnase de l'école secondaire de la promenade Strossmayer en jardin d'enfants laisse le Sokol sans espace d'entraînement[178]. Dépourvus de fonds suffisants, les dirigeants se tournent une nouvelle fois vers la municipalité. Lors de l'assemblée générale du 21 avril 1881, à laquelle assiste un représentant du conseil municipal, ils présentent un projet novateur : construire à leur propres frais, un bâtiment – une Maison des sokols (*Sokolski dom* ou *sokolana*) – qui servirait à la fois de salle d'entraînement pour

[176] F. Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola Matice*, op. cit., p. 16.
[177] Miklós Hadas, « The rationalisation of the body: physical education in Hungary in the nineteenth century », *History of Education*, 2009, vol. 38, nº 1, p. 61-77.
[178] F. Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola Matice*, p. 34.

les membres, mais aussi de lieu d'éducation physique pour les écoliers du secondaire, toujours privés d'infrastructures adaptées[179]. En contrepartie, les sokols demandent l'octroi gracieux d'un terrain et d'un permis de construire. Pour garantir la viabilité financière du projet, ils annoncent la mise en vente de bons de souscription d'une valeur de cinq couronnes et établissent un budget initial, modeste mais crédible, de 2 000 couronnes provenant des dons des membres les plus aisés[180].

Séduit par l'initiative, le conseil municipal vote le 9 mai 1881 l'attribution d'une parcelle d'environ 500 mètres carrés en plein cœur de la ville basse, tout en stipulant qu'il resterait propriété de l'État. Par ailleurs, la municipalité s'engage plus avant, en octroyant à l'association un prêt à hauteur de 12 000 couronnes pour démarrer la construction et quelque mois plus tard, avec le transfert du maire Vončina au poste de responsable du Département des cultes et de l'éducation (*Odjel za bogoštovlje i nastavu*) auprès du gouvernement régional (*Zemaljska vlada*), un nouveau prêt de 15 000 couronnes[181]. Le terrain concédé au Sokol se situe sur la Place de la foire (*Sajmišni trg*), alors encore occupée par le marché aux bestiaux, mais intégrée à un secteur alors en pleine transformation. En 1878, la Société du commerce de Croatie-Slavonie (*Hrvatsko-slavonsko gospodarsko društvo*) y a érigé un premier palais monumental, tandis que se dessine le projet d'y transférer l'université dans le bâtiment emblématique adjacent, qui avait déjà accueilli, en 1864, la première Exposition industrielle. Ce vaste programme de réaménagement vise à transformer cette parcelle destinée à devenir la future Place de l'université (*Sveučilišni trg*), en centre névralgique de la ville basse.

Les relations personnelles entre Josip Fon et Ivan Vončina ont sans doute renforcé la capacité de négociation des dirigeants du Sokol pour obtenir un emplacement aussi stratégique, mais c'est très probablement grâce à l'appui de l'ingénieur municipal Milan Lenuci (1849-1924), aussi membre du Sokol, que l'association décroche cette implantation de choix. Originaire de Karlovac et installé à Zagreb depuis 1873, Milan Lenuci, incarne une autre figure d'« entrepreneur » de la gymnastique, cette fois par le biais de l'urbanisme. Nommé ingénieur municipal en 1882, il est à l'origine de la conception du projet de la *Zelena potkova* (« Fer à cheval vert » ou « Fer à cheval de Lenuci »), la série de sept places-jardins destinées à faire de la ville basse l'emblème de la nouvelle Zagreb[182]. Pensé comme un véritable chef-d'œuvre urbain, ce dispositif doit rivaliser esthétiquement avec le Ring viennois. Ses places sont imaginées encadrées de bâtiments publics prestigieux – l'Académie yougoslave des sciences et des arts, l'université et le

[179] *Ibid.*
[180] *Ibid.* p. 36.
[181] *Ibid.*
[182] Snježka Knežević, *Zagrebačka zelena potkova*, Zagreb, Školska knjiga, 1996.

théâtre national – et de palais privés, agrémentées de monuments célébrant les grandes figures nationales croates et s'achevant dans un jardin botanique ouvert au public, conçu comme un lieu de promenade, de sociabilité et de curiosité scientifique. Dans cet ambitieux programme, une *sokolana* a toute sa place aux yeux de Milan Lenuci. Envisagée comme un pendant architectural de l'université voisine, elle doit rejoindre l'Académie, le théâtre et le jardin botanique dans la mise en scène monumentale d'une véritable capitale européenne moderne.

Le terrain et les premiers fonds étant garantis, il s'agit désormais de concevoir un bâtiment à la hauteur de la promesse. Sur le plan architectural, l'extérieur est un modèle réduit de l'université voisine. L'intérieur, en revanche, s'inspire directement d'une autre référence : la *sokolana* de Prague. Cette référence témoigne d'un véritable processus de transfert culturel, ou de ce que Michel Espagne décrit comme une « adaptation » locale ou une « réinterprétation » issue de « contacts directs et historiquement attestés[183] ». C'est en effet à l'occasion du vingtième anniversaire du Sokol de Prague, en 1882, qu'une délégation de Zagreb, Milan Lenuci en tête, est invitée à se rendre en Bohème et qu'elle découvre la salle pragoise et ses aménagements. Celle-ci les émeut par son caractère solennel avec ses murs décorés aux couleurs nationales et ornés de fresques représentant des héros tchèques[184]. Mais surtout, elle les impressionne par sa modernité, avec sa galerie haute soutenue par des colonnes de bois, son système de chauffage central et son éclairage au gaz surmonté d'un lustre monumental. Ces éléments marquent profondément l'ingénieur Lenuci, qui les transpose dans sa conception de la future *sokolana* de Zagreb, en en adaptant l'esthétique au contexte du nationalisme croate, et la fonctionnalité aux moyens locaux[185].

Mais on observe là aussi, une sorte de transfert « croisé », où la reconfiguration ou réinterprétation du modèle praguois par le Sokol zagrebois rejaillit sur le modèle d'origine. Certes, les Croates sont fascinés par l'avance technique et la forte dimension symbolique de la salle pragoise, mais les Tchèques découvrent, non sans étonnement, le soutien public dont bénéficie l'association de Zagreb. Dans une Prague encore placée sous administration allemande au début des années 1880, les sokols tchèques doivent en effet se contenter des seules cotisations et donations privées de leurs membres pour financer leur association[186]. À l'inverse, le modèle zagrebois leur révèle qu'une étroite intermédiation avec l'État est possible et qu'elle peut même devenir un levier de développement. C'est à partir des croquis réalisés par Milan Lenuci, basés sur la *sokolana* pragoise, que les architectes Aleksandar Seć et Ferdinand Kondrat conçoivent le

[183] M. Espagne, « La notion de transfert culturel », art cit.
[184] F. Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola*, op. cit., p. 37.
[185] F. Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola*, op. cit., p. 47.
[186] *Ibid.*

bâtiment central et son aile nord. Les travaux débutent au printemps 1883 et donnent lieu, le 9 juin, à une cérémonie solennelle de pose de la première pierre, en présence des membres de sociétés amies comme la chorale Kolo, de représentants municipaux et de deux prêtres venus bénir l'édifice[187]. Grâce à un prêt supplémentaire consenti par la Caisse d'épargne croate (*Hrvatska štedionica*), la construction est menée à bien en un temps record et l'ouverture de la *sokolana* est officialisée le 11 décembre 1883.

2. L'exercice public ou la nouvelle attraction mondaine

L'ouverture de la sokolana en 1884 coïncide symboliquement avec le dixième anniversaire du Sokol croate, qui dispose désormais d'un véritable foyer en plein cœur de la capitale. Plusieurs centaines de membres y pratiquent la gymnastique, parmi lesquels dix-huit jeunes filles formées par l'instructeur tchèque Josip Hanuš (1852-1927)[188]. L'association, qui compte également un contingent important de membres plus âgés, se dote selon la volonté de Josip Fon, d'une section médicale[189], tandis que, conformément à l'accord conclu avec l'État, la salle accueille des élèves du secondaire et des militaires de l'armée impériale. L'amélioration des conditions d'entraînement stimule l'enthousiasme des pratiquants et renforce le sérieux de l'association. Mais derrière cette vitrine, la société reste en proie à d'importantes difficultés financières. En février, les travaux sont encore loin d'être achevés. Si les dons des membres les plus aisés et un prêt supplémentaire de 10 000 couronnes de l'État permettent de raccorder le bâtiment au gaz et à l'eau, l'édifice reste inachevé. Seuls le sol et le plafond sont posés, les murs, laissés blancs, attendent encore leur décoration, et les vestibules demeurent encombrés d'échafaudages[190]. Dans ces conditions, l'enjeu est de réunir de nouvelles ressources pour donner à la *sokolana* l'apparence digne de son rôle et convaincre d'autres potentiels donateurs de son importance en tant que vitrine de modernité et de prestige pour la capitale croate.

Pour pallier le manque de fonds, les dirigeants choisissent d'organiser un bal, conçu à la fois comme moyen de financement et une vitrine publicitaire pour l'association. Le 11 février 1884, le Sokol réunit ainsi plus de 600 invités[191]. Tous les membres sont conviés, mais des billets sont également mis en vente pour leurs familles et pour un public élargi, invité à venir découvrir

[187] *Ibid.*
[188] F. Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola*, op. cit., p. 57. L'entrainement des jeunes filles est pris en charge à partir de 1883 par l'instructeur tchèque Josip Hanuš qui arrivé au Sokol de Zagreb depuis Prague. Voir Ibid., p. 25.
[189] Ibid. p.57
[190] « Sokolska zabava », *Narodne Novine*, n°35, (année L), Zagreb, Mardi 12 février 1884. p. 3.
[191] *Ibid.*

ainsi la nouvelle salle et ses installations[192]. Les dirigeants veulent marquer l'originalité de l'évènement et ils inaugurent pour l'occasion une nouvelle danse spécialement conçue, la « *Sokolka* », un mélange inédit de *kolo* (ronde populaire chez les Slaves du Sud) et de quadrille, commandée au maître de danse italien Pietro Coronelli installé à Zagreb depuis 1859[193], sur une musique arrangée par le compositeur croate le plus en vue du moment, Ivan Zajc. Les organisateurs entendent également montrer que le Sokol est à la pointe des modes européennes : on danse le cotillon, le quadrille, mais aussi la *beseda* tchèque. La soirée rassemble un parterre prestigieux de soutiens, Ivan Zajc lui-même, le maire Ivan Vončina accompagné de son épouse, ainsi qu'un grand nombre d'entrepreneurs zagrebois influents. Faute d'un espace de convivialité aménagé, une *kavana* (« salon de café ») improvisée est installée dans les vestiaires du sous-sol qui devient un lieu de sociabilité animé, où l'on se presse durant les intermèdes. La salle est décorée pour l'occasion « de guirlandes, de bannières, d'insignes du Sokol et des blasons de tous les peuples slaves[194] », imitant en partie le style des bals du Sokol praguois, et offrant ainsi à la célébration un cadre à la fois festif et symboliquement chargé. Malgré la précarité des aménagements, la fête est un succès retentissant. Le quotidien *Narodne Novine* rapporte qu'elle fut « si sympathique que tous les citadins présents avaient les joues rougies par l'allégresse[195] ». Ce premier bal inaugure une série d'événements festifs qui font de la *sokolana*, en deux mois, la salle de fête la plus populaire de la ville.

Cette orientation n'est toutefois pas au goût de tous. Des conflits internes éclatent bientôt entre le bureau des dirigeants et le comité des gymnastes (*prednjački zbor*)[196] dirigé par František Hochman. Le Tchèque se plaint de la place prépondérante qu'occupe « le divertissement » dans l'association[197] et il est mécontent de voir la *sokolana* se transformer en salle de bal au détriment de l'éducation physique. En face, le bureau est dominé par les « médecins » et autres professeurs d'université[198], qui tout en faisant la promotion scientifique de la gymnastique, ne sont souvent

[192] Annonce, *Narodne novine,* n°31, (année L), Zagreb, Jeudi 7 février 1884, n°31, p. 4.

[193] Pietro Coronelli importe en Croatie la danse européenne populaire moderne (polka mazurka, polonaise, quadrille et valse) et institue le Kolo croate en faisant une danse de salon. Voir Nancy Lee Chalfa Ruyter et Hans C. Ruyter, « Pietro Coronelli: Dance Master of Zagreb », *Dance Research: The Journal of the Society for Dance Research*, 1989, vol. 7, nº 1, p. 78-83.

[194] « Sokolska zabava », *Narodne Novine*, n°35, art. cit. p. 3.

[195] *Ibid.*

[196] *Prednjački zbor* (Assemblée des pionniers) fait référence au groupe de membres chargés des enseignements de gymnastique et aux premiers gymnastes de l'association.

[197] F. Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola*, *op. cit*., p. 57

[198] En plus du président, Josip Fon, le bureau compte Vinko Dvořák, physicien tchèque ayant fondé le cabinet de physique de l'Université de Zagreb en 1875, Ivan Stožir, météorologue d'origine slovène, directeur de l'observatoire de Zagreb et professeur au lycée de Zagreb, Ivan Kosirnik d'origine slovène et confère de Fon et premier médecin (*primarius*) de l'hôpital des Sœurs de la miséricorde (*Bolnica Sestre milosrdnice*). Il compte aussi des personnalités importantes de la société civile comme Šime Mazzura, avocat fondateur du Parti national indépendant et publiciste éditeur en chef du quotidien *Obzor*, ouvertement hostile à l'influence hongroise en Autriche, ou encore l'urbaniste Milan Lenuci. On remarque aussi la dimension transnationale du Sokol qui s'impose comme un lieu où se retrouvent des acteurs issus d'autres territoires slaves de l'Empire.

pas eux-mêmes des pratiquants assidus[199]. Ce manque de considération pour la pratique gymnique se reflète également dans l'opinion publique, qui la perçoit comme une activité frivole, qualifiée par exemple de « carnaval[200] » par les journalistes des *Narodne Novine*. Dans ce contexte, les instructeurs doivent redoubler d'efforts pour que la gymnastique ne se réduise pas au sein du Sokol croate à une simple façade. František Hochman impose ainsi à ses disciples, en plus des deux heures hebdomadaires d'exercices physique, des cours théoriques, avec des devoirs à la maison. Il exige également que les gymnastes perçoivent une rémunération de cinq couronnes par mois afin de stimuler leur engagement, et qu'ils disposent de leur propre vestiaire, conformément aux usages en vigueur dans les associations gymniques d'« autres régions[201] ». Face à l'intransigeance du bureau, l'instructeur Hochman menace même de démissionner et de renoncer son salaire de 300 couronnes mensuelles[202]. Un compromis est finalement trouvé : l'inauguration officielle de la *sokolana* prendra la forme d'un exercice public de gymnastique (*javna vežba*), organisé le 9 mars 1884.

Aux yeux des gymnastes, l'exercice public est une activité essentielle. Les sokols zagrebois le pratiquent déjà sur des terrains improvisés, notamment lors de leurs excursions avec les sokols de Ljubljana ou de Varaždin[203]. Dans un article paru en 1878 dans *Sokol*, la revue de l'association, Franjo Hochmann et son collègue instructeur Andrija Hajdenak (1847-1885)[204] le décrivent en définissant ses fonctions principales : il sert à la fois à mettre en valeur l'esprit de corps, « le moins habile aide la chose collective et il ne doit pas avoir honte d'être moins adroit et fort que les autres[205] », et à impressionner « en dévoilant à quel point l'homme est capable de dominer son corps s'il s'entraîne avec discipline et assiduité[206] ». L'exercice public revêt donc une double importance, il est un entrainement autant pour les gymnastes que pour le public, qui par l'observation, est invité à se défaire de ses préjugés. Il est de ce fait considéré par les instructeurs comme le cœur même de l'activité du Sokol. La soirée dédiée est ainsi généralement orchestrée selon un programme précis, introduit par une ronde dansée par les gymnastes, il se poursuit avec les démonstrations sur agrès, les exercices simples au sol, les moments de compétitions, puis les

[199] F. Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola*, *op. cit*., p. 57
[200] « Sokolska zabava », *Narodne Novine*, n°35*,* art. cit. p. 3.
[201] F. Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola*, *op. cit*., p. 57
[202] *Ibid.*
[203] Sur le Sokol de Varaždin voir I. Krištofić, *Varaždinski sokol : i plakatom kroz povijest*, *op. cit.*
[204] Andrija Hajdenak (1847-1885) est un pédagogue et instructeur de gymnastique croate, un des premiers « entrepreneur de l'éducation physique » en Croatie. Auteur des premiers manuels dédiés *Tjelovježba u pučkoj školi* (1875), *Njemačko-hrvatsko nazivlje za tjelovježbu* et *Nazivlje za mačevanje* (1875).
[205] « Javna vježba društva za tjelovjezbu 'Hvatski Sokol' u Zagrebu » *Sokol, Glasilo za Tjelovjezbu*, n° 6, (année 1) Zagreb 15 juin 1878, p.1-2.
[206] *Ibid.* p.1.

exercices libres, avant de s'achever par une « soirée conviviale » (*tiha večer*), qui ne doit pas avoir l'exubérance des bals[207].

Le 9 mars, le public assiste donc dans la *sokolana* d'abord à une ronde exécutée par une cinquantaine de gymnastes, suivie de quatre séries de démonstrations libres et sur agrès – cheval d'arçons et barre fixe, saut périlleux et anneaux, barres parallèles et trampoline, saut de cheval et corde lisse –, et pour conclure, une démonstration collective avec bâton, chorégraphiée par Josip Hanuš[208]. Par ce programme varié, František Hochman entend convaincre les sceptiques, ceux qui considèrent encore la gymnastique comme une pratique futile, et qui estiment, dit-il, « qu'elle appartient seulement au cirque où les citoyens se divertissent en regardant n'importe quel artifice [*Kunšt*][209] ». Pourtant, plus que la rigueur ou la valeur éducative de la discipline, c'est le caractère spectaculaire des exercices qui impressionne le public. Les chroniqueurs retiennent surtout « l'exercice périlleux du frère Hanuš », qui escalade une barre jusqu'au plafond avant de redescendre lentement, tête en bas, ne se retenant qu'avec les pieds[210], ou encore le saut en longueur auquel se livrent, « par miracle, non seulement les jeunes sokols légers, mais aussi les plus âgés et les plus robustes, atteignant parfois jusqu'à cinq mètres[211] ». On constate ici que ce qui attire et motive les spectateurs, c'est le désir d'être remué, ému et diverti comme ils le seraient devant un divertissement. Dans une ville qui ne dispose pas encore de scène nationale – celle-ci ne sera inauguré qu'en 1895 – la *sokolana* en vient alors à jouer le rôle de salle de théâtre.

La dimension théâtrale de l'évènement ne réside pas seulement dans l'exercice de gymnastique, mais aussi dans la mise en scène de l'espace et l'agencement du public. Sur la scène, les gymnastes exposent leur corps entrainés, et dans la salle, le public rejoue les codes du théâtre à l'italienne. Les « places de choix[212] » de la galerie sud sont réservées aux « personnalités exemplaires[213] », dont la visibilité est à la fois mise en scène pour la presse qui en publie la liste détaillée[214], et donnée en spectacle aux autres acteurs présents. La présence d'acteurs de premier plan – le nouveau gouverneur Károly Khuen-Héderváry accompagné de son second, le commissaire royal Hermann von Ramberg, tous deux entourés de leurs épouses, mais aussi le nouveau maire Josip Hoffman, un grand nombre de représentants municipaux, d'officiers, de

[207] *Ibid*. p.2.

[208] F. Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola op. cit*., p. 57. On trouve description détaillée des exercices dans un manuel à destination des militaires, voir *Gombalački propis za Kr. ug. domobransko pješaštvo*, Budapest, Književno i tiskarsko dioničko društvo Pallas, 1903.

[209] « Javna vježba društva za tjelovjezbu 'Hvatski Sokol' u Zagrebu », *op. cit*. p.1. Sur la relation entre gymnastique et voltige au XIXe siècle voir J. Defrance, « Esquisse d'une histoire sociale de la gymnastique (1760-1870) », art cit.

[210] F. Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola op. cit*., p. 58.

[211] « Trojedna Kraljevina », *Narodne novine*, n°58 (année L), Zagreb, 10 mars 1884, p.3.

[212] F. Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola* op. cit., p. 57.

[213] *Ibid.*

[214] « Trojedna Kraljevina », *Narodne novine*, n°58, art. cit. p. 3.

notables et de membres de l'intelligentsia zagreboise[215] – confère à l'événement non seulement une dimension mondaine, mais aussi un enjeu de représentation symbolique. L'exercice public devient ainsi un double spectacle : celui de la démonstration de force et de la maîtrise physique, et celui du rituel mondain de la mise en visibilité. La *sokolana* se révèle là comme un espace partagé où gymnastique et affirmation de l'ordre social s'entrelacent pour composer la véritable scène de la modernité zagreboise de la fin du XIXème siècle.

La présence de ces personnalités – et en particulier celle du comte hongrois Khuen-Héderváry – soulève toutefois de nombreuses interrogations. Elle est si problématique que Franjo Bučar lui-même, dans sa monographie parue en 1925, doit recourir à des arguments historiques pour justifier la participation d'un gouverneur honni par le camp national à une manifestation organisée par une association censée défendre ouvertement l'autonomie croate. Bučar explique cette incongruité par « l'ignorance » des organisateurs, qui n'auraient pas encore perçu « la véritable nature de Khuen[216] », tout juste arrivé au pouvoir. Pourtant, dans un contexte politique déjà tendu, où le mouvement national s'est considérablement consolidé, l'hypothèse de la naïveté des sokols paraît peu convaincante. Il convient plutôt de rappeler que l'association n'est alors pas encore structurée comme un mouvement patriotique. Certes, elle compte dans son bureau des figures militantes – tel l'avocat médiatique Šime Mazzura (1840-1914), fondateur du Parti populaire indépendant (*Neovisna narodna stranka*)[217] – mais le nationalisme n'est pas le moteur principal de l'engagement de ses membres. Surtout, son caractère « croate exclusif » doit être relativisé. Comme le souligne Franjo Bučar lui-même, le Sokol croate reste longtemps fréquenté par des « éléments allemands[218] » et comprends en son sein de nombreux Tchèques et Slovènes, souvent investis à des postes à responsabilité.

Il semble dès lors plus adéquat de comprendre la présence du gouverneur Khuen non pas comme une contradiction, mais comme une donnée à la fois incontournable et significative. Incontournable, car le Sokol, désireux de s'imposer comme une institution clé de la capitale, ne peut ignorer celui qui assiste régulièrement aux inaugurations de bâtiments, d'institutions ou d'événements mondains à Zagreb en tant que représentant de l'État[219]. Significative, car elle suggère que la gymnastique associative ne relève pas uniquement du projet nationaliste, mais participe surtout du programme de développement culturel porté par le gouverneur hongrois. En effet, à rebours d'une historiographie dominée par l'image d'un gouvernement « absolutiste »,

[215] F. Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola* op. cit., p. 58.
[216] *Ibid.,* p. 57.
[217] Branche du Parti populaire sécessionniste émergeant en 1880.
[218] F. Bučar, *Povijest Hrvatskog Sokola* op. cit., p. 64.
[219] Voir Filip Šimetin Šegvić, *Vlast, politika i kultura u banskoj hrvatskoj od 1883. do 1903. Godine*, Thèse de doctorat (Histoire), Université de Zadar, Zadar, 2021.

Filip Šimetin Šegvić, auteur d'une thèse sur « l'ère Khuen », met en évidence les ambivalences et la complexité de l'action de ce gouverneur, notamment à travers sa politique culturelle. En suivant la voie ouverte par les recherches récentes qui soulignent l'importance du rôle de Khuen dans l'essor économique et l'émergence d'une scène artistique en Croatie, Filip Šimetin Šegvić décrit une gouvernance opportuniste, qui s'appuie sur la culture pour stabiliser et moderniser la périphérie croate dans le cadre de la « mission civilisatrice » viennoise[220]. La multiplication des institutions éducatives et culturelles à Zagreb pendant l'ère Khuen n'est donc pas un hasard, le régime encourage, soutient et s'approprie ces initiatives pour en faire des symboles de la réussite du dualisme et du règne de l'empereur François-Joseph, allant parfois jusqu'à dépasser ses propres capacités budgétaires[221]. Dans le cas du Sokol, cela s'illustre par un soutien qui n'est pas que symbolique, le gouverneur fait un don personnel de 100 couronnes à l'association, devenant de facto membre honoraire. Cette approche permet ainsi d'éclipser la lecture d'un Sokol exclusivement dévoué à la cause nationale pour mettre en évidence son rôle dans un projet plus large de modernisation sociale et culturelle, lié aux dynamiques impériales.

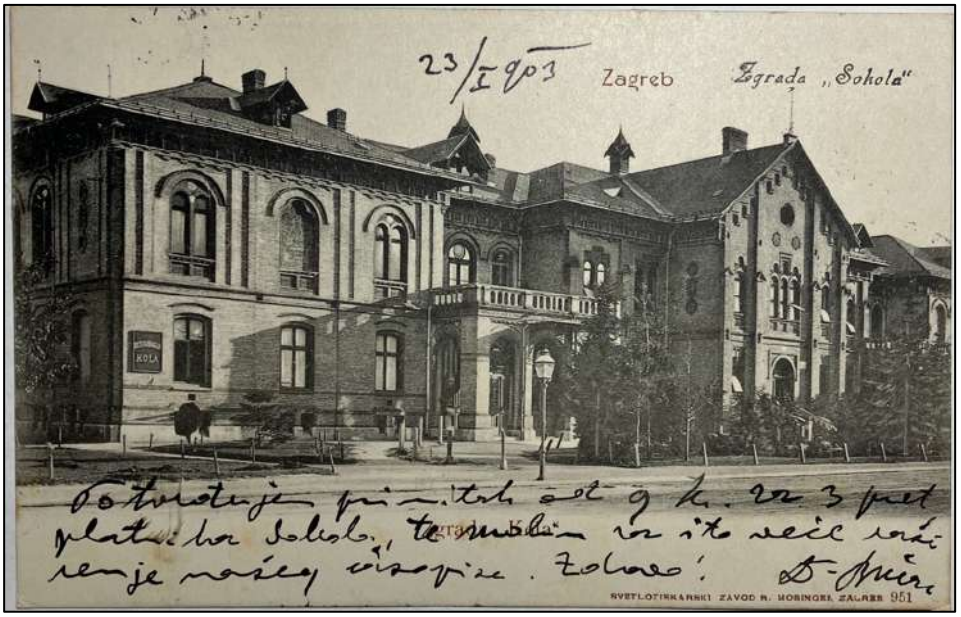


Figure 16. Sokolana *de Zagreb*. Carte postale photographique envoyée depuis Zagreb, le 23 janvier 1903. ARS, Fonds Ljubljanski Sokol (AS 641 1315 011).

Le poids du Sokol dans les processus de modernisation de la société zagreboise est surtout visible par l'importance que revêt sa *sokolana*. Dans une vaste recherche consacrée à ces

[220] *Ibid.*, p. 402.
[221] *Ibid.*, p. 442.

bâtiments – mi-gymnases mi-centres culturels – à l'époque de l'entre-deux-guerres, Vladana Putnik Prica montre comment ces édifices fonctionnent comme de véritables « monuments », incarnant des manifestations visuelles de l'idée yougoslave[222]. Ce rôle symbolique n'est toutefois pas exclusif à la période du Royaume de Yougoslavie, dès le XIXème siècle, la *sokolana* de Zagreb illustre déjà cette logique en incarnant, à la fois symboliquement et concrètement, l'ambition de modernité culturelle portée par le régime impérial. Lieu de rencontre physique où se tiennent bals et spectacles populaires prisés, mais aussi lieu symbolique du passage de Zagreb d'une bourgade provinciale à une capitale au visage « européen ». Cette dimension emblématique se cristallise notamment avec l'apparition du support carte postale illustrée, qui par la fabrique de vues standardisées[223], fait entrer la *sokolana* au panthéon visuel des « monuments » urbains (figure 16). Plus encore, ce support en permet la diffusion bien au-delà des frontières locales. Dans le contexte d'une modernité accélérée où le mouvement Sokol acquiert une dimension de plus en plus transnationale, la construction d'une sokolana à Zagreb revêt un retentissement particulier : le Sokol croate, en érigeant ce premier bâtiment, se présente comme un véritable modèle pour les Slaves du Sud et affirme son rayonnement au-delà de la ville.

L'importance de cette circulation symbolique est bien illustrée par une carte postale envoyé en 1903 par les sokols croates à leurs homologues de Ljubljana, qui de leur côté, ne disposent pas encore de gymnase. Elle porte un message banal sur la réservation d'une chambre, qui contraste avec la charge symbolique de l'illustration, laquelle dévoile une *sokolana* tellement grande qu'elle ne peut être saisie qu'à travers un angle de vue en trois-quarts. L'édifice acquiert ainsi une valeur de double emblème : pour le Sokol croate, il s'affirme face à son homologue slovène comme le véritable référent régional ; pour la capitale croate, il contribue à forger, à travers la circulation de ces images, une identité urbaine moderne, désormais susceptible de servir de modèle non seulement « frères » slovènes. Toutefois, cette modernité culturelle n'est jamais totalement dépourvue de portée politique, elle comporte sans aucun doute une dimension où les symboles du progrès servent directement la légitimation nationale. C'est d'ailleurs surtout cette facette-là qui retient l'attention des « frères » serbes de Croatie, à l'est, chez qui le projet sokol prend des accents plus explicitement militants et se révèle comme un instrument de la quête de reconnaissance propre à leur condition minoritaire au sein de l'Empire.

[222] Vladana Putnik Prica, « The Role of Architecture in Shaping Sokol Visual Identity in the Kingdom of Yugoslavia », *East Central Europe*, 9 octobre 2023, vol. 50, n° 2-3, p. 225-254. + LIVRE

[223] Carte postale envoyée par le Sokol de Zagreb au Sokol de Ljubljana en 1903. Source ARS. Fonds Sokol de Ljubljana. Correspondance. AS 641 1315 011.

IV. Un sokol pour les Serbes de l'Empire : un intellectuel à la rencontre des paysans

1. Un club de gymnastique dans un bourg de province

Si la ville de Sremski Karlovci, suitée sur la rive du Danube au carrefour de la Syrmie et de la Bačka, relève bien, en 1903, du Royaume de Croatie-Slavonie, les échos des festivités mondaines zagreboises y parviennent difficilement. La vie locale, dans ce qui n'est alors qu'un modeste centre urbain de quelques milliers d'habitants, suit un rythme sans commune mesure avec les capitales de l'Empire. Sremski Karlovci demeure pourtant une ville importante sur le plan historique. C'est là qu'est signé en 1699 le Traité de Karlowitz qui met fin à la grande guerre turque dans laquelle l'Empire ottoman est défait par le Saint-Empire. C'est là aussi que s'affirme le renouveau culturel serbe au sein de l'Empire des Habsbourg, avec l'ouverture du premier gymnasium en 1791, d'un séminaire orthodoxe en 1794, puis l'installation du siège du Patriarcat en 1848[224]. Cependant, depuis les années 1860, son poids diminue rapidement face à l'essor de sa voisine Novi Sad, qui attire les institutions culturelles serbes les plus importantes telles que la *Matica Srpska* et le Théâtre national serbe. Au début du XXème siècle Sremski Karlovci ne conserve donc plus qu'un prestige symbolique, maintenu en partie par l'importance de l'éparchie[225].

Ce reste d'influence contraste avec sa réalité sociale. En déclin démographique, la ville est alors peuplée majoritairement de Serbes issus de la petite bourgeoisie, composée surtout de professions libérales, de petits fonctionnaires, de membres du clergé orthodoxe et des professeurs du *gymnasium*[226]. Elle se distingue ainsi de la majorité de la population serbe de l'Empire austro-hongrois, largement rurale et paysanne, sans pour autant constituer un foyer animé par le dynamisme de l'urbanité. Dans ses discours, le critique littéraire et militant socialiste, Jovan Skerlić décrit la ville comme une « arrière-cour de monastère » (*prnjavor*), animée exclusivement par les activités de l'éparchie, qui exerce une influence démesurée sur l'intelligentsia locale et les

[224] Avec l'arrivée de migrants chrétiens de l'Empire ottoman à la fin du XVIIe siècle, Sremski Karlovci, sur la frontière militaire, devient le centre spirituel, politique et culturel des Serbes de la monarchie des Habsbourg. La communauté menée le patriarche (devenu métropolite) Arsenije Crnojević se voie garantie-là une autonomie par *Acte de protection* La période révolutionnaire de 1848 fait également de la ville un centre politique, avec la proclamation en mai, de la Voïvodine serbe dont Sremski Karlovci devient la capitale. Après la courte durée de vie de la Voïvodie de Serbie et Banat de Temesvar, projet tué dans l'œuf, et l'abolition en 1881 de la frontière militaire, la ville est incorporée dans le comté de Syrmie de Croatie-Slavonie.

[225] Sur la *Matica Srpska* voir Robert F. Price, « The Matica Srpska and Serbian Cultural Development », *The Quarterly Journal of the Library of Congress*, 1965, vol. 22, n° 3, p. 259-264. Sur le théâtre national comme marqueur de modernité et outil de construction nationale voir C. Horel, *Multicultural Cities of the Habsburg Empire, 1880–1914*, *op. cit.*, p. 263-287.

[226] Mato Artuković, « Srbi u Hrvatskoj: Statistički pokazatelji (1883.-1903.) », *Časopis za suvremenu povijest*, 2 juillet 2000, vol. 32, n° 1, p. 129-152.

programmes du *gymnasium*[227]. La seule activité culturelle notable s'y limite à la publication de la revue littéraire *Brankovo kolo* (« Le Cercle de Branko), du publiciste et écrivain Paja Marković Adamov, qui « semble quelque peu en retard sur son temps et perdue dans cet environnement morne[228] ». Pour l'intellectuel Skerlić, la ville, jadis centre culturel et politique des Serbes de l'Empire des Habsbourg, n'apparaît plus que comme l'ombre d'elle-même.

C'est pourtant bien à Sremski Karlovci, qu'en émerge, septembre 1903, l'idée de fonder un premier club de culture physique serbe. Elle émane d'un groupe de jeunes gens réunis dans le cadre d'une assemblée informelle pour débattre des « nouvelles tâches de la jeunesse[229] ». Les discussions portent sur l'économie, l'éducation, la santé, mais surtout la politique, avec notamment la question de l'alliance des Serbes et des Croates au sein de l'Empire, sujet de plus en plus débattu dans les cercles intellectuels. Il est question des évènements qui agitent la région : inévitablement, le coup d'État de mai à Belgrade, et l'arrivée au pouvoir d'un nouveau roi, Pierre Ier Karađorđević, perçu comme bien moins conciliant envers l'Autriche-Hongrie[230] ; les manifestations et la fin du régime du gouverneur Khuen-Héderváry en Croatie, décrite comme une victoire pour le camp national et libéral[231] ; mais aussi, les nombreux mouvements de contestation – en Hongrie, avec les protestations plus vives contre le dualisme[232], en Dalmatie avec les premières manifestations de la Jeunesse nationaliste (*Nacionalistička omladina*) d'où émerge peu à peu une idée yougoslave[233], et surtout, en Macédoine, avec les évènements insurrectionnels comme le spectaculaire soulèvement d'Ilinden organisé par les Bulgares macédoniens contre l'Empire ottoman[234].

Emportés par tous les bouleversements politiques qui marquent l'année 1903, les jeunes réunis à Sremski Karlovci affichent leur ambition de prendre une part active aux transformations en cours. Dans l'euphorie des débats et des échanges, ils esquissent une série de projets : la

[227] Jovan Skerlić, *Govori u Narodnoj skupštini od 1912. do 1914. godine*, Belgrade, Službeni Glasnik, 2014, p. 243., cité dans A. Brozović, *Sokolski zbornik, op. cit*., p. 138.

[228] *Ibid.*

[229] A. Brozović, *Sokolski zbornik*, *op. cit.,* p. 138.

[230] Pour une lecture critique du règne de Pierre Ier voir Dubravka Stojanović, *Srbija i Demokratija, 1903-1914: Istorijska Studija o « Zlatnom dobu srpske demokratije »*, Belgrade, Udruženje za društvenu istoriju, 2003.

[231] Sur la fin de la gouvernance de Khuen voirAgneza Szabo, « Uzroci i posljedice političkih demonstracija u Hrvatskoj 1903. godine », *Časopis za suvremenu povijest*, 2005, vol. 37, n° 3, p. 597-608 ; László Heka, « Nemiri u Hrvatskoj i Ugarskoj 1903. godine i odlazak hrvatskog bana Khuen-Héderváryja », *Zbornik radova Pravnog fakulteta u Splitu*, 30 juin 2024, vol. 61, n° 2, p. 279-298.

[232] Sur la crise constitutionnelle en Hongrie voir Norman Stone, « Constitutional Crises in Hungary, 1903-1906 », *The Slavonic and East European Review*, 1967, vol. 45, n° 104, p. 163-182.

[233] Sur le yougoslavisme en Dalmatie voir Aleksandar Jakir, « Dalmacija u procesima stvaranja moderne nacije u 19. i 20. stoljeću » dans Ivan Basić et Marko Rimac (eds.), *Spalatumque dedit ortum – U Splitu bio je rođen.*, Split, Filozofski fakultet u Splitu, 2014, p. 451-477 ; Aleksandar Jakir, « Unitarističko jugoslavenstvo kao nacionalna ideologija u redovima jugoslavenske omladine u Kraljevini Srba, Hrvata i Slovenaca » dans Damir Agičić, Hrvoje Petrić et Filip Šimetin Šegvić (eds.), *Zbornik Drage Roksandića*, Zagreb, Filozofski fakultet u Zagrebu FF open press, 2019, p. 755-769.

[234] Sur la mobilisation et la violence en Macédoine dans la décennie qui précède les guerres balkaniques voir Keith Brown, *Loyal Unto Death: Trust and Terror in Revolutionary Macedonia*, Bloomington, Indiana University Press, 2013.

publication d'une revue, *Omladinski Glasnik* (« Le courrier de la jeunesse »), l'ouverture de bibliothèques dans chaque ville de Syrmie, l'accompagnement les *zadrugas* agricoles[235] pour éduquer les paysans, et surtout, la fondation d'une société de culture physique. Ils ne prennent pas là pour modèle le Sokol croate – dont ils ont probablement à peine entendu parler – mais bien les associations étudiantes de Vienne et de Prague, perçues comme de véritables viviers politiques. L'idée n'est pas de pratiquer la gymnastique au sens strict, mais plutôt de créer un espace où des jeunes hommes pourraient s'entraîner, tout en cultivant des formes de sociabilité marquées par une tonalité ouvertement « nationaliste ».

Dans les nombreux récits que le mouvement des sokols produit sur sa propre histoire, cette assemblée est érigée en moment fondateur, présentée comme l'acte de naissance du Sokol parmi les Serbes de l'Empire, avec une insistance sur le rôle de la jeunesse en tant qu'instigatrice[236]. Son action est présentée comme décisive, ses aspirations qualifiées de progressistes, et elle-même magnifiée comme « exaltée ». On peut ainsi lire, en 1907, dans la revue *Srpski Soko* (« Le Sokol serbe ») :

> Le mouvement Sokol est né dans les milieux de la jeunesse, surtout à Karlovci. Avant même que le gouvernement croate n'approuve le statut du Sokol serbe [*Srpski Soko*] à Karlovci – le 24 mars 1904 – un travail préalable avait été réalisé. Facilement et avec succès, car les bases étaient solides et bien établies depuis longtemps au sein de la jeunesse. En réaction à une éducation mensongère et incomplète, émergeait en eux le désir de renouveau, de vie, de réalité. Ils cherchaient de toutes leur forces un objectif clair, bon et réalisable, quelque chose qui puisse être atteint par l'effort, quelque chose qui puisse être aimé inconditionnellement et être vécu avec passion[237].

Pourtant, il demeure difficile d'identifier avec précision de quels « jeunes » il est ici question, car l'identité des étudiants présents n'est jamais explicitée. S'agit-il de jeunes gens revenus de Vienne ou de Prague durant les vacances d'été, ou bien de lycéens du *gymnasium* ? Contrairement aux étudiants zagrebois alors organisés au sein du mouvement *Napredna omladina* (« Jeunesse progressiste ») bien étudiée par Mirjana Gross[238], en 1903, les jeunes Serbes d'Autriche-Hongrie ne forment pas un véritable mouvement. Disséminés à travers les différents territoires de

[235] Le terme *zadruga* fait référence aux communautés familiales élargies organisées sous une structure patriarchale et formant souvent des sociétés agricoles. Voir Jasna Vlajić-Popović, « Le terme zadruga "famille élargie" ses origines et son expansion : approche linguistique », *Revue des études slaves*, traduit par Philippe Gelez, 15 novembre 2020, vol. 91, nº 3, p. 261-276. Pour une lecture critique du concept comme objet politique parmi les Serbes voir Dubravka Stojanović, « Imagining the zadruga. Zadruga as a Political Inspiration to the Left and to the Right in Serbia, 1870-1945 », *Revue des études slaves*, 15 novembre 2020, vol. 91, nº 3, p. 333-353.

[236] L. Popović, *Sokolski veleizdajnički proces u Zagrebu ; op cit.,* p. 105 ; A. Brozović, *Sokolski zbornik*, op. cit., p. 137 ; Laza Popović, « Sokolstvo i omladina » [Le *sokolisme* et la jeunesse], *Srpski Soko*, Karlovci janvier 1907, (année 1), n° 2, p. 36-39.

[237] « O Srpskom Sokolstvu II » [Sur *le sokolisme* serbe II], *Srpski Soko*, Karlovci, 15 novembre 1907, (année 2), n°2, p. 22.

[238] Mirjana Gross, « Studentski pokret 1875-1915 » dans *Spomenica u povodu proslave 300-godišnjice Sveučilišta u Zagrebu*, Zagreb, Sveučilište, 1969, p. 451-479.

l'Empire – Cisleithanie, Transleithanie et Bosnie-Herzégovine – et souvent attirés par des études dans le Royaume de Serbie, ils sont largement fragmentés. Certes, il existe à Vienne, la société des étudiants serbes *Zora* (« L'Aube »), mais celle-ci concerne surtout de la génération précédente, celle des poètes, écrivains et intellectuels à l'origine du mouvement Jeunesse serbe unie (*Ujedinjena omladina srpska*) créé en 1860[239]. Au début du XXe siècle, l'activité de ce groupement se réduit essentiellement à sa revue éponyme, et l'engagement de ses membres, exclusivement d'ordre culturel, est même sur le point d'être mémorialisé avec la publication imminente la monographie de Jovan Skerlić en 1906, intitulée *Omladina i njena knjizevnost* (La jeunesse et sa littérature) et qui fixe rétrospectivement l'héritage du mouvement[240]. On peut dès lors douter du caractère véritablement structuré de cette première initiative. Ces incertitudes sont corroborées par la relative indifférence des contemporains et par l'écho très limité que l'assemblée suscite chez la population locale. On serait ainsi plus tenté de croire comme le relate, en 1930, le secrétaire du Sokol yougoslave Ante Brozović, que « les vieux citoyens de Karlovac[241], ces *burgers* bien honnêtes et autres nationalistes romantiques de la vieille génération, à qui l'idée du Sokol était inconnue, étrangère, voire inaccessible[242] », perçoivent la création d'une société de culture physique comme un « enfantillage d'écoliers, un canular[243]».

Si un club de culture physique voit bien le jour quelques mois plus tard, en janvier 1904, son développement reste donc limité, la réalité finissant par tempérer l'enthousiasme des premiers jours. Dans une lettre ouverte publiée en 1907 dans *Srpski Soko*, un « jeune » anonyme exprime, non sans amertume, les difficultés rencontrées par « les camarades de sa génération[244] » à maintenir leur engagement dans la durée. « Vous vous demandez comment se fait-il qu'après presque un an, il n'y ait aucune trace, aucune nouvelle de notre Sokol nulle part, qu'est-ce qu'il se passe, alors que tout était si intense, si bon et beau au départ ![245] », s'exclame-t-il. Dans un récit détaillé, il explique comment parmi les huit camarades initialement engagés, il se retrouve seul à porter l'association. L'un a quitté la ville ; un autre est devenu pop ; un troisième s'est marié et a

[239] Le terme fait référence à l'engagement de jeunes auteurs du mouvement « romantique », se déployant sur plan culturel, afin de défendre une autonomie et un rapprochement de « tous les Serbes », mais san projet politique concret. Voir J. Skerlitch, « Une société de la Jeunesse serbe en 1848 », *Revue d'Histoire du XIXe siècle - 1848*, 1906, vol. 3, nº 14, p. 73-78 ; Živan Milisavac, *Ujedinjena Omladina Srpska: zbornik radova*, Novi Sad, Matica Srpska, 1968 ; Tatjana Markovic, « Political, cultural, artistic activities of the Ujedinjena omladina srpska as a case of networking », Budapest, 2003 ; Miklós Tömöry, *« Serbian » Cultural Events in Buda and Pest between 1860 and 1867*, Mémoire de Master (Histoire), Loránd Université, École des hautes études en sciences sociales & Université Charles, Budapest, Paris, Prague, 2015, p. 57-64.

[240] Jovan Skerlić, *Omladina i njena književnost (1848-1871): Izučavanja o nacionalnom i književnom romantizmu kod Srba*, Belgrade, Srpska Kraljevska Akademija, 1906.

[241] Karlovac fait ici référence à Sremski Karlovci à ne pas confondre avec la ville de Karlovac en Croatie.

[242] A. Brozović, *Sokolski zbornik, op. cit.,* p. 138.

[243] *Ibid.*

[244] « O našem Sokolu. (Odlomak iz sokolskog pisma) » [Sur notre Sokol. (Extrait de la lettre sokole)], *Srpski Soko*, Année 3, n°, Karlovci, 9 mars 1909, p.139-142

[245] *Ibid.* p. 140

quitté le Sokol parce qu'il considère que la gymnastique n'est pas faite pour les hommes mariés ; un quatrième, absorbé par l'ouverture de son cabinet d'avocat, affirme qu'en tant qu'« homme modeste, [il] doit travailler[246] » et qu'il ne peut « vivre d'amour et d'eau fraîche[247] ». Il accepte de demeurer membre à condition d'être dispensé de toute responsabilité et même de devoir s'entraîner. Le cinquième, lassé, a tout simplement quitté le navire ; et des deux derniers, l'un refuse de s'entrainer les jours fériés et le weekend « parce que c'est mal vu[248] », tandis que l'autre préfère consacrer son temps au club de chasse.

Ce témoignage, en apparence anecdotique, illustre pourtant avec justesse la difficulté pour une association de culture physique de s'implanter dans un milieu provincial et périphérique, éloigné des mouvements culturels, des débats politiques et de l'effervescence des universités. La diversité des exemples de « désengagement » rapportés dévoile bien que malgré la présence d'une petite « génération militante[249] », la faiblesse des « rétributions de l'action[250] » fragilise l'idée d'un engagement reposant uniquement sur la conviction idéologique ou morale. Comme l'a montré Olivier Filieule, la reconnaissance sociale conférée par l'engagement joue un rôle déterminant dans la motivation, tandis que les contraintes liées aux trajectoires individuelles – carrières professionnelles, mariages et centres d'intérêts – conduisent souvent à une réévaluation de son coût [251] . En d'autres termes, le poids des considérations personnelles pèse lourds sur l'engagement. Dans cet environnement provincial où tout le monde se connait, la question des mœurs, les préjugés et la peur du « qu'en dira-t-on » influent directement sur la décision des membres de s'engager – ou non – dans l'association et potentiellement de la quitter. À cela s'ajoutent les préoccupations matérielles pesant sur eux, la nature et la stabilité de l'engagement dépendant largement de la position sociale des membres, autrement dit de la manière dont ils disposent – ou non – de leur « temps libre ». Ainsi, malgré l'enthousiasme affiché, on voit qu'une association de culture physique, supposément portée par une jeunesse « exaltée », s'insère difficilement dans l'espace social des Serbes d'Autriche-Hongrie. Si des jeunes éduqués sont capables d'en esquisser le projet, la population locale – composée de petits bourgeois, d'artisans – aux mœurs patriarcales, et aux conditions sociologiques contraignantes, n'offre pas un terreau propice à sa survie, et sa consolidation.

[246] *Ibid.*
[247] *Ibid.* p. 141
[248] *Ibid.*
[249] O. Fillieule, « Temps biographique, temps social et variabilité des rétributions », art cit.
[250] *Ibid.*
[251] *Ibid.*, p. 37.

2. L'engagement obstiné d'un aspirant idéologue

Dans ce contexte, l'émergence du Sokol serbe repose bien davantage sur l'initiative d'un acteur singulier que sur un mouvement collectif. Le médecin Laza Popović (1877-1946), véritable créateur du Sokol serbe, tout en manifestant son affection pour l'exaltation des étudiants, affiche à ce sujet un réalisme surprenant : « La jeunesse, la poésie et le romantisme, c'est une chose, le travail en est une autre[252] ». Revenu s'installer à Sremski Karlovci, sa ville de naissance, après avoir poursuivi des études à Vienne, Laza Popović est conscient que pour pouvoir s'implanter parmi les Serbes, la gymnastique associative doit changer de nature : elle doit passer d'être une activité urbaine et bourgeoise à un mouvement populaire. Il engage en ce sens un chantier conséquent. Voici comment il relate, lui, la création et l'émergence d'un premier club sokol parmi les Serbes d'Autriche-Hongrie

> En 1903, la jeunesse universitaire serbe a organisé une réunion à Sremski Karlovci, qui a suscité une certaine émotion parmi les jeunes de la ville, ainsi qu'une envie de se mettre au travail. À cette époque-là, j'étais également à Sremski Karlovci. Et même si j'étais en tant qu'homme mûr, éloigné de la jeunesse qui voulait créer quelque chose, j'ai été emporté par son entreprise et j'en suis même devenu le moteur. Ils voulaient créer une sorte de club d'escrime, de football ou quelque chose de similaire. Dans leur recherche d'un format institutionnel adéquat s'est présentée une suggestion inédite. À l'époque, un Tchèque du nom de Josif Krautz habitait à Karlovci, et j'étais son médecin. En discutant avec lui des idées des jeunes, il a évoqué l'idée de fonder une société sokol. Je l'ai prié d'écrire à son frère, président du club sokol de Kutna Hora en Bohème pour lui demander des instructions et leur statut. Il nous a renvoyé les instructions et le statut de la société tchèque. Nous avons également sollicité un statut auprès du Sokol croate de Zagreb, puis, nous nous sommes réunis pour rédiger le nôtre, nous l'avons envoyé aux autorités pour autorisation et attendu leur retour… Puis, nous avons élu un comité, et c'est ainsi que le 'Sokol serbe de Sremski Karlovci' a vu le jour.[253]

La présence d'un Tchèque dans la petite ville de Syrmie ne doit pas surprendre. En effet, depuis les années 1870, le Sokol praguois travaille activement à diffuser sa gymnastique slave, et comme nous l'avons vu dans la section précédente, il envoie ses instructeurs dans tout l'Empire. De plus, l'importante migration tchèque en Bosnie-Herzégovine, Slavonie et Voïvodine, depuis la fin du XIXe siècle, que ce soit dans des colonies agricoles ou dans des zones urbaines, pour y exercer en tant qu'artisans, commerçants ou fonctionnaires publics au service du gouvernement autrichien[254], en fait nécessairement des « passeurs », missionnés ou spontanés, d'idées et de pratiques issues des villes de Bohème et de Moravie.

C'est probablement sous les conseils des Tchèques, que les Serbes contactent également rapidement les sokols slovènes. Dans une lettre rédigée le 25 mai 1904 par le secrétaire Nikola

[252] L. Popović, *Sokolski veleizdajnički proces u Zagrebu, op. cit*. p. 108.
[253] Ibid. p. 105.
[254] Milan Balaban, *Češi v Bosně a Hercegovině 1878-1941*, Mémoire de Master (Histoire), Univerzité Palacký, Olomouc, 2009, p. 37-39.

Maksimović de la nouvelle société du Sokol serbe (*Srpski Soko*) adressée au Sokol de Ljubljana, ils affichent leur volonté « d'intégrer la grande famille des Sokols slaves » et sollicitent leur soutien[255]. Les sokols serbes joignent également à leur envoi aux « frères » slovènes un exemplaire de leurs statuts, ainsi qu'une liste des membres de leur bureau, approuvée le 19 janvier 1904. Celle-ci ne comprend pas d'étudiants mais surtout des adultes investis dans leur encadrement, tels que des professeurs du *gymnasium* – notamment le président de l'association, Stevan Popović, ou encore l'écrivain engagé dans la cause nationale, Milan Budisavljević (1974-1928). Y figurent également des fonctionnaires et des acteurs de la philanthropie locale comme des employés des Fonds nationaux *(Srpski narodni fondovi*) – fonds de dotations gérés par l'éparchie, servant à financer les institutions serbes en Autriche-Hongrie et à attribuer des bourses aux étudiants. Dans cette liste, Laza Popović, médecin indépendant propriétaire de son cabinet, fait figure d'exception. Élu « guide » (*vođa)*, il devient néanmoins rapidement le principal porte-parole de l'association.

Dès les premiers jours de la vie du Sokol serbe, Popović affiche une ambition assurée et un fort désir d'action. Il s'impose incontestablement comme un leader. Pourtant, le personnage est tout sauf charismatique. En effet, contrairement à Friedrich Jahn, le *Turnvater,* ou même à Miroslav Tyrš, qui, comme nous l'avons vu, arrivent aisément à s'entourer d'« adeptes », Popović n'est pas une figure tutélaire pour la jeunesse – avec laquelle il avoue lui-même être en décalage. Il n'y a aucune trace de l'attraction ou de la fascination qu'il aurait pu exercer sur eux, et les rares textes biographiques qui lui sont consacrés sont avares en informations autres que factuelles[256]. Il est généralement dépeint comme un homme sérieux et réservé, un travailleur national infatigable, « imprégné de l'idéalisme sokol[257] », ayant « consacré toute sa vie à travailler dur dans les champs non labourés du Sokol[258] ». Ce n'est qu'à l'occasion des « procès pour haute trahison », intentés en 1915 par l'Autriche contre les principaux responsables du Sokol serbe accusés de trahison après l'Attentat de Sarajevo, que l'on apprend qu'il est marié et père de deux enfants[259]. En dehors de cette mention, il n'est nulle part fait état de sa famille, qui semble rester totalement en marge de son engagement. Il est également rarement question de son activité professionnelle, et lui-même ne semble pas l'articuler à son action au sein de l'association. De même, aucune trace de socialisation étudiante notable ne demeure de son passage à Vienne.

[255] Lettre de Maksimović au Sokol de Ljubljana et Statuts du Sokol serbe de Sremski Karlovci, 24 mars 1904. ARS. Fonds Ljubljanski Sokol, AS 641 1389 012

[256] Ante Brozović, « Brat Laza Popović pedesetogodišnjak » [Le frère Laza Popović, quinquagénaire], *Sokolski Glasnik*, année 9, n°22-24, Ljubljana, le 30 novembre 1927, p.339-343. Vladan Vukasinovic et al., « Contribution of MD Laza Popovic to the development of Serbian and Yugoslav Sokol movement », *Vojnosanitetski pregled*, 1 octobre 2016, vol. 73, p. 976-979.

[257] A. Brozović, « Brat Laza Popović pedesetogodišnjak », *op.cit.*, p. 339

[258] *Ibid.*

[259] L. Popović, *Sokolski veleizdajnički proces u Zagrebu*, *op. cit*., p. 103.

Néanmoins, son engagement dans le Sokol ne constitue pas la première manifestation de son désir de porter une parole publique. En effet, alors étudiant, Laza Popović s'essaie à la littérature, avec deux récits, *Josif* (1898) et *Septime* (1900), publiés dans la revue *Zora*[260]. La réception limitée de ses écrits le pousse probablement à abandonner toute aspiration artistique et à opter pour le choix plus conformiste de retourner dans sa ville natale. De retour à Karlovci, il tente de poursuivre des recherches scientifiques en parallèle de ses consultations, mais ses publications – quelques articles et un livre peu remarqué sur la question de l'hygiène sexuelle, *Seksulana higijena* publié en 1905 – ne lui offre pas de visibilité. On peut donc dire que Laza Popović apparait comme un homme confidentiel, aux ambitions intellectuelles inassouvies. Les quelques portraits dévoilés dans les publications du Sokol le montrent d'ailleurs éternellement grave, n'esquissant jamais un sourire. Tout se passe comme si son image publique, sobre et fermée, traduisait la tension entre une aspiration à exister dans l'espace intellectuel et l'échec de quelques tentatives timides de s'y imposer. Mais c'est précisément cette quête de légitimité qui éclaire son intérêt pour le Sokol. Ni passionné par la gymnastique, ni animé par un souci hygiéniste ou éducatif, Laza Popović découvre le mouvement par l'intermédiaire du Tchèque Krautz et avoue lui-même qu'il n'en avait auparavant aucune connaissance[261]. Il ne sera d'ailleurs jamais un gymnaste assidu. S'il comprend vite que pour motiver les troupes, la dimension technique est essentielle, il reste quant à lui, exclusivement engagé dans les dimension administratives et « idéologiques » du travail de l'association. Il comprend vite que le Sokol constitue pour lui un espace de projection possible, un terrain où l'action intellectuelle, peut suppléer l'absence de reconnaissance dont il fait l'objet.

Laza Popović élabore une vision du Sokol comme une construction culturelle et philosophique. Il le rappelle lors de son procès en 1915 : « connaitre le Sokol est très difficile. Il faut lire des bibliothèques entières. Durant les cinquante dernières années de son existence, le Sokol a créé une structure culturelle complexe, marquée par le sceau de l'idéalisme[262] ». Ce qui l'attire c'est la capacité du mouvement à atteindre les populations au-delà de son propre réseaux bourgeois, urbain, éduqué et privilégié. Quand ses écrits de jeunesse sont restés confinés aux cercles lettrés, le principe « démocratique » du Sokol lui permettrait de toucher plus loin, de « réunir l'homme éduqué et le dernier paysan[263] », et surtout de faire le lien entre la culture physique, telle que pratiquée dans la Grèce antique[264] et la culture nationale, qu'il présente comme

[260] V. Vukasinovic et al., « Contribution of MD Laza Popovic to the development of Serbian and Yugoslav Sokol movement », art cit.
[261] L. Popović, *Sokolski veleizdajnički proces u Zagrebu*, *op. cit*., p. 106.
[262] *Ibid*., p. 105.
[263] L. P. « Sokolska ideja » [Idée sokole], *Srpski Sokol*, Karlovci, 1er février 1907, (anné 1), n°3, p.58.
[264] *Ibid.*

l'étendard de la pensée moderne : « telle que définie par l'avenir des peuples, telle que cherchée et exigée par la liberté, l'épanouissement et le progrès des peuples[265] ». Pour Popović, le Sokol est donc une synthèse parfaite, entre tradition et modernité, une synthèse qu'il aime à décrire avec des métaphores lyriques, qui révèlent davantage son talent de penseur que son talent de poète :

> De ces deux éléments, comme de deux sources profondes et cachées qui surgissent du cœur même de la vie et lui donnent son mouvement éternel, coulent les énergies accumulées et contenues, et elles fusionnent soudainement dans un puissant tourbillon, comme lorsque les barrages se remplissent, libérés, créant l'immense fleuve Sokol. Toute l'œuvre et la vie sokole dans le passé, le présent et l'avenir coulent dans ce fleuve[266].

Cette construction intellectuelle s'accompagne rapidement d'un investissement concret. Dès 1905, Laza Popović publie un nombre d'articles dédiés au Sokol serbe dans la nouvelle revue de la jeunesse *Omladinski Glasnik*, mais aussi dans les journaux des libéraux serbes de Croatie, *Novi srbobran,* l'organe de presse proche du Parti serbe indépendant de Svetozar Pribićević, membre éminent de la coalition croato-serbe, et *Novosadski branik,* organe du Parti indépendant de Hongrie. Ce qu'il appelle la « propagande créatrice » (*životvorna propaganda*)[267] passe aussi par l'organisation d'évènements sociaux, de fêtes populaires pour attirer de nouveaux membres et augmenter les fonds de caisse de l'association[268]. L'année suivante, il fait venir un instructeur tchèque qui, sous son impulsion, encadre les premiers véritables entraînements de gymnastique et organise également un premier *slet*. L'année 1906 marque surtout la parution du premier numéro de la revue mensuelle *Srpski soko* (« Sokol serbe »), que Popović publie et finance personnellement à perte[269]. Cette revue devient néanmoins pour lui un véritable porte-voix, à travers lequel il commence à élaborer et diffuser ce qui prendra progressivement la forme d'une véritable « idéologie sokol ».

3. Une gymnastique aux caractéristiques « serbes »

Une des principales stratégies de Laza Popović pour populariser le Sokol consiste à l'ancrer dans les « racines serbes », et de faire de la culture nationale à la fois le moyen et l'objet de sa diffusion. Autrement dit, il conçoit le Sokol comme un système qui, tout en s'appropriant « la culture populaire serbe » (*srpska narodna kultura*) pour gagner en légitimité et en attractivité, en

[265] *Ibid.*
[266] *Ibid.*
[267] « Srpski Soko u Karlovcima. Izveštaj D-ra Laze Popovića, starešine Sokola u Karlovcima, podnešen glavnoj skupštini od 10. marta 1907 » [Le Sokol serbe à Karlovci. Rapport du Dr Laza Popović, dirigeant du Sokol de Karlovci, présenté à l'assemblée générale du 10 mars 1907.], *Srpski soko*, Karlovci, 10 mars 1907, (année 1), n° 5, p. 91.
[268] L. Popović, *Sokolski veleizdajnički proces u Zagrebu*, *op. cit*., p. 105.
[269] *Ibid.*

devient également l'outil de transmission et de valorisation privilégié. Ce double mouvement – emprunt et diffusion – lui permet de présenter le Sokol comme un projet à la fois ancré dans la tradition et porteur d'un idéal de modernisation par l'idée nationale.

Sur le plan théorique, le Sokol serbe de l'intellectuel Popović se présente donc comme un système émancipé de la tutelle du Sokol tchèque. Bien qu'il n'ait aucune compétence en éducation physique, il développe une théorie gymnique qui combine « l'athlétisme » et « les jeux populaires » – l'athlétisme vient compléter la formation physique offerte par les exercices sur agrès et ceux inspirés de la gymnastique suédoise, tandis que les jeux populaires établissent un lien avec la « longue tradition de pratique physique chez les Serbes[270] ». Popović fait là référence aux activités et compétitions ludiques pratiquées dans les campagnes et villages pendant les foires et durant le temps libre des paysans. Il mentionne des jeux décrit dans *Srpske narodne igre* (« Jeux populaires serbes », 1868) de Vuk Vrčević, ou *Gimnastika i Junacke igre* (« Gymnastique et jeux héroïques » 1904) de Sreten Pašić, ou encore le livre *Narodne igre sa sela i zbora* (Jeux populaires des campagnes et réunions 1905)[271]. Dans le style lyrique de ses premiers écrits, Laza Popović parle de ces exercices comme de « quelque chose de plus fort que les généralités, quelque chose de plus fantastique que le peuple, quelque chose d'unique[272] ». « Il y a en eux, nos propres caractéristiques, notre pouvoir, notre imagination – en un mot notre poésie[273] », dit-il.

Sur le plan symbolique et idéologique cette vision idéalisée de la ruralité s'inscrit dans une conception de la nation fortement influencée par l'imaginaire élaboré par le linguiste et folkloriste Vuk Stefanović Karadžić, réformateur de la langue serbe et « inventeur » de sa tradition[274]. Comme le rappelle Slobodan Naumović, Vuk Karadžić « connecte systématiquement la nation et la nationalité avec la paysannerie simple et illettrée, idéalisant cette strate comme l'unique porteur du peuple (*Volk*), digne d'être utilisé dans la rhétorique nationaliste et populiste[275] ». Cet imaginaire ne reste pas cantonné au domaine des idées, il s'impose aussi comme dominant dans le discours politique. Dans *Entangled Paths Towards Modernity*[276], Augusta Dimou montre que les

[270] L.P. « O srpskim narodnim igrama » [Sur les jeux populaires serbes], *Srpski Soko,* Karlovci, 1er décembre 1906, (année 1), n°1, p. 1-6.

[271] Jeux en onomatopées, saut en longueur, saut en hauteur, « *Puš-kape* », *« topa-topa-kuc-kuc* », « *babine rupe* » (« les trous de la grand-mère »), « *kolenima o drvo* » (« genoux dans l'arbre »).

[272] L.P. « O srpskim narodnim igrama », art. cit p. 1.

[273] *Ibid.*

[274] Sur le rôle de Vuk Karadžić dans la fabrique nationale serbe voir Aleksandar Pavlović et Srđan Atanasovski, « From Myth to Territory: Vuk Karadžić, Kosovo Epics and the Role of Nineteenth-Century Intellectuals in Establishing National Narratives », *The Hungarian Historical Review*, 2016, vol. 5, nº 2, p. 357-376.

[275] Slobodan Naumović, « Instrumentalised Tradition: Traditionalist Rhetoric, Nationalism and PoliticalTransition in Serbia, 1987-1990 » dans Miroslav Jovanović, Karl Kaser et Slobodan Naumović (eds.), *Between the Archives and the Field. A Dialogue on Historical Anthropology of the Balkans*, Belgrade & Graz, Zur Kunde Südosteuropas & Udruženje za društvenu istoriju, 1999, p. 183.

[276] Augusta Dimou, *Entangled Paths Toward Modernity: Contextualizing Socialism and Nationalism in the Balkans*, Budapest & New York, Central European University Press, 2009.

partis, en particulier en Serbie, le Parti radical (*Radikalna stranka*) – formation populiste dominante issue des premiers mouvements socialistes balkaniques[277] – s'approprient cette figure idéalisée du paysan comme une véritable réponse à la modernisation. Cette réponse, interprétée par Augusta Dimou comme « émotionnelle, défensive et profondément national[278] », consiste à affirmer que les structures patriarcales sont « le dépositaire authentique des valeurs serbes[279] ». Face aux bouleversements de la modernité, il ne s'agit donc pas d'adopter des modèles exogènes, mais de se réaffirmer en s'appuyant sur ses « forces natives », sur un « arsenal autochtone », dont la vertu suprême serait « l'esprit égalitariste du monde rural[280] ». Ce parti-pris est partagé parmi les Serbes de l'Empire, qui, comme le souligne Nicholas Miller, malgré un progressisme affiché, n'en abandonnent pas moins « la préservation de l'identité culturelle serbe[281] » comme mission essentielle. Enfin, cette vision est aussi implantée dans l'opinion publique, notamment par le travail de la presse qui diffuse régulièrement des images stéréotypées des figures nationales. Comme l'a montré Nives Rumenjak, la presse serbe de Croatie oppose régulièrement deux images contrastées : d'un côté, le Serbe urbain émancipé, caricaturé comme un homme obèse et ridicule, engoncé dans un frac trop petit ; de l'autre, l'homme du peuple représenté de manière flatteuse sous les traits d'un soldat-berger, élancé, robuste et vêtu du costume traditionnel. Elle décrit avec précision la manière dont se construit cette figure stéréotypée :

> Les figures héroïques de paysans aux larges épaules coiffés de chapeaux coniques noirs, arborent de sombres moustaches et une chevelure épaisse, ils tiennent dans leurs mains un solide bâton de berger, et sont chaussés d'*opanci*[282] en cuir. Ces attributs servent de métaphore de la force et de la combativité des Serbes, à l'invincibilité de leur 'mentalité' militaire séculaire[283].

Bien qu'il s'inscrive dans cette lignée intellectuelle, Laza Popović, citadin et bourgeois formé à Vienne, et s'il est aussi fascinée par cette figure idéalisée du paysan serbe, manifeste aussi une certaine forme de supériorité à l'égard de ce même paysan, en concédant qu'il demeure dépourvu d'éducation. Sur un ton paternaliste, il le décrit comme fréquemment en proie à des « émotions largement partagées mais mal comprises[284] » telle que « l'hostilité générale envers ce

[277] Sur le Parti radical voir Milan St Protić, *Between democracy and populism: political ideas of the People's Radical Party in Serbia (the formative period: 1860's to 1903)*, Belgrade, Institute for Balkan Studies, Serbian Academy of Sciences and Arts, 2015.

[278] A. Dimou, *Entangled Paths Toward Modernity*, *op. cit.*, p. 80.

[279] *Ibid.*

[280] *Ibid.*

[281] Nicholas Miller, « Two Strategies in Serbian Politics in Croatia and Hungary before the First World War », *Nationalities Papers*, juin 1995, vol. 23, nº 2, p. 327-351.

[282] Les *opanci* (au singulier *opanak*) sont des chaussures paysannes traditionnelles portées dans l'ensemble des Balkans. Fabriquées en cuir, elles se ferment à l'aide d'une bride ou d'une boucle et se distinguent par leurs extrémités relevées en forme de corne, souvent ornées de motifs décoratifs sur le bout du pied.

[283] Nives Rumenjak, « Manjinski identitet i autostereotipi: srpska karikatura u Hrvatskoj 1896.-1902. », *Časopis za suvremenu povijest*, 1 décembre 2006, vol. 38, nº 2, p. 549-567.

[284] L.P., « O seljačkim Sokolima » [Sur les sokols paysans], *Sprski Soko*, Karlovci 1er décembre 1906 'année 1), n° 1, p. 8.

qui est étranger[285] » et qu'il apparait ainsi à ses yeux comme la cible principale d'une mission qui doit être éducative. Il s'attache donc à travers le Sokol à « diffuser les connaissances sur la culture serbe[286] », faire découvrir « les richesses de la culture serbe[287] » à une population, qui, paradoxalement, incarne le plus authentiquement l'idée nationale – mais sans la comprendre vraiment. De formuler ce paradoxe en des termes explicites : « ce n'est que quand les membres sauront véritablement ce qu'est la nation serbe, qu'ils pourront l'aimer et vivre pour elle[288] ».

Laza Popović, plaide donc pour la création de « clubs sokols paysans », qui incarnent, selon lui, « le véritable futur du Sokol serbe[289] ». Au sein de ces clubs, il défend l'instauration d'une éducation nationale qui ne reposerait pas sur « l'éveil du sentiment héroïque[290] », que le paysan posséderait de manière innée. Elle passe essentiellement par l'élaboration d'une formation pratique destinée à des populations en proie à de multiples difficultés – souvent illettrées, pauvres et vivant souvent dans des conditions d'insalubrité[291]. Il préconise ainsi d'avoir à leur égard une véritable politique sociale, reliant par cette proposition son action « nationale » à une conception de la modernité lié à la prévention sanitaire. Cette mission consiste à sensibiliser les populations aux pratiques d'hygiène et à leur apprendre la gestion du foyer, mais aussi « l'épargne, la sobriété et la lutte contre les vices[292] ». Laza Popović met ainsi sur un pied d'égalité l'hygiène (de vie) et l'honnêteté dont il fait une valeur indispensable et intrinsèque à l'identité serbe : « [u]ne nation serbe ivre est une honte ! Une nation serbe tapageuse est une honte ! Une nation serbe furieuse est une honte, et une nation serbe pauvre est une honte ![293] », affirme-t-il. Le médecin offre ainsi l'une des premières manifestations de ce qui deviendra un engagement majeur du Sokol : la lutte contre l'alcoolisme en nouant des contacts avec les premières sociétés de tempérance alors en formation dans la région[294].

[285] *Ibid.*
[286] *Ibid.*
[287] *Ibid.*
[288] *Ibid.*
[289] *Ibid.* p. 7.
[290] *Ibid.* p. 9.
[291] Voir Marie-Janine Calic, *A History of Yugoslavia*, Translation edition., West Lafayette, Purdue University Press, 2019, p. 14-17.
[292] L.P., « O seljačkim Sokolima », art. cit. p. 9.
[293] *Ibid*. p. 8.
[294] Sur le mouvement de la tempérance en Croatie et dans l'espace yougoslave voir: Iva Salopek Bogavčić, « O pitanjima alkoholizma i protualkoholnoga djelovanja početkom 20. stoljeća u Trojednoj Kraljevini », *Povijesni prilozi*, 6 juillet 2020, vol. 39, nº 58, p. 111-148 ; Linda A. Bennett, « The Temperance Movement in Yugoslavia: The Role of the Medical Profession, 1900-1940 », *Contemporary Drug Problems*, 1992, vol. 19, p. 75-107.

Ainsi, en 1904, voit le jour dans le comté de Dvor – un village majoritairement peuplé de Serbes situé à la frontière entre la Croatie et la Bosnie – le premier Sokol paysan, conçu comme un champ d'essai pour le projet de Laza Popović. Inauguré le 1er mai, quelques mois seulement après la création de son pendant à Sremski Karlovci, ce club atypique se heurte d'emblée à des résistances avec la Présidence régionale des affaires intérieures (*Zemaljska vlada*), qui refuse de valider ses statuts, arguant que la communauté rurale serait « trop insignifiante » pour accueillir une telle association[295]. Ce refus initial illustre bien à quel point la société de gymnastique reste encore perçue comme une institution intrinsèquement urbaine. Pour justifier la légitimité du projet, le bureau de l'association réunit le témoignage de dirigeants municipaux, les déclarations de sept pops des environs et de presque toutes les personnalités influentes du village, qui confirment toutes être prêtes à devenir membre et à garantir l'exercice d'une société de gymnastique[296]. Malgré ces appuis, il faut attendre 1907 et l'intervention décisive de certains membres du Sokol engagés politiquement au sein de la coalition croato-serbe, pour que le club de la communauté rurale obtienne la validation officielle de ses statuts[297].

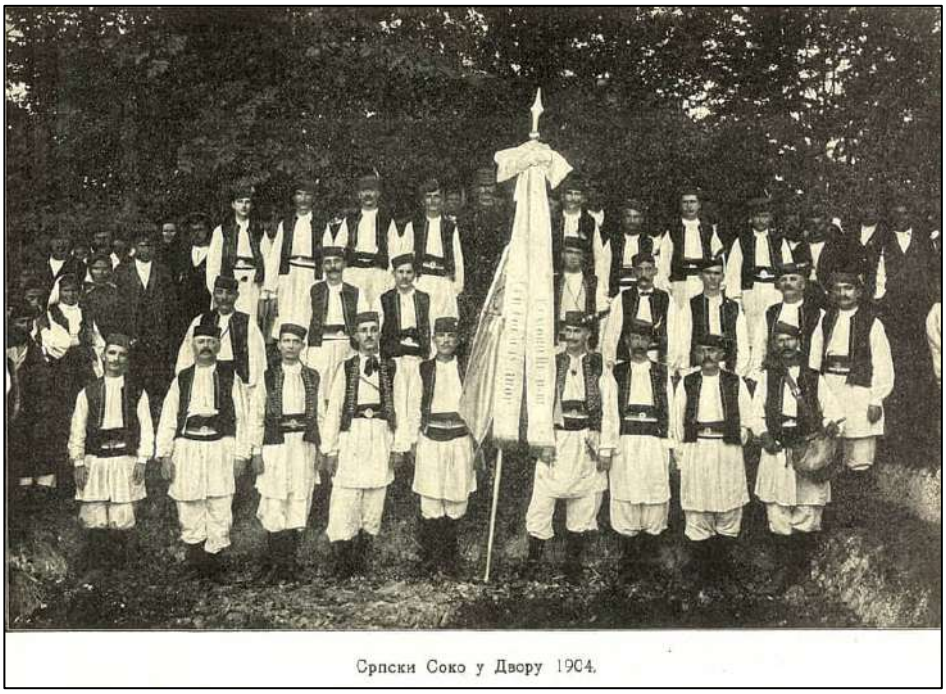


Figure 17: *Portrait de groupe du Sokol serbe de Dvor en costume traditionnel*. Source non identifiée (reproduction numérique)

[295] « Borba za sprskog sokola u Dvoru » [Le combat pour un Sokol serbe à Dvor], *Srpski Soko,* Année 1, n°2, Karlovac, janvier 1907, p.31-36.
[296] *Ibid.*
[297] *Ibid.*

Contrairement aux membres des clubs des zones urbaines, qui, comme nous l'avons vu dans les sections précédentes, défilent en uniforme de cérémonie, ceux du club de Dvor choisissent d'apparaitre en costume traditionnel serbe de la région de la Krajina. Un portrait de groupe daté de 1904 illustre bien cette singularité avec pour unique signe d'appartenance au mouvement sokol, la plume de faucon que certains arborent sur leur couvre-chefs (figure 17). Plus qu'une affirmation d'allégeance au mouvement slave des sokols, ce choix vestimentaire traduit la volonté de mettre en avant l'appartenance à la communauté nationale serbe et à la ruralité, dont l'imaginaire idéalisé s'incarne parfaitement dans la blancheur immaculée du costume folklorique. La gymnastique, au sens strict, reste marginale dans les pratiques de l'association, d'autant que le club ne dispose pas de véritable instructeur. Les activités physiques se réduisent à des jeux populaires évoqués par Laza Popović : saut en hauteur ou en longueur, lancé de pierre sur l'épaule, course à pied. Ces épreuves sont organisées lors de fêtes communautaires, où la participation des habitants du village est massive[298]. Mais la vie de l'association repose surtout sur d'autres formes de sociabilité : déambulations collectives, participation aux liturgies, réunions en plein air. Dans ce cadre, la lutte contre l'alcoolisme constitue un autre axe majeur, avec des débats et autres discussions publiques organisées pour sensibiliser la population aux méfaits de la boisson. Enfin, le club met également sur pied un orchestre de tamboura (*Tambura ou Tamburica*)[299] et une chorale qui distribue des livrets de chants sokols, où l'image du faucon héroïque se trouve fréquemment invoquée à travers une référence divine :

> Oh grand Dieu, fortifie et protège,
> Le travail de nos sokols !
> Renforce ces poitrines serbes,
> Chéris les pensées serbes au-delà de toutes !
> Puissent-elles atteindre les collines escarpées,
> Que l'on voit au-dessus de nous !
> Que de ces hauteurs resonne
> Le timbre éclatante des sokols[300].

Si elle peut paraitre insolite dans le cadre des activités d'un mouvement qui affiche son caractère libéral et essentiellement séculier, la référence divine ne doit pas ici être entendue au sens littéral, mais plutôt être lue ici à la lumière du rapport singulier que les Serbes entretiennent avec leur Église. Dans l'espace habsbourgeois celui-ci se développe dans le contexte des privilèges octroyé à l'Église orthodoxe au début du XVIIIe siècle par l'empereur Leopold, et qui voient

[298] *Spomenica 1905-1925 život i rad Sokolstva u Dvoru* [Publication commémorative 1905-1925 : Vie et activité du Sokol à Dvor], Dvor, 1925, p. 2-16.

[299] Instrument à cordes pincées de la famille du luth qui occupe une place centrale dans les pratiques musicales Croates de Slavonie et parmi les Serbes de Vojvodine.

[300] P. Pavlović et K. Pantelić Babić (eds.), *Sokolske pesme*, *op. cit.*, p. 34.

l'Église se poser représentante de la communauté. Assumant non seulement une fonction spirituelle, mais aussi un rôle séculier, elle est juge dans les litiges civils, collectrice d'impôts, et représentante politique *via* les conseils religieux nationaux réguliers (*narodno-crkveni sabor*) – véritables assemblées nationales chargées d'organiser la hiérarchie du clergé et de gérer la vie communautaire au-delà des clivages partisans. Mais surtout, l'Église orthodoxe se fait le porte-étendard de la préservation de la culture nationale serbe, en transmettant ses rites et en participant à la création de ses mythes[301]. En ce sens, elle est bien plus qu'une institution religieuse, c'est une institution nationale et en tant qu'institution centrale de la communauté, elle est incontournable[302].

Ainsi, les fêtes religieuses – notamment celles qui ont lieu par beau temps comme Pâques, la Pentecôte ou l'Ascension – constituent des occasions privilégiées pour les clubs sokols serbes d'organiser leurs exercices publics. Cette pratique se retrouve également chez les sokols slovènes et croates, qui profitent de ces mêmes dates pour leurs fameuses excursions. À cela s'ajoutent les sorties pour les célébration d'origine païenne comme l'Aube du premier mai (*Prvomajski uranak*) ou la Saint George – des traditions qui perdurent jusqu'à la période de l'entre-deux-guerres[303]. Lors de ces célébrations, il arrive fréquemment que des rites religieux soient célébrés et que des excursions soient organisées vers des monastères. D'ailleurs, les premiers *slets* annuels du Sokol serbe ne prennent pas place dans un environnement urbain comme ceux des sokols croates et slovènes, mais sur le terrain de l'enceinte du monastère Ravanica, dans le massif montagneux de Fruška Gora, en Voïvodine. Enfin, le rapport symbolique entre le Sokol serbe et l'Église est renforcé par le rôle du patriarche Georgije Branković lui-même, qui, en 1907, devient un contributeur privilégié du club de Sremski Karlovci en faisant don d'une maison pour qu'elle serve de *sokolana*[304]. Ce rapport particulier avec l'Église distingue le cas serbe des Sokols slovènes et croates, alors que se dessine une fracture nette entre le mouvement de gymnastique et l'Église catholique. L'émergence d'ecclésiastiques politisés tels qu'Anton Mahnič (1850-1920) ou Janez Evangelist Krek (1865-1917), hostiles à ce qu'ils perçoivent comme une sécularisation et une libéralisation de la société, pousse la population attachée au catholicisme à considérer le Sokol

[301] Maria Falina, *Religion and Politics in Interwar Yugoslavia: Serbian Nationalism and East Orthodox Christianity*, New York, Bloomsbury Academic, 2023, p. 23. Sur le rapport entre religion orthodoxe, État et société dans l'espace yougoslave voir : Maria Falina, « Svetosavlje: A Case Study in the Nationalization of Religion », *Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte*, 2007, vol. 101, En ligne ; Pieter Troch, « The Intertwining of Religion and Nationhood in Interwar Yugoslavia: The School Celebrations of St Sava's Day », *The Slavonic and East European Review*, 2013, vol. 91, nº 2, p. 235-261.

[302] Robin Okey, *Taming Balkan Nationalism: The Habsburg « Civilizing Mission » in Bosnia 1878-1914*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2007, p. 232.

[303] P. Troch, « The Intertwining of Religion and Nationhood in Interwar Yugoslavia », art cit.

[304] Voir le rapport du trésorier lors de l'Assemblée générale du 10 mars 1907. « Srpski Soko u Karlovcima » [Le Sokol serbe de Karlovci], *Srpski Soko*, Karlovci, 25 mars 1907, (année 1), n° 6, p.115. La maison ne sera pas utilisée comme *sokolana* ni comme foyer car trop petite, ses dimensions ne convenant pas aux activités des gymnastes.

comme un concurrent direct de l'Église[305]. Dans ce contexte apparaît aussi en Moravie le premier mouvement de gymnastique catholique, l'Orel (*l'Aigle*), fondé par l'évêque Jan Šrámek, en réaction à la popularité grandissante du Sokol et à son affirmation d'une identité séculière dans l'espace tchèque[306].

Mais surtout, plus encore que les fêtes religieuses, c'est la Saint-Guy (*Vidovdan*) qui constitue le moment fort du calendrier du Sokol serbe. À partir de 1906, les *slets* sont organisés chaque année, à l'occasion de cette journée particulière commémorant la bataille de Kosovo de 1389, qui opposa l'armée serbe à l'armée ottomane. Célébrée le 28 juin, cette date est érigée en jour férié par l'État serbe et par l'Église dès 1889[307]. À la même époque, l'événement, hautement mythifié, acquiert une place centrale dans la construction symbolique de l'identité serbe, mais aussi plus largement sud-slave. Devenue l'un des piliers du discours national, la commémoration de Vidovdan s'impose donc comme une date clé pour le Sokol – statut qu'elle conserve aussi durant l'entre-deux-guerres. Traditionnellement, les festivités de *Vidovdan* sont l'occasion pour les villageois et les paysans de « faire la fête, boire et même de se battre[308] », dans ce qui ressemble davantage à une foire qu'à une cérémonie religieuse. Cette dimension profane et communautaire, loin de le contredire, s'articule paradoxalement avec un lien étroit au cadre religieux, avec l'Église orthodoxe, en tant qu'institution nationale, qui demeure présente et garante de la mémoire historique.

Toutefois, malgré cette proximité affichée avec la culture populaire et l'identité nationale, le projet de Laza Popović ne produit pas d'adhésion escomptée parmi les paysans. Beaucoup demeurent sceptiques face à la gymnastique, certains allant jusqu'à s'en moquer publiquement[309]. En pratique, il s'avère bien plus difficile de mobiliser une population rurale qui n'a ni le temps, ni l'espace pour s'entraîner, et qui perçoit souvent l'engagement sokol comme « une perte de temps[310] ». En 1905, Popović initie néanmoins la création du district de Fruška Gora réunissant tous les clubs de la région de Syrmie, rassemblant un petit millier de membres[311]. Cette expansion

[305] Sur les relation entre le Sokol et l'église catholique au début du XXème siècle voir A. Šafarič, *Prepletenost politike in telesne kulture*, *op. cit.*

[306] Sur l'Orel en Moravie voir Tomáš Tlustý, « The Beginnings and the Development of the Orel organization in Moravia until 1914 », *Studia sportiva*, 16 mai 2018, vol. 12, n° 1, p. 94-106.

[307] Sur la commémoration de Vidovdan voir Milica Bakić-Hayden, « National Memory as Narrative Memory: The Case of Kosovo » dans Maria Todorova (ed.), *Balkan Identities. Nation and Memory*, Londres, Hurst & Company, 2004, p. 25-40 ; Dejan Djokic, « Whose Myth? Which Nation? The Serbian Kosovo Myth Revisited » dans Janos M. Bak et al. (eds.), *Uses and Abuses of the Middle Ages: 19th-21st Century*, Munich, Wilhelm Fink, 2009, p. 215-233 ; Slobodan G. Markovich, « Coping with the Memory of Gavrilo Princip and the Symbolism of Vidovdan in Serbia and Yugoslavia », *South Slav Journal*, 2015, vol. 4, n° 1-2, p. 26-57.

[308] L. Popović, *Sokolski veleizdajnički proces u Zagrebu*, *op. cit.,* p. 105.

[309] *Ibid.* p. 116

[310] R. Okey, *Taming Balkan Nationalism*, *op. cit.*, p. 163.

[311] *Ibid*.

reste largement illusoire car la majorité des membres ne sont pas issus de la paysannerie, mais appartiennent plutôt aux notabilités locales. Ainsi, à Dvor, le club est fondé et animé par un commerçant, Pero Bekić, et un avocat, Simo Živković – tous deux membres du Parti serbe indépendant – qui accueillent les assemblées générales et organisent des séances de gymnastique improvisées. Laza Popović lui-même en convient, malgré ses ambitions, le Sokol serbe évolue dans « un environnement défavorable[312] » et ne parvient pas à atteindre son objectif.

Ce relatif échec souligne que le développement du mouvement ne saurait se réduire à l'exaltation des seules « forces natives » serbes. D'ailleurs, au même moment, une limite similaire s'observe chez les autres Sokols sud-slaves, également confrontés à l'étroitesse d'un modèle conçu avant tout dans un cadre national. Comme nous l'avons vu dans ce chapitre, jusqu'au tournant du XXe siècle, partout où il s'implante, le Sokol agit comme un puissant vecteur de modernisation : il transforme la manière de faire de la politique, accélère des carrières professionnelles, dynamise la scène culturelle et stimule le développement de courants de pensée. Surtout, en favorisant la diffusion de nouvelles pratiques du corps, de la citoyenneté et de la collectivité, il participe à la transformation des sociétés sud-slaves et à leur inscription dans une culture politique plus large de la modernité européenne. Mais, à mesure que s'accélèrent les mutations de la fin du siècle et que s'affirme la circulation des différents modèles « nationaux », le projet sokol prend une nouvelle orientation. L'idéal de modernisation local tend progressivement à se muer en projet à vocation transnationale, porté par la montée en popularité des initiatives panslaves et yougoslave, et par l'ambition de construction d'un espace symbolique commun où la gymnastique, la culture et la politique s'articuleraient dans un langage partagé.

[312] L. Popović, *Sokolski veleizdajnički proces u Zagrebu*, *op. cit.,* p. 105.

CHAPITRE 2. LE *SLET* COMME DIVERTISSEMENT DE MASSE : DE LA MISE EN SCENE À L'EXPERIENCE (1890 et 1906)

« Salut à vous, ô chère fraternité sokole, dans la blanche métropole de la *croatité* ! Rassemblés sous l'orgueilleux étendard du Sokol, nous célébrons aujourd'hui le 'Vidovdan sokol', consacré à notre amour fraternel, jour de gloire du *sokolisme* – et de tout le slavisme ![1] ». C'est par ces mots que le comité d'organisation du premier *slet* international de Zagreb accueille, en 1906, les lecteurs du livret-guide remis aux invités et diffusé parmi les participants et spectateurs de l'évènement. Cette ouverture, à la fois solennelle et fraternelle, donne le ton de la fête et souligne la dimension hautement symbolique de ces rassemblements. Nés de la pratique des exercices publics, les *slets* évoluent à la fin du XIXème siècle en véritables « festivals[2] » publics, organisés à intervalles réguliers, rythmés par des cérémonies ritualisées et culminant dans un « spectacle de masse » où, comme le soutient Claire Nolte, « le gymnaste individuel disparaît dans une mer de mouvement pour créer l'illusion d'une cohérence nationale[3] ». Le terme même de *slet* – évoque dans les langues slaves l'image d'une nuée d'oiseaux en vol – est forgé par les sokols tchèques avant d'être rapidement repris par toutes autres branches « nationales » du mouvement.

L'essor de ces grands rassemblements est généralement interprété par la littérature comme une composante essentielle du développement des mouvements nationaux dans le contexte austro-hongrois. Le Sokol se distinguerait là d'autres associations en devenant une véritable machine à produire du spectaculaire, capable non seulement de représenter la nation, mais aussi d'impliquer directement les « masses » dans sa mise en scène. En empruntant à la théorie de la fabrique nationale par phases (ABC) développée par Miroslav Hroch dans son ouvrage *Social Preconditions of National Revival in Europe* (1885)[4], Claire Nolte dit ainsi que le rôle du Sokol tchèque serait essentiel à la transition entre la phase B – où le projet national est défendu par une poignée d'entrepreneurs nationaux et de patriotes engagés – à la phase C – où il devient soutenu par une large partie de la population. Selon l'historienne, le mouvement de gymnastique est un acteur décisif de cette transition, notamment parce qu'il s'avère capable de produire des rituels et des

[1] Lav Mazzura, *Prvi hrvatski svesokolski slet u Zagrebu: dana 1., 2., 3. i 4. rujna god. 1906* [Première slet international croate à Zagreb : les 1er, 2, 3 et 4 septembre 1906], Zagreb, Savez hrvatskih sokolskih društava, Dionička tiskara u Zagrebu, 1906, p. 1.

[2] Pour décrire ces événements, Claire Nolte emploie le terme de « festival », en référence à leur caractère éphémère, périodique et saisonnier. Ce terme est également utilisé par les Turners et par les historiens du mouvement gymnique allemand, qui parlent de *Turnfest* pour désigner les rassemblements de gymnastes organisés par la Deutsche *Turnerschaft.* Le mot « festival » me semble toutefois trop englobant pour rendre compte de la spécificité de ces manifestations : je préfère donc conserver ici le terme slave de « *slet* ».

[3] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 108.

[4] Miroslav Hroch, *Social Preconditions of National Revival in Europe: A Comparative Analysis of the Social Composition of Patriotic Groups Among the Smaller European Nations*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.

symboles, en imprégnant ses cérémonies de formes visuelles, acoustiques et verbales récurrentes destinées à diriger la population à des fins politiques[5]. De ce fait, le *slet* serait l'incarnation parfaite de ce que Claire Nolte décrit comme le passage d'un nationalisme centré sur la langue (*lingacentric*) à une forme plus iconique (*iconocentric*), visuellement et sensoriellement accessible à un public large[6]. Les *slets* apparaissent ainsi comme de puissants dispositifs de mobilisation collective, parfois analysés à travers le prisme d'un endoctrinement des « masses ».

L'usage du terme masse est à mettre là en relation avec un *zeitgeist* propre à la *fin de siècle*, appuyé par l'important écho des théories de psychologie sociale qui, avec Gustave Le Bon[7] , prédisent l'entrée dans « l'ère des foules » – ce changement civilisationnel où l'individu rationnel laisserait place à une foule inconsciente et « suggestionnée », et dont les « sentiments » et « pensées » seraient « orientées dans un sens déterminé ». L'avènement dans les années 1920 et 1930 de mouvements politiques décrits comme « de masse » vient confirmer cette lecture, appuyée aussi par les travaux incontournables de George Mosse sur le rôle des symboles et des rituels dans leur « nationalisation » et le lien qu'il fait entre les festivals des *Turner*, les *Turnfest,* et la politique esthétique du Troisième Reich[8]. Mais s'ils apparaissent bien au moment de l'essor de la « politique de masse », il serait néanmoins réducteur d'établir un parallèle direct entre les *slets* du Sokol et les grandes manifestations de l'entre-deux-guerres caractéristiques des régimes autoritaires. Claire Nolte avertit elle-même, « [b]ien que les gouvernements totalitaires du XXème siècle aient repris le style et les symboles de ces mouvements nationaux du XIXème siècle, le lien entre eux est ténu et doit être 'cherché dans des contextes sociaux particuliers, et non dans des affinités idéologiques ou des similitudes structurelles'[9] ». Comme elle nous y invite, il est au contraire essentiel d'historiciser ces pratiques et de concevoir la « masse » des sokols et de leurs spectateurs comme un agrégat d'individus engagés dans des expériences situées.

L'ère des premiers *slets* est aussi celle, en Europe, des premières manifestations de la culture du loisir de masse, portée par la révolution industrielle, l'urbanisation accélérée et la réorganisation du temps de travail[10]. L'instauration progressive du repos hebdomadaire et la réduction de la durée du labeur journalier offrant à une partie croissante de la population un

[5] À la veille de la Première Guerre mondiale le Sokol tchèque se présente comme une « armée nationale » et le mouvement compte quelques 50 000 membres dispersés en Bohème et Moravie. Cependant, il se retrouve largement concurrencé par le Club ouvrier de gymnastique (*Delnická telocvicná jednota*), ainsi que par l'organisation catholique Orel, et il subit en interne, de profondes divisions. Enfin, si les grands *slets* qu'il offre durant la première décennie du XXe siècle ne sont pas sans éveiller la curiosité de la population, l'adhésion à ce type de spectacle est en réalité bien difficile à mesurer.

[6] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 2.

[7] Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, Paris, Édition Félix Alcan, 1905, p. 23.

[8] G.L. Mosse, *The nationalization of the masses*, *op. cit.*

[9] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 2.

[10] Sur loisirs de masse voir Dominique Kalifa, *La culture de masse en France*, Paris, La Découverte, 2001.

« temps libre[11] » inédit. Celui-ci est rapidement investi et saturé par une offre de divertissements en plein essor : parcs et jardins botaniques en plein air[12], mais aussi expositions, cafés, salles de danse, évènements sportifs et spectacles forains deviennent autant de lieux où se consomme la modernité[13]. Le succès des fêtes populaires, des expositions internationales, mais aussi des premiers grands événements sportifs comme les Jeux olympiques rénovés par Pierre de Coubertin à partir de 1896[14], illustre cette mutation profonde. Il semble donc essentiel d'envisager les *slets* dans le cadre du développement de cette culture moderne du divertissement, et non pas seulement comme l'anticipation des grandes manifestations politiques de masse de l'entre-deux-guerres. Cette approche, qui met à distance le discursif et le symbolique, nous permet aussi, comme le suggère Petr Roubal, d'observer les participants et le public comme jouant un rôle actif dans l'évènement. Analysant les spectacles politiques du communisme, largement inspirés, selon lui, des *slets* du Sokol tchécoslovaque de l'entre-deux-guerres, l'historien montre en effet, que ceux-ci ne sont ni uniformes, ni intemporels, et qu'au lieu de spectacles du « totalitarisme », ils sont à déchiffrer comme une forme de « dialogue » entre le pouvoir et des « consommateurs » en quête d'un consensus, mais aussi de divertissement et de « camaraderie »[15].

Dans l'espace sud-slave, le développement culturel et l'émergence des premiers *slets* doivent aussi être replacés dans le cadre du rapprochement progressif des acteurs enthousiasmés par l'idée d'une idée yougoslave. Selon Dubravka Stojanović, la mise en réseau des « Yougoslaves » précède largement la période de la Première Guerre mondiale et ne relève pas uniquement de l'action des partis politiques, mais aussi de celle de la « société civile », qui contribue à faire naître ce qu'elle appelle un « yougoslavisme ordinaire[16] ». De multiples initiatives témoignent de cette dynamique : la fondation en 1904 à Belgrade, de l'association artistique *Lada*, réunissant Croates, Slovènes, Serbes et Bulgares ; les collaborations musicales et théâtrales, tant sur la scène classique que dans le cadre d'associations chorales itinérantes ; les congrès d'écrivains ou de journalistes qui structurent des réseaux professionnels ; mais aussi les excursions touristiques qui favorisent des échanges concrets entre populations de part et d'autre des frontières impériales. Ce foisonnement d'initiatives concrètes révèle que le développement de l'idée nationale et sa circulation ne peuvent

[11] Alain Corbin, *L'Avènement des loisirs : 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995.

[12] Pour l'espace habsbourgeois voir C. Horel, *Multicultural Cities of the Habsburg Empire, 1880–1914*, *op. cit.*, p. 334-337.

[13] Pour l'espace habsbourgeois voir Charlotte Ashby, Tag Gronberg et Simon Shaw-Miller (eds.), *The Viennese Cafe and Fin-de-Siecle Culture*, New York, Berghahn Books, 2013 ; Fritz Trümpi et Tatjana Marković, « Special Issue: "Exploring Music Life in the Late Habsburg Monarchy and Successor States": Editorial Introduction », *Musicologica Austriaca: Journal for Austrian Music Studies*, 3 avril 2021, Exploring Music Life in the Late Habsburg Monarchy and Successor States.

[14] Christina Koulouri, « Ολυμπιακοί Αγώνες 2024: Η εικονοκλαστική γιορτή των Γάλλων (Olympic Games 2024: The French fête) », *Greek Journal of Sport and Social Sciences*, 27 janvier 2025, nº 3, p. 81-85.

[15] P. Roubal, *Spartakiad*, *op. cit.*, p. 17.

[16] Dubravka Stojanović, « Jugoslavija pre Jugoslavije. Jugoslovenstvo u svakodnevnom životu Beograđana 1890–1914 », *Godišnjak za društvenu istoriju*, 2013, nº 3, p. 29-48.

être réduits à l'action des personnalités politiques. Il s'agit au contraire d'un processus incarné, reposant sur la matérialité des déplacements, la densification des réseaux et la rencontre physique entre individus ordinaires. Les *slets* du Sokol s'inscrivent pleinement dans cette dynamique, en tant que lieux privilégiés de contact, de visibilité réciproque et de mise en scène d'une appartenance commune qui se forge au croisement de la culture, du loisir et du politique.

Poursuivant ces approches, je propose dans ce chapitre d'interroger la manière dont le *slet* – en tant pratique la plus emblématique du mouvement Sokol – s'organise et se déploie comme une expérience vécue. Il ne s'agit pas de le concevoir comme une structure symbolique destinée à manipuler les « masses », mais de l'appréhender comme un phénomène matériel offrant aux participants des expériences multiples et inédites : du loisir à la rencontre politique. Afin de tenter de m'éloigner d'une lecture strictement discursive, je mobilise ici comme sources les guides-programmes des premières festivités en plein air organisées par le Sokol croate en 1890 et du premier *slet* international de 1906, ainsi que la publication mémorielle *Spomen spis* publié par l'Union des sokols croates à l'issue de l'évènement. J'analyse ces documents de manière critique, dans leur matérialité, et quand c'est possible en interrogeant leur trajectoire documentaire, afin de tenter de saisir les tensions entre discours et vécu. Dans un premier temps, je reviens sur les festivités organisées par le Sokol croate en 1890, afin de resituer le *slet* dans la filiation du divertissement européen et des grandes manifestations internationales modernes – salons, foires et expositions universelles[17]. Dans un second temps, j'examine le *slet* de 1906 à travers le récit produit par le *Spomen spis*, en mettant en lumière l'expérience des organisateurs et organisatrices de l'événement ainsi que les mécanismes discursifs et visuels qui participent à la fabrique de ce qui est envisagé comme un premier rassemblement officiel des Slaves (du Sud), que je dévoile comme analogue à une rencontre diplomatique. Enfin, je m'attarde sur les trajets qui précèdent et concluent ce *slet* de 1906, comme des moments constitutifs de l'expérience et autant d'occasions de façonner une identité collective, et de se confronter à l'altérité.

I. Dès premiers spectacles en plein air : le Sokol comme promoteur de la culture de loisir

1. Les Festivités de mai du Sokol à Zagreb : un lieu où danser, boire et manger

[17] Joep Leerssen et Eric Storm (eds.), *World Fairs and the Global Moulding of National Identities: International Exhibitions as Cultural Platforms, 1851–1958*, Leiden & Boston, Brill, 2021.

Les premiers événements spectaculaires en plein air organisés par le Sokol croate ne prennent pas la forme de slets. L'association, dont les démonstrations de gymnastique constituent déjà une des attractions favorites de l'élite zagreboise, choisit d'inscrire d'abord son développement dans le cadre de l'essor de la culture du loisir urbain. En effet, à l'instar des grandes villes européennes de la fin du XIXe siècle, Zagreb connaît l'émergence d'une véritable « industrie culturelle de masse » soucieuse de capter non seulement l'attention, mais aussi l'engagement d'une population dont les centres d'intérêts se diversifient rapidement[18]. Ainsi, comme l'a montré Filip Šimetin Šegvić, la capitale croate offre à ses habitants une profusion de divertissements avec

> une grande variété de spectacles de cirque, de ménageries, de fêtes folkloriques avec manèges et pendules, mais aussi d'expositions publiques de photographies sous verre, d'images stéréoscopiques et de photo-panoramas de paysages (…), de découvertes technologiques diverses telles que les 'merveilles du monde moderne', de spectacles avec des animaux, de magie, de jeux de toutes sortes (boules, coquillages, bingo, etc.), démonstrations populaires de télescopes, etc.[19]

Les manifestations du Sokol viennent s'insérer dans ce tissu de loisirs urbains, participant à la fois à la vitalité de la vie publique et à la concurrence symbolique entre les différentes formes de spectacle.

Les Festivités de mai du Sokol croate (*Svibanjske svecanosti Hrvatskog Sokola*) organisées dans le parc-jardin public Maksimir – lieu emblématique du développement de la culture de loisir à Zagreb[20] – à l'occasion de la pentecôte, le 25 mai 1890, en offrent un exemple particulièrement révélateur. Si elles sont placées sous l'égide du Sokol, elles relèvent en réalité d'une organisation collective où se retrouvent d'autres associations. La fête permet certes de lever des fonds pour la future bannière du Sokol croate, mais elle vise aussi à soutenir la caisse de pension des maîtres de musique militaire, impliqués dans l'organisation. L'événement mobilise un large spectre du tissu associatif local : les grandes chorales de la ville – Kolo, Sloga, la chorale serbe –, le club ouvrier Sloboda ou encore l'orchestre de Tamboura de la société commerciale Merkur. L'année précédente une manifestation analogue avait été orchestrée par la Croix-Rouge dans la salle de tir de la ville, signe que ce type d'initiatives relève moins de la spécificité de chaque association que d'une culture commune de l'événement, partagée par les différents acteurs de la vie publique zagreboise[21]. Mais si elle rassemble des associations, la rencontre est surtout un rendez-vous

[18] D. Kalifa, *La culture de masse en France*, *op. cit.*

[19] F. Šimetin Šegvić, *Vlast, politika i kultura u banskoj hrvatskoj*, *op. cit.*, p. 429.

[20] Mladen Obad Šćitaroci et Bojana Bojanić Obad Šćitaroci, « Public Parks in Croatia in the 19th Century within a European Context », *Centropa*, 2015, vol. 15, nº 1, p. 4-22.

[21] « Svibanjska svečanost hrvatskog Sokola u Maksimiru », *Narodne novine*, n°120 (année LVI), Zagreb, mardi 27 mai 1890, p. 3.

mondain, car les représentants des autorités officielles, à commencer par le gouverneur Károly Khuen-Héderváry, ainsi que le « tout Zagreb chic[22] » y sont attendus.

Les visiteurs sont accueillis avec un livret intitulé *Viesnik za uputu, zabavu i okriepu na svibanskoj svecanosti* (« Guide pour s'éduquer, se divertir et se restaurer aux Festivités de mai ») qui marque d'emblée la nature récréative de l'évènement[23]. Constitué d'une dizaine de pages imprimées en noir sur papier journal et édité par le Sokol croate, il présente une couverture particulièrement soignée, réalisée dans un papier rose et agrémentée d'une bordure ornementale en forme de frise décorative[24]. La première chose qui frappe à la lecture est la place considérable accordée aux annonceurs. Pas moins de cinq pages sont réservées aux publicités, où se côtoient librairies et imprimeries, commerces de boissons – cognacs français et autres « champagnes » de Slatina – mais surtout de nombreux revendeurs d'eaux minérales, boisson alors à la mode, promue à la fois comme rafraîchissante et médicinale. À cela s'ajoutent les bijoutiers spécialisés dans l'or et l'argent, les compagnies d'assurances, les parfumeries et fabricants de savons, mais aussi les commerces d'articles de mode (chaussures, chapeaux, tissus), d'instruments de musique, de machines à coudre et de meubles vantés comme « les plus modernes », « les plus raffinés » et « les meilleur marché ».

Au-delà de leur fonction économique, ces annonces constituent une véritable vitrine des pratiques de consommation modernes qui émergent dans la Zagreb de la fin du XIXe siècle. Elles révèlent un public urbain friand de nouveautés, attentif à l'esthétique de son cadre domestique – meubles modernes, machines à coudre, instruments de musique –, soucieux de son apparence – parfums, savons, mode vestimentaire – et curieux des plaisirs mondains – champagne, cognac, eaux minérales venues de sources renommées. Le choix des produits mis en avant suggère que le livret ne s'adresse pas indistinctement à toute la population, mais cible avant tout la bourgeoisie urbaine en ascension, cultivée et solvable, pour laquelle la consommation est une manière d'affirmer un statut social. Ce dispositif publicitaire accompagne ainsi l'événement festif lui-même, car le livret n'est pas seulement un support d'information, mais il participe à la diffusion d'un mode de vie moderne, l'identité du Sokol se conjuguant là avec loisir et consommation modernes.

[22] *Ibid.*

[23] *Hrvtaski Sokol, Viestnik za uputu, zabavu i okrepu, Program za svibanjske svečanosti 'Hrvatskog Sokola', dne 25. Svibnja 1890 u Perivoju Maksimiru*, [Hrvatski Sokol, Gazette pour s'instruire, se divertir et se reposer, « Programme des fêtes de mai organisées par le Sokol croate », le 25 mai 1890, au parc Maksimir (Zagreb)] Zagreb, Tiskara Ign. Granitza, 1890, p. 2. Livret guide conservé dans ARS, Fonds Sokol de Ljubljana, AS 641 682 006.

[24] Voir le livret guide en annexe, n° 2.

Au-delà des seules annonces, la conception même du livret matérialise l'ambition de transformer le Sokol en un acteur de l'industrie culturelle et de la consommation. La première page du livret est consacrée au programme de la journée : en trois colonnes s'affichent les concerts des orchestres militaires, des chorales et de la société de Tamboura ; viennent ensuite, en caractères plus discrets l'annonce des exercices publics du Sokol à 14h, et la démonstration des « cyclistes sokols » à 15 heures ; l'événement principal, le « concert monstre », occupe la place la plus visible, imprimé en larges caractères, tandis qu'au bas de la page apparaissent les attractions variées prévues pour la soirée, dont une « soirée vénitienne » à 20 heures et, à 21 heures, un « magnifique feu d'artifice ». Si les exercices publics du Sokol et des cyclistes figurent toujours, ils n'occupent qu'une place réduite, relégués visuellement au second plan, tandis que le « concert monstre » et les attractions dans le jardin public dominent l'affiche. La gymnastique apparaît donc comme un moment parmi d'autres dans un répertoire élargi de loisirs.

La présentation des activités de l'association qui occupent les deuxième et troisième pages vont dans le même sens. Le Sokol est décrit comme occupant une « place de choix dans le développement social de la ville de Zagreb[25] » et comme « accomplissant avec conscience sa tâche en faveur du développement culturel du peuple croate[26] ». Le reste du livret est consacré à une description détaillée des divertissements dans le jardin public avec un guide (*Vodič po zabavištu u perivoju Maksimiru*), on y trouve également les programmes des concerts de moindre envergure ; le détail, en quelques lignes, des exercices de gymnastique ; le programme du « concert-monstre » ; ainsi qu'une présentation de l'éclairage et des artificiers responsables du feu d'artifice. Le livret se clôt sur la présentation du comité d'organisation de l'évènement, exclusivement masculin, composé de personnalités renommées issues du monde économique, professionnel et culturel de Zagreb, sans engagement politique affirmé[27]. La quatrième de couverture enfin, présente un menu détaillant les prix des « plats et boissons de la buvette populaire » (*Cienik jela i pića u društv. gostionah*). On y trouve un large assortiment de vins, d'eaux minérales, de cognac et de bière, mais aussi des charcuteries variées, des boîtes de sardines, ainsi que des douceurs et de la glace. Cette mention n'est pas anodine, elle confirme la transformation de l'évènement en véritable espace de consommation où le public n'occupe plus la simple fonction de spectateur, mais est redéfini sous le terme de visiteur (*posetioci*) en participant, qui non seulement regarde mais s'engage plus avant en se divertissant, dansant, buvant et mangeant.

[25] *Hrvtaski Sokol, Viestnik za uputu, zabavu i okrepu, op. cit.* p. 2.
[26] *Ibid.* p. 6
[27] Par exemple Gjuor et Nikola Gavella de l'influente famille d'industriels zagrebois d'origine grecque Gavella ou encore l'architecte Martin Pilar.

L'organisation temporelle de la journée accentue cette logique : la succession des activités – concerts militaires et chorales en matinée, exercices gymniques l'après-midi, « soirée vénitienne » et feu d'artifice en clôture – construit un crescendo festif qui rythme l'évènement et incite le public à rester, à circuler et à participer pleinement. Ce déroulement temporel, allant des attractions mineures du matin aux évènements les plus spectaculaires du soir, traduit une conception moderne du loisir comme expérience continue et totale. Cette hiérarchisation se manifeste aussi dans l'organisation de l'espace. Les exercices de gymnastique placés en amont de la visite, en bordure de l'allée centrale, sont reléguées au même niveau que les attractions d'importance secondaire. Installées à proximité du Prater, du manège, du stand de tir, du cabinet de curiosités et du terrain de quilles, dans une partie du parc qui, selon le reporter de *Narodne novine*, est « éloignée et à l'accès trop incommode en raison du sol mou et humide dans lequel on s'enfonce facilement[28] », ils attirent moins les visiteurs. À l'inverse, le « concert-monstre » situé à l'extrémité de l'allée centrale, derrière le kiosque, sur un vaste plateau capable accueillir les 16 000 visiteurs, constitue l'apothéose spatiale d'un parcours lui aussi imaginé comme une progression.

Cette répartition des attractions dans le temps et l'espace ne répond pas seulement à une exigence pratique, elle s'inscrit dans un véritable dispositif scénographique qui transforme l'ensemble de l'évènement en un spectacle total. Conçues en effet, comme une journée placée sous le thème du tour du monde en quatre continents, les Festivités de mai métamorphosent le parc en un décor immersif où architecture éphémère, musique et lumières se combinent pour créer une expérience de divertissement inédite. Afin de guider la déambulation des visiteurs, le livret se dote donc également d'un plan détaillé, où sont soigneusement indiquées toutes les attractions. Ce document dépasse la simple fonction d'orientation car il dessine la mise en scène de l'espace, où la disposition des lieux et des activités n'est pas sans rappeler la représentation d'une carte du monde, donnant au parc Maksimir l'allure, le temps d'une journée, d'un globe miniature. La carte se présente aussi comme un jeu en soi, proche d'une chasse au trésor, elle encourage les visiteurs à explorer le parc et à collectionner les expériences proposées. Elle renforce ainsi la dimension ludique et divertissante de l'événement, tout en accentuant son attractivité.

À l'entrée du parc, les visiteurs sont accueillis en « Europe ». Ils y trouvent une auberge où ils peuvent se désaltérer, un bazar ou ils peuvent acheter des bibelots, du tabac, ou des fleurs et pour dix sous, apercevoir une « étincelle dans les yeux des belles membres du Sokol[29] » chargées de tenir les stands. Au bout de l'allée centrale, en lieu et place du kiosque, on a installé une copie

[28] « Svibanjska svečanost hrvatskog Sokola u Maksimiru », *op. cit.*
[29] *Hrvtaski Sokol, Viestnik za uputu, zabavu i okrepu, op.cit.* p. 3.

miniature de la « fameuse » tour Eiffel. Attraction touristique sans égal, elle incarne déjà pour beaucoup la force du progrès technique et la victoire esthétique de l'ère industrielle[30]. À Maksimir ce jour-ci, la tour Eiffel fait vingt mètres de haut et elle est gardée à droite et à gauche par des « chevaliers en armure » évoquant aux contemporains des personnages de l'opéra-comique populaire de Robert Planquette, *Les Cloches de Corneville*. Mais encore plus que la tour, l'attraction la plus spectaculaire, est la ligne électrique du « chemin de fer intercontinental » servant à relier symboliquement « le tout Zagreb (…) à la côte atlantique[31] » reconstruite quant à elle aux abords de l'étang. Après avoir pris le train, les visiteurs peuvent traverser un pont qui les amène en « Amérique ». Là les attend une jungle peuplée d'animaux exotiques en effigie et une buvette, où des salonnières zagreboises déguisées en Indiennes servent du whisky et du brandy. Ensuite, les visiteurs doivent embarquer sur un petit bateau à vapeur jusqu'au « continent africain » où ils peuvent se désaltérer en buvant de la « véritable bière africaine » *Affenbraü*. Enfin, le périple se conclut en « Asie », où dans un pavillon décoré « à l'orientale », ils peuvent se procurer sur « des tapis, des éventails et autres objets apportés de Chine ». Ce parcours scénarisé, comme le relate le reporter des *Narodne novine*, « du point de vue du nombre de visiteurs, éclipse toutes fêtes populaires ayant eu lieu à Zagreb jusqu'alors[32] », et permet ainsi au Sokol d'offrir à la ville une attraction digne d'une capitale européenne.

2. Faire voir le monde à Zagreb et Zagreb au monde

Le format proposé n'a toutefois rien d'original. En offrant un « parcours panoramique » sous la forme d'un voyage autour du monde, le Sokol ne fait que reprendre le modèle alors très populaire des grandes expositions universelles. La présence d'une copie de la tour Eiffel – monument emblématique de l'Exposition universelle de Paris de 1889 – illustre parfaitement cette filiation[33]. Ces manifestations s'imposent en effet dans la seconde moitié du XIXème siècle comme l'une des expressions les plus massives et spectaculaires de la modernité[34]. Apparues à Londres en 1851, avec la *Great Exhibition*, elles sont organisées à intervalles réguliers dans les grandes capitales européennes et, bientôt, mondiales, devenant de véritables rendez-vous rituels.

[30] Hollis Clayson, « The Ornamented Eiffel Tower: Awareness and Denial », *Nonsite*, 11 février 2019, vol. 27, Social Theory and the Realist Impulse in Nineteenth-Century Art (En ligne).

[31] *Hrvtaski Sokol, Viestnik za uputu, zabavu i okrepu, op.cit.* p. 3.

[32] « Svibanjska svečanost hrvatskog Sokola u Maksimiru », *op.cit*., p. 6.

[33] Joep Leesersen décrit les expositions internationales comme des incarnations les plus spectaculaires de la « modernité panoramique » à l'œuvre à la fin du XIXème siècle. Voir Joep Leerssen, « Trademarking the Nation: World Fairs, Spectacles, and the Banalization of Nationalism » dans *World Fairs and the Global Moulding of National Identities*, Leiden & Boston, Brill, 2021, p. 31-52.

[34] Paul Greenhalgh, *Ephemeral Vistas: The Expositions Universelles, Great Exhibitions and World's Fairs, 1851-1939*, Manchester, Manchester University Press, 1988.

Comme l'analysent Eric Storm et Joep Leerseen, elles incarnent « une nouvelle culture d'affichage d'événements publics (*public-event display culture*) qui prend la forme de divertissements commerciaux, jardins de plaisir, musées et autres expositions itinérantes[35] ». L'architecture monumentale, l'éclairage électrique, les attractions exotiques et les reconstitutions historiques attirent ainsi des foules considérables, issues de toutes les couches de la société, avides à la fois de loisirs et de découverte. Mais les expositions universelles ne se réduisent pas à de simples lieux de divertissement. Elles constituent également des espaces stratégiques où les villes et les États organisateurs affichent leurs avancées scientifiques et techniques, mobilisant des acteurs du monde économique, industriel et politique. Elles sont ainsi l'occasion de mettre en scène le progrès, la puissance économique et le prestige « national » dans un cadre qui favorise la compétition entre nations[36]. Aussi, comme le soulignent Eric Storm et Joep Leerseen, il faut comprendre les expositions internationales non seulement comme des vitrines, mais comme de véritables salles de répétition, où les nations élaborent leur « image de marque » (*brand*)[37].

Bien qu'elles soient plus souvent associées à l'exhibition de la puissance des empires coloniaux, elles servent également de modèle fécond aux États et aux nations en formation, qui y trouvent une plateforme appropriée, non seulement pour exposer, mais aussi façonner leur identité[38]. Claire Nolte souligne que dans les territoires de l'Empire austro-hongrois, où les mouvements nationaux connaissent alors une phase d'affirmation intense, ce modèle possède un potentiel considérable. À Prague, par exemple, ces grandes manifestations – notamment l'Exposition internationale de 1891, au cours de laquelle le Sokol tchèque exécute un exercice de gymnastique devant plus de 20 000 visiteurs – contribuent directement à transformer la ville en capitale culturelle et politique tchèque[39]. Claire Nolte insiste sur leur poids symbolique pour la transformation de l'identité « nationale » de la ville, en mettant particulièrement l'accent sur leur rôle dans le passage d'une domination culturelle allemande à une domination slave.

Mais si ces évènements servent bien à affirmer l'identité « nationale, » il faut comprendre que celle-ci trouve en réalité sa force dans une projection « internationale ». En effet, comme l'ont montré les travaux d'Eric Storm et de Joep Leerseen, l'un des paradoxes des expositions universelles réside précisément dans cette articulation : pour paraître modernes, les nations doivent se montrer capables de dépasser le cadre strictement local et d'inscrire leur identité dans

[35] J. Leerssen et E. Storm (eds.), *World Fairs and the Global Moulding of National Identities*, *op. cit.*, p. 4.
[36] P. Greenhalgh, *Ephemeral Vistas*, *op. cit.*, p. 19.
[37] J. Leerssen et E. Storm (eds.), *World Fairs and the Global Moulding of National Identities*, *op. cit.*
[38] Eric Storm et Joep Leerseen parlent en ce sens de « plateformes globales de dissémination de la nationalité [*nationness*] » qui en « modularisant [*modularizing*] les identités nationales ont un impact décisif sur la manière dont elles sont façonnées » *Ibid.*, p. 4.
[39] C.E. Nolte, « Celebrating Slavic Prague: Festivals and urban environment, 1891-1912 », art cit.

une scène élargie, partagée et compétitive. Rien n'est plus moderne qu'une nation à vocation internationale, capable de dialoguer avec les autres tout en se distinguant d'elles. Ce caractère international fonctionne comme une double validation : d'un côté, il légitime la nation émergente aux yeux du monde, en l'exposant dans un espace reconnu de comparaison et de concurrence symbolique ; de l'autre, il renforce son prestige interne en montrant aux citoyens que leur culture et leurs institutions possèdent une valeur reconnue au-delà des frontières. Dans ce sens, l' « internationalisation » n'efface pas l'identité nationale, mais la magnifie en la situant dans un horizon élargi de modernité et de progrès.

Cette affirmation transparait dans les Festivités de mai du Sokol organisées en 1890, où l'enjeu devient non seulement de présenter le monde aux Zagrebois à travers un programme mêlant attractions exotiques et innovation technologiques, mais aussi de présenter Zagreb au monde, en attirant des visiteurs au-delà du seul périmètre local et en inscrivant la ville dans un horizon élargi. Et le reporter des *Narodne Novine* de ne pas s'y tromper, quand il interprète l'évènement comme un instrument de capitalisation symbolique et matériel pour la ville, se satisfaisant du grand nombre de

> visiteurs étrangers venus de presque toutes les régions de Croatie, dont un grand contingent bien sûr des villes et régions voisines. Ce fait est très flatteur pour la capitale croate car cela montre que la province suit le développement de notre ville avec un vif intérêt, et quiconque souhaite sentir l'esprit croate accepte volontiers l'opportunité de visiter la belle Zagreb. Avant-hier, il y avait tellement d'étrangers ici, que notre capitale a presque affiché un nouveau visage[40].

Si les « étrangers » mentionnés ici sont essentiellement des habitants de la Croatie, l'ambition des dirigeants du Sokol dépasse rapidement le cadre provincial. Au tournant du XXe siècle, l'association de gymnastique aspire à devenir un mouvement d'envergure, ayant un véritable impact national et international.

Avec la multiplication des clubs de gymnastique sur l'ensemble du territoire, plusieurs figures notables du Sokol de Zagreb décident de centraliser et de coordonner ce réseau en créant, en 1904, l'Union des sociétés sokols croates (*Hrvatski sokolski savez*). À sa tête, cette Union place des personnalités issues des milieux intellectuels et politiques, bien connues des Zagrebois. Elle est présidée par Stjepan Miletić (1868-1908), dramaturge, metteur en scène et ancien directeur du Théâtre national. Deux vice-présidents l'assistent, le zoologue et professeur à l'Université de Zagreb Lazar Car (1860-1942), ainsi que Cezar Akačić (1868-1935), membre éminent du Parti croate des droits. Les fonctions de secrétaires sont confiées au critique littéraire et intellectuel

[40] « Svibanjska svečanost hrvatskog Sokola u Maksimiru », *op. cit*., p.6.

Franjo Bučar ainsi qu'à l'avocat Lav Mazzura (1876-1930), tandis que la direction de la gymnastique revient à Dragutin Šulce, dans le rôle de « guide » et que la trésorerie est assurée par le sokol d'origine tchèque, Milan Vaníček. Forte d'un réseau de 123 clubs[41], l'Union s'impose rapidement comme le moteur de la gymnastique associative dans toute la partie méridionale de l'empire austro-hongrois. Ses dirigeants ambitionnent dès lors d'organiser des manifestations spectaculaires capables de rivaliser avec celles du Sokol tchèque, dont le cinquième grand *slet* international, organisé à Prague en mai 1901, attire plus de 50 000 spectateurs. Cette volonté trouve une première concrétisation à l'occasion de l'Exposition commerciale (*Gospodarske izložbe*) de septembre 1906, qui voit Zagreb accueillir le Premier *slet* international du Sokol croate.

II. Le Premier *slet* du Sokol croate : la fabrique d'un évènement d'envergure internationale

1. Le théâtre de l'amitié (sud)slave

Le Premier *slet* du Sokol croate, organisé à Zagreb du 1er au 4 septembre 1906, prend indéniablement l'allure d'une fête totale, populaire et mondaine à la fois, avec une dimension économique affirmée. À côté d'un programme gymnique riche – exercices publics, démonstrations et compétitions – l'évènement se distingue par l'ampleur de ses manifestations parallèles – banquets, bals fêtes populaires – et surtout ses expositions commerciale, d'hygiène et artistique (*Gospodarska, Higijenska i Umjetnička izložba*), qui attirent des exposants venus de tout l'Empire. Le musée de la Chambre de commerce et d'artisanat accueille ainsi les stands des prestigieuses compagnies d'agrès de Bohème, J. Vindyš et R.A. Smekar, celle de la compagnie d'import Zavrlić et ses agrès suédois, les bicyclettes, monocycles et tricycles de Ferd. Budicki, des instruments d'escrimes et autres épées italiennes et les accessoires de jeux anglais de M. Druker, les appareils de massage des Frères Čižek, mais aussi les trompettes de V. Tomay, les somptueuses étoffes brodées (parfaites pour les drapeaux des associations) de Miroslava pl. Heržićeva, et aussi les nombreux entrepreneurs de la confection d'uniformes et de tricots de gymnastique exposant leurs échantillons et tentant de s'imposer sur ce nouveau « marché » de la culture physique[42]. Cette effervescence témoigne d'une concurrence féroce entre entreprises spécialisées, qui déploient d'importants moyens publicitaires, notamment dans les nombreuses revues professionnelles alors en circulation. Mais au-delà de ce secteur, l'événement devient aussi

[41] Adolf Paar, *Hrvatski Sokol*, Samobor, Društvo za športsku rekreaciju „Šport za sve" – Samobor, 2011, p. 40.

[42] Franjo Bučar, *Spomen spis I. hrvatskog svesokolskog sleta u Zagrebu 2.- 3. rujna 1906* [Publicaiton mémorielle du Ier slet international sokol de Zagreb 2-3 septembre 1906], Zagreb, Savez hrvatskih sokolskih društava - Dionička tiskara, 1906, p. 84-85.

une vitrine pour l'ensemble de l'économie, la concurrence s'étendant jusqu'au livret-guide de l'événement, à la couverture cartonnée et ornée, où les annonces commerciales occupent plus de la moitié des trente pages. Restaurants, hôtels, caisses d'épargne, agences de voyages intercontinentaux, moulins et autres marchands d'épices s'y disputent la visibilité, au point de lui donner davantage l'allure d'un catalogue publicitaire que d'un simple programme de festivités[43].



Figure 18. ***Page de couverture du livret-guide du premier*** **Slet** ***international de l'Union des sokols croates à Zagreb,*** **1906. Fonds numériques de la bibliothèque municipale de Zagreb. KGZ.**

[43] L. Mazzura, *Prvi hrvatski svesokolski slet u Zagrebu*, *op. cit.*

Le ton est d'ailleurs donné dès la page de garde qui arbore une figure allégorique féminine dans le plus pur style art déco alors en vogue (figure 18). Y est figurée la Croatie, couronnée de fleurs, portant fièrement un étendard, un faucon sur le manche, caressant de son bras droit un cavalier ainsi que le Kaptol – la cathédrale zagreboise – tandis que son bras gauche repose sur une colonne ornée du damier croate. La composition adopte une disposition en croix, conférant à l'allégorie une dimension christique, renforcée par un dôme qui accentue la mise en scène céleste. Au-delà de ces références symboliques à l'identité nationale, l'illustration s'inspire visiblement des affiches très populaires de l'artiste morave Alphonse Mucha. On y retrouve, en effet, les motifs si chers au peintre : la figure féminine mystérieuse, à la pause déhanchée et à la robe drapée ; la forme circulaire (la roue) reprise par la couronne et l'auréole qui surplombe la tête ; les arabesques décoratives qui structurent l'arrière-plan ainsi que la calligraphie ornée qui souligne ce design travaillé.[44] Alphonse Mucha, dont l'œuvre est caractérisée par un engagement nationaliste et une « ferveur slave » – du pavillon autrichien dédié à la Bosnie-Herzégovine lors de l'Exposition universelle à Paris en 1900, jusqu'à son cycle monumental de *L'Épopée slave*[45] et ses futures collaborations avec le Sokol tchèque – est aussi l'un des premiers à avoir élevé l'affiche publicitaire au rang d'art. En plaçant au centre de ses compositions des figures féminines voluptueuses et envoûtantes, il a inauguré une imagerie nouvelle, où la femme devient à la fois objet de désir et vecteur de séduction pour le produit à vendre. Les promoteurs du premier *slet* zagrebois ne reprennent donc pas seulement au peintre tchèque son imaginaire « slave », ils empruntent aussi son idée novatrice de faire de la femme une véritable « machine à vendre[46] », appliquant cette logique publicitaire moderne à leur propre produit : la Croatie à l'avant-garde.

Cette mise en scène ne prend toutefois tout sens que lorsqu'elle est observée dans le contexte politique dans lequel elle s'inscrit. La période est en effet un moment charnière tant à l'échelle de l'Empire austro-hongrois qu'au sein du Royaume de Croatie-Slavonie. Dans l'Empire tout d'abord, notamment en Cisleithanie, le paysage politique est modifié par l'introduction du suffrage universel masculin qui offre une visibilité accrue aux partis slaves et redessine l'équilibre des forces. Ce dynamisme est également nourri par la réactivation du panslavisme impérial qui, après la Révolution russe de 1905, se reformule sous la bannière du « néo-slavisme », conçu comme un programme de coopération culturelle entre les nations slaves désormais affirmées.

[44] Veronique Vienne, « Mucha affichiste » dans Tokomo Sato (ed.), *Catalogue de l'exposition des oeuvres d'Alphonse Mucha au musée du Luxembourg à Paris*, Paris, Editions de la Réunion du musées nationaux - Grand Palais, 2018, p. 30-41.

[45] Antoine Marès, « Alphonse Mucha, les Slaves et la "résurrection" tchèque » dans Tokomo Sato (ed.), *Catalogue de l'exposition des oeuvres d'Alphonse Mucha au musée du Luxembourg à Paris*, Paris, Editions de la Réunion du musées nationaux - Grand Palais, 2018, p. 54-64. comme, les affiches du *slet* Sokol de 1912, les billets de banque ou les timbres avec l'indépendance de la Tchécoslovaquie

[46] Isabelle Courty, *Mucha, chantre de la nouvelle affiche publicitaire*, histoire-image.org/etudes/mucha-chantre-nouvelle-affiche-publicitaire, mai 2006, (en ligne).

Porté avant tout par les Tchèques et leur Sokol, ce courant est déjà animé par l'ambition de fonder une « Union des Sokol slaves[47] ». Dans le Royaume de Croatie-Slavonie ensuite, les échos de la crise constitutionnelle[48] et la montée de l'autoritarisme en Transleithanie renforcent le désir d'autonomie des Slaves, et l'année 1906 correspond à l'arrivée au pouvoir, en mai, de la coalition croato-serbe. Issue de l'alliance entre partis croates et serbes de Croatie et de Dalmatie, elle s'incarne dans la « politique du nouveau cours » (*politika novog kursa*), comme une tentative de dépasser les clivages nationaux internes afin de mieux s'opposer à la domination hongroise[49]. Elle se structure autour d'un programme commun qui revendique une plus grande autonomie face à Budapest, la défense des droits linguistiques et administratifs, ainsi qu'une modernisation de la vie politique. Mais cette alliance ne se réduit pas à un simple compromis électoral, elle exprime aussi l'ambition de faire de la Croatie le moteur d'une dynamique plus vaste de rapprochement entre peuples slaves du Sud, en donnant une première traduction politique à l'idée yougoslave, déjà très populaire parmi les cercles artistiques et intellectuels.

Dans ce contexte, le premier *slet* du Sokol croate ne constitue pas seulement une vitrine de la modernité nationale, il devient l'occasion de la mettre en scène devant les nations slaves « sœurs ». Les dirigeants de l'Union des Sokols croates entendent ainsi faire de leur mouvement le moteur d'un rapprochement d'envergure et s'affirmer à l'avant-garde des sociétés de gymnastique de la région. Cette intention est explicite dans les paroles de Lav Mazzura, secrétaire de l'Union et membre actif de la coalition croato-serbe, qui reçoit les visiteurs lors de la réception (*komers*) organisée le premier jour du *slet*, dans le jardin de *sokolana* :

> Je suis profondément honoré de pouvoir vous dire combien la capitale de tous les Croates est heureuse d'accueillir une troupe de sokols slaves aussi dynamiques et fiers. Mes frères sokols, si vous saviez avec quelle impatience nous attendions votre arrivée, avec quel élan nous désirions vous presser contre nos poitrines héroïques, combien vous nous êtes chers ! Votre présence nombreuse témoigne de l'amour que vous partagez avec nous, de l'attention fraternelle que vous nous portez. Soyez donc les bienvenus ici, sur cette terre croate, soyez accueillis par ses fils, les plus slaves parmi les Slaves[50].

[47] C.E. Nolte, « All For One! One For All! The Federation of Slavic Sokols and the Failure of Neo-Slavism », art cit.

[48] N. Stone, « Constitutional Crises in Hungary, 1903-1906 », art cit.

[49] La politique du nouveau cours désigne une orientation politique libérale et conciliatrice formulée autour de 1903-1906, prônant une coopération entre Croates et Serbes au sein du royaume, ainsi qu'une résistance commune à la magyarisation et à la tutelle de Budapest. Elle s'appuie notamment sur une alliance entre le Parti du droit modéré (les *frankovci* modérés) et les libéraux serbes, et vise à obtenir une plus grande autonomie nationale par la voie parlementaire et la solidarité sud-slave. Cette orientation culmine avec la Déclaration de Rijeka (Fiume) en 1905, puis la Résolution de Zadar, qui posent les bases du rapprochement croato-serbe. Voir Mirjana Gross, *Vladavina Hrvatsko-srpske koalicije, 1906-1907*, Belgrade, Institut društvenih nauka, 1960 ; Nicholas John Miller, *Between nation and State: Serbian Politics in Croatia Before the First World War.*, Pittsburg, University of Pittsburgh Press, 1997.

[50] F. Bučar, *Spomen spis*, *op. cit*. p. 22.

Convaincus que Zagreb, en tant que capitale moderne au visage européen, offre le cadre idéal pour engager cette mission, les dirigeants de l'Union conçoivent donc leur premier *slet* non seulement comme une fête de gymnastique, mais comme un véritable rendez-vous à teneure presque diplomatique, offrant à la Croatie un rôle de premier plan dans le concert des nations slaves.

Le *slet* est l'occasion de la présence d'un important contingent de délégations de sociétés de gymnastes. Tout d'abord des voisins immédiats : les Sokols serbes de Syrmie, emmenés par leur représentant Laza Popović dont il a été question dans le chapitre précédent, et les Slovènes – unis depuis 1905, au sein de l'Union des sokols slovènes (*Slovenska sokolska sveza*) – représentés par plus de 400 membres, tous en uniforme de cérémonie. Suivent les sokols dalmates, au nombre impressionnant de 800, rejoints par 500 sokols polonais, réunis pour l'occasion depuis la Galice et Varsovie, alors située dans l'Empire russe. La délégation tchèque enfin, forte de plus de 600 sokols venus de Bohême et de Moravie, « comme une armée[51] », se distingue comme la plus prestigieuse et la plus attendue. À ces délégations débarquées de l'Empire austro-hongrois s'ajoutent celles des territoires slaves méridionaux indépendants, avec quelques 150 gymnastes de la société Dušan Silni venus du Royaume de Serbie. Il existe bien une société Sokol active à Belgrade (*Beogradsko gimnastičko društvo Soko*) – héritière de la première Société belgradoise de gymnastique et d'arts martiaux (*Beogradso društvo za gimnastiku i borenje*), créé en 1882 par le chirurgien et colonel Vladan Hipokrat Đorđević (1844-1930)[52] – mais le paysage associatif y est dominé depuis la fin du XIXe siècle par la « société de chevalerie » (*Viteško društvo*) baptisée en référence au prince et empereur médiéval serbe Dušan Nemanjić. Créé en 1892 par un groupe de dissidents rejetant le modèle tchèque et revendiquant une « gymnastique nationale », la société Dušan Silni prétend incarner la continuité des pratiques physiques des chevaliers de l'Empire serbe médiéval. Aux côtés des Serbes, arrivent aussi quelques 150 membres de l'Union du *Yunak* (« héros ») de la Principauté de Bulgarie. Cette fédération de sociétés de gymnastique impulsée en 1898 par le pédagogue et réformateur Todor Yonchev (1859-1940), initialement tournée vers l'éducation physique de la jeunesse, se transforme rapidement – dans un contexte d'affaiblissement de l'Empire ottoman et avec le soutien russe – en un instrument d'affirmation nationale et d'irrédentisme bulgare[53]. Et c'est sans dissimuler cette orientation que ses délégués se présentent à Zagreb en 1906. S'ajoute enfin, une petite délégation monténégrine, qui bien que le Royaume du Monténégro ne dispose pas encore de club de gymnastique, tient à marquer sa

[51] *Ibid.*, p. 20.
[52] V. Vukašinović, « Vladan Djordjević, The Life and Work of a Gymnast, Scientist, Politician, Writer and The Progenitor of Gymnastics and the Sokol Movement in Serbia », art cit.
[53] S. Özçakır, « 'Heroes! Bring Happiness to Your Motherland! Long Live the Yunaks' », art cit.

présence. Ce geste symbolique illustre l'importance accordée par toutes les nations slaves, petites ou grandes, à l'affirmation d'une solidarité culturelle et politique. Suivi par la presse locale et régionale, qui en fait une large couverture apologétique[54], ce *slet* de 1906 apparaît ainsi comme une véritable scène internationale, où uniformes et délégations tiennent lieu de langage politique et substituent à la rhétorique des chancelleries une diplomatie associative d'inspiration panslave.

2. Le slet comme un ballet diplomatique

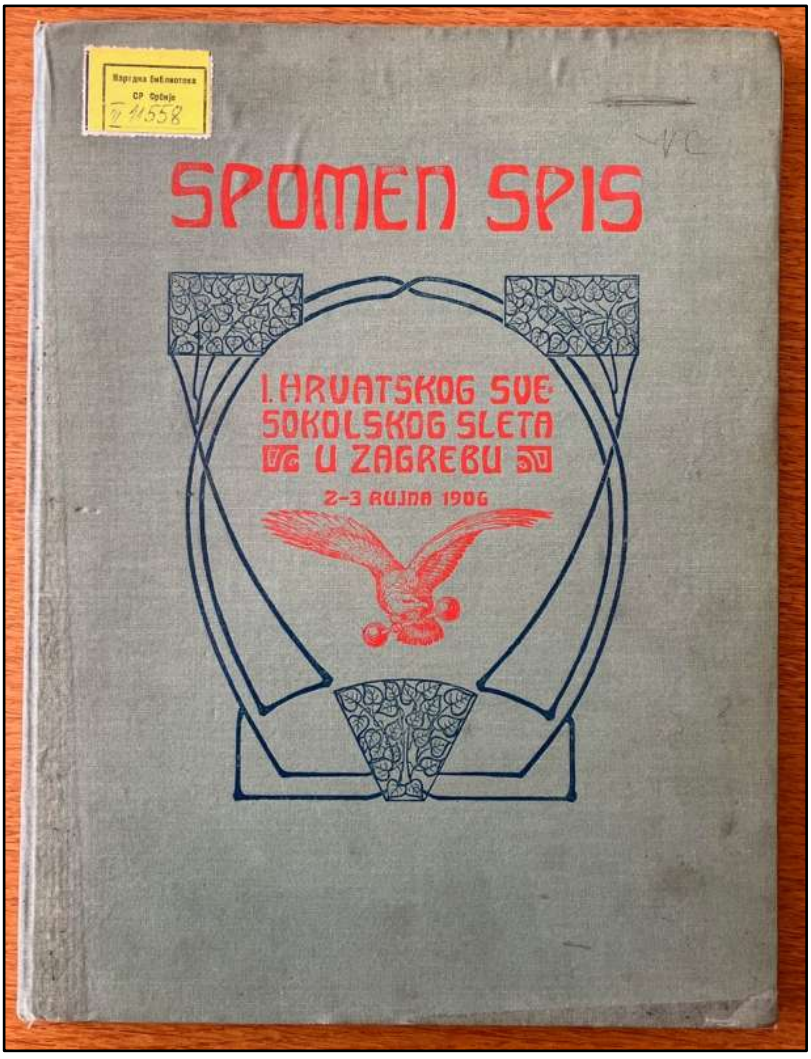


Figure 19. *Page de couverture du* Spomen Spis. Bibliothèque nationale de Serbie. NBS.

[54] On trouve des mentions du *slet* dans les principaux journaux nationaux et régionaux : *Dom i sviet Glasonoša, Naša sloga, Narodni glas, Prosvjeta, Obzor, Novi list, Narodne novine, Hrvatsko pravo.* Pour une liste des articles voir Tihomir Borić, *Prvi hrvatski svesokolski slet u Zagrebu 1906. godine*, Thèse de Master (Histoire), Université de Zagreb, Zagreb, 2022, p. 36-52.

La monographie commémorative (*Spomen spis*), publiée par le secrétaire de l'Union des sokols croates, Franjo Bučar, constitue une source privilégiée pour analyser non seulement les ambitions des organisateurs du *slet,* mais aussi l'expérience qu'ils ont souhaité inscrire dans la mémoire collective. Contrairement au livret distribué pendant la manifestation, conçu comme un programme et un guide pratique pour accompagner les visiteurs dans les dédales de l'événement et de la ville, la monographie est élaborée a posteriori comme une objet de mémoire. Elle condense et fixe l'événement, en multipliant les récits et les images, et en le transfigurant en objet destiné à durer. Comme l'a montré Maurice Halbwachs la mémoire collective ne se constitue pas de manière spontanée, mais à travers des supports matériels et des cadres sociaux[55], et le *Spomen spis* s'inscrit pleinement dans cette logique, en ne contentant pas de rapporter les faits, mais en organisant et hiérarchisant le souvenir, il nous donne à voir l'intention des dirigeants du sokol croate à l'origine de l'organisation du *slet*. L'objet apparaît ainsi comme une source d'une grande richesse, non pas parce qu'il livrerait un accès direct à des faits « avérés », mais parce qu'il se donne à lire comme une construction matérielle intentionnelle. En ce sens, il fonctionne moins comme un recueil d'informations que comme un dispositif performatif et doit être analysé en tant que tel.

Le volume qui adopte le format d'un grand cahier in-quarto, légèrement plus large que le standard contemporain, se distingue par une couverture rigide habillée d'une toile grise ornée d'une impression aux couleurs slaves – rouge et bleu – d'inspiration Art nouveau (figure 19). Sa facture soignée lui confère l'allure d'un monument éditorial. La structure de l'ouvrage va dans le même sens. Présenté comme une chronologie détaillée, il déroule le récit de la manifestation du début avec l'accueil des délégations invitées, jusqu'à leur départ. Le spectacle gymnique n'occupe qu'une dizaine de pages sur un total de 120. Il est certes magnifié par les mêmes photographies spectaculaires en contre-plongée qui exaltent l'unité des corps, mais observées dans l'ensemble de la publication, ces images restent secondaires. Le reste du volume privilégie, en effet, les portraits individuels et collectifs de personnalités éminentes, les scènes de sociabilité, les panoramas urbains et les clichés saisis sur le vif. La gymnastique, plutôt que d'apparaître comme la mécanique disciplinée d'un « ornement de masse » au sens de Siegfried Kracauer, se fond dans un récit élargi où dominent les codes de la représentation officielle. Ainsi, ce que la monographie transmet n'est pas tant l'image d'un spectacle gymnique réglé et uniformisé, que celle d'un « ballet diplomatique » : une chorégraphie de sociabilités politiques et culturelles, où la mise en avant des

[55] Maurice Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 2004.

élites, la richesse des décors et la densité des foules visent à présenter l'événement comme une scène d'importance nationale et internationale.

A. Les réceptions et les banquets

La publication accorde une place centrale aux moments protocolaires – accueil solennel des délégations, réceptions, *komers*[56] et banquets. Les descriptions détaillées du faste des décors, et de la ville parée de fleurs et de motifs slaves, servent de prélude à de longues transcriptions des discours prononcés par les dirigeants des différentes délégations, tous exaltant l'amitié slave. Par ce mode de narration, le *Spomen spis* de Franjo Bučar fige l'événement dans sa dimension protocolaire, lui conférant l'allure d'une cérémonie, où chaque geste et chaque parole semblent réglés comme sur une scène de théâtre[57]. Elle s'ouvre sur le récit de l'accueil en gare, qui, depuis les années 1860 et les premiers voyages des sokols de Ljubljana, s'est imposé comme un rituel incontournable de toute visite de gymnastes. L'arrivée de chaque délégation est présentée comme un spectacle : l'entrée du train en gare, suivie de la descente solennelle des membres en uniforme devant un parterre de spectateurs massés sur le quai transformé pour l'occasion en première scène officielle de la fête.

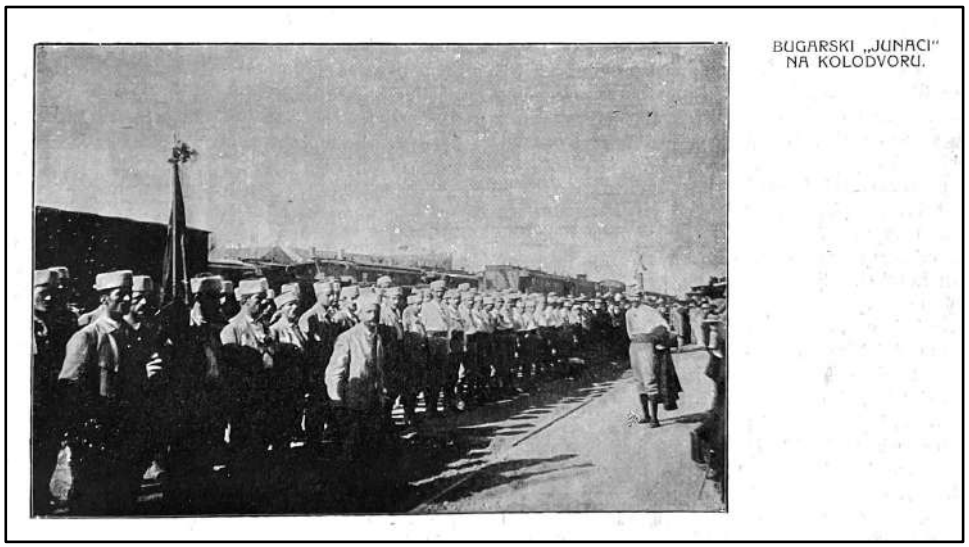


Figure 20. *Yunalks bulgares à la gare de Zagreb.* Spomen spis. (detail) p. 11.

Chaque sortie du train est l'occasion d'un discours sur la solidarité entre « nations sœurs », reprenant inlassablement les mêmes formules, au point de devenir presque un leitmotiv. Le poids

[56] Le terme *komers* (du mot allemand *Kommers*) désigne, dans le contexte des pays germaniques et en Europe centrale et orientale une fête étudiante ou associative solennelle, généralement organisée pour marquer un anniversaire ou un événement symbolique.

[57] Pour une lecture de l'histoire de la diplomatie « par le bas » et un regard porté sur les représentations et la dimension matérielle des échanges voir Amélie Balayre et al., *Le diplomate en représentation:*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2021.

du protocole est renforcé par le choix des illustrations. Plutôt que de montrer la foule amassée sur le quai, l'éditeur Bučar retient une représentation où les invités apparaissent comme des figures officielles, comme la photographie de la délégation bulgare[58] (Figure 20), prise de biais, sur le flanc du cortège, de manière à dessiner toute la ligne les *junaks* en perspective. Le cadrage, qui met en évidence la diagonale formée par les rangs, structure la composition et guide le regard du premier plan vers l'horizon, créant un effet de continuité et de discipline qui renforce la dimension cérémonielle de la scène. Il est ensuite question des réceptions, à commencer par le *komers* du premier jour, organisé dans le jardin de la *sokolana*. Sous le kiosque, autour d'une longue table dressée, se succèdent de nouveaux les discours, cette fois à teneur plus explicitement politique, comme celui du membre honoraire du Sokol croate, Juraj Vrbanić qui s'adresse aux sokols polonais en soulignant la proximité de leurs destins nationaux[59].

Viennent ensuite les nombreux banquets offerts, durant les trois jours, par les autorités officielles et l'élite locale. La comtesse et *banica* Lila Pejačević – épouse du gouverneur du Royaume de Croatie-Slavonie Teodor Pejačević – reçoit au nom de l'aristocratie croate ; le maire de Zagreb Milan Amruš organise à son tour une réception ; enfin, l'Union des sokols croates clôt la série par un déjeuner de gala réunissant 200 convives dans la galerie de la *sokolana*. Le caractère ouvertement diplomatique de ces banquets apparaît dans la composition de l'assemblée qui aux représentants des Sokols nationaux mêle des personnalités politiques de premier plan, tel que le maire de Prague, Karel Groš, celui de Ljubljana, Ivan Hribar, et bien sûr, le maire et hôte, Milan Amruš. La présence des maires en tant que représentants officiels vient renforcer la lecture de l'évènement comme une rencontre à teneur diplomatique. Elle illustre par ailleurs le processus de « transnationalisation » des villes décrit par Catherine Horel dans son ouvrage *Multicultural Cities of the Habsburg Empire*. L'autonomie municipale et le développement des administrations locales favorise en effet les échanges – formels et informels – entre maires et fonctionnaires municipaux des différents territoires sous l'Empire austro-hongrois. Ces échanges dessinent un réseau interurbain faisant apparaître l'empire comme un « monde des municipalités », où les villes, « par le biais de leurs édiles et de leurs élites administratives, acquièrent une capacité d'action transnationale[60] ». À ce titre, le *slet,* en tant qu'événement d'envergure, peut être interprété comme l'un des points culminants de ce processus.

Le pouvoir des maires reste toutefois essentiellement symbolique et leur marge d'action réside avant tout dans la capacité à mettre en scène leurs relations et à se donner ainsi une

[58] F. Bučar, *Spomen spis*, *op. cit*. p. 12.
[59] *Ibid.*, p. 22.
[60] C. Horel, *Multicultural Cities of the Habsburg Empire, 1880–1914*, *op. cit.*, p. 391.

visibilité et une certaine prestance. Dans ce contexte, le banquet occupe une place essentielle. En effet, dans son ouvrage sur le banquet comme lieu du politique sous la Restauration[61], Vincent Robert montre qu'en l'absence de droit de réunion publique, celui-ci devient « une forme d'activité politique[62] ». Le banquet, explique-t-il, est assimilable à un théâtre : la disposition de la table, le choix des mets, la distribution des places et des rôles, la teneur des discours, constituent autant d'éléments qui participent à la fabrique démocratique et à la mobilisation de l'opinion. Sous la Restauration, ces repas collectifs offrent donc une manière de rejouer et de mettre en scène une société libérale et égalitaire, en donnant la parole à des acteurs qui sont autrement exclus du jeu politique. En ce sens, les banquets peuvent être envisagés comme des substituts aux assemblées publiques, comme de véritables espaces de représentation où s'esquisse la formation d'un autre corps politique.

On peut lire les banquets du *slet* croate de 1906 dans une perspective similaire. Dans un royaume encore intégré à l'Empire austro-hongrois, où il n'est pas possible pour les représentants nationaux d'organiser de véritables rencontres à teneur diplomatique, le banquet fonctionne comme un espace symbolique permettant aux acteurs de se projeter dans un rôle qui leur est refusé dans la sphère institutionnelle : celui de participants à une société internationale des nations slaves. La table commune devient alors une scène où se joue un « ballet diplomatique », avec des convives qui ne sont pas seulement des invités, mais des acteurs d'une représentation où les discours, les toasts et les chants accompagnent les plats et le vin comme instruments de sociabilité. Comme dans les analyses d'Erving Goffman sur la performance sociale[63], le protocole, la mise en scène et la répétition des gestes tiennent lieu de contenu ; ce qui importe n'est pas l'objet matériel du banquet mais sa dramaturgie, qui confère aux participants une légitimité symbolique.

La dramaturgie est ici explicite : les Croates, et Zagreb en particulier, occupent le rôle principal, servant d'intermédiaires et de représentants, entre les « premiers Sokols » – les Tchèques – et les autres délégations, notamment celles venues du Sud-Est. L'organisation des prises de parole reflète parfaitement cette distribution symbolique des rôles. La parole est donnée en premier lieu aux hôtes croates, puis au maire de Zagreb, avant de passer successivement aux autres maires présents, et enfin aux représentants des différentes délégations sokols. Le protocole suit un ordre précis : d'abord les Tchèques, considérés comme les plus prestigieux, puis les

[61] Vincent Robert, *Le temps des banquets : Politique et symbolique d'une génération (1818-1848)*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2021.

[62] Vincent Robert, « Introduction » dans *Le temps des banquets : Politique et symbolique d'une génération (1818-1848)*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2021, p. 7-17.

[63] Voir Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, Paris, Les Editions de Minuit, 1973.

Serbes, les Bulgares, les Slovènes, le représentant de l'Union slave des sokols et, pour conclure, le président du club belgradois Dušan Silni. Chaque discours est ponctué de « hourras », de toasts, de chants d'hymnes nationaux et de l'hymne slave *Hej Slaveni,* autant d'éléments qui renforcent la théâtralité de la scène. La parole, enfin, est ici plus importante pour la mise en scène que les mets – dont Franjo Bučar ne nous donne pas la composition. Le toast conclusif du banquet de l'Union des sokols croates, porté par le reporter du journal belgradois, *Bratimstva*, Jovan Javorac, et cité par Bučar en offre une l'illustration éloquente : « Laissons de côté le champagne et le poisson ! Ils peuvent être servis par n'importe quel hôte fortuné. Mais ces discours et cet enthousiasme pour la sainte idée slave de l'unité ne peuvent être le fait que par des sokols, des *dušanovci* et des *yunaks*[64] ».

B. La double dialectique du défilé cérémoniel

Après les banquets, le *Spomen spis* met en exergue un autre moment important du slet : le grand défilé cérémoniel (*svečana povorka*) – véritable manifestation publique de la dimension internationale et officielle de l'évènement. Cet épisode est central car contrairement aux réceptions ou à l'accueil en gare, ou au spectacle de gymnastique, il se déroule au contact direct de la population. Organisé avant les exercices publics et les compétitions, il rassemble plus de 3 000 participants qui traversent le centre de Zagreb divisés en groupes nationaux. Dans la ville, la circulation est interrompue et l'itinéraire soigneusement tracé conduit les cortèges devant les lieux emblématiques du *slet*, comme la *sokolana*, le bureau central, l'exposition d'hygiène, le stand de tir, le théâtre, le Pavillon des arts, l'exposition commerciale, avant de les conduire au stade situé en bordure du centre-ville[65]. D'un côté, le défilé permet aux Zagrebois de saluer les délégations étrangères, d'admirer leur uniforme et leur prestance, et de l'autre, il offre aux invités une mise en scène grandiose de la capitale croate par le parcours choisi. Le livret-guide distribué aux visiteurs du *slet* ne se limite pas à présenter le programme, il inclut également un plan du défilé, à la fois outil pratique pour orienter le public et représentation symbolique de la « conquête » de l'espace urbain par le Sokol.

[64] F. Bučar, *Spomen spis*, *op. cit*. p. 54.
[65] Voir le tracé du défilé cérémoniel du slet de 1924 à Zagreb en annexe n° 3.



44

broja sokolaša i općinstva, što se sleglo oko umjetničkog paviljona. Nasta veličanstven muk, a zvuci hrvatske himne razljegali su se daleko — daleko . . .

Tek što je zadnja kitica himne otpjevana, nasta neopisivo klicanje i oduševljenje, koje je potrajalo dobrih 10 časaka. Tek kad se čulo, da će govoriti podne može. (Živio ! Tako je !) A da ih je Zagreb otvorenim srcem i raskriljenim rukama primio, to je opet dokaz, da on shvaća sokolstvo i veliku njegovu misiju. (Živio Zagreb ! Tako je !)

Ta Zagreb je već odavna prigrlio sokolsku ideju i samo zanosom i požrtvovnim naprezanjem gradjanstva grada Zagreba podignut je prvi hrvatski Sokolski dom, to ognjište

„DUŠAN SILNI" IZ SRBIJE U POVORCI.

BUGARSKI JUNACI U POVORCI.

starješina Saveza hrvatskih sokolskih društava dr. L a z a r C a r, nasta tišina. On se je na pozdravu zahvalio načelniku i gradjanstvu ovim riječima :

Velemožni gospodine načelniče ! Evo žive slike veličajne slavenske ideje. Evo njezinih pravih poborника, kojima se pijest grči na obranu doma i roda svoga, a srce bije ljubavlju za svu slavensku braću od Urala do Krkonoša, Bospora i Sinjega mora. Evo pretstavnika svekolika sokolstva, velike te slavenske narodne vojske, koja danas broji već do stotinu hiljada ne vojnika da se bije, ne zaptija, da zarobljuju i guše tudju slobodu, već junaka i rodoljuba, koji odgaja'u vlastiti narod, da isti bude svijestan i slobodan kao sokol u zraku.

I ako su se ti apostoli jednakosti, bratstva, slobode i gnijezdo, u kojem su se odgojili i iz kojega su se kasnije razišli već toliki Sokoli diljem svih hrvatskih zemalja. A kao što svaka žrtva, uložena u plemenitu svrhu, mora da donosi blagoslovljena ploda, tako evo ploda i ovom patriotičkom našem nastojanju. Ako je i mlado još hrvatsko sokolstvo, ono broji ipak danas već preko pet hiljada zanosnih i junačkih sokola, koji su već do sada i fizičku i moralnu snagu našega naroda pomnožali.

A ročište tolike slavenske braće u srcu Hrvatske, nije li to dokaz ljubavi i sloge, koja vlada medju nama, nisu li time ostvareni sni prvih naših pjesnika, koji su tek snatrili o tome, što je Sokol evo danas i izveo!

I baš evo na ovom mjestu u neposrednoj blizini naših hramova znanosti i umjetnosti, koji su vidljivi dokaz djelotvorne ljubavi našega dobrotvora i velikana blage uspo-

ČEŠKI SOKOLOVI U POVORCI.

POLJACI U POVORCI.

i ljubavi danas prvi puta sletili u Zagreb, to je samo znak, da je i sa prestoljnice Hrvatske jednom već doprlo do njih povjetarce slobode, koja im prija i koje više nitko ugušiti

mene Josipa Jurja Strossmayera (Slava mu!), doprinosi evo i Sokolstvo k izgradnji najvećega našega doma, stvarajući mu u prvom redu sadržaj t. j. pošten i savjestan, marljiv

Figure 21. ***Clichés du défilé. « Dušan Silni dans le défile », les « Yunaks bulgares », les « sokols tchèques » et les « Polonais ».*** **Spomen Spis, p. 44.**

Malgré son importance et sa récurrence dans les évènements organisés par le Sokol, la pratique du défilé est rarement adressée par les dirigeants du mouvement comme un moment explicitement idéologique. L'historiographie, de son côté, tend à la réduire au contraire à une

manifestation ostentatoire, perçue comme une démonstration de force de l'engagement nationaliste, et évoquée principalement lorsqu'elle fait l'objet d'interdiction par les autorités, comme en Bohème en 1882[66]. Régulièrement assimilés à des manifestants, les sokols en déambulation sont ainsi souvent comparés à des soldats et leur défilé à une parade militaire[67]. Or, les photographies du défilé cérémoniel disponibles dans le *Spomen spis* de Bučar révèlent une tout autre dramaturgie (figure 21). Les clichés ne montrent pas, en effet, des rangs impeccablement alignés de gymnastes marchant au pas, mais des groupes plus relâchés, mobiles, qui, surtout, interagissent avec le public par des saluts et des gestes individuels – autant d'éléments qui s'éloignent d'une stricte parade militaire. Dans une étude sur la structure des déambulations publiques[68], Roberto Da Matta explique que « la parade », et notamment celle militaire, se définit par le contrôle absolu des mouvements, une hiérarchie stricte et une séparation radicale entre les participants et les spectateurs. Rien de tel dans le défilé cérémoniel du premier *slet* du Sokol croate. Au contraire, il s'apparente davantage à ce que Roberto Da Matta appelle une « déambulation ouverte », proche de la procession religieuse ou du carnaval – un rituel inclusif, où la frontière entre acteurs et spectateurs est poreuse et où l'interaction est recherchée.

Un autre élément frappe immédiatement, le défilé ne vise pas à fondre les différentes délégations dans une foule uniforme, mais au contraire à leur permettre d'affirmer leur identité propre et de se distinguer les unes des autres. Chaque groupe arbore fièrement son drapeau, son écriteau d'identification nationale et ses propres uniformes, parfois même des costumes traditionnels. Le défilé cérémoniel met donc en scène une double dialectique, externe, avec le public qui regarde et acclame, et interne, entre les groupes nationaux qui rivalisent entre eux de visibilité. Il peut ainsi être compris comme une mise en scène de la masse à travers l'exposition des différences. On « fait corps » avec l'ensemble des gymnastes, tout en préservant des singularités nationales. Loin d'une armée en marche, le défilé cérémoniel se dévoile donc plus une vitrine des identités, comme un spectacle où la foule des gymnastes se transforme en mosaïque de nations, chacune désireuse de se démarquer, d'attirer le regard et de se faire reconnaître. Ce jeu d'équilibre entre homogénéité et distinction rappelle la logique des cérémonies d'ouverture des Jeux olympiques, telle qu'analysée par John MacAloon, où chaque délégation défile sous ses couleurs nationales tout en participant à une même mise en scène collective[69]. Dans les deux cas,

[66] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 113.
[67] P. Roubal, *Spartakiad*, *op. cit.*
[68] Roberto Da Matta, « Carnival in Multiple Planes » dans John J. MacAloon (ed.), *Rite, Drama, festival, Spectacle, Rehearsals Toward a Theory of Cultural Performance*, Philadelphia, Institute for the Study of Human Issues Philadelphia, 1984, p. 208-240.
[69] John J. MacAloon, « Olympic Games and the Theory of Spectacle in Modern Societies » dans John J. MacAloon (ed.), *Rite, Drama, Festival, Spectacle, Rehearsals Toward a Theory of Cultural Performance*, Philadelphia, Institute for the Study of Human Issues Philadelphia, 1984, p. 241-280.

l'événement se présente comme une vitrine internationale, un moment de reconnaissance mutuelle où se rejouent symboliquement les rapports de force du monde contemporain. Comme les processions politiques ou les expositions universelles, il articule la démonstration de masse et la théâtralisation de la différence. Le passage à travers l'espace urbain de Zagreb n'est donc pas seulement un moment de sociabilité festive, il transforme la ville en scène internationale, où la reconnaissance des délégations étrangères confère au *slet* sa dimension de politique de représentation.

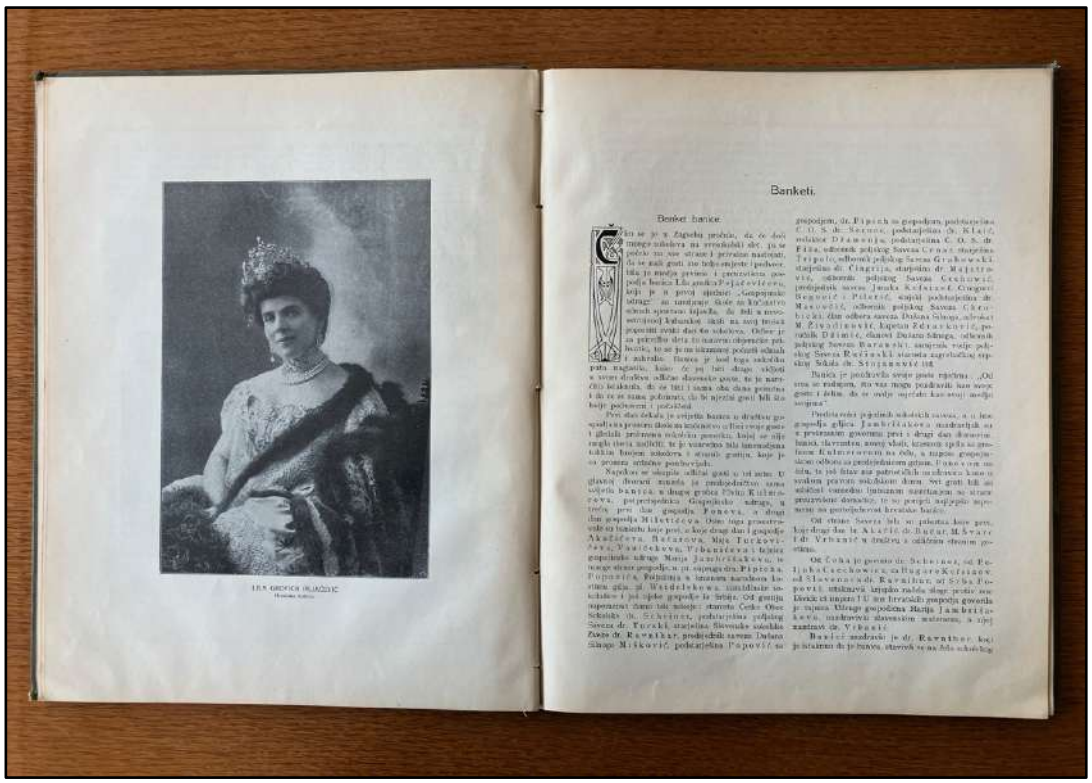
C. Les femmes comme pièce maîtresse de la cérémonie

Parmi les images qui illustrent le *Spomen spis*, on ne peut qu'être marqué par celles, nombreuses, qui font figurer des femmes. Cela est alors inhabituel dans les publications du Sokol qui, lorsqu'elles comportent des illustrations, représentent presque exclusivement des hommes. Les femmes sont aussi présentes dans les textes et Franjo Bučar insiste particulièrement sur le rôle central joué par le comité des dames (*gospojinski odbor*), assisté du comité des demoiselles (*odbor gospođica*) dans l'organisation de l'évènement.

> Énumérer ici, ce qu'elles ont fait serait trop long. Elles étaient partout, là où on avait besoin de conseil ou d'aide. Elles n'ont pas hésité à assumer également la tâche la plus difficile, celle de collecter les dons et les soutiens pour le slet, la prévente des billets. Elles ont frappé à toutes les portes, celle du gouvernement et celle du palais du ban, de notre archevêque, des institutions bancaires et toutes les personnalités influentes. De leurs propres mains, elles ont fabriqué divers ouvrages tissés et peintures folkloriques, cuit les pâtisseries et les rôtis, cueilli des fleurs et tissé des guirlandes, bref, elles ont été notre appui, notre soutien, corps et âme.[70]

Il est vrai que les femmes sont fréquemment chargées de l'organisation matérielle des événements publics du mouvement. Dans le Sokol tchèque, par exemple, leur contribution à la collecte de fonds, à la préparation des banquets ou à la logistique est, comme le rappelle Claire Nolte, chose courante, et ce, dès les premières années[71]. Pourtant, de manière paradoxale, malgré leur implication effective, cette participation demeure reléguée à ce que Claire Nolte qualifie de place de *« ladies' auxiliary »*, un rôle jugé « accessoire ». L'hommage de Franjo Bučar illustre bien cette ambiguïté, car tout en soulignant l'ampleur de leur engagement, listant des actions indispensable au déroulement du *slet*, il qualifie néanmoins leur contribution d' « appui » et de « soutien ».

[70] F. Bučar, *Spomen spis*, *op. cit*. p. 74.
[71] C.E. Nolte, « "Every Czech a Sokol!" », art cit.



Banketi.

Banket banice.

Figure 22. ***Portrait de la Contesse Pejačević en pleine page.*** **Spomen Spis, p. 46-47.**

Cette implication « auxiliaire », selon Claire Nolte, bien qu'indispensable au bon fonctionnement des évènements, loin de favoriser l'intégration des femmes, contribue au contraire à les maintenir dans une position subordonnée au sein du mouvement. En effet, dans le contexte tchèque, si les femmes s'entraînent très tôt, parfois au sein de sections entièrement dédiées, et si elles apparaissent dans les exercices publics dès 1898, leur implication demeure toujours controversée. Elles ne bénéficient ni d'un véritable statut de membre, ni de représentation dans les instances dirigeantes. Cette subordination les pousse, à partir du grand *slet* international de 1901 organisé à Prague, à s'engager dans un mouvement pour réclamer davantage de représentativité, dans le sillage des premiers mouvements féminins tchèques pour l'obtention du droit de vote[72]. Dans les sociétés sokols méridionales, la position des femmes est comparable. Certes, en Croatie, certains clubs disposent de sections féminines, comme à Zagreb ou à Varaždin, où de jeunes femmes s'entraînent à la gymnastique depuis 1882, mais cela reste sporadique, et elles le font sous la direction d'hommes. En Slovénie, sous l'impulsion de l'instructeur infatigable Viktor Murnik (1874-1964), des jeunes filles commencent à se préparer à devenir instructrice dès 1896, et en 1901, est fondée la *Žensko telovadno društvo* (« Société de culture physique féminine »), menée par l'une des premières féministes slovènes, Franja Tavčar (1868-

[72] *Ibid.*

1938), mais celle-ci reste en marge de l'Union des sokols slovènes, où aucune femme n'occupe de poste à responsabilité[73].

Cependant, si les femmes restent exclues des instances décisionnelles de l'Union des sokols croates, la monographie de Franjo Bučar, tout en utilisant les termes d'appui et de soutien, suggère qu'elles sont pourtant essentielles à l'image du premier *slet* du mouvement et qu'elles occupent dans sa mise en scène un rôle bien plus qu'auxiliaire. Le *Spomen spis* leur accorde, en effet, une visibilité inédite, notamment à travers les images, qui les présentent comme des pièces maîtresses de l'organisation. Les femmes jouent un rôle clé tout d'abord en tant qu'hôtes. Une page entière est ainsi consacrée au portrait de la *banica,* Lila Pejačević, épouse du gouverneur[74], dont la mise en exergue sert à souligner le soutien des autorités et des cercles aristocratiques, renforçant l'officialité du *slet*[75](figure 22). Mais ce n'est pas uniquement cette figure notoire qui est mise en avant, Božena Miletić, épouse du président de l'Union des Sokols croates et présidente d'honneur du comité des dames, bénéficie, elle aussi, d'un portrait en pied[76]. Viennent ensuite les portraits de groupe du comité des dames[77] et de celui des demoiselles[78], une photographie des jeunes filles chargées du service postal durant la fête populaire[79], ainsi qu'une image des gymanstes féminines en uniforme de Varaždin[80]. Presque à chaque fois, ces portraits sont accompagnés de légendes qui mentionnent explicitement les noms des participantes – fait exceptionnel dans les publications sokols du début du siècle. Dans la publication, les femmes ne sont donc pas reléguées au rang de simples figurantes dans le décor, elles apparaissent comme de véritables actrices de l'événement. Au même titre que les hommes, elles sont identifiées et leur rôle est reconnu.

[73] Dr. Gv. S. « Iz življenja slovenskega sokolskega naraščaja. 1863–1913 », *Slovenski Sokol*, n°4 (année 10), Ljubljana 25 avril 1913, p. 28.
[74] Sur Lila Pejačević voir Branko Krmpotić, « Grofica Lila Pejačević », *Sveta Cecilija : časopis za sakralnu glazbu*, 30 décembre 1976, vol. 46, nº 4, p. 110-111.
[75] F. Bučar, *Spomen spis*, *op. cit*. p. 46
[76] *Ibid.* p. 75.
[77] *Ibid.* p. 76
[78] *Ibid.* p. 78
[79] *Ibid.* p. 77.
[80] *Ibid.* p. 54.

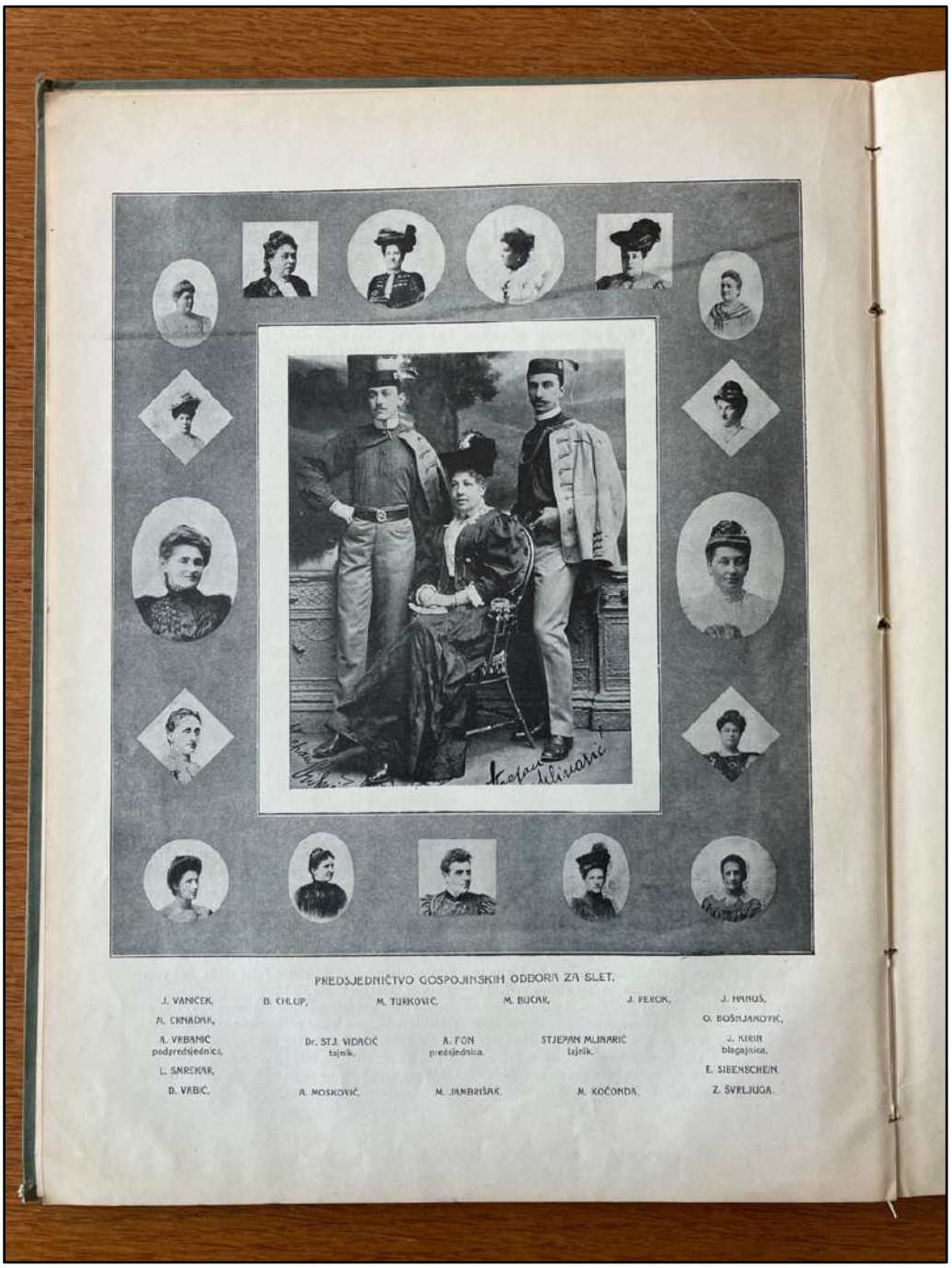


Figure 23. *Présidence du comité des dames pour le* slet. Spomen Spis p. 10.

Ce rôle d'organisatrice est surtout suggéré par une page entière du *Spomen spis* consacrée au comité des dames, dans une composition soignée (figure 23). Au centre, une photographie dévoile la présidente du comité, Ana Fon, assise, occupant symboliquement la position d'honneur entouré de deux sokols en uniforme, présentés comme les secrétaires du comité. Autour de ce

portrait, une couronne de médaillons individuels représente les autres membres du comité, toutes vêtues élégamment à la mode bourgeoise, renforçant l'image de respectabilité et de prestige social. En dessous, une légende précise les noms et fonctions de chacune, présidente, vice-présidente, trésorières, secrétaires, dans une mise en page qui leur confère une véritable individualité et souligne leur rôle actif dans l'organisation du *slet*. Elles ne sont pas représentées en tant que gymnastes, mais leur visibilité repose sur un autre registre, celui de la sociabilité, de l'élégance et de l'ancrage dans les élites locales, faisant d'elles des actrices indispensables à la réussite de la manifestation, garantes de son officialité et de son prestige.

Il faut souligner que la plupart des femmes représentées dans le *Spomen spis* membres des comités d'organisation sont des épouses de dirigeants ou de membres éminents du Sokol croate, et c'est largement en cette qualité qu'elles participent à l'événement. « Mesdames » Fon et Vrbanić[81], présidentes du comité des dames, doivent sans doute leur position à l'influence de leurs maris, hauts responsables de l'association. De même, apparaissent « Madame Bučar », « Madame Mazzura » ou encore l'épouse de l'instructeur en chef Hanuš[82]. La dimension familiale de l'engagement est ici manifeste. Il n'est en effet pas rare, dès cette époque, que des couples s'investissent ensemble dans l'association, et souvent ce sont les épouses – parfois aussi les filles – de figures importantes qui, grâce à leur accès privilégié et aux transmissions opérées dans la sphère domestique, deviennent les principales actrices de la transformation progressive de la place des femmes dans le mouvement.



Figure 24. ***Arrivée à la gare de Zagreb des membres de la société Dušan Silni.*** **Spomen Spis (Détail), p. 12.**

[81] Josip Fon, ancien Président du club Sokol de Zagreb est décédé en 1899. Juraj ***Vrbanić est le Président du Sokol club de Zagreb entre 1901-1907.***

[82] Les dames sont mentionnées dans le passage sur les « Banquets » dans F. Bučar, *Spomen spis*, *op. cit*. p. 47-54.

Dans le cadre protocolaire du *slet,* leur rôle peut donc s'apparenter à celui des « *lady diplomates* » tel qu'étudiées par Molly Wood dans ses recherches sur la diplomatie américaine. Comme les épouses des diplomates américains, ces épouses de sokols s'affichent sur le devant de la scène et contribuent au prestige de leur mari par leur prestance, leur élégance et leur culture. Leur fonction est double, elles doivent assumer les aspects « domestiques » de la vie diplomatique et créer les occasions de sociabilité nécessaires au succès des échanges[83]. Comme le rappelle Molly Wood, dans les mémoires d'ambassadeurs de l'époque, la valeur d'un diplomate se juge aussi à travers l'aura de son épouse avec une femme belle, cultivée et gracieuse qui rejaillit sur l'intelligence et le prestige de son mari. Ce rôle est rempli non seulement par les hôtesses, mais aussi par les épouses des délégations invitées. Une épouse capable de s'intégrer dans les cercles mondains de la *banica* et de ses amies aristocrates, telle que la comtesse Elvira Kumlerova, constitue un atout diplomatique majeur pour les dirigeants des délégations invitées. Ainsi, le président du Sokol serbe de Sremski Karlovci, Laza Popović, se présente accompagné de son épouse, tout comme le Tchèque Karel Pippich. Bučar mentionne également la présence de dames polonaises, telle Madame Weidelekowa, venues soutenir leurs conjoints. L'importance de la présence féminine dans ces rituels est également confirmée par la photographie avec l'une d'elles montrant la délégation serbe Dušan Silni à son arrivée en gare, où les épouses, élégamment vêtues et coiffées à la dernière mode, posent aux côtés de leurs maris, soulignant qu'elles occupent une place importante dans l'événement (figure 24).

Le slet de *1906* marque ainsi un tournant dans la place des femmes au sein de l'association croate. À l'issue de l'événement, Ana Fon, présidente du comité des dames reçoit le titre de membre honoraire – geste inédit qui atteste d'une reconnaissance nouvelle. Il est toutefois révélateur que Franjo Bučar ne le mentionne pas dans son *Spomen spis* – l'épisode n'est rapporté que plus tard, en 1934, par Ante Brozović, secrétaire de l'Union des Sokols du Royaume de Yougoslavie, à une époque où la visibilité des femmes au sein du Sokol est davantage mise en avant par le mouvement[84].

3. Hospitalité, convivialité et mémoire intime : l'échelle de l'expérience

[83] Molly M Wood, « Diplomatic Wives: The Politics of Domesticity and the "Social Game" in the U.S. Foreign Service, 1905-1941 », *Journal of Women's History*, 2005, vol. 17, nº 2, p. 142-165.

[84] A. Brozović, *Sokolski zbornik, op. cit.*, p. 83.

Au-delà de la seule programmation des cérémonies et des festivités qui ponctuent la rencontre, les organisateurs et organisatrices doivent aussi assumer une tâche autrement plus concrète : gérer l'accueil quotidien de près de 2 500 invités venus pour le *slet*. Loger, nourrir et orienter un tel nombre de participants représente un défi logistique majeur, qui mobilise non seulement les structures du Sokol, mais aussi l'ensemble des ressources urbaines. Cette véritable infrastructure de l'hospitalité[85] est en elle-même un élément clé de l'événement. Elle témoigne de la capacité de l'Union des Sokols croates à transformer Zagreb en ville-hôte internationale[86], et à inscrire le *slet* dans la lignée des grandes manifestations modernes où l'organisation matérielle devient partie intégrante de la mise en scène du prestige[87].

La municipalité et les associations locales mettent ainsi à disposition les collèges, lycées et internats de la ville, ainsi que l'Institut de musique, transformés en dortoirs provisoires pour les gymnastes. La cathédrale gréco-catholique ouvre les portes de son séminaire, l'administration militaire cède l'usage de la nouvelle caserne du régiment d'artillerie, tandis que le dortoir des associations de femmes accueille une vingtaine de participantes. Parallèlement, les comités négocient avec des particuliers pour héberger certaines délégations plus petites chez l'habitant. Les différentes délégations sont minutieusement réparties : les Tchèques logent dans la *realka*, les Bulgares dans l'école des arts et métiers (*obrtna škola*), les Polonais dans l'Institut de musique, les Serbes dans l'école professionnelle de filles et les Slovènes dans l'école indépendante. Ces lieux d'hébergement assurent également la restauration des participants[88]. Chaque invité reçoit enfin un laissez-passer accompagné d'un plan de la ville et du livret-guide, qui lui donnent accès aux dortoirs, aux cantines ainsi qu'à l'ensemble des événements programmés – le tout pour le prix modique de deux couronnes.

Cependant, l'organisation se heurte rapidement à de nombreuses difficultés : les laissez-passer sont mal distribués, les cantines trop peu nombreuses et les dortoirs notoirement exigus. Pour tenter de maitriser la situation, un règlement au ton résolument militaire est édicté avec portions rationnées dans les cantines et couvre-feu fixé à 23 heures dans les dortoirs. Toutefois, face à l'ampleur de l'événement, ces règles « indispensables et « pratiques » s'avèrent, selon Franjo

[85] La recherche historique sur les « infrastructures de l'hospitalité » demeure encore largement inexplorée, alors même qu'il s'agit d'un champ déjà bien développé en sociologie et dans les *Tourism Studies*. Voir Robert H. Woods, « Hospitality's history: Who wrote what about when », *The Cornell Hotel and Restaurant Administration Quarterly*, 1 août 1991, vol. 32, nº 2, p. 89-95 ; Pierre Gouirand, « Origines et perspectives historiques de l'accueil », *Téoros : revue de recherche en tourisme*, 1991, vol. 10, nº 2, p. 3-9. Plus largement voir Peter Adey et Debbie Lisle, « Tourism infrastructures », *Tourism Geographies*, 19 mai 2025, vol. 27, nº 3-4, p. 756-766.

[86] Sur le développement du tourisme à Zagreb avant 1945 voir Boris Vukonić (ed.), *Tempus fugit: povijest turizma Zagreba*, Zagreb, AGM, 1994 ; Boris Vukonić, *Povijest hrvatskog turizma*, Zagreb, Prometej, 2005.

[87] Sur la dimension matérielle des foires internationales – notamment la restauration, voir Van Troi Tran, *Manger et boire aux Expositions universelles : Paris 1889, 1900*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2012.

[88] F. Bučar, *Spomen spis*, *op. cit*., p. 68

Bučar, rapidement illusoires[89]. Dès la première soirée, les gymnastes se rassemblent en nombre dans les couloirs des bâtiments, animés par des conversations bruyantes et joyeuses. Franjo Bučar, qui endosse le rôle de surveillant, relate ainsi l'une de ses rondes : « je trouve près d'une centaine de sokols dans les couloirs spacieux, joyeusement engagés dans des conversations animées – ni fatigués, ni rompus, ni affaiblis par le voyage et la chaleur, par l'exercice public et les autres activités estivales urbaines amusantes[90] ». La seconde nuit est encore plus agitée : à cinq heures du matin, c'est le président de l'Union des sokols croates en personne qui surprend des groupes de jeunes encore éveillés, discutant à voix haute dans les couloirs. La répartition initiale des dortoirs est d'ailleurs vite abandonnée. « Revenant ensemble de la soirée, ils ne voulaient pas abandonner leur nouvelle amitié, alors ils allaient se coucher à côté de leurs nouveaux camarades sokols, ne pouvant lâcher une conversation toujours animée et enthousiaste[91] », écrit encore Franjo Bučar. Les cantines deviennent elles aussi un lieu de sociabilité plus libre que prévu – certains gymnastes invitent des amis ou connaissances extérieurs, profitant du prix très abordable des repas à deux couronnes, ce qui provoque rapidement des pénuries et met les organisateurs dans l'embarras. Enfin, l'expérience du *slet* pour les participants ne se limite pas aux lieux officiels. Le *Spomen spis* évoque de petits groupes de sokols déambulant librement dans la ville, se promenant dans les jardins du Kaptol ou à Maksimir, voire rejoignant les villégiateurs sur les rives de la Save pour s'y baigner, au lieu d'assister aux cérémonies protocolaires.

On peut s'interroger sur les raisons qui poussent le secrétaire Bučar à relater ces épisodes de désobéissance dans son *Spomen spis*. La réponse réside sans doute dans le ton bienveillant avec lequel il évoque les écarts de ces « jeunes gens enthousiastes » et la prédominance, dans ses descriptions, de termes associés à l'amitié et à l'allégresse s'inscrivant dans le projet général de sa publication qui consiste à amplifier chaque occasion illustrant la complicité. Ces récits contribuent à consigner dans la mémoire l'idée d'une amitié « naturelle » et spontanée, consolidant ainsi la représentation d'une fraternité slave considérée comme allant de soi. Sur le fond, le récit de ces épisodes ne sont pas différents des discours officiels, ils en constituent le prolongement sous une autre forme. Là où les banquets et cérémonies proclament solennellement l'unité slave, les scènes de dortoirs animés, de conversations nocturnes ou de repas partagés, telles que relatées par Franjo Bučar, en livrent la traduction sensible et vécue. En intégrant ces « débordements » dans le récit, le secrétaire de l'Union des sokols croates montre que l'idéal d'amitié n'est pas seulement une construction rhétorique mais une réalité tangible et perceptible dans la sociabilité quotidienne des participants. Ainsi, la convivialité informelle et la

[89] F. Bučar, *Spomen spis*, *op. cit*., p. 66.
[90] *Ibid.*
[91] *Ibid.*

discipline cérémonielle ne s'opposent pas, elles participent ensemble à la mise en scène de l'image de fraternité, l'une par les mots, l'autre par les gestes ordinaires.

Plus authentiques, ces scènes le sont encore par le truchement de l'image, qui fait apparaître la légèreté jusque dans les clichés retenus : des couchettes rudimentaires, des valises à moitié défaites, des gymnastes partageant leur lit – par nécessité ou par choix – dans une atmosphère évoquant davantage l'excursion de loisir ou le camp d'été que la discipline militaire (figure 25). Le choix éditorial d'ajouter ces images comme des preuves tangibles de la sociabilité parallèle renforce l'importance de la spontanéité dans l'entreprise narrative de Franjo Bučar, visant à faire de ces instants informels la preuve de l'évidence de la rencontre. C'est également ce qui transparait des descriptions de la grande célébration populaire (*pučka svečanost*) qui clôture le *slet*. Franjo Bučar explique là que ce n'est pas dans les spectacles de gymnastique – qu'il qualifie de sommets « uniquement sur le plan technique[92] » – mais plutôt dans la fête que « l'unité » tant vantée s'exprime réellement. « Une telle célébration, une telle unanimité, une telle joie pure que la capitale de la Croatie n'en a peut-être jamais connues depuis les premiers temps illyriens (...) c'est précisément cette soirée-là, à l'occasion de la célébration populaire, que s'est révélé que le vieil adage 'le sang n'est pas que de l'eau' est une vérité profonde[93] », écrit-il[94].



Figure 25. ***Scène de convivialité dans les dortoirs. (*****Détail), Spomen Spis, p. 67.**

[92] F. Bučar, *Spomen spis*, *op. cit*., p. 74.
[93] *Ibid.*
[94] L'adage populaire « krv nije voda » (le sang n'est pas de l'eau) est fréquemment mobilisé dans les discours de la fraternité slave. Il exprime l'idée d'une parenté « naturelle » entre les peuples slaves, fondée sur un lien de sang supposé commun, et sert ainsi à naturaliser l'unité ethnique et morale au fondement de cette fraternité. Voir M. Zajc, « Sotla, majhna voda », art cit.

Les photographies choisies pour l'illustrer, appuient encore ses propos. Se dévoilent sur une page deux portraits collectifs pris lors de la fête populaire. Dans la première image (figue 26), prise en extérieur, les participants sont disposés selon une structure pyramidale, dans un agencement qui produit une impression de cohésion tout en laissant percevoir les différences de sexe, de génération et de « nation » – des femmes en uniforme de cérémonie posent aux côtés d'hommes plus âgés, de jeunes gymnastes croates, serbes ou bulgares, reconnaissables à leurs couvre-chefs distinctifs. La juxtaposition ordonnée des corps et des attitudes génère un effet d'unité dans la diversité. La camaraderie s'exprime ici par le contact physique – bras posés sur les épaules, sourires partagés, postures délibérément détendues – autant de gestes que l'exercice de gymnastique tend habituellement à encadrer ou à effacer.



Figure 26. ***Portrait de groupe pendant la fête populaire.*** **Spomen Spis, (Détail) p. 80**

La seconde photographie s'éloigne, quant à elle, du registre documentaire pour adopter celui du portrait officiel Les participants y sont disposés selon une composition typique des prises de groupe du mouvement, avec un premier rang allongé ou assis au sol, un second assis sur des chaises, et un dernier rang debout à l'arrière. Cette organisation hiérarchisée est toutefois atténuée par la variété des uniformes, coiffes et accessoires, qui introduit une pluralité visuelle tout en produisant une unité symbolique. L'ensemble évoquant moins une hiérarchie qu'une communauté recomposée, où la diversité des provenances se fond dans un même cadre. Ces clichés ne disent sans doute rien de la manière dont la célébration fut réellement vécue par chacun, mais ils témoignent du désir de fixer un souvenir de communion, une image de fraternité

probablement plus authentique à l'échelle de la sociabilité informelle, qu'à travers la rhétorique des discours ou la rigidité des exercices collectifs.



Figure 27. ***Portrait de groupe pendant la fête populaire.*** **Spomen Spis, (Détail) p. 80.**

S'il donne à voir une interprétation de l'expérience des gymnastes, le récit de Franjo Bučar reste néanmoins très évasif quant aux épisodes qui sortiraient du cadre de la bienséance. En effet, si l'auteur valorise bien la proximité entre participants, celle-ci demeure strictement chaste, sans jamais laisser entrevoir la possibilité de relations sentimentales ou sexuelles entre participants. Ce silence n'est pas anodin, il relève d'un effort de cadrage narratif destiné à préserver l'image idéalisée d'une fraternité pure et disciplinée. Pourtant, Franjo Bučar rapporte lui-même que les « demoiselles » du comité organisant la fête populaire sont tellement enthousiastes qu'elles « se volent la tâche les unes aux autres[95] », rivalisant pour tenir les stands, occuper les kiosques et servir sous les chapiteaux où coulent du vin « en grande quantité » et du « champagne mousseux ». On peut aisément s'interroger sur la nature des liens qui se nouent entre les participants dans cette proximité festive – l'alcool et l'excitation aidant. Ce que Franjo Bučar passe sous silence – les débordements, la sensualité, les rencontres imprévues – constitue peut-être précisément le noyau vécu de l'expérience du slet pour ses participants. Derrière la mise en scène, la proximité physique créée par le *slet* est indéniablement un cadre propice à la naissance de

[95] F. Bučar, *Spomen spis*, *op. cit*., p. 74.

désirs, d'attachements et de complicités qui échappent aux catégories morales du discours sokol. En occultant ces dimensions sensuelles ou affectives, le secrétaire Bučar reconduit le cadre idéologique. Pourtant, c'est peut-être dans ces moments d'effervescence incontrôlée, de proximité et de trouble, que se loge l'expérience la plus authentique de la communauté.



Figure 28. ***Deuxième de couverture du livret-guide du IIe slet international de l'Union des sokols croates.*** **1906. Coll. particulière Jovana Papovic.**

C'est notamment précisément ce que suggère, en creux, un autre document source : un exemplaire du livret-guide du second *slet* international qui se tient à Zagreb, en 1911, conservé dans la collection d'un bouquiniste et que j'ai acquise pour une somme modique (figure 14). Cette publication à la couverture identique à celle de l'édition de 1906, destiné à guider les visiteurs dans le programme de l'événement, se dévoile ici comme un véritable reliquaire personnel. D'un côté l'illustration imprimée en transparence sur la page de garde, à droite, ornée de motifs de toiles d'araignée dorées – un motif décoratif assez rare, lui confère une touche d'élégance Art nouveau et situe l'objet dans une culture matérielle bourgeoise du début du XXème siècle. De d'autre, sur la couverture cartonnée, à gauche, deux éléments collés – une petite photographie portrait, découpée en forme de cœur, représentant un jeune homme en buste et tricot

d'entrainement, à côté d'un petit morceau d'étoffe aux couleurs blanc-vert-rouge, très probablement un fragment d'un drapeau ou d'un ruban national bulgare. Le choix de la découpe en cœur suggère un usage intime ou affectif, de souvenir personnel, peut-être le portrait d'un gymnaste que le ou la propriétaire du volume souhaitait garder, et les couleurs du drapeau étant peut-être reliées à l'origine du gymnaste. L'inversion de ces éléments dans le livret-guide rattache immédiatement l'objet à la mémoire de l'événement, devenant une relique matérielle, un « morceau d'événement » conservé comme preuve tangible de la rencontre. L'association de ces deux éléments symbolise l'appropriation de l'objet et transforme le document en album personnel de souvenirs, venant ainsi témoigner de la dimension affective qu'il porte.

La trajectoire documentaire de ce livret est, en elle-même, tout aussi éloquente que son contenu. Sur la page de garde figure un tampon portant l'inscription : *Prosim pazite na knjigu, Ivan Smrekar* (« Faites attention au livre, je vous prie, Ivan Smrekar »), signe qu'il a appartenu à un certain Ivan Smrekar. Il est difficile de déterminer s'il s'agit du premier propriétaire, d'un héritier ultérieur, ou même d'un simple dépositaire. Rien ne permet non plus d'établir un lien avec le peintre et illustrateur slovène Hinko Smrekar, connu pour ses cartes postales réalisées dans l'entre-deux-guerres pour le Sokol yougoslave ; la ressemblance des noms pourrait tout aussi bien relever de la coïncidence. Nous ignorons également par quels chemins ce petit volume a fini par atterrir chez un bouquiniste belgradois, qui l'a lui-même revendu sans trop se soucier de l'identité de l'acheteur. Cette circulation matérielle, de main en main, hasardeuse, atteste néanmoins de la valeur mémorielle de la publication, et nous invite, au-delà de son contenu à l'étudier dans sa matérialité. Sa conservation suggère qu'elle fut investie d'une charge affective durable à la fois en tant que souvenir d'un événement, trace d'un lien, et support d'un attachement personnel. Ce faisant, elle élargit ainsi notre perception et notre compréhension du *slet*, en montrant qu'il n'est pas seulement un moment de célébration collective, mais aussi un producteur de liens et de souvenirs individuels. Le livret prolonge – tout en déplaçant – le discours officiel du Sokol et en offre une matérialisation intime, une preuve tangible de la « fraternité », invitant à concevoir l' « amitié slave » non seulement comme un mot d'ordre, mais comme une rencontre humaine. Enfin, la circulation de cet objet dans le temps et dans l'espace invite à envisager la mobilité elle-même – celle des objets, des corps et des affects – comme une expérience inséparable du *slet* et de son imaginaire du voyage.

4. L'aller, le retour et les détours : le voyage comme évènement

A. Le trajet comme expérience militante

Si le *slet*, au sens strict, ne dure que trois jours, son expérience déborde largement ce cadre temporel. En effet, pour de nombreux gymnastes, il ne commence pas au moment de l'arrivée à la gare de Zagreb, mais bien en amont, dès le départ des délégations depuis leurs villes ou villages d'origine. Aussi, pour saisir toute la portée de l'évènement, il faut inclure dans l'analyse le temps du voyage – aller comme retour – qui constitue pour beaucoup de participants une expérience aussi marquante que le séjour lui-même. Franjo Bučar le suggère lui-même en insérant dans son *Spomen spis* le récit du trajet de la délégation dalmate vers et depuis Zagreb. Les gymnastes dalmates doivent voyager pendant trois jours pour rejoindre la capitale, d'abord en bateau, puis en train, puis autant pour regagner leur province, ce qui transforme le *slet* en véritable expédition. Pour nombre d'entre eux, notamment ceux issus des communautés et clubs ruraux, ce déplacement représente également la première occasion de quitter leur localité et parfois même leur première expérience du train – la Dalmatie n'étant alors pas directement connectée au reste du pays par le chemin de fer. Ainsi, au-delà de l'expérience festive, le *slet* agit aussi pour beaucoup comme un vecteur de mobilité spatiale, mais aussi sociale, qui élargit l'horizon des participants. Il leur permet non seulement de découvrir la capitale Zagreb et sa « modernité », mais aussi de faire l'expérience concrète du voyage collectif – fait d'enthousiasme, mais aussi de fatigue, produite tant par l'effort physique que par l'intensité de la sociabilité.

Pour bien saisir pleinement les enjeux du voyage de la délégation dalmate, il faut d'abord rappeler le contexte sociopolitique particulier dans lequel s'inscrit cette province de l'Empire. Bien qu'appartenant culturellement – en partie – à l'espace croate, le Royaume de Dalmatie, administré directement par l'Autriche, reste juridiquement séparé de la Croatie-Slavonie. Cette division administrative se double d'un isolement matériel car les deux régions sont très mal reliées entre elles, et la Dalmatie maritime demeure en marge des grands axes de communication de la double monarchie. Comme mentionné, aucune ligne de chemin de fer ne relie alors Zadar, Split et la très méridionale Dubrovnik – principales villes de la côte dalmate – à Zagreb. Ce déficit d'infrastructures illustre l'abandon relatif de la région par Vienne, qui ne commence à s'y intéresser réellement qu'après l'unification italienne des années 1860-1870, sous la pression de la menace irrédentiste[96].

Ce désintérêt a des conséquences directes sur la structuration économique et sociale de la province. Essentiellement rurale, la Dalmatie ne connait pas l'industrialisation des centres urbains de l'Empire. Son climat montagneux et méditerranéen, marqué par de fréquentes sécheresses, ainsi que le manque de terres arables expliquent la pauvreté persistante de la région. Au début du XXème siècle, celle-ci est majoritairement slavophone, avec une population en grande partie illettrée vivant dans les campagnes[97]. Dans les centres urbains, comme Zadar, les tensions politiques restent vives avec l'importante minorité

[96] Sur la position de la Dalmatie dans l'Empire habsbourgeois voir Dominique Kirchner Reill, *Nationalists Who Feared the Nation: Adriatic Multi-Nationalism in Habsburg Dalmatia, Trieste, and Venice*, Stanford, Stanford University Press, 2012, p. 115-154.

[97] Au début du XXème siècle, entre 60 et 80 pourcents des Dalmates sont illettrés. Voir A. Jakir, « Dalmacija u procesima stvaranja moderne nacije u 19. i 20. stoljeću », art cit.

italienne, qui revendique son droit à l'autonomie et bénéficie d'un poids culturel et économique disproportionné[98]. Cette « question italienne » se fait sentir avec encore plus d'acuité à Rijeka, port stratégique sous administration hongroise, situé à la frontière entre Dalmatie et Istrie, où les Italiens constituent la majorité de la population et dominent la vie politique et économique locale[99].

Sur le plan politique enfin, la Dalmatie est un foyer d'agitation nationaliste important. C'est à Rijeka qu'est signée en 1905 la résolution qui marque le début d'une collaboration entre les partis serbes et croates amorçant le travail de la coalition. Les acteurs politiques dalmates comme Ante Trumbić, Frano Supilo ou Pero Čingrija – futurs acteurs décisifs de la fabrique de l'État yougoslave – sont parmi les plus fervent défenseur du rattachement du Royaume de Dalmatie à la Croatie. Ils militent dans ce sens, pour donner une orientation politique à l'idée yougoslave. Enfin, si Zadar en est la capitale politique et administrative, Split est son centre urbain le plus dynamique avec près de 25 000 habitants. C'est aussi, comme le souligne Aleksandar Jakir une ville militante, « la plus éveillée sur le plan national et la plus rebelle parmi les villes des Slaves du Sud[100] », considérée par les contemporains comme le « Piémont » du yougoslavisme.

Dans ce contexte, il n'est guère surprenant de voir le Sokol jouer en Dalmatie un rôle politique de premier plan. Dès son implantation, encouragée au début des années 1880 par le maire de Split, Josip Smodlaka (1869-1956) – membre du Parti du droit et ardent défenseur de la « politique du nouveau cours[101] » –, le mouvement prend dans la région une coloration ouvertement militante, orientée vers l'union avec la Croatie et le rapprochement entre « Yougoslaves ». À Split, le club dirigé par Josip Smodlaka jusqu'à la fin du XIXe siècle va jusqu'à imposer à ses membres une formation politique préalable, destinée à leur apprendre « où et comment vivait le peuple croate, quel était son passé, comment il était lié aux Serbes et aux autres Slaves, et quels étaient les objectifs de sa politique nationale[102] ». Le positionnement yougoslaviste se reflète dans les initiatives de Josip Smodlaka qui est un des premiers sokols à promouvoir, dès 1903, la création d'une union des associations de gymnastique sud-slaves. Dans

[98] Šime Peričić, « O broju Talijana/talijanaša u Dalmaciji XIX. stoljeća », *Radovi Zavoda za povijesne znanosti HAZU u Zadru*, 19 septembre 2003, n° 45, p. 327-355.

[99] Ville libre bénéficiant depuis la fin du XVIIIe siècle le statut ***Corpus separatum*** à l'instar de Trieste, Fiume est en 1896 intégrée au Royaume de Hongrie devenant son seul port maritime. La ville est une cité commerçante et industrielle prospère possédant une tradition forte d'autonomie. Habitée en majorité par des Italiens ou italophones, mais administrée et surveillée par une police hongroise, son arrière-pays et surtout la ville contiguë de Sušak, est lui principalement peuplé de Croates ou de slavophones – ce qui lui confère un caractère multiethnique. Ville frontière, Rijeka est aussi l'objet en de début de XXème siècle de revendications nationalistes de tous bords avec d'un côté, les irrédentistes italiens qui veulent la voir rattachée à l'Italie, les Croates au Royaume trinitaire et les Hongrois qui ne veulent pas perdre leur seul débouché sur la mer. Sur la période hongroise de Fiume voir : Balázs Szélinger, « The History of Hungarian Fiume 1776-1914 », *Mediterrán tanulmányok*, 2003, vol. 12, p. 85-103 ; Gérard Vittori, « Fiume, de l'obtention de l'autonomie à l'annexion », *Cahiers de la Méditerranée*, 15 juin 2013, n° 86, p. 119-130.

[100] A. Jakir, « Unitarističko jugoslavenstvo kao nacionalna ideologija u redovima jugoslavenske omladine u Kraljevini Srba, Hrvata i Slovenaca », art cit.

[101] Député du *Sabor* Dalmate (futur député dalmate à Vienne et maire de Split), Josip Smodlaka, fondateur du Parti démocrate croate (1905) et créateur, fondateur du Sokol club de Split est en première ligne pour faire de l'association un outil à la fois pour la lutte contre les défenseurs d'une Dalmatie indépendante et italienne (*autonomaši*) et pour une union stratégique avec les autres slaves du sud.

[102] Josip Smodkala cité dans Aleksandar Jakir, « The Sokol Movement in Croatia as Promotor of Yugoslav Nationalism during the interwar years », conférence donnée à l'occasion du colloque *Cities on the Move: Turkey and Yugoslavia in the Interwar Period,* Université de Bâle, le 15 septembre 2017.

une lettre confidentielle adressée aux clubs de Croatie, de Slovénie et de Serbie, il déplore l'état « rabougri » des sociétés locales, « séparées par une muraille de Chine », et plaide pour leur regroupement dans une « organisation des sokols du Sud dans une seule phalange », faute de quoi elles n'ont, selon lui, « pas de raison d'être ». L'union gymnique lui apparaît comme une étape vers l'union politique. « Si nous créons une organisation », écrit-il, « non seulement nos sociétés renaîtront, mais ce sera aussi le premier véritable pas, certes modeste, en faveur de l'organisation de toutes les forces nationales et vers la résolution de la question des Slaves du Sud par nos propres moyens[103] ». Aussi, à la lumière de l'engagement de Josip Smodlaka, la participation des clubs dalmates au *slet* de 1906 à Zagreb peut être comprise comme une expérience plurielle. Elle est, d'une part, un déracinement, car pour de nombreux gymnastes il s'agit de découvrir la capitale avec l'émerveillement face à la ville, à ses bâtiments, à ses infrastructures et à l'atmosphère festive du *slet* comme une expérience initiatique, marquant une rupture avec l'horizon de leur quotidien. Mais elle est aussi, pour une partie des membres politisés, une démarche militante, à savoir une occasion de porter leurs idées, de rencontrer leurs homologues et de donner une visibilité plus large à leur combat pour une union yougoslave.

Le voyage de la délégation est rendu possible par le soutien de la compagnie hungaro-croate de navigation, qui met à disposition deux bateaux à vapeur pour transporter les participants et accorde des billets à tarif réduit pendant dix jours, couvrant l'aller-retour. Cette aide logistique, qui dépasse le simple cadre d'un partenariat commercial, souligne déjà l'importance accordée par certains acteurs économiques à la visibilité du Sokol. Les bateaux partent le 31 août 1906 de Split, principal port du sud de la côte adriatique, avec à leur bord les premiers groupes venus de Dubrovnik, de Makarska et surtout de l'île de Korčula, où un club particulièrement actif a été fondé en 1905. Depuis Split, les navires longent la côte jusqu'à Šibenik, où des « frères sokols » locaux les attendent, avant de poursuivre leur route vers Zadar, ville à majorité italienne, puis vers Rijeka, où la délégation prend un train en direction de Zagreb, via Karlovac.

Selon le récit dressé par Franjo Bučar dans son *Spomen spis*, l'escale à Zadar se révèle particulièrement agitée, avec des militants italiens qui viennent sur le quai pour empêcher les sokols de débarquer, les huant et provoquant une scène d'altercations entre Italiens massés sur le port et quelques marins croates restés sur leurs bateaux entonnant l'hymne croate en soutien aux gymnastes. Le récit de cet épisode, ainsi retranscrit par le secrétaire Bučar, sert indéniablement à son auteur à mettre en avant le patriotisme des Croates de Dalmatie et à les montrer comme des victimes de la violence gratuite des Italiens. Mais il met également en lumière le fait que l'affichage ostentatoire des sokols, par leur simple présence et leur uniforme, dans un territoire multiethnique et politiquement divisé, devient inévitablement un geste politique. L'acte de

[103] Lettre de Josip Smodlaka, Président du Sokol de Split, adressée au Conseil d'administration du club Sokol de Ljubljana, le 28 mars 1903. ARS. Fonds Ljubljanski Sokol, AS 641 1259 011.

voyager, d'occuper l'espace public – un port, une gare, une rue – prend une dimension performative, il matérialise l'existence d'une communauté et la rend visible, parfois au prix du conflit.

Mais le périple, tel que décrit par le secrétaire Bučar, est également ponctué d'épisodes d'accueil chaleureux. Dans chaque port, « les jeunes filles jettent des fleurs » sur les quais, faisant selon ses mots « exploser les cœurs des jeunes sokols[104] ». Ces gestes d'hospitalité, certes ritualisés, participent de la construction d'un sentiment d'appartenance, transformant chaque escale en moment d'exaltation. À mesure que la délégation progresse, son effectif s'élargit, chaque étape amplifie l'impression de force collective. Franjo Bučar note que les bateaux ne disposent même pas d'assez de couchettes pour accueillir tous les voyageurs, contraints de dormir pêle-mêle dans les couloirs ou sur le pont. Pour les gymnastes issus de clubs insulaires ou isolés – notamment ceux de Korčula ou de Dubrovnik – le fait de se retrouver intégrés à une foule grandissante et de constater concrètement la « massification » du groupe à chaque escale constitue sans doute un moment galvanisant. Ce n'est pas seulement le voyage qui est vécu, mais une démonstration en actes de l'union en train de se construire, renforcée par la matérialité même du déplacement collectif. Ainsi, le voyage peut être lu comme une ouverture performative au *slet*. En reliant les espaces marginaux de la Dalmatie à la capitale croate, en traversant des zones de tensions ethniques, en multipliant les gestes d'hospitalité ou de confrontation, il donne chair à l'idée d'une communauté nationale et transnationale en mouvement. Plus encore, il illustre comment le Sokol fait du voyage lui-même, un instrument de mobilisation politique, où l'expérience sensible du déplacement, de l'agrégation progressive du groupe et de l'hostilité rencontrée devient le vecteur d'un engagement renforcé.

[104] F. Bučar, *Spomens is, op. cit.,* p. 108.



Légende : Tracé de l'aller en rouge vif ; trois itinéraires de retour en bordeaux : vers Dubrovnik en passant par Rijeka, vers Belgrade et vers Trieste.

Carte 1. *Carte des trajets aller-retour de la délégation dalmate,* réalisée par Jovana Papovic d'après les données du *Spomen Spis*.

La carte que j'ai réalisée à partir des indications du *Spomen spis* et du récit de Franjo Bučar, retrace l'itinéraire aller-retour de la délégation dalmate et met en évidence à la fois la complexité logistique du déplacement et sa dimension politique (carte 1). Ce tracé – rouge vif pour l'aller et bordeaux pour les trois trajets du retour – ne doit pas être lu comme la simple illustration pratique de son itinéraire, il cartographie un espace national en construction. Les escales de Dubrovnik, Korčula, Split, Zadar, Rijeka et Karlovac dessinent un axe symbolique qui relie la Dalmatie, administrée par l'Autriche, à la Croatie-Slavonie placée sous autorité hongroise, et enfin à Zagreb, revendiquée comme capitale de tous les Croates. À chaque étape, la visibilité des gymnastes fait du passage un geste politique, accueilli chaleureusement dans certains ports, hué à Zadar par des militants italiens, le cortège devient une arène ambulante où se rejoue la lutte pour l'affirmation nationale. Chaque escale renforce la délégation, qui grossit peu à peu pour devenir, à l'arrivée à Zagreb, en une véritable troupe faite de 800 gymnastes, prêts à se donner en spectacle

dans le *slet* et tant que partie intégrante du corps national. En rendant visible cette lente massification, la carte illustre la capacité du Sokol de relier les espaces et de transformer un simple trajet en une véritable expérience militante.

B. La violence comme affirmation de l'identité de groupe

À l'issue du *slet*, le 4 septembre, la délégation dalmate se divis. Certains choisissent de prolonger leur séjour dans la capitale croate, deux groupes partent en excursion – l'un à Trieste et l'autre à Belgrade, tandis qu'un dernier, principalement constitué de sokols de Dubrovnik et de Korčula qui doivent rapidement rejoindre Split pour embarquer sur le navire du retour, repart par Rijeka en direction de la Dalmatie. Ils retrouvent là une délégation tchèque qui, via la côte dalmate, se rend à Cetinje, capitale du petit royaume du Monténégro. Moins nombreux qu'à l'aller, les dirigeants de l'Union des sokols leur recommandent de ne pas arborer sur le chemin du retour leur uniforme de cérémonie dans les régions à majorité italienne, afin d'éviter « de nouvelles provocations de la part des Italiens[105] » – désignés alors par la presse croate comme des « minables » (*fukare*). Mais si les rangs se sont clairsemés, les sokols dalmates, probablement renforcés par l'expérience cathartique du *slet*, n'entendent pas pour autant se faire discrets ni masquer leur engagement dans l'espace public. Le 4 septembre, ils se présentent donc sur le quai de la gare de Rijeka en uniforme, drapeaux croates et bannière du Sokol levés, transformant leur second passage par le port hongrois en une véritable démonstration de force. S'ensuit une rixe violente et spectaculaire avec des militants irrédentistes italiens, qui fait grand bruit dans la presse nationale et régionale.

Le 5 septembre, le quotidien régional de Rijeka, *Novi List*, consacre sa Une à l'altercation, présentée comme un véritable événement politique. Qualifiant l'incident de nouvelle « manifestation violente[106] » des irrédentistes italiens, le journal l'inscrit dans une série de gestes de protestation qui se seraient multipliés depuis l'annonce du *slet*. Quelques jours plus tôt, le 30 août, le quotidien istrien *Naša Sloga*, publié à Pula, évoquait en effet déjà l'importance de slet dans un contexte de « lutte contre l'ennemi[107] ». La presse de Croatie relaie elle aussi l'affaire, le quotidien *Narodni glas* de Karlovac, par exemple, accuse les autorités hongroises, « à la merci des amis des italiens et autres renégats croates[108] », d'avoir encouragé les violences, tandis que le journal zagrebois *Obzor* va plus loin en appelant à « boycotter Rijeka » pour donner une leçon aux Italiens et leur rappeler que sans les Croates la ville ne saurait survivre[109]. Dans ce concert de voix, la

[105] F. Bučar, *Spomens is, op. cit.,* p. 98.
[106] Article de *Novi list* du 5 septembre 1906 cité dans T. Borić, *Prvi hrvatski svesokolski slet u Zagrebu 1906. godine*, *op. cit.*, p. 46.
[107]« I. svesokolski slet u Zagrebu », *Naša sloga*, n° 35, Pula 30 août 1906, p. 1.
[108] Article *Narodni glas* du 6 septembre 1906. cité dans T. Borić, *Prvi hrvatski svesokolski slet u Zagrebu 1906. godine*, *op. cit.*, p. 41.
[109] Article de *Obzor* du 5 septembre 1906. cité dans *Ibid.*, p. 45.

presse croate dans son ensemble, tout comme Franjo Bučar dans son *Spomen spis* propose une lecture univoque de l'événement, dépeignant les Croates comme des victimes innocentes d'une agression vile et préméditée. Selon cette version, les sokols, sortis du train en arborant leurs bannières malgré l'interdiction de la police municipale hongroise, auraient été pris pour cible par une bande d'Italiens. Après quelques coups de feu, ceux-ci leur auraient lancé des pierres pour provoquer une émeute, bientôt rejoints par les policiers hongrois qui s'en seraient pris à leur tour aux drapeaux des gymnastes à coups de sabre[110].

Un examen de la presse italophone propose toutefois une tout autre lecture des événements. Le quotidien istrien *Il Giornaletto di Pola* rapporte qu'environ 400 Sokols tchèques, rejoints par 300 Dalmates, seraient descendus à la gare avant de former une colonne en direction du port de Rijeka, « chantant à tue-tête des chansons anti-italiennes et anti-hongroises et insultant les Fiumains avec des jurons insupportables[111] ». Selon cette version, ce sont les sokols qui auraient tiré les premiers coups de feu, blessant « un Fiumain, ni fautif ni redevable[112] », puis saccagé le café Europa, au grand dam d'une police hongroise impuissante à rétablir l'ordre. Toujours d'après le quotidien italien, la ville aurait sombré dans un véritable état de siège : un couvre-feu aurait été instauré le soir même, alors même que les émeutes se propageaient à la localité voisine de Sušak, où des Croates auraient passé à tabac des habitants de Rijeka. Ces violences auraient déclenché en retour une vague de manifestations italiennes, notamment devant la bibliothèque nationale de Rijeka et devant la rédaction du journal croate *Novi List*. Comme le souligne Vanesa Šuran dans son étude comparative des récits médiatiques de l'évènement, les versions relayées par la presse croate comme par la presse italienne apparaissent toutes deux exagérées et manichéennes, elles « manipulent les faits[113] » et attribuent systématiquement la responsabilité à l'adversaire.

Cette partialité national(iste) des médias conduit à interpréter l'évènement uniquement comme un affrontement sur base nationale et à voire « le pouvoir corrosif du nationalisme[114] » comme le responsable du « niveau élevé de conflictualité – parfois même physique[115] » observable alors dans l'espace austro-hongrois, tant sur la scène politique, que dans l'espace public. Cependant, Pieter Judson note dans son histoire de l'Empire des Habsbourg, qu'à cette époque, la violence ne se limite pas aux situations où le nationalisme est en jeu[116]. En Moravie ou en

[110] Voir le récit détaillé dans F. Bučar, *Spomens is, op. cit.,* p. 108.
[111] Article de *Il Giornaletto di Pola*, du 6. Septembre 1906 (n° 249), cité et analysé dans Vanesa Šuran, *Politički i etnički sukobi u Rijeci od 1905. do 1907. godine prema novinama iz jadranske regije*, Thèse de Master (Histoire), Université de Rijeka, Rijeka, 2016, p. 55-56.
[112] *Ibid.*, p. 55.
[113] *Ibid.*, p. 64.
[114] P.M. Judson, *The Habsburg Empire*, *op. cit.*, p. 375.
[115] *Ibid.*
[116] *Ibid.*

Bohème, écrit-il, règne « une atmosphère d'intolérance, un manque de respect total pour les opinions divergentes et des violations des formes les plus élémentaires de savoir-vivre, y compris les attaques physiques[117] ». Ce constat invite à complexifier l'analyse. La violence ne peut être envisagée uniquement comme le symptôme de la « haine nationale » mais doit être replacée dans un contexte plus large, celui d'une culture politique où l'intimidation, l'agression physique et le recours à la force symbolique ou matérielle font partie intégrante du répertoire d'action. L'épisode de Rijeka s'inscrit ainsi à la croisée de deux dynamiques : d'une part, l'instrumentalisation nationaliste qui en fait un épisode de confrontation interethnique exemplaire ; d'autre part, l'usage plus banal de la violence comme une pratique du conflit.

Même au-delà de l'Empire austro-hongrois et de sa scène politique, la violence urbaine constitue un phénomène largement observable à l'échelle européenne. Partout, elle apparaît comme l'un des corollaires des transformations induites par la modernité. La structure sociale et démographique des villes est bouleversée par une forte immigration de main-d'œuvre – nationale comme internationale – tandis que l'espace urbain se peuple d'une jeunesse parfois émancipée, éduquée et politisée, mais aussi souvent marginalisée et paupérisée. Dans les grandes métropoles françaises, par exemple, se cristallise ce que l'on désigne alors comme le « problème social » de la violence juvénile, dont l'ampleur est amplifiée par le sensationnalisme des médias de masse[118]. Comme le rappelle Céline Regnard, la presse façonne alors de véritables figures archétypales de la jeunesse délinquante urbaine – tel l'apache parisien au début du XXe siècle – dont les « exploits » sont rapidement imités par « des voyous de toute obédience[119] ». Si, comme elle le souligne, « l'intense médiatisation des violences urbaines juvéniles repose certainement sur une réalité sociale[120] », cette réalité doit être replacée dans des contextes urbains spécifiques. À Marseille, par exemple, la montée des violences s'explique avant tout par un faisceau de mutations sociales, comme « l'arrivée rapide d'une population étrangère, l'émergence de trafics divers, le regroupement dans certains quartiers de tous les indicateurs économiques les plus négatifs ». Pour autant, Céline Regnard invite à dépasser une lecture strictement « anomique » de ces pratiques. Elle propose plutôt d'y voir une véritable « culture », dotée de valeurs et de normes propres, structurée autour de la notion d'honneur et de l'importance de la réputation. Les « terreurs des quartiers » cherchent à valoriser leur nom et leur territoire, dans ce cadre, l'affrontement devient un moyen de préserver, mais aussi de diffuser, une image de notoriété et de respect. La violence

[117] L'historienne Marie Tosnerova sur la situation à Beraun, citée dans *Ibid.*, p. 372.

[118] Voir Xavier De Weirt et Xavier Rousseaux (eds.), *Violences juvéniles urbaines en Europe*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2013.

[119] Céline Regnard, « Terreurs de quartiers : Jeunesse et violences à Marseille (1850-1914) » dans Xavier De Weirt et Xavier Rousseaux (eds.), *Violences juvéniles urbaines en Europe*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2013, p. 143-159.

[120] *Ibid.*

doit ainsi être comprise comme une pratique d'« appropriation de l'espace » et de « renforcement de l'identité individuelle et de sa reconnaissance collective[121] », inscrite dans une culture fortement normative qui « valorise la brutalité et l'honneur comme signes de virilité[122] ».

À la lumière de ces travaux, la confrontation entre Italiens et sokols dalmates à Rijeka peut être interprétée non pas exclusivement comme un conflit entre militants nationalistes, mais aussi comme un combat « viril » pour l'honneur, opposant des groupes principalement constitués de jeunes qui ont tout à (se) prouver. Tout d'abord, il apparaît clairement que les gymnastes ne craignent pas l'affrontement. On peut même parler de provocation de leur part car malgré les avertissements des dirigeants de l'Union des sokols croates, ils refusent de se plier aux recommandations de la police et transforment leur déambulation en uniforme, bannières et drapeaux levés en un véritable acte de principe. Ensuite, la présence des sokols tchèques, modèle à égaler et à impressionner, confère à la démonstration une dimension supplémentaire et il n'est pas question pour les Dalmates de laisser transparaître la moindre faiblesse. Enfin, le vocabulaire employé par Franjo Bučar pour décrire l'évènement, ponctué d'exclamations – « les Sokols se défendent et ne faiblissent pas devant l'adversaire ![123] » – révèle que l'enjeu ne réside pas seulement dans le conflit lui-même, mais bien dans la préservation de l'honneur. Il décrit :

Au cours de cette bagarre, les Italiens et les gardes rouges sont les plus touchés, les premiers sont vaincus et les second désarmés par les sokols. Quatre de nos compatriotes ont été blessés et trois autres arrêtés car ils se trouvaient à la fin du cortège. Les sokols, sans armes aucune, se sont distingués en héros. Les présidents de clubs et les porteurs de drapeaux sont restés fièrement debout et aucun drapeau n'a été baissé ! Les sokols auraient pu tenir tête à l'ennemi dans un autre contexte mais I. il faisait nuit ; II. la lumière était faible ; III. le terrain était inconnu, et IV. les Italiens se sont infiltrés en se faisant passer pour des Croates, lançant des « Vive la Croatie », « Vive les Sokols », etc.[124]

Une construction discursive : les gymnastes sont présentés comme des héros, capables de sortir vainqueurs d'une lutte inégale, dans laquelle ils s'engagent en position de désavantage. Ainsi mise en scène, l'altercation transforme les sokols à la fois en victimes innocentes et en combattants valeureux, attaqués sans raison, ils savent se défendre face à un adversaire supérieur. Dans le récit de Franjo Bučar, cette lecture est renforcée par l'usage d'une illustration qui vient offrir un appui visuel au discours (figure 29). L'image représente les gymnastes en nette infériorité

[121] *Ibid.*
[122] *Ibid.*
[123] F. Bučar, *Spomen Spis*, op. cit. p. 108.
[124] *Ibid.* p. 109.

numérique, parmi eux figure même une femme – détail qui accentue le caractère sournois et injuste de l'agression italienne. Drapés dans leur bannière et activement engagés dans la lutte, les sokols dalmates apparaissent néanmoins fiers et inébranlables, tandis que leurs assaillants semblent en repli. Ce choix iconographique n'est pas anodin, dans une publication largement illustrée de photographies, ce dessin constitue l'unique recours à la représentation graphique. Là où « l'image réelle » fait défaut, l'illustration fabrique l'illusion de la preuve. En matérialisant le récit et en l'ancrant dans l'imaginaire du lecteur, elle confère au témoignage une légitimité visuelle, tout en dramatisant la scène.



Figure 29. *Illustration de l'altercation de Rijeka*. Spomen Spis. (Détail) p. 106.

Cette construction narrative et visuelle invite à interpréter l'épisode non comme une simple péripétie du retour du *slet*, mais comme un moment constitutif de l'expérience qu'il fabrique. L'affrontement devient une épreuve de bravoure où le collectif se forge une identité héroïque. La dynamique collective – nourrie par la présence des sokols tchèques à impressionner et par le besoin de reconnaissance – encourage l'escalade et fait de la violence un instrument de distinction. Plus largement, cette mise en récit illustre un mécanisme fréquent dans les cultures associatives de jeunesse de l'époque sous la forme d'élévation d'un épisode conflictuel au rang d'expérience formatrice, où la souffrance, le danger et l'affrontement servent à produire un

capital symbolique. Il est enfin significatif que cette altercation se déroule dans un contexte de déplacement. Loin de leur environnement familier, les participants se trouvent projetés dans un espace autre, propice à la mise en scène de soi et à l'expérimentation de nouvelles formes de sociabilité. Le voyage, en ouvrant la possibilité de la rencontre et de la découverte d'autrui, devient ainsi un vecteur essentiel de formation collective et de la redéfinition du rapport à l'espace.

C.Au-delà de l'Empire, à la découverte des Balkans

Quand les gymnastes de la délégation dalmates de retour regagnent leurs foyers, la délégation composée de 250 gymnastes tchèques qui les accompagne poursuit son périple au-delà de Dubrovnik, vers le petit Royaume « héroïque » du Monténégro[125]. Comme le décrit Franjo Bučar dans le *Spomen spis*, il s'agit pour eux d'une première occasion de franchir les frontières de l'Empire austro-hongrois et de découvrir « enfin », les territoires « libres » du Sud-Est, en se rendant dans la capitale monténégrine, Cetinje, et observer sur place la vie du peuple présenté comme « le plus courageux de la race slave[126] ». Le Monténégro, qui ne possède alors aucun club de gymnastique, a envoyé à Zagreb une délégation officielle composée du secrétaire ministériel Ivan Begović, du maire de Podgorica et du député Spasoje Piletić. Leur présence visant autant à explorer les possibilités d'implantation de la pratique gymnique qu'à faire exister le jeune royaume dans le paysage symbolique des nations slaves. Lors de leur séjour à Zagreb, les délégués monténégrins ont fièrement arboré leur costume traditionnel, suscitant, selon Bučar, « un extraordinaire enthousiasme[127] » parmi les sokols, fascinés par cette image vivante d'authenticité et de bravoure.

[125] Ibid. p. 111.
[126] C'est en ces termes que Lav Mazzura souhaite la bienvenue aux deux représentants Monténégrins présents pendant le slet de Zagreb. *Ibid.* p. 22.
[127] *Ibid.* p. 18.

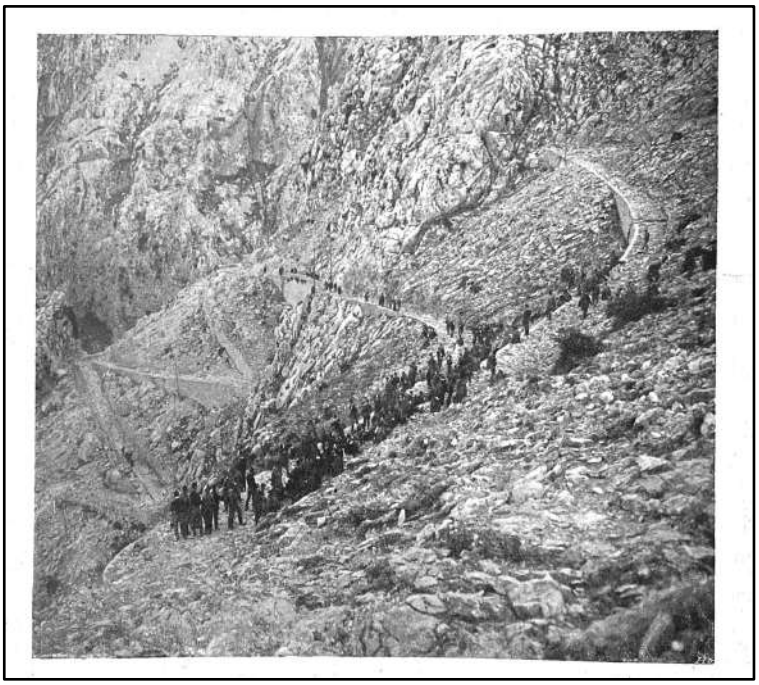


Figure 30. ***Les gymnastes tchèques en route vers Cetinje.***
Spomen Spis, (Détail) p. 110.

Mais si le Monténégro est politiquement indépendant, il demeure en réalité un pays pauvre et rural. En 1906, il vient tout juste de se doter d'une monnaie nationale et reste largement tributaire des subsides russes et des investissements italiens pour son développement. Malgré la large circulation des poèmes épiques de Petar Petrović Njegoš et leur influence symbolique sur la fabrique de l'idée yougoslave[128], le pays demeure isolé, mal relié au reste de la région par son réseau routier rudimentaire. Les sokols tchèques doivent ainsi remonter les côtes adriatiques en bateau pour atteindre le territoire, avant d'emprunter une route sinueuse et périlleuse à travers les montagnes menant au palais royal de Nikola Ier à Cetinje. Une photographie publiée dans le *Spomen spis* de Franjo Bučar illustre ce trajet escarpé, qui s'apparente presque à un exercice d'alpinisme et donne aux gymnastes l'impression de pénétrer une « nature intacte » – image alors volontiers associée par les Tchèques au Monténégro[129] (figure 30).

[128] Le prince-évêque du Monténégro Petar Petrović Njegoš (1813-1851) est un poète et penseur, figure fondatrice de la culture monténégrine moderne. Son œuvre poétique, notamment *Gorski vijenac* (« La Couronne de la montagne », 1847), est considérée comme un pilier de la littérature « nationale » serbe mêlant épopée, philosophie et méditation sur le sacrifice national. Njegoš y exalte la résistance collective, la dignité morale et la liberté comme valeurs suprêmes des Slaves du Sud. Son écriture la s'inscrit dans le romantisme national du XIXème siècle et a durablement façonné les imaginaires monténégrin et serbe, tout en soulevant des débats sur la tension entre spiritualité et justification de la violence. Voir Petar II Petrović Njegoš, *La couronne de la montagne: Edition bilingue français-serbe*, Lausanne & Paris, L'Âge d'Homme, 2011.

[129] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 165 ; F. Šístek, « L'image romantique des Monténégrins dans la culture tchèque aux 19e et 20e siècles », art cit.

Les Tchèques sont frappés par « la difficile réalité de la vie au Monténégro[130] », et ils envisagent pour les aider de faire venir des jeunes de Cetinje à Prague pour les initier à la gymnastique. Celle-ci est alors totalement inconnue dans le petit royaume et, comme l'illustre un second cliché dans le *Spomen spis*, la démonstration offerte par les gymnastes devant le roi s'apparente davantage à un divertissement pour l'élite locale qu'à un véritable fête populaire.

L'importance symbolique de cette visite se mesure à la profusion de clichés qui l'immortalisent. Alors que Franjo Bučar en reproduit déjà trois dans son *Spomen Spis*, d'autres apparaissent dans de nombreux supports périodiques des sociétés sokols contemporaines et les images sont largement reprises pendant l'entre-deux-guerres. La monographie commémorative éditée en 1930 par Ante Brozović, secrétaire de l'Union des Sokols du Royaume de Yougoslavie, à l'occasion du premier *slet* du royaume à Belgrade[131], en reproduit ainsi abondement. Ce recours au support visuel suggère que l'événement est perçu comme une étape marquante dans l'expansion de la gymnastique parmi les Slaves. La photographie ne se contente pas de documenter, elle opère comme un instrument de légitimation, conférant à la rencontre une importance que la réalité sociale du Monténégro – rural, pauvre et dépourvu de tradition gymnique – ne suffirait pas à lui donner. La répétition iconographique, d'un recueil à l'autre, contribue à inscrire durablement l'épisode dans la mémoire visuelle du mouvement, en l'élevant au rang de jalon fondateur d'une intégration du Monténégro à la « grande famille » slave et de l'alignement des autres nations slaves sur la construction narrative de sa « bravoure ». En ce sens, le récit de l'excursion des Tchèques, accompagné de ses clichés ne relève pas seulement du compte rendu de voyage, il participe d'une véritable appropriation symbolique de l'espace balkanique par les sokols, qui en font un terrain de projection et de réinvention des idéaux panslaves.

Si la rencontre des Tchèques avec le Monténégro constitue un exemple emblématique de la circulation des sokols vers l'Est et d'un transfert de pratiques et de savoirs depuis l'espace centre-européen vers les Balkans, l'expérience du voyage produit également des occasions où la dynamique se déploie dans l'autre sens. Ce processus est observable notamment à travers le déplacement d'un petit groupe de sokols dalmates – qui n'avaient encore jamais quitté l'Autriche-Hongrie – vers la Serbie et sa capitale Belgrade, à la suite du *slet* de Zagreb en 1906. Le récit de cette rencontre, dressé également dans le *Spomen spis,* est celui d'une déconstruction de l'imaginaire stéréotypé qui persiste dans l'empire austro-hongrois vis-à-vis de son voisin oriental. Reprenant dans la monographie les impressions publiées par le journal *Sloboda* de Split, Franjo Bučar présente l'expérience des voyageurs comme une prise de conscience :

> celui qui visite la Serbie ne peut qu'être consterné face aux mensonges qui nourrissent les opinions européennes. Au lieu d'une région turque abandonnée et d'une Belgrade présentée comme un lit de désolation, telle que la dépeignent les grands journaux internationaux soi-disant

[130] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 165.
[131] Ante Brozović, *Soko Kraljevine Jugoslavije*, Belgrade, Venac, 1930.

> bien informés – s'étend devant vous un pays fertile et moderne, riche de produits de pâturage, de bétail et de minerais. Belgrade elle-même est une ville européenne moderne avec de magnifiques bâtiments, qui dévoilent alternativement et avec harmonie une architecture orientale et occidentale, avec des jardins multicolores, des allées larges et des promenades. Il y a la cathédrale Saint-Michel, le théâtre national d'Aleksandar Bugarski, la banque nationale, le bâtiment de l'administration des fonds du Professeur Stefanović[132] et le Palais royal. Ce sont des bâtiments qui constitueraient un joyau décoratif, un bijou, dans n'importe quelle ville[133].

L'éloge de la capitale serbe ne se limite pas à une description émerveillée, elle agit là comme un geste polémique, opposant l'expérience vécue des gymnastes aux images véhiculées dans l'Empire austro-hongrois. En exaltant la modernité de la ville, le *Spomen spis* participe à une requalification symbolique de l'espace balkanique comme « moderne » et donc largement digne d'intégrer le concert des nations non seulement slaves, mais aussi européennes. Cette restitution venant introduire l'émergence d'un processus de transferts réciproques, où l'expérience du voyage anticipe une reconfiguration des hiérarchies symboliques entre régions.

Car l'expérience des sokols dalmates en Serbie révèle aussi la méconnaissance mutuelle qui caractérisent, au début du XXe siècle, les relations des populations sud-slaves. Malgré l'abondance des discours exaltant la fraternité, la rencontre concrète entre Dalmates et Belgradois produit un véritable choc avec l'altérité. Ce décalage est d'autant plus saillant qu'il s'accompagne de la découverte d'un autre climat politique. La Serbie est alors un royaume indépendant, dirigé par un souverain ambitieux dont les aspirations irrédentistes se doublent d'une image de modernisateur libéral. C'est aussi une société moins stratifiée que celles de l'Empire austro-hongrois, marquée par une plus grande porosité entre les classes sociales et l'absence d'une aristocratie dominante[134]. Les sokols dalmates sont ainsi frappés, lors de leur visite, par la convivialité d'un repas réunissant des officiers, un ministre, un aubergiste et un mécanicien, qu'ils interprètent comme une forme d'égalité sociale contrastant avec le poids de l' « aristocratie bureaucratique » qu'ils disent subir chez eux. Cette expérience est décrite comme le « triomphe de l'esprit démocratique liant toutes les couches de la population[135] » et conduit paradoxalement ces gymnastes militants, pourtant nourris d'un idéal démocratique inspiré du modèle tchèque, à voir en la Serbie non pas un espace à convertir, mais un modèle à imiter.

À la veille d'une décennie de conflits armés dans les Balkans, ces premiers voyages esquissent les contours mouvants d'un espace yougoslave en formation. S'ils ne produisent pas encore une

[132] Aujourd'hui le Musée national sur la place centrale Knez Mihjalova.
[133] F. Bučar, *Spomen Spis*, op. cit. p. 104.
[134] Sur le contexte social et politique de la Serbie en 1903 voir Marie-Janine Calic, *Socijalna istorija Srbije 1815-1941: usporeni napredak u industrijalizaciji*, Belgrade, Clio, 2004 ; Dubravka Stojanović, *Kaldrma i asfalt. Urbanizacija i evropeizacija Beograda 1890-1914*, Belgrade, Udruženje za društvenu istoriju, 2008.
[135] F. Bučar, Spomen Spis, op. cit. p. 104.

conscience commune, ils ouvrent un champ d'expériences partagées où se rencontrent et se confrontent les différences sociales, politiques et culturelles. L'échange de pratiques, de récits et de représentations symboliques tisse progressivement les premiers fils d'un imaginaire collectif. Avant même que les bouleversements géopolitiques n'imposent de nouveaux cadres, ce sont ces contacts concrets – souvent traversés par la surprise, l'incompréhension ou la redécouverte de soi dans le miroir de l'autre – qui posent les bases fragiles mais décisives d'un rapprochement politique entre Slaves du Sud. Dans ce contexte, le Sokol, fort de son réseau déjà structuré et de sa rhétorique de « fraternité », joue un rôle important en devenant, à partir de 1908, un relais de la mobilisation et encore plus un laboratoire de la fabrique symbolique de la nation.

CHAPITRE 3. DE LA FOULE DE GYMNASTES À L'EXPERIENCE INTIME : LE NATIONALISME COMME ÉMOTION DANS UNE DÉCENNIE DE CONFLITS (1908-1918)

Le 14 juin 1914, quelques jours à peine avant l'attentat de Sarajevo, le bateau à vapeur Vardar[1] quitte le port fluvial de Belgrade à midi, chargé d'une foule bigarrée d'environ deux cents excursionnistes[2]. À bord se côtoient de nombreux gymnastes sokols en uniforme, des écoliers et des lycéens encadrés par leurs professeurs, un prêtre orthodoxe, mais aussi quelques journalistes et autres notables belgradois. Le voyage a pour objectif officiel de rallier Sremska Kamenica, petite ville de Syrmie alors en territoire austro-hongrois, afin d'honorer le dixième anniversaire de la mort du poète romantique Jovan Jovanović Zmaj. Dans une ambiance de fête scolaire et patriotique, l'excursion combine ferveur, sociabilité et esprit commémoratif. Mais au fil de la traversée du Danube, les choses prennent une tournure inattendue avec des escales imprévues, des attroupements spontanés sur les quais et des chants et slogans scandés par les passagers qui attirent l'attention des autorités locales. Lorsque, du pont du navire, s'élèvent des cris de défi – « Vive les Serbes ! », « Vive la Serbie ![3] » – l'incident prend une dimension politique[4]. Aussitôt, la police frontalière et l'administration croate s'emparent de l'affaire, un rapport circonstancié est ouvert, les allées et venues des excursionnistes scrutées avec minutie, et plusieurs responsables municipaux sanctionnés pour négligence, tandis que des excursionnistes sont arrêtés et traduis en justice pour « haute trahison[5] ». Ce qui pouvait sembler une simple sortie dominicale se transforme donc en affaire d'État, avec un incident interprétée par les autorités impériales comme une manifestation conspirationniste « grand-serbe ». Cette anecdote, qui condense la porosité des frontières, la politisation des circulations et la montée des émotions patriotiques, offre une entrée privilégiée pour comprendre la place singulière du mouvement sokol dans le climat effervescent d'avant-guerre.

[1] Le Vardar est le fleuve le plus long de Macédoine, traversant, entre autres, Skopje la capitale du nord de la province. Le nom est probablement choisi en hommage à cette région partiellement conquise par les Serbes à l'occasion des guerres balkaniques de 1912 et 1913.

[2] Rapport de la patrouille de la police royale des frontières numéro Z 98-1914 « Voyage du bateau à vapeur Vardar de la compagnie maritime serbe à Kamenica » à Zemun, le 20 juin 1914. HDA PRZV 78 854 6-22 3473-5/1914.

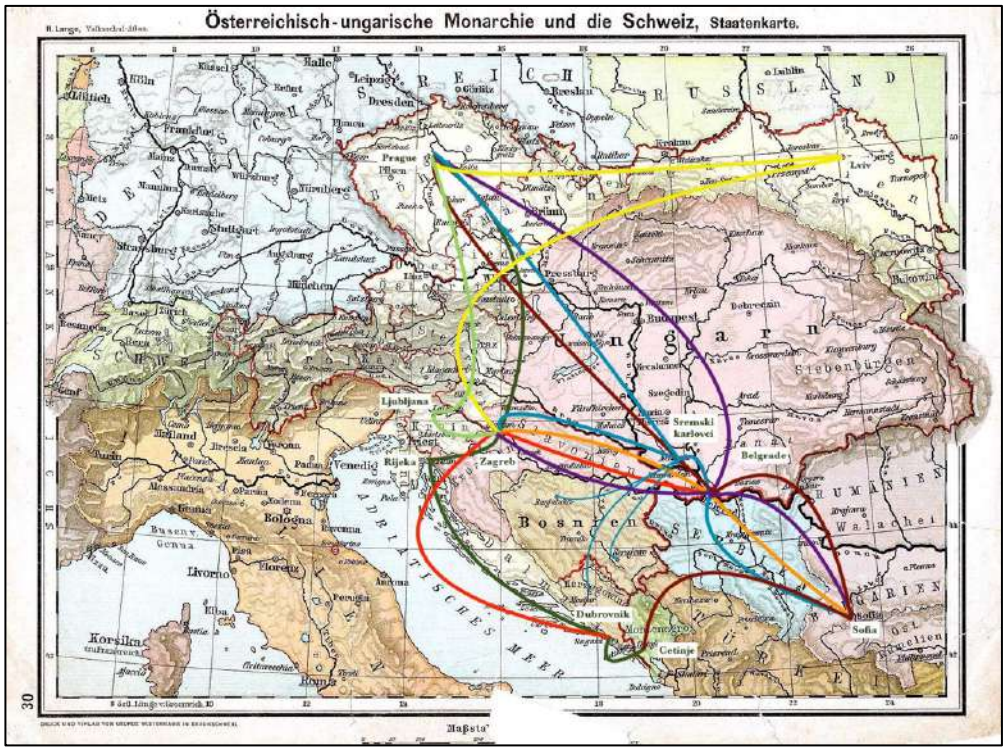
[3] Rapport du commandement de la gendarmerie frontalière impériale à Mitrovica, n° 74. Administrateur en chef du district royal à son Excellence Monsieur Imbro (Imbri) comte Hideghety, chevalier de l'ordre de Léopold, grand župan à Vukovar. Mitrovica, le 24 juin 1914. HDA PRZV *78* 854, 2869-4412

[4] Direction du district royal à Brod-sur-Sava n°117, À la Présidence du Gouvernement royal à Zagreb. Brod, le 3 juillet 1914. ***HDA PRZV 78*** 854, 2869-4412 ; District royal à Đakovo, n° 11826, à la Présidence du Gouvernement royal croato-slavon-dalmate, Département des affaires intérieures, Zagreb. Đakovo, le 2 juillet 1914. HDA PRZV 78 54, 2869-4412

[5] Procédure pénale contre Gjura Gavrilović, professeur de *gymnasium* à Zemun. Lettre du juge intructeur Plavez à la Haute Administration royale, département des affaires intérieures. Zagreb, le 4 mars 1915 HDA PRZV *78* 854, 2869-4412.

De 1908 à 1914, le Sud-Est de l'Europe connaît, en effet, une véritable « accélération du temps historique[6] », pour reprendre l'expression de Reinhart Koselleck. En l'espace de quelques années seulement, une succession d'événements majeurs – l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie, la recul territorial de l'Empire ottoman dans les Balkans, l'agitation révolutionnaire en Russie et la montée des tensions entre Vienne et Belgrade – bouleverse à la fois les « horizons d'attente » et les « champs d'expérience ». Le rapport au monde s'en trouve transformé, les frontières apparaissent plus poreuses et les circulations, qu'elles soient diplomatiques, militaires, culturelles ou associatives, se densifient à un rythme inédit. Dans ce contexte, le mouvement Sokol participe, à l'échelle de toute la région, à la recomposition des espaces symboliques et politiques. La création, en 1908, d'une Union des Sokols slaves à Vienne – fédérant Tchèques, Slovènes et Croates, avec la Serbie et la Bulgarie comme observatrices – marque la volonté d'institutionnaliser des liens transnationaux au-delà des clivages impériaux[7]. Les *slets* internationaux deviennent alors des nœuds de convergence où se retrouvent des délégations de gymnastes venues de toutes les provinces et de tous les États slaves, pour offrir, bien au-delà de leurs propres rangs, le spectacle de leur « fraternité ».

[6] R. Koselleck, *Futures past*, *op. cit.*
[7] C.E. Nolte, « All For One! One For All! The Federation of Slavic Sokols and the Failure of Neo-Slavism », art cit.



Légende : Les flèches de couleur indiquent les déplacements des délégations nationales : en bleu, les Sokols serbes de l'Empire ; en orange, les Sokols serbes du Royaume ; en vert clair, les Sokols slovènes ; en marron, les Yunaks bulgares ; en jaune, les Sokols polonais ; en rouge, les Sokols dalmates ; en violet, les Sokols tchèques ; en vert foncé, les Sokols croates.

Carte 2. *Voyages des délégations de gymnastes entre 1908 et 1912,* réalisée par Jovana Papovic à partir de données tirées de la revue *Srpski Soko.*

La carte ci-dessus, réalisée à partir des données sur l'organisation de *slets*, des voyages et des listes de visiteurs, parues dans la revue *Srpski Soko* entre 1908 et 1912, illustre cette accélération des circulations. Les lignes qui relient Prague, Ljubljana et Zagreb atteignent désormais Belgrade, Sofia et même Lviv, témoignant de l'ampleur croissante des mobilités. Mais ces itinéraires ne reflètent pas seulement la vitalité des réseaux associatifs, ils révèlent aussi l'existence d'une infrastructure matérielle – chemins de fer, lignes maritimes, correspondances fluviales – qui rend possible l'essor des voyages collectifs et surtout l'élargissement des horizons. À ce titre, l'expérience du voyage participe d'une véritable recomposition des représentations de l'espace. Les trajets suivis dessinent les contours d'une géographie alternative, celle d'un « espace slave » en Europe centrale et balkanique, qui relie entre elles des capitales et des provinces jusque-là mal connectées et séparées par des frontières impériales et font de Zagreb et Belgrade – et dans une moindre mesure Sofia des points névralgiques d'un nouvel espace physique et symbolique. Les

infrastructures ne se contentent donc pas de faciliter la circulation, elles offrent les supports concrets d'un projet politique, celui d'un redécoupage symbolique des territoires et d'occupation physique de l'espace.

Dans ce contexte, il n'est guère surprenant que, du point de vue des autorités austro-hongroises, le mouvement des sokols apparaisse comme une menace directe. La branche tchèque, particulièrement mobilisée à la veille de la guerre, est même qualifiée par Claire Nolte d'« armée populaire », soulignant son caractère, massif, exclusif sur le plan national et quasi paramilitaire sur le plan structurel, ainsi que la crainte qu'inspirent ses nombreuses manifestations publiques[8]. Les images saisissantes des chemises rouges défilant dans Vienne, peintes par Joseph Roth dans son roman *La Marche de Radetzky* (1932)[9], viennent d'ailleurs confirmer cette perception d'un mouvement capable d'occuper symboliquement et physiquement l'espace urbain. La situation est toutefois différente dans les régions méridionales. Tout d'abord, le mouvement y est bien plus fragmenté et dispersé, comme nous l'avons vu, en « Unions » nationales indépendantes ou en districts peu développés, souvent privés d'infrastructures et du cadre organisationnel qui font la force du modèle tchèque. Mais surtout, le Sokol s'inscrit là, à la croisée d'un autre espace, celui des Balkans post-ottomans, marqués alors par une recomposition sociale et politique significative[10] et par l'émergence d'autres formes de mobilisations, comme l'organisation en sociétés secrètes, la rébellion, l'insurrection ou encore la lutte armée[11]. Fortement imprégnées de cette expérience, les sociétés sokols, notamment serbes – du Royaume de Serbie et de l'Empire – apparaissent donc moins comme des mouvements structurés ou des bataillons ordonnés que comme des espaces associatifs ambigus aux activités parfois semi-clandestines, traversés par une culture politique de la défiance envers les autorités impériales. Cette différence fondamentale leur confère une aura « défensive », une gloire symbolique davantage liée aux traditions de lutte populaire, qu'à la culture associative à proprement parler.

Pour saisir ce décalage – entre une réalité organisationnelle modeste et une réputation amplifiée par la répression policière, les accusations de complot et l'exaltation publique – il faut déplacer le regard au-delà des seules activités concrètes du Sokol et s'interroger sur ce que le

[8] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 177.

[9] Joseph Roth, *La Marche de Radetzky*, Paris, Point seuil, 2008, p. 48 et 76.

[10] Voir notamment Hannes Grandits, Nathalie Clayer et Robert Pichler (eds.), *Conflicting Loyalties in the Balkans: The Great Powers, the Ottoman Empire and Nation-Building*, London & New York, I.B.Tauris, 2011 ; Anastassios Anastassiadis et Nathalie Clayer (eds.), *Society, politics and State formation in Southeastern Europe during the 19th century*, Athens, Alpha Bank Historical Archives, 2011.

[11] Nathalie Clayer, « Des marges au centre : Organisations secrètes et mobilisations dans l'espace balkanique (post)ottoman (fin du XIXe-début du XXe siècle) » dans Hamit Bozarslan (ed.), *Marges et pouvoir dans l'espace (post)ottoman. XIXe-XXe siècles*, Paris, Karthala, 2018, p. 75-96.

mouvement fait aux émotions et aux affects[12]. Car plus qu'un lieu où se forment des combattants, le Sokol agit surtout comme un producteur d'affects politiques et d'émotions partagées. Autrement dit, comprendre son rôle dans les Balkans d'avant-guerre suppose d'y voir l'un des rouages d'un nouveau « régime émotionnel » – au sens donné par William Reddy à l'ensemble de normes, de codes et de pratiques sociales qui organisent, prescrivent et encadrent l'expression des émotions dans une société – de l'exaltation nationaliste[13]. Dans ce contexte particulier, où la ferveur patriotique n'est pas seulement encouragée mais attendue, voire prescrite, il s'agit d'observer le Sokol non seulement comme un générateur d'émotions, mais aussi comme un prescripteur et un producteur d'expériences, collectivement et individuellement éprouvées. Je propose de montrer dans ce chapitre que la motivation à l'engagement réside, pour l'essentiel, dans la capacité du Sokol à se constituer en véritable espace de mise en scène et de partage des affects mobilisateurs tels que la ferveur, la fierté ou l'espoir, mais aussi des sentiments plus ambivalents comme le ressentiment, la peur ou l'orgueil. Ensemble, ces registres contribuent à donner corps au désir de communauté, en transformant l'expérience collective de la gymnastique en un mode d'appartenance émotionnelle et politique.

Toutefois, la littérature sur les émotions rappelle bien que celles-ci demeurent difficiles à saisir, elles échappent aux sources, se laissent rarement appréhender de façon directe et stable[14]. L'investigation est ici d'autant plus délicate que l'on ne dispose ni d'archives administratives continues ni de documents produits « à chaud », au cœur même des événements. Les matériaux disponibles pour cette période sont, pour l'essentiel, postérieurs aux événements eux-mêmes, façonnés soit par la mémoire rétrospective des acteurs, soit par les récits produits par les autorités austro-hongroises, souvent orientés pour présenter le Sokol sous un jour conspiratif. C'est pourquoi j'ai choisi de mobiliser dans ce chapitre un corpus volontairement varié – cartes postales et ego-documents, monographies commémoratives et récits publiés, témoignages et souvenirs – lus de manière critique, non comme des reflets transparents de la réalité, mais plutôt comme des pièces constitutives d'une fabrique mémorielle. Analysées dans leur intentionnalité comme dans leur matérialité, ces sources deviennent elles-mêmes des objets révélateurs de la construction du nouveau « régime émotionnel » observé.

[12] Sur le rapport entre nationalisme et émotions voir Lloyd Cox, « Conclusions: The Emotional Power of Nationalism » dans Lloyd Cox (ed.), *Nationalism: Themes, Theories, and Controversies*, Singapore, Springer, 2021, p. 133-147.

[13] William M. Reddy, *The Navigation of Feeling: A Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

[14] Barbara H. Rosenwein, Marie-Hélène Debiès et Catalina Dejois, « Histoire de l'émotion : méthodes et approches », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 2006, vol. 49, nº 193, p. 33-48 ; Susan J. Matt, « Current Emotion Research in History: Or, Doing History from the Inside Out », *Emotion Review*, 1 janvier 2011, vol. 3, nº 1, p. 117-124.

Le chapitre se déploie en trois temps. Nous y examinerons d'abord la mutation du Sokol, notamment serbe, en un mouvement « défensif » réagissant à l'hostilité générale dont il fait objet dans le Royaume de Croatie et en Hongrie et à la surveillance des autorités autrichiennes, dans un contexte où l'annexion de la Bosnie-Herzégovine amplifie la mobilisation parmi les Serbes de Serbie, de Croatie, de Hongrie et de Bosnie elle-même. Nous nous pencherons ensuite sur les procédés concrets par lesquels se met en place, à travers des expériences vécues, entre 1908 et 1912, le régime émotionnel décrit à l'échelle régionale. Nous le ferons en analysant la circulation des images sous forme de cartes postales, et de sons à l'occasion des *slets* et autres manifestations spectaculaires, ainsi que de récits d'engagement pendant la première guerre balkanique. Enfin, dans une dernière partie, nous reviendrons sur la fabrique mémorielle de l'après-guerre, qui voit les idéologues et dirigeants du mouvement attribuer au Sokol un rôle actif dans la Première Guerre mondiale, en dépit de la réalité, et à l'ériger en pilier décisif de la « libération et de l'unification » des Slaves du sud.

I. Un mouvement pour unir tous les Serbes ? La fabrique d'un mouvement « défensif »

1. La culture physique dans le Royaume de Serbie : un terrain réservé aux élites

À la surprise de Laza Popović qui les rencontre pour la première fois lors du premier *slet* international de l'Union des sokols croates en septembre 1906, les sociétés Dušan Silni apparaissent composées presque exclusivement de membres de l'élite urbaine. Certes, la délégation qui se présente à la gare de Zagreb est accompagnée d'un groupe de paysans serbes en costume traditionnel ; mais cette présence relève d'avantage d'une mise en scène symbolique, que d'un reflet fidèle de la sociologie de la gymnastique associative en Serbie. Aux côtés de ces figures pittoresques, la délégation conduite par le colonel Milutin Mišković (1864-1934) – président de l'Union des sociétés Dušan Silni (*Savez društava Dušan Silni*) depuis 1902 – rassemble en réalité surtout des cadres militaires, des représentants et fonctionnaires publics, ainsi que des membres de la bourgeoisie belgradoise. Cette composition sociale reflète bien les conditions d'émergence de la culture physique dans le territoire balkanique indépendant, où les premiers cercles gymniques naissent dans l'entourage immédiat de l'armée et de l'administration.

L'arrivée de la gymnastique en Serbie remonte à 1857, avec la création d'une Société serbe de gymnastique et d'arts martiaux (*Srpsko društvo za gimnastiku i borenje*) par le peintre et pédagogue

Stevan Todorović (1832-1925), formé à Vienne et à Munich. Réservée à la jeunesse masculine de l'élite belgradoise, cette pratique se veut un lieu où l'on cultive « le bon goût » et « les idées des Lumières », mais constitue alors une véritable anomalie dans une société serbe post-ottomane que Stevan Todorović lui-même décrit volontiers comme « hostile aux idées nouvelles[15] ». Ce n'est qu'en 1882 que la gymnastique s'institutionnalise véritablement, grâce au soutien officiel de l'armée et de l'école, sollicitées par le chirurgien et colonel-médecin Vladan Hipokrat Đorđević (1844-1930) pour fonder une Société belgradoise de gymnastique et d'arts martiaux (*Beogradsko društvo za gimnastiku i borenje*)[16]. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, l'association se divise dans les années 1890 en deux courants, d'un côté, la Société belgradoise de gymnastique Sokol (*Beogradsko gimnastičko društvo Soko*), adepte de la méthode Tyrš, et de l'autre, le club Dušan Silni, qui promeut un style « national » de culture physique. Mais derrière ces divergences méthodologiques, leur composition sociologique reste largement identique.

La société Dušan Silni recrute en majorité de jeunes hommes instruits et formés à l'étranger, tels l'avocat Jovan Stojanović, ou issus de grandes familles de la bourgeoisie belgradoise, comme le professeur Dobrosav Knez-Milojković (1865–1941). Elle compte aussi des scientifiques renommés, à l'image du chimiste Aleksandar Zega (1860-1928), qui s'initie à la gymnastique en Suisse où il obtient une certification d'instructeur. Plusieurs officiers de haut rang en font également partie, comme Ferdo Mihoković (1863-1887), professeur de gymnastique militaire, ou les colonels Milutin Mišković (1864-1934) et Dragomir Nikolajević (1873-1939)[17]. Le club sokol belgradois présente une sociologie comparable. Dirigé par Vojislav Rašić (1869-1943), avocat éminent et fonctionnaire du ministère de la Justice formé à la Sorbonne, il illustre parfaitement ce que Ljubinka Trgovčević a appelé « l'élite planifiée[18] », une génération de jeunes boursiers envoyés par le régime du roi Alexandre Ier Obrenović dans les grandes universités européennes, afin de revenir comme cadres, fonctionnaires et experts chargés de moderniser le pays. Avec le changement de dynastie et l'avènement de Pierre Ier Karađorđević, le Sokol connaît

[15] Vladan Vukašinović, « Stevan Todorović, život i delo vežbača, umetnika, prosvetitelja i začetnika organizovanog sporta u Srbiji », *Fizička kultura*, 2017, vol. 71, n° 2, p. 118-126.

[16] V. Vukašinović, « Vladan Djordjević, The Life and Work of a Gymnast, Scientist, Politician, Writer and The Progenitor of Gymnastics and the Sokol Movement in Serbia », art cit. Vladan Đorđević est une personnalité importante de la scène publique serbe. En tant que médecin, il révolutionne la pratique médicale en introduisant la chirurgie dans la Principauté, et en tant qu'acteur de la société civile, il est à l'origine de la création d'associations influentes comme la première Société médicale serbe (1872), la Revue des Archives serbes pour la médecine globale (1874), ainsi que la Croix rouge (1876).

[17] Dejan Gavrilović, Goran Kasum et Slađana Mijatović, « The contribution of Serbian doctors to the development of physical exercise in the Kingdom of Serbia », *Vojnosanitetski pregled*, 2014, vol. 71, n° 9, p. 889-894 ; Zvezdan Savić et al., « Contribution of officers cadre to the Sokol movement and the Serbian Olympic Club from 1904 to 1941 », *Fizičko vaspitanje i sport kroz vekove*, 2022, vol. 9, n° 2, p. 69-78 ; Zvezdan Savić et al., « Historical Review Of The Officers' Contribution To Physical Education In Serbian Civilian Schools From 1815 To 1918 », *Facta Universitatis, Series: Teaching, Learning and Teacher Education*, 2022, vol. 6, n° 2, p. 219-227.

[18] Voir Ljubinka Trgovčević, *Planirana elita : o studentima iz Srbije na evropskim univerzitetima u 19. veku*, Belgrade, Istorijski institut, Službeni Glasnik, 2003, vol.43.

une certaine démocratisation, ouvrant ses rangs à des personnalités moins internationalisées. Ce renouvellement traduit surtout l'évolution du visage de l'élite belgradoise après 1903, stimulée par la fondation de l'Université de Belgrade en 1905, qui permet alors de former localement les nouvelles générations.

L'engagement dans la société de culture physique demeure néanmoins toujours un tremplin vers les plus hautes sphères de la fonction publique, comme en témoigne la trajectoire de l'architecte Momir Korunović (1883-1969), concepteur de la plupart des *sokolanas* érigées dans l'entre-deux-guerres[19]. Issu d'une famille modeste du village de Bogava, en Serbie centrale, il entre en 1895 au Premier *gymnasium* de Belgrade et rejoint la même année la section lycéenne du Sokol belgradois. Entre 1902 et 1906, il poursuit des études d'architecture à la Faculté technique de la *Velika škola* – future Université de Belgrade – avec l'ambition de s'inscrire dans l'appareil d'État. Très tôt, il s'investit activement dans la vie du club et intègre même son bureau, fait exceptionnel pour un membre aussi jeune[20]. Aux côtés d'un groupe d'ambitieux menés par le major Vojislav Živanović (1870-1932), il s'oppose progressivement à l'autorité de Vojislav Rašić, bientôt écarté du conseil d'administration[21]. Le Sokol devient pour lui un espace décisif de sociabilité et de promotion. Il y fréquente des personnalités influentes, telles que l'historien Ljubomir Jovanović (1865-1928), président de la Société littéraire serbe (*Srpska književna zadruga*) et futur ministre de l'Éducation, dont il se rapproche. Grâce à ces réseaux, il entre à la Direction technique de la municipalité de Belgrade, puis, dès 1907, à la Direction de l'architecture du ministère de la Construction. Boursier de ce même ministère alors dirigé par Ljubomir Jovanović, il se spécialise à Prague en 1910-1911, où il fonde et préside avec d'autres étudiants le Sokol serbe de Prague. À son retour, il s'impose comme l'une des figures les plus visibles du Sokol belgradois, tout en entamant une carrière institutionnelle et architecturale de premier plan.

Ce caractère profondément élitiste de la gymnastique en Serbie constitue, aux yeux de Laza Popović, un problème majeur. Dans un article publié en mars 1907 dans sa revue *Srpski Sokol,* intitulé *Problem Dušana Silnog* (« Le problème de Dušan Silni »)[22], il dénonce l'incapacité des sociétés serbes à recruter en dehors des cercles de l'armée et de la fonction publique. À cette faiblesse structurelle, écrit-il, s'ajoute la rivalité des deux courants, qu'il juge irresponsable « au

[19] V. Putnik, *Arhitektura sokolskih domova u Kraljevini Srba, Hrvata i Slovenaca i Kraljevini Jugoslaviji*, *op. cit.*

[20] Aleksandar Kadijević, « Arhitekta Momir Korunovic i ratna 1912. godina », *Arhitektura i urbanizam*, 1 janvier 2013, vol. 2013, p. 43-49.

[21] « Žalosna pojava u beoogradskom Sokolu » [Triste phénomène au sein du Sokol de Belgrade], *Srpski Vitez*, Belgrade, août-octobre 1909 (année 1), n°7-10, p. 107 ; « Žalosna pojava u beoogradskom Sokolu » [Triste phénomène au sein du Sokol de Belgrade], *Srpski Vitez*, Belgrade, novembre-décembre 1909, (année 1), n°11-12, p. 125.

[22] L.P., « Problem Dušana Silnog » [Le problème Dušan Silni], *Srpski soko*, Karlovci 10 mars 1907, (année 1), n° 5, p. 90.

moment où le mouvement aurait justement besoin d'une unité totale[23] ». Près d'un an plus tard, dans un texte au ton plus désabusé et intitulé *O Sokolstvu u Srbiji* (« Sur le sokolisme en Serbie »)[24], il dresse un constat plus amer, expliquant que, selon lui, le Sokol peine à s'enraciner dans le royaume indépendant faute d'un véritable « mouvement défensif[25] » qui justifierait son existence. Dans un contexte où « sur le plan politique et national, la masse est homogène et démocratique[26] », explique-t-il, il n'existe « pas de nécessité immédiate de rivalité ou de lutte pour de grandes idées » ; en l'absence d'un tel moteur, selon lui, le Sokol ne peut prospérer. Il pousse la critique jusqu'à l'ironie, soulignant le décalage entre les ambitions affichées des dirigeants belgradois et les dispositions réelles de leur association, incapables, souligne-t-il, d'organiser ne serait-ce qu'un simple exercice public, a fortiori un *slet*.

Cette critique n'est pas théorique, elle vise explicitement l'échec des Belgradois à concrétiser leur premier projet de *slet*. En effet, en 1907, lors du grand *slet* panslave organisé à Prague par l'Union des Sokols tchèques et réunissant, comme à Zagreb, des gymnastes venus de tout le monde slave, Vojislav Rašić, à la tête de la modeste délégation serbe, propose d'organiser l'année suivante un *slet* à Belgrade, à l'occasion du 25e anniversaire de la société locale. L'idée est accueillie avec enthousiasme par le président de l'Union tchèque, Josef Scheiner, désireux de voir émerger en Serbie un partenaire de poids pour son programme néo-slaviste. Pourtant, l'initiative peine à se concrétiser. Incapables de mener à bien les préparatifs, les Belgradois perdent rapidement la confiance de leurs homologues tchèques, qui demandent alors à Laza Popović de servir d'intermédiaire. Pourtant, celui-ci refuse et, dans un communiqué acerbe cosigné en mars 1908 avec Milan Teodorović, instructeur du club de Sremski Karlovci, il tourne même ses « frères » belgradois en dérision :

> Ils ont fondé une Union des sociétés sokols avant même d'avoir créé des districts, et alors qu'ils ne disposent pas de clubs. Ils veulent organiser un *slet*, alors qu'ils n'y ont pas de gymnastes. De notre côté nous avons convoqué une réunion technique des associations sokols serbes pour le *slet* [de Zagreb], et personne de Belgrade ou de Serbie ne s'est présenté. Ils organisent des soirées sokols et empruntent des uniformes de cérémonie pour l'occasion. Ils composent une marche et un hymne sokol, mais ils n'y ont personne pour le chanter et défiler. Ils donnent des exercices publics qui se réduisent à quelques cabrioles. Ils font apparaitre des annonces leur *slet* plus grandes que celles du café Kneipp alors qu'à trois mois de l'évènement, aucune instruction n'a encore été distribuée. Ils publient les plans d'un stade, qu'ils n'ont pas les moyens de construire. Beaucoup de mots, certes, ont été prononcés. Mais, la tragédie c'est qu'ils s'acharnent à vouloir

[23] *Ibid.*
[24] Dr. L. P., « O Sokolstvu u Srbiji » [Sur le Sokol en Serbie], *Srpski Soko*, Karlovci 1er février 1908, (année 2), n° 4, p. 50
[25] *Ibid.*
[26] *Ibid.*

> organiser un *slet*, alors qu'ils n'ont même pas de Sokol. Une telle désillusion face à la réalité a de quoi briser le cœur d'un homme.[27]

Exaspéré par la paralysie des Belgradois et leur incapacité à engager les préparatifs du *slet* promis, le président de l'Union des Sokols tchèques, Josef Scheiner, se rend en personne à Belgrade le 8 avril 1908. Son objectif est clair, il veut arbitrer le conflit qui oppose les deux principales sociétés serbes, le Sokol et l'association Dušan Silni, et trouver une solution à l'impasse de la division. Sous l'impulsion de proches du ministre de l'Armée comme le fonctionnaire et diplomate, député du Parti radical Milovan Milovanović (1863-1912), une rencontre est organisée entre les deux délégations – l'une, conduite par le lieutenant-colonel d'état-major Milutin Mišković pour Dušan Silni, l'autre par le major Vojislav Živanović pour le Sokol. Après de longues heures de débats, la réunion s'achève à trois heures du matin par un compromis qui voit les clubs rivaux accepter de s'unir dans une Union des sociétés sokols Dušan Silni (*Savez sokolskih društava Dušan Silni*) [28]. Si cette décision ne se traduit pas immédiatement dans les faits, elle marque une première étape vers la consolidation institutionnelle du mouvement gymnique serbe.

L'intervention directe des Tchèques apparaît ici décisive, presque fondatrice. Sans l'arbitrage de Joseph Scheiner, le mouvement serbe semblait condamné à la paralysie et aux querelles de personnes[29]. À bien des égards, la gymnastique serbe apparait donc comme une création importée, structurée depuis Prague et placée sous tutelle morale et technique de l'Union des sokols tchèques. La dépendance est d'autant plus manifeste que, dans le sillage de l'accord, l'armée serbe passe une convention avec les Tchèques, permettant l'arrivée de quatorze instructeurs de Bohême, dont Jan Svoboda, Jan Zajček et surtout František Hoffmann (1878-1948), président du club de Liberec. Véritable réformateur de la gymnastique en Serbie, ce dernier, engagé comme premier instructeur de l'académie militaire de Belgrade, incarne ce transfert direct de savoir-faire, mais aussi le rôle de « tuteurs » que les Tchèques assument vis-à-vis de la gymnastique serbe[30]. L'arrivée des instructeurs tchèques marque une étape clé dans l'institutionnalisation de la gymnastique en Serbie, avec l'introduction du système d'entraînement sokol dans l'armée dès septembre 1908, qui voit les cadets effectuer des exercices de gymnastique

[27] Lettre de Milan Teodorović et Laza Popović publiée dans « Pred I. Srpski Sokolski Slet u Beogradu 1908 » [Avant le slet sokol serbe à Belgrade 1908], *Srpski Soko*, Karlovac 13 mars 1908, (année 2), n° 6, p. 85.

[28] « Spajanje 'Sokola' i 'Dušana Silnog u Beogradu' » [Union du Sokol et de Dušan Silni à belgrade], *Srpski soko*, Karlovci 15 mai 1908, (année 2), n°9, p. 137-138.

[29] « Delimično spajanje 'Sokola' i 'Dušana Silnog' » [Union partielle du Sokol et de Dušan Silni], *Srpski Vitez*, Belgrade janvier 1910, (année 2), n° 1-2, p.14.

[30] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 168 ; Dejan Gavrilović, *Fizičko vežbanje i vojska kraljevine Srbije*, Thèse de Doctorat, Université de Belgrade (sciences du sport), Belgrade, 2016, p. 30.

pendant les quatre années de leur scolarité[31] et parallèlement, les soldats et leurs officiers participer de plus en plus souvent à des spectacles publics du Sokol[32]. Les instructeurs tchèques contribuent également à l'ouverture de la première École de gymnastique à Belgrade[33], fondée à l'initiative de l'armée et des officiers gymnastes, qui organisent un premier cours public en mai 1908. Le ministère de l'Éducation y prend part aussi, soucieux de former des professeurs de gymnastique appelés à enseigner dans les écoles primaires et secondaires. Ce processus met en lumière l'ambivalence de la gymnastique associative en Serbie, qui, tout en se présentant comme l'expression d'une vitalité nationale autonome, se construit en réalité à l'intersection d'influences transnationales et sous l'impulsion directe des institutions étatiques.

La gymnastique associative en Serbie est donc loin de correspondre au mouvement populaire d'ampleur auquel aspire le chef de file des sokols serbes de l'Empire, Laza Popović. Elle n'est ni enracinée socialement, ni véritablement autochtone. Sur l'ensemble territoire du royaume, en dehors des quatre sociétés belgradoises, on ne dénombre qu'une vingtaine de clubs[34]. Aux yeux de Laza Popović, un tel ensemble ne saurait constituer une fédération digne de ce nom, mais tout au plus un district fragile, rassemblant à la veille de la première guerre balkanique environ 1 500 membres adultes et quelques 2 500 lycéens gymnastes[35]. Plus encore, ces sociétés demeurent, selon lui, trop étroitement liées aux instances de l'État, tandis qu'au même moment, de l'autre côté de la frontière, dans l'Empire austro-hongrois, le *sokolisme* serbe s'affirme de plus en plus comme une organisation d'opposition politique – position qui, à ses yeux, lui confère sa véritable force.

2. Des *sokolicas* dans l'Empire : une sociabilité au service de la lutte nationale

Inspirés par leur « frères » croates et slovènes, les sokols serbes d'Autriche-Hongrie avancent aussi vers la fédéralisation de leurs clubs et initient dès 1905, la création d'un district de Fruška Gora, qui voit ses statuts validés par la Présidence régionale à l'automne 1906. Au début de l'année 1907, il compte déjà seize clubs sur tout le territoire de la Syrmie, pour quelques 900 membres. La même période voit naitre également le district de Zagreb-Krajina, qui regroupe une

[31] Comme en témoignent les images du *Golgota Srbije* de Stanislav Krakov, dévoilant des extraits des entrainements de l'armée serbe pendant la Première Guerre mondiale. Voir Stanislav Krakov, *Golgota Srbije (Za čast otadžbine, Požar na Balkanu)*, Images d'archives, 940, 100 minutes. Je remercie Alexandar Arroyo pour m'avoir indiqué cette source.

[32] D. Gavrilović, *Fizičko vežbanje i vojska kraljevine Srbije*, *op. cit.*, p. 63.

[33] Actuelle Faculté des sports et de l'éducation physique de l'Université de Belgrade.

[34] Dans les villes de Bela Palanka, Valjevo, Gornji Milanovac, Zaječar, Kragujevac, Kruševac, Krušar, Niš, Obrenovac, Pirot, Požarevac, Požega, Svilajnac, Čačak, Ćuprija et Šabac

[35] Laza Popović, *Sokolski veleizdajnički proces u Zagrebu iz 1915-1916* [Procès à l'encontre du Sokol pour haute trahison à Zagreb en 1915-1916], Zagreb, Štamparija Glavnog Saveza srpskih zemljoradničkih zadruga, 1927. P. 108.

dizaine de clubs de Slavonie et des anciens confins militaires, notamment le club serbe de Zagreb et celui, « paysan », de Dvor. S'ajoute, enfin, un district plus restreint rassemblant les clubs actifs dans le Royaume de Hongrie[36]. Ce dernier n'a toutefois qu'une existence précaire, les autorités hongroises, beaucoup moins libérales que leurs homologues autrichiennes, se montrant particulièrement réticentes à reconnaître les clubs sokols, considérés comme des foyers d'agitation nationaliste, et interdisant même complètement leur création dans les territoires slovaques[37].

Le district de Hongrie ne compte donc que deux clubs, un à Vršac et un autre à Novi Sad, créés en 1906, mais dont les statuts ne sont officiellement validés qu'en 1911[38]. Ce flou juridique et la semi-clandestinité qui en découle créent paradoxalement, dès la fin 1906, un espace propice à l'apparition d'un second club à Novi Sad : une société sokol féminine (*Devojački Sokol Novi Sad*), créée et administrée par des jeunes femmes, les *sokolicas* (*sokolice* : « petites fauconnes »)[39]. Contrairement aux expériences tchèques, slovènes ou croates[40], où les sections sokols féminines naissent généralement sous l'impulsion d'instructeurs masculins ou au sein de clubs déjà existants[41], ce sont ici les femmes elles-mêmes qui prennent l'initiative de fonder une véritable association autonome. Refusant toute tutelle masculine, elles élisent un bureau exclusivement féminin. Leur initiative ne saurait donc être interprétée comme la simple déclinaison d'un club de culture physique dédiées aux hommes, mais bien comme l'inscription dans la continuité de la tradition d'associationnisme féminin propre à la ville de Novi Sad[42]. Comme l'a montré Gordana

[36] « Statistika srpskoga sokolstva. Od maja meseca 1907 », *Srpski Soko*, (année 1), n°11-12, Karlovci, 1er juillet, p.185. Le district de Fruška Gora (Syrmie) réunit les clubs de Vinkovci, Vukovar, Golubci, Inđija, Irig, Jasna, Sremski Karlovci, Sremska Mitrovica, Neštin, Osije, Ruma, Stara Pazova, Čerević, Čortanovci, Šid, Zemun le district de Zagreb (Croatie-Slavonie) ceux de Glina, Gospić, Gračac, Dvor, Zagreb, Korenica, Nova Gradiška, Pakrac, Udin; tanfdis que le district de Hongrie (Bačka et Banat) (statuts validés par les autorités en 1911) Vršac, Novi Sad, Sokol féminin de Novi Sad (Devojački Sokol Novi Sad)

[37] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 161.

[38] Velimir Šešum, *Sokolski pokret u Vojvodini od 1869 do 1945 godine*, Thèse de Doctorat (sciences du sport), Université de Novi Sad, Novi Sad, 2014, p. 172.

[39] « Srpske Sokolice (nastavak) » [Les sokolicas serbes (suite)], *Srpski vitez*, Belgrade, 1912, (année 4), n°3, p.77

[40] Peter Mikša, « 'It is not enough for Slovene womanhood merely to pin ribbons onto the Sokol' : Slovene women, gymnastics and sport » dans *Slovene Women in the Modern Era*, Ljubljana, MNZS - National Museum of Contemporary History, 2012, p. 77-79 ; Peter Mikša et Maja Vehar, « Telovadba, šport in ženske na Slovenskem: čas do 1. svetovne vojne », *Retrospektive - Znanstvena revija za zgodovinopisje in sorodna področja*, 2018, vol. 1, nº 1, p. 10-39. « Šesdesetogodišnjica sestre Franje Tavčarjeve », [Le soixantième anniversaire de la sœur Franja Tavčar], Sokolski Glasnik, 15 février 1928, (année 10), n° 4, p. 21.

[41] Ida Ograjšek Gorenjak, « Yugoslav Women's Movement and "The Happiness to the World" », *Diplomacy & Statecraft*, 1 octobre 2020, vol. 31, nº 4, p. 722-744.

[42] La vie associative féminine dans toutes les communautés, hongroises, juives et serbes. Celle-ci voit la naissance fin XIXe du Comité informel des femmes (*Neformalni ženski odbor*), de la Coopérative charitable des femmes serbes de Novi Sad (*Dobrotvorna zadruga Srpkinja Novosatkinja*), du Cercle des jeunes filles serbes (*Kolo srpskih devojaka*), de l'Association de jeunes filles pour l'éducation dans l'esprit serbe (*Devojačko udruženje za izobražavanje u srpskom duhu*), et en 1905, de la Colonie de femmes serbes (*Poselo Srpkinja)* qui est à l'origine de la parution de la première revue publication engagée dans les droits des femmes, *Žena* (« La femme »). Ivana Jovanović Gudurić, *Ženske organizacije u Novom Saduu drugoj polovini 19. veka*, https://zenskimuzejns.org.rs/2022/11/16/zenske-organizacije-u-novom-sadu-u-drugoj-polovini-19-veka/, 16 novembre 2022, (en ligne) ; Ivana Jovanović Gudurić, *Ženske organizacije u Novom Sadu u prvoj polovini 20. veka*, https://zenskimuzejns.org.rs/2022/11/16/zenske-organizacije-u-novom-sadu-u-drugoj-polovini-19-veka/, 4 janvier 2025, (en ligne).

Stojaković, celui-ci se développe dès les années 1860, dans le sillage des mouvement initiés par les femmes hongroises et les femmes juives, porté par une poignée de jeunes femmes issues des élites serbes locales, devenues « bienfaitrices » grâce à un droit successoral favorable aux femmes en Autriche-Hongrie[43]. Au tournant du XXème siècle, cet élan se renouvelle avec l'arrivée d'une génération plus indépendante, dont sont issues précisément les fondatrices du club des *sokolicas*.

La présidente, Anđelija Sandić née en 1878, est la fille du professeur de philosophie et éditorialiste Aleksandar Sandić (1836-1908), proche collaborateur du maire de Novi Sad Svetozar Miletić (1826-1901), mais elle ne se limite pas à ce capité hérité. Enseignante au Lycée de jeunes filles (*Srpska viša devojačka škola*) elle y introduit dès les années 1890 des méthodes pédagogiques modernes et moins patriarcales. L'influence qu'elle a exercée sur la peintre Danica Jovanović (1886–1914), son ancienne élève, témoigne de son rôle d'initiatrice, en incitant les jeunes femmes à embrasser des carrières jusque-là réservées aux hommes[44]. Les trajectoires de la vice-présidente et de la trésorière, issues toutes deux d'un milieu modeste, illustrent la mobilité sociale rendue possible par les coopératives créées par les premières bienfaitrices. La première, Kornelija Rakić (1879-1952), parvient non seulement à passer la *Matura* (diplôme de fin d'études secondaires) dans un *gymnasium* réservé aux garçons, mais aussi à poursuivre des études de médecine à Pest. De retour à Novi Sad, elle devient la première femme à diriger un cabinet médical indépendant[45]. La seconde, Julka Ćurčić (1880–1960), investit le champ littéraire[46]. Elle publie des ouvrages consacrés à des thématiques féminines et collabore à des revues comme *Bosanska vila*, aux côtés d'auteurs masculins de renom[47].

Si l'adhésion à une société Sokol exclusivement féminine constitue bien pour ces femmes une affirmation d'autonomie dans la vie sociale de la communauté, leur engagement ne saurait toutefois être réduit à un simple exercice de sociabilité : il s'inscrit avant tout dans une volonté de participer activement à la « lutte nationale ». Des recherches récentes ont en effet mis en évidence la place des femmes dans les mouvements nationalistes, notamment à travers l'action associative. L'ouvrage dirigé par Marta Verginella, consacré à l'Empire austro-hongrois, montre ainsi à travers

[43] Gordana Stojaković, *O istoriji žena u Vojvodini i pridevu « srpski » i nekim drugim temama*, https://zenskimuzejns.org.rs/o-istoriji-zena-u-vojvodini-i-pridevu-srpski-i-nekim-drugim-temama/, 10 décembre 2019, (en ligne) ; Gordana Stojaković, *Crtica o temama, dilemama i dinamici ženskih društava u novosadskoj srpskoj zajednici početkom 20. veka*, https://zenskimuzejns.org.rs/2023/09/06/crtica-o-temama-dilemama-i-dinamici-zenskih-drustava-u-novosadskoj-srpskoj-zajednici-pocetkom-20-veka/, 6 septembre 2023, (en ligne).

[44] Jasna Jovanov, « Predstavljanje života i dela slikarke Danice Jovanović (1886-1914) kao model turističkog identiteta Beške », *Zbornik radova departmana za geografiju, turizam i hotelijerstvo Univerziteta u Novom Sadu*, 2007, vol. 36, p. 154-164.

[45] Husref Tahirović et Brigitte Fuchs, « Kornelija Rakić: A Woman Doctor for Women and Children in Serbia and Bosnia and Herzegovina », *Acta Medica Academica*, avril 2021, vol. 50, n° 1, p. 221-232.

[46] Julka Ćurćić, *Snovi mladih devojaka: prikaz u slikama sa govorom, pevanjem i sviranjem*, Novi Sad, Srpska štamparija Dr. Svet. Miletića, 1909.

[47] Voir le portrait d'Anđelija Sandić en annexe n° 4.

différents cas d'études, que les femmes jouent également un rôle déterminant dans la construction des identités nationales, via la mobilisation de leurs réseaux associatifs et l'initiation de projets pédagogiques et culturels[48]. Si le cas serbe demeure moins exploré[49], la convergence entre émancipation féminine et essor du nationalisme, a néanmoins été mis en lumière par Svetlana Stefanović, notamment autour des débats de l'*Ujedinjena omladina srpska* (« Jeunesse serbe unie ») où la contribution des femmes à l'effort national est explicitement discutée[50]. C'est dans ce cadre que Draga Dejanović (1840–1871), l'une des premières féministes serbes, établit un parallèle entre « la libération du peuple serbe » et « la libération des femmes[51] ». Selon elle, la tâche des femmes « serbes » consiste à éduquer les générations futures dans l'esprit national, préserver les traditions et « enfanter des Serbes[52] ». En faisant de la maternité une question publique et politique, elle plaide pour l'émancipation des femmes en tant que membres égales de la nation, affirmant que la loyauté à la nation, et non au sexe, constitue la condition préalable à leur participation à la vie publique[53]. En définissant les devoirs « nationaux » des femmes, elle estime qu'en temps de paix, elles doivent contribuer au travail social et caritatif, veiller à l'entretien de la mémoire des morts pour la patrie et assurer la propagande nationale[54].

S'inscrivant clairement dans cette tradition, les *sokolicas* traduisent ces missions en pratiques concrètes, elles conçoivent des programmes et des évènements explicitement orientés vers la cause nationale, elles forment une chorale au répertoire patriotique, dispensent aux jeunes filles des cours d'histoire et organisent des excursions commémoratives destinées à relier pédagogie, culture et mémoire nationale. L'une des plus marquante se tient à Stražilovo, dans la Fruška Gora, le 13 mai 1907, où elles organisent un véritable pèlerinage sur le mont Brankov Vis où repose le poète Branko Radičević (1824-1853), figure emblématique du nationalisme romantique serbe. Dans un discours prononcé devant sa tombe, la présidente Anđelija Sandić met en scène son engagement et celui de ses camarades en soulignant la continuité entre l'idéal du poète : « l'union de tous les Serbes », et celui du Sokol[55].

[48] Marta Verginella (ed.), *Women, Nationalism, and Social Networks in the Habsburg Monarchy, 1848–1918*, West Lafayette, Purdue University Press, 2023.

[49] Neda Božinović, *Žensko pitanje u Srbiji u XIX i XX veku*, Belgrade, Devedesetčetvrtka - žene u crnom, 1996, p. 30-50.

[50] Svetlana Stefanović, « Žene u službi nacije i vojske (1875–1918) », *Književnstvo, časopis za studije književnosti, roda i kulture*, 2016, vol. 6, 6 En ligne ; Svetlana Stefanović, « Rod i nacija: osnovne pretpostavke. Teorija, aktivizam i umetničke prakse u 1990-im i 2000-im », *Feministički časopisi u Srbiji.*, 2018, p. 43-61 ; Svetlana Stefanović, « Radnički vs; građanski ženski pokret u Srbiji i Jugoslaviji 1910-1940 », *Antropologija*, 30 juin 2020, vol. 20, nº 1-2, p. 55-72.

[51] S. Stefanović, « Žene u službi nacije i vojske (1875–1918) », art cit.

[52] *Ibid.*

[53] *Ibid.*

[54] *Ibid.*

[55] « Srpsko sokolstvo (Devojački 'Soko' u Novo, Sadu) » [Sokol serbe (Sokol de jeunes filles à Novi Sad)], *Srpski soko*, Karlovci, 31 mai 1907, (année 1), n° 10, p.176.

Contre toute attente, la création de cette société exclusivement féminine suscite des réactions plutôt favorables dans les milieux masculins. Lors du bal organisé par les *sokolicas* le 10 janvier 1907 à Novi Sad, en présence des sokols de Sremski Karlovci, Laza Popović prend la parole dans un long discours. Il salue l'initiative, se déclare ouvertement favorable à l'« émancipation[56] » et souligne l'importance de la gymnastique non seulement sur le plan « hygiénique », mais aussi sur le plan « social ». Il se félicite de voir des jeunes filles entreprendre une « sérieuse action sociale » dans un contexte où, selon lui, les femmes non mariées sont généralement réticentes ou empêchées de participer à la vie publique[57] . Sur un ton volontairement polémique, il conclut que « le temps est venu pour [les] jeunes filles de cesser d'être des oies sociales[58] ». Dès alors, sa revue *Srpski Sokol* publie des articles, souvent traduis du tchèque, consacrés à la place des femmes dans le mouvement. Quelques mois plus tard, le club de Sremski Karlovci inaugure à son tour une section féminine en mars 1907[59], venant s'ajouter à celle déjà créée à Šid en 1906[60]. Enfin, si l'autonomie des *sokolicas* de Novi Sad fait débat – le chef de file des sokols de Syrmie rappelant que le mouvement ne saurait se scinder en une branche masculine et une branche féminine – lors de l'assemblée générale du district, le 28 avril 1907, Stevan Simeonović-Cokić plaide pour que les femmes disposent des mêmes droits que les hommes et puissent constituer leurs propres bureaux indépendants[61]. Si ces projets d'égalité formelle ne se concrétisent pas, ils témoignent néanmoins de l'enthousiasme que suscite alors l'engagement féminin au sein du mouvement.

S'il inspire en Syrmie, la force du modèle incarné par les *sokolicas* dépasse aussi les frontières de l'Autriche-Hongrie pour atteindre le Royaume de Serbie. La revue *Srpski Vitez* relate ainsi l'accueil enthousiaste réservé aux jeunes femmes du club de Šid, lors de la soirée tchéquo-slave organisée à Belgrade, dans la *kafana* Kolarac, le 7 février 1908. Débarquant dans la capitale serbe comme une véritable attraction, elles surprennent un public qui ignorait jusqu'alors leur existence. Les Belgradois se pressent pour assister à leur représentation, certains achetant leurs billets dans l'attente d'un scandale. Mais au lieu de provoquer l'indignation, les *sokolicas* livrent un spectacle jugé tout à fait « respectable », prouvant qu'il est possible de pratiquer la gymnastique sans « être amorales, ni se dévoiler en tricot[62] ». Leur présence marque les esprits et stimule un engagement féminin local. Dès mars 1908, une section féminine est créée au sein de la société Dušan Silni à

[56] « Dve Sokolske zabave » [Deux fêtes sokoles], *Srpski soko*, Karlovac, 1er février 1907, (année 1), n° 3, p. 68.
[57] *Ibid.*
[58] *Ibid*
[59] « Srpski Soko u Karlovcima » [Sokol serbe à Karlovci], *Srpski Soko*, Karlovci,10 avril 1907, (année 1), n° 7, p. 131.
[60] « Sropske sokolice » [Les sokolicas serbes], *Srpski Soko*, Karlovac, Janvier 1907, (année 1), n° 2, p. 44.
[61] « Glavna skupština Srpske Sokolske Župe Fruškogorske » [Assemblée générale du district sokol de Fruška Gora], *Srpski Soko*, Karlovci, 15 mai 1907, (année 1), n° 9, p. 157.
[62] « Srpske sokolice » [Les sokolicas serbes], *Srpski vitez,* Belgrade, 1er février 1912, (année 4), n° 2, p. 38-39.

Belgrade, sous l'impulsion de Natalija Ristić, enseignante née à Kragujevac en 1880 et instructrice de gymnastique au sein de l'école secondaire de filles de Belgrade[63].

3. La « politique du soupçon » comme principal moteur de l'engagement

Si la gymnastique sokol de Laza Popović jouit d'une popularité grandissante parmi les Serbes de l'Empire, elle ne fait toutefois pas l'unanimité. En Hongrie, notamment, elle devient, dès l'automne 1907, la cible d'attaques virulentes de la part de militants du Parti radical serbe (*Srpska radikalna stranka*). Dans leur organe de presse, le très populaire quotidien *Zastava,* ils publient une série de textes injurieux qui assimilent les gymnastes à des propagandistes du parti concurrent, le Parti serbe indépendant (*Srpska samostalna stranka*)[64]. Cette polémique reflète la profonde fragmentation du paysage politique serbe en Autriche-Hongrie, qui contraste avec l'unité nationale affichée en étendard par Laza Popović. En effet, si dans le Royaume de Croatie, ce sont les libéraux du Parti serbe indépendant de Svetozar Pribićević – fondu en 1905 dans la coalition croato-serbe – qui jouissent de la plus grande influence, en Hongrie, le mouvement politique dominant est le Parti radical de Jakov Jaša Tomić, favorable à un rapprochement avec Belgrade. À ces deux formations s'opposent encore les démocrates (*Demokratski pokret Srba u Ugarskoj*) des frères Vasa et Milutin Jakšić, implantés à Velika Kikinda et partisans, eux, d'une intégration plus forte dans les institutions hongroises[65].

Face aux accusation des Radicaux, Laza Popović transforme *Srpski Soko* en véritable tribune, et s'attache à réfuter toutes les accusations, rétorquant que ce sont ses adversaires qui menacent l'unité nationale[66]. Il rappelle que les choix politiques des gymnastes leurs sont propres et que selon les statuts « chaque membre du Sokol reste libre, en dehors de l'association, de s'engager comme il l'entend dans la vie politique[67] ». Cependant, dans les faits, les sokols serbes de Croatie entretiennent bien des affinités évidentes avec les libéraux de Svetozar Pribićević. C'est par exemple vers le journal *Branik*, proche de ce courant, que Laza Popović se tourne pour publier ses premiers articles. Mais aussi, plusieurs cadres du parti apportent un soutien financier à l'association, comme Adam Pribićević, frère cadet de Svetozar, qui figure parmi les donateurs

[63] « Natalija Ristićeva », *Srpski vitez*, Belgrade mai et juin 1912, (année 4), n° 5-6, p. 131-132.
[64] « Srpski soko u Karlovcima » [Sokol serbe à Karlovci], *Srpski Soko*, Karlovci 23 mars 1908, (année 2), n° 7, p. 102, et « Srpski soko u Karlovcima » [Sokol serbe à Karlovci], *Srpski Soko*, Karlovci 13 avril 1908, (année 2), n° 8, p. 116.
[65] N. Miller, « Two Strategies in Serbian Politics in Croatia and Hungary before the First World War », art cit.
[66] « Srpski soko u Karlovcima », *Srpski Soko*, art. cit
[67] « Srpski Soko i dvena politika » [Le Sokol serbe et la politique politicienne], *Srpski Soko,* Karlovac 1er octobre 1908, (année 3), n° 2, p. 18.

pour la construction d'une *sokolana* à Sremski Karlovci[68]. Enfin, certaines personnalités de premier plan du Sokol serbe sont également membres du Parti indépendant, à l'instar du jeune avocat Srđan Budisavljević (1884-1968), député siégeant au *Sabor* mais également président du district de Zagreb-Krajina qui fédère les clubs de Croatie centrale et des anciens confins militaires, dont le club « paysan » de Dvor.

Dans ce contexte, les Radicaux ne sont pas les seuls à s'inquiéter des relations et affinités politiques des membres du Sokol serbe. Les autorités du Royaume de Croatie, alors dirigées par le nouveau gouverneur Pavao Rauch, se montrent, elles aussi, de plus en plus méfiantes à l'égard de la branche serbe du mouvement de gymnastique. En effet, dès le début de l'année 1908, le mouvement connait des restrictions de ses activités et il voit notamment le refus par la Présidence régionale de la validation des statuts et de la création d'un club à Dobanovci, petit bourg de Syrmie proche de la frontière serbe. Si le rapport officiel ne s'attarde pas sur les motifs du refus, Laza Popović – en qualité de Président du district du Sokol serbe de Fruška Gora– dénonce une décision éminemment politique. Convaincu que les dirigeants du club de Dobanovci ont scrupuleusement respecté la procédure, il dénonce une interdiction arbitraire, qualifie la décision de politique et érige le cas en symbole de la répression[69].

La défiance des autorités envers le Sokol s'inscrit dans une suspicion plus large qui pèse sur l'ensemble des activités serbes de l'Empire dans un climat alourdi, depuis 1906, par la dégradation des relations entre Belgrade et Vienne. Cette année-là marque le déclenchement de la « guerre des cochons », conflit économique au cours duquel l'Autriche-Hongrie impose un embargo sur les exportations de bétail serbe, en réaction aux velléités irrédentistes et aux efforts du roi Pierre Ier pour réduire la dépendance de son pays au marché autrichien. Mais les tensions sont également vives à l'intérieur du Royaume de Croatie car le gouverneur Rauch est mal accepté, tant par la population que par les parlementaires de la coalition croato-serbe majoritaire, qui refusent de collaborer avec lui. Dans ce climat de confrontation ouverte, celui-ci décide quelques mois à peine après sa nomination, en mars 1908, de dissoudre le *Sabor* et de gouverner par décrets, accentuant la logique autoritaire du pouvoir central et creusant le fossé avec la majorité politique locale[70]. La tension politique atteint son paroxysme à l'été 1908, lorsque cinquante-trois membres et sympathisants du Parti indépendant sont inculpés pour « haute trahison », accusés d'agir secrètement au service de Belgrade et de miner les intérêts de l'Autriche-Hongrie.

[68] « Srpsko Sokolstvo » [Le sokolisme serbe], *Srpski Soko*, (Karlovac, 18 novembre 1907, année 2), n° 2, p. 25.

[69] « Srpski Soko u Dobanovcima - nije odobren! » [Le Sokol à Dobanovci n'est pas autorisé], *Srpski Soko*, Karlovci 23 mars 1908, (année 2), n° 7, p.105.

[70] Sur le contexte des années 1900 en Croatie voir Mira Kolar-Dimitrijević, « Ban Pavle Rauch i Hrvatska u njegovo vrijeme », *Povijesni prilozi*, 1999, vol. 18, nº 18, p. 241-323 ; Mislav Gabelica, « Političke prilike u Banskoj Hrvatskoj na početku Prvoga svjetskog rata », *Društvena istraživanja: časopis za opća društvena pitanja*, 2014, vol. 23, nº 1, p. 177-197.

L'accusation de « haute trahison » ne se limite pas aux activités politiques des inculpés, elle englobe aussi leur participation à des institutions économiques et culturelles de la communauté serbe – coopératives agricoles, caisses d'épargne, sociétés culturelles – et en particulier, la société Sokol[71]. Ainsi, dans le cadre de l'instruction, en août 1908, le gouverneur charge les autorités locales de rédiger des rapports détaillés sur l'activité des clubs de gymnastique serbes[72]. Comme le relate Iskra Iveljić, les fonctionnaires doivent fournir non seulement des données chiffrées sur leur implantation et leur nombre, mais aussi des informations personnelles sur les membres, ainsi que leurs relations avec des organisations politiques, économiques ou religieuses de la communauté. Parmi ces enquêtes, le rapport le plus accablant concerne le club de Dvor, soupçonné de poursuivre ouvertement un agenda politique. Pour appuyer cette accusation, le rapporteur souligne l'absence de gymnase et d'instructeur de gymnastique qualifié, le fait qu'au lieu de se réunir en tricot ou en tenue d'entrainement, les membres se rassemblent en costume traditionnel et brandissent des drapeaux serbes, ainsi que la présence d'un grand nombre de membres résidant à plusieurs kilomètres du village, donc incapable de s'y entrainer régulièrement[73]. Fort de ces éléments, le préfet du comté de Zagreb demande à la Présidence régionale de dissoudre tous les clubs serbes de cette zone frontalière entre Croatie et Bosnie[74]. La logique de suspicion qui transparaît dans ces rapports se traduit rapidement par des inculpations et en octobre 1908, la liste des accusés pour « haute trahison » inclut plusieurs membres actifs et éminents du Sokol serbe. Parmi eux, Valerijan et Adam Pribićević, frères du chef du Parti indépendant Svetozar, ainsi que Pero Bekić et Simo Živković, respectivement président et trésorier du club de Dvor. Quant à Srđan Budisavljević, il échappe à la mise en accusation grâce à l'immunité que lui confère son statut de député, et prend en charge la défense de ses compagnons lors du procès dit d'Agram, qui s'ouvre au printemps 1909.

Le réquisitoire repose sur une requalification systématique des pratiques ordinaires de l'engagement sokol. Le premier grief, selon l'enquête, est que le Sokol ne serait pas une société de gymnastique, mais une organisation nationaliste[75]. Le procureur invoque pour preuve l'existence préalable de club croates ouverts à tous, rendant superflue, la création de clubs spécifiquement « serbes »[76]. À ses yeux, même les collectes de fonds destinées à des institutions communautaires

[71] En soutien à ses « frères » accusés, mais aussi dans un geste de justification publique, Laza Popović publie dans le numéro de janvier 1909 de sa revue *Srpski Soko*, un extrait de l'acte d'accusation, suivi d'une réfutation détaillée de chaque grief. « Protiv Srpskog Sokola » [Contre le Sokol serbe], *Srpski Soko*, Karlovci, 15 janvier 1909, (année 3), n°5, p. 70-82.

[72] Iskra Iveljic, « Noblesse oblige: The outlook of the Croatian aristocracy on the eve of the First World War » dans Mark Cornwall (ed.), *Sarajevo 1914. Sparking the First World War*, Londres, Bloomsbury, 2020, p. 56-81.

[73] « Protiv Srpskog Sokola » art.cit. p. 78.

[74] I. Iveljic, « Noblesse oblige: The outlook of the Croatian aristocracy on the eve of the First World War », art cit.

[75]« Protiv Srpskog Sokola », *Srpski Soko,* art.cit. p. 70.

[76] *Ibid.* p. 71

sont la preuve d'un détournement de l'activité associative vers des objectifs politiques[77]. Les liens entretenus avec l'Union des sociétés Dušan Silni de Belgrade sont présentés comme une forme de « propagande grand-serbe[78] ». La présence dénoncée par des témoins oculaires, de combattants macédoniens lors des *slets,* tels que le fameux Đorđe Skopljanče (« le petit Skopiote »), ou encore le port d'insignes de clubs de gymnastique du Royaume de Serbie par des membres des clubs de Pakrac et de Zemun, deviennent autant de preuves d'une infiltration irrédentiste. Enfin, les exercices collectifs eux-mêmes, éléments centraux de la pratique gymnique, sont interprétés comme des manœuvres militaires. Pour le procureur, ceux du Sokol serbe exécutés au rythme de chants patriotiques transforment le mouvement en « armée populaire » (*narodna oružana vojska*). Il fonde cette accusation sur une lettre de Laza Popović adressée à Pero Bekić, dans laquelle il est fait mention de l'organisation de séances de tir destinées aux membres déjà armés. Par ce glissement rhétorique, la sociabilité associative et ses pratiques sont recodées comme une menace politique et militaire, justifiant ainsi l'inculpation pour « haute trahison ».

Comme l'illustrent les accusations portées contre le Sokol, le procès d'Agram repose sur un dispositif probatoire extrêmement fragile. Le procès Friedjung intenté en difamation quelques semaines plus tard par les députés de la Coalition contre l'historien viennois Heinrich Friedjung, révèle même que les preuves ont été délibérément falsifiées[79]. Mark Cornwall parle ainsi du procès comme d'une véritable condamnation-spectacle[80], tandis que Mirjana Gross inscrit l'évènement dans une stratégie plus large de l'État autrichien, visant à justifier l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, déjà planifiée de longue date par le ministre des Affaires étrangères Alois Lexa von Aehrenthal[81]. Le fait que les arrestations précèdent de quelques jours seulement l'annonce de l'annexion, proclamée le 5 octobre 1908, renforce cette lecture. Pourtant, loin de provoquer la terreur ou le repli des militants politiques et associatifs, le procès nourrit au contraire un profond sentiment d'injustice. Grâce à la large couverture médiatique, l'affaire se diffuse dans tout l'Empire et suscite une vague de soutien aux inculpés, appuyée par des personnalités comme le Tchèque Tomáš G. Masaryk, figure influente des milieux nationalistes[82].

[77] *Ibid.*

[78] *Ibid.*

[79] Pour un récit complet du déroulé des procès voir N.J. Miller, *Between nation and state*, *op. cit.* (Chapitre 4 : « Interlude Persecution and Temptation: 1907-1909 », p.108-137). Pour une interprétation à charge des accusés voir Mislav Gabelica, « Zagrebačka veleizdajnička parnica 1909. godine », *Časopis za suvremenu povijest*, 26 mai 2014, vol. 46, nº 1, p. 131-157.

[80] Mark Cornwall, « Loyalty and Treason in Late Habsburg Croatia: A Violent Political Discourse before the First World War » dans Jana Osterkamp et Martin Schultz Wessel (eds.), *Exploring Loyalty*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, Publications of the Collegium Carolinum, 2017, p. 97-120.

[81] Mirjana Gross, « Hrvatska uoči aneksije Bosne i Hercegovine », *Istorija XX veka*, 1962, nº 3, p. 153-275.

[82] Les journaux proserbes et les commentateurs étrangers n'hésitent pas à faire un parallèle avec la déjà célèbre Affaire Dreyfuss.

Surtout, la procédure, au lieu d'affaiblir le nationalisme serbe, ne fait qu'exacerber les antagonismes et attiser le ressentiment d'une population qui se perçoit déjà comme lésée.

Pour être comprises, ces accusations de « haute trahison » et les réactions qu'elles suscitent doivent être replacées dans un contexte plus large marqué par une logique de soupçon et de ressentiment réciproques[83]. Pour Mark Cornwall, toute la période est dominée, en effet, par un climat d'angoisse, entretenu par les médias et renforcé par une répression diffuse. Les autorités austro-hongroises, fragilisées par des tensions internes et internationales, mettent en œuvre dans tout l'Empire une véritable « politique du soupçon[84] », transformant la loyauté en critère central de gouvernement et construisant ce qu'il appelle une « manufacture de traîtres[85] ». Dans ce contexte, une dynamique circulaire se met en place, la suspicion nourrit la crainte et la crainte alimente le ressentiment. Nicholas Miller a montré que chez les Serbes de Croatie, la peur prend la forme d'une angoisse permanente de l'assimilation, instrumentalisée par leurs propres élites politiques. En Bosnie, Robin Okey observe un processus analogue où la surveillance et la criminalisation des mobilisations culturelles et associatives alimentent une « rhétorique du peuple oppressé[86] », qui nourrit à son tour le sentiment d'exclusion. Avec l'annexion de l'ancienne province ottomane, cette mécanique ne fait que s'intensifier, accentuant simultanément la méfiance des autorités et le ressentiment des populations serbes. Mais cette dynamique circulaire de suspicion et de ressentiment ne reste pas cantonnée aux provinces de l'Empire, elle s'étend également à la Serbie, où elle contribue à renforcer les discours irrédentistes et à durcir les modalités de mobilisation.

4. Le Sokol dans l'ombre de la *Narodna odbrana*

Contrairement à l'objectif affiché par Vienne, qui justifie l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par la nécessité de « stabiliser » une région fragilisée par le recul ottoman, la décision contribue au contraire à radicaliser l'engagement nationaliste serbe des deux côtés de la frontière. La proclamation du 5 octobre 1908 déclenche une mobilisation massive et installe un climat de confrontation ouverte entre Belgrade et l'Empire. Certes, la diplomatie autrichienne impose rapidement ses vues, et, privée du soutien russe, la Serbie doit reconnaître en mars 1909

[83] M. Cornwall, « Loyalty and Treason in Late Habsburg Croatia: A Violent Political Discourse before the First World War », art cit.
[84] Mark Cornwall, « Treason in an Era of Regime Change: The Case of the Habsburg Monarchy », *Austrian History Yearbook*, avril 2019, vol. 50, p. 124-149.
[85] M. Cornwall, « Loyalty and Treason in Late Habsburg Croatia: A Violent Political Discourse before the First World War », art cit.
[86] R. Okey, *Taming Balkan Nationalism*, *op. cit.*, p. 24.

l'annexion, mais l'émotion suscitée par cette nouvelle « course vers l'Est[87] » de Vienne permet aux dirigeants serbes de se poser en victimes et de transformer le ressentiment populaire en ressource politique[88]. David McKenzie qualifie même la « crise bosnienne[89] » de véritable rupture dans l'histoire serbe, tant elle suscite une vague d'indignation et un regain patriotique sans précédent[90]. L'agitation populaire en faveur de la Bosnie prend la forme d'une mobilisation habilement orchestrée par le gouvernement, la monarchie et l'armée[91], et amplifiée par la presse patriotique, l'intelligentsia et les milieux artistiques.

Depuis l'été 1908, le quotidien *Politika*, dirigé par l'influent publiciste Vladislav Ribnikar (1871-1914) et rassemblant parmi ses contributeurs l'élite intellectuelle belgradoise, publie des articles ouvertement belliqueux appelant à déclarer la guerre aux Autrichiens, afin de « défendre » les Serbes de Bosnie. Par ses gros titres tapageurs et ses tribunes hostiles à l'Autriche, *Politika* joue un rôle central dans l'agitation, alimentant l'émotion collective et préparant le terrain à une mobilisation populaire d'ampleur. Comme l'indique sa Une spectaculaire du 23 septembre 1908 qui affiche, alarmiste, *Beograđani, otadžbina je u opasnosti!* (« Belgradois, la patrie est en danger ! »)[92], le journal appelle explicitement à la mobilisation. Jusqu'à la fin du mois d'octobre, *Politika* se fait ainsi à la fois relais et incitateur, fédérant les personnalité politiques – le maire Velisav Vulović (1863-1931), les ministres Ljubomir Davidović, Ljubomir Jovanović, Mihajlo Đorđević – mais aussi et surtout, des intellectuels patriotes et des artistes engagés – le poète Milan Rakić (1876-1938), la peintre Nadežda Petrović (1873-1915) ou encore le dramaturge Branislav Nušić (1864-1938). Ceux-ci qui organisent d'importants meetings, certains réunissant parfois plus de 50 000 personnes sur les places centrales de Belgrade, dans les grandes salles de bal ou de concerts ou le théâtre national, et impliquant, en plus de la sphère politique et intellectuelle, le prince héritier Georges, des diplomates étrangers – anglais ou italiens –, ou encore des étudiants[93].

[87] David MacKenzie, « Serbia as Piedmont and the Yugoslav idea, 1804-1914 », *East European Quarterly*, 1994, vol. 28, nº 2, p. 153-183.

[88] Vojislav G. Pavlovic, « Le volet serbe de la crise de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine » dans Catherine Horel (ed.), *1908, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine cent ans après*, Bruxelles, Peter Lang, 2011, p. 101-114.

[89] Le terme fait référence à la crise diplomatique qui fait suite à la déclaration d'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche à l'automne 1908. La crise dure officiellement jusqu'au printemps 1909, date de l'acceptation de l'annexion par la Serbie et oppose l'Autriche-Hongrie à la Serbie, mais également les Grandes Puissances européennes aux intérêts divergents. Voir : Catherine Horel (ed.), *1908, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, cent ans après*, Bruxelles, Peter Lang, 2011.

[90] David MacKenzie, « Serbian Nationalist and Military Organizations and the Piedmont Idea, 1844-1914 », *East European Quarterly*, 1982, vol. 16, nº 3, p. 323-343.

[91] Vojislav G. Pavlovic, « Les officiers-conjurés serbes: 1903-1914. Programme et convictions politiques » dans Mathieu Dubois et Renaud Meltz (eds.), *De part et d'autre du Danuble. L'Allemagne, l'Autriche et les Balkans de 1815 à nos jours*, Paris, Sorbonne Université presses, 2015, p. 63-78.

[92] « Beograđani, otadžbina je u opasnosti! » [Belgradois, la patrie est en danger], *Politika*, Belgrade mardi 23 septembre 1908, n°1638, p. 1.

[93] Darko Ćirić, Biljana Stanić et Vladimir Tomić, *Vreme ulice: politika na javnim prostorima Beograda u XX veku*, Belgrade, Muzej grada Beograda, 2008, p. 158-162.

Dans un récit haut en couleur, le dramaturge et publiciste Milivoj Predić (1885-1937) relate dans une biographie consacrée au satiriste, l'engagement passionné de Branislav Nušić lors de la crise d'octobre[94]. Le 8 octobre, dans un geste des plus théâtraux, celui-ci aurait quitté en hâte les bureaux de *Politika*, situés sur la place centrale Terazije, pour rejoindre la place du Théâtre à quelques centaines de mètres de là. Brandissant le journal, il aurait harangué la foule en lançant : « Depuis la chute du Kosovo, il n'y a pas eu de danger plus grand pour notre peuple serbe, et indirectement pour notre chère Patrie, que celui d'aujourd'hui ! [95] ». Véritable maître de cérémonie, ce dernier aurait transformé la manifestation en représentation dramatique, ponctuant les discours d'appels enflammés : « Au combat ! Sur la Drina ! Guerre à l'Autriche ! Mort aux ravisseurs ! Frères, la patrie est en danger ! Rassemblons-nous, unissons-nous, embrassons-nous et mourons ensemble pour la Patrie ![96] ». La dimension spectaculaire de la scène, largement exagérée par le témoignage de Milivoj Predić – qui raconte même que le satiriste aurait tenté d'entrer à cheval dans le ministère de la Défense – ne peut être prise au pied de la lettre, d'autant que les dates qu'il avance ne coïncident pas exactement avec les événements, mais elle témoigne néanmoins de la ferveur et de l'excitation qui s'emparent de Belgrade et qui gagnent également les villes de province, où des manifestations similaires sont organisées[97].

C'est à la faveur de cet engouement que surgit l'idée de créer des « légions de volontaires », sous la bannière d'une organisation prête à franchir la Drina pour défendre les Serbes de Bosnie[98]. À Belgrade, Branislav Nušić et ses compagnons recueillent en deux jours près de 2 000 signatures, et le 9 octobre 1908, la *Narodna Odbrana* (« Défense nationale ») voit officiellement le jour[99]. Ses principaux initiateurs sont le ministre de l'Éducation Ljubomir Jovanović – membre du club Sokol de Belgrade – le général Božidar Janković, et Branislav Nušić lui-même. Plus qu'une association structurée, la *Narodna Odbrana* se présente comme un mouvement diffus, destiné à canaliser la ferveur patriotique et à mobiliser la population civile autour d'un programme explicite : « libérer et unifier tous les Serbes[100] », « exercer une pression politique en faveur d'une politique nationale militante [101] » et « inspirer l'action de bandes armées et recruter des

[94] Milivoj Predić, *Nušić u pricama*, Belgrade, Fondacija za razvoj kulture i stvaralaštva 'Nušić4, 2019, vol.1, p. 87-92.
[95] M. Predić, *Nušić u pricama*, *op. cit.* p. 87.
[96] *Ibid.*
[97] Vukašin D. Dedović, « Reakcija stanovništva beranske nahije na aneksiju Bosne i Hercegovine », *Baština*, 13 avril 2020, vol. 30, nº 50.
[98] *Ibid.*
[99] Voir le témoignage du soldat et sokol Lujo Lovrić, « Sokolstvo od aneksije Bosne i Hercegovine do svetskoga rata » [le Sokol de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine à la Guerre mondiale], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana, 1er mai 1930, (année 1), n° 9, p. 2 ; Milorad Ekmečić, *Stvaranje Jugoslavije 1790-1918*, Belgrade, Prosveta, 1989, vol.2, p. 606-607 ; Vladimir Dedijer, *Sarajevo 1914*, Ljubljana, Beograd & Sarajevo, Državna založba Slovenije, Prosveta & Svjetlost, 1966, p. 636-637.
[100] D. MacKenzie, « Serbian Nationalist and Military Organizations and the Piedmont Idea, 1844-1914 », art cit.
[101] *Ibid.*

volontaires[102] ». La forme adoptée s'inspire largement de la *Srpska Odbrana* (« Défense serbe ») ou du *Srpski komitet* (« Comité serbe »). Créés quelques années plus tôt en Macédoine ottomane par des officiers serbes, ces structures clandestines organisent sur le terrain des actions menées par des groupes armés – les tchetniks[103] – engagés dans une lutte à la fois contre les comitadjis bulgares et contre l'armée ottomane.

Ce mode de mobilisation n'a rien d'exceptionnel ni de spécifiquement serbe. Comme l'a montré Nathalie Clayer, la radicalisation qui accompagne la « question macédonienne » favorise, dans l'ensemble des Balkans, l'émergence de groupements inédits – bandes de guérilla ou de brigands, organisations secrètes ou mouvements révolutionnaires, mais aussi associations légales, telles que l'IMRO bulgaro-macédonienne, l'*Ethniki Etaireia* grecque ou encore les *çete* albanaises – qui toutes partagent une même « axiologie » fondée sur le sacrifice, la discipline, l'idéal patriotique et le nationalisme[104], et conjuguent activités légales, illégales, propagande et violences[105]. Loin d'être des acteurs autonomes, ces groupements entretiennent des liens étroits avec les États, qui au moins les tolèrent quand ils ne s'appuient pas sur eux ou comme des relais officieux. Dans le cas serbe ils contribuent directement à l'implantation et à l'action de la Serbie en Macédoine ottomane aussi à travers des relais associatifs locaux, comme l'action de la société culture Saint Sava (*Sveti Sava*).

L'essor de la *Narodna Odbrana* illustre donc un phénomène de transfert de répertoires de mobilisation, où les pratiques forgées dans le cadre de la « question macédonienne » – associations culturelles, réseaux semi-clandestins, bandes armées – sont réinvesties dans le contexte bosnien. Cette transposition témoigne de la circulation régionale des formes de lutte, où les expériences accumulées dans un espace ottoman objet de confrontations sont adaptées à un territoire annexé par l'Autriche-Hongrie. La *Narodna Odbrana* ne doit donc pas être comprise comme l'expression d'un engouement populaire spontané, mais comme la reformulation concrète et planifiée d'une expérience politique déjà éprouvée. Elle révèle l'émergence, à l'échelle régionale, d'une nouvelle forme d'engagement pour la « cause nationale », structurée dans un espace liminal, à mi-chemin entre association légale et organisation clandestine, qui conjugue agitation publique et recours potentiel à la violence. Sa trajectoire après mars 1909 met en évidence la plasticité de ce

[102] *Ibid.*

[103] Le terme vient du mot (*četa*) serbe ou (*çete*]) turc qui fait référence à l'idée de raid ou de pillage menés par ces groupes de guerriers. Par extension, le terme signifie en Serbe troupe, ou unité militaire, ou tout simplement bande armée. Le mot Tchetnik (*četnik*) fait plus souvent référence au groupe paramilitaire serbe nationaliste mené pendant la Seconde Guerre mondiale par le Général Dragoljub Draža Mihailović.

[104] Nathalie Clayer, *Aux origines du nationalisme albanais : La naissance d'une nation majoritairement musulmane en Europe*, Paris, Karthala, 2007 ; N. Clayer, « Des marges au centre : Organisations secrètes et mobilisations dans l'espace balkanique (post)ottoman (fin du XIXe-début du XXe siècle) », art cit.

[105] N. Clayer, *Aux origines du nationalisme albanais*, *op. cit.*, p. 48-49.

modèle car officiellement dissoute lorsque Belgrade accepte de renoncer à ses projets belliqueux, la *Narodna odbrana* ne disparaît pas pour autant. Elle se reconfigure en un « mouvement culturel » légal, délesté de son bras armé mais toujours investi de la mission de diffuser l'idée nationale serbe et de promouvoir le projet d'unification, désormais sous l'égide de l'État et en étroite coopération avec d'autres associations – notamment celles de culture physique.

En tant qu'organisation « culturelle », l'action de la *Narodna odbrana* devient en effet, étroitement associée, dans la littérature, à celle des sociétés de gymnastique. Cette interprétation s'appuie notamment sur l'existence de figures au double engagement comme Ljubomir Jovanović, ministre de l'Éducation, personnalité centrale du Sokol belgradois et membre fondateur de la *Narodna Odbrana*. Les sociétés de culture physique apparaissent ainsi comme un terrain privilégié de collaboration, dotées de réseaux étendus au-delà des frontières, d'une forte visibilité publique et d'une légitimité sociale reconnue. Pour David McKenzie, c'est précisément dans ce cadre qu'elles jouent le rôle de relais essentiels pour la *Narodna Odbrana*, en Serbie comme dans l'Empire habsbourgeois, constituant une vitrine respectable à son action culturelle et mettant à son service l'ensemble de leurs réseaux militants[106]. Cette lecture, qui insiste sur l'imbrication entre les deux mouvement, envisage les associations de culture physique comme des espaces « neutres », vecteurs de sociabilité et de mobilisation permettant à la *Narodna Odbrana* d'ancrer son action dans un registre culturel et éducatif, moins suspect aux yeux des autorités.

Cependant, les sources permettant de documenter précisément les liens entre les deux mouvements restent extrêmement rares, voire inexistantes. La seule trace explicite se trouve dans un manifeste anonyme publié par la *Narodna odbrana* en 1911, sous forme de brochure, sans indication d'auteur ni de date précise – signe probable d'un souci de clandestinité[107]. Ce texte, véritable guide programmatique, souligne à plusieurs reprises le rôle déterminant des « sociétés de chevalerie[108] » dans l'action patriotique. Parmi les objectifs assignés à la *Narodna odbrana*, figure ainsi la « collaboration » avec celles-ci, considérée comme une tâche « constante et éternelle ». Sous ce terme générique de « chevalerie » sont regroupées diverses associations de culture physique : sociétés de tir, d'équitation, de chasse, club olympique, et bien entendu, le Sokol. Le manifeste propose même un projet de Loi sur l'assistance aux sociétés de chevalerie (*Zakon o potpomaganju viteških društava*), visant à mettre les comités de la *Narodna odbrana* au service de ces associations et de placer à la tête de ses propres sections, des personnalités déjà investies dans ces

[106]D. MacKenzie, « Serbian Nationalist and Military Organizations and the Piedmont Idea, 1844-1914 », art cit ; M. Ekmečić, *Stvaranje Jugoslavije 1790-1918*, *op. cit.*.

[107] *Narodna Odbrana*, Belgrade, Nova štamparija Davidović, 1911.

[108] *Ibid.,* p. 20-21.

sociétés[109]. Le document évoque également, de manière plus précise, l'Union des sociétés Sokol Dušan Silni, dont la *Narodna odbrana* se présente comme l'instigatrice de la consolidation[110]. Cette affirmation soulève toutefois une ambiguïté puisque lors du rapprochement initié par Josef Scheiner en mars 1908, la *Narodna odbrana* n'existe pas encore, ce qui laisse planer un doute sur la nature exacte de l'influence revendiquée.

En réalité, les seules sources relativement fiables évoquant des événements et des relations concrètes proviennent du contexte bien particulier du procès à charge, également pour « haute trahison », intenté par l'État autrichien en 1914 contre les dirigeants des sociétés Sokol serbes de Croatie et de Bosnie-Herzégovine[111]. Dans une atmosphère marquée par l'attentat de Sarajevo, l'accusation s'efforce, toujours avec des preuves fragiles, de démontrer l'implication des sokols dans des activités conspiratrices au service de la « grande-Serbie ». Il y est notamment fait état d'une correspondance non compromettante, mais suffisante pour suggérer l'existence de contacts, ainsi que de la présence de certaines personnalités lors d'une réunion organisée à Kragujevac, en Serbie centrale, les 24 et 25 octobre 1909, par le colonel Mišković, en vue de promouvoir la création d'une Union des sociétés de chevalerie serbe – projet qui ne connait qu'un succès partiel[112]. L'attention se porte également sur les réunions des 7 et 9 novembre 1910 à Belgrade, où est discutée l'organisation de démonstrations publiques unifiées réunissant des gymnastes serbes du royaume indépendant et de l'Empire. Parmi les participants figure Milan Pribićević, frère cadet de Svetozar, et officier de l'armée, agent des services de renseignement serbes, propagandiste et membre actif de la *Narodna odbrana*[113]. Néanmoins, ces éléments de preuve, produits dans un cadre judiciaire fortement biaisé, ne permettent pas de démontrer l'existence d'une véritable coopération organisée et révèlent surtout une porosité entre sphères associative, militaire et politique.

Il règne, en définitive, un flou structurel quant aux liens réels entre les organisations de culture physique et les initiatives plus ouvertement irrédentistes et armées, comme la *Narodna odbrana*. Comme pour bien d'autres formes d'engagement à la veille des guerres balkaniques et de la Première Guerre mondiale, les trajectoires individuelles et collectives se déploient dans une zone d'indistinction, où s'entrelacent sphères étatiques, associatives et militaires. Cette porosité brouille les frontières entre action volontaire, initiative patriotique, militantisme politique et sociabilité gymnique, rendant toute tentative de reconstitution linéaire particulièrement délicate.

[109] *Ibid.,* p. 44-51.
[110] *Ibid,* p. 47.
[111] L. Popović, *Sokolski veleizdajnički proces u Zagrebu, op. cit.*
[112] « Spajanje 'Sokola' i 'Dušana Silnog u Beogradu' » art. cit. ; « Delimično spajanje 'Sokola' i 'Dušana Silnog' » art. cit.
[113] L. Popović, *Sokolski veleizdajnički proces u Zagrebu, op.cit.,* p. 134.

Dans cet entrelacs, l'expérience sokole acquiert une dimension symbolique qui dépasse largement les pratiques effectives. L'engagement gymnique se voit investi d'un imaginaire collectif, à la fois nourri par la proximité de certaines figures avec l'armée et amplifié par les discours nationalistes, qui tend à représenter les gymnastes comme des « soldats en réserve ». À l'instar des premiers *tchetniks*, dont les contours de l'engagement demeurent eux aussi incertains, le Sokol devient l'objet d'une construction fantasmatique. Il est perçu, sinon comme une véritable organisation armée, du moins comme un vivier de forces disponibles pour la nation, tandis que ce qui transparaît dans les sources, ce n'est pas tant l'existence d'un mouvement paramilitaire formel, mais bien la fabrication d'un imaginaire politique et émotionnel autour du mouvement. Cette illusion participe de la construction du mythe d'un corps collectif « défensif » prêt à incarner, dans l'espace public, comme dans les représentations internationales, la combativité de la « nation » serbe.

II. Craindre, s'enflammer, pleurer, espérer et s'enorgueillir avec le Sokol

1. Vers une mobilisation de masse en Bosnie-Herzégovine

L'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie en 1908 marque un tournant décisif dans l'histoire de la gymnastique associative de la province. Jusqu'alors, celle-ci restait faiblement implantée dans un espace social encore profondément structuré par l'héritage ottoman et les appartenances confessionnelles – catholique, juive, musulmane et orthodoxe – partiellement redéfinies en termes d'identités nationales. Les autorités habsbourgeoises, soucieuses d'empêcher toute agitation politique, n'autorisent que des formes d'associativité « a-nationales », conformes au projet de l'administrateur Benjamin Kállay (1839-1903) visant à promouvoir une « identité bosnienne » unificatrice. Dans ce passage associatif restreint et surveillé, seuls les Croates parviennent réellement, dès le début du XXe siècle, à investir le champ de la culture physique en structurant un réseau de sociétés[114] intégrées à partir de 1905 à l'Union des Sokols croates[115]. Si les musulmans restent plus marginalement investis dans l'activité physique – par exemple, à travers le club vélocipédique El-Kamer (*Koturaški klub El-Kamer*) présidé par l'écrivain Safvet-beg Bašagić

[114] Sociétés de culture physique (*gombalačka društva*), clubs d'équitation et clubs vélocipédiques.

[115] Un premier club est fondé à Sarajevo en 1906, par Nikola Mandić (1869-1945), fondateur du Parti de la communauté nationale croate (*Hrvatska narodna zajednica*) et futur député au *Sabor* de Sarajevo. À la veille de l'annexion, il y a 11 clubs croates en Bosnie-Herzégovine qui participent à un *slet* en juin 1908 à Jajce, sous le slogan *Sve za dom i narod svoj* (« Tout pour la patrie et son peuple »).

(1870-1934)[116] – certains occupent néanmoins des fonctions de premier plan au sein de clubs croates, comme le vétérinaire Šemsibeg Salihbegović, élu président du club d'escrime croate (*Hrvatski mačevalački klub*) de Sarajevo en 1907. Du côté serbe, les initiatives restent plus fragmentées et vulnérables, freinées à la fois par l'absence d'une fédération extérieure de référence et par la méfiance constante des autorités. La situation commence toutefois à évoluer à partir de 1903, après la mort de l'administrateur Kállay et l'abandon de son projet de « nation bosnienne », ouvrant la voie à la création des premiers clubs et fraternités (*probratimstvo*)[117] serbes[118], à Mostar en 1904 puis à Tuzla en 1907, autour de figures comme l'enseignant et instructeur Stevan Žakula (1875-1939)[119]. Mais malgré ces efforts, la gymnastique serbe demeure marginale à l'échelle de la province.

L'annexion de 1908 vient bouleverser ce fragile équilibre. Favorablement accueillie par les élites croates qui y voient la perspective d'un rapprochement avec Zagreb et l'éventualité d'une solution trialiste, elle suscite au contraire chez les Serbes un sentiment de rupture définitive avec leur « Piémont[120] » national. Cette fracture se traduit par un regain de mobilisation et une transformation en profondeur du mouvement gymnastique serbe, désormais orienté vers l'unification et la rationalisation de ses structures, afin de les rendre plus performantes et tentant d'atteindre une véritable échelle de masse[121]. On observe ainsi la démultiplication du nombre de sociétés serbes sur le territoire : de neuf clubs implantés dans les grandes villes en 1909, on en compte 55 en 1913, auxquels s'ajoutent 47 fraternités. Cette progression remarquable tient avant tout à un changement de stratégie, qui privilégie désormais l'action dans les campagnes

[116] Sous-branche de la première salle de lecture *kiraethana*, créée à Sarajevo, et elle est imaginée pour autonomiser la bienfaisance et l'éducation des jeunes musulmans dans la province. Les musulmans rechignent alors à s'aligner sur le projet de gymnastique panslave, de peur d'être assimilés par les clubs croates et serbes et refusent de pratiquer la gymnastique sokol. Le cyclisme s'impose au contraire comme une forme de compromis leur permettant de cultiver et promouvoir la sociabilité parmi la jeunesse musulmane sans aucune orientation politique. Voir L. Zečević, « Fizička kultura i sport u Bosni i Hercegovini za vrijeme austrougarske uprave (1879-1918) », art cit. Sur Safvet-beg Bašagić voir Philippe Gelez, *Safvet-beg Bašagić (1870-1934) : Aux racines intellectuelles de la pensée nationale chez les musulmans de Bosnie-Herzégovine*, Athènes, École française d'Athènes, 2021, p. 55-57.

[117] Terme employé plus volontiers pour qualifier les groupements d'intérêt de pairs nouant des liens fraternels dans le contexte balkanique plus large et peut se traduire au sens large par « fraternités ». Voir Wendy Bracewell, « Ritual Brotherhood Across Frontiers in the Eastern Adriatic Hinterland, Sixteenth to Eighteenth Centuries », *History and Anthropology*, 26 mai 2016, vol. 27, nº 3, p. 338-358.

[118] Apparition d'une première société culturelle « serbe », sous la forme d'un club de lecture, *Prosvjeta* (« Éducation »), d'une association, une musulmane, *Gajret* (« Effort » ou « Zèle » en ottoman), axée sur l'éducation et la lutte contre l'illettrisme et enfin, la société culturelle *Napredak* (« Progrès ») avec la même mission, parmi les Croates. Voir F. Giomi, *Making Muslim Women European*, *op. cit.*, p. 61.

[119] Sur l'essor de la gymnastique associative serbe en Bosnie-Herzégovine voir Izet Masic, « The Most Influential Physicians in Bosnia and Herzegovina: Risto Jeremic (1869-1952) », *Medical Archives*, décembre 2019, vol. 73, nº 6, p. 438-439.; Kristina Pantelić Babić, Petar Pavlović et Nenad Živanović, « Beginnings of Serbian Sokolism in Herzegovina », *Physical Education and Sport Through the Centuries*, 1 décembre 2017, vol. 4, (en ligne); L. Zečević, « Fizička kultura i sport u Bosni i Hercegovini za vrijeme austrougarske uprave (1879-1918) », art cit.; [119] « Brat Stevan Žakula – petdesetgodišnjak », *Sokolski Glasnik*, (année 6), n°12-13, Ljubljana, 15 août 1925, p. 123-124.

[120] Dušan T. Bataković, « Les Serbes de Bosnie-Herzégovine face à l'annexion (1908– 1914) » dans Catherine Horel (ed.), *1908 : L'annexion de la Bosnie-Herzégovine cent ans après*, Bruxelles, Peter Lang, 2011, p. 177-198.

[121] L. Zečević, « Fizička kultura i sport u Bosni i Hercegovini za vrijeme austrougarske uprave (1879-1918) », art cit.

transformées en véritables foyers de croissance de la pratique gymnique, ouverte à tous – à toutes les communauté ethniques, aux jeunes comme aux adultes, aux hommes comme aux femmes. Les coopératives agricoles, en plein essor dans les villages serbes, jouent un rôle décisif dans ce développement en finançant la création de clubs locaux, souvent sous la forme de fraternités, format d'association plus familier et mieux adapté à la sociabilité rurale.

Une des premières stratégies de massification du mouvement consiste donc à élargir son périmètre d'action au-delà de la seule communauté éthique serbe, en encourageant la pratique gymnique chez les musulmans de Bosnie-Herzégovine et en cherchant à rallier certaines figures du nationalisme musulman. Parmi elles, se distingue le poète Osman Đikić (1879-1912), élu en 1909 président de l'association culturelle Gajret[122], et initiateur, à Tuzla, d'un Sokol musulman, en collaboration avec les gymnastes serbes, afin, selon ses propres termes, « d'arracher les jeunes musulmans des mains du Sokol croate, où se sont introduits des éléments a-nationaux[123] ». Si les Croates accueillent ces initiatives avec hostilité, les Serbes y voient des relais utiles et des agents potentiels d'agitation contre le régime, et ils en soutiennent donc la formation. À partir du club de Tuzla se développe une série d'initiatives analogues, comme la Société sokole musulmane Đerzelez (*Muslimansko sokolsko udruženje Đerzelez*)[124] fondée à Sarajevo en 1912, généralement décrite comme proserbe, mais aussi un Sokol musulman (*Muslimanski Sokol*) concurrent, plus proche des sociétés croates. Toutefois, la complexité du processus de construction d'une identité nationale propre aux musulmans de Bosnie-Herzégovine[125] – dont beaucoup continuent de s'identifier alternativement comme Serbes ou Croates de confession musulmane – et le fait qu'ils ne soient pas reconnus comme une « nation » slave à part entière par leurs « frères » sokols, freine toutefois considérablement l'essor de ces initiatives[126].

Le second niveau d'élargissement concerne plus largement la population rurale, où le mouvement met en avant sa capacité à intervenir dans le champ social et à exercer une influence morale sur la population. Il s'agit de présenter la gymnastique non seulement comme une pratique physique, mais comme une activité vertueuse capable de transformer les comportements. Le Sokol collabore étroitement avec les « fraternités » le cadre de campagnes de lutte contre l'alcoolisme et s'efforce de montrer la culture physique comme un antidote à l'oisiveté et aux « mauvaises habitudes ». Ce discours, s'il n'est pas original dans le paysage

[122] F. Giomi, *Making Muslim Women European*, *op. cit.*, p. 59-61.

[123] Ante Brozivić, *Sokolski zbornik*, Belgrade, Grafički umetnički zavod « Planeta », 1934, p. 120.

[124] Đerzelez Alija (Gjergj Elez Ali) est une figure épique musulmane populaire de la Krajina bosnienne à la fin du XVe siècle. Symbole de loyauté fraternelle dans la poésie épique et la littérature de Bosnie-Herzégovine, du Kosovo et du nord de l'Albanie.

[125] Xavier Bougarel, « Bosnian Muslims and the Yugoslav Idea » dans Dejan Djokic (ed.), *Yugoslavism. Histories of a Failed Idea 1918-1992*, Londres, Hurst, 2003, p. 100-114.

[126] L. Zečević, « Fizička kultura i sport u Bosni i Hercegovini za vrijeme austrougarske uprave (1879-1918) », art cit.

associatif de la province, reprend des topoï déjà largement diffusés, notamment ceux que Robin Okey identifie comme une intériorisation des stéréotypes austro-hongrois sur les Slaves du Sud, décrits comme indisciplinés, paresseux et incapables de progrès sans encadrement[127]. Les responsables associatifs, même ceux hostiles à la « mission civilisatrice » de Vienne, ne cessent ainsi de soumettre la population à un flux de messages insistant sur son retard, ses souffrances, ses manquements et la nécessité d'efforts constants pour accéder au progrès[128] et le Sokol ne ne fait pas ici exception.

Ce discours moral et disciplinaire s'adresse aussi à la jeunesse, souvent décrite comme oisive et dépravée. La gymnastique se présente dès lors comme le moyen idéal de former les jeunes « physiquement et moralement », en leur inculquant discipline, responsabilité et sens de la mission nationale[129]. C'est précisément à cette tâche que s'attèle Stevan Žakula à Tuzla où il devient professeur au *Gymnasium*. Inspiré par l'exemple de Laza Popović dans le district de Fruška Gora, il considère la ville comme un terrain favorable à l'implantation du Sokol parmi les Serbes de Bosnie. Il vise d'abord les lycéens, puis rapidement aussi les jeunes non scolarisés, qu'il entend détourner des tavernes et de la « vie dépravée » pour les agréger autour d'une sociabilité sokole soudée et disciplinée[130]. Le *gymnasium* devient, dans son projet, une antichambre du Sokol, et la participation au Sokol un prolongement naturel de la formation scolaire, destiné à convertir la jeunesse en une élite militante, apte à incarner l'avenir de la nation. Dans ce contexte, l'engagement de Stevan Žakula prend l'allure d'une véritable mission, lui conférant le rôle d'un guide moral et spirituel autant que celui d'un éducateur physique.

[127] R. Okey, *Taming Balkan Nationalism*, *op. cit.*, p. 178.
[128] *Ibid.*
[129] Dr. Vojislav Besarović, « Sokolstvo i trezvenost », *Sokolski Glasnik*, Année 1, n°3 0, Ljubljana, 1er décembre 1930, p. 3.
[130] Dušan M. Bogunović, *Srpsko sokolstvo i sarajevski atentat*, Zagreb, Hrvatski štamparski zavod, 1925, p. 20-21.



Figure 31. ***Premier* slet *des sokols serbes de la région Posavina-Podrinje à Priboj en 1910. Exercices avec massues, exécutés par les Sokolicas de Tuzla*. Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić.**



Figure 32. ***Premier* slet *des Sokols serbes de la région Posavina-Podrinje à Priboj en 1910. Exercices libres réalisés collectivement par tous les sokols.* Carte postale photographique, coll Jovan Ristić.**

L'action du Sokol serbe en Bosnie-Herzégovine trouve une illustration particulièrement parlante dans deux photographies tirées du *slet* de Priboj, petite localité du nord-est de la Bosnie non loin de la ville de Tuzla, en 1910. On y observe un exercice public où, comme à Dvor, un grand nombre de participants revêtent le costume blanc traditionnel de la Krajina, soulignant à la fois le caractère festif de l'événement et sa fonction de mise en scène de l'identité nationale. Le

public, disposé en cercle autour des exécutants, apparaît comme pleinement intégré au spectacle, dans une dynamique collective qui confère aux gymnastes le rôle de catalyseurs d'un rassemblement populaire. L'événement qui semble se dérouler au cœur du village, à proximité de l'école ou de la mairie et non loin de l'église, prend ainsi les allures d'une grande fête villageoise, comme le suggère le feu visible à l'arrière-plan, indice probable de la préparation d'un repas collectif ou d'un banquet.

La représentation de l'unité transparait notamment dans la première photographie (figure 31) où l'on distingue les *sokolicas* de Tuzla, guidées par Stevan Žakula, exécutant un exercice public avec massues. La scène illustre non seulement la visibilité nouvelle accordée aux femmes dans le mouvement en Bosnie-Herzégovine, mais aussi l'implication active de l'ensemble de la communauté locale. Le public qui entoure les exécutantes est remarquablement bigarré : sokols en costume traditionnel, paysans coiffés de la *šajkača* serbe, hommes portant le fez ottoman – marqueur probable de l'appartenance musulmane – mais aussi hommes et femmes élégamment vêtus, arborant des chapeaux de ville. Cette diversité sociale et confessionnelle, saisie dans une même image, témoigne de la capacité du Sokol à transcender, à l'échelle locale, au moins le temps de l'événement, les clivages qui structurent la société bosnienne. L'angle de prise de vue en contre-plongée accentue l'effet d'inclusion avec des spectateurs et des gymnastes, tous tournés vers l'objectif, apparaissant placés sur un même plan, tous protagonistes d'une scène de cohésion. Par ce cadrage, le photographe ne cherche pas tant à immortaliser une prouesse gymnique qu'à fixer l'élan partagé qu'elle suscite. L'image contribue ainsi à forger un imaginaire où le Sokol dépasse la simple fonction de club de gymnastique pour devenir un espace symbolique de rassemblement, lieu où s'expérimente et se rejoue l'union de la « nation » dans toute sa diversité de genre, sociale et confessionnelle

Comme l'a montré Nathalie Clayer dans ses travaux sur le nationalisme albanais, la diffusion de marqueurs visuels – emblèmes, devises, images – constitue un outil central dans la formation des identités nationales dans l'espace balkanique à cette époque. À travers eux, la population est invitée à se projeter et à s'identifier à un héros national ou à une figure incarnant la nation[131]. L'effet est d'autant plus puissant lorsqu'ils circulent sous forme d'illustrations ou de photographies, qui agissent directement sur l'imaginaire collectif. C'est dans ce registre que s'inscrit la seconde image du *slet* de Priboj (figure 32), qui fixe l'instant de l'exercice libre exécuté par les hommes en tricot d'entrainement. Le photographe choisit là d'immortaliser la posture devenue emblématique de l'appui sur la jambe droite fléchie, un pas en avant, bras droit levé et

[131] N. Clayer, *Aux origines du nationalisme albanais*, *op. cit.*, p. 443.

poing fermé. Ce geste, récurrent dans les représentations des sokols serbes de Bosnie-Herzégovine, tend à se constituer dans le contexte post-annexion comme un signe distinctif, un élément codifié tiré d'un véritable « vocabulaire corporel ». Il dépasse le cadre strict de l'exercice gymnique pour traduire visuellement la combativité et l'esprit de résistance et en circulant sous forme d'image, il acquiert une valeur d'emblème, comparable à un slogan visuel, qui permet à des publics dispersés de s'approprier une posture, une attitude, voire une éthique collective.

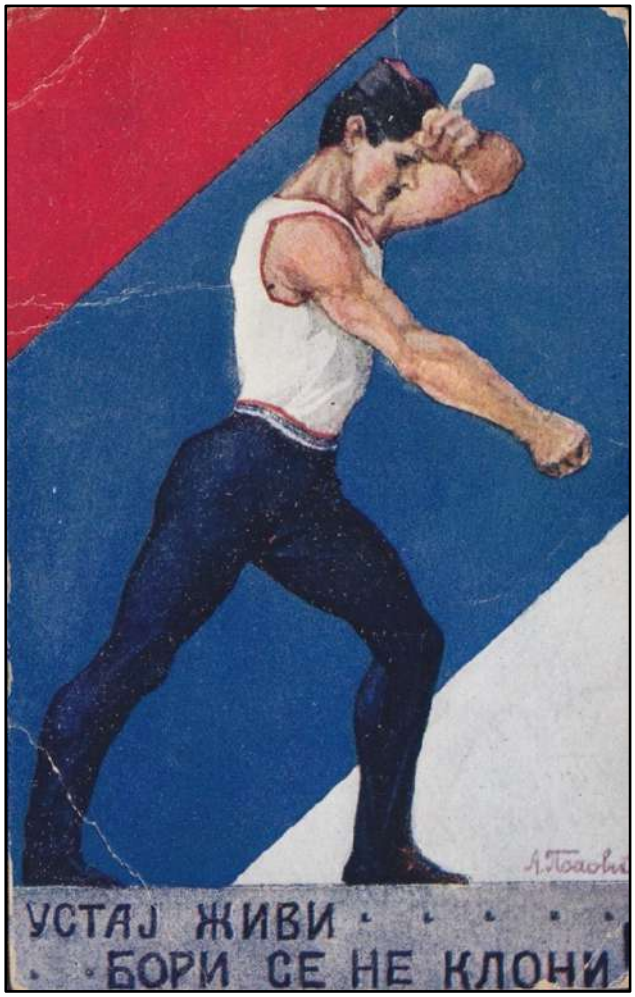


Figure 33. ***Gymnaste à l'exercice « Lève-toi, vis… Bât-toi, ne fléchis pas ».*** **Carte postale illustrée de A. Popović, coll. Jovan Ristić.**

L'efficacité de ce dispositif symbolique apparaît encore plus nettement dans le cas de cartes illustrées comme celle qui donne à voir sur un fond tricolore aux couleurs panslaves, un gymnaste en tricot, coiffé d'un bonnet orné d'une plume de faucon, exécutant le geste emblématique, accompagné de la devise adoptée par les clubs de Bosnie-Herzégovine en 1910 : *Ustaj, živi, bori se, ne kloni !* (« Lève-toi, vis, bats-toi, ne fléchis pas ! ») (figure 33). Ici, geste et devise se renforcent mutuellement pour condenser, en un message simple et immédiatement intelligible – même pour

une population encore largement illettrée – la nature de l'engagement que le Sokol entend susciter. Toutefois, comme le rappelle Nathalie Clayer, l'efficacité de ces marqueurs visuels tient tout autant à leur contenu qu'à l'ampleur et à la nature de leur diffusion, car c'est précisément en circulant, sous forme de reproduction, d'affiche et surtout de cartes postales, qu'ils acquièrent leur pouvoir de mobilisation et d'identification[132]. Plus que de les observer comme des images, il s'agit donc de les envisager comme des objets de communication, pensés pour s'intégrer dans les pratiques sociales ordinaires, dans lesquelles l'imaginaire trouve sa pleine efficacité.

2. La carte postale sokole : un objet enchevêtré

Plus que de simples documents visuels ou souvenirs d'événement, les cartes postales sont avant tout conçues pour circuler. Elles ne sont pas destinées à rester entre les mains des producteurs, mais à voyager, à être envoyées à des proches, à des collaborateurs ou à des camarades de mouvement. Elles s'échangent, s'offrent et s'intègrent parfois dans des albums familiaux ou militants où elles acquièrent une valeur de collection. Autrement dit, comme le défend Bjarne Rogan, la carte postale doit être appréhendée comme un « objet enchevêtré » (*entangled object*), un objet aux usages multiples, qui appelle à analyser non seulement l'image figurant au recto, mais aussi le message inscrit au verso, ainsi que les modalités de sa conservation[133]. Pour bien comprendre le poids et l'impact de ces objets, il ne s'agit donc pas seulement de déchiffrer l'iconographie du recto, mais bien de tenir compte de l'ensemble du dispositif carte postale : image, message et usages sociaux.

[132] N. Clayer, *Aux origines du nationalisme albanais*, *op. cit.*

[133] Bjarne Rogan, « An Entangled Object: The Picture Postcard as Souvenir and Collectible, Exchange and Ritual Communication », *Cultural Analysis*, 2005, vol. 4.

L'importance de la carte postale tient aussi à la place croissante qu'elle occupe dans la culture visuelle de l'espace balkanique du début du XXe siècle, moment où elle devient un support extrêmement populaire, utilisé par des publics variés et traversant les frontières sociales[134]. Dans le fonds du collectionneur, philatéliste et cartophile Jovan Ristić – qui constitue notre corpus principal de cartes postales du Sokol, comme je l'ai expliqué en introduction – on recense plus de 150 pièces liées au mouvement. Or, la minorité de celles qui sont annotées et effectivement expédiées correspond précisément à la période charnière qui précède la Première Guerre mondiale. Cela indique, d'une part, que la carte postale tend alors à devenir un outil de communication de masse, porté par l'accélération de l'alphabétisation et par un besoin croissant de partage affectif à travers l'écrit ; et, d'autre part, qu'au moment de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine et de ses suites, l'image du Sokol connaît une diffusion accélérée, franchit de nouveaux espaces de circulation et imprime de plus en plus les imaginaires.



Figure 34. ***Verso de la Figure 33. Oblitération indéchiffrable, message manuscrit adressé à Savo Surutka à Banja Luka.*** **Carte postale, coll. Jovan Ristić.**

[134] Sur les premières cartes postales dans la région voir Jelena Perać, « Prostori pamćenja: umetnost - baština. Masovni mediji kao mediji pamćenja: Konstrukcija kolektivne memorije na razglednicama u Srbiji početkom 20. veka » dans Dragan Bulatović et Milan Popadić (eds.), *Prostori pamćenja. Zbornik radova. Umetnost i baština*, Belgrade, Odeljenje za istoriju umetnosti Filozofskog fakulteta Univerziteta u Beogradu, 2013, p. 76-82 ; Maja Đurić, « Medijska kultura razglednica », *Medijski dijalozi*, 1 janvier 2013, vol. 6, nº 773-783 ; Ivan Bogavčić et Iva Salopek Bogavcic, « Prve razglednice na prostoru HrvatskeFirst postcards in Croatia », *Peristil*, 31 mars 2021, vol. 63, p. 121-138.

La carte postale illustrée portant la devise *Ustaj, živi, bori se, ne kloni* constitue un document révélateur de l'articulation entre communication intime et diffusion d'un message militant. Si l'image suggère qu'elle date de la période post-annexion, le tampon d'oblitération au verso, aujourd'hui effacé, ne permet pas d'identifier avec certitude la date ni le lieu exact de l'envoi (figure 34). Le texte, au verso, n'offre a priori rien de compromettant : un court message de type familial – « Mon cher petit frère, nous sommes bien arrivés à Zagreb, reçoit les salutations et les baisers de ton cher Vojislav », signé aussi par « Papa » et « Maman ». Pourtant, l'adresse du destinataire à Banja Luka n'est pas anodine. La mention qui l'accompagne rattache la ville à la *Velika Srbija* (« la Grande Serbie »), une entité politique symbolique et polémique, qui suscite immédiatement l'attention des autorités impériales. Si les intentions précises de l'expéditeur échappent à notre analyse, l'association entre une image patriotique et l'évocation de la « Grande Serbie » insuffle au document une dimension politique implicite, susceptible de nourrir la suspicion. Celle-ci se matérialise dans la trace laissée par le contrôle, au verso, un tampon en cyrillique indiquant que la carte a été « vérifiée par la censure militaire ». Ce détail éclaire le contexte de surveillance généralisée dans lequel circulent ces objets. La carte postale, support apparemment banal de correspondance intime, se révèle ainsi un médium ambigu, à la fois vecteur de sociabilité familiale et véhicule potentiel de messages politiques sous-jacents. En ce sens, même en l'absence de référence explicite au Sokol, l'objet témoigne de sa culture visuelle « nationaliste » en circulation, où slogans, images et symboles panslaves sont intégrés dans la vie quotidienne et peuvent, par leur seule juxtaposition avec une mention sensible, devenir matière à soupçon.


ex libris
Jovan Ristić

Figure 35. ***Verso de la Figure 31.*** **Carte postale, coll. Jovan Ristić.**

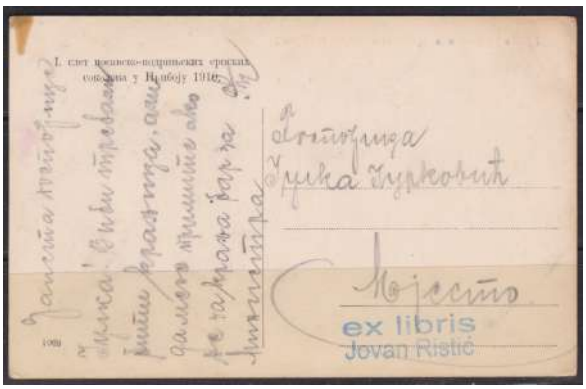

ex libris
Jovan Ristić

Figure 36. ***Verso de la Figure 32*****. Carte postale, coll. Jovan Ristić.**

Cet « enchevêtrement » à l'œuvre se manifeste aussi, mais sur un autre mode, lorsque l'on observe les cartes postales du *slet* de Priboj (figures 31 et 32), cette fois non comme de simples images, mais comme des objets. Le rectos des exemplaires conservés dans la collection de Jovan

Ristić constituent des documents intéressants à cet égard (figures 35 et 36). Elles n'ont visiblement pas circulé – aucune trace de timbre ou d'oblitération – mais portent néanmoins une destinataire : une certaine demoiselle Julka Jurković, et un expéditeur, un certain Grbić, qui situe la destination de son envoi à « Ici » (*Ovdje*) et « Lieu-dit » (*Mjesto*). Les messages, brefs et enjoués, relèvent d'un registre galant : « Je vous engage pour le quadrille » et « Franchement, mademoiselle Julka, vous devriez être reine ! Et si je ne puis être votre roi, faites-moi au moins votre ministre ». Ces mots appartiennent au répertoire de la sociabilité mondaine et galante caractéristique du tournant du siècle, où l'échange de cartes postales, de billets ou de petits mots fait partie des pratiques courantes de flirt ou de jeu social. Rien n'indique toutefois que le quadrille – danse de salon popularisée dans toute l'Europe au XIXe siècle, avec des déclinaisons locales – soit effectivement dansé lors des fêtes sokols[135]. Si ces dernières intègrent probablement des danses populaires « nationales » comme le *kolo*, il reste impossible de savoir si le jeu galant consigné sur ces cartes renvoie directement au contexte associatif. Ce qui importe, en revanche, c'est que ces documents ainsi annotés témoignent de l'imbrication entre la culture visuelle du Sokol et la vie quotidienne des individus. Les cartes postales des *slets*, en tant qu'objets destinés à circuler, deviennent ainsi supports de pratiques sociales élargies : elles ne se limitent pas à documenter la gymnastique ou à commémorer un événement, mais servent aussi de médium pour l'échange intime, la plaisanterie, le flirt. Même si l'on ignore où vivent exactement Julka et Grbić, le simple fait que les clichés de Priboj leur parviennent atteste que les images du Sokol dépassent le cercle restreint des gymnastes pour pénétrer un univers plus vaste de loisirs, de sociabilité et de communication quotidienne.





Figure 37. *Branko de Kraljevica à Milica Jovanović à Belgrade.* Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić.

[135] Delphine Foch, « Le quadrille mis sous cloche ? », *Volume !. La revue des musiques populaires*, 1 juin 2025, 22 : 1, p. 79-90.

Ce ne sont pas les seules exemplaires de la collection qui montrent combien les cartes postales participent à inscrire l'imaginaire de l'engagement « national » des gymnastes dans les gestes ordinaires du lien social. On en trouve plusieurs dont le contenu épistolaire ne fait aucune référence directe au Sokol, comme celle envoyée par un certain Branko, installé à Kraljevica, port adriatique proche de Rijeka, à Milica Jovanović à Belgrade (figure 37). Sur un ton familier qui suggère un lien de parenté, il lui adresse une carte illustrant un exercice public du Sokol local, simplement pour donner de ses nouvelles et communiquer son adresse. Le glissement subtil du privé vers le politique se retrouve, de manière plus explicite encore, dans d'autres cartes, comme celle envoyée le 28 octobre 1912, en pleine Première guerre balkanique, depuis Skoplje désignée par l'expéditeur comme située en *Nova Srbija* (« Nouvelle Serbie »), à destination de Kladovo, petite ville serbe à la frontière roumaine, adressée au député Uroš Brkić (figure 38). Sur un ton de camaraderie, l'expéditeur raconte s'être retrouvé avec d'autres parlementaires à Skopje. Si l'information est anodine, le choix de la carte l'est moins, elle représente en effet, la rencontre des sokols serbes de Skopje et de Dubrovnik à Belgrade en 1910. Ici, l'image fonctionne comme un message tendancieux, suggérant l'union des Serbes au-delà des frontières, et prend une portée politique d'autant plus forte qu'elle est envoyée depuis un territoire que l'armée serbe est précisément en train de conquérir.



Figure 38. ***De Skopje à Kladovo le 20 août 1924.*** **Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić.**



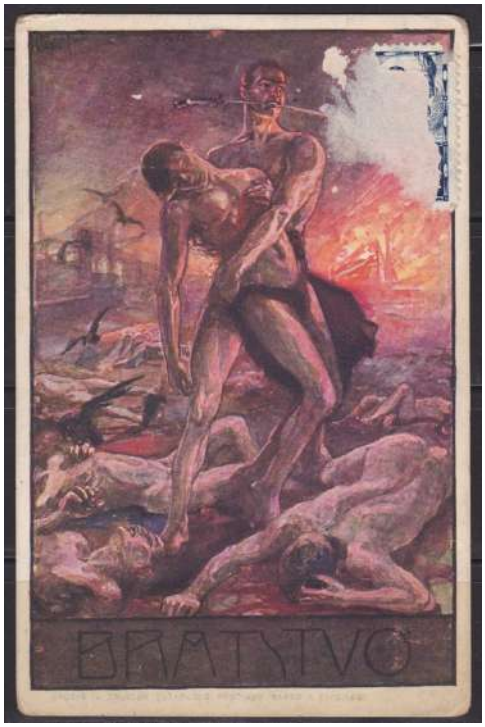




Figure 39. ***De Ljubljana à Zagreb, le 20 juillet 1913.*** **Carte postale illustrée, coll. Jovan Ristić.**

Si ces cartes postales qui ont effectivement voyagé attestent que les représentation imagées du Sokol circulent bien des deux côtés de la frontière – entre l'Empire et le royaume indépendant – un certain nombre, envoyées par des membres du mouvement eux-mêmes, disent aussi quelque chose de leur propre engagement. C'est le cas, par exemple, d'une carte expédiée depuis Ljubljana le 20 juillet 1914 à Zagreb, moins d'un mois après l'attentat de Sarajevo, qui se présente au recto comme l'affiche du troisième *slet* international du Sokol de Ljubljana (figure 39). Prévu initialement en 1913 pour marquer le cinquantième anniversaire du mouvement en Slovénie, le rassemblement avait été interdit par les autorités ; reprogrammé pour août 1914, il sera à nouveau annulé, cette fois par le déclenchement de la Première Guerre mondiale. L'illustration traduit avec force l'imprégnation de la culture visuelle sokole par un lexique héroïque et sacrificiel. Surmontant l'inscription *Bratstvo* (« fraternité »), un corps masculin nu et puissant surgit parmi les cadavres, tenant dans ses bras une figure affaiblie et serrant une tige entre ses dents comme signe de résistance farouche. Autour de lui, ruines, flammes, charniers et corbeaux composent une véritable scène apocalyptique. Le message visuel est explicite : la fraternité n'est plus festive et associative, mais guerrière et tragique, forgée dans le sang et la mort.

Mais plus encore que l'image et son pathos, c'est le message épistolaire au verso qui donne chair à cette fraternité imaginée. La carte, adressée collectivement à Pavel Marijanski à Zagreb, porte en effet ces mots de ses camarades de Ljubljana : « Nous nous sommes souvenus de toi à la fête du Sokol ! », scellés par le salut du Sokol en tchèque « *Na zdar!* ». Ce simple mot griffonné sur

une carte postale révèle la manière dont le lien sokol n'est pas seulement une construction idéologique, mais aussi une expérience intime, incarnée dans la mémoire partagée d'un moment festif. Derrière l'illustration grandiloquente et la rhétorique nationale, transparaît ainsi une pratique concrète de la « fraternité » sokole qui se matérialise dans une communauté de pensée et de souvenir, entretenue par des rencontres, par l'échange de lettres ou de cartes. L'écriture même du message, brève et chaleureuse, signale une forme de convivialité transfrontalière, elle unit Zagreb et Ljubljana dans un même horizon de sociabilité, par-delà les limites politiques et les barrières linguistiques. La carte devient donc à la fois un support matériel de communication et un vecteur symbolique de cette fraternité en acte, elle circule, se conserve, et transmet la preuve tangible que la mémoire des fêtes partagées se prolonge au-delà de leur durée. Dans ce jeu entre image officielle et message privé, entre pathos visuel et parole intime, se dessine une expérience vécue de l'appartenance collective, qui montre combien le Sokol repose autant sur l'imaginaire national que sur les liens ordinaires de l'amitié.

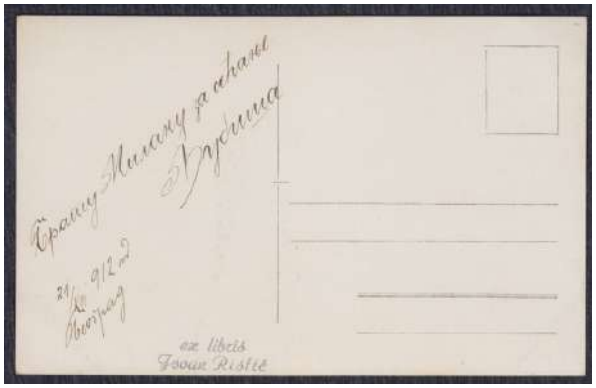




Figure 41. ***Pero Jovanović à Milan Stefanović.*** **Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić.**



Figure 40. ***Đuriša à son « frère » Milan, le 21 août 1912*****. Carte postale photographique, coll. Jovan Ristić.**





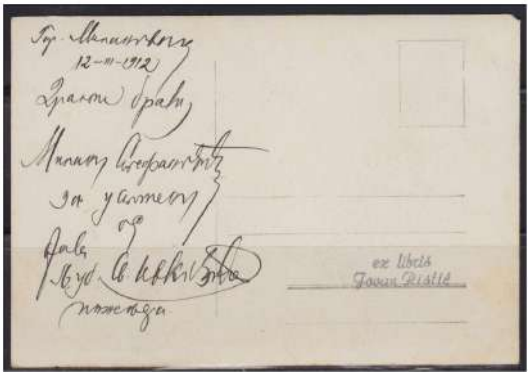


Figure 42. *« En souvenir » de Ljub. Kokić, le 12 mars 1912.* Carte postale photographique, coll Jovan Ristić.

On trouve enfin, dans notre corpus, une série de cinq cartes-portraits de membres du Sokol, en tenue de cérémonie ou d'entraînement, adressées à, et conservées par un certain Milan Stefanović, membre du club Dušan Silni de Belgrade. Ces images relèvent à la fois de la correspondance amicale et du souvenir commémoratif. L'une représente ainsi Pero Ivanović, membre du club serbe de Mostar, qui envoie, le 9 mars 1912, à son « cher frère » une photographie dédicacée, scellée par le salut fraternel « *Zdravo* » (figure 40). Deux autres cartes, qui n'ont probablement pas voyagé par la poste mais ont été confiées directement à l'intéressé, prennent davantage la forme de dédicaces personnelles. Ainsi, Đuriša Miković, gymnaste pratiquant, remet à son « frère » belgradois, le 21 juillet 1912, son portait en tricot (Figure 41), tandis qu'une autre carte illustrée également par un portrait de gymnaste en tenue d'entrainement, datée de mars 1912 à Gornji Milanovac, en Serbie centrale, et signée par un certain Ljub. Kokić, est également transmise « en souvenir » (Figure 42).



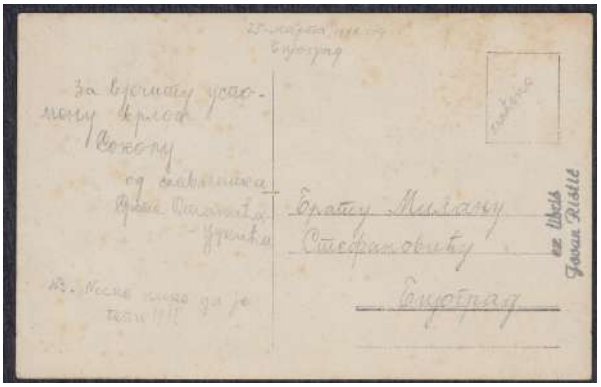


Figure 44. ***Portrait de Stanić-Ćukić dédicacé et adressé à Milan Stefanović, le 25 mars 1911.*** **Carte postale photographique, coll Jovan Ristić.**



Figure 43. ***Portrait de Sreten Stanić-Ćukić vierge.*** **Carte postale photographique, coll Jovan Ristić.**



Milan Stefanović conserve également deux cartes représentant la même photographie de Sreten Stanić-Ćukić en costume de cérémonie. La première, non oblitérée mais datée du 25 mars 1911, lui est adressée directement par Stanić-Ćukić lui-même, avec une dédicace « au vaillant Sokol » (figure 43). La seconde, éditée après la Seconde guerre balkanique, reprend sans annotation manuscrite, la même image avec un nouveau détail : au bas de la photographie figurent désormais deux inscriptions imprimées, l'une en serbe, l'autre en français annonçant la mort du jeune homme au combat (figure 44). La légende en serbe mobilise la rhétorique sacrificielle destinée à nourrir la mémoire nationale de héros morts pour la partie, précisant que

Sreten Stanić-Ćukić, juriste, officier et chef de la société Sokol Dušan Silni de Belgrade, est tombé « héroïquement » à Bregalnica le 19 juin 1913. La version française, en revanche, adopte un ton beaucoup plus neutre, elle ne mentionne ni le mouvement de gymnastique, ni le terme de « héro », et se contente de présenter le défunt comme un « étudiant en droit », figure respectable de la modernité européenne, tombé sur le champ de bataille sous-entendu contre l'ennemi oriental. Par son iconographie et ses inscriptions différenciées, la carte illustre une stratégie de communication à deux niveaux d'un objet destiné à voyager dans toute l'Europe. Exaltée et sacrificielle dans l'espace serbophone ; plus sobre et respectable dans sa version francophone tournée vers l'extérieur, où domine la figure de l'intellectuel-soldat plutôt que celle du martyr héroïque. Mais au-delà de l'image elle-même, la présence dans le corpus de deux exemplaires quasi identiques, révèle la polysémie de la carte postale comme support. Un même cliché peut en effet remplir deux fonctions. D'un côté, un document personnel rappelant une rencontre et un lien fraternel ; de l'autre, instrument de la fabrique mémorielle, destiné à circuler plus largement et à nourrir l'imaginaire collectif.

Enfin, ce qui frappe dans ce corpus ayant appartenu à Milan Stefanović est le soin avec lequel elles ont été conservées. Aujourd'hui intégrées à l'ensemble rassemblé par Jovan Ristić, elles apparaissent comme un tout resté cohérent, ce qui indique qu'elles ont été gardées, héritées puis transmises en bloc. Leur valeur tient à cette chaîne de gestes qui transforme un objet banal de la culture visuelle de masse en une relique singulière de l'expérience. Leur trajectoire documentaire nous renseigne autant que leur image et témoigne qu'elle révèle une pratique de la collection. Comme l'a souligné Bernard Vouilloux, une collection se comprend à travers « la mobilité des objets et le mobile du collectionneur[136] », la circulation matérielle des cartes est inséparable des intentions, des affects et des usages qui leur confèrent un sens. Dans ce cas précis, le fait que ces cartes nous soient parvenues groupées et intactes signale un rapport émotionnel à l'expérience vécue. Elles ne relèvent pas d'une logique cartophile, fondée sur l'accumulation ou l'esthétique, mais d'une démarche mémorielle, elles apparaissent comme autant de fragments biographiques, susceptibles de figurer un parcours, de condenser des liens et de cristalliser une mémoire.

Cette dimension intime est renforcée par la présence, au sein de la collection, d'un billet d'entrée au deuxième grand *slet* de Zagreb à l'été 1911, également soigneusement conservé, sur lequel figurent le numéro de place, le nom de Milan Stefanović et le club auquel il appartenait –

[136] Bernard Vouilloux, « Le collectionnisme vu du XIXe siècle », *Revue d'histoire litteraire de la France*, 5 juin 2009, Vol. 109, nº 2, p. 403-417.

Dušan Silni de Belgrade[137]. L'état impeccable de ce document souligne la valeur sentimentale qui lui était attachée et montre qu'il ne s'agit pas seulement d'un vestige matériel, mais d'un support de mémoire de l'engagement et d'une preuve de sa dimension émotionnelle, éclairant ainsi la manière dont le sentiment national s'enracine tout autant dans la sensibilité autant que dans l'idéologie.

3. Des *slets* comme des « communautés de sentiments »

Entre le 9 et le 12 juillet 1910 se tient à Sofia, en Bulgarie, le second Congrès panslave[138] qui offre au mouvement gymnique bulgare, le *Yunak*, l'occasion de mettre en scène son premier grand spectacle collectif à dimension internationale. Conçue comme une vaste démonstration gymnique, la manifestation réunit des délégations venues de toute l'Europe centrale et orientale : Tchèques, Slovènes, Croates et Serbes, mais aussi des représentants russes et même de l'Empire ottoman, avec les Serbes du club Dušan Silni de Skopje et les « Bulgares macédoniens avec des fez sur la tête[139] », dont l'apparition soulève l'enthousiasme des Sofiotes. Selon les estimations, plus de 4 000 gymnastes participent à l'événement. Un récit de l'évènement nous est parvenu sous la forme d'un petit livret commémoratif *Sokolsko slavlje u Beogradu i Sofiji*, (« Festivités sokols à Belgrade et Sofia »)[140] produit par Franjo Bučar, alors toujours secrétaire de l'Union des sokols croates. Celui-ci y restitue minutieusement les étapes du périple de la délégation croate, de son escale à Belgrade en compagnie de quelques 700 sokols tchèques, jusqu'à son arrivée triomphale à Sofia.

Le fait que ce voyage et ce congrès donnent lieu à une publication spécifique témoigne de l'importance symbolique qui leur est alors attribuée. Comme pour les *slets* de l'Union des Sokols croates, également objets de publications commémoratives, il ne s'agit pas seulement d'archiver l'événement, mais de lui conférer une véritable valeur mémorielle. Or, ce qui est mis en mémoire n'est pas tant le déroulé des étapes – défilés, banquets, bals, soirées théâtrales, dépôts de gerbes ou exercices publics – énumérés presque de manière mécanique, que l'expérience de l'observateur, qui se dévoile fasciné par les réactions intenses du public et des participants. Franjo Bučar insiste en effet largement, dans sa publication, sur l'attitude des spectateurs bulgares durant

[137] Voir annexe n° 13.
[138] Le premier Congrès panslave se tient à Prague en 1908. Voir C.E. Nolte, « Celebrating Slavic Prague: Festivals and urban environment, 1891-1912 », art cit.
[139] Franjo Bučar, *Sokolsko slavlje u Beogradu i Sofiji : prigodom V sleta bugarskih « Junaka » u Sofiji*, Zagreb, Sokolska Knjižica - Tiskara Hrvtaske stranke prava, 1910, p. 47.
[140] F. Bučar, *Sokolsko slavlje u Beogradu i Sofiji : prigodom V sleta bugarskih « Junaka » u Sofiji*, *op. cit.*

le spectacle de gymnastique, décrits comme littéralement transportés par la ferveur collective, parfois au bord de la transe. Il évoque même le cas d'« un homme âgé de 70 ans, venu [probablement] de la province pour assister au spectacle avec son fils membre du *Yunak,* et qui, à la vue de l'exercice, fut submergé par une vague de joie et tomba raide mort[141] ». Si l'on peut douter que la cause du décès ait été l'enthousiasme provoqué par le spectacle, l'anecdote souligne néanmoins l'importance d'un ingrédient indispensable de ces rencontres : l'émotion. Cette insistance sur l'intensité affective fait de ce récit un témoignage précieux de la dimension sensible de ces grands rassemblements, au-delà de leur seule portée politique ou symbolique.

De tels récits, qu'ils soient exacts ou embellis, rappellent que l'expérience sokole ne peut être comprise sans tenir compte de sa charge émotionnelle. Observés à travers ce prisme du « régime émotionnel » de William Reddy, les *slets* apparaissent comme des espaces d'inculcation de normes affectives partagées, propres à l'époque : admiration de la nation, exaltation patriotique, empathie collective. Mais on peut aussi les observer comme des lieux publics où ces affects peuvent être légitimement exprimés et partagés. Ce mécanisme transparait notamment dans les travaux de Mabel Berezin sur l'Italie fasciste, qui montrent que les rituels politiques servent à exalter le « sentiment » national[142]. À travers l'idée de « communauté de sentiments », la sociologue les décrit comme des arènes émotionnelles où les citoyens expérimentent par procuration une identité nationale collective. La répétition de ces pratiques produit à la fois solidarité (« nous sommes tous ici ensemble ») et mémoire partagée (« nous étions tous là ensemble »), faisant des rituels véritables « générateurs d'énergie émotionnelle », indispensables à la légitimation de l'État-nation autant que ses institutions formelles[143]. Dans l'espace balkanique à la veille des guerres, les rassemblements de gymnastes peuvent ainsi être observés comme de véritables laboratoires d'émotion nationale, où la ferveur partagée ne se contente pas de refléter l'unité imaginée, mais la rend tangible, en l'inscrivant dans les corps, les mémoires et l'espace public.

L'étude de cette fabrique émotionnelle pose cependant un problème méthodologique majeur, celui des sources[144]. Car si les *slets* apparaissent indéniablement comme des moments de forte intensité affective, il est difficile de mesurer ou de qualifier l'émotion effectivement ressentie par les participants et les spectateurs. Ce que nous saisissons, ce ne sont pas les émotions elles-mêmes, mais des témoignages – à travers les comptes rendus journalistiques, récits commémoratifs, mémoires ou publications associatives – qui en offrent une représentation. Dès

[141] *Ibid.*, p. 47.
[142] Mabel Berezin, *Making the Fascist Self. The Political Culture of Interwar Italy*, Ithaca, Cornell University Press, 1997.
[143] Mabel Berezin, « Secure States: Towards a Political Sociology of Emotion », *The Sociological Review*, 1 octobre 2002, vol. 50, 2_suppl, p. 33-52.
[144] S.J. Matt, « Current Emotion Research in History », art cit.

lors, il convient de s'interroger sur la destination de ces témoignages : à qui sont-ils adressés, et dans quel but ? La publication d'un livret commémoratif, par exemple, n'a pas la même valeur qu'un journal intime ou une lettre privée, elle est pensée comme un instrument de mémoire collective, destinée à fixer un récit partagé et à nourrir l'imaginaire national. La source écrite est donc à la fois un indice d'expérience et un outil de construction symbolique. En d'autres termes, l'émotion à laquelle nous avons accès est médiatisée et codifiée, prise dans un dispositif de narration qui lui aussi participe à l'inscription de l'événement dans un « régime émotionnel » donné. Ainsi, les témoignages ne livrent pas l'expérience vécue de manière directe, mais ils dévoilent bien l'émotion, à travers les descriptions de ce qui l'a suscitée : les images, les couleurs et le mouvement mais aussi, la musique, les chants et le bruit.

En effet, si la documentation iconographique du Sokol est la plus abondante et tend à structurer notre perception, il ne faut pas oublier que le *slet* est avant tout un spectacle audiovisuel, où les sons et les rythmes contribuent directement à la production d'émotions collectives. Le mouvement est aussi un important producteur de musique, exerçant une influence notable sur la culture musicale de l'entre-deux-guerres[145]. Chaque club dispose de son orchestre, de sa fanfare ou de sa chorale, qui accompagnent les démonstrations. Les exercices gymniques sont ainsi exécutés au rythme de la musique, laquelle guide les mouvements, synchronise les corps et en amplifie l'intensité. À partir de 1910, les programmes s'enrichissent encore de lectures publiques de poèmes et de chants épiques, déclamés ou chantés par des gymnastes ou des invités, lors des démonstrations, des cérémonies commémoratives ou des représentations théâtrales. L'enjeu n'est pas tant d'en proposer ici une analyse textuelle ou musicologique que de replacer leur performance dans le contexte sensible des rassemblements, et de saisir comment musique et parole scandée participent à la construction d'une expérience émotionnelle partagée.

Lors des *slets,* les chants et poèmes sont fréquemment interprétés au son des *gusle* (ou *gusla*), un instrument de musique traditionnel des Balkans, comparable dans sa forme au violon – avec un corps en bois, un manche et une tête – mais caractérisé par la présence d'une seule corde. Jouées principalement dans la région dinarique – Herzégovine, Monténégro, Albanie –, les *gusle* fournissent à l'interprète un support rythmique et mélodique pour accompagner la scansion ou la récitation de vers issus de la poésie épique. Comme le rappelle Ivan Čolović, l'instrument incarne à son origine *la vox populi* : « à la fois sur le plan national et social, c'est la voix des peuples

[145] Ivana Vesić, « Contribution of the Yugoslav Sokol organizations to the interwar sphere of music », *Muzikologija*, 2021, nº 30, p. 107-133.

opprimés et humiliés et des couches sociales populaires[146] ». Avec la montée des mouvements nationaux au début du XXe siècle, les *gusle* acquièrent une valeur nouvelle, elles deviennent notamment le symbole de l'union des Slaves, instrument symbole de rébellion et de liberté, présentées comme capables de susciter une émotion inégalée chez l'auditeur[147]. Le répertoire s'élargit alors à des thématiques contemporaines et politiques, faisant de la poésie épique non seulement le vecteur d'un passé idéalisé, mais aussi la bande sonore des luttes à venir.

L'interprète privilégié des *slets* du Sokol serbe entre 1910 et 1912 est le *guslar* monténégrin Petar Perunović Perun (1880-1952). Formé aux *gusle* à Šabac, en Serbie centrale, il se fait remarquer pour la première fois en octobre 1908, lorsqu'il déclame ses chants lors des manifestations organisées à Belgrade contre l'annexion de la Bosnie-Herzégovine. Rapidement qualifié de « *guslar* le plus célèbre[148] », Perun se montre capable de transformer sa pratique en attraction populaire grâce à son charisme et à un sens aigu de la mise en scène[149]. Sa première apparition aux côtés du Sokol a lieu lors du congrès panslave de Sofia en 1910, où il accompagne les délégations serbes et croates. Son biographe Mirko Dobričanin rapporte, dans un récit au ton hagiographique, qu'« au milieu de milliers de sokols, il exulte et les fait exulter et pleurer[150] » dans le train qui les conduit vers la capitale bulgare. À Sofia, Perun participe aux exercices publics offerts par le Yunak et donne un concert spécial au théâtre aux côtés d'autres interprètes de chants nationaux, recueillant de vives ovations[151].

Dans les années qui suivent, Perun multiplie les prestations lors de *slets* et de rencontres gymniques, notamment en Bosnie-Herzégovine où, comme nous l'avons vu, la mobilisation nationaliste prend une ampleur nouvelle. La presse de Sarajevo rapporte ainsi lors de sa visite en 1910, que « le chant de Perun peut faire bien plus pour l'éducation nationale de la jeunesse que n'importe quel livre du même type[152] ». Les témoignages contemporains soulignent l'effet profondément émotionnel de ses performances. Un instituteur, Vlada Skarić, témoigne en 1911 : « En écoutant Perunović chanter avec ses *gusle* en érable des chants qui me rappelaient ce que j'ai vécu par le passé, j'ai été inondé de nouveau par tous ces sentiments puissants, tendres et effrayants de ma jeunesse et qui m'ont convaincu que je suis bien le même Serbe que j'ai toujours

[146] Ivan Čolović, « Sve te gusle. Prilog proučavanju političke istorije jednog muzičkog instrumenta » dans *Balkan - teror kulture*, Belgrade, Biblioteka XX vek, 2008, p. 143.
[147] *Ibid.*
[148] I. Čolović, « Sve te gusle. Prilog proučavanju političke istorije jednog muzičkog instrumenta », art cit.
[149] Mirko Dobričanin, *Slavni guslar Perun*, Belgrade, Stručna knjiga, 1991 ; I. Čolović, « Sve te gusle. Prilog proučavanju političke istorije jednog muzičkog instrumenta », art cit.
[150] M. Dobričanin, *Slavni guslar Perun*, *op. cit.*, p. 25.
[151] M. Dobričanin, *Slavni guslar Perun*, *op. cit.*
[152] *Ibid.*, p. 26.

été… [153]». Mais ses chants suscitent supposément également l'adhésion au-delà du public serbe. Un Croate de Banja Luka confie, selon Mirko Dobričanin :

> En entendant aujourd'hui nos merveilleux chants nationaux, s'est éveillé en moi la mémoire, le sentiment national, le sentiment slave, que les peuples croate et serbe ne font qu'un. C'est pourquoi je voudrais que les sonorités de ces chants évoquent les mêmes émotions dans tous les cœurs qui les écoutent…[154]

Entre 1911 et 1912, Perun parcourt l'ensemble du territoire habsbourgeois, interprétant les exploits des princes et rois slaves médiévaux, multipliant les parallèles avec la lutte contre l'Empire ottoman et appelant ses auditeurs à « aller libérer le Kosovo ». Il se produit à Sarajevo et Banja Luka, les deux plus grandes villes de Bosnie et participe, en tant qu'invité d'honneur, au *slet* régional de Bosanska Gradiška, au nord de la province, à la frontière croate, pour Vidovdan en 1911, où, selon la presse locale citée par Mirko Dobričanin, il arrache à son auditoire « des larmes de tristesse et de joie[155] ». Quelques mois plus tard, à Mostar, il « fait battre le cœur » des sokols et « brouille [encore] leurs yeux de larme[156]s ». Les mêmes récits exaltés circulent au sujet de ses prestations en Dalmatie et lors du Second grand *slet* international de l'Union des sokols croates à Zagreb en 1911, qui encadre le troisième congrès panslave et officialise, par la même occasion, l'entrée des unions gymniques serbes et bulgares dans l'Union des sokols slaves.

Il faut toutefois souligner que la majorité des sources disponibles – récits de presse, comptes rendus de témoins, mais surtout la biographie de Perun rédigée par Dobričanin – relèvent d'un registre laudatif. L'image de Perun qui nous est transmise est donc moins celle d'un simple interprète, que celle d'un « héros culturel » construit par et pour son époque. Lus avec précaution, ces témoignages peuvent se déchiffrer comme la trace d'émotions vécues donnant à voir les *slets* comme de véritables « communautés de sentiment », où se construit et s'éprouve collectivement l'appartenance nationale. Toutefois, ce n'est pas là leur fonction principale. En érigeant l'exaltation patriotique en norme partagée et attendue, ils servent surtout à participer à la légitimation de l'émotion elle-même. À ce titre, les récits journalistiques, les souvenirs commémoratifs et les biographies apparaissent comme autant de maillons de la fabrique du « régime émotionnel » du nationalisme exalté, où l'intensité affective devient indissociable de la mobilisation politique.

Il ne fait aucun doute qu'à l'aube des guerres balkaniques, l'émotion est devenue l'un des ingrédients essentiels des *slets*. Au-delà des seuls spectacles de Perun, quelques témoignages

[153] Propos de Vlada Skarić retranscrits dans *Ibid.*, p. 27.
[154] M. Dobričanin, *Slavni guslar Perun*, *op. cit.Ibid.*, p. 28.
[155] *Ibid.*
[156] *Ibid.* p. 29.

personnels disponibles traduisent cette intensité affective. Ils laissent transparaître un sentiment profond, difficilement saisissable, qui s'apparente à ce qu'Angharad Closs Stephens définit comme des « atmosphères affectives » ; une effervescence diffuse qui se déploie lors de grands événements spectaculaires, impalpable mais ressentie par tous, et qui constitue un facteur primordial de la contagiosité du nationalisme. Dans son étude sur les Jeux olympiques de Londres en 2012, Angharad Closs Stephens souligne le fait que l'imprégnation du sentiment national procède de « circonstances multiples, comme partie d'une atmosphère nébuleuse et diffuse[157] ». Elle invite ainsi à ne pas réduire l'analyse aux mises en scènes intentionnelles et aux rituels calculés, mais à prendre en compte ces « qualités rythmiques » qui échappent à l'orchestration et engendrent, par vagues d'intensité, des moments imprévisibles d'attachement ou de détachement. Ces « atmosphères affectives » peuvent être hospitalières et généreuses, mais aussi compétitives ou hostiles, et c'est justement leur ambivalence qui fait leur puissance[158].

Un témoignage publié en 1911 dans la revue *Srpski Soko* illustre parfaitement ce phénomène. Décrivant le *slet* de la petite ville de Ravanica, où se situe un important monastère orthodoxe, non loin de la ville de Ćuprija en Serbie centrale, un spectateur présent rapporte :

> L'exercice des sokols n'a pas eu un impact seulement sur les sokols. Les deux ou trois mille personnes rassemblées autour du terrain d'entraînement en furent également touchées. Même les masses de spectateurs qui erraient paresseusement et sans but précis autour de la foire de Ravanica durent au moins voir passer les sokols. Tout cela n'est pas grand-chose, ce n'est pas énorme, ce n'est pas phénoménal. Mais même si c'est peu, cela ne peut être nié, contesté ou oublié. Cela doit être retenu, cela doit exister comme un fait. Des familles sont arrivées à Ravanica dès dix heures du matin et sont restées jusqu'à la fin des exercices. Des paysans se sont faufilés derrière la caisse pour ne pas avoir à payer, puis sont revenus plus tard pour faire un don. Certains ont pleuré de joie pendant des exercices des sokols... Tout cela n'est pas grand-chose, ce n'est pas énorme, ce n'est pas phénoménal, mais c'est là, et c'est positif. Quelque chose change dans les âmes, quelque chose naît, se renforce, grandit, quelque chose de bon, de très bon et de nouveau, d'inconnu. Et tout est joyeux, plus joyeux et plus animé que le reste. Maintenant, à la fin de la journée, cette joie envahit les spectateurs et les gymnastes sur terre, dans l'air et dans le ciel. Tout cela nous appartient. On sent notre terre heureuse et douce, les montagnes souriantes, le ciel chaud et lumineux. C'est seulement à travers cette profonde joie que chacun commence à sentir la force, la puissance, la bonté, l'amour...[159]

Ce texte, par ses hésitations mêmes, témoigne de la difficulté à verbaliser l'émotion ressentie. Ce qui est « petit », « pas grand-chose » – de simples exercices de gymnastique –, répété à deux reprises, devient pourtant le déclencheur d'images célestes et d'une sensation de force quasi

[157] Angharad Closs Stephens, « The affective atmospheres of nationalism », *cultural geographies*, 2016, vol. 23, nº 2, p. 181.

[158] *Ibid.*

[159] « VI. Srpski Sokolski Slet na Vidvdan 1911: god u Man. Ravanici », *Srpski Soko*, (année 5), n° 9-10, Karlovci 28 juin 1911, p. 143.

surnaturelle. L'abondance de termes empruntés aux champs lexicaux de la beauté (*lepota*), de la bonté (*dobrota*), de la puissance (*snaga*), mais aussi de la joie (*radost*) et du bonheur (*sreća*), suggère que l'expérience du *slet* est, pour ce participant, avant tout sensorielle, une plénitude esthétique et une expérience collective qui dépasse le niveau rationnel de la conscience et participe à la construction d'un imaginaire commun.

La montée en intensité trouve son apogée lors du dernier grand *slet* panslave réunissant tous les Sokols slaves avant les guerres balkaniques, organisé à Prague en 1912, à l'initiative de l'Union des sokols slaves. Véritable apothéose émotionnelle, l'événement s'étend sur plusieurs semaines à partir de mai et rassemble près de 25 000 participants – principalement des Tchèques, mais aussi 800 Russes, 500 Croates et Slovènes, 350 Bulgares et, de façon particulièrement remarquée, 1 164 Serbes[160]. Sont aussi présents des observateurs de l'Union des sociétés de gymnastique de France, qui envoie également un groupe de gymnastes, ainsi que des Sokols tchèques des diasporas nord-américaines et de nombreux invités venus de toute l'Europe. Conçu à l'occasion du cinquantième anniversaire du Sokol praguois, les observateurs contemporains s'accordent à dire qu'il s'agit d'un spectacle sans précédent[161]. À côté des exercices publics, les organisateurs proposent une représentation historique spectaculaire, mettant en scène la bataille grecque de Marathon avec plus de 1 200 figurants, conçu par le metteur en scène Jaroslav Kvapil[162]. Le choix de cet épisode antique, où des tribus grecques s'unissent pour repousser l'ennemi perse, fonctionne comme une métaphore transparente de l'unité slave face aux menaces extérieures. Sur le stade de Letná, l'enthousiasme culmine lorsqu'un simple exercice de gymnastique voit les Serbes se joindre aux Tchèques, un geste décrit par les contemporain comme « particulièrement tendancieux[163] », quatre ans seulement après la crise de l'annexion[164]. La presse souligne la dimension quasi liturgique du spectacle, comparé par un spectateur cité par Claire Nolte à « un rituel d'une nouvelle religion » tirant sa force d'une gamme infinie de couleurs, de mouvements et de lumières[165].

Le jeune sokol croate Ivan Ribar (1881-1968), futur acteur majeur de la scène politique de la Yougoslavie de l'entre-deux-guerres, alors militant yougoslaviste enthousiaste et membre du Parti progressiste démocratique croate (*Hrvatska napredna demokratska stranka),* se souvient dans un article de la revue *Nedeljne Ilustracije* en 1932 de l'impact émotionnel de cet événement :

[160] C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 175. Les clubs serbes de l'Empire et ceux du Royaume de Serbie se présentent unis dans une seule délégation.

[161] Voir les nombreux témoignages cités dans *Ibid.*, p. 175-185.

[162] *Ibid.*, p. 176.

[163] *Ibid.*

[164] *Ibid.* Les Serbes se présentent à Prague unis venus de sept entités différentes et dirigés par sept gouvernements pour se produire comme un seul groupe sous la direction de František Hofman, alors président (tchèque) de l'Union des clubs sokols Dušan Silni.

[165] *Ibid.*, p. 183.

> Le slet de 1912 a, par son importance, attiré beaucoup d'attention à l'étranger, et l'Autriche-Hongrie elle-même en a ressenti la puissance… En tant qu'expression des aspirations de nous tous, les sokols, il s'est affirmé comme une force avec laquelle il fallait désormais compter. Et même si nous appartenions à des organisations distinctes, nous sommes venus à Prague aux côtés des Serbes d'Autriche-Hongrie… Les Sokols serbes nous ont particulièrement impressionnés. En eux, nous pouvions discerner une force qui incarnait notre plus grande espérance… Nous avons senti qu'ils étaient nos guides. [166]

Ce témoignage, malgré sa valeur rétrospective, dévoile bien qu'à la veille des guerres balkaniques, la gymnastique associative n'apparaît donc plus seulement comme un espace de politisation, de sociabilité ou de modernisation, mais comme un véritable outil de galvanisation. Par les émotions qu'ils suscitent, les *slets* contribuent à élever l'imaginaire national au rang d'expérience sensible partagée, transformant l'idéal d'unité slave en une atmosphère palpable, vécue collectivement comme une promesse de liberté.

4. L'onde de choc des guerres balkaniques ou l'émotion comme « pratique »

Parallèlement au récit panslaviste qui structure les échanges associatifs des Slaves d'Europe centrale et orientale, se construit le yougoslavisme, conçu comme sa déclinaison spécifique et régionale. Toutefois, à la différence du panslavisme, qui peine à se traduire en réalités politiques concrètes, le yougoslavisme s'enracine progressivement, au tournant du XXe siècle, dans les sociétés sud-slaves de l'Empire des Habsbourg, où il acquiert peu à peu une pertinence. Sa spécificité tient à sa capacité à articuler horizon culturel et stratégie politique locale. Il se présente à la fois comme une utopie fédératrice susceptible de réorganiser l'espace sud-slave autour d'une communauté de destin commune, et comme un instrument de résistance face aux politiques impériales[167]. S'il s'affirme d'abord dans les cercles intellectuels et politiques croates, porté par l'idée d' « unité nationale » (*narodno jedinstvo*), défendue notamment par la coalition croato-serbe et par les militants de la Jeunesse progressiste (*Napredna omladina*)[168]. Il trouve aussi des relais dans les milieux artistiques et littéraires, avec des figures emblématiques comme le sculpteur Ivan Meštrović ou les écrivains, Ivo Vojnović, Tin Ujević et Jovan Skerlić[169] et progressivement, comme nous l'avons mentionné dans le chapitre précédent, sous une forme « ordinaire » au sein

[166] « Sećanje dr. Ivana Ribara na slet u Pragu 1912 » [Souvenirs du Dr Ivan Ribar du Slet de Prague en 1912], *Nedeljne ilustracije*, Belgrade, 3 janvier 1932, n° 1, p. 24.

[167] Sur le Yougoslavisme en tant que projet politique et les débats qui l'entourent voir Dejan Djokić, « Introduction: Yugoslavism: Histories, Myths, Concepts » dans Dejan Djokić (ed.), *Yugoslavism: Histories of a Failed Idea, 1918-1992*, Londres, C. Hurst & Co. Publishers, 2003, p. 1-10., Dennison Rusinow, « The Yugoslav Idea before Yugoslavia » dans Dejan Djokić (ed.), *Yugoslavism: Histories of a Failed Idea, 1918-1992*, Londres, C. Hurst & Co., 2003, p. 11-26.

[168] Sur la jeunesse progressiste voir M. Gross, « Studentski pokret 1875-1915 », art cit.

[169] A. Wachtel, *Making a Nation, Breaking a Nation*, *op. cit.*, p. 70-79.

de la société civile, à travers l'action des associations culturelles et professionnelles, le développement du tourisme ou encore les collaborations transnationales, qui opèrent un véritable transfert de l'idée yougoslave des élites vers les populations[170].

Mais plus encore que ces actions structurées, c'est la conjoncture politique elle-même, dans sa capacité à s'imposer brutalement et à se faire ressentir concrètement, qui permet au yougoslavisme de s'imposer. Les guerres balkaniques marquent à cet égard un tournant décisif au sein des territoires habsbourgeois, en projetant l'idéologie sur la scène de l'actualité internationale, elles transforment un discours jusqu'alors cantonné aux élites en une expérience collective et émotionnelle. Pour la première fois, ce ne sont pas seulement les discours des élites qui nourrissent le projet, mais une médiatisation intense qui offre à la population un modèle concret d'héroïsme, avec la guerre des nations balkaniques contre l'Empire ottoman qui confère une consistance tangible aux notions jusque-là abstraites de « libération » et de « fraternité slave ». Comme l'a montré Božidar Jezernik en s'appuyant sur des commentateurs contemporains comme Josip Horvat ou encore Ivan Cankar, l'écho de la guerre provoque en Slovénie un véritable « réveil euphorique[171] ». La presse, qui relaie quotidiennement les nouvelles venues du front, ne se contente pas d'informer, elle amplifie les émotions en insistant sur l'héroïsme, le sacrifice et la fraternité, donnant à l'événement une portée quasi mythique.

Les récits exaltés publiés dans les journaux, les images des combats et des volontaires circulant en cartes illustrées, mais aussi les chants patriotiques interprétés lors de rassemblements publics, contribuent à transformer la guerre en expérience sensorielle partagée. Une des conséquences immédiates de ce regain d'enthousiasme est l'engagement volontaire de plusieurs milliers de Slovènes dans les rangs de l'armée serbe. Que ce soit pour monter au front, jouer les correspondants de guerre ou assister les blessés, ils partent en Macédoine pour apporter de ces contrés lointaines dont ils ne connaissent presque rien le récit d'aventures épiques contre ces fameux « Turcs » « qu'ils auront enfin vus de leurs propres yeux[172] ». Leurs témoignages perdant en objectivité, se confondant fréquemment avec les poèmes folkloriques, tels ceux sur le prince Marko Kraljević, héros le plus emblématique de la littérature épique yougoslave, qui par ses origines historiques floues permet une appropriation par tous les Slaves du Sud[173]. L'analogie entre les guerres balkaniques et les batailles de la conquête ottomane enrichit la conception

[170] Voir p de la thèse.
[171] Božidar Jezernik, *Yugoslavia without Yugoslavs: The History of a National Idea*, New York, Berghahn Books, 2023, p. 54-56.
[172] *Ibid.*, p. 60.
[173] A. Wachtel, *Making a Nation, Breaking a Nation*, *op. cit.*, p. 33-38.

jusque-là purement pragmatique du yougoslavisme d'une dimension émotionnelle ou idéaliste, jouant également un rôle important dans la motivation des volontaires[174].

C'est dans ce contexte qu'intervient la figure du médecin Ivan Oražen, président de l'Union des sokols slovène qui s'engage à l'hôpital de Niš en 1912, avant de publier en 1913, un témoignage de son expérience intitulé *Med ranjenimi srbskimi brati* (« Parmi les frères serbes blessés »)[175]. Son récit, saturé d'hyperboles, constitue une illustration exemplaire de la serbophilie qui anime alors une partie des partisans slovènes du yougoslavisme. Les Serbes y apparaissent comme des « soldats de la liberté », et « la terre serbe », nous raconte le docteur Oražen, « génèr[ant] aujourd'hui des centaines de milliers de héros qui se ruent sur le champ de bataille, les yeux embrasés et l'enthousiasme sacré dans le cœur, afin de conquérir dans le grand blizzard la liberté du peuple opprimé[176] ». La rhétorique du sacrifice est omniprésente dans son récit, accompagnée d'images exaltées du « courage » du peuple serbe. Dans un chapitre significativement intitulé *Srpski ponos* (« La fierté serbe »), Ivan Oražen raconte ainsi la scène d'un soldat, grièvement atteint d'une hernie, mais néanmoins poussé au combat par un médecin militaire – exemple paradigmatique d'un héroïsme conçu comme inébranlable.

En plus des descriptions de ses rencontres, l'exaltation du témoin passe surtout par une mise en contraste systématique des Serbes avec les autres groupes ethniques de la région, décrits selon une logique de stéréotypes ethnoraciaux. L'opposition la plus explicite est celle du Serbe valeureux face au Valaque couard, dont la faiblesse physique est assimilée à la lâcheté morale – un défaut jugé inconcevable pour un « véritable Serbe ». Dans une note destinée à son lectorat slovène, Oražen précise même que les Valaques sont des « Roumains, très nombreux en Serbie orientale », réputés pour avoir manifesté « une extrême lâcheté pendant les guerres[177] ». Dépourvue de fondement empirique, cette remarque témoigne surtout de la circulation et de la réappropriation par Ivan Oražen des stéréotypes qu'il intègre dans sa propre écriture[178]. Plus encore que les Valaques, ce sont les Albanais – qu'il appelle « Arnautes » (*Arnauti*) – qui cristallisent la charge la plus virulente. Dépeints comme des laquais de l'Empire ottoman, « sauvages », « sans pitié » et « bestiaux », ils sont décrits comme les « véritables ennemis » des

[174] B. Jezernik, *Yugoslavia without Yugoslavs*, *op. cit.*, p. 64.

[175] Ivan Oražen, *Med ranjenimi srbskimi brati* paru à Ljubljana en 1913. La traduction serbe parue en 1920 a été utilisée ici comme source.

[176] Ivan Oražen, *Među ranjenom srpskom braćom*, Rijeka, Naklada Medjunarodne knjižare G. Trbojević., 1920, p. 12.

[177] *Ibid.*, p. 62-64.

[178] La figure du Valaque (*Vlah)* est alors également utilisée de manière péjorative parmi les Croates pour désigner les Serbes d'Autriche-Hongrie, constituant plus qu'une anecdote raciste, l'exemple parfait de ce que Milica Bakić-Hayden appelle le « *nesting orientalism* », à savoir, la tendance à percevoir les cultures situées au sud et à l'est, comme plus « primitives » et « moins civilisées » que celle à de l'observateur. Voir Milica Bakić-Hayden, « Nesting Orientalisms: The Case of Former Yugoslavia », *Slavic Review*, 1995, vol. 54, nº 4, p. 917-931.

Serbes. Ivan Oražen enchaîne alors des anecdotes censées illustrer leur « perfidie » : un soldat albanais blessé qui aurait mordu jusqu'au sang un officier serbe venu l'assister[179] ; un autre qui aurait étranglé une infirmière en plein soin[180]. Mais la caricature atteint aussi une dimension physionomique, s'inscrivant dans la logique racialiste de l'époque[181] avec des Albanais animalisés en rapaces : « têtes hautes et étroites, nez longs et tordus, lèvres fines et aiguisées, sourcils épais et broussailleux, yeux minuscules au regard perçant[182] ». Des stéréotypes qui s'enracinent tant dans les récits produits par les nations balkaniques elles-mêmes[183], que dans un regard orientaliste projeté sur les « Turcs », largement relayé en Autriche-Hongrie, par des populations ayant peu de contacts concrets avec l'Empire ottoman, et s'intégrant dans une rhétorique qui fait des guerres balkaniques une Croisade ou une « mission civilisatrice »[184]. Finalement, toute cette entreprise testimoniale représente pour le médecin slovène une volonté de « rétablir la vérité » et d'attaquer « l'antiserbisme viscéral » des Autrichiens, qu'il apparente à un « anti-yougoslavisme » dont il se sent être lui-même la victime directe[185].

Bien entendu, ces hyperboles et stéréotypes ne doivent pas être lus comme le reflet d'une expérience directe, mais comme une mise en scène discursive. Au-delà du contenu, c'est leur fonction qui importe, car ces récits ne visent pas seulement à raconter, mais à produire un effet. Pour approfondir cette perspective et mieux saisir ce qu'ils produisent exactement, il est utile de mobiliser la réflexion de Monique Scheer qui propose de concevoir les émotions comme des pratiques sociales façonnées par un « habitus » historique et culturel, plutôt que comme de simples états intérieurs[186]. Elle distingue ainsi quatre dimensions qui permettent de saisir concrètement la manière dont les émotions s'inscrivent dans l'action : mobiliser l'émotion, lorsque des dispositifs – discours, chants, rituels – visent à susciter l'enthousiasme ou

[179] I. Oražen, *Među ranjenom srpskom braćom*, *op. cit.*p. 59

[180] *Ibid.*

[181] Jeremy Crampton, « The Cartographic Construction of Race » dans Mark Monmonier (ed.), *History of Cartography*, Chicago, University of Chicago Press, 2015, vol.6 The History of Cartography in the Twentieth Century, p. 1231-1237.

[182] I. Oražen, *Među ranjenom srpskom braćom*, *op. cit.*p. 58.

[183] Voir entre autre Jovan Cvijić, *La Péninsule balkanique, géographie humaine*, Belgrade, Bibliothèque Nationale de Serbie, 2014 ; Émile Haumant, « Le pays dinarique et les types serbes d'après M r Jovan Cvijić », *Annales de Géographie*, 1915, vol. 23/24, nº 132, p. 407-419 ; Nevenko Bartulin, « Language and Race: Croats, Illyrians, Slavs and Aryans » dans *The Racial Idea in the Independent State of Croatia*, Leyde, Brill, 2014, p. 20-32 ; Nevenko Bartulin, « Yugoslavist and Serbian Racial Theories in the Kingdom of Yugoslavia » dans *The Racial Idea in the Independent State of Croatia*, Leyde, Brill, 2014, p. 71-92 ; Vladimir Jovanović, « The Savages Attack from Behind: Anthropological Stereotypes about Albanians in Serbian Public Discourse » dans Motta Giuseppe (ed.), *Dynamics and Policies of Prejudice from the Eighteenth to the Twenty-first Century*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2018, p. 257-269.

[184] Voir B. Jezernik, *Yugoslavia without Yugoslavs*, *op. cit.*, p. 131-134. Plus largement sur les guerres balkaniques comme conflit civilisationnel voir Wolfgang Höpken, « Modern Wars' and 'Backward Societies': The Balkan Wars in the History of Twentieth-Century European Warfare » dans Katrin Boeckh et Sabine Rutar (eds.), *The Wars of Yesterday: The Balkan Wars and the Emergence of Modern Military Conflict, 1912-13*, New York, Berghahn Books, 2018, p. 19-90 ; Nicolas Pitsos, « Peurs de l'« Orient » en Europe occidentale au tournant du XXe siècle », *De Europa*, 2018, vol. 1, nº 2.

[185] I. Oražen, *Među ranjenom srpskom braćom*, *op. cit.*, p. 32.

[186] Monique Scheer, « Are Emotions a Kind of Practice (and Is That What Makes Them Have a History)? A Bourdieuian Approach to Understanding Emotion », *History and Theory*, 2012, vol. 51, nº 2, p. 193-220.

l'indignation ; nommer l'émotion, en attribuant des mots aux affects – amour, courage, honte, fierté, haine –, ce qui les rend intelligibles et partageables ; communiquer l'émotion, par la circulation de récits, d'images ou de gestes qui transforment un ressenti individuel en expérience collective ; et enfin réguler l'émotion, en fixant les normes de ce qu'il est légitime de ressentir et d'exprimer dans un contexte donné. Cette approche invite donc à analyser les émotions non comme des données universelles, mais comme des pratiques situées, médiatisées et normées, participant à la production du lien social et politique.

Lu à la lumière de cette réflexion, le témoignage d'Ivan Oražen se dévoile, de manière exemplaire, comme un geste performatif. D'abord, il mobilise l'émotion en transformant son expérience médicale en épopée patriotique : les blessures des soldats deviennent autant de preuves de courage et de sacrifice. Ensuite, il nomme l'émotion en désignant explicitement la fierté, l'héroïsme et l'« orgueil serbe » comme affects légitimes, tandis que la lâcheté et la duplicité sont rejetées sur les ennemis. Par ses hyperboles, ses images frappantes et son recours aux stéréotypes, il communique l'émotion à un lectorat slovène éloigné du front, qui peut ainsi partager à distance l'intensité de la guerre. Enfin, il régule l'émotion en fixant ce qu'il convient de ressentir : admiration pour les frères serbes, compassion pour les blessés, haine envers les « Arnautes » et mépris pour les « Valaques » et provocation des Autrichiens. Loin d'être une réaction spontanée, cette mise en récit doit être comprise comme une pratique sociale, où le corps – celui du médecin, mais aussi celui des soldats blessés –, le langage – hyperboles, stéréotypes –, les artefacts – publications – et la communauté sokole s'entrecroisent pour produire un régime émotionnel spécifique aux guerres balkaniques.

Finalement, c'est sans doute la trajectoire d'Ivan Oražen qui, elle-même, éclaire le mieux cette logique de l' « émotion comme pratique ». Né enfant illégitime dans un milieu modeste à Kostanjevica na Krki, petite commune au sud de la Carniole, frontalière de la Croatie, moqué par ses camardes durant son enfance, marginalisé à Vienne durant ses études de médecine et marqué par la pauvreté, il transforme peu à peu un vécu de précarité et de stigmatisation en ressource identitaire et politique[187]. Son yougoslavisme apparaît ainsi comme une revanche symbolique, trouvant dans les guerres balkaniques un terrain privilégié pour s'exprimer. Ses mots – « vos blessures sont les témoins de votre grand amour et de votre foi… frère, vous êtes des héros ![188] » – convertissent ses blessures sociales en orgueil national et ses expériences de marginalité en revendication de dignité collective. En exaltant le sacrifice et l'héroïsme serbes, Ivan Oražen inscrit son propre parcours dans un horizon plus vaste, celui d'une cause nationale et

[187] « Oražen », *Sokolski glasnik,* (année 3), Zagreb, 1921, n°5-6, p. 8.
[188] I. Oražen, *Među ranjenom srpskom braćom*, *op. cit.*, p. 32.

transnationale, qui offre à son ressentiment personnel une forme de réparation symbolique. L'exemple d'Ivan Oražen montre ainsi combien l'émotion peut constituer un vecteur central de l'engagement, en reliant l'intime et le collectif, une biographie singulière et le destin d'une communauté imaginée.

III. Le Sokol au prisme de la guerre : une « mise en intrigue » a posteriori

Si les dirigeants des différentes fédérations des Sokols du Sud se réunissent à Zagreb en juin 1914, dans les locaux de l'Union des sokols croates pour tenter d'amorcer une Union des sokols « yougoslaves », cette initiative est tuée dans l'œuf par le déclenchement de la Première Guerre mondiale[189]. Interdit en Autriche-Hongrie dès 1914, démantelé en Serbie occupée et privé de toute action directe, le mouvement laisse peu de traces tangibles de son activité pendant la Première Guerre mondiale. Il ne subsiste ni archives administratives continues, ni journal de campagne, si ce n'est à peine quelques mentions marginales dans la presse de l'époque. Pourtant, ce silence de la guerre n'empêche pas, bien au contraire, le retour massif du Sokol dans les décennies suivantes. En effet, après 1918, la guerre devient omniprésente dans les productions discursives et visuelles du mouvement. Prolifèrent alors les souvenirs rédigés par d'anciens membres, les articles périodiques, les biographies hagiographiques et autres textes commémoratifs, au point de constituer presque un genre à part entière. Ces reconstitutions s'organisent généralement autour de deux axes principaux, destinés à imposer une narration téléologique. D'une part, le sacrifice des jeunes révolutionnaires – au premier rang desquels les conjurés de Sarajevo – élevé au rang de matrice héroïque et présenté comme un prélude au soulèvement national. D'autre part, la figure des volontaires engagés dans l'armée serbe, issus des rangs sokols, présentés comme incarnant l'adhésion sacrificielle à la cause yougoslave. Ces deux registres mémoriels, complémentaires, permettent au mouvement de combler le vide laissé par son inaction directe pendant le conflit et de se reconfigurer, après coup, en acteur central de la geste nationale.

1. Les jeunes révolutionnaires comme disciples et modèles

[189] « Pokušaj osnivanja Jugoslavenskog Sokolskog Saveza god. 1914. lipnja. Zapisnik sjednice za ustrojenje Jugoslavenskog Sokolskog Saveza održavane dne 18. lipnja 1914. u Zagrebu, u prostorijama Hrv. Sokolskog Saveza ». [Tentative de création d'une Union des sokols yougoslaves en juin 1914. Procès-verbal de la séance pour la fondation de l'Union des sokols yougoslaves tenue le 18 juin 1914 à Zagreb, dans les locaux de l'Union Sokol croate]. *Sokolski Glasnik,* Zagreb 1919, (année 1), n° 1, p. 5-11.

Parmi les sources figurent donc de nombreux récits consacrés aux « héros » de Sarajevo, qui insistent sur leur proximité avec le mouvement et leur passage supposé par ses rangs[190]. Cette rhétorique s'accompagne d'une production textuelle et iconographique visant à présenter l'engagement sokol de certains des « terroristes » accusés, comme une étape décisive dans leur cheminement « héroïque ». Un exemple révélateur en est fourni par l'image, diffusée sous format carte postale, intitulée *Tri junaka - - - Tri sokola* (« Trois héros - - - trois Sokols »), représentant trois des insurgés : Miško Jovanović, Danilo Ilić et Veljko Čubrilović (figure 45). La composition porte la mention Vidovdan 1914, rappel de la date – symbolique – de l'attentat, et associe explicitement les trois exécutés – érigés en martyrs nationaux – au mouvement de gymnastique. Sobre, presque funéraire, la mise en page présente les portraits en médaillons ovales, accompagnés de leurs noms et de la date de leur exécution, le 3 février 1915, ce qui confère à l'ensemble une forte dimension commémorative. Le registre visuel articule trois figures complémentaires : Jovanović en uniforme de cérémonie, coiffé du fez orné d'un plumet, affirme l'appartenance officielle au Sokol ; Ilić, au centre, en costume sombre, col blanc et cravate, incarne la posture de l'intellectuel, de l'organisateur et de l'idéologue ; enfin Čubrilović, en tricot de gymnastique, bras croisés et muscles apparents, figure la force physique et l'idéal corporel du mouvement. En condensant ainsi la dimension institutionnelle, intellectuelle et physique du Sokol, l'image réinscrit l'attentat de Sarajevo dans l'univers symbolique du mouvement. Elle fonctionne dès lors comme un véritable outil de promotion mémorielle, qui détourne une action révolutionnaire violente en un épisode fondateur et héroïque, offrant surtout au Sokol une légitimité.

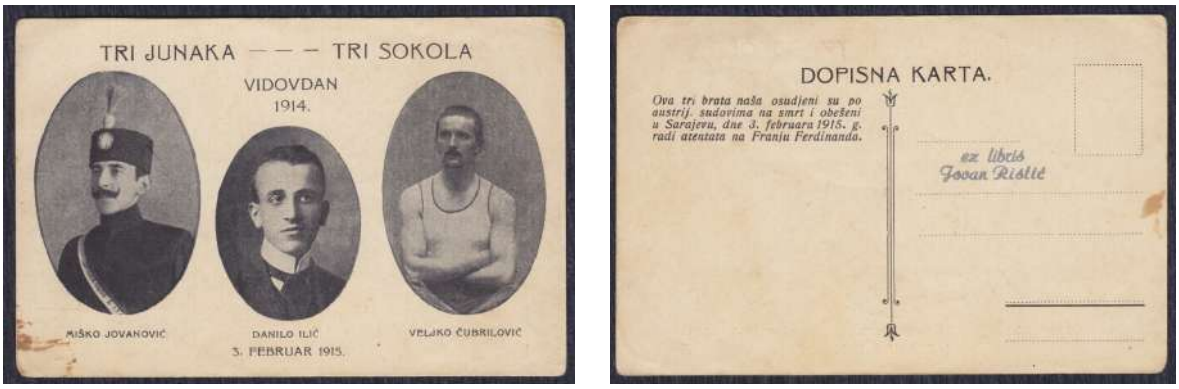


Figure 45. ***« Trois héros… trois sokols » Vidovdan 1914.*** **Carte postale composée, coll. Jovan Ristić.**

[190] Voir entre autres Stevan Žakula, *Od Terezina do Sarajeva* [De Theresienstadt à Sarajevo], Belgrade 1930 ; Stevan Žakula, *Sokolska buna i bečke dahije* [Rébellion des sokols contre les Dahije viennois], Belgrade, Grafički umetnički zavod « Planeta », 1936. Mise en vente de 10 000 exemplaire de la carte postale « Tri Junaka » Sokolski Glasnik, Zagreb 1920 (année 2), n° 5, p. 233.

À cette production visuelle s'ajoutent plusieurs publications commémoratives, parmi lesquelles l'une des plus notables est celle, publié en 1924, de l'enseignant-instructeur Dušan Bogunović, président du club Sokol de Tuzla, intitulée *Srpsko sokolstvo i Sarajevski atentat* (« Le Sokol serbe et l'Attentat de Sarajevo »). L'ouvrage retrace les trajectoires de jeunes membres du Sokol ayant participé à l'attentat de 1914 et se présente comme le témoignage direct d'un acteur et témoin privilégié de cet engagement. Dušan Bogunović y met particulièrement en lumière la figure de Mihajlo Miško Jovanović (1878-1915), fils d'un riche commerçant et propriétaire du premier cinéma de Tuzla, entrepreneur devenu instructeur de gymnastique, condamné à mort pour avoir facilité l'entrée des conspirateurs sur le sol bosnien depuis la Serbie et contribué à dissimuler l'arme du crime. Érigé ici en exemple parfait de la « conversion » réussie, par le Sokol, d'une jeunesse dissipée et dévoyée, Miško Jovanović est présenté au départ comme un « bon à rien », dont « la *serbité* se limitait à briser des verres lors de concert de tziganes et à payer des amendes en compensation[191] », « sauvé » par son instructeur Stevan Žakula. Celui-ci lui aurait révélé « son âme pure et noble », l'aurait libéré de ses « démons », « soumis » et mis au service de la cause[192]. Cette rhétorique de la conversion emprunte le registre d'une mission d'évangélisation, avec un Miško Jovanović décrit comme parcourant à ses frais villages et maisons, éveillant la conscience des paysans et des notables, prêchant la cause du Sokol « tel un apôtre ». Si le rapport de dévotion – presque spirituel – qu'il entretient avec son instructeur est confirmé par Miško Jovanović lui-même, lors de son procès en 1914, lorsqu'il déclare que Stevan Žakula l'a « pris dans ses bras, remis sur pieds, engagé dans le Sokol et fait de [lui] un autre homme[193] », l'intérêt du portait dressé par Dušan Bogunović réside moins dans la véracité des faits que dans leur fonction mémorielle. À travers cette trajectoire exemplaire, il s'agit surtout de démontrer que l'engagement sokol peut transformer un individu ordinaire en militant modèle et faire de la jeunesse bosnienne une avant-garde prête au sacrifice.

[191] D.M. Bogunović, *Srpsko sokolstvo i sarajevski atentat*, *op. cit.*, p. 19.
[192] *Ibid.*, p. 20.
[193] *Ibid,* Dušan M. Bogunović, « Braća Miško Jovanović i Veljko Čubrilović », *Sokolski Glasnik*, (année 5), n°2, Ljubljana, 31 janvier 1924, p. 14.



Figure 46. ***Portrait de groupe des participants au séminaire de formation des instructeurs à Sarajevo en 1912.*** **Photographie, Muzej Sarajeva.**

La figure de l'enseignant-instructeur occupe une place centrale dans le récit de Dušan Bogunović. Il insiste notamment sur l'importance du séminaire de formation organisé à Sarajevo, du 2 juillet au 1er août 1912, par l'Union des Sokols serbes de Bosnie-Herzégovine. Financé conjointement par les municipalités et par le Grand Conseil ecclésiastique et populaire, ce cours est présenté comme un moment fondateur, véritable matrice de l'engagement de la jeunesse. La discipline y aurait été implacable : lever à cinq heures du matin, entraînements intensifs, journées rythmées par le travail physique et moral. Stevan Žakula, figure tutélaire, aurait fixé la règle sans détour : « si vous pensez que vous ne tiendrez pas, ne vous inscrivez pas[194] ». La rigueur de cette formation transparait à demi-teinte dans le portrait collectif conservé au Musée de la ville de Sarajevo, qui immortalise la cohorte de jeunes instituteurs et futurs instructeurs (figure 46)[195].

Parmi les participants figurent des acteurs emblématiques de de la mémoire sokole : Dušan Bogunović lui-même, Vojislav Besarović, et surtout Veljko Čubrilović (1886-1915), ultérieurement exécuté comme complice de l'attentat de Sarajevo. Originaire de Gradiška, localité du nord de la Bosnie, frontalière de la Croatie, et issu d'une famille aisée et éduquée, il est présenté par Dušan Bogunović comme l'archétype de l'instituteur engagé, porteur d'une mission à la fois pédagogique et patriotique, soulignant son activité militante dans les campagnes et,

[194] . D.M. Bogunović, *Srpsko sokolstvo i sarajevski atentat*, *op. cit.*, p. 23..

[195] Reproduction de la carte postale tirée de la collection du projet « Visualizing Family, Gender Relations and the Body » de l'Université de Graz. (en ligne)

surtout, son engagement parallèle dans la *Narodna Odbrana*. Dans ce récit rétrospectif, sa trajectoire incarne, plus encore que celle de Miško Jovanović, la vocation ultime de « l'école sokole » : non pas former de simples gymnastes, mais façonner des martyrs. Ainsi construite, la narration requalifie en profondeur le mouvement, le faisant apparaitre non plus comme une société de gymnastique, mais comme une institution de formation intégrale, forgeant des corps compétents et des consciences nationales, capables de se sacrifier pour la patrie.

En réalité, malgré la mise en récit proposée par Dušan Bogunović, qui tend à faire du Sokol, et de ses instructeurs, les principaux artisans de l'engagement patriotique des jeunes, ce sont bien les lycéens et étudiants ; eux-mêmes, qui apparaissent, aux yeux de leurs aînés, comme la véritable force fascinante et marquante. En effet, Robin Okey a montré que l'école, et notamment les *gymnasiums*, constituent dans l'Empire des Habsbourg des foyers majeurs de politisation, lieux de création de sociétés clandestines, de revues étudiantes et de lectures interdites, souvent encouragées discrètement par certains professeurs serbes, qui viennent nourrissent ce climat de rébellion juvénile[196]. Edin Hajdarpašić a, de son côté, montré que ce discours exaltant la radicalité de la jeunesse s'enracine dans une rhétorique sacrificielle inaugurée par la publication, en 1911, du pamphlet *Smrt jednog heroja* (« Mort d'un héros ») du poète et publiciste Vladimir Gaćinović (1890-1917)[197]. Ce texte érige la première tentative d'assassinat du gouverneur de la province, Marijan Varešanin, par l'étudiant Bogdan Žerajić (1886-1910), en un acte rédempteur, érigeant l'acte violent et l'héroïsme individuel en devoir collectif[198]. À partir de 1912, cette rhétorique irrigue largement la société bosnienne, faisant de la jeunesse l'incarnation d'une avant-garde ardente, capable de se projeter vers l'avenir et d'inspirer une projection dans l'avenir, plus qu'elle ne reçoit, une discipline militante. Dušan Bogunović lui-même, dans un article publié en 1924, reconnaît que les lycéens et étudiants de Bosnie-Herzégovine représentent alors une force radicale, révoltée à la fois contre l'ordre « colonial austro-hongrois et contre un corps enseignant perçu lui-même comme docile[199]. C'est également ce que confirment les mémoires de Jovanka Adamonić, épouse de Veljko Čubrilović, lorsqu'elle évoque l'admiration

[196] R. Okey, *Taming Balkan Nationalism*, *op. cit.*, p. 196.

[197] Publié sous la forme d'une brochure anonyme de seize pages *Smrt jednog heroja*, Belgrade, Moderna štamparija Pijemont, 1912.

[198] Edin Hajdarpašić, *Whose Bosnia? : nationalism and political imagination in the Balkans, 1840-1914*, Ithaca, Cornell University press, 2015, p. 150.

[199] Bogunović Dušan M. « Proces protiv Sokolstva u Bosni i Hercegovini », *Sokolski glasnik,* (année 5), n°10, Ljubljana 31 mai 1924, p. 118-120

que l'instituteur portait à ces jeunes lycéens, représentant à ses yeux un modèle à suivre plutôt qu'une matière à façonner[200].

En somme, les récits et images produits après 1918 révèlent moins la réalité de l'engagement des jeunes que la manière dont celui-ci fut reconfiguré a posteriori pour servir la mémoire sokole et, au-delà, l'idéologie yougoslave. La jeunesse lycéenne et étudiante, qui produit ses propres formes de politisation radicale au sein de sociétés clandestines, de cercles intellectuels et des milieux révolutionnaires, est ainsi réinscrite dans un récit où le Sokol apparaît comme le lieu privilégié de sa formation morale et patriotique. Les conjurés de Sarajevo deviennent ainsi des « sokols exemplaires », les instituteurs militants se muent en pédagogues martyrs, et l'élan juvénile est converti en une preuve de la capacité du mouvement à générer un engagement patriotique. Cette appropriation mémorielle révèle la puissance d'une rhétorique où l'entraînement physique, la discipline morale et l'héroïsme sont fusionnés pour inscrire le mouvement dans une généalogie glorieuse, au prix d'une simplification de la diversité réelle des engagements qu'il suscite.

2. Le gymnaste sokol en soldat volontaire

Aux côtés de la jeunesse révolutionnaire, une seconde figure occupe une place centrale dans les récits mémoriels qui cherchent à ériger le Sokol en acteur moteur de la Première Guerre mondiale : celle du vétéran. D'après les chiffres officiels, environ 40 000 volontaires rejoignent l'armée serbe entre 1914 et 1918. Dans les narrations élaborées après-guerre, relayées et amplifiées par les autorités du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes, ces volontaires apparaissent comme la preuve tangible d'une aspiration commune à l'unité et comme les pionniers d'un patriotisme yougoslave. John Paul Newman a d'ailleurs bien montré combien cette figure du volontaire devint rapidement un pilier du « culte de la victoire » instauré après 1919, fournissant au nouvel État un récit fondateur où le sacrifice et la loyauté nationale sont élevés au rang de vertus capitales[201].

Le Sokol s'inscrit pleinement dans cette stratégie mémorielle. Bien qu'interdit et démantelé pendant le conflit, et donc formellement empêché d'y jouer un rôle direct, les idéologues

[200] Jovanka Čubrilović, *Uspomene Jovanke Čubrilović, udovice Veljka Čubrilovića,* (Mémoires de Jovanka Čubrilović, veuve de Veljko Čubrilović), document manuscrit, Sarajevo 1920, numérisé et édité en ligne par Žarko Mijajlović, Vera Vujčić & Slaviša Milisavljević, Belgrade, Ebiblioteka matematičkog fakulteta u Beogradu, 2014. (En ligne), p. 10.

[201] John Paul Newman, *Yugoslavia in the Shadow of War. Veterans and the Limits of State Building, 1903–1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015.

s'efforcent, après 1918, de présenter le mouvement comme un acteur essentiel de la guerre, publiant dans ses revues des récits flamboyants des expériences militaires de ses membres. On peut ainsi lire dans les périodique du sokol en 1919 des articles sur les « véritables sokols » :

> Une partie des sokols Serbes, Croates et Slovènes est allée en prison, a été exilée et enfermée dans des camps, une partie a été tuée et décimée par l'ancien gouvernement autrichien, des familles et des maisons entières de sokols ont été détruites et une dernière partie a déserté pour rejoindre l'armée serbe immortelle ou s'est portée volontaire, a pris les armes aux côtés des volontaires yougoslaves qui se sont battus pour notre liberté[202].

Le volontaire est même érigé en modèle à suivre pour les nouvelles générations :

> Le Sokol des Serbes, Croates et Slovènes enfin libéré doit à ces véritables sokols des éloges, du respect et il doit surtout leur apporter son aide. Il doit à ces vrais sokols, vivants ou morts, de les faire connaître et de les montrer à tous. Il doit veiller sur eux, les aider, ainsi que leurs familles. Il leur doit d'inscrire dans son histoire leurs noms et leurs actions héroïques, leurs souffrances et leurs sacrifices, afin de préserver leur mémoire pour le futur du Sokol.[203]

Afin de consolider le récit d'un mouvement engagé et d'apporter la preuve de son action continue pendant la guerre, les dirigeants du Sokol appellent en 1919 à recenser les gymnastes volontaires et à commémorer leur engagement. Lors de sa première assemblée générale, le conseil d'administration de l'Union des sokols yougoslaves propose ainsi de « prendre soin des volontaires dans leurs villes et leurs environs, en particulier des membres de la Division yougoslave, ainsi que de leurs familles[204] ». Concrètement, il s'agit de leur rendre visite en cas de maladie, d'aider à assurer leur subsistance, de leur fournir vêtements et équipements, mais aussi de les protéger contre les violences dont ils pourraient être victimes. Dans cette perspective, un appel officiel est adressé aux vétérans afin qu'ils se fassent connaître et retracent leur parcours durant le conflit. À la suite de cette initiative, parait une liste d'environ deux cents volontaires, compilée à partir des informations transmises par les gymnastes eux-mêmes, leurs proches ou d'anciens camarades[205]. La liste mentionne leurs noms et prénoms, leurs lieux de naissance, leurs professions, leurs nationalités, ainsi que les clubs sokols auxquels ils ont appartenu. Il précise également la date de leur enrôlement dans l'armée serbe ou de leur désertion de l'armée austro-hongroise, avant de retracer en détail leurs trajectoires militaires.

Fragmentée en plusieurs livraisons successives, cette liste, loin d'être exhaustive – le nombre exact de Sokols volontaires demeurant inconnu – constitue un échantillon significatif.

[202] « O pravim Sokolima » (Des vrais sokols), *Sokoslki glasnik*, (année 1), n°6-7, Zagreb 1919, p. 211.
[203] « O pravim Sokolima ». *op. cit.* p. 212.
[204] « Sokolski dobrovoljci » (Les volontaires sokols), *Sokolski Glasnik*, (année 1) n°1, Zagreb, 1919, p. 21.
[205] L'Union recense 191 volontaires. Listes diffusées dans *Sokolski Glasnik*. « Sokoli jugoslavenski dobrovoljci » [Sokols volontaires yougoslaves], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1920, (année 2), n° 3, p. 98-107, n° 4, p. 150-158, n° 5 Voir extrait de la liste en annexe, n° 5.

Aux yeux des dirigeants du mouvement, elle ne sert pas seulement à répertorier et recenser les membres ayant pris part au conflit, mais surtout à donner un corps, un visage et une identité concrète à leur engagement, en soutenant ainsi le récit mémoriel d'un Sokol acteur de la libération nationale. En accumulant les noms, les origines sociales et géographiques, les appartenances associatives et les parcours militaires, la liste construit une communauté de destin et transforme des trajectoires individuelles dispersées en une expérience collective cohérente. Elle fonctionne à la fois comme registre commémoratif, outil de preuve et instrument de propagande, conférant au mouvement une légitimité symbolique. Plus encore, en matérialisant l'engagement des volontaires sous la forme d'un inventaire quasi statistique, elle vise à conférer à la mémoire sokole une apparence de rigueur documentaire, renforçant la crédibilité d'un récit qui repose pourtant sur des reconstructions a posteriori.

Toutefois, un examen attentif des origines, des circulations et des itinéraires de ces soldats dans le contexte de la Grande Guerre permet de nuancer sensiblement le récit d'un vaste mouvement de volontaires sokols yougoslaves, animés avant tout par la conviction de suivre la Serbie dans la « libération » des Slaves du Sud. Tout d'abord, si l'on s'arrête sur les désignations nationales relevées dans la liste, et conformément à ce qu'a montré Ivo Banac[206], la majorité des engagés se définissent en premier lieu comme Serbes : sur les 190 volontaires recensés, 120 se déclarent Serbes, 25 Slovènes et 45 Croates (principalement originaires de Dalmatie, région où le yougoslavisme est alors le plus prégnant). Un seul, le Dalmate Kleme Ribarnović de la ville de la côte, Makarska, se présente comme « Yougoslave » – signe que l'identité nationale yougoslave, que l'État cherchera à ériger en évidence après 1919, demeure alors tout à fait marginale. Ensuite, les parcours des volontaires qui mettent en lumière les différentes étapes de leur périple, depuis la date et le lieu de leur recrutement jusqu'aux multiples escales effectuées, révèlent que l'enrôlement procède le plus souvent d'initiatives individuelles plutôt que de mouvements de masse. Ceux qui s'engagent dès les premières années du conflit proviennent majoritairement de territoires temporairement occupés par les armées serbes et monténégrines en 1915, tels que la Bosnie-Herzégovine orientale, la Syrmie ou les Bouches de Kotor. Leur enrôlement semble donc avoir été favorisé par la présence des troupes de passage, leur « fuite » vers la Serbie apparaissant moins comme un acte héroïque de désertion que comme une conséquence directe des dynamiques militaires déclenchées par l'offensive austro-hongroise. Mais surtout, en dehors de

[206] Par exemple, en octobre 1916, il n'y a que 1 727 volontaires slovènes parmi les 30 242 soldats du corps des volontaires à Odessa. En raison de l'extrême violence qui y règne, 13 000 soldats quittent le corps et retournent dans le camp de prisonniers de guerre, ne laissant que 234 Slovènes dans les rangs. Voir Terézia Podhajská, « Slovene national identity as a part of Yugoslav identity or asits contradiction? », *Études sur la Région Méditerranéenne*, 1 janvier 2020, vol. 30, p. 17-34. Notons par ailleurs que les Croates et Slovènes subissent souvent la suspicion, voire le rejet des hauts gradés de l'armée serbe. Ce comportement hostile amène également à de nombreuses désertions. Pour plus de données chiffrées voir I. Banac, *The National Question in Yugoslavia*, *op. cit.*, p. 121.

ces cas d'engagement précoce, la majorité des sokols volontaires ne rejoignent les rangs qu'à partir de 1916, et plus encore en 1917, au moment de l'offensive macédonienne. Leur profil correspond alors aux deux grands types de volontaires déjà identifiés dans la littérature : d'une part, les prisonniers de guerre de l'armée austro-hongroise capturés sur les fronts russe et italien ; d'autre part, les émigrés issus de la diaspora en Amérique du Nord.

Le groupe le plus important est constitué des anciens soldats de l'armée austro-hongroise faits prisonniers en Russie entre 1914 et 1916. Ils forment le noyau de la première division créée sur le sol russe et envoyée en Dobroudja en 1916 contre la Bulgarie au sein des troupes roumano-russes. Réorganisée à Odessa, l'unité – bientôt connue sous le nom de « Corps des volontaires serbes, croates et slovènes », ou « Corps yougoslave » – subit de lourdes pertes avant d'être rapatriée à Salonique après la Révolution russe, pour être intégrée aux troupes d'Orient. Après 1919, cette division devient emblématique du « culte des volontaires » dans le nouveau Royaume des Serbes, Croates et Slovènes et ses batailles régulièrement commémorées dans l'entre-deux-guerres[207]. Pourtant, comme l'a montré Ivo Banac, elle est traversée par de profonds clivages[208]. Au niveau du commandement, le gouvernement serbe de Pašić entend en faire une division exclusivement serbe, tandis que le Comité yougoslave et certains intellectuels croates unitaristes souhaitent en faire un outil de diffusion du yougoslavisme. À l'échelle des rangs également, les expériences restent hétérogènes et parfois contradictoires. Le journal *Slovenski Jug,* publié par les volontaires « yougoslaves » à Odessa entre 1916 et 1918, témoigne par exemple des tensions entre Serbes et Slovènes contraints de combattre côte à côte après s'être affrontés sur les champs de bataille. Un article évoque notamment un groupe d'anciens membres slovènes du Sokol, décrit comme « la société la plus en contact avec la Yougoslavie et animée d'un amour pour les frères serbes[209] », accusés paradoxalement de trahison par leurs compagnons d'armes serbes, tandis qu'inversement certains soldats présentés comme jusque-là hostiles au yougoslavisme se rallient en Russie à l'étendard yougoslave. Ces exemples montrent combien la guerre, par la force de l'expérience partagée, peut aisément bouleverser les convictions et recomposer les affiliations.

L'enrôlement des sokols dans une armée « yougoslave » doit donc être compris moins comme l'expression d'une conviction idéologique préalable que comme le produit d'un « changement de loyauté » imposé par les circonstances. Comme le rappelle Jovo Miladinović dans son analyse de la trajectoire d'un officier ottoman passé dans l'armée serbe au début des

[207] J.P. Newman, *Yugoslavia in the Shadow of War. Veterans and the Limits of State Building, 1903–1945*, *op. cit.*, p. 202 ; I. Banac, *The National Question in Yugoslavia*, *op. cit.*, p. 123.

[208] I. Banac, *The National Question in Yugoslavia*, *op. cit.*, p. 122-123.

[209] « Kaj pravijo slovenski klerikalci » [Que disent les cléricaux slovènes), *Slovenski Jug*, (année 1), n°10, Odessa, 19 juin 1916, p. 3.

guerres balkaniques, la loyauté n'est jamais un concept figé, au contraire, elle se redéfinit au gré de contraintes politiques, économiques, sociales ou intimes, et n'implique pas nécessairement une allégeance identitaire immuable[210]. Les cas des sokols faits prisonniers en Italie et intégrés à la « légion tchécoslovaque » dirigée par Ljudevit Pivko, vice-président du club Sokol de Maribor, confirment également cette fluidité. Leurs trajectoires hésitantes, entre allers-retours méditerranéens et engagements tardifs, montrent des choix dictés autant par la survie que par l'opportunité[211]. Plus largement, comme l'a mis en évidence Mark Cornwall, les loyautés pendant la Grande Guerre se redéfinissent au gré de bouleversements conjoncturels successifs – les premières défaites de l'armée austro-hongroise, la Révolution russe, l'occupation de la Serbie, l'ouverture du front de Salonique, mais aussi la famine et la crise économique qui frappent durement l'Empire des Habsbourg en 1916[212]. Dans les régions les plus touchées – Slovénie, Istrie, Dalmatie, Bosnie-Herzégovine –, la Déclaration de mai 1917 signée à Vienne par le Club yougoslave, composé de députés du *Reichsrat* slovènes, croates et serbes, réclamant l'unification de tous les territoires habités par ces peuples, suscite de nombreuses pétitions de soutien et témoigne aussi d'une politisation nouvelle[213]. Tous ces événements viennent d'un côté nourrir l'émergence d'un sentiment yougoslave que Mark Cornwall décrit comme « fluide », et de l'autre, renforcer l'affaiblissement de la loyauté habsbourgeoise à mesure que l'Empire se montre incapable d'assurer les besoins fondamentaux de ses populations. Autrement dit, les trajectoires des volontaires sokols révèlent surtout que leur engagement est l'effet d'une recomposition progressive des allégeances sous la pression des transformations politiques et sociales dues à la guerre.

La liste publiée mentionne également une quarantaine de sokols venus d'Amérique. Dans l'historiographie, ces rapatriés sont souvent décrits comme les patriotes les plus ardents[214], nourris par la nostalgie de l'exil et animés par leurs racines entretenues dans les associations de la diaspora[215]. De fait, des clubs sokols apparaissent assez tôt aux États-Unis – un club croate à

[210] Jovo Miladinović, « Shifting state loyalty: The case of an officer Şerefeddin or Milan Milovanović? », *Glasnik Etnografskog instituta SANU*, 2020, vol. 68, nº 3, p. 705-724.

[211] Petra Svoljšak, « The Sacrificed Slovenian Memory of the Great War » dans Mark Cornwall et John Paul Newman (eds.), *Sacrifice and rebirth. The Legacy of the Last Habsburg War*, New York & Oxford, Berghahn Books, 2016, p. 216-232.

[212] Mark Cornwall, « The Great War and the Yugoslav Grassroots: Popular mobilization in the Habsburg Monarchy, 1914–18 » dans Dejan Djokic et James Ker-Lindsay (eds.), *New Perspectives on Yugoslavia. Key Issues and Controversies*, Londres & New York, Routledge, 2011, p. 27-45. Sur l'allégeance habsbourgeoise des soldats croates voir Hrvoje Čapo, « Identifiability In Warfare: Croatian Soldiers' Multinational Ambiance Of Service (1914-1918) », *Review of Croatian History*, 2014, X, nº 1, p. 23-46 ; Ivo Banac, « "Emperor Karl Has Become a Comitadji": The Croatian Disturbances of Autumn 1918 », *The Slavonic and East European Review*, 1992, vol. 70, nº 2, p. 284-305.

[213] M.-J. Calic, *A History of Yugoslavia*, *op. cit.*, p. 64.

[214] Milan Micić, *Amerikanci Srpski dobrovoljci iz SAD 1914-1918*, Novo Miloševo, Banatski kulturni centar, 2018.

[215] Đorđe Krstonošić, *Dobrovoljci iz Amerike. Krvava proslošt 1914-1918*, Detroit, Universal Slavic Printers, 1964.

Chicago en 1896[216], un premier club serbe à Cincinnati en 1910, puis une quarantaine d'autres principalement dans l'Ohio, le Michigan, la Pennsylvanie et la Californie, réunis dès 1911 en un district sokol serbe américain[217]. Les mémoires du volontaire Đorđe Krstonošić, installé à Detroit en 1910, rappellent l'engagement des clubs dans la propagande de guerre, notamment la création à Cleveland en 1914 d'un Fond de guerre sokol[218]. Une tentative de fédération, l'Union des sokols yougoslaves d'Amérique, voit le jour en 1915 et édite même un journal, *Jugoslovenski Soko*. Mais cette initiative s'essouffle rapidement, faute de maturité de l'idée yougoslave selon Đorđe Krstonošić, et les clubs restent dispersés, davantage marqués par leurs ancrages serbes, croates ou slovènes que par une vision commune[219].

En réalité, loin de former un foyer de militantisme national unifié, les sociétés sokols américaines apparaissent comme des structures modestes, peu actives et peu investies dans le projet yougoslave. Si l'on observe bien un flux de volontaires venus d'Amérique, c'est surtout grâce à la diplomatie serbe, qui organise à partir de 1916 une vaste campagne de recrutement. L'État promet en effet aux « rapatriés » (*povratnici*), des terres en Voïvodine, au Kosovo et en Macédoine, dans le cadre d'un programme de colonisation[220]. L'engagement devient alors une opportunité sociale et économique, avec nombre d'immigrés, souvent ouvriers de l'automobile ou petits artisans, qui voient dans la guerre le moyen d'assurer leur retour et de s'installer sur une parcelle. L'idéalisme sokol ou yougoslave, concept encore vague et lointain, ne jouent donc ici qu'un rôle secondaire. L'expérience des sokols américains montre ainsi que, plus que la fidélité patriotique ou la ferveur associative, ce sont les perspectives matérielles offertes au retour qui orientent là les choix d'engagement.

Ces trajectoires individuelles nuancées rappellent qu'il convient de se distancier des récits rétrospectifs produits après 1918 par les revues et brochures du Sokol. Ceux-ci effacent les hésitations, les ambivalences et les opportunismes des acteurs pour projeter l'image d'un mouvement pleinement engagé, fidèle à la cause nationale et partie prenante d'une continuité héroïque de lutte. En réalité, le Sokol n'est qu'un acteur marginal du conflit, ses membres sont pour l'essentiel enrôlés dans l'armée austro-hongroise, et son rôle se limite à quelques initiatives

[216] Aleksandar Jakir, « "Everybody wants Yugoslavism, there is no difference!" The Sokol Movement as a Promotor of Yugoslav Nationalism During the Interwar Years in Dalmatia », *Südost-Forschungen*, 2022, vol. 81, nº 1, p. 224-242.

[217] Petar D. Pavlović et al., « "Serbian Soko" in Steubenville (Ohio) », *Physical education and sport through the centuries*, 2018, vol. 5, nº 1, p. 84-92.

[218] Đ. Krstonošić, *Dobrovoljci iz Amerike. Krvava proslošt 1914-1918*, *op. cit.*

[219] Krinka Vidaković Petrov, « Uvod: Dobrovoljci iz Amerike » dans *Dobrovoljci iz Amerike: Sećanja Đ. Krstonošića*, Belgrade, Centar Fabula Nostra, 2017, p. XI.

[220] Sur la colonisation voir Vladimir Jovanović, « Tokovi i ishod međuratne kolonizacije Makedonije, Kosova i Metohije », *Tokovi istorije*, 2006, nº 3, p. 25-44 ; Vladan Jovanović, *Slike jedne neuspele integracije: Kosovo, Makedonija, Srbija, Jugoslavija*, Belgrade, Fabrika knjiga : Peščanik, 2014 ; Vladan Jovanović, « Land Reform and Serbian Colonization: Belgrade's Problems in Interwar Kosovo and Macedonia », *East Central Europe*, 8 août 2015, vol. 42, nº 1, p. 87-103.

dispersées, notamment dans la diaspora ou dans l'entrainement physique des soldats serbes. La mémoire du volontariat sokol, telle que reconstruite après-guerre, gomme ce hiatus et le transforme en une geste sacrificielle, où l'engagement patriotique apparaît naturel et ininterrompu. On peut identifier ce processus à ce qu'Antoine Prost décrit comme une « mise en intrigue » des expériences de guerre, c'est-à-dire moins un témoignage sur ce qui est vécu, qu'une reconfiguration narrative a posteriori visant à légitimer une place dans l'histoire nationale[221]. Dans ce cadre, le recours au vocabulaire de l'héroïsme et du martyre, l'exaltation de la figure du volontaire, ou encore la ritualisation des récits constituent autant de moyens d'inscrire le Sokol dans le panthéon symbolique de la nouvelle nation yougoslave.

C'est dans les années 1920 que cette logique mémorielle prend toute son ampleur. Le Sokol, qui n'avait pas fait de l'idée yougoslave un moteur initial de son engagement avant 1914, choisit dès lors d'épouser pleinement le projet officiel du nouveau Royaume des Serbes Croates et Slovènes qui voit le jour le 1er décembre 1918. En s'appropriant à la fois la mémoire des jeunes conjurés de Sarajevo présentés comme membres du sokol et celle des vétérans volontaires, le mouvement s'intègre au cycle commémoratif qui structure le récit fondateur de la Yougoslavie, une rhétorique qui, comme l'a montré John Paul Newmann, homogénéise des expériences de guerre disparates en une chaîne ininterrompue de luttes héroïques orientées vers la « Libération et l'Unification »[222]. Mais cette réorientation mémorielle ne se fait pas sans tensions. En intégrant pleinement le discours unitariste et centralisateur promu par le nouvel État yougoslave, le mouvement s'expose aux critiques de ses propres sections et se retrouve rapidement au cœur des affrontements politiques et sociaux de l'entre-deux-guerres. La fabrique mémorielle de l'après-guerre n'ouvre donc pas seulement sur une nouvelle identité nationale, elle prépare aussi les lignes de fracture qui, dès le début des années 1920, marquent profondément la mutation des formes et des modes d'engagement au sein du mouvement.

[221] Antoine Prost, *Douze leçons sur l'histoire*, Édition augmentée., Paris, Point seuil, 2010, p. 237-262.

[222] J.P. Newman, *Yugoslavia in the Shadow of War. Veterans and the Limits of State Building, 1903–1945*, *op. cit.*, p. 88.

CHAPITRE 4 : D'ASSOCIATION VOLONTAIRE À ORGANISATION QUASI-ÉTATIQUE SOUS L'ÈRE PARLEMENTAIRE YOUGOSLAVE (1918-1929)

À l'automne 1918, dans le tumulte provoqué par l'effondrement de l'Empire austro-hongrois, le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes est proclamé dans un climat général d'incertitude et de profondes recompositions. À Belgrade, la fondation du nouvel État est présentée comme le couronnement de la victoire militaire serbe, dont le prestige vient, du moins symboliquement, compenser les lourdes pertes dues à une occupation brutale et les séquelles matérielles et psychologiques laissées par la guerre. Dans les anciens territoires austro-hongrois, si les élites urbaines accueillent l'unification des Slaves du Sud avec un enthousiasme manifeste, exprimé par des discours exaltés, des gestes symboliques et diverses formes de manifestations collectives[1], une large partie de la population demeure circonspecte face à l'avenir[2]. En effet, si le projet yougoslave suscite l'adhésion des milieux urbains et éduqués, il demeure souvent trop abstrait, et surtout, déconnecté des réalités sociales des habitants des petits bourgs et des campagnes[3]. Persiste pourtant un désir partagé de rupture avec l'ordre impérial défunt et une aspiration commune au renouveau souvent perçue comme une nécessité historique.

Cette dynamique trouve un écho particulier auprès des élites intellectuelles et artistiques, qui y projettent une ambition de modernité politique et culturelle. Comme le suggère Jelena Bogdanović, cette modernité, bien qu'inspirée des modèles occidentaux, est toutefois associée à une position « marginale » (*on the edge*) revendiquée, telle une alternative enracinée dans une forme de tradition locale, assumée comme distincte et spécifique[4]. À Zagreb – ancienne capitale régionale de l'Empire, devenue un pôle entrepreneurial et financier essentiel du nouveau royaume

[1] Daniel Baric, « Une nuit d'ivresse de novembre 1918 de Miroslav Krleža », *Revue des études slaves*, 31 décembre 2023, XCIV, nº 4, p. 493-506.

[2] Rok Stergar, « "We will look like fools if nothing comes of this Yugoslavia!": The Establishment of Yugoslavia from the Perspective of Slovene Contemporaries », *Hiperboreea*, 1 juin 2023, vol. 10, nº 1, p. 82-101.

[3] Pour rappel, au moment de sa création, les contours du nouvel État demeurent encore flous, tant dans sa forme institutionnelle, dans les modalités de sa gouvernance et les frontières de son territoire. D'un côté ne assemblée constituante doit encore statuer sur le rôle du roi et la nature de la constitution ; des tensions frontalières avec l'Italie, qui revendique la ville portuaire de Rijeka et une partie de la Dalmatie nourrissent le sentiment d'une union inachevée et déséquilibrée dès sa fondation. La population de son côté, n'est que peu familière du projet yougoslave et vit dans des réalités contrastées. L'unification du Royaume de Serbie (incluant déjà depuis les guerres balkaniques la Macédoine du Vardar, le Kosovo et une partie de l'ancienne Vieille-Serbie) ; le royaume du Monténégro ; et les provinces issues de l'Empire austro-hongrois — Slovénie, Croatie-Slavonie, Dalmatie, Bosnie-Herzégovine et Vojvodine. Cette union crée un État vaste mais inégal avec le Nord et l'Ouest (Slovénie, Croatie, Vojvodine) plus urbanisés et industrialisés, tandis que le Sud et l'Est (Serbie, Monténégro, Macédoine, Kosovo) demeurent essentiellement ruraux, économiquement fragiles et marqués par une forte dépendance agraire. Sur les enjeux de la fabrique sociale et culturelle de la Yougoslavie de l'entre-deux-guerres voir Ljubodrag Dimić, *Kultuna politika u Kraljevini Jugoslaviji : 1918-1941 I*, Belgrade, Stubovi Kulture, 1996.

[4] J. Bogdanović, « Introduction. On the Very Edge: Modernisms and Modernity of Interwar Serbia », art cit.

et un centre de la vie intellectuelle et artistique de l'après-guerre[5] – cette orientation se manifeste par l'émergence de revues reflétant les débats sur la construction de la « Nouvelle Europe », libérale et wilsonienne[6], et sur la refonte de la culture européenne depuis sa périphérie[7]. C'est dans cet élan que ressuscite le Sokol, dès janvier 1919, tout d'abord sous la forme d'une revue : *Sokolski Glasnik* (Le Courrier du Sokol). Étouffé pendant la guerre, son activité interdite dans l'espace austro-hongrois et ses clubs démantelés en Serbie, le mouvement de gymnastique doit d'abord se reconstruire sur le plan conceptuel et la revue apparaît alors comme le support privilégié pour porter cette réflexion. Dans les premières décennies du XXe siècle, les revues – qu'elles soient littéraires, esthétiques ou plus explicitement politiques – jouent un rôle central dans la structuration du débat public[8]. Bien que leur diffusion reste limitée dans l'espace yougoslave encore marqué par un fort taux d'illettrisme[9], elles n'en constituent pas moins des instruments essentiels de la production et de la circulation des idées. Elles fonctionnent à la fois comme des « structures de sociabilité[10] » pour les milieux cultivés, des vecteurs de communication internes aux mouvements pour leurs éditeurs, et des adresses à un public plus large.

La revue *Sokolski Glasnik* voit donc le jour à l'occasion d'une assemblée provisoire réunissant plusieurs figures majeures des différentes fédérations Sokol d'avant-guerre, telles que le Slovène Ivan Oražen, les Serbes venant des deux côtés de la frontière, Đorđe Paunković et Laza Popović, ou encore le Croate Lazar Car[11]. Cette rencontre fait écho à celle qui s'est tenue à Zagreb en 1914 – évoquée dans le chapitre précédent – qui réunissait essentiellement les mêmes acteurs et posait les bases d'une fédéralisation des sociétés de gymnastiques actives sur le territoire yougoslave. Toutefois, il y a une différence de taille : quand en 1914, il s'agissait d'ériger un mouvement contestataire « capable de résister à la pression étrangère et de se préparer à une

[5] Ivo Goldstein, « Modernitet u Zagrebu poslije prvog i drugog svjetskoga rata » dans Drago Roksandić (ed.), *Zagreb 1924. – 1930. i 1945. – 1967. Društvo, kultura, svakodnevica. Znanstveni skup s međunarodnim sudjelovanjem. Desničini susreti 2018*, Zagreb, Filozofski fakultet Sveučilišta u Zagrebu, 2019, p. 11-24.

[6] Sur *Nova Evropa* et Milan Ćurčin voir Ivo Ćurčin, « The Yugoslav "Nova Evropa" and Its British Model: A Case of Cross-Cultural Influence », *The Slavonic and East European Review*, 1990, vol. 68, nº 3, p. 461-475.

[7] Sur la revue *Zenit* voir Irina Subotic, « La revue "Zenit" et ses promoteurs », *Ligeia*, 1989, vol. 5-6, nº 1, p. 107-115. Mêlant futurisme, expressionnisme et « messianisme balkanique », Micić y imagine un « Barbarogénie » (*Barbarogenije decivilizator*), figure mythique née dans les Balkans, chargée de « régénérer » l'Europe.

[8] Sur l'histoire de la revue comme objet social voir Jacqueline Pluet-Despatin, « Une contribution à l'histoire des intellectuels : les revues », *Bulletins de l'Institut d'Histoire du Temps Présent*, 1992, vol. 20, nº 1, p. 125-136 ; Evanghélia Stead et Hélène Vedrine (eds.), *Europe des revues 1880 1920*, Paris, Sorbonne Université presses, 2008 ; Michel Lacroix, « Sociopoétique des revues et l'invention collective des « petits genres » : lieu commun, ironie et saugrenu au Nigog, au Quartanier et à La Nouvelle Revue française », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, 2012, vol. 4, nº 1.

[9] L'analphabétisme dépasse les 50% à l'échelle nationale en 1921, mais est inégalement dispersé sur le territoire. Pour statistiques détaillées voir P. Troch, *Education and Yugoslav Nationhood*, *op. cit.*, p. 106-112.

[10] J. Pluet-Despatin, « Une contribution à l'histoire des intellectuels », art cit.

[11] « Zapisnik sednice Predsjedništva Saveza Srpskog Sokolstva, Hrvatskog Sokolskog Saveza i Slovenske Sokolske Svеže, održane na dan 13/26. januara 1919. u Zagrebu », [Procès-verbal de la réunion de la Présidence de l'Union du Sokol Serbe, de l'Union du Sokol Croate et de l'Union sokol slovène, qui s'est tenue le 13/26 janvier 1919 à Zagreb] *Sokolski Glasnik*, n°1, (année 1), Zagreb, 1919, p. 31.

lutte décisive contre les étrangers[12] », l'enjeu est maintenant de mettre en chantier la refonte d'un Sokol, cette fois, non plus adversaire de l'État, mais allié à lui. C'est précisément dans cette tension entre l'élaboration d'un projet inspiré d'idéaux libéraux et modernisateurs et l'alignement sur un État yougoslave qui, très tôt, adopte un mode de fonctionnement centralisé et des actions arbitraires, que s'inscrit le développement du « Nouveau Sokol ». C'est également dans cet espace de contradictions que s'élaborent des formes d'engagement plurielles, souvent en tension les unes avec les autres, et qui contribuent toute à leur manière à redéfinir la nature même du mouvement.

Les difficultés que connait le Sokol dans la première décennie de l'entre-deux-guerres sont fréquemment imputées à la conflictualité spectaculaire avec ses adversaires, notamment en Croatie, allant parfois jusqu'à les réduire à une manifestation de la question « croato-serbe ». Comme nous l'avons mentionné en introduction, une part de la littérature décrit le Sokol yougoslave comme une organisation à visée « grand-serbe », étouffant les particularismes identitaires et empêchant l'expression de toute forme de pluralité, faisant ainsi de cette orientation idéologique la principale cause de sa difficulté à susciter un engagement massif dans les années 1920. Pourtant, cette lecture reste centrée sur les antagonismes politiques, au détriment d'une analyse plus fine du fonctionnement interne du mouvement. Les historiens du politique ont en effet rarement pris en compte les dynamiques organisationnelles et les tensions structurelles qui traversent le Sokol, et qui révèlent, à leur tour, bien des impensés du projet yougoslave lui-même. En effet, conçue sur le modèle d'une structure centralisée et hiérarchique, l'Union des sokols du Royaume de Yougoslavie peine à intégrer la diversité des identités sociales et culturelles, à s'adapter à la complexité des territoires et à répondre à la multiplicité des attentes au sein du jeune État. À bien des égards, ces impasses reflètent celles du projet d'unification nationale, dont l'échec est lui aussi trop souvent ramené à l'antagonisme croato-serbe. Or, comme l'a montré Dejan Djokić[13], les lignes de fracture sont en réalité plus complexes, les alliances sont mouvantes, les clivages ne se réduisent pas à des oppositions nationales figées, et c'est surtout l'incapacité structurelle à réaliser une unification sociale, économique et culturelle d'un espace historiquement fragmenté qui constitue le cœur du problème de la Yougoslavie de l'entre-deux-guerres.

En m'appuyant principalement sur les textes publiés dans la revue *Sokolski Glasnik*, mais aussi sur un corpus d'archives et d'images, il s'agira de décortiquer dans ce chapitre le passage du Sokol yougoslave d'un espace d'engagement libéral porté par une certaine vision de la modernité

[12] « Pokušaj osnivanja Jugoslavenskog Sokolskog Saveza god. 1914. lipnja. Zapisnik sjednice za ustrojenje Jugoslavenskog Sokolskog Saveza održavane dne 18. lipnja 1914. u Zagrebu, u prostorijama Hrv. Sokolskog Saveza ». art. cit, p. 8.

[13] Dejan Djokić, « (Dis)integrating Yugoslavia: King Alexander and Interwar Yugoslavism » dans Dejan Djokić (ed.), *Yugoslavism, Histories of a Failed Idea, 1918-1992*, Londres, C. Hurst & Co. Publishers, 2003, p. 136-156 ; D. Djokić, *Elusive Compromise*, *op. cit.*

au sortir de la Première guerre mondiale à une organisation quasi-étatique au service d'un régime dictatorial en 1930. Comment cette transition s'opère-t-elle ? Est-elle la preuve du dévouement idéologique des dirigeants au projet unitariste ? Est-ce une conséquence des tensions politiques, sociales et notamment ethniques qui traversent le pays ? Des causes plus structurelles en sont-elles à l'origine ? Après avoir examiné les modalités par lesquelles le Sokol est investi via un engagement intellectuel comme un laboratoire d'expérimentation, j'analyserai la structure organisationnelle de l'Union des sokols yougoslaves, en soulignant la manière dont elle institue des formes d'inégalités et de hiérarchisation contribuant à produire des modalités d'engagement profondément différenciées. J'interrogerai ensuite les effets du décalage croissant entre les idéaux initiaux et leur mise en œuvre concrète, montrant là comment ce fossé nourrit à la fois une politisation exacerbée et l'émergence de formes variées de contestation qui fragilisent durablement le mouvent. Enfin, je montrerai que c'est justement face à ce qui se dévoile comme une crise structurelle que les dirigeants de l'Union décident, à la fin de la décennie, de repositionner le Sokol comme organisation quasi-étatique et d'en faire le mouvement de jeunesse officiel du régime.

I. Un terrain d'expérimentation pour les penseurs de la « Nouvelle Europe »

1. Un mouvement « libre », « yougoslave » et « démocratique » : la nouvelle « idéologie » du Sokol

L'initiative de la création d'une revue est en grande partie portée par Laza Popović – désormais professeur de radiologie à la faculté de médecine de Zagreb – qui s'était déjà illustré avant la guerre par son désir de faire du Sokol un véritable mouvement de pensée. Il s'agit en effet avant tout d'ériger une nouvelle base intellectuelle – on parle d'une véritable « idéologie sokol[14] » – qui doit prendre forme dans les pages de cette publication périodique imaginée à la fois comme un laboratoire d'idées et une vitrine publique pour les diffuser. *Sokolski Glasnik* paraît donc dès janvier 1919 sous la forme d'une revue mensuelle[15] dont Popović est le rédacteur en chef. Y sont publiés des comptes rendus d'assemblées, des brouillons de statuts de la nouvelle organisation unifiée et des consignes techniques pour les exercices publics et les *slets*. La revue diffuse également des informations sur les activités des clubs et les évènements locaux, et

[14] « Zapisnik sednice Predsjedništva Saveza Srpskog Sokolstva », art cit., p. 31.
[15] À partir de 1924, la revue *Sokol Glasnik* devient bimensuelle, puis prend la forme d'un journal hebdomadaire dans les années 1930.

transmet les témoignages et contributions de membres qui sont encouragés à participer à la refondation du mouvement dans l'esprit d'une mobilisation collective. Mais surtout, elle relaie des discours, des conférences ainsi que des articles de fond originaux sur « l'idéologie sokol ». Parmi ses contributeurs récurrents se trouvent de nombreux médecins ou scientifiques dont nous avons déjà mentionné l'engagement dans les chapitre précédent, comme Laza Popović, Riko Fuks ou Lazar Car, des pédagogues comme Dušan Bogunović et Stevan Žakula, ainsi que des instructeurs de gymnastique comme František Hofman (Miroslav Vojinović), Miroslav Ambrožič ou Viktor Murnik, mais également des sokols et autres membres « réguliers » (*redovni član*) dont les témoignages, souvent anonymes, sont présentés comme des évidences collectives.

Dès les premiers numéros, les contributeurs insistent sur la nécessité d'une « rénovation » (*obnova*) du mouvement, pensée comme un projet de refondation articulé autour de trois ruptures majeures. Dans un texte paru en janvier 1919 et intitulé *Reforma sokolstva* (« La réforme du sokolisme »)[16], un auteur anonyme propose une lecture binaire de « l'histoire » du mouvement, divisée en deux périodes : la période passée sous l'ordre impérial et le présent de la souveraineté nationale. Quand la première période est « marquée par l'asservissement », la seconde est « caractérisée par la liberté, l'autonomie dans les décisions et le choix d'une destinée[17] ». Aussi, il propose d'ériger une première rupture d'ordre culturel en invitant à une prise de distance explicite avec les héritages gymniques allemands du *Turnen*) et tchèques du Sokol de Tyrš. L'auteur évoque un clivage d'ordre civilisationnel, entre l'Europe « du Nord », incarnée, selon lui, par l'Allemagne et l'espace tchèque, et le « Sud », et il plaide pour un modèle sokol spécifique aux Slaves du Sud. Le modèle de Tyrš, jugé trop rigide et militarisé, serait selon lui inadapté à ce qu'il nomme l'« esprit » (*duh*) « libre » des Yougoslaves, présenté comme une essence culturelle partagée par tous les peuples du nouveau royaume. D'un autre côté, cette prise de distance à l'égard du modèle tchèque est aussi interprétée dans les rangs du mouvement comme une forme d'émancipation symbolique vis-à-vis de la « figure paternelle ». Ainsi, dans une tribune où il déclare : « l'école est finie », un « sokol ordinaire » et anonyme invite le mouvement à « se débarrasser de sa puberté éternelle[18] ». Selon l'auteur, la « grande nation [yougoslave] unie, libre et indépendante[19] » n'aurait désormais plus besoin de tuteur.

La deuxième rupture concerne l'identité nationale et elle se dresse entre les formes de nationalisme « tribal » ou ethnique, qui avaient structuré les sociétés gymniques slovènes, croates

[16] « Reforma Sokolstva », [La réforme du sokolisme], *Sokolski Glasnik*, Zagreb, 1919, (année 1), n°1, p. 25.
[17] « Sokolski razgovor » [Conversation sokol], *Sokolski Glasnik,* Zagreb 1919, (année 1), n°1, p. 35.
[18] « Pismo uredništvu od jednog običnog sokola » [Lettre d'un sokol ordinaire à la rédaction]*, Sokolski Glasnik,* Zagreb, 1919, (année 1), n°11-12, p. 506.
[19] *Ibid.*

et serbes avant-guerre, et le « nouveau nationalisme[20] » intégralement yougoslave. Tandis que les anciennes sociétés sont décrites comme « divisées, déchirées, séparées, inconsistantes, faibles, incomplètes et non sokol [sic] [21] », le nouveau Sokol est présenté comme unifié, total et organiquement national. Dans la « Déclaration fondamentale de la pensée sokol » (*Osnovna deklaracija sokolske misli*), également publiée dans le premier numéro de *Sokolski Glasnik*, cette unité est érigée en principe fondamental : « [l]e peuple des Serbes, Croates et Slovènes n'est qu'un. Les sociétés sokols des Serbes, Croates et Slovènes ont été, sont et doivent être des sociétés nationales. Le peuple est un, donc les sociétés sokols sont une[22] ». Dans cette logique, le Sokol devient l'un des principaux vecteurs de la fabrique conceptuelle d'une nation yougoslave intégrale, comme le défend explicitement Laza Popović dans son texte programmatique *Novo sokolstvo* (« Le nouveau sokolisme ») [23].

Enfin, la troisième rupture concerne l'ordre politique. Elle se dessine entre l'ordre impérial passé décrit comme « tyrannique[24]» et le nouvel ordre « démocratique ». L'opposition entre les « ténèbres » impériales et la « lumière » démocratique irrigue les discours prononcés lors du premier Congrès de l'Union des sokols le 28 juin 1919 à Novi Sad. Elle s'affirme également dans les « lois » de l'Union des sokols yougoslaves, adoptées lors de l'assemblée générale fondatrice[25]. On y parle de « brumes », de « nuages » et d'« ombres » du passé, opposés à une « résurrection[26] » incarnée par « un jeune et fort soleil[27] » et des « routes droites menant à de nouveaux horizons[28] ». Mais surtout, la revue regorge de référence à la Révolution française « porteuse du principe d'égalité des hommes et des citoyens[29] », référence pour la construction d'une société « moderne, progressiste et démocratique[30] » et à la « Nouvelle Europe » de Robert Seton-Watson et des

[20] Dr Laza Popović, « Problemi ujedinjenoga jugoslavenskoga sokolstva » [Les problèmes du Sokol yougolasve unifié], Sokolski Glasnik, Zagreb, 1919, (année 1), n° 11-12, p. 454-457 ; Dr Miloš Popović, « Novo Sokolstvo » [Nouveau sokolisme], *Sokolski Glasnik,* Zagreb, 1920, (année 2), n° 1-2, p. 12 -27.

[21] « Dokumenti sokolski. Prva svečana sednica sokolskog sabora srba, hrvata i slovenaca 28.VI.1919 g. u Novom Sadu. zapisnik », [Documents sokols. Première session solennelle de l'assemblée Sokol des Serbes, Croates et Slovènes, le 28 juin 1919, à Novi Sad. Procès-verbal], *Sokolski Glasnik*, Zagreb, 1919, (année 1), n° 8-9-10, p. 280.

[22] « Poziv » [Appel], *Sokolski Glasnik*, Zagreb ,1919, (année 1), n°1, p. 12.

[23] « Novo Sokolstvo » [Le Nouveau sokolisme], *Sokolski Glasnik*, Zagreb, 1919, (année 1), n°2, p. 42.

[24] « Prvi dan Sokolskog sabora », [Premier jour du congrès Sokol], *Sokolski Glasnik*, Zagreb, 1919, (année 1), n° 8-9-10, p. 325.

[25] « Načrt sokolskog zakona », [Brouillon des lois sokoles], *Sokolski Glasnik*, Zagreb, 1919, (année 1°), n° 6-7, p. 199-205.

[26] « Prvi dan Sokolskog sabora ». art. cit. p. 282

[27] *Ibid.* p. 325.

[28] *Ibid.*

[29] « Načelno stanovište Sokolskog Saveza SHS o državi i Sokolstvu » [Point de vue fondamental de l'Union des Sokols du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes sur l'État et le sokolisme], *Sokolski Glasnik*, Zagreb, 1919, (année 1), n° 6-7, p. 206-211.

[30] « Pozdravni govor starešine Sokola u Karlovcu dra. Bože Vinkovića, k čjim je otvorio glav. skupštinu 11, maja 1919 » [Discours de bienvenue du président du Sokol à Karlovac, le dr Boža Vinković avec lequel il a ouvert l'assemblée générale du 11 mai 1919], *Sokolski Glasnik*, Zagreb, 1919, (année 1), n° 6-7, p. 263.

libéraux britanniques, décrite comme un espace post-impérial où des nations souveraines, nécessairement démocratiques, coexisteraient en harmonie[31].

Il faut bien comprendre que la référence à la démocratie ne concerne pas là l'idée de la pluralité partisane, mais plutôt celle de l'inclusion civique et de la participation morale à la vie de la nation. Dans un discours de 1920 publié dans la revue, le conseil d'administration du club de Maribor explicite cette vision : le mouvement est « apolitique » au sens partisan, rejetant toute instrumentalisation par des partis, classes sociales, confessions religieuses ou idéologies exclusives[32]. Il se veut démocratique en tant qu'espace inclusif, acceptant des membres de toutes origines, de tout âge et de tout sexes, mais aussi de toutes croyances[33], tant qu'ils acceptent ses principes de « tolérance », de « liberté de conscience » et de « cohésion nationale ». Toutefois, le discours de Maribor précise que le Sokol n'est pas neutre, il doit exercer une influence « morale » sur la société et la politique. Il forme ses membres aux droits et devoirs civiques, et encourage l'engagement dans la vie publique. Il s'oppose fermement au cléricalisme, au séparatisme et aux « pratiques politiques violentes ou corrompues », tout en affirmant la nécessité d'une action politique « morale », orientée vers le bien commun et en ce sens, il est défini par ses idéologues comme « progressiste ». Quand le pluralisme partisan est perçu comme une source de division nationale, à l'inverse, l'engagement au sein du Sokol est érigé en forme suprême de participation politique, comme une adhésion collective transcendant les clivages, au service de l'unité organique de la nation et donc au service de la démocratie.

Comme l'analyse Lucija Balikić, la conception de la démocratie formulée par ceux qu'elle nomme les « penseurs » du Sokol repose sur une désillusion fondamentale née de l'expérience impériale, à savoir, l'impossibilité, au sein des empires, de concilier unité politique et respect de la diversité culturelle[34]. Aussi, ils en tirent un postulat : l'homogénéité nationale-culturelle, garantie par un État centralisé, constituerait le socle d'une vie politique à la fois stable et véritablement démocratique. Dans cette perspective, l'État-nation « yougoslave », conçu comme l'antithèse de l'Empire, devient l'incarnation même de la démocratie[35] et le Sokol, le garant de son unité. Cette conception de la démocratie n'est toutefois pas propre au Sokol. Dejan Djokić montre bien que

[31] Sur la « New Europe » voir Harry Hanak, « The New Europe, 1916-20 », *The Slavonic and East European Review*, 1961, vol. 39, nº 93, p. 369-399 ; Elizabeth Fordham, « Le combat pour la New Europe:Les radicaux britanniques et la Première Guerre mondiale », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 2005, vol. 23, nº 1, p. 111-141.

[32] « Sokolstvo i politika » [Le Sokol et la politique], *Sokolski Glasnik,* Zagreb 1920, (année 2), n°9, p. 396-398.

[33] « Druga svečana sednica sokolskoga Sabora srba, hrvata i slovenaca 30. Vi. 1919 » [Deuxième session solennelle du Congrès sokol des Serbes, Croates et Slovènes, le 30 juin 1919], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1919, (année 1), n° 8-9-10, p. 307.

[34] Lucija Balikić, « Performing Organic Nationhood as Democracy: Gymnastic Associations in Interwar East Central Europe », *Journal of the History of Ideas Blog*, 24 juillet 2023 (En ligne), (consulté le 21 avril 2025).

[35] *Ibid.* Lucija Balikić, montre également que les idéologues sokols sont principalement influencés par le darwinisme social, et s'appuyant sur un discours positiviste parfois teinté d'eugénisme ils cherchent à développer une conception du « corps national » comme une entité organique et pré-politique « plastique ».

pour une partie de l'élite politique et intellectuelle, la création de la Yougoslavie incarne l'avènement d'une modernité démocratique[36]. La légitimité des vainqueurs, fondée sur le principe wilsonien d'autodétermination, se confond avec l'idée de démocratie, perçue comme la fin d'une ère d'oppression et le synonyme de l'idée de progrès. Aussi, cette conception « alternative[37] » de la démocratie, en gommant les identités plurielles du nouvel État – notamment celles des Musulmans bosniaques, des Albanais ou des Macédoniens –, permet de présenter aux yeux de nombreux acteurs l'union nationale comme un projet émancipateur.

2. « La femme et l'enfant, tels sont les nouveaux chemins du Sokol »

Se présentant donc comme porteuse d'un projet démocratique, l'Union des sokols apparaît aux yeux de certains acteurs de la Yougoslavie d'après-guerre comme un levier au potentiel considérable. C'est notamment le cas de certaines militantes féministes, comme la femme de lettres croate Adela Miličnović (1879-1968) qui tient un discours volontaire défendant l'engagement des femmes dans le Sokol, lors du Congrès des femmes yougoslaves qui se tient à Belgrade en octobre 1919[38]. Séduite par l'inclusivité revendiquée du mouvement, elle le perçoit comme un espace propice à l'achèvement d'une égalité entre hommes et femmes. Elle célèbre sa vocation libérale et progressiste, le comparant à la franc-maçonnerie – « le terme Sokol équivaut pour moi à celui de la franc-maçonnerie[39] » – et à l'instar des penseurs du Sokol, elle voit dans le rejet de la politique partisane une démarche profondément démocratique : « Le Sokol est la seule société qui se tient en dehors de tous les partis politiques. Une société véritablement nationale, et dans ce mot est contenu tout son programme.[40] ». Mais surtout, Adela Miličnović s'enthousiasme pour l'égalitarisme affiché du Sokol, y voyant un moyen de favoriser l'émergence d'une solidarité entre les femmes elles-mêmes, faisant du Sokol un espace de rencontre pour toutes les classes sociales :

[36] Dejan Djokić, « A very Yugoslav paradox? The strange afterlife of interwar democracy (and authoritarianism) », *Journal of Modern European History*, 1 février 2019, vol. 17, nº 1, p. 28-36.

[37] Maria Falina, « Narrating democracy in interwar Yugoslavia: From state creation to its collapse », *Journal of Modern European History*, 1 mai 2019, vol. 17, nº 2, p. 196-208.

[38] Adela Miličnović est secrétaire assistante du Conseil national de l'État des Slovènes, Croates et Serbes jusqu'en 1920. Déléguée croate au *Narodni ženski savez Srpkinja, Hrvatica i Slovenskinja* (« Alliance nationale des femmes serbes, croates et slovènes »), elle se penche sur la question du droit de vote des femmes et de la protection des mineurs et participe à plusieurs conférences mondiales féministes dont le 9e congrès de l'Alliance internationale des femmes à Rome en 1923 ainsi que le 8e congrès de Conseil international des femmes à Washington en 1925. Voir Ana Vulelija, « Feministički i spisateljski angažman Adele Milčinović na početku 20. stoljeća » dans Krešimir Bagić, Miranda Levanat-Peričić et Leszek Małczak (eds.), *Periferno u hrvatskoj književnosti i kulturi / Peryferie w chorwackiej literaturze i kulturze*, Katowice, Zadar & Zagreb, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego & Sveučiliste Zadar, p. 408-431.

[39] Adela Milčinović, « Sestre! » [Sœurs !], *Sokolski Glasnik*, Zagreb, 1919, (année 1), n°11-12, p. 517.

[40] *Ibid.*

> La section féminine du Sokol est la seule société où se retrouvent des femmes de toutes les classes sociales et où elles sont égales. Toutes les *sokolicas* sont des sœurs et se tutoient. Que ce soit la petite ouvrière d'usine, la vendeuse au marché, la couturière, l'étudiante, la femme d'un professeur ou la médecin, elles sont toutes sœurs.[41]

Cet enthousiasme est alors partagé, au sein du mouvement lui-même, par quelques *sokolicas* qui prennent la parole dans la revue ou lors des assemblées, à l'instar de Marijana Dušica, représentante de la section féminine du Sokol de Zagreb, qui fait une intervention remarquée au Congrès fondateur de l'Union à Novi Sad en 1919. Dans un discours véhément, elle évoque la figure de la « femme nouvelle », non pas comme un idéal abstrait ou « un être imaginaire », mais comme un être tangible que le Sokol contribuerait à forger, d'abord par le biais de la gymnastique, valorisant un travail physique naturel contre « les artifices cosmétiques », puis par l'engagement social, les femmes étant, selon elle, naturellement disposées à infuser « l'esprit démocratique » au peuple[42]. Marijana Dušica réclame alors la création d'un comité féminin autonome, capable de prendre en charge les questions relatives aux femmes, invoquant la nécessité pour celles-ci de prendre en charge leur propre participation. Sa proposition suscite de vives discussions au sein du comité, opposant d'un côté des hommes à la posture paternaliste, peu disposés à accorder une réelle autonomie aux femmes, et de l'autre, ceux plus réceptifs à cette ouverture[43]. Ces tensions font écho aux débats contemporains traversant les mouvements féministes libéraux yougoslaves qu'analyse Isidora Grubački, entre d'un côté, les militantes privilégiant une émancipation des femmes centrée sur les questions familiales et l'idée d'une nation fondée sur une communauté ethnique, et de l'autre, celles qui inscrivent la lutte pour les droits des femmes dans une vision universaliste de la justice sociale et de l'égalité civique[44].

Il s'agit, pour les acteurs masculins, d'offrir une place aux femmes pour valoriser les dimensions émancipatrice, libérale et moderne du mouvement, tout en veillant à ne pas heurter trop frontalement une société encore très largement patriarcale. Car l'objectif principal reste bien d'attirer le plus grand nombre. Ce positionnement transparaît dans les propos de Laza Popović qui dénonce, dans *Sokolski Glasnik*, « les préjugés », « l'ignorance »» et « les discriminations » ayant longtemps cantonné les femmes à des rôles subalternes. Il s'oppose à la mise en place de structures séparées par genre, défendant l'idée que ce serait là mettre en péril l'égalitarisme et la

[41] *Ibid*.

[42] « Sokolstvo i žena. Referat sestre M. Dušice na sokolskom Saboru », [Le Sokolisme et la femme. Rapport de la sœur M. Dušica au congrès sokol], *Sokolski Glasnik*, Zagreb, 1919, (année 1), n°8 9,10, p. 393-396.

[43] « Pripravljalni odbor za žensko sokolsko organizacijo » [Comité préparatoire pour une organisation féminine Sokol], *Sokolski Glasnik*, Zagreb ,1919, (année 1), n°11-12, p. 519.

[44] Isidora Grubački, « The Emergence of the Yugoslav Interwar Liberal Feminist Movement and the Little Entente of Women: An Entangled History Approach (1919-1924) », *Feminist Encounters: A Journal of Critical Studies in Culture and Politics*, 8 septembre 2020, vol. 4, nº 2, p. 27.

portée démocratique du mouvement[45]. Dans un discours à la tonalité résolument progressiste, il plaide en faveur d'une participation féminine pleine et entière, fondée sur le mérite, affranchie de toute distinction de sexe, de classe ou d'origine – allant jusqu'à affirmer qu'une femme devrait pouvoir présider un conseil d'administration si ses compétences le justifient. Pourtant, il est difficile de ne pas percevoir une certaine forme de mauvaise foi dans cette prise de position car il ne peut ignorer l'écart profond entre cette ambition affichée et les réalités sociales de son temps. Si, à ses yeux, le renouveau national passe par un sokolisme inclusif, il admet néanmoins que l'octroi d'une trop grande autonomie aux femmes pourrait inquiéter certains parents, réticents à inscrire leurs filles dans le mouvement – comme en témoigne un rapport du club de Visoko publié dans *Sokolski Glasnik,* relatant une fête de Pâques organisée dans la petite localité située non loin de la capitale bosnienne Sarajevo[46].

De fait, au-delà de la question des femmes, celle de l'engagement des jeunes filles et des jeunes garçons est primordiale pour le nouveau Sokol. Le premier statut de l'Union adopté en 1919 affirme clairement qu'en tant qu'organisation éducative, le Sokol est « utile à tous, mais surtout aux jeunes et aux enfants » (*mladi i podmladak*), et suggère, en ce sens, une collaboration avec l'école et l'armée. La question de la place de la jeunesse anime donc également abondamment les pages de *Sokolski Glasnik* comme dans un texte où Laza Popović décrit le *slet* du Sokol tchèque à Prague en 1920. Commentant le spectacle « grandiose » auquel il a assisté, il déclare : « La femme et l'enfant, tels sont les nouveaux chemins du Sokol[47] », et que c'est sur l'engagement de ces deux catégories que repose la refonte complète du mouvement.

Mais cet intérêt pour repenser la position de la jeunesse attire également, au-delà des rangs du Sokol, des acteurs engagés de longue date dans le développement de programmes éducatifs, tel que le médecin et président de la Société de tempérance (*Savez trezvene omladine*), le Belgradois Miloš Popović (1876-1954). Se faisant élire vice-président de l'Union des sokols en 1920, Popović rédige un article pour *Sokolski Glasnik* où il défend la capacité du secteur associatif à suppléer l'État pour assurer le progrès et améliorer les conditions de vie de la jeunesse. Il promeut une articulation étroite entre secteurs public et privé, conçus non comme opposés, mais comme complémentaires[48] et propose la fusion avec le Sokol de la section scoute qu'il avait créée avant la guerre au sein de la Société de tempérance – les Petits campeurs et petites randonneuses (*Mali*

[45] Dr Laza Popović, « Za naše sestre », [Pour nos sœurs], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1920, (année 2), n°3, p. 114-117.
[46] « Soko u Visokom » [Club sokol de Visoko], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1920, (année 2), n° 5, p. 228-229.
[47] « VII. Češki svesokolski slet u Pragu 1920. godine », [Slet international du Sokol tchèque à Prague en 1920], *Sokolski Glasnik*, n°8, (année 2), Zagreb 1920, p. 329.
[48] M. Popović, « Novo Sokolstvo », art. cit. p. 15.

četnici i planinke)[49] – afin de créer une structure originale de formation de la jeunesse. Formé à Vienne, il est probablement familier les modèles de collaboration entre associations et institutions publiques qui se développent en Autriche dans le domaine social[50], mais il est surtout imprégné des idées du fondateur du scoutisme Robert Baden-Powell, dont il traduit le fameux *Scouting for Boys* (1908) en serbe, dès 1912[51]. Aussi voit-il dans le Sokol un terrain propice pour implémenter une forme d'éducation originale, pensée comme le levier d'une transformation sociale plus générale. Il cite à cet effet Theodore Roosevelt : « Pour obtenir un homme entier, pour le façonner et l'éduquer, nous devons commencer avant qu'il ne devienne un homme ; nous devons commencer le travail avec l'enfant[52] ».

Sans s'y référer explicitement, sa prise de parole résonne avec les principes de l'éducation nouvelle, qui connait alors un plein essor à travers tout le continent européen profondément marqué par la Première Guerre mondiale et s'affirmant en réaction aux modèles disciplinaires, tenus pour responsables de l'embrigadement des masses. Portée dans toute l'Europe, par des pédagogues comme Maria Montessori, John Dewey, Ovide Decroly ou encore Célestin Freinet, ces méthodes proposent des approches éducatives centrées sur l'enfant, valorisant l'autonomie, l'expérience et la coopération, dans une visée pacifiste et humaniste[53]. Dans un registre très proche, Miloš Popović exhorte ses « frères » sokols à engager une réforme en profondeur, il appelle à transformer les « salles de classe » (*učionice*) en « ateliers » (*radionice*), en privilégiant les activités manuelles et l'apprentissage par le contact avec la nature, concevant ainsi le Sokol comme un véritable mouvement de « libération » (*oslobodjenje*) pour la jeunesse.

3. La *Körperkultur* au prisme yougoslave

[49] Le terme *četa* se traduit ici par « campement », à ne pas confondre avec les tchetniks (*četnici*) et les grouoes insurgés, *čete,* armées mentionnées dans les chapitre précédents.

[50] À l'époque de la Première Guerre mondiale en Autriche, l'État se sert des ressources du secteur associatif communautaire mis sur pieds par les nationalistes en Bohème pour bâtir un système de protection pour les enfants. Voir Tara Zahra, *Kidnapped souls national indifference and the battle for children in the Bohemian lands, 1900-1948*, Ithaca, Cornell University Press, 2011, p. 95-96.

[51] Le scoutisme, tel qu'il se diffuse en Europe après la Première Guerre mondiale, notamment à travers l'influence du Britannique Robert Baden-Powell s'appuie sur une série de principes fondamentaux comme le respect du rythme de l'enfant, l'apprentissage par l'action et le jeu, l'attention portée à la vie en plein air et à la proximité avec la nature, ainsi que l'idée d'un encadrement souple fondé sur l'exemplarité et la co-responsabilité. Il promeut également une éthique du service, de la fraternité et de la discipline volontaire, dans un cadre à la fois ludique et rigoureusement structuré par des rituels, des symboles et des épreuves de progression. Sur Baden Powell et la pédagogie scout voir Tim Jeal, *Baden-Powell: Founder of the Boy Scouts*, New Haven, Yale University Press, 1989 ; Daniel Denis, « Une pédagogie du simulacre : l'invention du scoutisme (1900-1912) », *Agora débats/jeunesses*, 1998, vol. 11, nº 1, p. 7-18.

[52] M. Popović, « Novo sokolstvo », art. cit. p.19.

[53] Sur l'éducation nouvelle et le rapport à la guerre voir Emmanuel Saint-Fuscien, *Célestin Freinet - Un pédagogue en guerres 1914-1945: Un pédagogue en guerres*, Paris, Perrin, 2017. Voir le film documentaire de Joanna Gruzinska, *Révolution école 1918-1939*, Arte France, Les films du poisson, 2016, 85 minutes.

Parallèlement à l'engagement des intellectuels et des pédagogues, les idéaux de l'éducation nouvelle irriguent les transformations en cours dans les sphères esthétiques et artistiques. La danse moderne en constitue un exemple emblématique : nourrie également par l'émergence de courants spirituels alternatifs, elle connaît alors une véritable révolution aux États-Unis, mais aussi en Europe, notamment dans l'espace germanophone – Allemagne, Autriche et Suisse. Devenue le laboratoire d'une nouvelle sensibilité, elle rompt avec les formes codifiées et hiérarchisées du ballet classique et, inscrite dans un mouvement plus large de transformation de la culture du corps (*Körperkultur*), elle cherche à en redéfinir le rapport. Le corps est non plus conçu comme un simple objet à discipliner ou un instrument de performance, mais comme un sujet expressif, libre et créateur, affranchi de ses contraintes mécaniques[54]. Parmi les figures majeures de cette révolution[55] se distinguent en Europe le compositeur et pédagogue suisse Émile Jaques-Dalcroze[56], le théoricien et chorégraphe hongrois Rudolf Laban[57], ainsi que le philosophe autrichien Rudolf Steiner, fondateur de l'anthroposophie[58]. Leurs idées et pratiques circulent largement, opérant de multiples transferts entre les milieux de la pédagogie corporelle, les théoriciens du mouvement et les sphères gymniques et sportives[59].

Dans l'espace yougoslave, ces influences sont reprises par la chorégraphe et pédagogue serbe Marija Maga Magazinović (1882-1968), figure pionnière de la danse moderne. Formée en Suisse et en Allemagne, elle introduit en Yougoslavie, dès les années 1920, les principes de la gymnastique rythmique et initie les premières formations et spectacles de danse moderne. Pour Maga Magazinović, la danse constitue bien plus qu'un art, elle est un moyen d'émancipation personnelle, un outil pédagogique et une forme de spiritualité incarnée. Elle explore avec attention les diverses techniques du mouvement dans leur dimension éducative et expressive[60]. C'est dans cette perspective qu'elle accorde une attention au Sokol, dont elle affirme percevoir le potentiel à condition qu'il « s'émancipe de l'héritage militariste des Turners allemands » et de « la

[54] Pour une histoire contextuelle de la danse voir Annie Suquet, *L'éveil des modernités. Une histoire culturelle de la danse (1870-1945)*, Pantin, Centre national de la danse, 2012.

[55] Au-delà de l'Europe, la danse connait au même moment une révolution aux États-Unis, portée par des figures comme Isadora Duncan, Ruth St. Denis ou Martha Graham, qui rejettent les conventions du ballet classique au profit d'un langage corporel plus libre, expressif et ancré dans les valeurs d'individualisme et de renouveau spirituel.

[56] William Todd Anderson, « The Dalcroze Approach to Music Education: Theory and Applications », *General Music Today*, 1 octobre 2012, vol. 26, nº 1, p. 27-33 ; Anne Boissière, « Jouer autrement : les exercices d'Émile Jaques-Dalcroze », *Methodos. Savoirs et textes*, 4 janvier 2021, nº 21.

[57] Publication de son livre *Schrifttanz - 1 - Methodik, Orthographie, Erläuterungen*, en 1928 à Vienne. Sur Rudolph Laban voir Evelyn Dörr, *Rudolph Laban. Une biographie*, Coeuvres-et-Valsery, Ressouvenances, 2022.

[58] Plus largement sur l'anthroposophie voir Peter Staudenmaier, *Between Occultism and Nazism: Anthroposophy and the Politics of Race in the Fascist Era*, Leiden & Boston, Brill, 2014.

[59] Sur les circulations et l'impact des idées de la *Körperkultur* voir Karl Toepfer, *Empire of Ecstasy: Nudity and Movement in Germany Body Culture, 1910-1935*, Berkeley, University of California Press, 1997 ; Marion Kant, « The Moving Body and the Will to Culture », *European Review*, 2011, vol. 19, nº 4, p. 579-594.

[60] Maga Magazinović, *Telesna kultura kao vaspitanje i život*, Planeta., Belgrade, 1932, p. 34-35.; Dubravka Đurić, « Politika fizičke kulture, moderni ples i tri narativa o Magi Magazinović », *Književenstvo, časopis za studije književnosti, roda i kulture*, 2013, vol. 3, nº 3.

rigueur du nationalisme tchèque ». Selon Maga Magazinović, dans son ouvrage *Telesna kultura kao umetnost i vaspitanje* (« La culture physique comme art et éducation ») publié en 1932, en intégrant les idéaux de la danse moderne et de l'éducation corporelle sensible, le Sokol pourrait devenir un lieu d'épanouissement de l'« âme slave » – entendue comme une sensibilité corporelle et émotionnelle fondée sur l'harmonie, la souplesse, l'élan vital, par opposition à la rigidité et la discipline martiale[61]. Maga Magazinović décrit ainsi des exercices de gymnastique rythmique qu'elle réalise avec des membres du club Sokol de Split au début des années 1920 sur la base des techniques de la « rythmique ».

Approche pédagogique novatrice développée par Jaques-Dalcroze, la rythmique vise à intégrer le mouvement corporel dans l'apprentissage musical. Confronté chez ses élèves à une « arythmie » généralisée qu'il perçoit comme le symptôme d'une aliénation propre à la modernité industrielle, le pédagogue suisse propose de rompre avec un enseignement musical purement abstrait. Il s'efforce de libérer le solfège de sa dépendance à la notation, au profit d'un apprentissage fondé sur l'expérience corporelle et sensorielle du rythme. Dans ce dispositif, la nature joue un rôle central : « par son alternance mobile, fluide et vivante », elle devient modèle rythmique et source d'inspiration sensorielle. L'expérience d'Ascona, ou du Mont Vérità, sur les rives du lac Majeur, illustre parfaitement cet idéal. C'est là qu'Émile Jaques-Dalcroze rejoint l'école d'« art de vivre », fondée en 1913 par Rudolf Laban – alors jeune théoricien du mouvement, qui y développe les premières bases de sa pensée chorégraphique. Les exercices y sont pratiqués en plein air, dans un environnement naturel conçu comme un catalyseur d'éveil corporel et d'expressivité[62] .

[61] M. Magazinović, *Telesna kultura*, *op. cit.*, p. 14-16..

[62] Voir Kaj Noschis, *Monte Verità: Ascona et le génie du lieu*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2011. Chapitre 5, Ascona : Haut lieu de la danse moderne, p. 85-105.



Figure 47. ***Exercice des jeunes filles du club Sokol de Bjelovar, envoyé le 28 août 1912.*** **Carte postale photographique, coll Jovan Ristić.**

Si les textes des penseurs sokols ne font pas explicitement référence à la rythmique de Dalcroze, certaines photographies et cartes postales laissent entrevoir des pratiques qui s'en rapprochent. On y voit notamment des jeunes filles effectuer des mouvements fluides, harmonieux, exécutés en plein air, qui s'apparentent davantage à une danse qu'à une gymnastique militaire ou mécanique. Cette gestuelle, conjuguée à l'usage du terme « rythmique » (*ritimika*) dans certaines descriptions, comme sur une carte postale de 1922 montrant un exercice féminin du club sokol de Bjelovar (figure 47), atteste de l'influence diffuse des pédagogies corporelles modernes. Il est d'autant plus intéressant de constater qu'au-delà de son contenu iconographique, cette carte est également un support d'échange intime, envoyée par un père à sa fille, Irna Friedmann – nom fréquent parmi les Juifs d'Europe centrale – et rédigée dans ce qui semble être du ruthène, langue parlée par certaines minorités vivant dans cette partie de la Croatie. Ce document atteste ainsi non seulement un ancrage de la rythmique au sein de certains clubs sokols, mais encore de la familiarité de différentes communautés ethniques avec le mouvement de gymnastique.

Mais plus encore, les nouvelles approches du mouvement et de la danse influencent la manière dont certains instructeurs pensent la gymnastique. Le vocabulaire même de ces pratiques irrigue leurs écrits à l'image de ceux de Stevan Žakula, qui par de l'exercice libre en évoquant « l'eurythmie[63] » des mouvements exercés par les gymnastes[64]. Il n'est pas clair si Stevan Žakula fait là référence à la rythmique de Dalcroze, parfois désignée par le terme d'eurythmie, ou à

[63] Sur le développement contextuel de l'eurythmie voir Esther Berner, « Rudolf Steiner's "Eurythmy": between originality and Zeitgeist », *Paedagogica Historica*, 2 novembre 2023, vol. 59, nº 6, p. 1197-1215.

[64] Stevan Žakula, « Dve simbolične vežbe Oslobodjenja i Ujedinjenja » [Deux exercices symboliques de Libération et d'Unification]. *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1920, (année 2), n° 3, p. 122.

l'eurythmie anthroposophique de Steiner – sorte de rite ésotérique dansé et aux vertus supposément curatives. S'il est difficile de reconstituer précisément les voies du transfert culturel de ces pratiques corporelles alors en plein développement en Suisse et en Allemagne vers le gymnaste bosnien originaire de Tuzla, dont nous avons retracé le parcours dans le chapitre précédent, il est toutefois possible de suggérer que ce contact s'opère par l'intermédiaire des écrits spécialisés sur la gymnastique. En effet, l'eurythmie a déjà fait alors l'objet d'une attention croissante, notamment de la part de Pierre de Coubertin, qui l'admire comme une résurgence moderne des danses chorales grecques et souhaite l'introduire dans le programme de ses Jeux olympiques[65].

L'influence de ces courants sur la gymnastique s'observe surtout dans la transformation des modes de représentation des exercices libres de gymnastique dans les pages de *Sokolski Glasnik*. En effet, jusqu'alors, ces consignes prenaient la forme de descriptions techniques, de schémas ou de silhouettes illustrant les gestes à reproduire, dans une logique d'imitation[66]. À partir de 1919, certains instructeurs regrettent cependant que ces représentations tendent à réduire le gymnaste à un simple imitateur, incapable de saisir le sens profond des gestes qu'il exécute[67]. Dès les premières éditions de la revue, les nouveaux exercices libres sont donc accompagnés de descriptions détaillées, où le concepteur se fait presque metteur en scène. Il y expose minutieusement chaque mouvement qu'il conçoit, en propose une interprétation, en explicite la portée symbolique ainsi que les émotions qu'il est censé éveiller. Pour le gymnaste, il ne s'agit plus de reproduire mécaniquement un enchaînement, mais de le comprendre, de l'habiter et de l'incarner pleinement. L'instructeur tchèque installé à Belgrade et figure majeur du Sokol en Serbie, František Hofman, d'insister : « chaque position et chaque mouvement a sa signification spécifique. C'est pourquoi vous devez entrer dans l'esprit de l'exercice, l'adapter à toutes les attitudes et à tous les gestes, et en les exécutant, exprimer tout ce qu'ils signifient – en bref : vous devez donner vie à [l']exercice[68] ».

[65] A. Krüger, « The masses are much more sensitive to the perfection of the whole than to any separate details' », art cit.

[66] Voir en annexe n° 6 la série de mouvements expliquées dans brochure de l'exercice libre présenté par les sokols serbes à Prague 1912.

[67] F. Hofman, « Sokolske proste vežbe » [Exercices libres sokols], *Sokolski Glasnik*, Zagreb, 1920, (année 2), n°11, p. 466.

[68] « Vežba oslobođenja i ujedinjenja. Predlog za zasebnu tačnu Sokol. Saveza S.H.S. u Pragu 1920 god. sastavio F. Hofman », [Exercice de libération et d'unification. Proposition pour la représentation individuelle de l'Union des sokols SCS à Prague en 1920, composée par F. Hofman], *Sokolski glasnik*, Zagreb, 1919 (année 1), n° 11-12, p. 458.

Ces instructions détaillées, présentées comme des abstractions, prennent même parfois la forme de véritables partitions chorégraphiques[69]. Rappelons là que la révolution que connait la danse passe également par une réforme du système de notation du mouvement, notamment avec le travail de Rudolf Laban qui élabore à cette époque un système rigoureux – la cinétographie – qui vise à produire pour les danseurs des partitions analogues à celles musicales. S'appuyant sur des principes structurels similaires à ceux de la musique, ce dispositif offre une représentation scientifiquement organisée des dynamiques corporelles dans l'espace. S'il reste, là encore, très difficile de retracer avec précision les dynamiques de transfert culturel, résultant de circulation synchroniques et non pas d'héritages, on peut néanmoins constater une évolution significative dans la manière de noter les mouvements des gymnastes qui se déroule en parallèle de cette révolution dans le monde de la danse. La notation ne se limite plus à la description des gestes et déplacements individuels, réduits à la seule silhouette du gymnaste, mais tend à représenter l'exercice comme un tout, envisagé comme un spectacle global. Elle offre ainsi une vue d'ensemble permettant d'appréhender l'effet visuel recherché, tout en intégrant la dimension symbolique des gestes individuels que chaque gymnaste est appelé à exécuter.

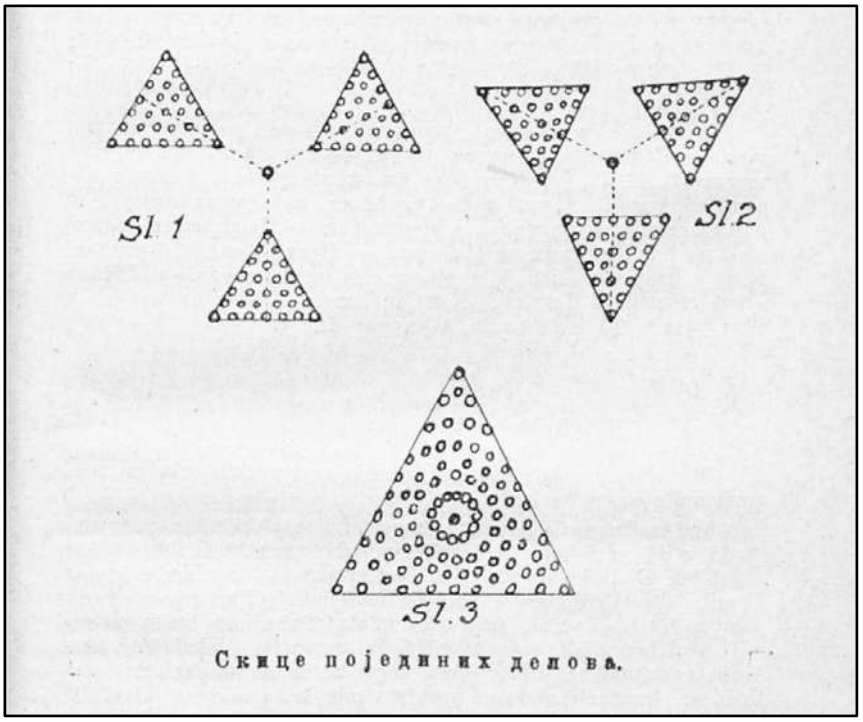


Figure 48. ***Partition de l'exercice public de B. Putniković. Sokolski Glasnik*****, 1919, n°11-12, (Détail) p. 314**

[69] Sur l'histoire des systèmes de notation du mouvement et de la danse voir Brenda M Farnell, « Movement Notation Systems » dans Peter T Daniels et William Bright (eds.), *The World's Writing Systems*, Oxford, Oxford University Press, 1996, p. 855-879 ; Ann Hutchinson Guest, « Dance Notation », *Perspecta*, 1990, vol. 26, p. 203-214.

La partition de l'exercice imaginé en 1919 par le major Božidar Putniković est un exemple de ce nouveau système de représentation ou de notation (figure 48). L'exercice représente symboliquement l'unification des Slaves du Sud à travers la mise en mouvement de trois groupes de gymnastes disposés en triangle[70]. Dans une série de mouvements simples, ces groupes se rejoignent pour former un ensemble harmonieux unique, toujours sous la configuration d'un triangle dont les côtés symbolisent la « nation aux trois noms » (*troimeni narod*). Le mouvement collectif est représenté sous la forme d'une vue aérienne verticale, et singulièrement, l'illustration du mouvement ne sert pas à représenter ce que voit le public (posté frontalement), mais offre une vue d'oiseau ou vue omnisciente permettant de donner à voir la signification symbolique de l'exercice. Faisant ainsi de la partition davantage une explication de texte illustrée de l'exercice libre conçu comme une véritable œuvre d'art[71].

L'idée que l'exercice libre puisse relever d'un art, engageant à la fois la sensibilité du spectateur et l'investissement de l'exécutant, est formulée dès 1910 par Laza Popović dans *Srpski Soko*. Il y célèbre l'exercice comme « une ode au corps, une ode à sa santé, à son harmonie et à sa perfection[72] », soulignant que sa force réside dans « son unité ininterrompue, formant un ensemble cohérent du début à la fin, s'exprimant avec une puissance totale, de sorte que le spectateur le perçoive, et que l'exécutant le ressente comme une œuvre d'art[73] ». Après 1919, cette conception trouve un écho puissant chez des instructeurs comme Stevan Žakula, qui plaide pour une réforme de l'exercice libre au sein du Sokol. Celui-ci doit, selon lui, venir complètement dépasser les autres formes d'entrainement – acrobatie, agrès, gymnastique armée – qui dominent parmi les gymnastes. Le système gymnique développé jusque-là est en effet encore largement basé sur celui développé par Miroslav Tyrš et ses successeurs tchèques. Ce sont principalement les Slovènes qui, sous l'impulsion de Viktor Murnik et Stane Vidmar – deux véritables techniciens de la gymnastique – traduisent, adaptent et développent les méthodes gymniques pour les mettre au service des sokols, d'abord slovènes, puis yougoslaves. Si la méthode comprend bien des exercices libres, pratiqués au sol sans agrès, individuellement ou en groupe, souvent accompagnés de musique et intégrant des figures acrobatiques, l'ensemble reste structuré par un vocabulaire et une discipline d'inspiration militaire. L'accent est en effet mis sur les exercices aux agrès et sur ceux réalisés avec arme – fusil, bâton ou épée – qui visent à renforcer la coordination, la précision

[70] « Sokolstvo. Vežba Major Božidar Putniković, Sarajevo », [Le Sokolisme, Exercice du major Božidar Putniković, Sarajevo], *Sokolski Glasnik,* Zagreb, 1919, (année 1), n° 11-12, p. 513-515.
[71] S. Žakula, « Dve simbolične vežbe Oslobodjenja i Ujedinjenja ». art. cit. p. 123.
[72] L. « O prostoj vežbi » [Sur l'exercice libre], *Srpski Soko*, Sremski Karlovci, 5 février 1910, (année 4), n° 8, p.159.
[73] *Ibid.*

et l'esprit de corps du gymnaste[74]. Stevan Žakula appelle à une réforme pour faire de l'exercice libre collectif le cœur expressif du Sokol. Loin des logiques de démonstration ou de compétition, il doit être pensé non comme un simple « enchaînement de mouvements », mais comme un « chant ». Žakula critique d'ailleurs les exercices du Sokol tchèque, trop mécaniques à ses yeux, porteurs de sens, mais « dépourvus d'âme[75] ». Un exercice libre, rappelle-t-il, doit mobiliser non seulement « les muscles du corps », mais aussi « tous les nerfs du cerveau, du cœur et du visage[76] ». Il exige du gymnaste une compréhension intime du geste, un engagement de « son âme » pour insuffler vie au mouvement. Il rejette les enchaînements artificiels, faits de « gestes qui se voient mais ne se comprennent pas, qui sont beaux, mais muets, qui vivent, mais ni ne parlent, ni ne chantent[77] », et appelle à reconnaître dans le concepteur d'un exercice non un simple « compilateur » (*sastavljač*), mais un véritable « artiste ».

4. La gymnastique comme un art national

Si la gymnastique peut être considérée comme un art par ceux qui redéfinissent les pratiques du sokol après le conflit mondial, elle n'est pas pour autant un art libre, abandonné à la seule expression individuelle de son créateur. Elle doit avant tout servir une finalité supérieure : celle de la nation yougoslave en quête de symboles unificateurs. En ce début de décennie 1920, de nombreux artistes acquis à l'idée yougoslave mettent en effet leur art au service de la construction nationale. Ivan Meštrović par exemple donne corps aux récits héroïques par ses sculptures monumentales[78], tandis que des compositeurs comme Josip Slavenski ou Miloje Milojević créent des variations modernes sur des thèmes folkloriques[79]. Poètes et écrivains s'impliquent aussi dans cette vague commémorative destinée à célébrer la victoire serbe, à inscrire la guerre dans la mémoire collective et à donner chair à l'idée d'une nation unifiée[80]. Nombreux sont les penseurs sokols qui, à l'instar de Stevan Žakula, considèrent la gymnastique comme susceptible de rejoindre cette entreprise mémorielle. Ils proposent de faire des exercices libres de véritables

[74] « Sokolski telovadni sestav » [Le système de culture physique sokol], *Slovenski sokol*, Ljubljana 25 janvier 1904, (année 1), n°1, p. 6-9 (suite dans les numéros suivants de la même année).

[75] S. Žakula, « Dve simbolične vežbe Oslobodjenja i Ujedinjenja ». art. cit. p. 119

[76] *Ibid.*

[77] *Ibid.*

[78] Aleksandar Ignjatović, « Images of the Nation Foreseen: Ivan Meštrović's Vidovdan Temple and Primordial Yugoslavism », *Slavic Review*, ed 2014, vol. 73, nº 4, p. 828-858. Plus largement sur l'architecture comme outil de la fabrique nationale voir Aleksandar Ignjatović, *Jugoslovenstvo u arhitekturi 1904-1941*, Beograd, Građevinska knjiga, 2007.

[79] Srđan Atanasovski, « The ideology of Yugoslav nationalism and primordial modernism in interwar music », *Muzikologija*, 2011, nº 11, p. 235-250 ; I. Vesić, « Contribution of the Yugoslav Sokol organizations to the interwar sphere of music », art cit.

[80] J.P. Newman, *Yugoslavia in the Shadow of War. Veterans and the Limits of State Building, 1903–1945*, *op. cit.*

« monuments vivants », au même titre que ceux de granit ou de marbre, érigés pour célébrer la victoire.

Stevan Žakula compare donc volontiers les gymnastes aux travailleurs de la culture, qui « prennent le relai des fusils », pour « chanter, narrer, sculpter et peindre la bataille assourdissante des canons »[81] et il voit dans l'*Exercice libre de libération et d'unification*, imaginé par František Hofman pour le slet de Prague de 1920, un exemple parfait de cette ambition qui vise à fixer la mémoire de la lutte dans l'après-guerre. Exécuté par les gymnastes à l'occasion de plusieurs *slets* yougoslaves jusqu'en 1921, cet exercice retrace en cinq mouvements le parcours héroïque de l'armée serbe pendant la Grande Guerre[82]. Pour Stevan Žakula, il contient « tant de vie, tant de courage et d'héroïsme, tant de tragédie shakespearienne, tant de vérité historique […] qu'il peut aisément être qualifié d'histoire reproduite du passé [commun] et de la lutte [commune] récente, à l'instar des poèmes de Višnjić[83] […] ou les Rukoveti[84] de Mokranjac[85] ».

Mais au-delà de sa portée symbolique, l'exercice libre est également envisagé par certains penseurs comme un véritable rituel collectif. Laza Popović est le premier à insister sur l'importance de cet aspect, appelant les concepteurs à imaginer des exercices simples, accessibles à tous, même aux non-gymnastes, afin de leur permettre de prendre part à une expérience commune. Il souligne particulièrement l'importance de transcender « la division horrible et vaine entre les exécutants et les spectateurs[86] », et de faire de l'exercice libre plus qu'un simple spectacle : une communion entre « hommes et femmes, gymnastes en uniformes, civils, soldats ou paysans[87] ». Selon certains commentateurs, cette ambition trouve une expression accomplie dans l'*Exercice de libération et d'unification* de Hofman, décrit comme une expérience de fraternité[88]. Ante Tadić, responsable de la section éducative du club sokol de Vršac, défend la portée unificatrice de l'exercice, qu'il décrit comme l'expression de la « réciprocité de l'âme slave[89] ». Il souligne l'intégration des trois hymnes nationaux – *Bože pravde* (serbe), *Lijepa naša domovino* (croate)

[81] S. Žakula, « Dve simbolične vežbe Oslobodjenja i Ujedinjenja ». art. cit. p.118-119.

[82]« Vežba oslobođenja i ujedinjenja » [Exercice de Libération et d'Unification], Sokolski Glasnik, Zagreb 1919, (année 1), n° 11-12, p. 457-473.

[83] Filip Višnjić (1767-1834) est un poète et *guslar* serbe de Bosnie, chroniqueur épique célébre des soulèvement serbes du début du XIXe siècle.

[84] Stevan Stojanović ***Mokranjac*** (1856–1914) est un compositeur serbe connu pour avoir introduit la tradition folklorique dans la musique savante. Sur « nationalisation » de la musique serbe puis yougoslave voir Melita Milin, « Les compositeurs serbes et le nationalisme musical. L'évolution des approches créatrices aux XIXe et XXe siècles », *Études balkaniques. Cahiers Pierre Belon*, 1 janvier 2006, n° 13, p. 125-144.

[85] S. Žakula, « Dve simbolične vežbe Oslobodjenja i Ujedinjenja ». art. cit. p.122

[86] Dr. Laza Popović, « VII. Češki Svesokotski Slet u Pragu g. 1920 », [VIIe Slet international tchèque à Peague en 1920], Sokolski Glasni, Zagreb (année 2), n° 8, p. 328.

[87] *Ibid.*

[88] « Vežba oslobođenja i ujedinjenja », art. cit.

[89] Ante Tadić, « Vežbe oslobođenja i ujedinjenja » [Exercices de libération et d'unification], *Sokolski Glasnik*, Zagreb, 1921 (année 3), n° 2, p. 51.

et *Naprej, zastava slave* (slovène) – ainsi que celle du chant populaire *Tamo daleko*, composé en 1916 pour commémorer la retraite de l'armée serbe mais largement repris dans l'ensemble de l'espace sud-slave[90]. Il insiste également sur le fait que l'exercice est conçu par un Tchèque et mis en musique par un Croate, Ivo Muhnić, autant d'éléments qu'il interprète comme les marques d'un projet fédérateur.

Mais surtout, l'exercice est imaginé pour réunir dans le cadre d'un évènement spectaculaire des individus porteurs de souvenirs contrastés des événements commémorés. Rappelons en effet que la Yougoslavie est le seul pays issu de la Première Guerre mondiale dont la population a combattu dans deux camps opposés – l'un victorieux, l'autre vaincu –, ce qui donne lieu à des mémoires divergentes. Comme l'a montré John Paul Newman, la politique mémorielle officielle de Belgrade tend, dès 1919, à marginaliser l'expérience des anciens soldats de l'armée austro-hongroise, au profit d'un récit unifié centré sur la victoire serbe[91]. S'il s'inscrit clairement dans le cadre de ce récit officiel, le caractère performatif de l'exercice libre – mobilisant les corps mêmes des participants – permet une forme d'appropriation inclusive. Il propose notamment aux Croates et aux Slovènes, habituellement cantonnés au rôle passif de « peuples libérés », de participer activement à leur propre libération et à tous les participants, ainsi qu'au public, de revivre l'expérience de la guerre, cette fois du même côté, dans une unité incarnée symboliquement et physiquement.

Toutefois, parallèlement à cette lecture inclusive, on observe dans le discours des penseurs sokols une inflexion idéologique progressive. Si les textes de *Sokolski Glasnik* peuvent défendre à l'origine une conception synthétique de l'identité sud-slave – soucieuse de préserver les caractéristiques fondamentales existantes de chacun – après quelques mois, il tendent de plus en plus à promouvoir une conception primordialiste de la nation yougoslave – soutenant l'idée d'une nation unie par une hérédité commune, une unité pré-schismatique qui conduit à l'effacement progressif des différences culturelles, sociales et religieuses entre les nations serbes, croates et slovènes[92]. Cette évolution se traduit institutionnellement par l'adoption du nom de « Sokol yougoslave » au lieu de « Sokol des serbes, croates et slovènes » et la création formelle d'une

[90] Sur le poids symbolique de ce chant voir Robert Hudson, « Songs of seduction: popular music and Serbian nationalism », *Patterns of Prejudice*, 1 mars 2003, vol. 37, nº 2, p. 157-176.

[91] J.P. Newman, *Yugoslavia in the Shadow of War. Veterans and the Limits of State Building, 1903–1945*, *op. cit.*

[92] La conception primordialiste de l'idée yougoslave postule une unité originelle des peuples slaves du Sud fondée sur la langue et le sang, tandis que la conception synthétique la définit comme une construction politique et culturelle à élaborer dans la modernité. Voir Jovo Bakić, *Ideologije jugoslovenstva između srpskog i hrvatskog nacionalizma: 1914-1941. : sociološko istorijska studija*, Zrenjanin, Gradska narodna biblioteka « Žarko Zrenjanin », 2004, p. 84-85.

organisation unique lors du premier congrès de l'Union des sokols yougoslaves (*Jugoslovenski sokolski savez*) organisé à Novi Sad, en juin 1919[93].

II. L'Union des sokols yougoslaves : une organisation centralisée et hiérarchisée

1. Le Sokol est certes un « corps », mais tout part de la « tête »

C'est à l'occasion de son premier congrès, organisé en juin 1919 à Novi Sad, que l'Union des sokols yougoslaves pose les bases de son fonctionnement. Articulé autour de cérémonies commémoratives et d'assemblées délibératives, l'évènement a pour objectif de définir le champ d'action de la nouvelle organisation. Il est surtout imaginé comme une tentative d'instaurer un fonctionnement « démocratique », s'appuyant sur la participation de toutes les instances dans la composition d'un règlement intérieur et l'élection de ses représentants. Pourtant, les limites de cette promesse apparaissent dès l'adoption du premier Projet de Constitution (*Nacrt Sokolskog Ustava Jugoslovenskoga Sokolstva*) qui consacre une structure organisationnelle pyramidale. Le Sokol yougoslave est conçu comme une organisation « parapluie », articulée en trois niveaux : national – l'Union –, régional – les districts – et local – les clubs –, à la centralisation revendiquée et théorisée. Ante Brozović, secrétaire de l'Union entre 1924 et 1934, défend ainsi l'idée d'un mouvement « organique », dans lequel chaque partie œuvre au service de l'ensemble, sous la direction d'un centre unique – du haut vers le bas[94]. L'Union y incarne la « tête » d'un « corps vivant », motrice et souveraine, orientant l'action des autres échelons, comparés à autant de bras et de jambes. À rebours de la période d'avant-guerre, marquée par une autonomie des initiatives locales, Ante Brozović insiste : « tout vient désormais d'en haut, c'est-à-dire de l'Union, vers les districts, puis à travers eux, vers les clubs[95] ».

Par l'intermédiaire de son conseil d'administration – composé d'un Président, d'un trésorier, d'un secrétaire, de vice-présidents et d'adjoints, ainsi que de membres – élu chaque année, l'Union a pour mission de diriger l'organisation, de défendre ses intérêts auprès des autorités étatiques et de représenter le mouvement des sokols yougoslaves sur la scène internationale. Juste en dessous de cette instance centrale se trouvent les districts (*župe*). Également dotés d'un conseil d'administration élu, ils sont chargés d'administrer le Sokol à

[93] « Druga svečana sednica sokolskoga sabora Srba, Hrvata i Slovenaca 30.VI.1919. Zapisnik » art. cit. p. 307.
[94] Ante Brozović, « Uoči župskih skupština », [À la veille des assemblées de districts], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 31 janvier 1927, (année 9), n°, 2, p. 14-15.
[95] *Ibid.*

l'échelle régionale. Pour accompagner la nouvelle architecture du mouvement, l'assemblée générale de l'Union adopte, lors du congrès de Novi Sad, un redécoupage du territoire en 33 districts (puis 25 à partir de 1930). Celui-ci répond à une double exigence : « briser les frontières tribales tout en satisfaisant aux nécessités militaires, économiques et de circulation[96] ». Il remplit ainsi une fonction à la fois symbolique – en cherchant à effacer les clivages nationaux et régionaux hérités, et pratique – en facilitant l'administration d'un mouvement implanté dans un pays aux infrastructures inégalement développées[97].

Enfin, à la base de la pyramide se trouve le club (*društvo*), cellule fondamentale de l'organisation. Implantés dans une commune, un village ou un quartier urbain, les clubs rassemblent de quelques dizaines à plus d'une centaine de membres. En milieu rural, ils sont fréquemment subdivisés en troupes (*čete*), de petits groupements chargés notamment de missions d'éducation populaire auprès des populations paysannes. Si la fondation des clubs relève à l'origine d'initiatives locales, leur autonomie devient plus restreinte dans le cadre du nouveau Sokol unifié. Ils sont désormais soumis aux directives de l'Union et aux injonctions des districts, qui peuvent aller jusqu'à intervenir directement dans la composition de leur conseil d'administration[98]. Celui-ci doit être composé de sept à douze membres âgés d'au moins 21 ans et se diviser en comités chargés de superviser les différentes branches d'activité – éducation physique, activités culturelles, etc. Les clubs ont également l'obligation de disposer d'un lieu d'entraînement – idéalement une *sokolana* –, dont la construction doit recevoir l'aval préalable du « service de construction » de l'Union[99]. Mais surtout, le congrès de Novi Sad acte la dissolution de l'ensemble des clubs préexistants, et la disparition de l'attribut « tribal » – serbe, croate ou slovène – dans leur dénomination. L'intégration de ces nouveaux clubs simplement « yougoslaves » à la nouvelle structure unifiée, marquant ainsi une rupture institutionnelle majeure.

On constate pourtant une forte disparité dans la répartition des clubs sur le territoire, reflétant les héritages différenciés de la gymnastique associative à l'échelle de la Yougoslavie. Le nombre exact de clubs actifs en juin 1919 demeure inconnu, en raison de données statistiques lacunaires et de la faible remontée d'informations depuis les échelons locaux. Toutefois, au début des années 1920, l'Union revendique un réseau dense de plus de 400 clubs, regroupant environ 75 000 membres, mais avec une implantation très inégale sur le territoire du Royaume encore en

[96] « Druga svečana sednica sokolskoga sabora Srba, Hrvata i Slovenaca ». art. cit. p. 311.
[97] Voir carte n° 11 en annexe.
[98] A. Borozović, « Uoči župskih skupština », art. cit.
[99] Starešinstvo JSS « Svim župama i društvima » [À tous les districts et les clubs], *Sokolski glasnik*, Ljubljana, 30 avril 1925, (année 7), n° 8, p. 61-62.

héritage de l'implantation du mouvement[100]. La Slovénie, où la gymnastique associative apparait dès les années 1870, possède en 1923 plus de 130 clubs[101]. Plus largement les anciens territoires austro-hongrois sont largement représentés, notamment la Croatie-Slavonie où les grandes villes comme Zagreb, Osijek ou Bjelovar sont des centres sokols importants. En revanche, à la même période, la Serbie centrale, le Monténégro et surtout, la « Serbie du sud » – Kosovo et Macédoine – ne comptent ensemble qu'une cinquantaine de clubs, principalement implantés dans les grandes villes de ces régions.

Belgrade excepté, les premiers des clubs de Serbie et du Monténégro apparaissent dans la première décennie du XXe siècle, fondés à l'initiative d'acteurs locaux et de notables influents, parfois avec le concours d'instructeurs tchèques envoyés en appui, témoignant d'un enracinement relativement autonome du mouvement. Ainsi, Cetinje, la capitale du petit royaume monténégrin, voit la création d'un premier club en 1906[102], à la suite de la visite des gymnastes tchèques mentionnée dans le chapitre précédent, la deuxième ville, Podgorica, en fonde un à son tour en 1907[103], tandis que Kragujevac, grande ville de la région de Šumadija en Serbie centrale, accueille son premier club en 1908[104]. La situation est en revanche différente dans les territoires de Macédoine et du Kosovo, où le mouvement Sokol se développe dans un cadre plus informel et surtout, sous influence directe de Belgrade. On y trouve bien, dès avant les guerres balkaniques, quelques initiatives locales – comme la société Dušan Silni fondée à Kumanovo en 1907[105], par le jeune insurgé Jovan Dovezenski Stanojković (1873-1935), ou encore des associations informelles nées après la Révolution des Jeunes-Turcs à Prizren (1909)[106], puis à Mitrovica, Tetovo, Prishtina et Skopje dès 1910[107] – mais leur portée demeure limitée. Ce n'est qu'après l'annexion de 1913 par le Royaume de Serbie que la pratique gymnique se diffuse plus largement sous l'impulsion du ministre de l'Éducation Ljubomir Jovanović – lui-même sokol – qui envoie des instructeurs tchèques et belgradois dans les lycées nouvellement créés à Bitola, Skopje, Kumanovo ou Tetovo[108]. La région conquise à l'Empire ottoman fait en effet, l'objet d'un intérêt particulier de la part du Sokol qui se joint là, très à tôt, à l'entreprise de colonisation et de *serbisation* menée par

[100] « Statistički pregled jugo sokol saveza po stanju oktobra 1923 » [Aperçu statistique de l'Union des sokols yougoslaves à la date d'octobre 1923], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1923, (année 5), n° 11-12, p. 382.
[101] *Ibid.*
[102] « Župa Cetinje » [District Cetinje], *Sokolski glasnik*, Ljubljana, 1er juillet 1929, (année 11), n° 13, p. 11.
[103] « Osvećenje doma u Podgorici » [Inauguration du foyer à Podgorica], *Sokolski glasnik*, Belgrade, 7 décembre 1939, (année 10), n° 49, p. 5.
[104] R, « Sokolsko veče u Kragujevcu » [Soirée sokole à Kragujevac], *Sokolski vjesnik župe zagrebačke*, Zagreb, septembre-octobre 1924, (année 3), n° 9-10, p. 280-282.
[105] « Pogled na desetogodišnji razvoj sokolstva u Južnoj Srbiji » [Aperçu du développement décennal du mouvement Sokol en Serbie du Sud], *Soko na Vardaru,* Skopje, juillet 1933, (année 1), n° 7, p. 59.
[106] *Ibid.*
[107] *Ibid.*
[108] *Ibid.*

l'État serbe[109]. Aussi, les clubs y sont principalement créés à l'initiative d'acteurs envoyés de Belgrade, comme des fonctionnaires installés dans le cadre des politiques d'intégration administrative et culturelle[110]. Après 1918, cette orientation se renforce, avec une collaboration active entre l'Union des sokols yougoslaves et l'État, notamment dans le district de Skopje[111], qui compte vers 1923 plus de treize sociétés et une dizaine de bibliothèques sokols soutenues par le ministère de l'Éducation[112]. L'État central finance aussi directement leurs infrastructures – par exemple la construction de la première *sokolana* de Skopje, est subventionnée à hauteur de 100 000 dinars par le ministère des Finances[113], faisant du Sokol un instrument privilégié de la présence étatique et « nationale » serbe dans les nouveaux territoires du Sud.

Mais au-delà du cas de cette région, pour comprendre la centralisation de l'Union et son mode de fonctionnement vertical, on peut examiner le cas du district de Mostar qui en est une illustration particulièrement nette. En concertation avec les dirigeants des deux clubs historiques – serbe et croate – de la ville, qui fusionnent en 1920, l'Union encourage la création d'un district élargi regroupant non seulement l'Herzégovine, mais aussi la Dalmatie méridionale – incluant la région de Dubrovnik, la péninsule de Pelješac, les îles de Korčula et de Mljet, ainsi que la baie de Kotor – et, à titre provisoire, le Monténégro[114]. Avant la guerre, ces territoires relevaient de structures fédératives distinctes : le Sokol serbe de Bosnie-Herzégovine, les districts de Višević et de Gundulić affiliés au Sokol croate, le Sokol serbe du Littoral, et, pour le Monténégro, le Sokol serbe de Cetinje. Ce redécoupage regroupe ainsi des territoires issus de trois entités politiques antérieures – le Royaume de Dalmatie qui fait partie intégrante de l'Autriche-Hongrie, le Condominium de Bosnie-Herzégovine également habsbourgeois et le Royaume du Monténégro – peuplés de communautés aux identités ethniques hétérogènes : Croates, Serbes, Monténégrins, Musulmans (pas encore désignés comme Bosniaques), ainsi que des minorités italiennes et albanaises. Il associe également des régions culturellement et géographiquement contrastées, allant des montagnes karstiques de l'intérieur aux rivages et archipels adriatiques du littoral.

[109]« Sokolstvo Južne Srbije » [Le sokolisme de la Serbie du Sud], *Sokolski vjesnik župe zagrebačke*, Zagreb, février-mars 1924, (année 3), n° 2-3, p. 20.

[110] Sur le Sokol en Macédoine et Kosovo voir V. Jovanović, « Sport as an Instrument of Yugoslav National Policy in Macedonia 1918-41 », art cit.

[111] « Obnova sokolskih društava u južnoj Srbiji », [Refondation des sociétés Sokol en Serbie du Sud], *Sokolski vjesnik župe zagrebačk*e, Zagreb, janvier 1924 (année 3), n°1, p. 18-19.

[112] « Sokolska hronika » [Chronique sokole], *Sokolski vjesnik župe zagrebačke*, Zagreb, décembre 1923, (année 2), n°3, p. 55.

[113] « Sokolski pokret i statistika u Južnoj Srbiji, [Le mouvement Sokol et la statistique en Serbie du Sud], *Sokolski vjesnik župe zagrebačke*, Zagreb, août-septembre 1925 (année 4), n° 8-9, p. 183.

[114] C'est le nouveau club de Mostar – fusion des clubs serbe et croate préexistants – qui inaugure la création du district qui devient le 9 juin 1925, le district Aleksa Šantić. « Sokolska župa uy Mostaru » [District sokol de Mostar], Sokolski Glasnik, Zagreb 1920, (année 2), n° 5, p. 204-206.

L'objectif poursuivi est de consolider une zone frontalière historiquement convoitée par les puissances voisines – l'Autriche-Hongrie avant 1918, mais désormais surtout l'Italie, qui revendique toujours une partie du littoral dalmate et contrôle encore l'île de Lastovo. Mais également de répondre à des considérations sociales, visant à rassembler des territoires autour de problématiques jugées comparables. En effet, ces régions sont toutes confrontées à la rareté des terres agricoles et à l'enclavement, et, à l'exception des deux pôles urbains que sont Mostar et Dubrovnik – centres d'une bourgeoisie marchande influente – les populations locales sont majoritairement pauvres et sous-alimentées. Dans ce contexte, l'Union entend faire du district de Mostar à la fois un acteur de la défense nationale et un levier de la modernisation sociale.

Tout d'abord, il se présente comme un rempart contre l'irrédentisme italien, en s'engageant publiquement d'abord contre le traité de Rapallo, signé le 12 novembre 1920 entre le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes et l'Italie, qui entérine la perte de Rijeka et d'une partie du littoral dalmate, au profit de l'Italie. De nombreux dirigeants sokols dénoncent ainsi la cession des « terres yougoslaves » et participent à l'agitation politique[115]. Et quelques années plus tard, ils s'opposent avec la même vigueur aux discussions autour du traité Nettuno et sa ratification 1928 – accords économiques et frontaliers conclus entre Belgrade et Rome pour apaiser les tensions bilatérales et autorisant les déplacements des Italiens en territoires yougoslaves[116].

Ensuite, le Sokol investit massivement dans les campagnes de la région, à travers notamment la création, dans les petites localité isolées, de *čete,* des sections locales rurales. L'Herzégovine devient même un laboratoire d'expérimentation pour la mise en œuvre de programmes du « Sokol à la campagne », sous la forme d'un ensemble d'initiatives sociales orientées vers l'éducation populaire, l'économie domestique, l'hygiène, ou encore la valorisation des productions locales à travers expositions, faisant de ces activités une sorte d'école du vivre[117]. Ces programmes suscitent une production importante de publications et un fort investissement intellectuel de la part des dirigeants locaux et des « penseurs » du mouvement, témoignant d'une

[115] « Za neoslobođenu braću, Fašistički napad na Goricu » [Pour nos frères non libérés. Attaque fasciste sur Gorizia], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 15 novembre 1926, (année 8), n° 21-22, p. 205 ; Joso Defrančeski, « Rapallo 12. XI. 1920 - 12. XI. 1928. », *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 15 novembre 1928, (année 10), n° 22, p. 135.

[116] « Neptunske konvencije. Protest Sokolstva », [Le traité de Nettuno. Manifestation du Sokol], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 30 juin 1936, (année 8), n° 12, p. 125 ; ; « Dalmaciji se spremaju teški dani… » [La Dalmatie se prépare à des jours difficiles], *Soko na Jadranu* Split 1926 (année 1), n°3, p. 1. « Nettunske konvencije i Sokolstvo » [Le Traité de Nettuno et le Sokol], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 1er septembre 1928, (année 10), n° 17, p. 103.

[117] Tout au long de l'année 1928, *Sokolski Glasnik* diffuse régulièrement des appels à l'État à adresser le problème de la famine et de la pauvreté en Herzégovine, Dalmatie et Monténégro. Voir par exemple l'éditorial du 15 février. Sokolski Glasnik, Ljubljana 15 février 1928, (année 10), n° 4, p. 21. L'Union, et le district de Mostar publient régumièrement un nombre e rapports, d'analyses rétrospectives et de plans de travail consacrés à son engagement dans les campagnes, notamment en Herzégovine. Voir *Sokolsko selo. Cilj, sredstva i metodi*, [La campagne sokole. But, moyens et méthodes] Sarajevo, Izdranja sokolske župe Mostar, Štamparija 'Bosanska pošta', 1934.

réelle volonté des dirigeants du district de s'adapter à la spécificité régionale[118]. Toutefois, la mise en pratique de ces ambitions demeure partielle, la réception souvent mitigée parmi les populations rurales et l'impact réel du Sokol sur la transformation des conditions de vie rurales, très limité.

Confronté à la nécessité d'organiser un territoire unifié à partir de structures hétérogènes et avec l'ambition de moderniser des régions peu développées, le Sokol se heurte ici aux mêmes défis que l'État yougoslave, qui adopte en 1922 un redécoupage du Royaume en 33 régions administratives (*oblasti*), conçu pour dépasser et dynamiser les anciennes divisions territoriales[119]. Si la logique d'intégration est similaire, le découpage des districts sokols ne se superpose pas à celui de l'administration étatique, la configuration reposant avant tout sur la densité et la répartition du tissu associatif, selon une logique pragmatique généralement fondée sur le maillage des clubs existants[120]. Néanmoins, à l'image de l'État central confronté à des obstacles majeurs à son projet d'unification – qu'il s'agisse de l'insuffisance des infrastructures, des écarts de développement économique ou des incompréhensions culturelles persistantes entre régions[121] – le Sokol voit son ambition intégratrice mise en échec par plusieurs facteurs : le manque de communication entre les instances, en partie lié aux faibles connexions, l'enracinement des traditions locales, et la diversité culturelle marquée de certains districts mal intégré. Le tout limitant la portée du projet fédérateur.

2. Manque de représentativité au sommet de l'organisation

Au-delà de la centralité de l'architecture organisationnelle, la composition du conseil d'administration de l'Union « élu » pendant le congrès dévoile un réel manque de représentativité. Si le procès-verbal de l'assemblée fait mention d'une « élection » (*biranje*), il s'agit en réalité davantage d'une cooptation. C'est le comité d'organisation du congrès qui choisit trois membres – le « Dr » Riko Fuks, Voja Živanović et le « Dr. » Grga Angjelinović – chacun chargé d'élire trois sokols parmi les anciennes fédérations nationales pour composer le nouveau conseil.

[118] « Župa Mostar », [District de Mostar] ***Sokolski glasnik***, Ljubljana, 1er juillet 1929, (année 11), n° 13, p. 12 ; Mahmud Konjhodžić (Ljubuški), « Sokolski rad u hercegovačkim selima », [Le travail du Sokol dans les campagnes de Herzégovine] ***Sokolski glasnik***, Ljubljana, 1er avril 1930, (année 1), n°. 6, p. 3. ; St. Ž., « Sokolstvo na selu », [Le Sokol à la campagne] ***Sokolski glasnik***, Ljubljana, 29 mars 1935, (année 5), n°. 14, p. 2. ; Prof. Bruno Marčić, « Naš ulazak u selo » [Notre entrée à la campagne], ***Sokolski glasnik***, Ljubljana, 1er janvier 1936, (année 6), n° 1, p. 5 ; « Sokolski rad na selu », [Le travail di Sokol à la campagne] ***Sokolski glasnik***, Ljubljana, 12 avril 1935, (année 5), n° 16. P. 3 ; Dr. Laza Popović, « Sokolstvo na selu » [Le sokolisme à la campagne] ***Sokolski glasnik***, Ljubljana, 15 novembre 1935, (année 5), n° 43, p. 1.

[119] Voir carte n° 9, de la division administrative en *oblasts* en annexe.

[120] Voir carte n°11 en annexe.

[121] John R. Lampe, *Yugoslavia as History: Twice There Was a Country*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 145-154.

Les délégués présents approuvent leur décision sans débat et à l'unanimité, faisant de cette « élection » une simple attribution de rôles[122]. Les élus sont presque tous connus pour leur engagement précédent à la guerre, et on veille à respecter un équilibre national en choisissant un membre slovène, un Croate et un Serbe à tous les niveaux de responsabilité. Ainsi, aux côtés du Slovène Oražen nommé président, on place à la vice-présidence le scout serbe, Miloš Popović et le Croate Lazar Car. Il en va de même pour la partie technique, avec le gymnaste slovène Vidmar, le Croate Mahorić ainsi que l'instructeur Tchèque zagrebois Fanta (František) Hofman.

Malgré cet équilibre « national » affiché, la composition du premier conseil d'administration révèle en réalité les inégalités structurelles inhérentes au Sokol yougoslave. Tout d'abord, on observe une division territoriale – qui peut également être lue comme une fracture culturelle – avec une nette domination des membres issus des anciens territoires, tandis que les régions méridionales du Royaume sont largement sous-représentées. Seuls quelques membres originaires de Serbie y siègent, et aucun représentant ne provient des anciens territoires ottomans du Kosovo et de la Macédoine qui est pourtant un territoire certes où la gymnastique est récente mais très dynamique en matière de création de club. Néanmoins, ces acteurs restent durablement exclus des instances dirigeantes de l'Union des sokols yougoslaves, où leur expérience est largement marginalisée.

Ensuite, bien que les idéologues insistent régulièrement sur la mobilisation massive des femmes, aucune place ne leur est faite au sein de l'Union avant 1926, lorsque la Slovène Elza Skalar intègre le conseil d'administration[123]. En 1922, lorsque la « sœur » Jovanović, membre du club Matica de Belgrade, réclame, au nom de la démocratie interne, l'élection d'une représentante des *sokolicas*, elle se heurte à une fin de non-recevoir[124]. L'instructeur Viktor Murnik de Ljubljana mobilise également un argument « démocratique » pour lui opposer que, toutes les sections féminines locales ne disposant pas encore de structures de représentation, une telle élection serait « irrégulière » et « non conforme aux statuts fédéraux ». Aussi, si les femmes sont parfois sollicitées pour occuper des fonctions organisationnelles – notamment dans l'encadrement des jeunes filles ou, comme le veut la tradition, lors des *slets* – leur présence demeure largement marginale au sein des instances décisionnelles. Cette exclusion des femmes au sein des instances dirigeantes associatives n'est toutefois pas propre au Sokol. Comme le montre Fabio Giomi avec l'association culturelle musulmane Gajret active en Bosnie-Herzégovine à la même époque, il est

[122] « Prvi dan sokolskog Sabora », art. cit, p. 314-315.

[123] Elza Skalar, « Sestre na delo! » [Sœurs à l'œuvre !], *Sokolski glasnik*, Ljubljana, 27 septembre 1935, (année 5), n° 36, p. 2.

[124] « Zapisnik III. glavne skupščine Jugoslov. Sokolskega Saveza, dne 29. oktobra 1922. v Zagrebu. (Saborska dvorana) » [Procès-verbal de la IIIe assemblée générale de l'Union sokol yougoslave, le 29 octobre 1922 à Zagreb (Salle du Sabor / salle du Parlement)], *Sokolski Glasnik*, Zagreb, 1922, (année 4), n° 12, p. 424

courant que des organisations prônant l'émancipation des femmes leur laissent peu d'espace pour s'exprimer. Selon Fabio Giomi, cette contradiction révèle davantage la volonté de ces structures de « promouvoir la visibilité des femmes », que de défendre une « véritable égalité » entre les sexes[125].

Il en va de même pour les jeunes, totalement absents des instances dirigeantes où aucune voix ne défend leurs intérêts ni ne porte leurs aspirations, alors même qu'ils représentent, dès le début des années 1920, plus d'un tiers des effectifs de l'organisation. Certains idéologues, à l'instar de Laza Popović, avaient pourtant envisagé de leur accorder une certaine autonomie. Mais ces propositions restent sans suite, les statuts finissant par entériner une exclusion formelle et les adolescents et les enfants ne jouissent pas le statut de membre à part entière, celui-ci étant réservé aux adultes de plus de 21 ans. Cette hiérarchie générationnelle est caractéristique des structures associatives dédiées aux jeunes durant l'entre-deux-guerres, où les organisations se conçoivent davantage comme des institutions « pour » les jeunes (*for youth*) que comme des structures « de » jeunes (*of youth*) – selon la distinction établie par Oded Heilbronner dans son analyse des mutations des mouvements de jeunesse et de la culture de jeunes au XXe siècle[126]. Nous reviendrons en détail sur ce point dans le dernier chapitre, retenons néanmoins que cette exclusion institutionnelle cantonne les enfants et les adolescents à une position subordonnée, leur laissant très peu d'espace pour prendre des initiatives ou influencer les décisions « démocratiques » au sein du mouvement.

Enfin même entre les hommes, le conseil de l'Union révèle une profonde inégalité sociale. Ses membres appartiennent en grande majorité aux élites : hommes instruits, titulaires de diplômes prestigieux, issus de milieux urbains, ils exercent des professions valorisées telles que médecins, professeurs ou avocats, et bénéficient d'une forte mobilité géographique. Nombre d'entre eux disposent d'un capital social élevé, figures locales influentes, certains occupent, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, des fonctions politiques majeures, siégeant dans des parlements régionaux ou même à la *Skupština*[127]. Cette sociologie tranche nettement avec celle de la majorité des membres du Sokol, issus de milieux plus modestes – petits fonctionnaires, instituteurs, commerçants ou artisans[128]. L'écart entre ces deux groupes ne réside pas seulement

[125] F. Giomi, *Making Muslim Women European*, *op. cit.*, p. 134.

[126] Oded Heilbronner, « From a Culture for Youth to a Culture of Youth: Recent Trends in the Historiography of Western Youth Cultures », *Contemporary European History*, novembre 2008, vol. 17, n° 4, p. 575-591.

[127] Parmi les membres du premier conseil d'admistration, Riko fuks, par exemple, devient député et membre du gouvernement de Bogoljub Jevtić en 1934,

[128] Données statistiques de 1923 sur la sociologie des membres : sur 100 membres, 6 sont des ouvriers, 9 des agriculteurs, 5 des enseignants, 9 des étudiants, 11 des commerçants, 12 des artisans, 19 des employés de diverses catégories, publiques et privées, 2 des militaires, 5 des diplômés universitaires, 4 des assistants commerciaux, 5 des assistants artisans, 1 un prêtre et 12 des particuliers. « Poročilo statističnega odseka za leto 1923 » [Rapport de la section statistique pour l'année

dans le capital social, mais également dans le capital économique, les postes dirigeants restant largement réservés aux plus aisés. On peut citer, parmi d'autres, le cas du vice-président Đura Paunković (1877-1938) [129], également président de l'Union des sociétés d'assurance de Yougoslavie (*Savez osiguravajućih društava u Kraljevini Jugoslaviji*) et directeur de la plus importante compagnie d'assurance du pays, Rosija Fonsier, dont les annonces publicitaires paraissent régulièrement dans les pages du *Sokolski Glasnik*[130].

Ce type de distinction sociale au sein d'une structure associative n'est pas propre au Sokol. De nombreuses associations à but caritatif ou orientées vers la massification présentent également une hiérarchie sociale entre les membres et les dirigeants[131]. Ce phénomène ne se limite d'ailleurs ni à la Yougoslavie, ni à la période de l'entre-deux-guerres. Dans une étude approfondie de la sociabilité à Villefranche-sur-Saône, ville de province française à la riche culture associative dans les années 1970[132], le sociologue Michel Bozon observe que dans la plupart des associations sur lesquelles il a enquêté sur ce territoire, la nature de l'engagement dépend souvent du capital social des membres et que les postes à responsabilité sont essentiellement occupés par des membres issus « des couches moyennes ou supérieures disposant d'un capital économique important[133] ». Il est toutefois intéressant de noter qu'au sein du Sokol, une organisation qui prône pourtant un caractère « démocratique » et l'égalité de statut entre tous ses membres, cette division s'impose également.

3. Des membres « du haut » et des membres « du bas »

Cette inégalité formelle esquisse les contours de deux formes distinctes d'engagement au sein de l'Union des sokols yougoslaves. Bien que ces distinctions ne soient jamais explicitement mentionnées dans les statuts de l'organisation – qui, au contraire, proclament l'égalité de tous les membres et imposent le tutoiement réglementaire comme signe d'horizontalité, elles apparaissent clairement à travers les sources visuelles. Les photographies, produites en grand nombre par le

1923], dans le Rapport du secrétaire à l'assemblée générale de l'Union Sokol yougoslave, le 23 mars 1924, annexé à *Sokolski Glasnik,* Ljubljana 31 décembre 1924, (année 6), n° 24, p. 6. (de l'annexe p. 2)

[129] « Bratu Đuri paunkoviću » [Au frère Đura paunković], *Sokolski glasnik*, Ljubljana, 20 décembre 1935, (année 5), n° 48, p. 2

[130] « Rosija-fonsiier društvo za osiguranje i reosiguranje u beogradu » [Rosija-fonsijer, société d'assurance et de réassurance à Belgrade], *Narodno blagostanje, dodatak adanaliza bilasan,* belgrade, 20 mai 1939 (année 11), p. 77-79 ;

[131] Voir F. Giomi et S. Petrungaro, « Voluntary associations, state and gender in interwar Yugoslavia. An introduction », art cit.

[132] Michel Bozon, *Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province : La mise en scène des différences*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1984.

[133] Michel Bozon, « Chapitre VI. Associations et capital social » dans Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province : La mise en scène des différences, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1984, p. 171-217.

Sokol yougoslave, illustrent en effet des représentations différenciées de ses membres. D'un côté, les membres dits « ordinaires » ou « réguliers » (*redovni članovi*) sont saisis dans des clichés collectifs, vêtus de simples tricots de gymnastique, incarnant le groupe davantage que l'individu – des corps porteurs d'une idée collective plutôt que des figures singulières. De l'autre, les dirigeants sont généralement mis en valeur par la pratique récurrente du portrait individuel – outil de distinction sociale[134] – accompagnant souvent des biographies détaillées, publiées à l'occasion d'anniversaires ou de décès, qui leur confèrent une visibilité et une individualité accrues[135]. Cette distinction visuelle est également renforcée par les codes vestimentaires : alors que les dirigeants sont presque toujours représentés en costume sokol de cérémonie – que ce soit dans les portraits occasionnels ou lors des événements publics, ils ne sont que très rarement photographiés en tenue d'entraînement, à l'exception notable des responsables de la section d'éducation physique. Ce contraste vestimentaire souligne leur statut hiérarchique supérieur au sein de l'organisation.

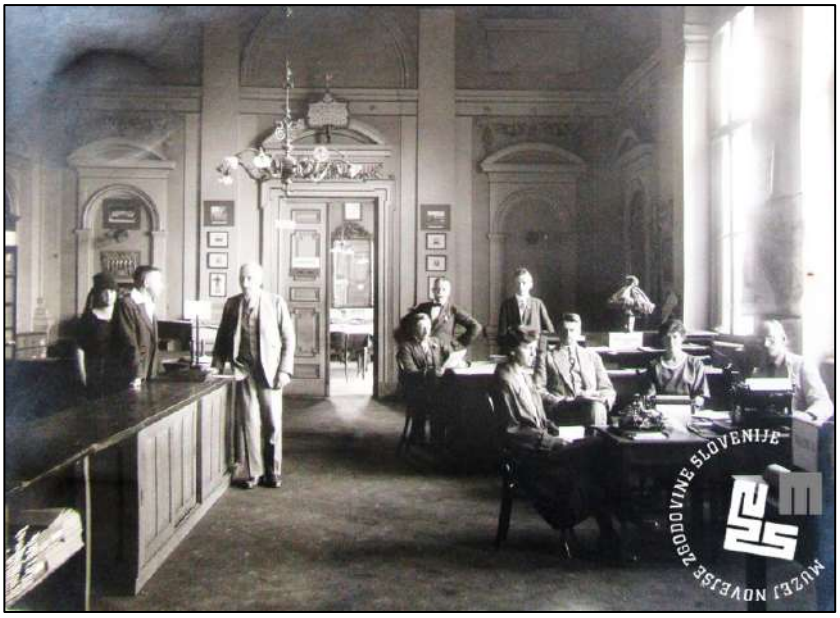


Figure 49. ***Représentants du comité de construction du premier slet de l'Union des sokols yougoslaves dans le bureau du Sokol, Narodni dom.*** **Ljubljana, 1922. Muzej Novejše zgodovine Slovenije. (SO- 474).**

Les sources visuelles fournissent également des informations précieuses sur la répartition des activités entre les deux catégories de membres. D'un côté, les photographies montrent les membres « ordinaires » s'entraînant à la gymnastique, en pleine pratique corporelle. De l'autre, les dirigeants apparaissent dans des rôles d'organisation et de direction, on les voit s'occuper de la

[134] Manuel Charpy, « La bourgeoisie en portrait. Albums familiaux de photographies des années 1860-1914 », *Revue d'histoire du XIXe siècle. Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle*, 1 juin 2007, nº 34, p. 147-163.

[135] Voir images en annexe n°7.

logistique des événements publics, rédiger des textes programmatiques ou prononcer des discours lors d'assemblées solennelles. Ces représentations insistent sur la dimension « intellectuelle » de leur fonction, les montrant souvent un livre ou des papiers à la main, symboles de leur rôle dans l'encadrement idéologique et administratif du mouvement. Une photographie issue des collections du Sokol, conservée au Musée d'Histoire contemporaine de Slovénie, illustre de manière frappante cette mise en scène (figure 49).

Elle documente une réunion du comité d'organisation du premier *slet* de l'Union des sokols yougoslaves, qui s'est tenu à Ljubljana en août 1922. On y voit des hommes et des femmes concentrés sur leur tâche, entourés de machines à écrire, de carnets, de journaux et de documents : autant d'attributs du travail administratif et logistique. La composition de l'image, qui capture le groupe en pleine activité, projette une impression de spontanéité – un instant « saisi sur le vif » – et participe à la construction d'un discours de légitimation. L'environnement photographié – une pièce élégante aux plafonds hauts, meublée de bureaux et ornée de tableaux – renforce encore cette impression de sérieux et de prestige. En 1922, ces bureaux se situent encore dans l'enceinte du *Narodni dom*, où se tiennent les réunions de l'Union avant la construction, en 1926, de la *sokolana* du club de Ljubljana, à Tabor. Bien que certains membres prennent la pose, l'image donne à voir les « coulisses » du Sokol et se présente comme un témoignage visuel de l'engagement des responsables dont le travail administratif se dévoile là comme essentiel au bon fonctionnement de l'organisation.

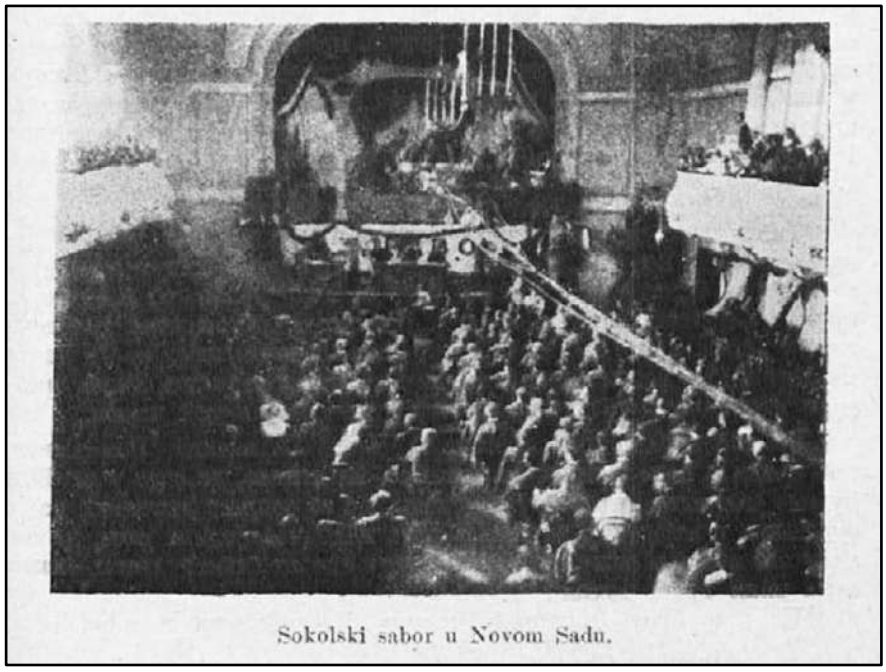


Figure 50. *Congrès de l'Union des sokols yougoslaves.* Novi Sad, 1919. Sokolski Glasnik, Zagreb 1919, n° 8-9-10, (détail) p. 28.

Même lorsque les images montrent ces deux groupes côte à côte, elles laissent transparaître une hiérarchie implicite. Cela apparaît clairement dans la mise en scène des événements organisés par le Sokol, dès l'assemblée inaugurale du congrès de Novi Sad, tenue dans la salle de bal de l'hôtel – opportunément nommé *Sloboda* (Liberté). La photographie illustrant le compte rendu de cette rencontre, publiée dans *Sokolski Glasnik* dévoile une salle richement décorée, divisée en trois espaces distincts : une galerie supérieure, réservée à un public de curieux, un parterre occupé par environ 570 délégués venus de l'ensemble du territoire, et enfin une estrade surélevée où siègent, derrière une table solennellement dressée, les membres investis de responsabilités au sein de l'Union (figure 50). Dès ce premier rassemblement, un rapport asymétrique s'installe : d'un côté, les membres délégués, assis dans l'auditoire, écoutent passivement les discours prescriptifs émanant du comité d'organisation ; de l'autre, les dirigeants, situés en hauteur, incarnent l'autorité. La disposition de l'espace – marquée par une séparation nette entre la scène et l'auditoire – matérialise une distinction entre les cadres dirigeants et les membres des échelons inférieurs, soulignant ainsi la hiérarchie qui structure l'organisation.



Figure 51. ***Assemblée générale du district sokol de Belgrade, 1930*****. IAB, Fonds de la famille Glavinić. (IAB 199 K22 3 8 17 34)**

Cette scénographie de séparation observée à Novi Sad se maintient tout au long de la période de l'entre-deux-guerres, comme en témoigne une photographie de 1932 tirée des archives privées de Milan Glavinić, membre du conseil du district de Belgrade (figure 51). Elle montre une assemblée du club Matica de Belgrade, où l'espace est à nouveau strictement divisé : les dirigeants en uniforme dominent la scène, tandis que le public – des hommes, femmes et enfants en tenue

civile – écoute sagement. Parmi les figures visibles sur l'estrade, on reconnaît Đura Paunković, Engelbert Gangl, président de l'Union, Lujo Lovrić, président de l'Association des volontaires de guerre, et Ivan Ribar, membre du conseil d'administration du district de Belgrade. L'image suggère la persistance d'une asymétrie statutaire : les cadres en position surélevée, porteurs d'une parole prescriptive, font face à un auditoire passif, renvoyé à un rôle de réception. La posture dynamique d'Ivan Ribar, sa main saisie en mouvement par l'objectif, renforçant même cette position d'autorité dans la prise de parole.

La division spatiale entre les membres ne se limite pas aux seules assemblées solennelles. Selon Vojislav Bogićević, membre du club de Tuzla et contributeur régulier de *Sokolski Glasnik*, elle se manifeste également à l'occasion des rassemblements plus informels. Dans une chronique parue en 1928 et intitulée *Viši i niži* (« Les membres du haut et les membres du bas »)[136], il s'indigne de constater que lors des bals et autres fêtes populaires (*posela*) organisés par son club, les membres se répartissent dans l'espace « selon la position qu'[ils] occupe[nt] dans la vie sociale[137] », les dirigeants évitant ostensiblement de s'attabler avec les gymnastes de condition plus modestes – révélant ainsi, selon lui, une « absence d'égalité » entre les membres. Pour Vojislav Bogićević, ceci est également observable à travers le langage – marqueur de distinction privilégié[138] – et à l'appui de ses propos, il rapporte plusieurs exemples. Lorsqu'un menuisier – gymnaste « ordinaire » – adresse un « *zdravo* » – salut informel et réglementaire du Sokol – à un médecin membre du conseil, celui-ci répond par un formalisme distant, par exemple « je vous salue » ou « bonjour », laissant, selon Vojislav Bogićević, l'interlocuteur perplexe et incertain de son propre statut. Il y a également l'usage persistant du vouvoiement en contradiction avec le statut du Sokol qui impose le tutoiement comme marqueur d'égalité entre les membres. Vojislav Bogićević reproche là aux dirigeants « souvent issus des classes supérieures », de ne pas corriger cette habitude et, « pire encore », de répondre parfois par un tutoiement condescendant qui renforce les rapports de supériorité. Mais l'inégalité, toujours selon Vojislav Bogićević, ne se limite pas à ces manifestations symboliques : elle se traduit surtout dans la pratique. Il en veut pour preuve qu'un membre ordinaire, « peu au fait du règlement », est rapidement sanctionné pour un comportement jugé déplacé – comme la consommation d'alcool – tandis que des écarts similaires chez les dirigeants sont généralement ignorés car « personne n'ose rien dire », écrit-il. Et de conclure :

[136] Vojislav Bogićević, « Viši i niži », [Les membres du haut et les membres du bas], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 15 novembre 1928, (année 10, n° 22, p. 2

[137] *Ibid.*

[138] Cécile Canut et al., *Le langage, une pratique sociale : Éléments d'une sociolinguistique politique*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2018. Voir notamment le chapitre « Inégalités sociolinguistiques : dominations sociales » p. 263-273.

> Je ne me tromperai pas en affirmant que, chez nous, la fraternité sokol n'est qu'une belle formule destinée à tromper « les simples esprits ». Elle n'est brandie que par pure parade, à l'occasion, lorsque nous apparaissons devant les membres, armés d'un « enseignement » rédigé à la hâte, pour déclamer, d'une voix grandiloquente et théâtrale, les idées du grand Tyrš et de Fügner – mais dans la réalité quotidienne ? [139]

Sans attaquer frontalement l'Union, Vojislav Bogićević met au jour les mécanismes discrets mais persistants de distinction sociale et de reproduction hiérarchique qui traversent l'ensemble de l'organisation. Les exemples qu'il cite illustrent la permanence des rapports de classe au sein du Sokol et la difficulté à déconstruire des formes de domination sociale profondément enracinées. Ces observations viennent ainsi renforcer l'analyse de Jovana Babović, selon laquelle l'adhésion aux valeurs bourgeoises et à leurs codes culturels constitue un marqueur central de distinction dans la société urbaine belgradoise de l'entre-deux-guerres[140]. Or, ce que montre ici Vojislav Bogićević, c'est que cette logique dépasse largement les frontières de la capitale et touche plus largement l'espace yougoslave dans son ensemble. Néanmoins, sur le plan du fonctionnement interne de l'organisation, son texte peut également être lu comme une prise de parole critique révélatrice d'un certain mécontentement parmi les membres « ordinaires ». Il témoigne de l'existence, au sein même d'une structure réputée rigide, d'un espace – certes limité – d'expression dissidente. Celle-ci est même autorisée au sein de la revue officielle du mouvement. Le regard que Vojislav Bogićević porte sur son organisation met ainsi en lumière non seulement les limites du discours unitaire et égalitaire promu par l'Union, mais aussi l'existence de formes d'agentivité de la part de membres qui, en contestant les normes implicites, affirment une voix dissonante et participent à redéfinir – à la marge – les contours d'une organisation dont les pratiques s'éloignent souvent des idéaux affichés.

III. De la confrontation à l'autonomisation : formes plurielles d'opposition

1. Plusieurs concurrents et un véritable rival

Les formes d'opposition les plus visibles au mouvement apparaissent d'abord en dehors de ses rangs, portées par des organisations concurrentes qui entendent, elles aussi, former la population – et en particulier la jeunesse – à l'éducation physique, mais s'opposent au Sokol sur le

[139] Vojislav Bogićević, « Viši i niži », [Le membre du haut et le membre du bas], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 15 novembre 1928, (année 10, n° 22, p. 2. Réponse à Bogićević de Miloš Volk, « 'Razočaranja' » [« Déceptions »], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 1er janvier 1929, (année 11), n° 1, p. 2.

[140] J. Babović, *Metropolitan Belgrade*, *op. cit.*

plan idéologique. En accord avec sa promotion du panslavisme et du yougoslavisme les statuts du Sokol ouvrent théoriquement le mouvement à tous – y compris aux juifs et aux musulmans – mais cette inclusion est conditionnée à leur identification comme Slaves. Il n'est donc nullement question d'intégrer les minorités non slaves, et encore moins celles perçues historiquement comme hostiles au projet yougoslave. Dans ce contexte l'Union des sokols se heurte notamment à l'hostilité des organisations de culture physique structurées selon des lignes ethniques ou confessionnelles. C'est par exemple le cas en Voïvodine[141] et en Slovénie, ou de nombreux parents germanophones, méfiants vis-à-vis de l'héritage panslave du Sokol et de sa proximité avec les autorités, préfèrent inscrire leurs enfants dans des sociétés allemandes, et les envoyer poursuivre leur scolarité dans des lycées autrichiens – à Graz ou Klagenfurt –, plutôt que de les exposer à l'influence de la gymnastique slave. Aux yeux des dirigeants de l'Union des sokols yougoslaves, ces sociétés constituent de véritables « foyers d'endoctrinement antiyougoslave ». C'est pourquoi, ils dénoncent vivement l'inaction des autorités locales, allant jusqu'à adresser à ce sujet des plaintes officielles au ministère de l'Éducation[142].

Le Sokol fait également face à l'hostilité des communistes qui le considèrent comme une organisation « bourgeoise », et le rangent au même titre que les organisations cléricales, dans le camp des « fascistes[143] ». Ce rejet ne se limite pas aux bastions ouvriers, comme Belgrade ou la Slovénie, il s'étend aussi à des zones moins industrialisées, tel que le Monténégro, où comme le rapportent les dirigeants sokols de Tivat, dans les Bouches de Kotor, dès 1920, certaines familles proches des milieux communistes interdisent à leurs enfants de rejoindre les clubs sokols[144]. Sur l'ensemble du territoire, le Sokol pâtit de l'activisme de la jeunesse communiste qui s'investit, après l'interdiction du Parti et des syndicats affiliés en 1920, dans des structures culturelles et sportives légales, mais officieusement pilotées par le Parti communiste. À partir de 1923, ces initiatives sont regroupées au sein de la Fédération de la jeunesse ouvrière de Yougoslavie (*Savez radničke omladine Jugoslavije*), dirigée par de « jeunes intellectuels » et chargée de diffuser les idées communistes, en particulier au sein des milieux ouvriers, des universités et des mouvements de

[141] Sur les organisations de jeunesse allemandes en Yougoslavie, notamment en Vojvodine, voir Caroline Mezger, *Forging Germans: Youth, Nation, and the National Socialist Mobilization of Ethnic Germans in Yugoslavia, 1918-1944*, Oxford, Oxford University Press, 2020.

[142] Lettre du 27 novembre 1923, à Ljubljana, de l'Union des sokols yougoslaves adressée au ministère de l'Éducation pour attirer l'attention sur les « provocation des Allemands » dans les environs de Maribor en Slovénie. AJ, Fonds du ministère de l'Éducation AJ 66 1266 1514. Sur la jeunesse germanophone en Slovénie jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale voir Lisbeth Matzer, « Be(com)ing "German". Borderland Ideologies and Hitler Youth in NS-occupied Slovenia (1941–1945) », *Journal of Borderlands Studies*, 15 mars 2021, vol. 36, nº 2, p. 181-199.

[143] « Rat sokolova i Orlova » [La guerre des sokols et des orels], *Novi Svijet*, 2 septembre 1920, n°21. Article du journal du Parti communiste yougoslave cité dans *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1920, (année 2), n° 9, p. 409-410

[144] Lettre du 3 février 1921, à Mostar, du district de Mostar, transmise le 15 février 1923 par l'Union des Sokols yougoslaves au ministère de l'Éducation, dénonçant le refus de certains parents « sympathisants communistes » d'inscrire leurs enfants au club Sokol de Tivat. AJ, Fonds du ministère de l'Éducation AJ 66 1266 1514

jeunesse, qu'elle cherche à infiltrer et, comme nous le verrons dans le dernier chapitre, à détourner à des fins militantes[145].

Ces initiatives restent toutefois marginales et ne touchent qu'une fraction limitée de la population. En revanche, l'opposition idéologique la plus structurée au Sokol provient sans conteste de l'Église catholique, qui, depuis le XIXe siècle, perçoit le mouvement comme un vecteur de sécularisation et un foyer d'anticléricalisme. Même en Croatie, ou de nombreux sokols partagent les orientations nationalistes de l'Église, cette convergence n'atténue pas, aux yeux des autorités ecclésiastiques, le danger que représente la diffusion d'une culture physique laïque. Cette méfiance s'intensifie encore après la décision du ministère de l'Éducation, le 4 octobre 1920[146], d'intégrer l'éducation physique sokol dans l'enseignement public, une mesure perçue par les institutions scolaires catholiques comme une menace directe[147]. En réaction, l'Église intensifie l'action de ses propres sociétés de gymnastique. Celles-ci sont mises en œuvre par les autorités épiscopales locales par le biais des organisations Orao en Croatie et Orel en Slovénie (« aigle ») et elles rencontrent un succès notable dans les zones rurales où l'église catholique est très bien implantée. En Slovénie, le Orel bénéficie même du soutien explicite d'Anton Korošec, chef du Parti populaire slovène (clérical), alors député à la *Skupština*[148]. Face à cette concurrence, les dirigeants de l'Union des sokols dénoncent dès février 1920, les « attaques » des cléricaux, dans une série de plaintes adressées au ministère de l'Éducation, réclamant un appui plus affirmé de l'État en faveur de leur mouvement[149]. Les attaques de l'église sont d'ailleurs régulièrement relayées dans les pages de *Sokolski Glasnik*[150], dans une stratégie de victimisation.

Toutefois, c'est dans ses propres rangs que l'Union des sokols yougoslave doit affronter les oppositions les plus frontales, notamment dès le début de l'année 1919, à Zagreb. Les

[145] Sur la relation des jeunesses communistes et des sociétés de culture physique voir N. Žutić, *Sokoli - Ideologija u fizičkoj kulturi Kraljevine Jugoslvije 1929-1941*, *op. cit.*, p. 24-36.

[146] « Raspis ministarstva prosvete o telesnom vežbanju, br. 14.028, 4 oktobar 1920 » [Circulaire du ministère de l'Éducation sur l'exercice physique, n° 14.028, 4 octobre 1920], *Sokolski glasnik,* Ljubljana 1920, (année 2), n° 12, p. 514-516.

[147] Sokolaš « Klerikalni bijes na Sokolstvo » [La fureur des cléricaux contre le sokolisme], *Dubrovački Narod*, 9 novembre 192, n° 4, cité dans *Sokolski Glasnik,* Zagreb 1921, (année 3), n°12, p. 440-441.

[148] Pour l'espace tchèque, les mentions de la conflictualité entre le Sokol et l'organisation catholique Orel sont nombreuses dans C.E. Nolte, *The Sokol in the Czech Lands to 1914*, *op. cit.*, p. 154-155, 172. ; Pour la Slovénie voir Aleš Šafarič propose une généalogie du conflit à partir de la dernière décennie du XIXe siècle A. Šafarič, *Prepletenost politike in telesne kulture*, *op. cit.* ; Pour les organisation Orao et Krizari en Croatie voir Sandra Prlenda, « Young, Religous and Radical: The Croat Catholic Youth Organizations, 1922–1945 » dans John Lampe et Mark Mazower (eds.), *Ideologies and National Identities. The Case of Twentieth-Century Southeastern Europe*, Budapest & New York, Central European University Press, 2004, p. 82-110 ; Fabio Giomi, « Making Gymnastics Catholic: The Life, Death, and Resurrection of the Croatian Orao in Interwar Yugoslavia », *East Central Europe,* 2023, nº 51, p. 253-275. Enfin, pour l'espace yougoslave dans son ensemble, Nikola Zutić dresse une étude détaillée des relations entre l'église catholique et les mouvements gymniques notamment pendant la période de la gouvernance de Milan Stojadinovic 1935-1939 N. Žutić, *Sokoli - Ideologija u fizičkoj kulturi Kraljevine Jugoslvije 1929-1941*, *op. cit.*, p. 81-102.

[149] Lettre du 2 mars 1921, à Ljubljana, de l'Union des sokols yougoslaves adressée au ministère de l'Éducation, signé de Ivan Oražen et Riho Fuks, dénonçant les attaques cléricaux. AJ, Fonds du ministères de l'Éducation, 1266 1514.

[150] « Signal za opreznost ! » [Signal d'alerte], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1921 (année 3), n° 3, p. 71-72

premières critiques sont portées par l'ancien président du district local, Milan Dečak (1883–1968), escorté d'un groupe de sceptiques, à l'occasion de l'assemblée générale du Sokol croate organisée le 9 mars[151]. Ils dénoncent les pressions exercées sur les clubs sokols pour renoncer à leurs attributs dits « tribaux[152] », c'est-à-dire ethno-nationaux, et décrivent la nouvelle Union comme « antidémocratique », s'opposant à son orientation résolument yougoslaviste prétextant qu'elle équivaut à un reniement de la vocation panslave originelle du mouvement[153]. Se forme rapidement autour de Milan Dečak un cercle de sokols opposés à la fusion des clubs croate et serbe de Zagreb[154]. Parmi eux des personnalités historiques du Sokol croate de Zagreb mentionnées dans les chapitres précédents, comme l'instructeur de gymnastique et pédagogue Franjo Bučar ou le procureur de Zagreb, Lav Mazzura, ancien député de la coalition croato-serbe, désormais avocat influent. Au terme d'une élection ponctuée de dénonciations tendancieuses dans les médias locaux, le groupe parvient à prendre la direction du club zagrebois, évinçant les membres « yougoslavistes », pour la plupart issus de l'ancien Sokol serbe. En réaction à ce qu'ils considèrent comme une prise de pouvoir illégitime, ces derniers sollicitent, au début de l'année 1921, l'autorisation de l'Union de créer dans la capitale croate un club alternatif. Moins d'un an après la reconstitution d'une Union des sokols unifiée, la scène zagreboise se scinde en deux entités concurrentes : le club de la place Wilson (*Sokol Wilsonovog trga*), dirigé par Dečak et Bučar, et celui de la rue Bogovićeva, où se regroupent essentiellement des seconds couteaux, partisans de la ligne de l'Union[155].

Le climat politique particulièrement tendu en Yougoslavie joue un rôle déterminant dans l'exacerbation des tensions entre les deux factions. L'année 1921 est en effet marquée par l'adoption, le 28 juin – jour symbolique de Vidovdan –, de la Constitution éponyme, qui entérine la création d'une monarchie parlementaire héréditaire, centralisée et unitariste. Celle-ci prône l'intégration des nations serbe, croate et slovène dans un cadre étatique unifié, tout en conférant au roi Alexandre de larges prérogatives dans les domaines législatif, judiciaire et exécutif. Votée à

[151] « Glavna skupština Hrv. Sokol. Saveza održana je dne 9./III. o. g. u Zagrebu, u prostorijam a Sokola » [Assemblée générale de l'Union Sokol croate s'est tenue le 9 mars de cette année à Zagreb, dans les locaux du Sokol], Sokolski Glasnik, Zagreb 1919 (année 1), n°2 p. 56-58.

[152] « Zapisnik. Izvanredna Glavna Skupština Hrvatskog Sokola u Zagrebu održavane dne II. svibnja 1919 » [Procès-verbal de l'assemblée générale extraordinaire du Sokol croate à Zagreb tenue le 11 mai 1919], *Glasnik Hrvatskog Sokolstva*, cité dans dans *Sokolski Glasnik*, Zagreb, 1919, (année 1), n° 6-7, p. 271.

[153] Invoquant à cet égard le refus de la coopération avec les Bulgares, eux aussi perçus comme des « frères du Sud ». C'est un argument récurrent chez les défenseurs de l'autonomie croate pour critiquer une conception du yougoslavisme jugée centrée sur l'hégémonie serbe voir Ivan Ristić, « Bugarska u jugoslovenskoj politici 1927. godine u svetlu pojačane italijanske akcije na Balkanu », *Arhiv. Časopis Arhiva Jugoslavije,* 2014, nº 1-2, p. 79-94.

[154] Pour un récit de l'unification des clubs et de la constitution du Sokol yougoslave à Zagreb voir Dr Br. Mrvoš, « Sokolski društvo u Zagrebu » [Le club sokol de Zagreb], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1920, (année 2°), n° 3, p. 127-134

[155] Pour un récit détaillé du conflit zagrebois voir Dr Branko Mrvoš, « Sokolski Sporovi - Izvanredna glavna skupština župe » [Conflits sokols - Assemblée générale extraordinaire district sokol], Sokolski Glasnik, Zagreb 1921, (année 3), n°12, p. 424-430.

la faveur du boycott des principaux partis d'opposition[156], la Constitution de Vidovdan souffre d'un sérieux déficit de légitimité, notamment auprès des défenseurs de l'autonomie croate, tandis qu'elle est ardemment défendue par les yougoslavistes enthousiastes et les fidèles de Belgrade.

Dans ce contexte, le conflit des deux clubs sokols zagrebois est régulièrement dépeint dans *Sokolski Glasnik* comme une récupération politique. Des textes anonymes évoquent une « crise importée » opposant les « impérialistes serbes » aux « fédéralistes croates » venus « traîner leurs vieilles querelles » au sein du mouvement[157]. De leur côté, les membres du club de la place Wilson dénoncent aussi l'intrusion du conflit national dans le mouvement, notamment lorsqu'ils se voient refuser par l'Union la réintégration de l'attribut « croate » à la dénomination de leur club[158]. Établissant dans les colonnes de leur revue indépendante, *Sokolski vjesnik,* un parallèle explicite entre l'autoritarisme croissant de l'État et celui de l'Union des sokols yougoslaves, les sokols réunis autour de Dečak accusent celle-ci d'être une entité centralisatrice, faisant obstacle à l'expression de leur autonomie[159]. À l'issue de débats houleux et d'une rupture dès lors assumée, le groupe entérine, le 18 janvier 1922, la sécession du club de la place Wilson. Sans rejeter explicitement l'idée d'une unification yougoslave, ils considèrent néanmoins que « le chemin reste long avant qu'elle ne devienne réalité[160] ».

Porté par cette vision et entrainant dans son sillage d'autres clubs de la région, Milan Dečak engage alors rapidement la reconstruction d'une Fédération de clubs sokols croates[161] qui s'impose durant toute la décennie 1920, non seulement comme un concurrent, mais comme un véritable rival à l'Union des sokols yougoslaves. La distinction est proposée par Pieter Troch qui documente en détail dans sa thèse de doctorat, le développement et l'action du Sokol croate. Il y soutient que, loin d'être fondées sur des différences structurelles profondes, ces organisations

[156] Les partis d'opposition sont alors essentiellement le Parti communiste de Yougoslavie, le Parti républicain paysan croate, le Parti populaire slovène, le Parti populaire croate, l'Union croate. Sur les débats autour de la Constitution de Vidovdan et l'action parlementaire voir Igor Ivašković, « The Vidovdan Constitution and the Alternative Constitutional Strategies », *Zbornik Pravnog fakulteta u Zagrebu*, 28 septembre 2018, vol. 68, nº 3-4, p. 525-551 ; Nina Kršljanin, « The parliament of the kingdom of Serbs, Croats and Slovenes: projects, the constitution, and reality (1918–29) », *Parliaments, Estates and Representation*, 3 mai 2020, vol. 40, nº 2, p. 245-259 ; Matko Globačnik, « Against the Vidovdan Constitution — for Yugoslavia: Ante Trumbić's Views on the Development of Political Relations in the Kingdom of Serbs, Croats and Slovenes in 1921 », *Tragovi : časopis za srpske i hrvatske teme*, 9 décembre 2022, vol. 5, nº 2, p. 36-76.

[157] Stari Sokol, « Glavna skupština Jugoslovenskog Sokolskog Saveza dne 30. juna o.g . u Osijeku », [Assemblée générale de l'Union des sokols yougoslves du 30 juin de cette année à Osijek], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1921 (année 3), n°8, p. 243. L'auteur utilise l'expression *tuđi kvasac* (« levure étrangère ») comme d'une image pour décrire une crise comme gonflée par un ferment venu de l'extérieur.

[158] *«* Zapisnik glavne skupščine Jugoslovenskega Sokolskega Saveza v Osijeku dne 30 VI 1921 » [Procès-verbal de l'Assemblée générale de l'Union des sokols yougoslaves à Osijek le 30 juin 1921], *Sokolski glasnik*, Zagreb 1921, (année 3) n° 9-10, p. 298-310.

[159] « Sokolski sporovi u Zagrebu » [Les conflits sokols à Zagreb], *Sokolski vjesnik,* Chicago, 1922 (année 1), N°4, p. 4-8. Cité dans P. Troch, *Education and Yugoslav Nationhood*, *op. cit.*, p. 628.

[160] B. Mrvoš, « Sokolski društvo u Zagrebu », art. cit.

[161] Voir entre autres les rapports des districts « Sokolska župa novo mesto » [District Sokol de Novo Mesto], « Sokolska župa bjelovar » [District Sokol de Bjelovar], « Sokolska župa Rijeka », [District Sokol de Rijeka] dans *Sokolski glasnik*, Zagreb 1922, (année 4), n° 5-6, p. 165-166 ; p.175-176 et p.176-179.

présentent des programmes et des pratiques presque identiques, au point que c'est précisément cette similarité qui alimente leur opposition. Il souligne toutefois qu'il serait « trop simpliste » de réduire cette rivalité à un antagonisme purement serbo-croate, car dans certaines localités, des Croates participent activement au Sokol yougoslave, tandis que, de l'autre côté, certains membres de la Fédération sokol croate se montrent favorables à l'idée yougoslave. Selon lui, la compétition ne porte donc pas tant sur « l'idée yougoslave en soi » que sur les différentes manières de l'interpréter, en particulier dans son articulation avec l'identité collective croate[162]. En réalité, cette dissidence révèle avant tout l'imbrication étroite entre le Sokol et les dynamiques politiques locales et nationales. Elle met en lumière la dimension fondamentalement politique de l'engagement de certains membres, qui utilisent l'organisation comme un véritable espace de militantisme. Loin d'être un simple cadre associatif neutre, le Sokol devient, pour une partie de ses adhérents, un vecteur d'expression idéologique et un instrument d'interventions politiques.

2. Entre politisation effective et rejet du politique : « ambivalence structurelle » et désengagement

Comme l'a analysé Lucija Balikić, l'idéologie du Sokol, ainsi que sa conception de la nation (*nationhood*), se construit en opposition explicite à la politique partisane[163]. Dans le contexte conflictuel et instable du parlementarisme yougoslave, les penseurs du Sokol se montrent profondément rebutés par la fragmentation des forces politiques, les dérives démagogiques et l'absence, selon eux, d'une véritable conscience étatique parmi les populations yougoslaves. Lucija Balikić montre que souvent, la politique partisane est perçue non pas comme un levier d'émancipation collective, mais comme une menace directe pour l'unité et la santé morale du « corps national ». Les penseurs du Sokol y voient une manifestation de « l'indiscipline » des masses et de « l'individualisme » des élites, et promeuvent en contrepoint une vision de l'éducation physique en tant qu'outil – eugéniste, hygiéniste, moral et national – pour façonner une nation unie.

Cependant, cette rhétorique masque en partie la réalité. Dans les faits, les passerelles vers le monde politique sont nombreuses, et les relations entre le Sokol et les représentants de l'État dépassent largement le cadre protocolaire des rassemblements officiels. Le mouvement s'inscrit pleinement dans les dynamiques de pouvoir, qu'il reflète, accompagne ou infléchit selon les

[162] P. Troch, *Education and Yugoslav Nationhood*, *op. cit.*, p. 645-646.
[163] L. Balikić, « Performing Organic Nationhood as Democracy: Gymnastic Associations in Interwar East Central Europe », art cit.

contextes, témoignant ainsi d'une politisation plus diffuse, mais non moins active. Tout d'abord, de nombreuses figures actives, avant la guerre, à la fois dans le mouvement sokol et sur la scène politique poursuivent ce double engagement. C'est notamment le cas d'anciens membres de la coalition croato-serbe, comme le Serbe Srđan Budisavljević ou le Croate Ivan Ribar, dont l'expérience au sein du Sokol de Zagreb a été évoquée dans les chapitres précédents. Installés à Belgrade après l'unification, ils intègrent le conseil d'administration du district sokol de la capitale, et parallèlement, ils adhèrent au Parti démocrate yougoslave (*Jugoslovenska demokratska stranka*), créé en 1919 par la fusion de plusieurs partis libéraux serbes, croates et slovènes[164].

Le Parti démocrate connait un succès important dès les premières élections parlementaires de 1920, et s'impose comme la principale force politique du début de la décennie avec le Parti radical populaire (*Narodna radikalna stranka*) de Nikola Pašić. S'il se réclame du parlementarisme, des droits civiques et des libertés individuelles, ce parti fait de l'unification yougoslave son objectif prioritaire et joue un rôle de premier plan dans la rédaction et l'adoption de la Constitution de Vidovdan[165]. Le parti est principalement influent à Belgrade sous le leadership de Ljubomir Davidović – ancien dirigeant du Parti radical indépendant – mais il est également solidement implanté dans les milieux libéraux slovènes, où il bénéficie du soutien du Parti national progressiste (*Narodno napredna stranka*). Là encore, plusieurs membres du parti sont également actifs au sein du Sokol, à l'instar du juriste Vladimir Ravnihar (1871-1954), cofondateur du parti, élu au conseil municipal de Ljubljana, et nommé, en 1922, président de l'Union des sokols yougoslaves[166].

Mais au-delà de ces engagements parallèles – qui, en définitive, ne contreviennent pas aux statuts de l'Union[167] – les liens du Sokol yougoslave avec le Parti démocrate se manifestent surtout à travers l'instrumentalisation du mouvement par un acteur influent : Svetozar Pribićević. D'abord ministre de l'Intérieur (1919-1920), puis à plusieurs reprises ministre de l'Éducation (1921-1922 et 1924-1925), Pribićević devient dès 1919 un allié politique de poids pour l'Union des Sokols yougoslaves. Contrairement à Ljubomir Davidović, partisan d'un unitarisme modéré, Svetozar Pribićević défend une ligne résolument autoritaire : héritier des cercles politiques serbes de l'Empire austro-hongrois – ancien membre dirigeant de la coalition croato-serbe – il considère

[164] Budisavljević y siège comme député, tandis que Ribar devient président de la *Skupština* jusqu'en 1922, puis député du parti démocrate.

[165] Sur le Parti démocratique et sa relation à l'idée yougoslave voir Mira Radojević, « Demokratska stranka i jugoslovenska ideja », *Istorija 20. Veka*, XIII 1995, nº 2, p. 7-25. Plus largement sur la crise politique de la décennie parlementaire voir D. Djokić, *Elusive Compromise*, *op. cit.*, p. 40-75.

[166] Jurij Perovšek, « Organizacijsko-politična slika liberalnega tabora v letih 1891-1941 », *Prispevki za novejšo zgodovino*, 2017, vol. 57, nº 1, p. 49-83 ; Ervin Dolenc, *Kulturni boj: slovenska kulturna politika v Kraljevini SHS 1918-1929*, Ljubljana, Cankarjeva založba, 1996, p. 55.

[167] « Načrt sokolskog zakona », art. cit. p.199-202 ; « Sokolstvo i politika » art. cit.

l'unification yougoslave comme une nécessité historique et stratégique, et il voit la centralisation et l'assimilation nationale comme des outils essentiels pour neutraliser les revendications fédéralistes[168]. Investi à l'Intérieur, il engage une véritable chasse à l'homme contre ceux qu'il identifie comme des nostalgiques de l'Empire, notamment en Croatie et en Bosnie-Herzégovine[169]. Pour se faire, il s'appuie à la fois sur la gendarmerie – dont il renforce les effectifs de 12 000 hommes – et sur les organisations yougoslavistes comme le Sokol, qu'il érige en véritables instruments de loyauté du régime[170].

Toutefois, en raison de l'instabilité parlementaire et des fréquents changements de gouvernement, les politiques portées par Svetozar Pribićević ne sont mises en œuvre que de manière inconstante. Cette fluctuation se reflète notamment dans le traitement réservé aux clubs de gymnastique en Croatie, dont la situation évolue au gré des rapports de force politiques et de la position occupée par Pribićević. Lors de son premier mandat à la tête du ministère de l'Éducation, il encourage les autorités zagreboises à soutenir la branche yougoslaviste du Sokol[171], tandis que comme le montre Pieter Troch, il s'attaque ouvertement à son rival, le Sokol croate en suspendant par décret les activités du club de la place Wilson – accusé d'avoir été le théâtre de slogans antinationaux. L'ostracisation ne se limite d'ailleurs pas à Zagreb, Pieter Troch recense sur l'ensemble du territoire croate, ainsi qu'en Bosnie-Herzégovine, de nombreuses interdictions d'événements publics, amendes infligées aux dirigeants, et autres confiscations de biens mobiliers et immobiliers[172]. Un tournant s'opère cependant en décembre 1922, avec l'arrivée au pouvoir à la *Skupština* du Parti radical, moins investi dans la promotion de l'idéologie unitariste. Cette alternance réduit temporairement les privilèges accordés au Sokol yougoslave : les mesures répressives contre les clubs croates cessent, et le 14 janvier 1923, le nouveau gouvernement régional lève la suspension imposée au club de la place Wilson[173]. Durant cette accalmie, c'est au tour du Sokol yougoslave de se plaindre de discriminations, ses responsables dénonçant l'attitude

[168] Pour deux lectures contrastées de la figure de Pribićević voir Nicholas John Miller, *Between nation and State: Serbian Politics in Croatia Before the First World War.*, Pittsburg, University of Pittsburgh Press, 1997, p. 47-64 ; Ivo Banac, *The National Question in Yugoslavia: Origins, History, Politics*, Ithaca, Cornell University Press, 1984, p. 170-189 ; Voir également Sofija Božić, « Imeđu Srbije i hrvatske: Svetozar Pribićević u viđenjima savremenika », *Istorija 20. veka*, 2002, nº 2, p. 117-135.

[169] Hrvoje Čapo, « Svetozar Pribićević kao ministar unutarnjih poslova u prve tri vlade Kraljevstva Srba, Hrvata i Slovenaca (20. prosinca 1918. - 19. veljače 1920.) » dans Bojan B. Dimitrijević et Hrvoje Čapo (eds.), *Jugoslavija - između ujedinjenja i razlaza: Institucije jugoslovenske države kao ogledalo srpsko-hrvatskih odnosa 1918-1991.*, Beograd & Zagreb, Insititut za savremenu istoriju, Hrvatski institut za povijest, 2022, p. 9-30.

[170] Mark Biondich, Stjepan Radic, the Croat Peasant Party, and the politics of mass mobilization, 1904-1928, Toronto, University of Toronto Press, 2000, p. 151.

[171] C'est le cas notamment du bâtiment situé du 7 rue Bogovićeva à Zagreb – ancien lieu de rassemblement du Sokol serbe avant 1914 – dont la propriété, après un procès intenté par le club de la place Wilson, est attribuée au club yougoslaviste, au motif qu'il appartient à la paroisse orthodoxe serbe. Cette décision est interprétée par les membres du club croate comme une énième preuve de la préférence accordée aux « intérêts serbes » au sein de de l'Union des sokols yougoslaves. Dr B. Mrvoš, « Sokolski sporovi », art. cit.

[172] P. Troch, *Education and Yugoslav Nationhood*, *op. cit.*, p. 631.

[173] *Ibid.*

des autorités locales auxquelles ils reprochent de favoriser cette fois les sociétés de gymnastique croates[174]. Il faut noter ici que malgré des décrets gouvernementaux datant de 1920 en faveur de la nationalisation de l'éducation et de l'élargissement du domaine d'application du ministère de l'Éducation aux associations, jusqu'en 1924, le département d'éducation régional, rattaché aux différentes régions administratives instaurées le 26 avril 1922, continue de superviser les activités des écoles. Aussi, avant l'implication plus conséquente du ministère dans les affaires locales au moment du retour de Svetozar Pribićević au poste de ministre, les nombreuses requêtes et demandes de subsides formulées par le Sokol yougoslave restent sans réponse dans les régions où le pouvoir local est aux mains de l'opposition[175]

Le rapprochement avec les partis politiques est également observable chez la Fédération de sokols croates qui, comme le souligne Pieter Troch, noue des relations étroites avec le Parti paysan de Stjepan Radić. Défenseur d'une transformation fédérale du royaume, le Parti paysan croate s'impose dès 1919 comme la principale force contestataire face au centralisme belgradois[176]. S'appuyant sur la tradition politique agrarienne et adoptant une stratégie populiste, Stjepan Radić articule les revendications sociales de la large population rurale aux aspirations nationales, et il jouit d'une grande popularité en Croatie. Si les liens avec le parti et le Sokol croate sont anciens – avec dès 1919, des figures comme Vladimir Maček ou le plus radical Rudolf Horvat, à la fois sokols et membres du parti[177] – ceux-ci se resserrent dès 1923, au point de se matérialiser dans une forme de représentation commune[178]. En effet, Stjepan Radić est sensible à la dimension spectaculaire du mouvement et il y voit un outil efficace pour diffuser son message au plus près de la population. Il assiste régulièrement à des événements publics du Sokol croate et n'hésite pas à y prendre part activement, comme à l'occasion d'un *slet* en Croatie centrale, où il loue publiquement son « travail patriotique[179] », ne laissant guère de doute sur la proximité entre les deux organisations.

Dans un contexte de forte polarisation, aggravé après 1923 par l'arrestation et l'emprisonnement de Stjepan Radić – accusé de collusion avec le Parti communiste à la suite d'un voyage en Union soviétique, l'engagement d'une partie des membres prend une tournure nettement plus radicale. Cette évolution se manifeste notamment par un rapprochement croissant

[174] *Ibid.*, p. 632.
[175] *Ibid.*
[176]. Sur le Parti paysan croate voir M. Biondich, *Stjepan Radic, the Croat Peasant Party, and the politics of mass mobilization, 1904-1928*, *op. cit.*
[177] Vladimir Maček reprend la tête du Parti paysan croate après la mort de Stiepan Radić en 1928 ou Rudolf Horvat qui se charge des questions éducatives Ajoutons aussi les liens de Mile Budak avec le Parti croate des droits, Voir P. Troch, *Education and Yugoslav Nationhood*, *op. cit.*, p. 629.
[178] *Ibid.*, p. 644.
[179] *Ibid.*, p. 630.

entre certains gymnastes et les organisations de jeunesse nationaliste. Ces organisations, alors en pleine expansion en Yougoslavie, réunissent des militants hostiles au libéralisme, adeptes de la violence politique et séduits du modèle de l'Italie fasciste. La plus visible d'entre elles, Orjuna l'Organisation des nationalistes yougoslaves, (*Organizacija jugoslovenskih nacionalista*), ouvertement soutenue et financée par Svetozar Pribićević lorsqu'il est ministre de l'Intérieur, défend un yougoslavisme intégral. Bien que l'Union des sokols yougoslaves démente tout lien avec l'Orjuna[180] – se plaçant même parfois ouvertement en concurrence avec elle[181], des cas de collaborations informelles sont régulièrement dénoncées dans l'organe de presse du Sokol croate *Hrvatski sokol*[182]. De manière parallèle, Pieter Troch montre que la Fédération des sokols croates entretient des liens étroits avec Hanao (*Hrvatska nacionalna omladina*), organisation rivale de l'Orjuna, qui défend un nationalisme croate exclusif et recourt aux mêmes pratiques violentes. Hanao assure notamment le service d'ordre lors des *slets* du Sokol croate parfois pris pour cible par le camp adverse[183]. Ces rassemblements deviennent ainsi des espaces ambigus, où la mise en scène de l'idéologie sokol se conjugue à l'affirmation explicite de projets politiques divergents, se transformant en véritables arènes de confrontation – symbolique et parfois physique – entre deux conceptions antagonistes de l'idée nationale.

L'escalade du conflit atteint un point culminant à l'été 1924, à l'occasion de l'organisation à Zagreb du deuxième congrès de l'Union des sokols yougoslaves, dans un climat particulièrement tendu. Les préparatifs coïncident en effet avec le retour de Pribićević au ministère de l'Éducation et l'adoption d'une circulaire visant à décourager les élèves, étudiants et enseignants de s'affilier aux clubs sokols croates[184]. Alors que, d'un côté, le Sokol croate multiplie les démarches auprès de la municipalité dans l'espoir de faire interdire l'événement, de l'autre, l'Union des sokols yougoslaves, par la voix du président du district de Zagreb, Ante Brozović, déplore un climat délétère. Il décrit une ville « politiquement folle », habitée par « une masse rendue déraisonnable

[180] « Izjava » [Déclaration], Sokolski Glasnik, Ljubljana 1923 (année 5), n° 7-8, p. 224.

[181] Lettre du président du club Sokol de Zagreb II, datée du 1er mars 1923, à Zagreb, adressée à l'Union, demandant au bureau d'intervenir auprès du ministère afin d'obtenir l'autorisation d'utiliser à titre exclusif le gymnase et la salle des fêtes du lycée Realka, face aux revendications concurrentes du Hrvatski akademski športski klub et de l'organisation Orjuna, qui souhaitent également en disposer. Demande transmise par le bureau de l'Union le 17 mars 1923 au ministère de l'Éducation. AJ, Fonds du ministère de l'Éducation, AJ 66 1266 1514.

[182] « Napadaj na Hrvatske Sokole na Plitvičkim Jezerima », [Attaque contre les sokols croates aux lacs de Plitvice], *Hrvatski Sokol*, Zagreb, 1922 (année 4), n° 6-7, p. 104-105. ; « Krvoproliće radi Hrvatskog Sokolskog znaka » [Bain de sang à cause de l'emblème du Sokol croate], *Hrvatski Sokol,* Zagreb 1923 (année 5), n° 2, p. 54.

[183] P. Troch, *Education and Yugoslav Nationhood*, *op. cit.*, p. 636.

[184] Le décret est d'abord voté en juillet 1922 mais n'est pas appliqué. En 1923, il est retiré par le gouvernement radical. En juillet 1924 il est réinstauré par Pribićević avant d'être retiré de nouveau en ao^t par le nouveau ministre Korošec, dirigeant des Cléricaux slovènes, Avant d'être réinstauré par les Démocrates en 1924. Comme le précise Pieter Troch, les nombreuses mentions d'écoliers membres du Sokol croate démontrent que le décret n'était probablement pas appliqué. *Ibid.*, p. 633.

par une presse qu'elle considère comme un évangile », soulignant ainsi la tension extrême qui entoure la tenue du congrès[185].

À cette date, la rivalité entre les deux branches du mouvement s'est largement matérialisée dans l'espace public, notamment à travers la presse, où elle est devenue un sujet quotidien de polémique. Les journaux proches des partis nationalistes croates[186] caricaturent systématiquement le Sokol yougoslave comme un mouvement « oriental », autoritaire, voir bestial, et autres qualificatifs liés à des stéréotypes balkanistes. À l'inverse, la presse alignée sur les positions centralistes accuse les sokols croates d'être des « groupes déloyaux à la nation », attisant les tensions[187] ». Mais l'hostilité ne se limite pas aux mots : elle déborde dans la rue, où, avec l'appui de groupes radicaux comme l'Orjuna et la Hanao, elle dégénère en véritables affrontements. Affiches arrachées, graffitis hostiles, expéditions nocturnes dans les locaux de *Slobodna Rječ* – journal affilié au Parti démocrate – menées par le Hanao et le Sokol croate d'un côté[188] ; dénonciations à la police de prétendus « complotistes » par l'Orjuna et le Sokol yougoslave, alimentant un climat de suspicion et de répression de l'autre[189]. Lors du *slet* lui-même, la tension éclate au grand jour : de violentes rixes se produisent devant la *sokolana* de la place Wilson et sur la place Ban Jelačić, entraînant de nombreuses interpellations et confirmant que le conflit entre les deux factions a franchi le seuil de la confrontation physique[190].

Si le *slet* organisé par l'Union des sokols yougoslaves se solde par un échec en termes de mobilisation, il n'en constitue pas moins un révélateur des tensions qui traversent l'organisation. Le quotidien *Obzor*, pourtant considéré comme politiquement neutre, décrit l'événement comme une véritable débâcle ; ignoré par les autorités municipales et peu suivi par la population, il illustre l'isolement croissant du Sokol yougoslave en Croatie. Cependant, au-delà de cet échec logistique et symbolique, le *slet* révèle une autre facette du mouvement : son rôle, pour certains membres, comme espace alternatif d'expression politique, un exutoire ou un lieu où se rejouent des formes détournées de militantisme. Par ailleurs, l'événement témoigne également de l'imprégnation du Sokol par l'esprit de violence politique qui marque l'Europe de l'entre-deux-guerres. Loin des discours officiels prônant l'unité, la paix civile et la fraternité, il révèle que certains segments du

[185] Ante Brozović, ***Sokolski Slet i Sabor u Zagrebu, 13.-18. VIII. 1924***. Zagreb, Tiskara i litografija C. Albrechta, 1925, p. 6.

[186] La campagne commence dès décembre 1923 dans le quotidien *Hrvat,* affilié au Parti croate des droits et se poursuit durant toute l'année 1924 dans *Hrvatska Misao* (Pensée croate), coédité par des députés du Parti paysan croate et des membres du Parti croate des droits, ainsi que dans *Slobodni Čujmo* (Hommes libres, entendons) affilié au Parti paysan.

[187] Brozović cite une part importante des articles mentionnant l'évènement, voir A. Brozović, ***Sokolski Slet i Sabor u Zagrebu, op.cit. p. 30-57.***

[188] *Ibid.* p. 72.

[189] *Ibid.* p. 70

[190] A. Brozović, ***Sokolski Slet i Sabor u Zagrebu, op.cit. p. 220-225.***

mouvement tolèrent, voire cultivent, des liens troubles avec les partis politiques et les groupes parapolitiques.

Cette porosité entre le Sokol et la sphère politique n'est toutefois pas sans susciter des critiques internes : une partie des membres, attachée à l'idéal moral et apolitique du Sokol, voit d'un mauvais œil ces compromissions et s'inquiète de la dérive du mouvement vers une instrumentalisation dévoyée de ses principes fondateurs. Le mouvement connaît donc une série de désengagements, notamment parmi ses premiers collaborateurs, qui s'éloignent d'une organisation perçue comme de plus en plus compromise. C'est le cas de Miloš Popović, président de l'Association des scouts yougoslaves élu vice-président du conseil d'administration de l'Union en 1919, qui quitte le Sokol en 1922. Il provoque même une controverse en publiant un article critique dans *Socijalni Preporod* – revue du ministère des Affaires sociales – et en prononçant, lors de l'assemblée annuelle de la Société médicale yougoslave à Subotica en 1923, une conférence dans laquelle il accuse le Sokol de délaisser l'éducation populaire au profit de la politique[191]. Son intervention est d'ailleurs vivement critiquée dans le *Sokolski Glasnik*, où le mouvement prend soin de prendre ses distance avec le mouvement scout[192]. Le conflit avec l'organisation scoute – pourtant relativement marginale en Yougoslavie – se prolonge tout au long de la décennie, avec une escalade en 1929, lorsque le président de l'Union, Engelbert Gangl, saisit même le ministère de l'Éducation pour tenter d'obtenir l'interdiction pure et simple du mouvement au prétexte qu'il serait un « agent de l'internationalisme », supposément contraire aux intérêts nationaux[193].

Parallèlement, des membres historiques du mouvement commencent eux aussi à prendre leurs distances. C'est notamment le cas de Laza Popović, qui, bien qu'il s'affiche toujours comme Sokol et qu'il continue à s'investir dans des initiatives intellectuelles yougoslavistes – notamment à travers sa collaboration à la revue *Nova Evropa* – cesse progressivement de publier dans le *Sokolski Glasnik* à partir de 1921. Ce retrait coïncide avec le transfert du siège de l'Union à Ljubljana, décidé à la fin de la même année en raison de l'intensification des tensions à Zagreb[194].

[191] Sur le conflit avec Miloš Popović voir « Problem sa Statusom M Popovic koji agitira u Subotici » [Le problème du statut de M. Popović qui fait de l'agitation à Subotica], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana, 1924 (année 6), n° 1, p.12 ; « XXXIII. redna seja starešinstva JSS. dne 7. januarja 1924 » [23ème Assemblée générale régulière de l'Union des sokols yougoslaves, *Sokolski Glasnik*, Ljubljana, 1924 (année 6), n° 2, p. 16.

[192] « Naše stanovište prema skautizmu » [Notre position à l'égard du scoutisme], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 1923, (année 5), n° 9-10, p. 297

[193] À partir des 1930, le président de l'Union Engelbert Gangl insiste régulièrement auprès de la couronne et du ministère de l'Éducation pour tenter de faire interdire le mouvement scout et le mouvement de se défendre. Lettres du 10 février, à Belgrade de L'Association des Éclaireurs et des Éclaireuses du Royaume des SCH », au ministre de l'Éducation. Lettre du 21 octobre, à Belgrade, au ministre de l'Éducation. Lettre du 30 décembre 1930, à Belgrade au ministre de l'Intérieur. AJ, Fonds du ministère de l'Éducation, AJ 66 1268 1516. Lettre du 19 décembre 1930, à Ljubljana, de l'Union des sokols yougoslaves signé du trésorier Ante Brozović et du président Engelbert Gangl à destination du ministre. AJ, Fonds du ministère de l'Éducation, AJ 66 1266 1514

[194] Dr R. F., « Jugoslovenska Sokolska Matica reg. zadruga s. o. j. » [Matica du Sokol yougoslave. Coopérative régionale, abrév. s. o. j.] *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1921 (année 3), n° 4, p. 108-109.

Ce conflit, devenu critique, a déjà conduit les principales figures croates à quitter l'Union pour rejoindre la Fédération des sokols croates, laissant la direction presque exclusivement entre les mains de responsables slovènes – à l'exception notable de Lazar Car, qui conserve encore quelque temps la fonction de trésorier[195]. Dans ce contexte, le déménagement là où le mouvement est le mieux implanté apparaît aux yeux des dirigeants comme une solution pragmatique[196]. Popović lui-même soutient cette décision[197], sans doute davantage par lassitude et désillusion face aux divisions croissantes du mouvement dans sa propre ville que par réelle conviction stratégique. Le départ de Popović marque également un tournant dans l'orientation éditoriale du *Sokolski Glasnik*, qui est aussi transféré à Ljubljana en 1923. La direction en est alors confiée à Miroslav Ambrožič (1885–1944), publiciste et gymnaste slovène, qui s'efforce d'imprimer à la revue une ligne plus technique, recentrée sur les aspects pratiques et organisationnels de la gymnastique, au détriment des prises de position idéologiques progressistes qui avaient caractérisé ses premières années.

Enfin, la politisation de l'engagement est surtout perçue négativement par une part significative des membres – notamment en Slovénie – instructeurs et techniciens de la gymnastique qui déplorent que les querelles idéologiques entravent le développement « technique » du mouvement[198]. Dès 1920 Stane Vidmar (1891-1958), gymnaste de haut niveau et responsable des questions gymniques au sein de l'Union s'alarme de voir les pratiquants les plus investis se détourner du mouvement[199]. Cette inquiétude est confirmée par Erwin Dolenc, qui, dans son ouvrage *Kulturni boj*, (Bataille culturelle) consacré à la politique culturelle en territoire slovène durant la période parlementaire (1918-1929), relie la chute spectaculaire du nombre d'adhérents enregistrée dans ces territoires à la fin de la décennie – une baisse de 28 % – à la politisation croissante de certains cadres dirigeants du Sokol, et à leur proximité jugée excessive avec le Parti démocrate. Cette dynamique contribue à alimenter un trouble profond, en particulier chez ceux qui conçoivent leur engagement comme un investissement désintéressé dans la pratique gymnique et l'éducation populaire.

En réalité, cette tension entre politisation effective et rejet du politique n'est pas propre au cas yougoslave. Elle renvoie à ce que Antoine Prost, dans la conclusion de l'ouvrage collectif *Associations et champ politique* (2021), identifie comme une ambivalence structurelle de l'engagement

[195] Voir la composition du conseil d'administration au terme de l'année 1921. Sokolski Glasnik, Zagreb 1921, (année 3), n° 11, p. 378.

[196] « Odgovor uredništva » [Réponse de la rédaction], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1922 (année 4), n° 2, p. 37-40.

[197] Dr Laza Popović « Braćo i sestre! » [Frères et sœurs], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1921, (année 3), n° 11 p. 379-381.

[198] Sur le conflit en Slovénie entre sokols politisés et non politisés voir E. Dolenc, *Kulturni boj*, *op. cit.*, p. 263-277.

[199] « Izveštaj sa sednice predsedništva Jugoslavenskog Sokolskog Saveza, održane dne 1. maja o.g. u Ljubljani » [Rapport de la réunion de la présidence de l'Union des sokols yougoslaves, qui s'est tenue le 1er mai de cette année à Ljubljana], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1920, (année 2), n°5, p. 193-195.

associatif. En effet, les nombreux cas étudiés dans ce recueil montrent bien que si pour certains acteurs, les associations constituent une véritable école de militantisme – parfois même un « vivier » pour les partis –, pour d'autres, elles représentent un « refuge apolitique », un moyen d'échapper aux contraintes et à la mauvaise réputation de la politique. Ce repli s'explique, selon Antoine Prost, autant par « un refus de la culture de l'affrontement à laquelle répugnent beaucoup de militants associatifs[200] », que par la « péjoration du politique » très marquée dans la culture politique française[201]. Dans le cas du Sokol, le rejet affiché de la politique partisane par une partie de ses membres peut aisément être interprété à la lumière de cette analyse. Car au-delà de l'engagement intellectuel d'une minorité de « penseurs », le mouvement repose avant tout sur une base composée de membres « ordinaires », pour lesquels le refus de la politique s'exprime souvent de manière plus pragmatique que doctrinale. La vie parlementaire yougoslave des années 1920, marquée par une instabilité chronique – avec pas moins de vingt-quatre gouvernements successifs, des coalitions éphémères et des alliances de circonstance – mais aussi par une répression politique sévère (interdiction du Parti communiste dès 1920, étouffement des oppositions autonomistes croates), a très probablement renforcé, chez nombre de sokols, l'idée que la politique constituait non seulement un facteur de division, mais un risque réel pour la cohésion et la pérennité du mouvement associatif[202].

3. Les revers du centralisme : autonomisation et affirmation des identités locales

Outre les concurrences externes et les formes multiples de désengagement, le mouvement est confronté à un troisième type de difficulté, d'ordre interne, qui touche à la mise en œuvre concrète de son organisation centralisée. Cela se manifeste d'abord sur le plan financier. Dans un article paru dans *Sokolski Glasnik* en octobre 1924, Bogumil Kajzelj, président du district de Ljubljana et trésorier de l'Union, déplore que régulièrement, des districts sollicitent des exemptions du paiement de la taxe annuelle obligatoire, tandis que d'autres retiennent

[200] Antoine Prost, « Conclusion » dans Claire Andrieu, Gilles Le Béguec et Danielle Tartakowsky (eds.), *Associations et champ politique : La loi de 1901*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2021, p. 671-682.

[201] *Ibid.*

[202] Après un succès notable aux élections constituantes de novembre 1920 (près de 12 % des voix et 58 sièges à l'Assemblée constituante), le Parti communiste est interdit en décembre 1920. Par ailleurs, la loi sur la protection de l'État (*Zakon o zaštiti javne bezbednosti i poretka u državi*), votée en août 1921, permet la criminalisation des discours jugés subversifs, facilitant les arrestations arbitraires et la censure de la presse. En plus du Parti communiste et affiliés, des figures politiques comme Stjepan Radić, leader du Parti paysan croate, en font à plusieurs reprises les frais, notamment en 1920 et 1924, pour leurs prises de position critiques contre le centralisme de Belgrade et leur rapprochement avec des forces internationales jugées hostiles, comme lors d'un déplacement à Moscou.

illégalement une partie des montants dus[203]. Il constate également que l'activité éditoriale, censée compenser les carences budgétaires, suscite trop peu d'intérêt – près d'un quart des clubs n'ont toujours pas commandé le moindre numéro de *Sokolski glasnik*, les almanachs ne comptabilisent qu'un millier d'abonnements, et plus de 200 clubs n'ont pas encore acquis l'annuaire officiel « qui devrait pourtant figurer dans toutes les bibliothèques sokols du pays »[204]. Face à ces difficultés, l'Union lance en 1925 une loterie présentée comme un moyen d'assurer « un revenu substantiel pour l'organisation centrale sans contribution obligatoire »[205], mais cette initiative se heurte elle aussi à des problèmes avec des cas de fraudes sont rapidement signalés et surtout un manque d'intérêt flagrant[206]. Les rappels à l'ordre répétés des dirigeants n'y font rien, le financement de l'organisation devient un problème structurel car en 1927, l'Union ne parvient à collecter que 37% des cotisations prévues par ses statuts[207], et en 1928, ses publications ont toujours un faible écho – *Sokolski glasnik* comptant à peine 5 000 abonnés[208].

Tentant d'identifier les causes de ces disfonctionnements, Bogumil Kajzelj rejette l'hypothèse avancée par certains, selon laquelle ils seraient liés à la précarité financière des membres ou à la crise économique que traverse alors le pays[209]. Rappelons que dès 1923, la Yougoslavie est confrontée à une inflation record qui stoppe net l'élan économique amorcé avec la reprise de 1919 et freine la consommation même dans les grandes villes[210]. Par ailleurs, à partir de 1925, la crise agricole mondiale liée à la surproduction fait chuter les prix des denrées, une situation critique pour un pays où la grande majorité de la population rurale dépend de cette activité pour survivre. De nombreuses familles, ne pouvant plus vivre de leurs terres, se voient alors contraintes de vendre leurs domaines et de travailler entre la ville et la campagne comme journaliers. Ce phénomène engendre, comme le décrit Marie-Janine Calic, un cercle vicieux de pauvreté, dû à l'écart entre une croissance économique insuffisante et une forte croissance démographique, touchant particulièrement les régions moins fertiles telles que la Herzégovine, la

[203] B. Kajzelj « Svim župskim i društvenim blagajnicima! » [Au trésoriers des dirstricts et des clubs !], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 31 octobre 1924, (année 6), n° 2°, p. 277-279. Voir également les rapports des assemblées générales de l'Union pour novembre et décembre1924 dans *Sokolski Glasnik*, Ljubljana, 31 décembre 1924, (année 6), n°20, 1924, p. 296-301.

[204] B. Kajzelj « Svim župskim i društvenim blagajnicima! ». art. cit.

[205] « Lutrija JSS » [Loterie de l'Union des sokols yougoslaves], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 1925 (année 7), n° 5, p. 38.

[206] « XXXIII. redovita sednica starešinstva JSS. dne 23. novembra 1925 » [XXXIIIe séance ordinaire du comité de l'Union des sokols yougoslaves, le 23 novembre 1925], *Sokolski Glasnik*, 31 décembre 1925, (année 7), n° 25, p. 188

[207] « Izveštaji za VIII.glavnu skupštinu JSS u Beogradu 27. marta 1927. Izveštaj tajnika JSS » [Rapports de la 18e Assemblée générale de l'Union des sokol yougoslaves à Belgrade, le 27 mars 1927. Rapport du secrétaire de l'Union des sokols yougoslaves] (Riho Fuks) p. 7, publié en supplément à *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 15 mars 1927, (année 9), n° 5-6.

[208] Dr E. Mejak. « Sokolski tisk » [Journal sokol], Sokolski glasnik, Ljubljana 1er décembre 1928, (année 10), n° 23, p. 146.

[209] Verij Švajgar, « Izvestaj statističara » [Rapport du statisticien], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 15 mars 1927, (année 9), n° 5-6, p. 35-38

[210] Voir John B. Allcock, *Explaining Yugoslavia*, Londres, C. Hurst & Co. Publishers, 2000, p. 145-154.

Dalmatie et le Monténégro[211]. Mais même dans ce contexte, Bogumil Kajzelj rappelle en effet que la contribution annuelle est modique – à peine 5 dinars par membre[212]. Selon lui, le véritable problème tiendrait au manque de « responsabilité » et à l'investissement insuffisant des dirigeants locaux – notamment des trésoriers – qui « ne remplissent pas consciencieusement leurs obligations ». Pour illustrer son propos, il rapporte le épisode, selon lui, symptomatique du trésorier d'un petit club slovène affirmant ne jamais avoir reçu un colis de calendriers, expédié en 1920 par l'Union pour être vendu aux membres, alors qu'il avait simplement été oublié dans un coin avant d'avoir été découvert en 1924.

Il n'est pas le seul à soulever la responsabilité des membres des conseils d'administration des districts et des clubs. Ceux-ci sont régulièrement mis en cause par les dirigeants de l'Union, qui, dès les premières années, leur reprochent de faire preuve de légèreté dans leur engagement. En 1922, Riho Fux, alors secrétaire de l'Union, déplore dans son rapport annuel, l'absence chez ces derniers de « compréhension du sens du devoir ». Selon lui, les présidents et secrétaires de district se contentent de relayer les directives venues du haut, sans chercher à en assurer la mise en œuvre. Il fustige un manque de coordination : « dans la majorité des districts, le lien entre ceux-ci et leurs clubs locaux est extrêmement faible, voire inexistant. Il existe même des clubs qui ne savent pas à quel district ils sont rattachés[213] ». Cette remarque illustre une seconde manifestation tangible des difficultés structurelles rencontrées par l'Union : son incapacité à procéder à un recensement fiable de ses effectifs.

En 1923, lors d'un conseil des statisticiens des districts (*Zbor županskih statističara*), les participants soulignent les nombreux obstacles entravant le travail de collecte statistique, posés par la « négligence » des responsables locaux, qui, « dans le meilleurs des cas, envoient leurs rapports annuels avec retard, dans le pire, ne les transmettent pas du tout[214] ». Ils en veulent pour preuve que seuls huit représentants de district sur 26 sont présents à la rencontre[215]. Quatre ans plus tard, Verij Švajgar, alors président de la commission statistique de l'Union, revient sur ces dysfonctionnements dans son rapport annuel. Il y déplore l'impossibilité d'obtenir une image précise du nombre réel de clubs en activité, en raison notamment de la « fragilité » des structures

[211] Marie-Janine Calic, « The Socio-Economic Development of Yugoslavia during the Inter-war Period: A Regional Point of View » dans Thomas David et Jean Batou (eds.), *Le développement inégal de l'Europe (1918-1939)*, Genève, Librairie Droz, 1998, p. 327-355.

[212] À titre de comparaison le prix d'un exemplaire du quotidien *Politika* est de 1 dinar en 1924.

[213] Dr. Riho Fuks, « Na završetku upravne godine društava i župa » [A la fin de la l'année administrative des clubs et des districts], Sokolski Glasnik, Zagreb 1922, (année 4), n° 4, p.108-109.

[214] V. Švajgar, « Delovanje JSS v letu 1923 » [Activités de l'Union des sokols yougoslaves en 1923], *Sokolski Glasnik* Ljubljana 31 janvier 1924, (année 7), n° 2, p. 9.

[215] *Ibid.* Seulement huit régions envoient des représentants : Belgrade, Kragujevac, Ljubljana, Maribor, Novi Sad, Osijek, Rijeka et Skopje ; les régions de Mostar, Novo Mesto, Split, Užice, Veliki Bečkerek et Zagreb se sont excusées. Toutes les autres régions n'ont envoyé personne et « ne se sont même pas excusées ».

locales – bon nombre d'entre elles, n'ayant jamais officialisé leur existence auprès des autorités, cessent de fonctionner après quelques mois[216]. Pour Švajgar également, la faute est à imputer aux présidents de clubs, qui sont à l'origine de « la création rapide, insensée et irréfléchie de nouveaux clubs dans des régions ne réunissant même pas les conditions minimales pour un travail réussi[217] ».

Si ces critiques récurrentes peuvent sembler révéler un certain laxisme ou un désintérêt de la part de la base, elles reflètent surtout le rapport paternaliste, autoritaire et rigide qu'entretient l'Union des sokols yougoslaves avec ses échelons inférieurs. Cela se manifeste notamment par le recours à des adjectifs péjoratifs pour qualifier les membres critiqués – « irresponsables », « irréfléchis », « négligents » – ainsi que par l'usage récurrent du verbe « réprimander » (*opominjati*) dès qu'il est question de corriger leurs « manquements », ce qui renvoie à une logique d'infantilisation et à un rapport asymétrique. Cette posture transparaît de manière encore plus révélatrice dans une source conservée dans les archives du club de Korčula : de petits billets colorés, imprimés et diffusés par l'Union, destinés à encourager un comportement exemplaire parmi les membres. Rédigés sous la forme de mémos, ou de maximes moralisatrices, les tracts invitent les individus à « penser à [leur] devoir de membre, au moins 10 minutes par jour » ou à se demander « qu'[ont-ils] fait aujourd'hui pour [leur] club ? « . Ils leur rappellent souvent de payer leurs cotisations, avec des questions comme : « Avez-vous pensé à régler votre dû à l'Union et au district ? », ou encore, les encouragent à contrôler le travail des instances directives de leur club, en leur demandant par exemple : « Est-ce que votre trésorier collecte régulièrement les cotisations ?[218] ». Leur existence et leur conservation dans les archives soulèvent plusieurs interrogations : ces tracts ont-ils réellement été distribués aux membres ? Par quels intermédiaires ? Et surtout, ont-ils eu une quelconque efficacité ? Si ces questions restent ouvertes, leur seule formulation révèle une vision verticale de l'engagement associatif prôné par l'Union, loin de l'idéal d'autonomie et de responsabilité promu dans les discours officiels.

Cependant, il apparaît qu'à l'échelle locale, les membres ne restent pas passifs face à ces injonctions : des formes de prise de distance, explicites ou implicites, émergent en réponse aux critiques venues d'en haut. Tout d'abord, à l'instar des revendications relatives à l'inégalité des statuts entre membres évoquées plus haut, des voix locales s'élèvent dans *Sokolski Glasnik* pour dénoncer le manque de communication de l'Union, qui empêcherait une compréhension claire des attentes et des responsabilités des membres. Ce flou, au lieu de renforcer l'adhésion, alimente

[216] Švajgar, « Delovanje JSS v letu 1923 », art. cit
[217] *Ibid.*
[218] Voir les petits billets en annexe n° 8.

bien souvent des dynamiques d'affirmation locale indépendante. C'est ce que souligne dans une chronique, Branko Hope, membre du club de Dubrovnik affilié au district de Mostar. Il y dénonce l'opacité des règlements et statuts émis par l'Union, rarement transmis, et encore plus rarement expliqués aux membres. Selon lui, ceux-ci ne savent tout simplement pas quoi en faire. Dans son club, explique-t-il, ces documents sont perçus comme de simples formalités administratives, utilisés avant tout pour « légitimer la structure auprès des autorités », mais jamais comme des références pratiques pour encadrer la vie associative. « Le règlement disparaît avec elle dans un tiroir, pour ne plus jamais voir la lumière du jour », écrit-il avec ironie. Cette ignorance, qu'il considère comme le résultat d'un défaut de pédagogie et d'un mépris des organes supérieurs à l'égard de la base, conduit selon lui à voir les membres prendre des décisions souvent en contradiction avec les textes officiels[219].

Mais l'une des conséquences les plus manifestes de ce déficit de communication est l'autonomisation croissante des clubs, qui tendent à développer leurs propres pratiques en marge des directives de l'Union. Le district de Mostar, une nouvelle fois, offre un exemple révélateur, en particulier à travers la relation qu'il entretient avec le club de l'île de Korčula, où les modalités de délégation apparaissent particulièrement lâches. Dirigé par des notables issus de grandes familles insulaires – Bernardi, Sessa, Arneri, Kalođera, Tedeski[220]–, affiliés au Parti démocrate et jouissant d'une influence certaine sur leur île, le club – actif depuis bien avant la création du district[221] – se trouve confronté dès 1923 à la concurrence locale du Sokol croate. Ses dirigeants doivent alors élaborer des stratégies en lien avec le contexte insulaire pour réaffirmer l'ancrage populaire du club et démontrer sa légitimité auprès de la population locale[222]. Ils participent donc peu aux efforts d'administration du district. Prétextant des connexions difficiles avec le continent, le conseil d'administration n'envoie par exemple aucun représentant à Mostar lors des élections du président de district[223]. Par ailleurs, ses dirigeants prennent parfois des libertés avec leur trésorerie : en 1927, ils sont épinglés pour avoir perçu les cotisations des membres de la *četa* de Žrnovo sans en informer le district, ce qui leur vaut de sérieuses réprimandes et une surveillance

[219] Branko Hope, « Ne trebaju nam pravila » [Nous n'avons pas besoin de règles], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana, 1er septembre 1929, (année 11), n°17, p. 1.

[220] Pour une histoire sociale de Korčula voir Zvonko Letica (ed.), *Sećanja jedne geenracije. Grad Korčula 1900-1946*, Korčula, Vojna štamparija Split, 1900.

[221] Pour une histoire du club Sokol de Korčula, voir Tonko Barčot, « Prilozi za povijest sokolskog pokreta na Korculi 1 », *Godišnjak grada Korčule*, 2006, nº 11, p. 281-316 ; Tonko Barčot, « Prilozi za povijest sokolskog pokreta na Korculi 2 », *Godišnjak grada Korčule*, 2007, nº 12, p. 308-337.

[222] Lettre n° 29 du conseil d'administration du club sokol de Korčula, à Korčula du 28 septembre 1929 à l'administration communale. DADU, Fonds du club Sokol à Korčula, HR DADU SCKL 476 2.

[223] Lettre du district de Mostar du 14 octobre 1928, à Mostar, au club de Korčula, DADU, Fonds du club Sokol à Korčula, HR DADU SCKL 476 2.

renforcée[224]. Les instances de Mostar exigent en 1928 des rapports réguliers sur la gestion du club de Korčula, ses dépenses, ainsi que la composition sociale de ses membres[225]. Enfin dès la fin des années 1920, les dirigeants du club ainsi que ceux du club de Dubrovnik commencent à expliquer leur souhait de voir créée un district indépendant, basé à Dubrovnik, qui serait chargé de gérer toute la section sud-dalmate, de Dubrovnik jusqu'à Korčula en passant par la presqu'île de Pelješac[226]. Si le projet ne verra pas le jour, cette prise de liberté illustrant bien la volonté des clubs locaux de s'autonomiser de la tutelle et de la centralisation de l'organisation[227].

Mais au-delà des tensions liées à la gestion, c'est un véritable fossé culturel qui se manifeste entre, d'un côté, la conception du mouvement véhiculée par l'Union et le district, et, de l'autre, les ambitions du club à l'échelle locale. À Korčula, les habitants sont profondément attachés à la *Moreška*, danse du sabre traditionnelle emblématique de l'île, que les membres du club sokol local intègrent volontiers à leur programme d'activités[228]. Cette pratique reste toutefois largement méconnue en dehors de l'île – quelque peu sur la côte dalmate, mais certainement ignorée en Herzégovine où se situe le siège du district duquel dépend pourtant le club de Korčula. Ce syncrétisme local suscite donc la désapprobation du président du district, Čedo Milić, qui s'oppose fermement à ce que la *Moreška* soit présentée lors des *slet* régionaux[229]. En réaction, les dirigeants du club de Korčula prennent l'initiative de s'adresser directement au ministère de l'Éducation afin de faire reconnaître leur danse comme une composante légitime du patrimoine culturel national et d'obtenir son intégration au programme du grand *slet* prévu à Belgrade en 1930. Cette démarche indépendante provoque l'irritation de l'Union, dont le président Engelbert Gangl adresse à plusieurs reprises des courriers au ministère pour demander que les sollicitations émanant directement des clubs ne soient pas prises en considération sans l'aval des instances centrales du Sokol.

Ce conflit illustre de manière exemplaire les tensions persistantes entre les particularismes locaux et le modèle homogénéisant promu par l'Union. Il montre également que les « manquements » des clubs locaux et de leurs dirigeants ne relèvent pas nécessairement de la seule « négligence » ou du manque de sérieux des responsables, comme le soutiennent les cadres de

[224] Lettre du district de Mostar du 11 novembre 1928, à Mostar, au club de Korčula, DADU, Fonds du club Sokol à Korčula, HR DADU SCKL 476 2.

[225] Lettre du district de Mostar du 28 octobre 1928, à Mostar, au club de Korčula, DADU, Fonds du club Sokol à Korčula, HR DADU SCKL 476 2.

[226] Voir carte n° 12 en annexe.

[227] Voir correspondance entre le Club Sokol de Dubrovnik, de Korčula, le districti de Mostar et l'Union conservée dans DADU, Fonds du club Sokol à Korčula, HR DADU SCKL 476 2.

[228] Tonko Barčot, « Moreska i sokolski pokret. O pojedinim aspektima djelovanja sokolske moreske », *Godišnjak grada Korčule*, 2015, nº 14-15, p. 131-160.

[229] Lettre du district de Mostar du 21 mars 1931, à Mostar, au club de Korčula, DADU, Fonds du club Sokol à Korčula, HR DADU SCKL 476 6.

l'Union, mais tiennent aussi à une structure organisationnelle incapable de prendre en compte la diversité de chaque région. Ainsi, l'autonomie de fait du club de Korčula met en lumière les limites structurelles du centralisme prôné par l'Union. Ce problème est d'ailleurs explicitement soulevé par certains membres du conseil d'administration, notamment les statisticiens, qui en 1926, identifient « la centralisation » comme la défaillance principale entravant le bon fonctionnement de l'organisation. Constatant leur incapacité à recueillir des données statistiques fiables, ces derniers proposent de déléguer la tâche du recensement aux districts, jugés plus proches des réalités locales et mieux à même d'entretenir des relations suivies avec les clubs affiliés[230]. Si cette proposition révèle une prise de conscience des faiblesses structurelles de l'Union des sokols yougoslaves, elle ne débouche toutefois sur aucune amélioration concrète. La situation continue même de se dégrader. En 1927, Verij Švajgar, président de la commission statistique de l'Union, déplore lors de l'assemblée générale annuelle que plus de 80 clubs n'aient toujours pas transmis leur rapport annuel[231]. Il souligne par ailleurs un élément particulièrement préoccupant : : au-delà de l'incomplétude des données, une baisse continue des effectifs se dessine. Alors que l'Union compte plus de 47 000 en 1923 (près de 74 500 en incluant les enfants et adolescents)[232], elle n'en ressence que 41 000 en 1926 (environ 65 000 au total)[233].

En mars 1928, à la veille de l'assemblée annuelle du conseil d'administration tenue à Kragujevac, l'éditorial de *Sokolski glasnik* exprime le désarroi des dirigeants, admettant : « on se demande pourquoi des instructions sont élaborées, instaurées et approuvées si personne ne les respecte en pratique[234] ». Le rapport officiel du secrétaire Fux n'est pas plus engageant. Derrière des formules convenues sur l'unité du Sokol, il reconnaît que le mouvement ne représente qu'« une fraction de la population », que son action demeure inégalement répartie sur le territoire, et que la littérature sokol, malgré les efforts déployés, suscite toujours trop peu d'intérêt parmi les membres[235]. D'admettre enfin avec amertume que malgré les initiatives de l'Union pour accroître sa visibilité dans l'espace public[236] – participation aux grandes manifestations nationales, campagnes de solidarité lors des inondations du Danube, de la Save et d'autres rivières, ou encore

[230] « Zbor župski statisticara » [Assemblée des statisticiens de districts], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 15 novembre 1926, (année 8), n°21-22, p. 215-220.

[231] Verij Švajgar, « Izvesta j statističara » [Rapport du statisticien] *Sokolski glasnik*, Ljubljana 15 mars 1927, (année 9), n°5-6 god 9 p. 36

[232] « Statistični pregled jugoslovenskega sokolskega savez po stanju 1. oktobra 1923 » [Aperçu statistique de l'Union sokol yougoslave au 1er octobre 1923], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1923, (année 5), n°11-12 p. 382.

[233] Verij Švajgar, « Izvesta j statističara » art. cit.

[234] « Ljubljana 15 marta 1928 » [Edito, Ljubljana 15 mars 1928] *Sokolski glasnik*, Ljubljana 15 mars 1928, (année 10), n° 6, p. 37.

[235]« Izvesta] tajnika na glavnoj skupštini JSS u Kragujevcu » [Rapport du trésorier lors de l'assemblée générale de l'Union du sokol youygoslave à Kragujevac], *Sokolski glasnik*, Ljubljana 15 mars 1928, (année 10), n°6, p.35-36

[236] Par exemple, les cérémonies organisées par l'association *Prosveta*, le centenaire de la Matica Srpska, les célébrations du 500e anniversaire de la ville de Subotica, Le Sokol a aussi rendu hommage aux grandes figures nationales, comme le voïvode Putnik, lors du transfert de leurs dépouilles. Le mouvement s'est aussi engagé dans des actions sociales comme soutien local après les inondations du Danube, de la Save, aide pour la famine a frappé la région de Mostar.

aide humanitaire aux populations frappées par la famine dans la région de Mostar – le Sokol, dans le contexte politique « déplorable » du moment, ne bénéficie pas du soutien actif de l'État. Ces propos traduisent une profonde désillusion quant à la reconnaissance du mouvement, révélant les limites structurelles et symboliques de son implantation dans la société yougoslave des années 1920.[237]

IV. De collaborateur à bras auxiliaire du régime : la relation ambivalente de l'Union des sokols yougoslaves avec l'État

1. Le Sokol : un figurant sur la scène du théâtre étatique

Si l'Union des sokols yougoslaves semble, à première vue, bénéficier d'un soutien officiel appuyé, ses relations avec les instances étatiques sont en effet bien plus ambivalentes, marquées par des discontinuités et une distance persistante. Une première rupture significative survient en 1925, quand son allié le plus fidèle, l'ancien ministre de l'Éducation Svetozar Pribićević, passe de manière inattendue dans l'opposition. Deux ans plus tard, en 1927, l'alliance encore plus improbable de celui-ci avec le principal soutien du Sokol croate, Stjepan Radić, au sein d'une coalition paysanne-démocrate (*Seljačko-demokratska koalicija*)[238], consacre les difficultés de l'Union avec les institutions belgradoises. À partir de cette date, l'imprévisibilité et l'instabilité structurelle compliquent durablement les relations entre le Sokol et le pouvoir central. La fréquence des changements de gouvernement – 24 en moins de dix ans –, l'absence de ligne politique cohérente, et l'impossibilité pour le mouvement de s'assurer un interlocuteur durable au ministère de l'Éducation – dont le domaine d'application s'étend à la vie associative – affaiblissent toute stratégie de coopération à long terme. En outre, dans un contexte marqué par de graves crises – inflation galopante, famine en Herzégovine et en Dalmatie, tensions diplomatiques croissantes avec l'Italie de Mussolini, et paralysie persistante du système parlementaire – les priorités de l'État se situent bien souvent ailleurs que dans la collaboration avec le mouvement de culture physique.

[237] « Izvestaj tajnika na glavnoj skupštini JSS u Kragujevcu », art. cit.

[238] Initialement fervent défenseur du centralisme, Pribićević évolue sensiblement au fil des années. Déçu par son expérience dans l'opposition en 1925, lorsque le Parti paysan croate conclut une brève alliance parlementaire avec les Radicaux de Nikola Pašić, il en vient à considérer que le centralisme ne fait que renforcer l'hégémonie de Belgrade, reléguant les Serbes de Croatie (*prečani*) à un rôle subalterne. En 1927, il scelle une alliance inattendue avec Stjepan Radić, donnant naissance à la Coalition paysanne-démocrate (*Seljačko-demokratska koalicija*). S'éloignant du fédéralisme ethno-national initialement prôné par Radić, cette coalition défend désormais l'idée d'intérêts croates distincts, face à un pouvoir central jugé dominateur. Ce revirement se manifeste notamment dans leur opposition farouche à la ratification du traité de Nettuno avec l'Italie, perçu comme une menace pour les territoires dalmates.

Dans ce contexte, le Sokol peine à s'imposer. Certes, de nombreux ministres continuent à participer aux manifestations organisées par l'Union, mais cette présence revêt surtout une dimension symbolique et performative. La cérémonie de remise de l'Épée du roi Alexandre, organisée le 11 avril 1926 au Théâtre national de Belgrade, en est un exemple révélateur[239]. Devant une salle comble, en présence du roi et de plusieurs membres du gouvernement, le président de l'Union, Engelbert Gangl, célèbre la fidélité de l'organisation au souverain dans une mise en scène soigneusement orchestrée, au cours de laquelle les membres prêtent solennellement serment autour de l'épée royale[240]. Toutefois, derrière cette mise en scène de loyauté, les liens entre l'Union et les institutions étatiques demeurent fragiles et avant tout marqués par une instrumentalisation mutuelle.

Lors de l'assemblée générale de l'Union des sokols yougoslaves, tenue à Kragujevac en mars 1928, le trésorier Riho Fuks dresse un constat sévère du désintérêt de l'État à l'égard du mouvement[241]. Il affirme que « les institutions centrales à Belgrade ne reconnaissent ni le mouvement Sokol ni son activité, et qu'elles n'en tiennent absolument aucun compte[242] », déplorant qu'elles aient « constamment méprisé [ses] requêtes[243] » et que seuls des efforts de pression « maximale » ont permis d'obtenir un soutien « partiel et souvent insignifiant[244] ». Ce désaveu est également relayé dans les pages de *Sokolski Glasnik* où, la même année, les critiques à l'encontre du gouvernement se multiplient. Un article anonyme, intitulé avec ironie « Il y a quelque chose de pourri au Royaume du Danemark[245] », fustige le ministère des Transports qui ne respecte pas le Règlement sur les tarifs réduits[246] pour les voyages sokols. Plus largement, les contributeurs dénoncent l'incapacité de l'État à reconnaître l'importance stratégique de la

[239] Lettre de l'Union des sokols yougoslaves du 26 mars 1926 au u maréchalat de la cour, entre les mains de Monsieur le colonel Dimitrijević AJ, Fonds de la Cours du Royaume de Yougoslavie, AJ 74 409 275. Cette récompense majestueuse, conférant à l'événement une dimension rappelant un tournoi médiéval où les participants rivalisent pour les honneurs du roi, s'écarte considérablement de la tradition du Sokol. En effet, celle-ci ne comporte pas de dimension compétitive et, en principe, la pratique gymnique n'y est jamais récompensée, même par un prix symbolique. Elle illustre cependant parfaitement les contorsions auxquelles le Sokol est prêt à se livrer pour gagner les faveurs du roi et démontrer sa loyauté envers le régime.

[240] « Svečanost u Beogradu » [Cérémonie à Belgrade], *Sokolski glasnik*, Ljubljana 30 avril 1926, (année 8), n°8 1926, p. 88-89.

[241] « Izvesta] tajnika na glavnoj skupštini JSS u Kragujevcu », art. cit.

[242] « IX. glavna skupština JSS u Kragujevcu. Zaključci i resolucije - jednoglasno primljeni » [IXe assemblée générale de l'Union des sokols yougoslaves à Kragujevac. Conclusions et résolutions - adoptées à l'unanimité]. *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 15 avril 1928, (année 10), n° 8, p. 51.

[243] *Ibid.*

[244] *Ibid*.

[245]« Izvesta] tajnika na glavnoj skupštini JSS u Kragujevcu », art. cit.

[246] « Iz železnickog odseka » [De la section des chemins de fer], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 30 avril 1927, (année 9), n°8, p. 179-180. Le ministère publie en 1927 un « Règlement sur tarifs réduits des transports » qui offre une réduction de 50% sur les voyages en train et en bateau aux membres d'associations qui voyagent pour leurs congrès et assemblés annuels. Les sokols pouvant bénéficier de ces réductions trois fois par ans à l'occasion de déplacement pour leurs slets. Toutefois, la réduction n'est pas automatique et elle doit faire l'objet d'une requête argumentée envoyée par les districts et les clubs, qui de manière récurrente n'aboutit pas.

gymnastique, contrairement à « l'Italie fasciste qui nationalise ses associations sportives[247] », à l'Allemagne qui finance massivement ses *Turners*, à la Tchécoslovaquie qui prépare ses sokols pour les Jeux olympiques d'Amsterdam, ou encore à la Finlande, « championne des dépenses par habitant en matière d'éducation physique » ; et de conclure, amèrement : « Tandis que chez nous ? Il n'y a pas de capacités budgétaires ![248] ».

Mais au-delà du manque de soutien financier ou logistique, Riho Fuks déplore surtout l'absence de reconnaissance du Sokol comme partenaire légitime de l'État, notamment du ministère de l'Éducation. Il regrette que le mouvement ait été « complètement mis de côté » lors de la composition des commissions chargées des réformes législatives sur l'éducation, l'enseignement secondaire et la préparation civique et militaire des jeunes, alors même qu'il serait, selon lui, « à même de contribuer au mieux sur ces questions[249] ». En effet, depuis 1920, l'Union des sokols yougoslaves a fait de sa participation à l'élaboration des politiques éducatives l'un des piliers de sa mission civique et de son partenariat avec l'État. Elle propose, dès cette date, un projet de Loi sur l'éducation physique obligatoire (*Zakon o obaveznom telesnom obrazovanju*), dont une première version, rédigée par Laza Popović, est soumise au ministère de la Santé[250]. Le texte prévoit l'instauration de l'éducation physique obligatoire dans les écoles, les casernes et les *sokolanas*, dans le cadre d'une coopération entre le Sokol et les ministères de la Santé, de l'Éducation, de l'Armée et de la Marine, appelés à financer l'initiative à hauteur de 10 millions de dinars par an.

Conçue comme un levier de construction nationale, cette politique d'éducation physique est présentée comme servant des objectifs multiples : former la jeunesse « physiquement » et « moralement » ; renforcer les capacités militaires (en proposant de réduire le service des jeunes ayant reçu un entraînement prolongé) ; professionnaliser la gymnastique via l'ouverture d'une école supérieure dédiée et stimuler l'économie à travers la création d'une véritable industrie nationale de la culture physique (construction de *sokolanas,* équipements gymniques, vêtements d'entraînement[251]). En 1923, l'Union renforce sa démarche en formulant une proposition plus aboutie et en engageant un dialogue soutenu avec le ministère de l'Éducation autour d'un projet concret de création d'une école d'éducation physique. Celle-ci aurait pour mission de dispenser

[247] M. K. « Reorganizacija talijanskog sporta i gimnastike » [Réorganisation du sport et de la gymnastique italienne], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 15 janvier 1928, (année 10), n°2, p. 7

[248] « Državne potpore za Amsterdam » [Subsides de l'État pour Amsterdam], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 1er mai 1928, (année 10), n°9, p.55.

[249] « IX. glavna skupština JSS u Kragujevcu. Zaključci i resolucije - jednoglasno primljeni », art. cit.

[250] La première mention du projet de loi apparait dans *Sokolski Glasnik* en 1920. Dr Laza Popović, « Nacrt zakona o obvezatnom telesnom obrazovanju u državi Srba, Hrvata i Slovenaca » [Projet de loi sur l'éducation physique obligatoire dans l'État des Serbes, des Croates et des Slovènes], *Sokolski Glasnik*, Zagreb, 1920 (année 2), n° 1-2, p. 4-7.

[251] Voir affiche publicitaire pour les uniformes de Branko Palčić en annexe n° 9.

des séminaires diplômants destinés à former les enseignants chargés d'introduire l'éducation physique dans les établissements scolaires[252]. La question de l'implication du Sokol dans les politiques éducatives prend une importance croissante, justement à partir de 1923, avec l'installation du siège de l'Union à Ljubljana et la montée en influence d'acteurs soucieux de promouvoir l'éducation physique à l'échelle nationale. Parmi eux figurent Viktor Murnik, athlète reconnu et spécialiste des questions gymniques, ainsi que Miroslav Ambrožič, qui donne à *Sokolski Glasnik* une orientation plus technique et pédagogique. Mais c'est surtout avec la nomination d'Engelbert Gangl (1873–1950) à la tête du conseil d'administration, en 1924, que le Sokol affirme clairement son ambition éducative, et son intérêt pour la mobilisation de la jeunesse.

Succédant à Vladimir Ravnihar, écarté en raison de ses activités trop visibles au sein du Parti démocrate, Engelbert Gangl apparaît comme une figure consensuelle, apte à préserver l'autonomie du mouvement face aux tensions politiques croissantes à Belgrade et à renforcer sa légitimité comme acteur institutionnel. Ancien enseignant et haut fonctionnaire du ministère de l'Éducation – nommé en 1921 conseiller de la couronne pour les questions scolaires – Gangl possède une solide expertise dans le domaine éducatif. Surtout, son engagement avec le sujet dépasse le cadre institutionnel car il est également une figure importante de la littérature jeunesse. Auteur prolifique de poèmes et de contes inspirés du folklore slovène, il fonde en 1900 la revue pour enfants *Zvonček*, qu'il dirige pendant plusieurs décennies[253]. Cette double vocation, à la fois pédagogique et culturelle, éclaire la direction qu'il imprime au Sokol dès sa prise de fonction, en plaçant la jeunesse au centre du projet du mouvement. Il affirme ainsi : « [C']est dans [l]e camp [de la jeunesse] que se joue l'avenir du mouvement sokol. (…) La jeunesse est notre propagateur le plus productif et le plus éminent ! Et c'est à la jeunesse que j'attribue le devoir de veiller à l'accroissement de nos rangs[254]. » Convaincu que la jeunesse représente à la fois un levier de croissance et un moyen d'affirmer la légitimité du mouvement, Gangl s'emploie activement à inscrire le Sokol dans les politiques éducatives nationales. Il multiplie les démarches auprès du ministère de l'Éducation pour faire valoir les propositions législatives de l'Union et obtenir l'intégration du mouvement dans les réformes scolaires en cours. Pourtant malgré ses efforts, le

[252] Projet de proposition pour la fondation d'une école d'éducation physique. Lettre de l'union des sokols yougoslaves du 18 mai 1923 au ministère de l'Éducation. AJ, Fonds du ministère de l'Éducation, AJ 66 1266 1514. Conscients que l'objectif d'imposer le système sokol dans les écoles passe par la formation de cadres compétant, les dirigeants de l'Union feront de la création de cette école une priorité dans leurs discussions ininterrompues avec les instances étatiques. Le projet est dès lors sans cesse amélioré et avant son aboutissement, l'Union organise de nombreux séminaires diplômants destinés aux enseignants intéressés dans les grandes villes du Royaume.

[253] Iztok Durjava, « Engelbert Gangl: njegovo delovanje v sokolski organizaciji in njegova misel o sokolstvu » dans Tomaž Pavlin (ed.), *Naša Pot. 150 let ustanovitve Junega Sokola in sokolskega gibanja*, 2014e éd., Ljubljana, Fakulteta za šport.

[254] E. gangl, « Naš naraštaj », [Notre jeunesse], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana, 15 janvier 1925, (année 7), n° 1, p. 1-2.

Sokol reste largement ignoré dans les processus décisionnels ; ce qui révèle le décalage persistant entre les ambitions des dirigeants et la reconnaissance institutionnelle du mouvement.

Un échange de correspondance entre avril et juin 1928 illustre de manière révélatrice les rapports distants du ministère de l'Éducation avec le Sokol. Le 18 avril, Gangl adresse une lettre au ton courtois mais ferme, réitérant le souhait de l'Union d'être consultée dans le cadre de l'élaboration de la future loi sur l'éducation physique obligatoire[255]. Il y souligne ce qu'il perçoit comme une incohérence, voire une injustice : alors que le Sokol « a participé au travail public dans les jours les plus tragiques de [l']histoire [du pays] et a fait preuve d'un dévouement sans limite », il ne lui est pas « permis de contribuer également à ce projet, dont dépend à bien des égards la prospérité [du] pays[256] ». Le 15 mai, le cabinet du ministère répond que l'Union est « placée aux premières loges dans l'élaboration du dossier 'éducation corporelle à l'école' », sans proposer pourtant, aucune discussion formelle : Gangl est simplement invité à consulter le projet de loi publié dans le journal officiel *Prosvetni Glasnik* (Le Courrier des enseignants)[257]. Le 24 mai, le président de l'Union adresse une nouvelle lettre, cette fois empreinte d'indignation, exigeant qu'une copie de la proposition lui soit envoyée directement[258]. En vain, le 2 juin, le cabinet réitère sa réponse expéditive et renvoie une nouvelle fois l'Union à *Prosvetni Glasnik*, indiquant sans détour que les préoccupations du Sokol ne figurent pas parmi les priorités gouvernementales du moment[259]. Il faut en effet replacer cet échange dans le contexte plus large et noter que l'instabilité politique entrave également l'action du ministère de l'Éducation. Entre 1919 et 1929, pas moins de douze ministres se succèdent[260] et comme l'a bien montré Ljubodrag Dimić, l'administration continue durant toute la décennie de déléguer la majorité de ses compétences aux autorités régionales, qui conservent la gestion effective des activités scolaires et associatives à l'échelle locale[261]. À cette faiblesse institutionnelle s'ajoute une crise budgétaire persistante, qui freine tout investissement structurel dans le secteur. Dès lors, alors même que l'État peine à assurer l'ouverture d'écoles primaires pour lutter contre l'illettrisme massif des jeunes ruraux, l'éducation physique est reléguée au second plan des priorités nationales.

[255] Lettre du 18 avril 1928 d'Engelbert Gangl au ministère de l'Éducation. AJ, Fonds du ministère de l'Éducation AJ 66 1266 1514.
[256] *Ibid.*
[257] Réponse du ministère datée du 15 mai 1928, AJ, Fonds du ministère de l'Éducation AJ 66 1266 1514.
[258] Lettre du 18 avril 1928 d'Engelbert Gangl au ministre de l'Éducation. AJ, Fonds du ministère de l'Éducation AJ 66 1266 1514.
[259] Réponse du ministère datée du 2 juin 1928, AJ, Fonds du ministère de l'Éducation AJ 66 1266 151.
[260] Voir P. Troch, *Education and Yugoslav Nationhood*, *op. cit.*, p. 119.
[261] L. Dimić, *Kultuna politika u Kraljevini Jugoslaviji : 1918-1941 I*, *op. cit.*

2. La Jeunesse ou l'enjeu principal de la survie du mouvement

La situation évolue toutefois radicalement avec l'éclatement d'une crise politique majeure à l'été 1828. Le conflit entre les Radicaux et l'opposition atteint un point de non-retour quand paraissent dans la presse des menaces explicites visant les dirigeants de la coalition paysanne-démocrate. Celles-ci sont mises à exécution le 20 juin, au cœur même de la *Skupština*, lorsque le député radical monténégrin Puniša Račić ouvre le feu et assassine plusieurs parlementaires, dont Stjepan Radić, président du Parti paysan croate. Contre toute attente, Engelbert Gangl voit dans le climat d'urgence provoqué par l'attentat et la désagrégation de l'ordre politique une opportunité de repositionnement stratégique. Tandis que son rival – le Sokol croate – participe activement au « culte du héros du nouveau martyr croate[262] », s'affichant de manière ostensible aux funérailles de Radić, le président de l'Union des Sokols yougoslaves choisit quant à lui de réaffirmer une loyauté indéfectible à la couronne. Il comprend qu'il ne s'agit plus désormais de négocier avec les ministères, mais d'interpeller directement le roi, perçu alors, y compris dans certains cercles de l'opposition, comme le dernier garant de la stabilité[263].

À la suite d'un vote extraordinaire entérinant le report du *slet* régional prévu à Skopje pour Vidovdan, Gangl sollicite une audience auprès d'Alexandre. Officiellement, il s'agit d'obtenir son appui pour l'événement reprogrammé, en réalité, cette initiative vise surtout à affirmer le rôle du Sokol comme force de stabilité et de cohésion dans un moment de crise politique aiguë. Dans ses colonnes, *Sokolski Glasnik* présente la rencontre avec le roi comme un succès, le souverain y aurait exprimé son soutien personnel, allant jusqu'à déclarer « Moi aussi je suis un sokol ![264] ». Cependant, le récit emphatique de Dušan Bogunović, accompagné d'un portrait d'Alexandre, ne saurait être considéré comme une source fiable pour appréhender les véritables intentions de la direction de l'Union. Un indice plus éclairant réside dans la composition de la délégation reçue par le roi : outre le président Gangl et les responsables du district de Skopje, Vladimir Zagroski et Dragutin Kubiček, figurent également deux personnalités investies dans les questions éducatives au sein des districts de Zagreb et de Belgrade, Dušan Bogunović et Milorad Dragić. Le choix de ces membres, tous deux pédagogues et auteurs de réflexions sur l'articulation entre école et Sokol, laisse entrevoir une stratégie délibérée de Gangl. Au-delà des considérations logistiques liées au *slet*, il semble vouloir mettre en avant la dimension éducative du mouvement et plaider, auprès du roi, pour une intégration plus étroite du Sokol avec l'école.

[262] P. Troch, *Education and Yugoslav Nationhood*, *op. cit.*, p. 630.
[263] D. Djokić, *Elusive Compromise*, *op. cit.*, p. 63.
[264] Dušan Bogunović, « I ja sam Soko… » [Moi aussi je suis Sokol], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana, 1er août 1928, (année 10), n° 15, p.97.

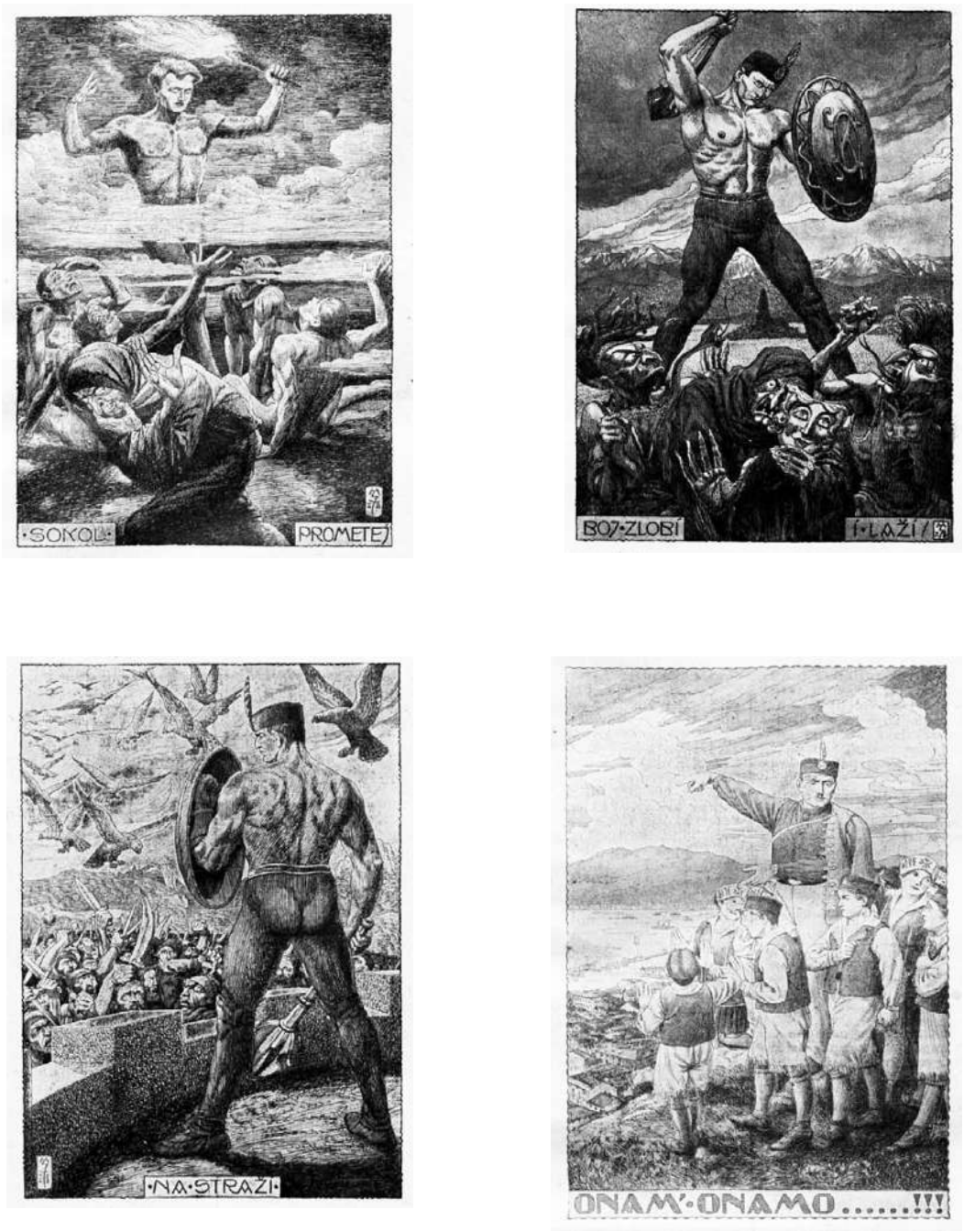


Figure 52. *Illustrations de Smrekar pour le Sokol*. Reproductions tirées de Sokolski Glasnik, 1928, n°17, p. 105 ; n°18, p. n° 19.

D'autres indices suggèrent également qu'en ces temps troublés, l'Union cherche activement à se positionner comme un acteur stratégique par sa capacité à mobiliser la jeunesse. À cette même période, *Sokolski Glasnik* publie de nombreux articles consacrés à la question, comme en novembre 1928, le discours de Masaryk aux écoliers praguois, intitulé « Les devoirs de la jeunesse d'un peuple libre[265] », qui souligne le rôle central de la jeunesse dans l'édification

[265] « Zadače omladine slobodnog naroda. Prezident Masargk deci praških škola » [Le président Masaryk s'adresse aux enfants des écoles de Prague], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 15 novembre 1928, (année 10), n° 22, p. 136.

nationale. D'autres textes, tel que celui de Franjo Vajda, « Le Sokol et l'école[266] », insistent sur la spécificité du mouvement par rapport aux autres associations de culture physique, accusées de promouvoir des agendas ethno-nationaux ou « partisans ». La stratégie de légitimation comme instance éducative passe également par une production iconographique à forte portée symbolique. À l'occasion du dixième anniversaire de la création du royaume, l'Union diffuse une série de quatre cartes postales illustrées par le Slovène Henrik Hinko Smrekar, connu pour ses œuvres à destination de la jeunesse[267] (figure 52).

Chaque carte met en scène l'une des « missions » fondamentales du Sokol : éduquer la population, défendre les frontières, « combattre le mensonge et l'immoralité » et lutter contre l'injustice. Adoptant un style enfantin et allégorique, ces illustrations renoncent à la satire habituelle de Smrekar au profit de figures simples et facilement reconnaissables par le jeune public : sorcières, hommes-serpents, chevaliers. Prométhée y symbolise le Sokol comme porteur de lumière face à l'ignorance ; l'ennemi extérieur, représenté comme une horde orientalisée, menace les frontières nationales ; un héros torse nu affronte une sorcière masquée ; et enfin, un groupe de jeunes gymnastes suit un guide sokol, incarnant le poids et l'importance de la transmission transgénérationnelle. Plus que destinée à ses propres membres – qui, comme nous l'avons vu, lisent peu les publications de l'Union – ces supports visent avant tout à affirmer, aux yeux des autorités, la prétention de l'organisation à incarner le cadre idéal de formation morale et nationale de la jeunesse yougoslave.

L'initiative du Sokol auprès des autorités s'intensifie encore après la proclamation de la dictature royale, le 6 janvier 1929. Poursuivant son travail d'influence, Gangl relance le 28 janvier une revendication ancienne. Dans une lettre au ministère de l'Éducation, il demande la nomination d'instructeurs sokols aux postes de professeurs de gymnastique dans le cadre de la préparation de la nouvelle loi sur les écoles secondaires et normales[268]. Contrairement à l'indifférence rencontrée l'année précédente, le ministère répond cette fois favorablement en invitant l'Union à fournir des attestations de qualification des candidats afin de permettre aux instances compétentes d'évaluer leurs aptitudes[269]. Encouragé par cette ouverture, Gangl adresse le 1er mars un nouveau mémorandum, élargi cette fois aux écoles primaires et populaires (*narodne*

[266] F. Vajda « Sokolstvo i škola » [Le Sokol et l'école], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 15 novembre 1928, (année 10), n° 22, p. 136.
[267] Milena Blažič, « Fairy-tale motifs of Hinko Smrekar », *Anglisticum*, 2023, vol. 12, nº 5, p. 11-29.
[268] Lettre du 28 janvier 1929 d'Engelbert Gangl au ministère de l'Éducation. AJ, Fonds du ministère de l'Éducation AJ 66 1266 1514.
[269] Réponse du ministère datée du 12 mars 1929. AJ, Fonds du ministère de l'Éducation AJ 66 1266 1514.

skole)[270] et accompagné d'une version révisée de la fameuse proposition de loi sur l'éducation physique obligatoire[271]. La réponse ministérielle, qui arrive le 12 mars, se veut particulièrement engageante : le texte est accueilli « avec plaisir » en tant que contribution « professionnelle et réfléchie », et le Sokol est invité à désigner un représentant pour participer aux consultations sur sa mise en œuvre[272].

Entre l'envoi des mémorandums et la réponse du ministère a lieu une rencontre discrète, le 3 mars, entre Gangl et le roi Alexandre, qui a pu jouer un rôle dans l'évolution favorable de la position du ministère à l'égard du Sokol. Il reste toutefois difficile d'en mesurer l'impact avec certitude, tant leurs échanges se sont déroulés à huis clos : la seule trace de cet entretien figure dans une lettre adressée par le président de l'Union au souverain le 7 août[273]. Outre qu'elle confirme l'existence de contacts confidentiels entre les deux hommes, cette lettre présente un intérêt particulier parce qu'elle révèle, par le ton allusif employé par Gangl, le mélange de déférence et de proactivité qui caractérise sa posture. Le texte est rédigé sur un ton emphatique et traversé par un langage que Christian Axboe Nielsen qualifie d'« organique et biblique[274] » – signe, selon lui, du fanatisme nationaliste du Sokol et de sa fidélité aveugle au régime. Employant des expressions comme « le poison du séparatisme », « la trahison nationale et morale portant la marque de Caïn » ou encore « [les] plaies ouvertes d'où coule le sang de la force nationale », Gangl y célèbre les liens personnels qui l'unissent au roi, exprime sa gratitude pour la bienveillance royale à l'égard du Sokol et renouvelle solennellement son allégeance à l'idéologie unitariste. Toutefois, cette lettre n'a pas qu'une fonction apologétique. Derrière la prose volontiers grandiloquente du poète Gangl, se dégagent en réalité deux propositions concrètes formulées par le président du Sokol, visant à garantir la survie de l'Union en l'inscrivant durablement dans le nouvel ordre monarchique.

La première concerne le *slet* prévu à Belgrade en 1930, que Gangl suggère de transformer en une manifestation officielle de l'unité yougoslave et en célébration nationale. Il propose de faire de l'évènement un instrument au service du régime, une vitrine destinée à affirmer la solidité de l'État yougoslave. Le *slet* aurait ainsi un impact symbolique et diplomatique, permettant de toucher l'opinion intérieure mais également d'impressionner les nombreuses délégations étrangères invitées à y assister. Cette idée de faire de la rencontre un évènement étatique circule

[270] P. Troch, *Education and Yugoslav Nationhood*, *op. cit.*, p. 164.
[271] Lettre du 1er mars 1929 d'Engelbert Gangl au ministère de l'Éducation. AJ, Fonds du ministère de l'Éducation AJ 66 1266 1514.
[272] Réponse du ministère datée du 12 mars 1929. AJ, Fonds du ministère de l'Éducation AJ 66 1266 1514.
[273] Lettre du 7 août 1929 d'Engelbert Gangl au souverain Alexandre. AJ, Fonds de la Cours du Royaume de Yougoslavie, AJ 74 18 31.
[274] C.A. Nielsen, *Making Yugoslavs*, *op. cit.*, p. 115.

alors déjà dans les cercles sokols. En novembre 1929, Dušan Bogunović évoque dans *Sokolski Glasnik* le futur *slet* de Belgrade comme un événement « revêt[ant] une importance majeure pour l'État », capable de renforcer les liens politiques, culturels et économiques de la Yougoslavie avec l'extérieur[275]. La seconde proposition formulée dans la lettre porte sur le rôle du Sokol dans l'éducation et l'encadrement de la jeunesse, que Gangl présente là encore, comme la mission centrale de l'organisation. Il expose devant le souverain une vision ambitieuse du Sokol comme creuset de la nation, insistant sur le rôle fondamental de la jeunesse dans l'élaboration du nouvel ordre unitariste. « Nous sommes convaincus et affirmons avec certitude que c'est précisément au sein de cette jeunesse sokol et exclusivement dans nos rangs qu'émerge et s'épanouit une nouvelle génération, porteuse d'un nouveau modèle culturel de l'homme yougoslave[276] », écrit-il sans ambiguïté, témoignant de sa volonté de faire du Sokol un acteur central de l'ingénierie éducative du nouveau régime.

3. Le Sokol du Royaume de Yougoslavie : mouvement de jeunesse de la dictature d'Alexandre

Les propositions formulées par Engelbert Gangl s'inscrivent largement dans les aspirations politiques du roi, qui, après avoir rebaptisé officiellement le pays « Royaume de Yougoslavie » le 3 octobre 1929, se trouve en quête d'institutions capables de diffuser et de consolider sa vision unitariste. Dans un contexte où, malgré l'interdiction des partis politiques, subsistent de fortes oppositions perçues comme autant de menaces à la stabilité, un acteur tel que le Sokol, doté d'une large visibilité et capable de toucher les jeunes générations à travers le système scolaire, s'impose comme un relais stratégique pour le régime. Aussi, le 5 décembre 1929, lors d'un conseil des ministres décisif consacré à la montée en puissance des organisations de culture physique et sportives dites « tribales » – ethno-nationales –, l'unification forcée du paysage gymnique au profit de l'Union des sokols yougoslaves apparaît aux yeux du roi et de ses collaborateurs comme une solution politique opportune.

Une loi proposée par le Premier ministre Petar Živković, cosignée par le ministre de l'Éducation, Božidar Maksimović, le ministre des Armées et de la marine Stevan Hadžić et le Garde des sceaux, Milan Srškić, puis ratifiée par le roi lui-même, érige le Sokol en organisation de gymnastique officielle du régime. Elle ordonne la dissolution du Sokol yougoslave, du Sokol croate, du Sokol serbe, ainsi que des associations catholiques d'éducation physique, accusées

[275] Dušan M. Bogunović « Slet u Beogradu i naša organizacija » [Le slet de Belrade et notre organisation], Sokolski Glasnik, Ljubljana 1er juin 1929, (année 11), n° 11, p. 4.
[276] Lettre du 7 août 1929 d'Engelbert Gangl au souverain Alexandre. Archive citée précédemment.

d'être des « vecteurs d'idéologies contraires aux intérêts nationaux ». Toutes ces structures sont alors fusionnées au sein d'une entité unique : le Sokol du Royaume de Yougoslavie (*Sokol Kraljevine Jugoslavije*) – à l'exception du *Orel* et du *Orao* catholiques, qui choisissent de se dissoudre plutôt que d'intégrer la nouvelle organisation. Adoptée la veille de la loi sur les écoles populaires, cette refonte marque une étape décisive dans l'instrumentalisation de la gymnastique par le régime avec son enseignement qui devient obligatoire dans tous les établissements scolaires, faisant du nouveau Sokol non seulement un outil de diffusion idéologique, mais également le bras éducatif d'un régime autoritaire.

La création de la nouvelle organisation sous l'égide directe de l'État suscite de nombreuses réactions, tant à l'intérieur du pays qu'à l'étranger. Si la presse d'opposition s'insurge, celle officielle la soutient. Par exemple, le quotidien belgradois *Vreme*, aligné sur le régime, salue l'initiative, la présentant comme un aboutissement logique « découl[ant] de [l']histoire [du Sokol][277] » : regrettant qu' « après la guerre et l'avènement de l'État national, le Sokol n'a[it] pas su trouver sa place[278] », il avance – non sans pertinence – que l'ambition du mouvement de devenir une véritable organisation de masse, « ne pouvait se concrétiser qu'à condition qu'il devienne, d'une manière ou d'une autre, une organisation étatique ». À l'inverse, plusieurs observateurs étrangers, inquiets de la dérive autoritaire du régime yougoslave depuis le 6 janvier 1929, interprètent cette réorganisation comme un signe alarmant, la comparant aux évolutions similaires observées dans d'autres pays européens. La presse anglophone notamment, perçoit l'initiative comme la mise au pas d'un mouvement jusque-là indépendant. Le *Mail & Empire* canadien déplore, par exemple, la création de « formations obligatoires pour tous les jeunes[279] », tandis que le *News Detroit* décrit une jeunesse désormais organisée en « milice[280] ». Le *Times* de Londres, quant à lui, regrette que le Sokol, autrefois capable de « combiner drill et exercices collectifs avec liberté et spontanéité[281] », ait désormais pour finalité « l'uniformisation, le drill, la discipline nationale et l'entraînement militaire de la jeune génération[282] ». Le journal britannique suggère que l'État yougoslave se serait inspiré là du succès du fascisme italien, avant de conclure

[277] « Značaj zakona o osnivanju Sokola Kraljevine Jugoslavije » [L'importance de la Loi sur la création du Sokol du Royaume de Yougoslavie], *Vreme,* 6 décembre 1929. Coupure de presse conservée dans AJ, Fonds Bureau de Presse central, AJ 38 632 810.

[278] *Ibid.*

[279] « Militia to Replace Jugoslavian Clubs », *Mail & Empire*, 6 décembre 1929. Coupure de presse conservée dans AJ, Fonds Bureau de Presse central, AJ 38 632 810.

[280] « Yougoslavia Youth Organize a Militia », *News Detroit*, 5 décembre 1929. Coupure de presse conservée dans AJ, Fonds Bureau de Presse central, AJ 38 632 810.

[281] « State Sokols », *The Times*, 7 décembre 1929. Coupure de presse conservée dans AJ, Fonds Bureau de Presse central, AJ 38 632 810.

[282] *Ibid.*

sur un ton amer : « [l]es amis de la liberté en Europe ne peuvent qu'observer avec regret cette nouvelle atteinte à l'indépendance populaire de pensée et d'organisation[283] ».

Si l'Italie de Mussolini – adversaire stratégique du Royaume de Yougoslavie – n'est jamais explicitement mentionnée comme modèle par le Sokol lui-même, il ne fait guère de doute que les succès organisationnels observés de l'autre côté de l'Adriatique résonnent avec les ambitions partagées tant par l'Union que par le roi Alexandre lui-même. Celles-ci prennent notamment corps, sur le plan symbolique, dans l'organisation du *slet* de 1930 à Belgrade, conçu comme un véritable instrument de propagande au service du régime[284]. Un rapport confidentiel que s'est procuré le ministère de l'Éducation yougoslave, émanant du sous-secrétaire d'État français à l'Instruction publique chargé de l'Éducation physique, Émile Morinaud, dépêché par la France pour l'occasion, en témoigne de manière éloquente. Sur une dizaine de pages dactylographiées, probablement un brouillon du rapport officiel (le texte comportant plusieurs coquilles), ce document livre un compte rendu enthousiaste de la manifestation, décrite comme une démonstration « de force et de beauté des plus impressionnantes », révélant selon lui tout le potentiel d'un pays jeune et prometteur. Au-delà de l'éloge du *slet,* le ministre Morinaud profite de ce rapport pour insister sur l'importance stratégique d'une présence française renforcée à Belgrade. Il y formule notamment plusieurs recommandations concernant la construction de la nouvelle ambassade, alors en projet au cœur de la capitale, à proximité du parc Kalemegdan. Ce document confirmant ainsi que le *slet* s'impose bien, comme l'avait souhaité Engelbert Gangl, comme tribune diplomatique autant que comme une vitrine idéologique du régime[285].

L'importance du *slet* comme outil de promotion de la Yougoslavie transparaît également dans la place centrale qu'il occupe dans le film *Pod jugoslovenskim nebom* (« Sous le ciel yougoslave »), premier long métrage parlant yougoslave réalisé en 1934 par Miodrag Mika Đorđević[286]. Conçu comme une véritable exposition audiovisuelle du royaume, le film présente une série d'images exaltant la diversité et la richesse du territoire national, en mettant en scène une Yougoslavie moderne, dynamique et attractive, et dont le *slet* constitue l'un des moments phares. Cette incarnation a aussi un impact sur les populations locales, avec le *slet* figurant pour elles non pas tant comme le spectacle d'une idéologie autoritaire, mais plutôt, comme le souligne Jovana Babović, comme la preuve de l'entrée fracassante de la Yougoslavie dans la modernité. En effet, les Belgradois, notamment ceux de la classe moyenne, ou qui aspire à y accéder, voient dans le

[283] *Ibid.*

[284] D. Zec, « The Sokol Movement from Yugoslav Origins to King Aleksandar's 1930 All-Sokol Rally in Belgrade », art cit.

[285] Rapport du ministre Morinaud intercepté et envoyé le 5 août 1930 par le ministère des Affaires étrangères au cabinet du ministre de l'Éducation AJ, Fonds du ministère de l'Éducation AJ 66 74 202.

[286] Miodrag Mika Đorđević, *Pod Jugoslovenskim nebom,* Jugoslovenski prosvetni film, 1934, 76 minutes.

stade temporaire construit par Miomir Korunović pour accueillir les 100 000 spectateurs, les parades, fêtes et programmes annexes ainsi que les nombreuses équipes de cinéma et de radio qui suivent l'évènement, comme autant de manifestations d'un seul et même « spectacle de l'urbanité[287] ».

Toutefois, c'est surtout dans le domaine de l'encadrement de la jeunesse que le nouveau Sokol du Royaume de Yougoslavie devient réellement le reflet de l'ambition étatique. À partir de 1930, la jeunesse incarne en effet à la fois le public privilégié, le ressort idéologique et l'enjeu politique du mouvement et elle en constitue le cœur démographique, comptant pour près d'un tiers des effectifs engagés avec plus de 115 000 enfants et adolescents en 1932, ils y assurent surtout l'essentiel de la pratique gymnique[288]. En plus de son activité associative, le mouvement est chargé de superviser l'enseignement de la gymnastique dans les écoles primaires et secondaires, mais aussi dans certaines institutions militaires, consolidant ainsi sa position dans l'appareil éducatif de l'État. Les enfants de tout le pays sont activement encouragés, par des incitations formulées dans le cadre scolaire notamment, à rejoindre ses rangs dès le plus jeune âge et y rester jusqu'à leur majorité, tandis que les enseignants, les cadres administratifs et les fonctionnaires, sont exhortés à s'y engager en tant qu'instructeurs ou responsables locaux[289]. La porosité croissante entre le Sokol et les structures éducatives de l'État contribuent dès le début de la décennie des années 1930 à lui conférer un statut officiel au sein d'un projet global de formation morale et physique de la population au service de la dictature royale.

Toutefois, dans le contexte yougoslave, le Sokol se constitue en organisation officielle d'un État à la fois faible et contesté – fragilisé par les fortes oppositions internes à l'autoritarisme royal, par une société en quête de nouvelles formes de liberté portées par la modernité et la culture de masse, mais aussi par les bouleversements d'une situation internationale électrique. Dans ce cadre, la jeunesse, placée au cœur du projet sokol, devient paradoxalement l'un des principaux vecteurs de sa mutation. Investie comme instrument de l'unité nationale et de la régénération morale, elle se dévoile surtout comme le nœud des tensions qui bouscule le mouvement, et actrice principale des réappropriations et détournements qui annoncent sa désagrégation.

[287] J. Babović, *Metropolitan Belgrade*, *op. cit.*, p. 160.
[288] Voir tableau statistique en annexe n° 10.
[289] Voir P. Troch, *Education and Yugoslav Nationhood*, *op. cit.*, p. 673-674.

CHAPITRE 5 : LE SOKOL FACE À SA JEUNESSE : TENSIONS, RÉAPPROPRIATIONS ET FRACTURES GÉNÉRATIONNELLES (1930-1941)

Dans l'imaginaire collectif, la jeunesse de l'entre-deux-guerres est fréquemment associée à des images de foules uniformisées, disciplinées et docilement alignées, incarnant l'idéal-type de l'endoctrinement dans les régimes autoritaires. L'historiographie elle-même a longtemps conforté cette représentation, en insistant sur les exemples emblématiques de l'*Opera Nazionale Balilla* dans l'Italie fasciste, la *Hitlerjugend* dans l'Allemagne nazie, ou encore le *Komsomol*, organe de jeunesse du Parti communiste en Union soviétique. Cependant, l'encadrement de la jeunesse ne saurait être réduit à une spécificité des régimes autoritaires. L'entre-deux-guerres est partout marqué, à l'échelle européenne et au-delà, par une véritable effervescence d'initiatives en direction des enfants et des adolescents. Mouvement scout, patronages, colonies de vacances, mouvements religieux ou identitaires, syndicats ouvriers, clubs sportifs ou encore associations culturelles : tous participent d'un vaste processus de mobilisation de la jeunesse, dans des contextes politiques et idéologiques divers[1]. Comme le souligne Laura Lee Downs dans un article plaidant pour une histoire transnationale de la jeunesse, celle-ci devient dans l'entre-deux-guerres « un objet central de l'action publique et politique des adultes[2] ». Cela témoigne d'un tournant majeur dans la manière de concevoir la jeunesse qui cesse progressivement d'être perçue comme une simple étape transitoire vers l'âge adulte pour devenir une catégorie sociale à part entière, dotée de caractéristiques propres, de besoins spécifiques et, surtout, d'un potentiel d'intervention sur l'ordre social et politique.

La recherche sur les mouvements de jeunesse de l'entre-deux-guerres a connu récemment un regain d'intérêt et un important renouvellement. L'un des apports majeurs de la nouvelle historiographie a été de montrer que les dispositifs éducatifs et les structures de protection de la jeunesse ne relèvent pas exclusivement d'une initiative verticale, mais qu'ils sont bien souvent le fruit d'interactions complexes entre l'État, les autorités locales et les acteurs de la société civile[3]. Il a aussi été mis en évidence que même au sein des régimes autoritaires, les mouvements s'appuient fréquemment sur des formes de sociabilité « volontaire » plus anciennes, qui sont adaptées,

[1] Pour un éclairage sur les débats relatifs à la jeunesse et aux modalités de son encadrement durant l'entre-deux-guerres voir Elizabeth Harvey, « The Cult of Youth » dans Gordon Martel (ed.), *A Companion to Europe, 1900-1945*, Oxford, Blackwell, 2006, p. 66-81 ; O. Heilbronner, « From a Culture for Youth to a Culture of Youth », art cit.

[2] Laura Lee Downs, « Vers une histoire transnationale des mouvements de jeunesse », *Le Mouvement social*, 2019, nº 267, p. 3-8.

[3] Voir notamment Laura Lee Downs, *Childhood in the Promised Land: Working-Class Movements and the Colonies de Vacances in France, 1880–1960*, Durham, Duke University Press, 2002 ; Susan Whitney, *Mobilizing Youth. Communists and Catholics in Interwar France*, Durham, Duke University Press, 2009.

récupérées ou instrumentalisées. En Italie par exemple, l'*Opera Nazionale Balilla* puise une part de son inspiration dans les sociétés de tir et les formes de sociabilité patriotiques du XIXe siècle[4]. En Allemagne, la *Hitlerjugend*, bien qu'institutionnalisée par le régime nazi, hérite de certaines idées et pratiques u *Jugendbewegung*, ce mouvement culturel de jeunesse né à la fin du XIXe siècle, valorisant la nature, la communauté nationale et le rejet de la modernité urbaine[5]. Plus surprenant encore, le cas soviétique révèle lui aussi une dynamique d'hybridation. En effet, entre 1918 et 1922, le *Komsomol* se substitue au mouvement scout alors bien implanté en Russie tsariste. Mais loin de s'opérer par simple rupture, le transfert est mis en place par d'anciens chefs scouts eux-mêmes, qui se chargent de réinjecter dans l'organisation communiste des éléments issus du scoutisme (rituels, pratiques pédagogiques, voire slogans) recodés dans une matrice marxiste-léniniste[6]. Dans cette perspective, la trajectoire du Sokol yougoslave, passé d'une association volontaire à une organisation de jeunesse intégrée à l'appareil étatique dans les années 1930, n'apparaît nullement comme une exception. Elle s'inscrit au contraire dans un mouvement européen plus large de redéfinition des formes de socialisation de la jeunesse, où les frontières entre contrainte et engagement, éducation et mobilisation, se révèlent poreuses.

Un autre apport de cette historiographie renouvelée réside dans le recentrage sur les jeunes eux-mêmes et sur leurs usages des programmes et dispositifs proposés. S'inspirant de l'histoire du genre, de l'anthropologie de l'éducation ou encore de l'histoire des sensibilités, les travaux insistent sur l'agentivité des enfants et des adolescents et montrent qu'ils peuvent investir les espaces et se les réapproprier à des fins d'épanouissement personnel ou d'émancipation individuelle. Des recherches sur les scouts, notamment aux États-Unis et en Angleterre, abordées à partir de la subjectivité des jeunes, ont dévoilé que le mouvement constitue un espace pour les jeunes garçons, confrontés à leurs désirs naissants, de construction de leur masculinité[7]. La recherche de Seth Bernstein sur le *Komsomol* montre comment le mouvement de jeunesse demeure un espace de négociation d'une identité sociale plurielle et contradictoire des petits

[4] P. Dietschy, « Sport, éducation physique et fascisme sous le regard de l'historien », art cit.

[5] L'historiographie est divisée quant à la question des continuités idéologiques et symboliques qui facilitent cette transition. Quand certains, comme Walter Laqueur, marquent une rupture nette en 1933, d'autres, comme George Mosse, insistent sur la transmission symbolique et esthétique à travers des valeurs comme l'exaltation de la ruralité, l'idéal communautaire organique, la rhétorique *völkisch* centrée sur l'ethno-nationalisme. Voir Walter Z. Laqueur, *Young Germany: A History of the German Youth Movement*, New York, Basic Books, 1962 ; George Lachmann Mosse, *The crisis of German ideology : intellectual origins of the Third Reich*, New York, Schocken Books, 1981. Pour un aperçu du débat historiographique voir Kenny Cupers, « Governing through nature: camps and youth movements in interwar Germany and the United States », *cultural geographies*, 1 avril 2008, vol. 15, n° 2, p. 173-205.

[6] Voir Dan Meylan, *La Genèse du mouvement des jeunes Pionniers en URSS*, Mémoire de Master, Université de Lausanne, Lausanne, 2012.

[7] Jay Mechling, *On My Honor: Boy Scouts and the Making of American Youth*, Chicago, University of Chicago Press, 2004 ; Melanie Tebbutt, *Being boys: Youth, leisure and identity in the inter-war years*, Oxford, Manchester University Press, 2017.

soviétiques, compris par le régime à la fois comme un espoir pour le pays et comme un danger[8]. De même, les études consacrées à la *Hitlerjugend,* enrichies par l'exploitation de sources autobiographiques, de témoignages oraux et d'égo-documents, rompent avec les visions monolithiques et qui vont du haut vers le bas. Elles révèlent que, loin de se limiter à un endoctrinement univoque, l'expérience des jeunes peut être traversée par des logiques de participation active et d'adaptation stratégique[9]. Cette dynamique apparaît particulièrement dans des territoires frontaliers disputés (*borderlands*), et notamment dans l'espace yougoslave. Ainsi, Caroline Mezger, à propos des jeunes Allemands dans le Banat yougoslave[10], ou Lisbeth Matzer, à partir de la Slovénie durant la Seconde Guerre mondiale[11], ont montré comment les jeunes utilisent le mouvement hitlérien comme un espace de (ré)affirmation identitaire. En somme, loin d'être uniquement des entreprises de modelage idéologique, les mouvements de jeunesse apparaissent plutôt comme des espaces de tensions et de bricolages symboliques. Situés au croisement de logiques institutionnelles, associatives et individuelles, ils doivent être analysés comme tels pour saisir pleinement la complexité de leur fonctionnement et de leur réception par ceux qu'ils prétendent former.

C'est dans cette perspective que s'inscrit ce chapitre. Plutôt que de considérer le Sokol comme un instrument de propagande ou un vecteur d'endoctrinement au service de l'État ou d'un projet national, il s'agit ici de déplacer le regard vers les jeunes eux-mêmes et d'interroger les formes de réappropriation et de réinterprétation qu'ils développent au sein du mouvement. Après avoir d'abord analysé les programmes pédagogiques, les discours prescriptifs et les objectifs éducatifs tels qu'ils sont formulés par les éducateurs sokols, j'examinerai donc la manière dont ces dispositifs sont perçus, investis ou détournés par les jeunes qui choisissent d'y participer durablement. Mon approche privilégiera une lecture attentive et critique des sources produites par les enfants et les adolescents eux-mêmes – récits autobiographiques, poèmes et témoignages – publiés dans les revues de jeunesse du Sokol, ainsi qu'une analyse croisée de documents iconographiques tels que les photographies de groupe ou les scènes d'entraînement. L'enjeu est de comprendre comment les jeunes s'engagent, avec quelle intensité, dans quelles formes d'activité, mais aussi comment ils négocient les normes corporelles, morales et politiques qui leur sont imposées. Quels ajustements, quels détournements, quels silences ou quelles adhésions expriment-ils à travers leurs mots, leurs gestes, leurs mises en scène de soi ? Il s'agira également

[8] Seth F. Bernstein, *Raised under Stalin: Young Communists and the Defense of Socialism*, Ithaca, Cornell University Press, 2017.

[9] Michael H. Kater, *Hitler Youth*, Cambridge, Harvard University Press, 2010.

[10] C. Mezger, *Forging Germans*, *op. cit.*

[11] L. Matzer, « Be(com)ing "German". Borderland Ideologies and Hitler Youth in NS-occupied Slovenia (1941–1945) », art cit.

de mettre en lumière la tension permanente entre les ambitions de formation d'un « enfant modèle » par le haut et les subjectivités plurielles qui se déploient à la base. Enfin, je me pencherai dans une dernière section sur les dynamiques générationnelles, traversées de malentendus, de décalages ou de conflits, pour montrer comment elles contribuent largement à l'essoufflement du mouvement à la fin des années 1930. Le fossé croissant entre les attentes des encadrants et les aspirations d'une jeunesse en quête d'autonomie ou de radicalité rend progressivement le projet Sokol inaudible. Nous verrons donc qu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale, cette désaffection générationnelle participe à la perte de légitimité symbolique du mouvement et prépare, en partie, sa désintégration.

I. Les jeunes au miroir des adultes

1. D'une jeunesse révolutionnaire à une jeunesse « volontairement » disciplinée

Avant de déplacer le regard vers les jeunes, il faut d'abord comprendre comment les idéologues du Sokol les considèrent et ce qu'ils attendent d'eux. La référence à la jeunesse est présente dans les écrits des idéologues du Sokol dès le début du XXème siècle. On la retrouve notamment dans la revue *Srpski Soko* de Laza Popović[12], où elle est le plus souvent désignée par le terme *omladina* – un terme alors profondément enraciné dans le lexique politique et culturel des Slaves du Sud. Apparu dans le langage courant en 1866, il désigne d'abord la Jeunesse serbe unie (*Ujedinjena omladina srpska*), mouvement qui réunit des acteurs jeunes ou moins jeunes, engagés dans le projet de « renaissance nationale » et dont avons fait mention précédemment. Le terme est ensuite rapidement adopté pour décrire tous les mouvements de jeunesse politisés, acquérant une charge symbolique considérable. Aussi, lorsque les premiers sokols parlent d'*omladina* ils ne font pas tant référence à une classe d'âge ou une cohorte, que, de manière inclusive, à l'ensemble des « enfants de la nation », indépendamment de leur âge ou même de leur sexe. À partir de 1919, dans les pages de *Sokolski Glasnik, omladina* renvoie plus directement à la jeunesse bosnienne exaltée pour son engagement révolutionnaire, et surtout aux figures mythifiées de l'attentat de Sarajevo, perçues comme les précurseurs de la « libération » des Slaves du Sud[13].

[12] Laza Popović, « Sokolstvo i omladina » [Le sokolisme et la jeunesse], *Srpski Soko*, Karlovci, janvier 1907, (année 1), n° 2, p. 36-39.

[13] « Tri Junaka… Tri Sokola » [Trois héros… trois sokols], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1920, (année 2), n° 1-2, p. 2 ; « Proglas praške jugoslavenske sokolske omladine, Vidovdanskom sokolskom saboru srba, hrvata i slovenaca u Novom

Au-delà de cette présence symbolique, la jeunesse n'est au départ pas évoquée comme un acteur structurant au sein du mouvement. Certes, quelques instructeurs, notamment slovènes, développent des méthodes d'éducation physique adaptées aux plus jeunes, ainsi que des manuels à l'usage des enseignants[14], mais aucun texte à teneur prescriptive ou idéologique ne concerne réellement cette catégorie d'âge. À tel point que Laza Popović reconnaît lui-même non sans amertume en 1921 : « Le passé de notre action en direction de la jeunesse est mince, pour ainsi dire inexistant[15] ». Un changement de doctrine s'observe toutefois au lendemain de la Première Guerre mondiale : l'idée de jeunesse comme force symbolique et principe romantique de renouvellement cède progressivement la place à une conception plus normative et programmatique. L'apparition d'un nouveau vocabulaire marque ce glissement. À côté des termes habituels pour désigner l'enfant (*dijete/dete/otrok*), les textes des idéologues commencent à privilégier la notion de *naraštaj* (ou *naraščaj*) pour désigner la jeunesse, en lieu et place du terme *omladina*[16]. Le terme *naraštaj*, que l'on peut traduire par « génération », désigne une catégorie sociale plutôt qu'un idéal, il est vidé de la charge symbolique de renouveau, de rébellion ou d'héroïsme qui caractérise *omladina*. Cette substitution terminologique traduit une volonté explicite d'éloigner la jeunesse de toute connotation subversive. Elle n'est plus pensée comme une incarnation spontanée et révolutionnaire de l'avenir national, mais comme une cible d'intervention, un groupe à modeler selon un projet idéologique. La jeunesse devient ainsi peu à peu eux un enjeu et un outil de transformation sociale.

Quelques idéologues, dont Laza Popović, se saisissent très tôt de la question, appelant dans *Sokolski Glasnik* à repenser en profondeur le rapport du mouvement à la jeunesse. Dans un texte de 1921 sobrement intitulé *Naš naraštaj* (« Notre jeunesse »)[17], et accompagné d'un règlement visant à encadrer sa participation dans le Sokol, Laza Popović formule une série de propositions imprégnées, sans s'y référer toutefois explicitement, des principes de l'éducation nouvelle. Insistant sur la nécessité d'ouvrir le mouvement à tous les enfants, en particulier à ceux issus des milieux populaires « longtemps restés en marge du Sokol[18] », il défend l'idée que le domaine social serait la première mission du mouvement. Le Sokol devrait, selon lui, être en mesure d'accueillir non seulement les enfants des classes moyennes urbaines, mais aussi les orphelins, les enfants

Sadu » [Déclaration de la jeunesse sokole yougoslave de Prague au Congrès sokol de Vidovdan des Serbes, Croates et Slovènes à Novi Sad], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1919, (année 1), n°8-9-10, p. 316-317.

[14] Voir notamment Ljudevit Pivko et Adolf Schaup, *Telovadba: razlaga telovadne teorije in navodilo k vodstvu telesnih vaj po Tyrševem sestavu. Orodne vaje. Vaje na orodjih*, Ljubljana, Slovenska šolska matica, 1923

[15] « Naš naraštaj » [Notre jeunesse] *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1921, (année 3), n° 2, p. 38-40.

[16] Voir mention de la question des jeunes dans « Načelno stanovište Sokolskog Saveza SHS. o državi i Sokolstvu » [Position de principe de l'Union Sokol des SHS sur l'État et le sokolisme], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1919, (année 1), n° 6-7, p. 208. art. cit, Exemple de passage de l'usage du terme *omladina* a celui de naraštaj voir Miloš Popović, « Novo Sokolstvo » [Nouveau sokolisme], « Pravilnik za naraštaj », *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1920, (année 2), n°1-2 p. 25-26 p.28-29.

[17] « Naš naraštaj », art. cit.

[18] *Ibid.*

marginalisés et même ceux, selon ses termes, « atteints de retard mental[19] » (*duševno zakrŽljavila*). L'éducation physique et morale, écrit-il, ne doit exclure personne, la mission du Sokol est d'éduquer, de corriger, de perfectionner et de former chaque jeune en fonction de ses capacités. Mais plus encore, Laza Popović récuse l'idée d'une éducation rigide et autoritaire calquée sur le modèle militaire. L'enfant ne doit pas être un simple « récepteur passif » dit-il, mais un acteur à part entière, responsable, qui « pense, décide et agit[20] ». Il va même jusqu'à défendre une forme d'autogestion des jeunes, au sein de laquelle ils pourraient eux-mêmes administrer une partie de la vie du mouvement, produire leurs propres revues, gérer une salle de lecture, une bibliothèque, une chorale, un orchestre de tambouras ou encore une troupe de théâtre. Enfin, il appelle à transformer la *sokolana*, trop souvent perçue comme une « caserne », en un espace vivant, empli de joie et de jeu, en véritable « foyer » éducatif.

Ces propositions tranchent avec l'image d'un mouvement coercitif et autoritaire ; elles esquissent une vision inclusive et participative de l'engagement des jeunes, fondée sur l'autonomie, la responsabilité et l'ouverture sociale. Dans le contexte d'une Yougoslavie encore en construction et d'un Sokol fragilisé par de nombreux problèmes structurels, elles peuvent sembler excessivement ambitieuses. Elles témoignent néanmoins de la volonté, chez certains acteurs, de faire de la question de la jeunesse un levier de réflexion et de réforme au sein même du mouvement. Elles influencent une génération d'éducateurs qui, investis à partir du début des années 1920 dans les sections pédagogiques dédiées (*prosvetni odeljci*) au sein des clubs et des districts, jouent un rôle central dans le déploiement de l'action sokol à l'échelle locale. Souvent parmi les membres les plus engagés, ils élaborent progressivement une véritable pédagogie sokol, qui élargit considérablement le champ d'intervention du mouvement auprès de la jeunesse[21]. Celui-ci ne se limite plus à la seule éducation physique, mais s'étend à une formation « morale » et civique. Toutefois, si certaines idées de Laza Popović sont reprises, la majorité des éducateurs privilégie une approche plus directive, reposant sur un encadrement plus strict de la jeunesse.

La pédagogie sokol repose d'abord sur une classification rigoureuse des jeunes selon l'âge et le sexe[22]. Les cohortes sont divisées en deux catégories : les enfants de six à douze ans et les adolescents de douze à dix-huit ans. À partir de dix-huit ans, les jeunes sont officiellement intégrés au mouvement lors de la cérémonie rituelle, organisée chaque 1er décembre – date à la

[19] *Ibid.*
[20] *Ibid.*
[21] « O vaspitanju naraštaja » [Sur l'éducation des jeunes], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 1923, (année 5), n°7-8, p. 229-38.
[22] Miroslav Ambrožič, « Sokolska vaspitna metodika, IV 4. Kako delimo sokolske pitomce » [Méthode éducative sokol IV. 4 Comment divise-t-on les jeunes disciples], *Sokolski Glasnik,* Ljubljana 1923, (année 5), n° 9-10, p. 275-276.

fois de la fête du Sokol et de la fête nationale du Royaume[23] – qui marque le passage au statut de membres à part entière[24]. La séparation entre garçons et filles structure également cette organisation. Si les statuts du Sokol proclament l'égalité complète entre hommes et femmes « en ce qui concerne les droits et les devoirs[25] », celle-ci ne s'applique pas complètement à la constitution physique, perçue comme tributaire des différences biologiques entre les sexes. Jusqu'à l'âge de douze ans, les enfants sont éduqués, dans des groupes divisés, de manière identique, indépendamment de leur sexe, mais à la puberté, une différenciation s'opère. Stanko Vrdoljak éducateur u sein du district de Zagreb explique là que « le rôle de la femme dans la vie est d'être mère, de donner naissance aux enfants[26], et il devient dès lors préférable que les jeunes filles se consacrent à « des exercices favorisant la souplesse et l'agilité, développant convenablement le haut du corps, mais pas de manière excessive[27] ». Peu à peu, les adolescentes non destinées à une carrière athlétique se voient ainsi reléguées à une pratique « hygiénique », supposée mieux correspondre à leur nature féminine.

Ainsi répartis, les jeunes sont formés à la gymnastique, non seulement dans les *sokolana*, mais également en plein air. L'entraînement en extérieur est particulièrement valorisé, « l'air frais » étant perçu comme un remède à l'insalubrité des espaces clos « pollués » ou « mal aérés » dans lesquelles s'entrainent ou vivent les jeunes[28]. Sont également prisées les excursions dans la nature, où les jeunes apprennent à monter un camp, à s'orienter, à vivre collectivement et à faire preuve d'ingéniosité face à des ressources limitées[29]. S'ajoutent enfin les séjours organisés dans la montagne, la campagne, ou sur la côte adriatique, qui remplissent une fonction à la fois pédagogique et sociale, en permettant notamment à des enfants issus de milieux modestes de découvrir la mer pour la première fois[30]. Ces activités sont complétées par des formes d'expression plus créatives : cours de théâtre, de musique – de nombreux clubs disposent de leur propre fanfare –, photographie et projections de films, généralement à visée éducative, portant

[23] Sur l'instauration de la fête du 1er décembre voir Starešinstvo Jugoslovenskega sokolskega saveza [Conseil d'administration de l'Union]. « Svima bratskim župama i društvima! » [À tous les clubs et districts frères !], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana, 15 octobre 1924, (année 6), n° 19, p. 269-270. À titre d'exemple voir des contributions de jeunes à l'occasion de la célébration Milka Štangl « Za 1. december » [Pour le 1er décembre], *Naša radost*, Ljubljana novembre 1934 (année 11), n° 3, p. 92 ; Lycéennes en 5e année de l'École secondaire populaire à Bohinjska Bistrica (Carniole) « 1. december 1934 » [Premier décembre 1934], *Naša radost*, Ljubljana janvier 1935, (année 11), n°5, p. 169.

[24] Sur le passage de statut de « jeune » à « membre » voir Engelbert Gangl, « Naš naraštaj » [Nos jeunes], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana, 15 janvier 1925, (année 7), n°1, p. 7-8.

[25] *Putevi i ciljevi Saveza sokola Kraljevine Jugoslavije: autentičan tekst : odobrila I. redovna glavna skupština 29. marta 1931. god. u Beogradu.* Belgrade, Jugoslovenska sokolska matica, 1931, p. 20. Voir également Dr Laza Popović, « Za naše sestre » [Pour nos sœurs], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1920, (année 2), n° 3 p. 113-117.

[26] S. Vrdoljak, « O tjelovježbi » [Sur la gymnastique], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1920, (année 2), n°11 p. 471.

[27] *Ibid.*

[28] Velimir Popović, *Moje letovanje u taboru beogradskih sokolića : Vrnjci-Goč: jula i avgusta 1921. godine: sa 40 snimaka*, Belgrade, Zaštita, 1922, p. 7-14.

[29] Velimir Popović, *Drugo moje letovanje na Bledu jula i augusta 1922 godine u taboru beogradskih sokolića: sa 54 slika*, Belgrade, 1922.

[30] *Ibid.*

sur des questions sociales, de santé ou d'hygiène[31]. La lecture et l'écriture sont également des pratiques activement encouragées, notamment par le biais d'une participation directe à l'activité éditoriale du Sokol. Si certains clubs disposent de leur propre revue, ce sont surtout les revues de l'Union : *Sokolić*[32], destinée aux adolescents, et *Naša radost* (à partir de 1925), conçue pour les enfants, qui sont mises en avant avec une incitation récurrente à s'y abonner ou à les emprunter en bibliothèque. Surtout, les jeunes sont invités à contribuer à ces publications en envoyant leurs propres textes –poèmes, récits et témoignages – dont une sélection est publiée sous la supervision des adultes responsables de la rédaction[33].

Au-delà de la formation corporelle, l'ensemble de ces activités vise à contribuer, d'une manière ou d'une autre, à l'éducation « morale », considérée par de nombreux éducateurs comme le cœur du projet pédagogique du Sokol. Il s'agit de sensibiliser les jeunes et de cultiver en eux un ensemble de « valeurs » propres à l'idéologie du mouvement, censées structurer leur rapport à eux-mêmes et à la société. Les enfants et adolescents sont ainsi appelés à développer des comportements « vertueux », tels que le mérite, l'abnégation ou l'honnêteté, mais aussi des valeurs collectives comme la solidarité, le partage et l'égalité, au nom du « démocratisme » revendiqué par le mouvement. À ces principes s'ajoutent des idéaux plus abstraits : l'amour du prochain, de la famille, de la patrie, et enfin, la liberté, présentée comme le but ultime de l'engagement. Ces valeurs doivent être inoculées à travers l'ensemble des activités et notamment à travers l'expérience de la participation collective, mais également par le discours éducatif, la parole constituant un rapport essentiel de la transmission entre adultes et enfants. Traduites dans des discours généralement prononcés de manière solennelle, soit par les dirigeants, soit par les jeunes eux-mêmes, notamment lors des « académies » (*svečane akademije*), en amont des démonstrations de gymnastique, ou avant les entraînements, par le biais des « discours prononcés devant les membres en rang » (*govori pred vrstom*)[34]. Valorisée par certains éducateurs comme Milan Glavinić, président de la commission éducative du district de Belgrade, cette pratique, proche du drill militaire, s'inspire explicitement des méthodes d'entraînement de l'armée Selon Milan Glavinić, ils

[31] Pour des listes détaillées des activités voir (à titre d'exemple) les rapports annuels d'activités des clubs. Pour la recherche sur ce chapitre, j'ai notamment consulté les rapports produits par le club Sokol de Belgrade Matica pour les années 1934 à 1940. *Godišnji izveštaj sokolskog beogradskog društva « Matica »*, Belgrade, Štamparija Milosavljević, 1935, 1936, 1937, 1938, 1939, 1940, 1941.

[32] *Sokolić: list za omladinu i sokolski naraštaj* [Sokolić: journal pour les jeunes et les sokols adolescents] (1919-1921) est publié en serbe comme le journal de la section jeunesse du club sokol de Belgrade, en collaboration avec l'association des scouts de Miloš Popović, après la rupture avec celui-ci, il est remplacé par *Sokolič:list za sokolski naraštaj* [Sokolič: journal pour les sokols adolescents] *na* (également orthographié *Sokolić*), publié à Ljubljana à partir de 1919 par l'Union des sokols yougoslaves. Le mouvement scout publie quant à lui sa propre revue à destination de ses membres jeunes *Skautski Glasnik* [Le Courrier des scouts].

[33] Hajrudin Ćurić, « Naraštaju! » [Aux jeunes !], *Sokolič*, Ljubljana, mars 1931, (année 13), n°3, p. 37.

[34] Exemples de discours prononcés par des jeunes adolescents Joso Kosanović, « Spremajmo se duhom i telom za slet u Ljubljani » [Préparons-nous mentalement et physiquement pour le slet de Ljubljana], *Sokolič,* Ljubljana, juin-juillet 1933, (année 15), n° 6-7, p. 160 ; Milutin Kosanović, « Jedinstvo Sokola i države » [L'unité du Sokol et de l'État], *Sokolič*, Ljubljana, juin-juillet 1933, (année 15), n° 6-7, p. 162.

seraient essentiels au maintien de l'ordre dans les rangs et ils serviraient à « initier les enfants, les jeunes et les membres à l'essence même du Sokol et à la compréhension de son idéologie[35] ».

Cette inculcation autoritaire ne constitue cependant pas l'unique modalité de transmission du discours idéologique. Les éducateurs optent souvent pour des formes plus indirectes, notamment à travers l'usage du texte allégorique et surtout de la poésie. À la croisée des traditions orales populaires, des ambitions éducatives modernes et des idéaux nationaux, cette dernière occupe une place centrale dans la littérature de jeunesse yougoslave. Elle est parfaitement familière aux jeunes lecteurs, car notamment celle à visée patriotique (*domoljubna i rodoljubna poezija*) constitue un genre récurrent dans la presse jeunesse[36]. La poésie sokol destinée aux jeunes, que l'on peut lire dans les pages de *Sokolič* ou de *Naša radost*, adopte des formes simples, rythmées et imagées, proches des comptines, mêlant récits animaliers et motifs naturalistes, tout en intégrant les visées « morales » de l'idéologie du mouvement – le courage, la vertu, l'amour de son prochain ou encore, la dévotion pour la nation. Les poèmes sont souvent anonymes, ce qui contribue à leur conférer un caractère universel, presque proverbial ou populaire. Le poème *Sokolići* (« Les petits faucons ») qui met en scène à la fois l'innocence et la bravoure, la camaraderie et l'amour patriotique, et qui se dévoile comme une vérité partagée, comme une forme de voix collective en est un exemple :

Nous sommes de petits faucons
Fleurs du printemps,
Nous sommes de jeunes oisillons
Le monde repose les enfants.

Un cœur ardent, un esprit sain,
Un mouvement ferme et sûr,
Et sur nos fronts la gloire du peuple :
Notre insigne sokol, pur.

Fiers et haut, nous levons
Notre étendard vaillant !
Celui qui est sokol va de l'avant,
La fuite est pour le lâche, indigne et fuyant.

Nous sommes petits, mais nous sommes l'espoir,
Nous sommes la fierté de notre nation,

[35] Rapport du comité éducatif du club Sokol Matica pour l'année 1930, rédigé à Belgrade du 19 janvier 1930, par le Dr Milan Glavinić, IAB, Fonds de la famille Glavinić, IAB 1119 K19 3.8.1. p. 2.

[36] Voir notamment Zorana Opačić, « Ideologija i književnost u dečjoj periodici polovinom 20. veka » dans Sunčica Denić (ed.), *Književnost za decu i njena uloga u vaspitanju i obrazovanju dece školskog uzrasta*, Vranje, Učiteljski fakultet u Vranju Univerziteta u Nišu, 2013, p. 295-308 ; Zorana Opačić, « Književnost i ideologija u periodici za decu Kraljevine Jugoslavije (Politika za decu i Jugoslovenče) » dans Tijana Tropin et Stanislava Barać (eds.), *Časopisi za decu: Jugoslovensko nasleđe (1918-1991)*, Belgrade, Institut za književnost i umetnost, 2019, p. 49-72.

C'est sur nos bras, forts et pleins de pouvoir,
Que se bâtit notre maison[37].

Les revues comptent également de nombreux poèmes attribués à des auteurs identifiés, des classiques comme ceux du poème serbe Jovan Jovanović Zmaj, mais aussi des contemporain comme le président de l'Union, Engelbert Gangl[38], mais aussi de nombreux autres écrivains prolifiques de littérature jeunesse, comme le slovène Ivan Albreht (1893–1955)[39] ou le croate Ante Modrušan (1891-1966)[40], mais aussi des femmes, comme la slovène Marijana Željznova-Kokalj (1898-1949)[41], autrice en 1930, d'un premier roman remarqué, *Bezdomci* (« Les sans-abris »)[42]. Ces auteurs et autrices mobilisent la poésie comme un véritable outil pédagogique. Celle-ci leur permet de mettre en scène de manière accessible les comportements attendus des jeunes, en articulant injonctions morales et mise en récit du jeune idéal. Parmi eux, le serbe Jovan Udički, (1881-1851) instituteur, pédagogue et membre actif de la section éducative du club de Sremska Mitrovica, compose ainsi un poème à la fois ludique et prescriptif, qui illustre bien ce procédé :

Des petits enfants se sont retrouvés
Pour jouer chez Jova, réunis,
Dans la cour, ils se sont rassemblés,
Avec des fusils de sureau polis.

Ils voulaient jouer à faire la guerre,
Mais Jova leur lança alors
Pourquoi jouer à faire la guerre
Mieux vaut le Sokol, d'accord ?

Ils acceptèrent sans hésiter,
Se mirent au jeu immédiatement
En rangs bien droits ils se placèrent,
Petits sokols aux cœurs ardents

Jova en guide se mit devant,
Droit comme pic, se tint debout,

[37] Sokolsko oko, « Sokolići » [Les petits sokols], *Sokolič*, Ljubljana, février 1921, (année 3), n° 2, p. 17.
[38] À titre d'exemple Engelbert Gangl, « Mi sokolići » [Nous les petits sokols], *Naša radost*, Ljubljana 10 avril 1933, (année 9) n°8, p. 137.
[39] À titre d'exemple Ivan Albreht, « Misel na mater » [Pensées pour la mère], *Naša radost,* p. 170, Ljubljana 10 mai 1933, (année 9) n° 9, p. 170 ; Ivan Albreht, « Jutro » [Le matin], *Naša radost*, Ljubljana décembre 1935, (année 12), n° 4 p. 87.
[40] À titre d'exemple Ante Modrušan, « Još sam malen » [Je suis encore petit], *Naša radost*, Ljubljana 10 juin 1932 (année 8), n°6-12, p. 157 ; Ante Modrušan « Sokolić sokolu kralju » [Les petits sokols au roi sokol], *Naša radost*, Ljubljana octobre 1034, (année 9), n°2, p. 40.
[41] À titre d'exemple Marijana Željznova Kokalj, « Pesem bratcev in sestric » [Poèmes aux frères aux sœurs], *Naša radost*, Ljubljana mars 1934, (année 10), n°7, p. 149 ; Marijana Željznova Kokalj, « Lenuhov teden » [La semaine du paresseux], *Naša radost*, Ljubljana mai 1934 (année 10), n° 9, p. 220.
[42] Marijana Željznova Kokalj, *Bezdomci*, Ljubljana, Belo-modra knjižnica, 1930.

D'une voix grave, d'un ton puissant,
Il lança l'ordre : « Garde-à-vous ! »[43]

Le poème met en scène le désir naturel des enfants de jouer, en associant étroitement l'engagement sokol à l'univers ludique, le présentant comme une prolongation spontanée de leurs jeux quotidiens. Dans un style simple et accessible, il met en exergue la figure de Jova, guide charismatique et modèle de droiture physique et morale, qui introduit un cadre dans lequel ses camarades s'enrôlent avec enthousiasme. Ils troquent volontiers le traditionnel jeu de la guerre par une nouvelle forme de jeu ordonnée, sorte de jeu de discipline et de hiérarchie. Ces vers apparaissent ainsi comme une invitation implicite adressée au jeune lectorat à canaliser son énergie vers une activité régulée et formatrice. Surtout, ils proposent de remplacer l'imaginaire du combat par celui de l'engagement moral, civique et patriotique, incarné dans l'idéal de « discipline volontaire ».

Le concept de « discipline volontaire » (*prostovoljna disciplina*) est central dans la pédagogie sokol[44]. À première vue paradoxale, cette expression presque oxymorique est pourtant régulièrement mobilisée par les éducateurs et régulièrement explicitée aux jeunes dans les pages de *Sokolič,* où l'on peut lire par exemple : [l]a discipline, dans la salle de gymnastique, lors des excursions, pendant les représentations des *slets*, est volontaire, il est en votre pouvoir de la créer, de la maintenir et de la diffuser dans vos rangs. Vous êtes les soldats d'une idée à laquelle vous obéissez volontairement ![45] ». Dans cette perspective, la discipline est présentée comme une valeur morale en soi, un signe de la noblesse de l'individu et même, « un bien véritable pour l'humanité[46] ». Cette conception n'est pas propre au Sokol, une réforme de l'approche disciplinaire par le jeu se retrouve dans d'autres mouvements de jeunesse contemporains, notamment chez les scouts[47]. Toutefois, pour Hajrudin Ćurić (1908-1988), alors président de la section éducative du district sokol de Mostar, historien, pédagogue et acteur engagé dans la promotion de l'éducation des jeunes musulmans en Bosnie-Herzégovine[48], la « discipline volontaire » constitue une spécificité du Sokol. Selon lui, ce qui distingue ce dernier des institutions à visée disciplinaire, notamment de l'armée, c'est le refus de toute contrainte extérieure, il ne s'agit pas de « forcer qui que ce soit », affirme-t-il, mais de faire émerger chez les jeunes « le désir » de discipline[49]. Dernière ce principe se dessine toutefois la vision fortement

[43] Jovan Udicki, « Na igri » [Au jeu], *Naša radost*, Ljubljana 15 avril 1925, (année 4), n° 1, p. 25-26.
[44] Hajrudin Ćurić, « Nešto o disciplini » [Quelques mots sur la discipline], *Sokolič*, Ljubljana avril 1932, (année 14), n° 4, p. 87.
[45] Dr Igor Vidic, « Prostovoljna disciplina » [Discipline volontaire], *Sokolič*, janvier 1928, (année 10), n°1, p. 2-3.
[46] *Ibid*
[47] D. Denis, « Une pédagogie du simulacre », art cit.
[48] Voir Hajrudin Ćurić, *Muslimansko školstvo u Bosni i Hercegovini do 1918. Godine*, Sarajevo, Veselin Masleša, 1983.
[49] Hajrudin Ćurić, « Nešto o disciplini », *op. cit.*

idéalisée de la figure de l'enfant et de l'adolescent qu'entretiennent les éducateurs du Sokol. Le petit sokol incarne visiblement un idéal intégral, d'unité entre le corps et l'esprit, doté de qualités physiques harmonieuses et de vertus morales exemplaires parfois paradoxales, il serait à la fois candide et héroïque, libre et obéissant, joyeux et raisonnable. Évoluant dans un univers de camaraderie absolue et de « discipline volontaire », il apparaît comme une figure parfaite, un être accompli. Ou comme l'écrit Ivo Majcan, éducateur alors engagé dans le club de la petite ville balnéaire de Senj sur la côte adriatique, dans les colonnes de *Sokolič,* il constitue « un véritable modèle devant la nation tout entière[50] ».

2. La fabrique de l'enfant modèle



Figure 53. *Uniformes des enfants sokols, 1922*. Cartes postales illustrées, coll. Jovan Ristić.

Au-delà des discours, les nombreuses représentations iconographiques de la jeunesse sokol jouent un rôle tout aussi déterminant dans la fabrique de l'enfant modèle. C'est à l'occasion du premier *slet* de l'Union des sokols, organisé à Ljubljana en 1922, que la jeunesse sokol fait l'objet de sa première véritable représentation visuelle. Parmi les nombreuses images diffusées pour promouvoir l'événement, souvent imprimées sur les cartes postales et dans la presse, figurent celles dévoilant les tricots d'entraînement et uniformes de cérémonie des membres, mais également ceux des enfants et adolescents. Les dessins réalisés par le peintre slovène Ivan

[50] Ivo Majcan, « Da budemo dobri Sokoli » [Pour être bons sokols], *Sokolič,* Ljubljana, mai 1933, (année 15), n° 5, p. 108.

Vavpotič dévoilent un uniforme pour les jeunes garons, composé d'un short noir et de la fameuse chemise rouge sokol, assortie d'une cravate pour les adolescents. L'uniforme des jeunes filles, quant à lui, consiste en un chemisier beige à manches longues en coton et un short-culotte. Ces tenues sont également agrémentées de détails décoratifs, tels que des broderies en bordure et un béret rouge orné de motifs en arabesques, que les jeunes – en particulier les filles – sont encouragés à confectionner eux-mêmes, des instructions étant à cet effet diffusées sur des cartes postales éducatives (figure 53).

Si elles servent à intégrer symboliquement la jeunesse dans le projet du Sokol, ces représentations mettent également en avant l'importance de l'uniforme en tant qu'outil d'assujettissement. En effet, comme le soulignent Jane Tynan et Lisa Godson dans l'introduction de leur recueil collectif *Uniform: Clothing and Discipline in the Modern World*, l'uniforme doit être entendu dans la modernité comme une pratique sociale à part entière[51]. Souvent associé à l'imaginaire militaire, l'uniforme ne devient en réalité systématique dans les armées qu'à partir du XVIIe siècle, avant d'être codifié au XVIIIe siècle pour des raisons de visibilité, de discipline et de hiérarchisation sociale. Son évolution accompagne celle de la guerre : d'abord conçu comme un spectacle destiné à impressionner, il se transforme au XXe siècle en outil fonctionnel, adapté à la guerre industrielle. Mais l'uniforme ne façonne pas uniquement le soldat. Selon Jane Tynan et Lisa Godson il constitue également un puissant instrument de normalisation des corps dans les sociétés modernes. Son pouvoir symbolique s'étend progressivement à d'autres sphères de la vie sociale – école, police, prison, entreprise – où il exprime une autorité diffuse par le biais du contrôle visuel et matériel des individus.

Dans cette perspective, le fait d'attribuer un costume spécifique aux jeunes sokols ne vise pas uniquement à officialiser leur appartenance au mouvement ou à les distinguer dans l'espace public, il constitue également, pour les éducateurs, un moyen d'inscrire sur leur corps une projection normative de l'enfant modèle. Dans un article publié dans *Sokolski Glasnik*, le peintre Oton Iveković, collaborateur du Sokol dans la première décennie de l'entre-deux-guerres, insiste d'ailleurs sur cette dimension performative du costume : à ses yeux, l'uniforme sokol doit porter un message et incarner une vision – celle d'une synthèse harmonieuse entre la « civilisation occidentale » et les valeurs fondamentales de la « tradition yougoslave[52] ». Celle-ci se présente ici sous les traits d'un enfant vêtu de manière conforme aux normes bourgeoises de propreté et de

[51] Jane Tynan et Lisa Godson, « Understanding Uniform: An Introduction » dans Jane Tynan et Lisa Godson (eds.), *Uniform: Clothing and Discipline in the Modern World*, Londres & New York, Bloomsbury, 2019, p. 1-22.

[52] Oton Iveković, « Reforma Sokolskog odela » [Réforme de l'uniforme sokol], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1919 (année 1), n° 11-12, p. 500-503.

respectabilité, la tradition « yougoslave » étant singulièrement simplement figurée comme un élément décoratif, sous la forme d'ornements et d'arabesques brodées.



Figure 54. *Le jeune prince Pierre en uniforme sokol.* Carte postale illustrée noir et blanc, coll. Jovan Ristić et carte postale illustrée couleur, (HR DADU, Fonds SCKL, 476 2).

En plus de l'uniforme, la figure du jeune sokol modèle trouve une incarnation emblématique dans celle du prince héritier Pierre lui-même, qui figure, dès sa naissance en 1923, en Une du *Sokolski Glasnik*, accueilli symboliquement comme un « membre-bébé » du mouvement[53]. Avec la création en 1930 du Sokol du Royaume de Yougoslavie, le prince Pierre devient le patron officiel de l'organisation, personnifiant dès lors l'idée même du Sokol. Des représentations le montrant en costume cérémoniel – comprenant notamment la veste sokol ornée de crochets décoratifs et le chapeau surmonté d'une plume de faucon – sont largement diffusées, non seulement dans les publications internes, mais également dans la presse généraliste et sur des cartes postales qui circulent au-delà du cercle restreint des membres du Sokol. Le jeune prince apparaît majoritairement sous forme de peintures ou d'illustrations, placé dans des décors romantiques tels que des forêts ou des terrasses de marbre et dans des poses figées (figure 54). Les contours de sa silhouette y sont lissés et idéalisés au point de le faire ressembler davantage à un mannequin qu'à un enfant réel, contribuant ainsi à renforcer l'image d'une perfection presque inatteignable.

[53] « Pozdravljen, kraljevski član naše sokolske organizacije! », [Un salut au membre royal de notre organisation Sokol] *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 1923, (année 5), n° 11-12, p. 329.

Avec ces représentations désincarnées, l'association entre le Sokol et l'idéal moral est renforcée par l'apparition solennelle du jeune prince, vêtu de l'uniforme sokol, lors des funérailles de son père en 1934 (figure 55). Cette mise en scène contribue à l'association publique du mouvement aux idéaux abstraits de vertu, de dignité et d'humilité.



Figure 55. ***Le jeune prince Pierre accompagné de sa mère la reine Marie et du nouveau régent le prince Paul aux funérailles d'Alexandre Ier de Yougoslavie.*** **Belgrade, 1934. Wikimedia Communs.**

Mais au-delà de la figure individuelle, la représentation de l'enfant idéal prend également corps dans les images collectives de l'enfant modèle, diffusées à travers les nombreuses photographies de jeunes en entraînement ou durant les *slets* (figure 56). Le Sokol publie massivement des clichés d'exercices de gymnastique collective, mettant en scène des enfants et adolescents, alignés en rangées ordonnées de silhouettes identiques, droites, évoluant à l'unisson tel un corps unifié. Au-delà de la dimension spectaculaire propre à l'expérience en direct, le travail de cadrage et de composition photographique joue là un rôle fondamental dans la transmission de l'idéal. Ces images, souvent réalisées en plans larges ou en contre-plongée comme celles des exercices publics des adultes, soulignent la monumentalité des événements et mettent en valeur la répétition mécanique des corps uniformisés. Les visages, les expressions ou les gestes individuels y sont rarement visibles, les sujets sont présentés comme des figures segmentées, standardisées,

dont la multiplication visuelle efface toute trace d'individualité, renforçant ainsi l'uniformité de l'exemplarité.



Figure 56. *Exercice public de jeunes sokolicas,* Ljubljana 1924. Photographie, Muzej novejše zgodovine Slovenije (SO-126).

C'est également le comportement de l'enfant modèle qui fait l'objet d'une mise en scène. Outre les photographies, celui-ci est également incarné dans les productions cinématographiques. Un des exemples les plus significatifs est le long-métrage documentaire *Oj letni sivi sokole* (« Vole, ô faucon gris »), sorti en 1934, consacré au camp d'été du club Sokol de Novi Sad, organisé en juillet 1933 dans la station touristique de Bled, dans les Alpes slovènes[54]. Conçu par Velimir Popović, alors responsable du comité des camps d'été et des excursions, à la demande de la section éducative de l'Union, le film est réalisé par l'École d'hygiène publique de Zagreb – un acteur clé de la production de films éducatifs de la Yougoslavie de l'entre-deux-guerres[55]. En accompagnement de cette production, la section éducative de l'Union publie également un ouvrage illustré de photographies extraites du tournage. Le scénario du film s'inspire directement de deux manuels rédigés par Popović en 1921 et 1922 – *Moje letovanje* (« Mes vacances ») et *Moje drugo letovanje na Bledu* (« Mes deuxièmes vacances à Bled ») – décrivant les camps d'été des jeunes belgradois[56]. Le film, comme les livres, donne à voir une jeunesse exemplaire et épanouie,

[54] Kamilo Bresler, *Oj letni Sivi Sokole*, Škola narodnog zdravlja Andrija Štampar, 1934, 35 minutes.

[55] Vjekoslav Majcen, *Filmska djelatnost Škole narodnog zdravlja „Andrija Štampar" 1926.-1960*, Zagreb, Hrvatski drţavni arhiv, 1995 ; Vjekoslav Majcen, « Hrvatski etnološki film - », *Zapis Bilten Hrvatskog filmskog saveza*, 2001, nº 35.

[56] V. Popović. *Moje Drugo Letovanje Na Bledu op. cit.* ; V. Popović, *Moje Letovanje u Taboru Beogradskih Sokolića, op. cit.*

évoluant dans les paysages magnifiques de Slovénie. À travers une galerie de personnages archétypaux, il dépeint les différents moments de la vie au camp : l'arrivée des jeunes, leur quotidien, les repas, les moments de repos, les séances d'éducation physique, les excursions dominicales, les soirées festives, les conférences et les animations culturelles, construisant le personnage de l'enfant sokol comme à la fois joyeux et actif, mais rigoureusement discipliné. Un article publié dans *Sokolski Glasnik* en 1936 affirme sans détours que ce type de production sert la fabrique de l'enfant modèle, comme le dit l'auteur, il s'agit d'y « montrer l'éducation de l'enfant modèle en accord avec les progrès médicaux, les apports de la modernité, les bonnes manières et le bon goût[57] ».

Si l'ensemble de ces représentations révèle une conception idéalisé de l'enfance, il illustre également une conception hautement plastique du corps juvénile, immatériel et surtout dépourvu de vices, d'envies, de désirs ou même simplement de fonctions biologiques primaires. Cela se manifeste clairement à travers la difficulté que soulève, pour les éducateurs, la question complexe du passage de l'enfance à l'adolescence et dans leurs efforts pour maintenir la discipline des jeunes face à cette transition jugée « difficile ». L'accent est alors mis sur les supposées « tentations » qu'il convient de réprimer afin de maintenir le jeune dans la bonne direction. Une vigilance particulière est portée aux dangers du tabac et de l'alcool, la tempérance constituant toujours un thème central des débats officiels du Sokol. L'on évoque aussi fréquemment l'hygiène et la prévention. Les conseils y sont généralement formulés dans un langage médical technique, souvent peu accessible. En revanche, les thématiques liées aux relations intimes entre jeunes sont totalement absentes des articles qui leur sont destinés. Et même plus largement, sexualité n'apparaît qu'à de très rares occasions dans les textes des idéologues, et toujours envisagée sous l'angle restrictif des maladies vénériennes. Dans l'un des uniques articles traitant directement de ce sujet, publié en 1923 dans *Sokolski Glasnik*, le docteur Jernej Demšar dépeint avec force détails la découverte de la sexualité par un adolescent. Il décrit un jeune garçon « incapable de comprendre ce qui lui arrive, ni de partager son expérience[58] », livré à l'influence de « récits voluptueux, de chansons vulgaires, de scènes d'amour au cinéma (…) et de livres encore plus dangereux, qui l'entraînent plus loin sur une pente glissante[59] ». Pour remédier à cette confusion propre à l'entrée dans la sexualité, et pour protéger les jeunes des maladies, il préconise l'abstinence. L'engagement dans le Sokol devant ainsi offrir aux jeunes, garçons notamment, la force nécessaire pour affronter l'épreuve de la puberté, contrôler leurs pulsions et cultiver un

[57] Dr. Milivoj Pavlović, « Oj letni Sivi Sokole » [Vole Ô faucon gris], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 1er janvier 1936, (année 7) n°1, p. 6.

[58] Dr Jernej Demšar, « Opšta spolna profilaksa » [Prophylaxie sexuelle générale], *Sokolski Glasnik*, Ljubljana 1923, (année 5), n°1, p. 15-20.

[59] *Ibid*. p. 16

corps sain. Vu à travers le prisme du discours saturé de prescriptions morales et idéologiques, le jeune apparaît comme un réceptacle malléable, manufacturable à volonté, passif et privé de toute agentivité. En mettant en scène un enfant modèle discipliné et bien élevé, les textes prescriptifs et les représentations visuelles de la jeunesse sokol donnent à voir un mouvement qui conçoit l'éducation comme un processus essentiellement unidirectionnel, où la volonté de l'adulte prévaut sur toute forme d'expression spontanée émanant de l'enfant.



Figure 57. *Garçons à l'entrainement*, Belgrade. Photographie, IAB, Fonds de la famille Glavinić. (IAB 119 K22 3 8 17 26)

Dans ce sens, le projet éducatif du sokol est quelque peu en décalage avec son temps, car il s'élabore à une époque où les représentations de l'enfance et de la jeunesse sont en pleine mutation[60]. L'image de l'enfant angélique et innocent, héritée du XIXe siècle, tend en effet à s'estomper au profit d'une vision plus ambivalente, qui valorise également l'énergie, la créativité, l'inventivité et la capacité de subversion propres aux jeunes[61]. Cette redéfinition traverse plusieurs champs, les arts, la photographie ou encore la pédagogie nouvelle, qui inspire pourtant comme l'avons vu certains acteurs du Sokol comme Laza Popović, sans parvenir à laisser une emprunte durable.

Une photographie prise à l'occasion d'une démonstration en *sokolana,* tirée dans le fonds personnel de l'éducateur Milan Glavinić conservée aux Archives de Belgrade illustre, malgré elle et sans doute à l'encontre de l'intention de son auteur, le décalage entre l'imaginaire idéalisé de la jeunesse sokol et la réalité plus ambivalente de l'expérience que vit celle-ci (figure 57). On y voit un groupe d'enfants formant une pyramide acrobatique, six garçons en uniforme sokol soutenant un camarade juché au somment. Le jeune ainsi élevé, le bras droit levé, fixe l'objectif avec une expression soumise, dénuée de joie, de fierté ou même de satisfaction malgré l'exercice accompli. Son regard, mélange d'appréhension et de détachement, le dévoile davantage comme l'exécutant d'une tâche que comme un enfant s'adonnant à une activité récréative. La légende laconique – « jeunes garçons à l'entraînement » – ne désigne aucun individu en particulier ; l'image servant plus probablement à documenter les activités du club, qu'à mettre en avant les performance d'un individu en particulier. Et pourtant, l'intensité silencieuse de ce regard, saisi avec justesse par l'objectif, amplifiée encore par l'ombre que projette le bras levé de l'enfant sur son propre visage, lui confère une profondeur inattendue. L'image échappe en partie à sa fonction illustrative pour devenir presque involontairement expressive. Elle nous montre un corps discipliné, certes, mais aussi une intériorité opaque, énigmatique, celle d'un enfant prisonnier d'un rôle qu'il n'aurait pas vraiment envie de jouer.

Le projet éducatif porté par le Sokol s'élabore à une époque charnière, marquée par un lent mais profond processus d'émancipation des jeunes vis-à-vis de la tutelle adulte, avec une vie quotidienne qui connait d'importantes mutations, en particulier dans les centres urbains. L'essor des entreprises éducatives, de la culture de masse – cinéma, radio, presse illustrée –, le développement des loisirs populaires et la diffusion de nouveaux styles de vie introduisent des

[60] Pour une introduction à l'histoire de l'enfance en Europe du Sud-Est voir Michael Mitterauer, « A History of Childhood: Research and Teaching in South Eastern Europe » dans Slobodan Naumović et Miroslav Jovanović (eds.), *Childhood In South East Europe: Historical Perspectives On Growing Up In The 19th and 20th Century*, Münster, LIT Verlag, 2004, p. 13-30.

[61] Milanka Todić, *Moderno dete i detinjstvo. Modeli fotografske reprezentacije deteta.*, Belgrade, Službeni Glasnik, 2015, p. 109-125.

formes inédites de socialisation pour les jeunes. Ils sont non seulement les témoins, mais aussi les acteurs de ces transformations politiques, culturelles et esthétiques. Or, ces dynamiques contemporaines entrent fréquemment en dissonance avec les normes, les esthétiques et les valeurs promues par le Sokol, qui peine à se départir d'un imaginaire fondé sur l'ordre, la verticalité hiérarchique et son idée sacrificielle de la nation, apparaissant ainsi de plus en plus comme en décalage avec les aspirations plurielles de la jeunesse qu'elle prétend encadrer. Ce hiatus entre les intentions prescriptives du mouvement et la réalité mouvante des jeunes constitue l'un des nœuds d'une crise de légitimité que le Sokol commence à connaitre auprès de ce public dans le courant des années 1930.

3. Des jeunes aux aspirations insaisissables



Figure 58. ***Théâtre national de Belgrade. Célébration des 50 ans du club Sokol Matica*****, 1932. Photographie, IAB, fonds de la famille Galvinić. (IAB 1119 K2 3 8 17 20).**

La question de « 'indifférence » des jeunes vis-à-vis de l'idéologie sokol revient fréquemment dans les discussions des éducateurs et ressort régulièrement des rapports des conseils éducatifs ou des districts. Dès 1930, un an après son arrivée à la tête de la section éducative du district sokol de Belgrade, Milan Glavinić revient longuement sur le sujet, déplorant leur « manque d'engagement » avec l'éducation morale ainsi que leur « ignorance totale » de

l'idéologie sokol[62]. Fervent adepte des « discours prononcés devant les membres en rang », il insiste sur leur rôle pédagogique et leur importance dans la transmission[63]. Ces discours sont généralement prononcés lors des grandes réunions annuelles de l'association, moments de rassemblement des dirigeants, et donnent lieu à des conférences publiques au cours desquelles sont présentés les accomplissements et objectifs du mouvement. Une photographie issue de son fonds d'archives personnel offre un aperçu révélateur de la manière dont les jeunes vivent, ou subissent, ces événements (Figure 58).

Elle immortalise une scène survenue lors de la célébration du cinquantième anniversaire du club Sokol Matica de Belgrade, organisée en 1932 au Théâtre national. Au premier plan, on distingue les dirigeants du club, du district et de l'Union des sokols, alignés derrière une longue table, vêtus de leurs uniformes cérémoniels, en pleine prononciation de discours. Cette mise en scène solennelle, centrée sur la parole des adultes, relègue à l'arrière-plan la présence discrète mais significative des jeunes. Presque dissimulés derrière cette rangée de notables, les adolescents gymnastes apparaissent comme effacés, voire déplacés, dans le cadre. Au sol, assis en tailleur devant la table, des enfants en chemises rouges de cérémonie croisent les bras, baissent les yeux, et semblent absorbés dans une posture de soumission plus que de concentration, comme étrangers à la solennité de l'instant. Leur attitude, figée, contraste avec l'apparat de la scène, et trahit un certain désengagement, voire un malaise silencieux face à un rituel dont ils paraissent exclus sur le plan symbolique. Le détail le plus frappant, cependant, réside dans l'arrière-plan de la scène : suspendue au-dessus des têtes des enfants, une image du jeune prince héritier Pierre, lui aussi vêtu de l'uniforme sokol, surplombe la scène. Elle forme, par un effet de cadrage ironique, une ligne verticale symbolique entre l'enfant royal et les figures âgées et barbues du mouvement, comme si ces dernières venaient prêter allégeance à une figure juvénile idéalisée. Ce renversement visuel met en lumière l'ambiguïté du rapport entre autorité et jeunesse dans le projet sokol : si l'enfant est exalté comme emblème, il reste en réalité confiné à un rôle passif dans les pratiques solennelles du mouvement.

La question de l'engagement des jeunes est néanmoins prise très au sérieux par les éducateurs sokols, pleinement conscients du décalage croissant entre leurs ambitions éducatives et la réalité du terrain. Ce constat les pousse à organiser, en 1932, une conférence spéciale, sous l'égide de l'Union des sokols, afin de réfléchir collectivement à une amélioration du travail éducatif du mouvement. Lors de cette rencontre, plusieurs intervenants livrent des diagnostics lucides,

[62] Discours de Milan Glavinić, sans date, « Draga braćo, drage sestre », IAB, Fonds de la famille Glavinić, IAB 1119 K20 3.8.12.

[63] [63] Rapport du comité éducatif du club Sokol Matica pour l'année 1930, rédigé à Belgrade le 19 janvier 1930, par le Dr Milan Glavinić, IAB, Fonds de la famille Glavinić, IAB 1119 K19 3.8.1. p. 3.

parfois autocritiques, sur les limites des méthodes traditionnelles. Franja Žic, professeur de gymnastique à l'académie militaire et responsable de la section éducative du club Matica de Belgrade, reconnaît ainsi que les discours moralisateurs tenus aux jeunes ont souvent peu d'impact, voire un effet contre-productif. Il admet que ces prises de parole suscitent fréquemment du désintérêt, voire du ressentiment, en particulier chez les plus jeunes, qui perçoivent ces « activités éducatives » comme abstraites, rébarbatives et déconnectées de leurs préoccupations[64]. Albert Lovasić, représentant du club sokol de Ruma, abonde dans son sens et appelle à une inflexion pédagogique plus adaptée aux attentes des jeunes générations. Il plaide ouvertement pour une approche plus ludique : « Les jeunes veulent aujourd'hui s'amuser ; il faut donc leur offrir du plaisir et du divertissement. C'est ce qui convient à la jeunesse actuelle. Si nous le faisons, notre travail portera sans aucun doute ses fruits[65] ». Par ces propos, Albert Lovasić ne remet pas en cause les finalités éducatives du mouvement, mais souligne la nécessité d'en repenser les formes, en tenant compte des mutations culturelles et des nouvelles sensibilités juvéniles.

Les formes de divertissement populaire comme le sport ou le cinéma sont souvent à l'origine de fortes tensions au sein du Sokol, les éducateurs constatant amèrement que les jeunes sont fréquemment plus attirés par ces pratiques que par celles promues traditionnellement par le mouvement. La question du rapport au sport se trouve au cœur des débats. Par exemple, Miroslav Ambrožič, président du comité technique en charge de l'éducation physique et l'un des principaux défenseurs de la « gymnastique », s'oppose fermement aux sports collectifs. Les décrivant comme un divertissement « qui ne satisfait que les ambitions individuelles à travers la recherche effrénée du record, (…) sans objectifs éthiques ni esthétiques supérieurs[66] », il alerte sur le fait que le sport ne doit pas « devenir un outil éducatif général pour le peuple[67] », à rebours de la méthode éducative sokol, fondée sur le « renoncement permanent, l'abnégation, l'autodiscipline, la tension physique surmontée par la seule volonté et énergie de l'individu[68] », et capable selon lui de « cultiver le sens du beau pour élever l'homme au-dessus de la médiocrité[69] ». Mais ces idéaux exprimés dans un langage pompeux, peinent à se traduire dans la pratique quotidienne. Ainsi, un représentant du conseil du club Zagreb I constate dès 1924 dans les pages de *Sokolski glasnik*, que « la gymnastique rigide et l'entraînement en salle ne satisfont plus

[64] Rapport de la conférence éducative du district sokol de Belgrade à Belgrade, 21-22 novembre 1932, IAB Fonds de la famille Glavinić, IAB 1119 K19 3.8.2. 2.
[65] *Ibid.*
[66] Miroslav Ambrožič, « Sokolstvo in šport » [Le sokolisme et le sport], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1922, (année 4), n°10, p. 316.
[67] *Ibid.*
[68] *Ibid.*
[69] *Ibid*

pleinement les enfants aujourd'hui[70] », suggérant comme remède d'intégrer des éléments du sport dans la pratique sokol, comme la compétition, afin « d'augmenter le nombre d'adhérents et de redonner du souffle à l'esprit du mouvement[71] ».

Les jeunes ne sont cependant pas attirés uniquement par le sport – le Sokol se trouve confronté à un autre concurrent majeur : le cinéma. Comme l'affirment les intervenants du cours de marionnettes organisé par la commission éducative du district sokol de Belgrade en 1924 : « un nombre considérable d'enfants est détourné des *sokolanas* par le football et le cinéma, qui captent leur imagination avide d'aventure[72] ». La transmission des contes et légendes de la mère à l'enfant serait désormais relayée par « le cinéma, adoré par les enfants, avec ses films d'aventure, ses Douglas [Fairbanks], Tom Mix et autres héros dont les enfants connaissent les noms mieux que ceux des héros nationaux[73] ». Pourtant, affirment-ils, l'imagination enfantine serait bien mieux servie par le théâtre de marionnettes, qui « a la capacité d'éveiller la curiosité » tout en demeurant « un outil pédagogique sérieux[74] ».



Figure 59. *Membres fabriquant des marionnettes.* Photographie, IAB, Fonds de la famille Galvinić, (IAB, 1119 K22 3 8 17 75).

[70] « Predlogi sokolskega društva Zagreb I » [Propositions de la société sokol Zagreb I], *Sokolski Glasnik*, Zagreb 15 juillet 1924 (année 6), n°12-13, p. 193.

[71] *Ibid.*

[72] Conférences données lors des 1er et 3e stages de marionnettes organisés par le Comité éducatif du District sokol de Belgrade, par Č. Vasič, sans date. « Le but du théâtre de marionnettes dans les unités sokols ». IAB Fonds de la famille Glavinić 1119 K19 8.1.8. p. 1.

[73] *Ibid.*

[74] *Ibid.*

Comme le révèle le fonds photographique de Glavinić, le théâtre de marionnettes occupe une place centrale au sein du club Matica. Deux clichés en particulier – l'un pris sur le vif lors d'un atelier de fabrication de marionnettes, l'autre un portrait de groupe des marionnettistes – témoignent de l'implication active des membres adultes dans cette activité. La première photographie montre une salle aménagée comme une salle de classe, où des tables sont alignées en rangs (figure 59). Autour d'elles, des adultes concentrés s'appliquent à fabriquer des marionnettes avec un sérieux manifeste. À l'arrière-plan, deux garçons flous, debout sur un banc, semblent jouer ou s'agiter – comme en marge de l'activité centrale, presque périphériques à un processus qui, paradoxalement, semble mobiliser bien davantage les adultes que les enfants. Cette inversion implicite des rôles – des adultes investis dans une activité censée séduire la jeunesse – est encore renforcée par la posture relâchée et légèrement désinvolte d'un homme au premier plan, qui suggère une forme d'ambivalence, voire un léger embarras face à la dimension ludique de l'exercice. Accroché au mur, le slogan « Silence et ordre » (*Tišina i red*) trahit lui aussi une dissonance, il semble s'adresser aux adultes eux-mêmes, comme si l'encadrement de l'activité éducative passait avant tout par leur propre discipline.



Figure 60. ***Portrait de groupe des membres de l'atelier de marionnette du club de Matica*****. Photographie, IAB, fonds de la famille Glavinić, (IAB 1119 K22 3 8 17 74).**

Le second cliché, un portrait de groupe soigneusement mis en scène, pousse encore plus loin cette ambiguïté (figure 60). On y voit les mêmes membres adultes, en costume-cravate, posant fièrement avec leurs créations devant un petit théâtre de marionnettes. L'absence totale d'enfants

sur la photo – alors même que les marionnettes sont censées leur être destinées – confère à la scène une tonalité presque grotesque. Cette théâtralité déplacée, où les adultes semblent feindre ou surjouer un enthousiasme pour une activité enfantine, met cruellement en lumière le décalage entre les intentions pédagogiques et la réception réelle par le public visé. À travers ces images, se dessine une forme d'effort sincère mais mal ajusté, une tentative de renouvellement, qui révèle à la fois la conscience aiguë des éducateurs face à la concurrence des nouvelles pratiques culturelles, et leur difficulté à produire des formes véritablement attractives pour la jeunesse.

II. De l'expérience des jeunes dans le Sokol

1. Des revues sokol pour la jeunesse comme sources

Si les comptes rendus d'assemblées générales et les prises de parole de dirigeants publiées dans *Sokolski Glasnik* permettent de saisir, à travers la déception exprimée par les adultes, les raisons potentielles d'un désengagement d'une partie de la jeunesse, d'autres sources offrent un aperçu intéressant des expériences vécues par ceux qui choisissent de rester dans les rangs du Sokol. Parmi ces sources, les revues qui leur sont destinées – *Naša radost*, pour les plus jeunes, et *Sokolič*, pour les adolescents – constituent un matériau particulièrement riche et stimulant à interpréter. Ces publications mensuelles, qui paraissent tout au long de l'entre-deux-guerres, ne se distinguent pas beaucoup, sur le plan formel, de l'offre abondante de la presse jeunesse en Yougoslavie à cette époque[75]. Comme de nombreuses autres revues destinées aux jeunes, elles proposent un contenu à la fois éducatif et récréatif, avec des contributions de dirigeants du Sokol et d'auteurs pour la jeunesse, sous forme de textes pédagogiques, de récits fictionnels, de témoignages ou de poèmes. Elles offrent également des rubriques consacrées à la découverte du monde et de la nature (*Zanimljivosti sveta*), des conseils pratiques pour le camping ou le bricolage, ainsi que des jeux, bandes dessinées, rébus, énigmes et autres activités ludiques. À partir des années 1930, elles s'enrichissent de rubriques destinées à accueillir des contributions originales produites par les jeunes eux-mêmes. Intitulées *Naša deca u slici i reči* (« Nos enfants en images et en mots ») dans *Naša radost*, ou *Radovi našeg naraštaja* (« Les travaux de nos jeunes ») dans *Sokolič*, celles-ci diffusent des poèmes, des récits – fictifs ou autobiographiques –, des témoignages et des

[75] Stanislava Barać et Tijana Tropin, *Časopisi za decu: Jugoslovensko nasleđe (1918-1991)*, Belgrade, Institut za književnost i umetnost, 2019.

réflexions personnelles – intitulées par exemple « Pourquoi suis-je un sokol ou une *sokolica* ? » –, ainsi que des illustrations sous la forme de dessins ou de photographies, envoyées par les jeunes.

Comme toute forme de publication, ces contributions sont soumises à une politique éditoriale et à des choix de sélection qui nous échappent en grande partie – les manuscrits des enfants n'ayant pas été conservés. La sélection des textes, leur éventuelle révision ou correction, ainsi que leur mise en page participent d'une construction discursive où l'expression des jeunes est contrôlée, encadrée, voire orientée. Il convient donc d'aborder leur interprétation avec prudence, en tenant compte de la médiation et du degré d'intervention potentielle des éditeurs ou de tout autre acteur intermédiaire. Néanmoins, ces contributions, bien que dirigées et produites dans un cadre fortement normé, n'en constituent pas moins, à divers degrés, des sources chargées d'indices nous permettant d'esquisser un profil des jeunes sokols et un moyen de dresser un aperçu de leurs expériences au sein du mouvement.

Tout d'abord, plusieurs indications dans ces textes nous permettent de cerner une origine et une sociologie des auteurs et autrices. En effet la plupart d'entre ceux disponibles dans *Naša radost* et *Sokolič* sont signées du nom et du prénom de l'enfant ou de l'adolescent, et souvent accompagnées de la mention de son club sokol et de sa classe à l'école. Ce sont les seules informations explicites dont nous disposons et nous ne savons rien de leur classe sociale ou de la profession de leurs parents. En l'absence de ces données, ce sont les détails annexes, tels que le genre, la langue employée – serbo-croate iékavien ou ékavien, écrit en lettres cyrilliques ou latines, ou slovène –, la provenance géographique, l'appartenance à un club sokol local, ou encore le niveau de scolarisation indiqué, qui nous servent de points d'appui pour une lecture contextualisée. Ces éléments, même lacunaires, ouvrent une fenêtre sur le contexte d'accès à l'écriture publique, révélant en creux les dynamiques sociales et territoriales qui structurent la participation des jeunes à ces espaces éditoriaux.

On observe d'emblée une répartition presque équivalente entre les contributions émanant de filles et de garçons. S'il s'agit probablement davantage d'un choix éditorial délibéré que du reflet d'une participation strictement égalitaire, cela témoigne néanmoins de l'implication effective des filles dans le mouvement à travers l'activité d'écriture. Ensuite, sans surprise, les textes rédigés en slovène constituent une part plus importante du corpus, reflétant le niveau d'alphabétisation historiquement plus élevé de cette région[76]. À l'inverse, on ne trouve quasiment aucun texte provenant de « Serbie du Sud », territoires où le taux d'illettrisme, reste, en 1930, particulièrement

[76] Le taux d'illettrisme en Slovénie est de 8,85 % en 1921, tandis qu'il est de 51,48 % à l'échelle de tout le Royaume. Voir P. Troch, *Education and Yugoslav Nationhood*, *op. cit.*, p. 91-92.

élevé[77]. L'ensemble suggère ainsi que les jeunes auteurs sont, pour la plupart, issus de la (petite) bourgeoisie urbaine, scolarisée et socialisée à l'écrit[78]. Il est néanmoins frappant de constater qu'ils proviennent plus fréquemment de villes moyennes que des capitales, car les textes d'enfants de Ljubljana, Zagreb ou Belgrade sont peu représentés. À l'inverse, certains clubs locaux apparaissent comme particulièrement dynamiques, à l'image de celui de Sušak-Rijeka, dont les jeunes membres contribuent régulièrement à *Naša radost* entre 1933 et 1935. Ce qui indique que le niveau de participation, surtout pour les plus jeunes, dépend amplement de l'implication des éducateurs à l'échelle locale et plus largement du travail de la section jeunesse du club. Ce constat est renforcé par le fait qu'un grand nombre de textes publiés dans *Naša radost* semblent avoir été rédigés sous la supervision d'adultes, éducateurs ou enseignants dans un cadre structuré. Une contribution mentionne même explicitement un instituteur ayant présenté la revue en classe, soulignant ainsi l'implication potentielle de l'école comme médiatrice dans l'incitation à l'écriture[79]. Notons par ailleurs, que *Naša radost* suit le calendrier scolaire dans sa publication, en paraissant de septembre à août, ce qui vient confirmer ses liens avec l'institution scolaire. Si cette médiation des adultes tend à renforcer l'idée que l'acte d'écriture se produit là dans un contexte fortement encadré, elle n'en demeure pas moins porteuse de potentialités. En facilitant la participation de jeunes issus de milieux plus modestes, notamment à travers des exercices collectifs, des devoirs dirigés ou des ateliers organisés, elle permet potentiellement à certains enfants d'accéder à un espace d'expression qui leur serait sans doute resté fermé autrement.

Bien qu'il soit impossible de reconstituer avec précision les conditions exactes de production de ces contributions – ont-elles été rédigées à la maison, en classe, sous la dictée, ou en autonomie ? – il est indéniable que pour une partie de ces jeunes, l'écriture constitue une expérience nouvelle, parfois exceptionnelle, marquant un moment de rupture dans le rapport à la langue, à soi et à la reconnaissance sociale. Comme le montre Siân Pooley à partir d'un corpus d'écrits d'enfants publiés dans la presse régionale anglaise à la fin du XIXe siècle, l'acte d'écriture publique ne relève pas simplement d'un exercice formel, il constitue pour les enfants un véritable moyen d'expression personnelle, de quête de reconnaissance sociale, et parfois même un vecteur d'émancipation[80]. De manière comparable, pour les jeunes sokols, contribuer à une revue comme *Sokolič* ou *Naša radost*, même quand il est produit dans un contexte encadré, ne se réduit pas à une démonstration de conformité idéologique. Il s'agit aussi d'une mise en scène de soi dans l'espace

[77] En Macédoine le taux d'illettrisme est estimé à 87,84 % en 1921. Voir *Ibid.*, p. 99.

[78] Voir tableaux en annexe n° 11.

[79] Mihec. « Odkod su ti junaki ? » [D'où viennent ces héros] *Naša radost,* Ljubljana décembre 1934, (année 11), n° 4, p. 124.

[80] Siân Pooley, « Children's Writing and the Popular Press in England 1876-1914 », *History Workshop Journal*, 2015, n° 80, p. 75-98.

public, à travers laquelle l'engagement dans le mouvement prend forme, se donne à voir, et se vit comme une expérience à part entière. Écrire devient ainsi non seulement un acte de loyauté au Sokol, mais aussi un espace d'affirmation de son individualité, une manière de rendre visible sa participation tout en inscrivant son nom, son style et sa voix dans un récit collectif.

2. Parler du Sokol pour parler de soi : l'écriture comme terrain de jeu

Lorsqu'on se penche sur le style des contributions, on est frappé par la grande diversité des formes et des registres mobilisés par les jeunes auteurs. Certains textes adoptent un ton naïf ou un style simple, parfois maladroit, tandis que d'autres sont étonnamment construits et réfléchis. Le registre lyrique côtoie le récit narratif, le pamphlet patriotique alterne avec la réflexion personnelle, l'humour ou l'émotion. Certains écrits expriment une adhésion explicite au discours idéologique du Sokol, d'autres traduisent davantage une appropriation personnelle et reflètent une expérience intime. De même que pour les écrits des responsables, la poésie est un genre particulièrement représenté, notamment dans la revue *Naša radost*, destinée aux plus petits. Cela peut s'expliquer à la fois par la popularité du genre dans la littérature yougoslave[81], mais également par des choix éditoriaux structurels. En effet, comme le souligne Svetlana Kalezić-Radonjić, la brièveté du poème en fait un format privilégié dans les suppléments littéraires des revues jeunesse (*podlistci*), où il s'agit d'offrir un maximum de contenu dans un espace restreint[82]. La forme courte de la poésie répond ainsi probablement le mieux aux impératifs à la fois esthétiques et pratiques des éditeurs.

Les thèmes abordés oscillent entre une veine bucolique, avec des évocations de la nature, de la camaraderie ou de la joie simple de vivre, et un registre plus nettement nationaliste, puisant abondamment dans l'imaginaire collectif et les symboles de la nation – récurrents dans la littérature et la presse jeunesse yougoslave[83]. De nombreux poèmes reprennent ainsi les motifs de la poésie épique, en particulier ceux liés au cycle de Kosovo (*la mort de la mère des Yougovitch, l'épopée du prince Marko, la bataille de Kosovo*) ou comme le désigne Jelena Lalatović au « Moyen-âge yougoslave[84] », et qui servent de réservoir symbolique à l'expression du sacrifice, de l'honneur et

[81] Miomir Milinković, *Istorija srpske književnosti za decu i mlade*, Belgrade, Bookland, 2014.

[82] Svetlana Kalezić Radonjić, « Pobjeda za djecu: ideologija i uređivačka politika » dans Stanislava Barać et Tijana Tropin (eds.), *Časopisi za decu: Jugoslovensko nasleđe (1918–1991)*, Belgrade, Institut za književnost i umetnost, 2019, p. 407-420.

[83] Zorana Opačić, « Vidovi ideološkog diskursa u književnosti za decu i mlade », *Inovacije u nastavi - časopis za savremenu nastavu*, 2017, vol. 30, nº 3, p. 117-128.

[84] Jelena Lalatović, « "Jugoslovenski srednji vek" – diskursi nacionalizma, modernizacije i tradicije u časopisu Jugoslovenče » dans Stanislava Barać et Tijana Tropin (eds.), *Časopisi za decu: Jugoslovensko nasleđe (1918-1991)*, Belgrade, Institut za književnost i umetnost, 2019, p. 73-92.

de l'identité collective. D'autres se présentent comme des exaltations de l'engagement sokol, vécu comme un combat sacré pour la liberté nationale. Un exemple évocateur est le poème *Sokolska*, envoyé par Marija Kreft, écolière en Slovénie – sa ville n'est mentionné que par les initiales LJ. – et publié dans *Naša radost* en octobre 1932. Dans un style encore hésitant, elle s'approprie les codes rhétoriques du discours de « libération » et d' « unification », activant l'imaginaire de la souffrance historique, du martyr collectif et de l'unité nationale incarnée par l'allégeance au roi, évoquant des références bien éloignée de la gymnastique et de l'expérience quotidienne des jeunes.

> Sokols, levez-vous,
> et brandissez votre épée
> Entrez dans la lumière du jour,
> combattez jour et nuit.
> Il est encore temps d'entendre l'appel
> de vos frères et sœurs,
> aidez-les,
> Depuis les hauteurs jusqu'aux vallées.
>
> Que les frères et sœurs goûtent enfin la liberté,
> qu'ils vivent en Yougoslavie.
> Sokols, levez-vous,
> combattez jour et nuit.
> Des siècles durant, nous avons vécu dans les ténèbres du martyre,
> à penser, à espérer
> qu'un jour nous pourrons vivre librement dans notre patrie ;
> Aujourd'hui, notre souhait s'est réalisé.
>
> Nous avons un roi issu de notre sang,
> nous construisons de beaux lieux,
> nous chantons, nous narrons,
> nous gouvernons dans notre propre patrie.
> Déjà les violettes fleurissent,
> et les oiseaux tissent leurs nids.
> Que Dieu nous accorde sa bénédiction
> à nous tous et à notre patrie[85].

En plus des poèmes, certaines contributions en prose portant également sur le Sokol reproduisent quasi textuellement le discours officiel porté par les idéologues, révélant un fort degré d'alignement de la parole des jeunes sur celle des adultes. C'est le cas d'un texte envoyé par une adolescente de Karlovac, ville de Croatie centrale, Danica Šlezinger, publié dans *Sokolič* en mai 1934 et intitulé *Što nas uči sokolstvo?* (« Que nous apprend le sokolisme ? »)[86]. Elle y expose les

[85] Marija Kreft, « Sokolska », *Naša Radost*, Ljubljana 10 septembre 1932, (année 9), n°1-2, p. 19.

[86] Danica Šlezinger, « Što uči Sokolstvo » [Que nous apprend le sokolisme], *Sokolič*, Ljubljana, mai 1934, (année 16), n°5, p. 147-148

fondements de la pédagogie sokol, expliquant que « le *sokolisme* éduque ses membres à la fois physiquement et moralement[87] », que « l'éducation physique, est dispensée dès le plus jeune âge jusqu'à 26 ans [88]», ou encore que « par l'exercice, on développe vigueur, force et santé. L'objectif étant un développement juste et harmonieux des capacités physiques, conformément à l'adage ancien 'un esprit sain, dans un corps sain' [89]». Elle conclut par une évocation de la « solidarité slave » et de la « fraternité humaine universelle ». Ce type de texte soulève une question : pourquoi écrire ce que tout le monde sait déjà ? Faut-il y voir une déclaration publique d'adhésion à l'idéologie sokol, ou simplement la récitation d'un discours appris par cœur ? Si la réponse reste ouverte, il semble toutefois probable que ces prises de parole ne relèvent pas tant d'une expression spontanée que d'une répétition des codes du discours officiel. Leur fonction serait alors moins de transmettre une idée ou message que d'afficher une conformité et se poser en modèle de bonne conduite. Cette conformité permettrait alors au jeune contributeur d'augmenter ses chances de publication, ce qui constitue probablement, en définitive, l'objectif principal recherché.

Le simple fait de voir sa parole rendue publique et son nom imprimé constitue en effet, une motivation significative pour les jeunes à contribuer à la revue. Comme le montre Siân Pooley la publication de leur texte dans le journal suscite chez les jeunes auteurs une fierté tangible, le fait de voir leur nom apparaître dans les colonnes du quotidien que lisent leurs parents et ceux de leurs camarades représentant une forme de reconnaissance sociale[90]. Ce même sentiment transparaît dans les discours de certains éducateurs sokols, comme Hajrudin Ćurić, qui identifie explicitement la fierté comme moteur principal de la participation par l'écriture et encourage les jeunes à envoyer leurs textes sans craindre les critiques. Il partage ainsi sa propre expérience fondatrice : « Je me suis considéré comme l'homme le plus heureux lorsque mon tout premier texte, un poème en prose, a été publié dans *Omladina* de Cetinje ![91] ». Ce moment est présenté par l'éducateur comme une révélation du pouvoir transformateur de l'écriture, celle-ci permettant de faire passer une parole intime dans le domaine public, et conférant à l'auteur un statut nouveau.

La fierté liée à l'acte d'écriture revient fréquemment dans les témoignages des jeunes contributeurs, en particulier lorsqu'il s'agit d'enfants issus de milieux modestes ou peu instruits.

[87] *Ibid.*
[88] *Ibid.*
[89] *Ibid*
[90] S. Pooley, « Children's Writing and the Popular Press in England 1876-1914 », art cit.
[91] H. Ćurić, « Naraštaju! », *op. cit.*

Ainsi, Pravdoljub Petrovački, un jeune villageois de Voïvodine, raconte dans *Sokolič* comment il a encouragé un camarade réticent à écrire :

> Quand je lui ai proposé d'écrire, il m'a répondu : "Mais frère, je ne peux pas, je n'ai pas fait d'études, je suis un paysan !" Je lui ai même suggéré un titre, puis je l'ai laissé tranquille un moment. Peu après, il m'a apporté un texte… qui a été publié. Vous n'imaginez pas la joie qu'il a ressentie en voyant que ce que lui, un 'simple paysan', avait écrit a été publié[92].

L'épisode révèle à quel point la publication peut constituer un levier d'affirmation de soi, et comment l'écriture devient, même pour ceux que l'origine sociale tiendrait a priori à l'écart de la parole publique, un outil d'accès symbolique à la reconnaissance. Dès lors, il convient de ne pas lire ces textes uniquement comme l'expression d'une spontanéité naïve ou d'une simple fidélité idéologique, mais comme une forme d'engagement par l'écriture, une prise de parole, certes, soumise à des attentes normatives, mais également valorisée. Ces contributions doivent donc être comprises comme des espaces ambivalents, comme à la fois participant de la reproduction du discours officiel, et ouvrant la possibilité d'une mise en scène de soi par l'apprentissage de l'expression publique. Écrire dans *Sokolič* ou dans *Naša radost*, c'est à la fois intérioriser une grammaire discursive imposée et expérimenter une forme de liberté créative.

Cette double fonction de l'acte d'écriture – entre reproduction du récit idéologique et expression de la subjectivité – transparait notamment dans un ensemble de textes plus originaux, qui, s'éloignent quelque peu du discours prescriptif des éducateurs et dévoilent quelque chose de la subjectivité de l'enfant. Ces contributions se distinguent par leur tonalité personnelle, souvent humoristique, parfois irrévérencieuse, et entrent en tension avec les normes de bienséance et d'autodiscipline véhiculées par les textes prescriptifs. Elles font émerger des figures d'enfants joueurs, polissons, observateurs, et dotés d'un esprit critique espiègle.

Un exemple révélateur de cette spontanéité dans la prise de parole est le poème signé par Vojo Milanović, élève de première année du *gymnasium* de Tuzla, en Bosnie[93]. Intitulé *Mali Pišta* (« Petit Pišta ») et publié dans *Naša radost*, ce texte donne à voir non seulement une personnalité affirmée, mais aussi une prise de distance à l'égard des normes esthétiques et morales attendues. Le poème raconte l'histoire de Pišta, un « enfant méchant », qui n'obéit ni à sa mère ni à son père, a une petite amie nommée Eda au teint de « lait et de miel », pousse « comme une mauvaise herbe », vole de l'argent à son père pour acheter des cigarettes, en somme, un véritable garnement qui finit délinquant. S'il construit volontairement une figure d'anti-modèle, le jeune auteur ne

[92] Pravdoljub Petrovački, « Bratska reč našem naraštaju » [un mot fraternel à nos jeunes], *Sokolič*, juin-juillet 1933, (année 15), N°6-7, p. 135.

[93] Vojo Milanović, « Mali Pišta » [Petit Pišta], *Naša radost*, Ljubljana octobre 1933, (année 10), n°1-2, p. 26.

porte pourtant pas un jugement moral ou critique sur son personnage. Au contraire, il conclut son poème par une formule inattendue : « J'ai maintenant terminé mon poème, et Pišta m'a tendu son bras, droit. [94] » Ce vers, que l'on peut lire comme une variation de l'expression idiomatique *dati desnu ruku*, renvoie à un geste d'amitié totale, de loyauté, voire de sacrifice. Par ce retournement final, le poème réhabilite le personnage de Pišta qui s'avère derrière ses actes répréhensibles être un camarade sincère, attachant et fidèle. Le ton du poème est vif, enjoué, empreint d'un humour frondeur. Il est émaillé d'expressions vernaculaires comme « *hamal* » – turcisme bosnien désignant un besogneux ou un souffre-douleur – qui témoignent d'une observation appropriation des réalités sociales locales. Ainsi, à travers la figure ambivalente de Pišta, se dessine un portrait de la jeunesse bien plus ambigu que celui véhiculé par les textes prescriptifs du Sokol. Elle apparait là comme observatrice, curieuse, parfois irrévérencieuse, et surtout capable de s'approprier les formes d'expression proposées pour construire un discours personnel et contrasté.

Un autre exemple significatif apparaît notamment dans le traitement du thème récurrent de la relation avec les animaux de compagnie, propre à la littérature jeunesse[95]. Comme le montre Ana Batinić, dans le contexte yougoslave, le sujet fait l'objet d'un véritable développement, avec l'émergence d'une « littérature animalière » (*animalistika*) dans les publications périodiques destinées aux enfants[96]. Cette production vise à éveiller chez les plus jeunes une sensibilité éthique et affective à l'égard du monde animal. Souvent en lien avec des associations de protection animale, elle participe d'un projet éducatif plus large, promouvant un imaginaire de l'animal conçu comme un compagnon et « ami » de l'enfant. L'imaginaire véhiculé dans ces récits s'inscrit généralement dans une éthique moralisatrice, héritée du modèle bourgeois européen de l'animal de compagnie, valorisé non pour sa nature propre, mais en tant que reflet des vertus humaines. Affectueux, loyal, gracieux, joueur, il incarne des qualités telles que la douceur, la fidélité ou l'innocence, censées résonner avec celles de l'enfant lui-même. Ce type de représentations participe d'un discours éducatif normatif où la relation à l'animal est censée contribuer à la formation du caractère, en cultivant chez l'enfant des dispositions affectives compatibles avec les valeurs de la domesticité et de la civilité.

D'un côté, le Sokol participe pleinement de ce projet, avec dans *Naša radost* de nombreux exemples d'un imaginaire animalier empreint de douceur et de complicité – images attendrissantes mettant

[94] *Ibid.*

[95] Marie-Claude Hubert, « Le chien dans la littérature de jeunesse », *Carnets. Revue électronique d'études françaises de l'APEF*, 31 janvier 2020, Deuxième série-18 ; Isabelle Nières-Chevrel et Marie-Claire Bruley, *Introduction à la littérature de jeunesse*, Paris, Didier Jeunesse, 2009. (Chapitre 7 : « Le petit zoo de l'enfance »).

[96] Ana Batinić, *U carstvu životinja: animalističko čitanje hrvatskih dječjih časopisa*, Zagreb, Hrvatska Sveučilišna Naklada, 2013.

en scène des enfants avec des petits chats[97], récits exaltant l'attachement aux chiens, ou poèmes valorisant la tendresse et la joie du jeu partagé[98]. C'est dans ce registre que s'inscrit le poème *Moj Rio* (« Mon Rio »)[99], consacré à un petit chien espiègle, parfois désobéissant mais profondément attachant. Signé des seules initiales M. J. V. et accompagné de deux photographies d'un joli teckel, le poème adopte un style simple et joyeux. À travers un ton ludique, des rimes légères et des scènes issues du quotidien, le jeune auteur dépeint une figure canine anthropomorphisée, dotée à la fois de qualités et de défauts – obéissance, orgueil, jalousie, loyauté – qui reflètent l'éthos moral attendu de l'enfant tout en ancrant l'animal dans l'imaginaire enfantin comme compagnon fidèle et miroir de ses émotions.

Mais d'un autre côté, les écrits mettant en scène des animaux offrent également un espace d'expression plus libre, parfois transgressif, où émergent des formes de crudité, d'humour noir ou de distance ironique, rompant avec une vision idéalisée et édulcorée de l'enfance. Un poème intitulé *Muce* (« Minettes »), signé par Slavko From, élève de deuxième année de l'école primaire dans le village de Spodnja Svetinja Kungota en Styrie, en offre un bon exemple[100]. Dans un style enjoué et faussement naïf, le jeune auteur met en scène une chatte et ses petits « Queue-Longue, Poils-Court, Patte-Douce et Grincheux », nourris et soignés par leur mère, avant l'irruption d'un « matou en colère », « sournois et sanguinaire », qui les étouffe avant de dévorer aussi les souris. Le poème se conclut par une sentence brutale : « le chat, dans la marmite on le mettra ![101] ». Ce récit aux allures anodines porte en réalité une charge ambivalente. Il subvertit le ton naïf initial en introduisant une violence inattendue, révélant une conscience précoce de la cruauté et de la brutalité inhérentes aux relations inter-espèces. Il remet implicitement en question la vision trop univoque du rapport aux animaux domestiques, souvent marqué par une ligne stricte entre affection et violence, et souvent véhiculée dans le monde occidental[102]. Or, comme l'a montré Alan Mikhail à partir de ses travaux sur l'Égypte ottomane, notamment dans sa réflexion sur la cohabitation entre citadins et chiens dans le Caire du XIXe siècle, ces deux registres ne s'excluent pas nécessairement, au contraire, ils coexistent et peuvent parfois même se renforcer mutuellement[103]. De la même manière, ce poème enfantin suggère une perception plus réaliste et plus ambivalente de l'animal, à la fois compagnon et source d'utilité domestique, à la fois victime et bourreau.

À travers ces exemples, il apparaît que même les contributions qui semblent, à première vue, relever d'une simple reproduction des modèles idéologiques proposés par les adultes dévoilent en réalité,

[97] « Dva naša mališana iz Studencev pri Mariboru » [Deux de nos petits de Studenci près de Maribor], *Naša radost*, Ljubljana mai 1934, (année 10), n° 9, p. 235.

[98] Par exemple Ivan Kos, « Tonček in Roli » [Tonček et Roli], *Naša radost*, Ljubljana février 1936, (année 12), n° 6, p. 144 ; M. H., « Kako narišeš glavo moža in psa » [Comment dessiner la tête d'un homme et d'un chien], Ljubljana, novembre 1933, (année 10), n° 3, p. 57 ; Božo Fuček « Naše pseto » [Notre chien], *Naša radost*, Ljubljana, mai 1934 (année 10), n° 9, p. 233.

[99] M. J. V. « Moj rio » [Mon Rio], *Naša radost*, Ljubljana, mars 1935, (année 11), n° 7, p. 230.

[100] Slavko From, « Muce » [Minettes], *Naša radost,* Ljubljana, Janvier 1935, (année 11), n° 5, p.165.

[101] *Ibid.*

[102] Philip Howell, « What Would a Global History of Pets Look Like? », *Cheng Kung Historical Journal*, 1 septembre 2020, vol. 58, nº 1, p. 1-20.

[103] Alan Mikhail, « A Dog-Eat-Dog Empire: Violence and Affection on the Streets of Ottoman Cairo », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, 2015, vol. 35, nº 1, p. 76-95.

chacune à leur manière, une forme de subjectivité. Ces textes témoignent de la capacité des jeunes auteurs à réinterpréter et rejouer les discours dominants, parfois avec ironie, souvent avec humour, et avec un sens de l'observation de leur environnement social. Mais surtout, ces écrits donnent accès à une expérience située, traversée de contradictions, d'appropriations et de glissements, où parler du Sokol devient aussi – directement ou indirectement – à parler de soi et de son expérience au sein du mouvement. Au-delà de l'écriture comme pratique, un certain nombre de thèmes récurrents émergent de ces contributions livrant des indices sur les ressorts de l'engagement et les fonctions que remplit le mouvement Sokol pour les jeunes. Parmi ces thèmes, on peut notamment identifier la recherche ou la reconstitution d'un foyer symbolique à travers l'idée de la fraternité, l'aspiration au plaisir, et enfin, le désir de rencontre avec l'autre, sous ses diverses formes.

3. Du foyer familial à la communauté de « frères »

Les productions des jeunes laissent apparaître de manière récurrente l'expression de l'amour filial. La présence de ce sujet peut surprendre, dans la mesure où la famille ne constitue pas un thème central dans les textes prescriptifs des éducateurs sokols. Certes, la relation parent-enfant, lorsqu'elle est évoquée, s'inscrit dans le registre moral du respect et de l'obéissance, conforme aux valeurs de discipline et de loyauté promues par le mouvement. Toutefois, elle n'apparaît jamais comme un enjeu majeur dans le discours des idéologues, qui privilégient davantage l'exaltation du lien à la patrie, à la nation ou à la collectivité. Cependant, l'importance accordée à cette thématique par les jeunes eux-mêmes révèle qu'elle occupe bien une place structurante dans leur imaginaire, et plus spécifiquement qu'elle contribue à la configuration de leur engagement au sein du Sokol. À l'instar des textes à teneur patriotique, ces contributions remplissent une double fonction : elles servent à la fois à afficher un discours en conformité avec la figure idéalisée de l'« enfant modèle » et à ouvrir un espace d'expression plus intime. Les jeunes relatent ainsi, sous une forme parfois indirecte, des aspects plus personnels de leur rapport au Sokol, ils partagent des fragments de leur vie et esquissent les contextes affectifs dans lesquels s'inscrit leur engagement.

Dans le contexte étudié, le respect des aînés constitue traditionnellement une des valeurs fondamentales de la socialisation des enfants. Dans une vaste étude historique et anthropologique sur les structures familiales et les systèmes de parenté traditionnels, Karl Kaser montre que les sociétés sud-est européennes sont durablement façonnées parce qu'il désigne comme le « cadre culturel autochtone du patriarcat balkanique[104] », sous la forme d'un ordre social fondé sur la domination masculine et sur une hiérarchie générationnelle stricte, dans laquelle les ainés détiennent autorité et pouvoir sur les plus

[104] Karl Kaser parle explicitement des spécificité « balkanique » de cette forme de patriarcat qui domine bien ailleurs aussi.

jeunes[105]. Bien que Karl Kaser souligne l'éclatement progressif de ce modèle au cours du XXe siècle, notamment sous l'effet des transformations économiques et sociales en Yougoslavie, il insiste sur la persistance de certaines de ses logiques dans les pratiques, les rituels et les représentations sociales. Cette idée trouve une expression marquée dans plusieurs poèmes et courts textes que l'on peut trouver dans *Naša radost*, manifestement sélectionnés par les éditeurs pour leur forte portée moralisatrice. Par exemple, la brève présentation versifiée du petit Sergije Lunaček, *Sokolić*, accompagnée de la photographie du garçonnet, qui le décrit comme « appliqué, ponctuel et soigné », mais aussi comme un patriote qui « chante la Yougoslavie » et, surtout, « aime et respecte ses parents[106] », s'aligne sur ce modèle. Ce dernier trait, placé en tête des qualités mentionnées, atteste du poids symbolique du respect à l'ordre patriarcal dans la construction du bon petit sokol. Dans le même esprit, le poème *Mala Sokolica* (« La petite *sokolica* »), rédigé par Milan Đ. Vukšić, décline cet idéal sur un mode genré[107]. Il brosse le portrait idéalisé d'une fillette parfaite, travailleuse, joyeuse, pieuse, douce avec sa mère, obéissante à son père, incarnation parfaite de la *sokolica* modèle.

Cependant, dans la plupart des textes, ce n'est pas la figure du père qui est mise en avant, au contraire, l'exaltation d'une soumission joyeuse à l'autorité parentale se manifeste plus souvent à travers l'évocation de la figure maternelle. En effet, plutôt que l'idée d'autorité associée généralement à la figure paternelle, c'est celles de dévouement et de sacrifice, traditionnellement à accolées à la mère, qui dominent dans les textes choisis par les éditeurs. Cette tendance apparait clairement, par exemple, dans le poème *Mamici* (« À Mama »), d'Otmar Lipovšek, écolier en troisième année à Sevnica, petite commune de basse Styrie[108]. L'enfant y exprime sa gratitude envers sa mère dévouée qui « prend soin de lui nuit et jour[109] », l'élève avec tendresse mais aussi avec fermeté, et à laquelle il dit devoir « reconnaissance » et « amour ». L'amour de la mère se dresse ainsi en modèle affectif à partir duquel se construit l'amour du pays. Cette analogie entre maternité et patrie, fréquente dans l'imaginaire nationaliste européen[110] est ici mobilisée pour donner une dimension émotionnelle concrète au patriotisme : la nouvelle nation yougoslave est appelée à être aimée comme une mère, protégée, respectée, honorée avec la même intensité.

Mais la présence récurrente de la mère n'est pas uniquement le reflet d'une construction idéologique, ni le seul l'effet des orientations éditoriales imposées par les éditeurs et les éducateurs. Elle traduit aussi une réalité sociale : dans la plupart des foyers c'est la mère qui assume concrètement l'organisation du

[105] Karl Kazer, *Porodica i srodstvo na Balkanu : analiza jedne kulture koja nestaje*, Belgrade, Udruženje za društvenu istoriju, 2002, p. 65-66.

[106] D. Lukež, « Zdravo ! » [Salut], Sokolič, Ljubljana, septembre 1935, (année 12), n° 1, p. 31.

[107] Milan Đ. Vukšić, « Mala sokolica » [La petite sokolica], *Naša radost,* Ljubljana, janvier 1934 (année 10), n° 5, p. 114.

[108] Omar Lipovšek, « Mamici » [À ma petite maman], *Naša radost*, Ljubljana, octobre 1933, (année 10), n°1-2, p. 31.

[109] *Ibid.*

[110] Voir notamment Nira Yuval-Davis et Nancy Bolain, « Les femmes et le nationalisme », *Les cahiers du GRIF*, 1994, vol. 48, nº 1, p. 89-96 ; Laura Fournier-Finocchiaro, *Les mères de la patrie : représentations et constructions d'une figure nationale*, , nº 45, Paris, Maison de la recherche en sciences humaines, 2006 ; Christophe Charle, « Maurice Agulhon, Marianne au pouvoir, l'imagerie et la symbolique républicaines de 1880 à 1914, et Les métamorphoses de Marianne, l'imagerie et la symbolique républicaines de 1914 à nos jours » dans Gérard Mauger et Louis Pinto (eds.), *Lire les sciences sociales. Volume 6/2008-2013*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2013, p. 65-72.

quotidien des enfants, qui veille à leur scolarité, gère leur temps libre et accompagne, voire autorise, leur inscription dans des associations comme le Sokol. Il n'est donc pas surprenant que sa figure soit plus fréquemment mobilisée. Cette observation rejoint les analyses de Laura Lee Downs, qui, dans son étude consacrées aux colonies de vacances en France dans l'entre-deux-guerres, remarque que les institutions sociales et éducatives s'adressent prioritairement aux mères, considérées comme les garantes de l'éducation primaire, de l'hygiène et de la santé des enfants[111]. De la même manière, dans les textes produits par les jeunes sokols, le rôle central de la mère dans l'organisation de leur engagement ressort avec insistance. Il n'est pas rare de lire des formules telles que : « Je suppliais ma maman pour qu'elle m'inscrive au Sokol[112] », qui illustrent à la fois la dépendance affective de l'enfant et la position décisionnelle de la mère dans ce type de démarches. Ainsi, malgré un discours patriarcal dominant qui continue de valoriser la figure paternelle comme autorité structurante, c'est bien la mère qui apparaît, dans les témoignages des enfants eux-mêmes, comme le véritable parent référent. Loin d'être anecdotiques, ces situations confirment le rôle de médiatrice essentielle joué par la mère dans le processus de socialisation associative des plus jeunes. Son implication concrète, affective et logistique en fait une actrice centrale, bien que souvent invisibilisée, du lien entre sphère domestique et engagement civique.



Figure 61. *Célébration des Materice, club de Matica*, Belgrade, 1936. IAB, fonds de la famille Glavinić (IAB 1119 K22 3.8.17. 18)

En plus des écrits de jeunes, d'autres sources confirment le rôle de la mère en tant que relais essentiel entre l'espace domestique et l'engagement des enfants dans le mouvement. Par exemple, dans un rapport de la section financière du district de Belgrade, les dirigeants, tout en regrettant la transformation progressive des académies solennelles en simples spectacles de pirouettes (*priredbe*), reconnaissent la

[111] L.L. Downs, *Childhood in the Promised Land*, *op. cit.*, p. 127.Laura Lee Downs P.127

[112] Andrija Lovrić « Prvi put u Sokolu » [Ma première fois au Sokol], *Naša radost,* Ljubljana, juin 1934, (année 10), n°10, p. 266.

présence assidue des mères dans le public et leur rôle dans la dynamisation des activités des clubs[113]. Il est vrai qu'à partir des années 1930, les performances offertes à l'occasion de ces soirées festives sont principalement exécutées par des jeunes, reléguant à l'arrière-plan les démonstrations des membres adultes[114]. L'implication des mères comme médiatrices, spectatrices et participantes est également attestée par une photographie conservée dans le fonds personnel de Milan Glavinić (voir figure 61) qui affiche un groupe de dames en tenue de ville, posant avec leurs enfants et plusieurs dirigeants du club et du district à l'occasion de la fête des Mères, ou de sa déclinaison locale, *Materice*. L'image présente un intérêt particulier en ce qu'elle matérialise le lien qui unit l'enfant à sa mère, non seulement dans le cadre privé, mais aussi dans l'espace public. En filigrane, c'est aussi une certaine redéfinition du rôle maternel qui se dessine ici, non pas cantonné au seul foyer, mais étendu à l'univers public de la participation civique en formation.

Au-delà de sa portée idéologique ou sociale, l'évocation récurrente de la mère constitue également pour les jeunes auteurs un levier permettant d'exprimer des dimensions affectives et intimes de leur vie, habituellement moins visibles dans le cadre discursif du Sokol. En effet, si la relation filiale constitue un pivot symbolique des valeurs prônées par les éducateurs, les contributions des jeunes suggèrent qu'elle est également un espace de l'affect, notamment par l'expression de l'attachement, de la reconnaissance et de la vulnérabilité vis-à-vis de la mère. Cela se manifeste dans plusieurs textes où l'enfant évoque la figure maternelle avec tendresse. Par exemple, le témoignage d'une adolescente de Novi Sad, Branislava Ćosić, publié dans *Sokolič,* où elle raconte la perte de sa mère dans un style simple, direct, mais chargé d'émotion[115]. Bien qu'inscrit dans le cadre moral exemplaire de la dignité et de la retenue, le texte dépasse ce registre pour devenir une parole publique de deuil, une confession sur un amour normalement réservé à l'espace privé, faisant de la revue un espace à la fois de mémoire et d'expression intime. Dans le même registre, d'autres textes évoquent l'expérience difficile, au moment de l'entrée dans le Sokol, de la séparation de la mère et du foyer, perçu comme un espace protecteur et émotionnellement saturé[116]. Plusieurs jeunes avouent avoir pleuré leur premier jour à la *sokolana*, comme Arsen Jovanović, écolier de Sušak, ville frontalière de Rijeka sur la côte adriatique, et contributeur régulier à *Naša radost*, qui a versé des larmes, « par peur ou pour une autre raison, [il] ne [s]e souvien[t] pas[117] ». De même, les confessions d'Andrija Lovrić, et Boris Markušić de Zagreb, qui avouent tous deux avoir pleuré, dépeignent la séparation du concon familial comme un acte de courage[118].

Dans plusieurs récits d'enfants, cette tension entre l'espace intime du foyer et l'espace social du Sokol se construit par contraste. Le foyer maternel, protecteur et rassurant, est souvent posé comme le point de départ d'un récit d'émancipation ou de transformation. Par exemple, dans le récit fictionnel de Frano

[113] Projet de programme de propagande et de finances pour l'année 1936 produit par Miloš Kovarz et Ivan Šarović. Sans date, IAB, Fonds de la famille Glavinić, IAB 1119 K19 3.8.1-3.

[114] Voir les programmes et invitations en annexe, n° 12.

[115] Branislava Ćosić, « Majčina smrt » [La mort de ma mère], *Sokolič*, Ljubljana, mars 1933, (année 15), n° 3, p. 65-66.

[116] « Kako sem pomagala svojoj mamici » [Comment j'ai aidé ma petite maman], *Naša radost*, Ljubljana, n°10, juin 1935, (année 11), n°10, p. 325-326.

[117] Arsen Jovanović, « Sokolana », *Naša radost*, Ljubljana, novembre 1934 (année 11), n°3, p. 91-92.

[118] A. Lovrić « Prvi put u Sokolu » *op. cit*. ; Boris Markušić, « Želja za Sokolom » [Désir de Sokol], *Naša radost,* Ljubljana, février 1934, (année 10), n° 6, p. 148.

Trebotić, habitant du village de Milna sur l'île de Brač dans le sud dalmate, intitulé *I ja ću majčice u sokole* (« Moi aussi, petite maman, j'irai chez les sokols »), le petit Ivica, chouchou de sa maman (*prava mamina maza*), observe depuis la fenêtre de sa maison une parade sokol[119]. Il voit défiler ses camarades en uniforme, « par un beau jour ensoleillé », il entend leurs chants et désire les rejoindre. La fenêtre, frontière liminale entre intérieur et extérieur, devient ici symbole d'un passage entre le monde clos et familier de la maison, et le monde ouvert, collectif et joyeux du Sokol. Cette narration du basculement du privé vers le public s'accompagne d'une recomposition symbolique de la sociabilité où le Sokol devient pour beaucoup de jeunes une « nouvelle famille ». On le lit par exemple dans un texte de Boris Markušić, qui affirme que grâce à l'action de son instructeur en chef qui le prend sous son aile, le Sokol devient pour lui « un second foyer[120] ». Cette dimension est encore plus significative dans le cas des enfants privés de leur structure familiale d'origine, comme dans une courte fiction signée de Karel Rosenstein, adolescent de Jesenice, commune de Slovénie, contributeur récurrent à Sokolič, qui raconte comment Valek, un orphelin moqué par ses camarades, trouve dans le Sokol une communauté de substitution fondée non sur les liens du sang, mais sur la « fraternité » et l' « égalité[121] ». Les textes révèlent ainsi à la fois la puissance de l'attachement familial et le désir de s'en émanciper ou de le transposer dans un collectif plus large. Le sentiment de sécurité et de sérénité offert par le foyer se retraduit, au sein du Sokol, sous une forme nouvelle et sous d'autres codes, dans un espace d'horizontalité et de camaraderie, où les éducateurs sont nommés « frères » ou « sœurs », où les instructeurs sont des figures fraternelles plus que parentales, et où l'autorité prend la forme d'un encadrement bienveillant, que les enfants décrivent souvent même comme ludique[122].

[119] Frano Trebotić, « I ja ću majčice u sokole » [Moi aussi, petite maman, j'irai chez les sokols], *Naša radost*,Ljubljana, décembre 1933, (année 10), n°4, p. 67. ; Stevan A. Gera, « Zašto Stanko ne ide u Prag ? » [Pourquoi Stanko ne va pas à Prague ?], *Sokolič,* Ljubljana, juin-juillet 1932, (année 14), n°6-7, p. 161.

[120] B. Markušić. « Želja za Sokolom », *op. cit.*

[121] Karel Rosenstein, « Valek », Sokolič, Ljubljana, mai 1934, (année 16), n° 5, p. 148-149.

[122] A. Jovanović, « Sokolana », art. cit.



Figure 62. ***En excursion avec le club sokol, 8 juillet 1928*****. Carte postale photographique, coll Jovan Ristić.**

Le désir d'une expérience d'horizontalité entre camarades sokols, remplaçant la verticalité de la relation parent-enfant, transparait encore plus dans les textes des adolescents, comme Stevan Gera[123], qui, dans plusieurs textes publiés dans *Sokolič*, relate son expérience au sein du mouvement, à travers le prisme du partage avec ses « frères ». Il confie également le regret de devoir abandonner son club à l'entrée au lycée, comme si se refermait avec cette transition une période fondatrice de son existence. L'idée du Sokol comme d'une nouvelle famille transparaît, enfin, de manière plus implicite, dans certaines photographies prises dans le cadre de la sociabilité informelle du mouvement, comme en témoigne une image sur carte postale, issue de la collection privée du collectionneur Jovan Ristić (figure 62). La scène anonyme, capturée à l'occasion d'une excursion de jeunes du club sokol belgradois Matica sur le mont Avala, donne à voir un moment de vie collective à l'écart des rituels gymniques et cérémoniels. Elle met en scène la dimension sociale, intergénérationnelle et émotionnelle de la « fraternité » sokol, à travers la présence conjointe d'enfants et de jeunes adolescents, et donne à voir un espace de transmission non hiérarchique, conçu sur l'horizontalité plutôt que sur la discipline verticale. Les expressions faciales, détendues et confiantes, contrastent avec les postures rigides et orchestrées des rassemblements officiels, pour dévoiler la convivialité d'une sortie partagée, où se développe une forme de sociabilité plus libre, mixte et informelle. Le cadrage resserré, l'agencement des corps, les mains posées sur les épaules, les regards croisés et les sourires échangés traduisent une forte cohésion du groupe, et même une forme d'intimité, donnant à voir un autre visage du Sokol, comme un espace relationnel et affectif pour certains jeunes, où se construit dans le quotidien, l'expérience d'une communauté.

[123] Stevan A. Gera « Sokolski rad pitomaca vojno muzičke škole » [L'engagement sokol des élèves de l'école militaire de musique], *Sokolič,* Ljubljana, avril 1932, (année 14), n° 4, p. 105 ; Stevan A. Gera, « Naše igre u zimi » [Nos jeux l'hiver], *Sokolič*, Ljubljana, janvier-février 1933, (année 15), n° 1-2, p. 34.

4. Le rôle du plaisir dans la dynamique de l'engagement

Dans le numéro du mois d'avril 1932 de *Sokolič*, Mirko Đukanović, un jeune sokol de Bijeljina, ville au nord-est de la Bosnie non loin de la frontière serbe, contributeur assidu à la revue avec des textes moralisateurs aux titres évocateurs comme *Ideali jugoslavenske omaldine* (« Les idéaux de la jeunesse yougoslave »)[124], prend la parole pour exprimer une forme de désillusion. Il dénonce ce qu'il perçoit comme une crise morale au sein de son club, pointant du doigt les motivations qu'il juge opportunistes chez nombre de ses camarades. « Rares sont ceux qui viennent, ou s'apprêtent à venir, en sachant réellement pourquoi ils rejoignent [les] rangs [du mouvement][125] », écrit-il. Selon Mirko Đukanović, peu sont ceux qui ont véritablement « pénétré l'essence de l'idée sokol et compris sa noblesse et sa portée[126] ». Autour de lui, observe-t-il, les motivations sont bien plus pragmatiques, certains rejoignent le Sokol « pour s'amuser », d'autres « pour pouvoir se dire Sokol à l'extérieur » ou « pour raffermir leur corps », ou même, dans certains cas, « pour en tirer un avantage matériel ». Si ce commentaire s'inscrit dans le registre classique des éducateurs déçus, qui tendent à disqualifier tout engagement non idéologique comme intéressé ou superficiel, il n'en demeure pas moins révélateur. En mettant à distance le ton critique et moralisateur du jeune Đukanović, son témoignage permet de mettre au jour l'existence d'une pluralité de logiques d'adhésion chez les jeunes sokols : la recherche de divertissement, de reconnaissance, de sociabilité ou de bien-être. Autant de motivations, bien que marginalisées dans le discours officiel, méritent d'être prises au sérieux dans l'analyse. Cette diversité d'attentes est d'ailleurs confirmée par de nombreux récits personnels et témoignages publiés dans *Naša radost* et *Sokolič,* et suggérée également par certaines photographies, qui mettent en évidence une expérience vécue davantage centrée autour de la satisfaction personnelle, de la curiosité et du lien social, en d'autres termes, autour du plaisir, que sur l'adhésion explicite à un projet idéologique.

Longtemps relégué aux marges de la pensée savante, jugé trop subjectif ou volatil, le plaisir s'est depuis quelque temps imposé comme une catégorie critique centrale dans l'analyse des pratiques corporelles, sportives, éducatives et culturelles. Dans un ouvrage consacré à la question, *Sport and the Social Significance of Pleasure*, les sociologues Richard Pringle, Robert Rinehart et Jayne Caudwell proposent de s'en servir pour comprendre à la fois la pratique et la

[124] Mirko Đukanović, « Ideali jugoslovenske omladine » [Les idéaux de la jeunesse yougoslave], Sokolič, Ljubljanan décembre 1930, (année 13), n° 11-12, p. 179.
[125] Mirko Đukanović, « Za rad u sokolani » [Pour le travail dans la sokolana], *Sokolič*, Ljubljana, avril 132, (année 14), n° 4, p. 107.
[126] *Ibid.*

consommation du sport, et pour renverser une approche trop souvent centrée sur la rigueur, la discipline ou la performance, éclairant des formes de rapport au corps et à l'expérience plus affectives, hédoniques, festives, voire marginales ou dissidentes[127]. Utiliser le plaisir comme catégorie critique reviendrait à repolitiser l'analyse du sensible, en interrogant en déconstruisant les discours qui valorisent le dépassement de soi, au détriment de formes de plaisir vécues par le jeu, le relâchement ou l'esthétisme. Dressant une généalogie des approches théoriques du plaisir en Occident, d'Aristote à Roland Barthes, en passant par Michel Foucault, John Fiske ou Mickael Bakhtine, Richard Pringle souligne toutefois qu'il ne s'agit pas de prendre le plaisir comme une catégorie abstraite et il rappelle que celui-ci n'est jamais neutre : il est socialement construit, politiquement encadré et surtout historiquement situé[128].

Ce même constat est formulé par des historiens de la culture et du sensible, comme Peter Burke et Alain Corbin, qui mettent en évidence le rôle fondamental de l'avènement de la culture du loisir et du temps libre, et d'un nouveau rapport au plaisir, dans la transformation et l'expérience des pratiques corporelles. Peter Burke souligne par exemple dans « The Invention of Leisure in Early Modern Europe[129] » que l'émergence d'une culture du loisir à partir du XVIIIe siècle, puis surtout au XIXe siècle avec l'industrialisation et la régulation du temps de travail, permet une revalorisation des pratiques corporelles en dehors des contraintes utilitaires. Le temps libre devient un espace-temps légitime pour le jeu, le sport, la promenade – c'est-à-dire des activités physiques dont le but n'est plus la production ou la survie, mais le plaisir, le divertissement ou la quête d'un bien-être personnel. Le corps, jusque-là instrument de travail ou d'obéissance, devient peu à peu un support d'expression, de performance et de gratification sensorielle. Alain Corbin, dans *Le territoire du vide* va plus loin en montrant que la modernité invente de nouvelles sensibilités au corps et à la nature, notamment à travers les loisirs balnéaires, les bains de mer ou la randonnée[130]. Pour Alain Corbin, la culture physique s'inscrit dans un processus de découverte sensorielle et affective du corps, nourri par le romantisme, l'hygiénisme et une vision plus esthétique du rapport à soi. Le plaisir ressenti dans l'exercice corporel – qu'il soit lié au mouvement, au souffle, à l'effort ou à la contemplation – devient ainsi un indicateur culturel de l'individualisation et de l'épanouissement moderne.

[127] Richard Pringle, Robert E. Rinehart et Jayne Caudwell, « Proem: Sport and the Social Significance of Pleasure » dans Richard Pringle, Robert E. Rinehart et Jayne Caudwell (eds.), *Sport and the Social Significance of Pleasure*, New York, Routledge, 2015, p. 1-11.

[128] Richard Pringle, « A Short History of Pleasure » dans Richard Pringle, Robert E. Rinehart et Jayne Caudwell (eds.), *Sport and the Social Significance of Pleasure*, New York, Routledge, 2015, p. 29-40.

[129] Burke, Peter, 'The Invention of Leisure in Early Modern Europe', Past & Present 146 (1995), 136–150.

[130] Alain Corbin, *Le Territoire du vide: L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*, Paris, Flammarion, 1990.

Ces mêmes mutations touchent la Yougoslavie dans l'entre-deux-guerres, où les réformes sociales, l'urbanisation et la scolarisation progressive favorisent l'émergence d'une culture du loisir structuré[131]. L'émergence d'un temps non productif, consacré aux loisirs, à la sociabilité ou à la consommation culturelle, devient un phénomène de plus en plus perceptible, en particulier dans les grandes villes comme Belgrade, Zagreb ou Ljubljana. Aux activités urbaines comme le cinéma, les concerts et les cafés, s'ajoutent les activités dans la nature, comme les excursions organisées, les promenades dominicales ou les séjours à la mer ou à la montagne qui gagnent en popularité auprès des classes moyennes urbaines émergentes[132]. Ce processus demeure toutefois profondément marqué par de fortes disparités sociales et territoriales. Dans de nombreuses zones rurales, le travail saisonnier, la précarité économique et les obligations familiales réduisent considérablement l'accès à un véritable temps libre. À l'inverse, dans les milieux urbains, ce sont surtout les jeunes issus des classes moyennes, les étudiants et certaines catégories socialement favorisées qui expérimentent ces nouvelles formes de loisirs, rendues possibles grâce à l'action de structures éducatives, corporatistes ou associatives. Dans ce contexte, le Sokol s'impose comme un espace privilégié d'expérimentation de ces nouvelles manières de « passer le temps », en proposant une forme de sociabilité encadrée, à la fois instructive et ludique et en devenant un lieu hybride où la gymnastique s'articule à des pratiques de loisir. C'est à la lumière de cette hybridité qu'il faut comprendre la manière dont les jeunes vivent leur engagement, à la croisée de la discipline et du plaisir partagé.

A. La joie du corps en mouvement

Les témoignages laissés dans les revues révèlent une pluralité de sources de plaisir émanant de l'expérience au sein du Sokol. Il y a d'abord le simple plaisir du mouvement : courir, sauter, s'exercer sur des agrès ou dans des exercices collectifs. Le jeune Ferdo Golob, élève de quatrième année à Sevnica, en Slovénie, raconte qu'il « se réjouit des lundis et mercredis » où

[131] Voir notamment R. Vučetić, *Evropa na Kalemegdanu. "Cvijeta Zuzorić" i kulturni život Beograda 1918-1941*, *op. cit.* ; J. Babović, *Metropolitan Belgrade*, *op. cit.* ; Marina Vujnovic, *Forging the Bubikopf Nation*, New York, Peter Lang, 2009.

[132][132] Sur le développement du tourisme dans la Yougoslavie avant 1945 voir B. Vukonić, *Povijest hrvatskog turizma*, *op. cit.* ; Matija Zorn, « Zgodovina planinstva in alpinizma doma in v svetu », *Planinska šola*, 2011, p. 18-28 ; Snežana Lazić, « Turizam u Beogradu između dva svetska rata - kroz dokumenta Istorijskog arhiva Beograda », *TIMS. Acta*, 2015, vol. 9, nº 1, p. 37-47 ; Živana Krejić et Snežana Milićević, « Nastanak putničko-agencijske delatnosti u Jugoslaviji kao pokretač razvoja kulture putovanja », *Kultura*, 2018, nº 161, p. 39-51 ; Živana Krejić et Jelena Palić, « Travel Culture In Yugoslavia: An Analysis Of Tourism Propaganda », *Facta Universitatis, Series: Philosophy, Sociology, Psychology and History*, 2020, vol. 19, nº 2, p. 165-177. Les travaux sont plus nombreux sur la période socialiste Pour des références succinctes à la période précédente voir Hannes Grandits (ed.), *Yugoslavia's Sunny Side: A History of Tourism in Socialism (1950s-1980s)*, Budapest & New York, Central European University Press, 2010.

« dès la première heure, [il] ne tien[t] plus en place à la maison[133] ». Il énumère avec enthousiasme les agrès sur lesquels il aime à s'exercer, « la barre fixe, le cheval d'arçons, les anneaux[134] », que ce soit dans la *sokolana* ou à l'extérieur par beau temps, lorsqu'ils sortent « le trampoline et le tapis et font concours de saut en hauteur et en longueur[135] ». Il dit aussi adorer « répéter les exercices pour les spectacles[136] » et affirme que ses camarades et lui repartent toujours « joyeux » du cours de gymnastique. Une excitation toute comparable est décrite par Nikica Brkljačić, élève de troisième année à Sušak, ville sur la côte dalmate, en Istrie, qui avoue, lui aussi, « attendre avec impatience les entraînements[137] », et les exercices physiques qui sont une source de « joie ».

Le plaisir décrit ici par les enfants peut être compris comme sensoriel et immédiat, lié à l'expérience du corps en action, à l'effort maîtrisé – avec l'emploi récurrent de termes comme joie/joyeux ou gaité/gai (*veselo*, *radosno*). Il n'est pas sans lien avec les sensations de bien-être ou d'euphorie éprouvées par les sportifs après l'effort prolongé souvent appelée *runner's high* et bien étudiées dans la littérature scientifique. Toutefois, cette expérience n'est pas à comprendre seulement comme un phénomène physique. En effet, si elle peut être attribuée à des causes biologiques comme la libération d'endorphine, le seul effet de l'hormone est relativisé par des recherches récentes qui montrent, comme le rappelle Richard Pringle, qu'il est plus juste de l'interpréter comme une conjonction de processus neuronaux et d'enjeux sociaux comme la dépendance au sport, la gestion de l'anxiété, ou bien la quête de reconnaissance ou de performance[138]. Au-delà du simple sentiment de joie, les enfants évoquent de manière récurrente des émotions telles que l'excitation, l'emballement (*uzbuđenje, iščekivanje, oduševljenje*) ou encore l'impatience – des sensations davantage liées à l'expérience sociale partagée qu'à une sensation proprement physique. Il convient donc de comprendre leur plaisir également comme socialement construit et ritualisé : il s'exprime dans des moments structurés, comme les entraînements, les rassemblements, ou les spectacles, et il est encadré par des figures d'autorité qui imposent des consignes et des exercices collectifs.

Les récits des jeunes insistent bien sur ces deux aspects : la dimension ritualisée de l'expérience et le rapport à l'autorité. Nikica Brkljačić, par exemple, décrit avec précision la routine de l'entrainement. Les enfants attendent l'arrivée de l'instructeur en chef rassemblés

[133] Ferdo Golob, « Pri Sokolski telovadbi » [Pendant un entraînement sokol], *Naša radost*, Ljubljana mai 1934, (année 10), n° 9. p. 234.
[134] *Ibid.*
[135] *Ibid.*
[136] *Ibid*
[137] Nikica Brčkaljić, « Čas vjezbe » [Une heure d'entraînement], *Naša radost*, Ljubljana avril 1935, (année 11), n° 8. p. 264.
[138] « A Short History of Pleasure », art cit.

devant la *sokolana*, « jouant, riant, se racontant leurs expériences[139] », jusqu'à ce que son approche calme progressivement l'agitation. Suit une séquence bien codifiée : passage aux vestiaires, échauffements, mise en rangs à l'appel de « Attention », puis distribution des exercices par l'instructeur. À la fin de l'entrainement, ils quittent tous la *sokolana* « le sourire aux lèvres[140] », échangeant anecdotes et impressions sur la séance écoulée. Son camarade Arsen Jovanović, également engagé au sein du club de Sušak, et contributeur régulier à la revue, relate cette même routine dans un court texte explicitement intitulé *Rastanak* (« la séparation »), décrivant sur l'entrainement comme une alternance d'ordre et de désordre, dans une prose rythmée travaillée :

> J'entrai dans le couloir de la *sokolana*, d'où montaient les chants des jeunes sokols. Il me tardait d'être en leur compagnie. J'ôtai mes chaussures et pénétrai dans la salle, saluant d'un Zdravo. Je pris place dans les rangs. Les ordres claquèrent : « À gauche ! À droite ! » Tous se tournèrent d'un seul mouvement. Le silence retomba, seul résonnait le tic-tac de l'horloge. Après quelques minutes, une voix s'éleva : « Un, deux, trois, un, deux, trois ! Dispersion ! » Tous s'élancèrent dans la salle, sautillant, pleins de vie, mais pas sauvages. Quelques minutes plus tard ils reprirent leur rang. Et maintenant un chant. L'aiguille approchait de dix heures. Un tonnerre de voix résonna : « Zdravo ! Zdravo ! Zdravo ! » Ils sont partis.
>
> Sur leurs visages se lisait un sourire. Oui, ils rentraient chacun chez soi, pleins de fraîcheur, de force et d'élan[141].

Enfin, une suite de gestes similaires semble également structurer l'expérience des adolescents, à en croire le témoignage de Pravdoljub Petrovički d'Orlovat publié dans *Sokolič*. Celui-ci raconte comment, à chaque entraînement, les discussions sont brusquement interrompues par le sifflet ou la voix de l'instructeur, à laquelle tous les jeunes obéissent instantanément, « s'immobilisant comme des statues[142] » et comment à la fin de la séance, ils quittent la *sokolana* « en riant », évoquant l'effort de leur camarade Đurica, un garçon de 14 ans qui, avec ses « déjà 84 kilos », transpire abondamment pendant les exercices de flexions. Ces scènes révèlent que le plaisir dans l'effort physique n'est pas que le fruit d'un ressenti individuel, mais plutôt celui d'une expérience collective. L'arrivée de l'instructeur, bien qu'accueillie avec enthousiasme, suscite un passage immédiat du désordre joyeux à l'ordre disciplinaire, signalant le pouvoir symbolique et le rôle central de la discipline dans l'expérience des jeunes. L'obéissance n'est pas décrite comme une contrainte, mais comme une source de plaisir, un plaisir structurant, médiatisé par la relation au groupe et au moniteur.

[139] N. Brčkaljić. « Čas vjezbe », *op. cit.*
[140] *Ibid.*
[141] Arsen Jovanović, « Rastanak » [Séparation], *Naša radost,* Ljubljana, avril 1935, (année 11), n° 8, p. 264.
[142] Pravdoljub Petrovački, « Na času narastaja » [Au cours des adolescents], *Sokolič*, Ljubljana, novembre-décembre 1932 (année 14), n° 11-12, p. 265.

Ces témoignages montrent aussi que les entrainements et la préparation physique ne constituent pas l'essentiel de l'expérience des jeunes au sein du Sokol. Ces moments sont ponctués de nombreux épisodes de relâchement, de jeux collectifs libres ou dirigés et de sociabilité de l'entre-deux qui sont tout aussi constitutifs[143]. Ferdo Golob dit, par exemple, préférer le moment où l'instructeur siffle le début des jeux, et énumère dans une phrase brève, rythmée par l'excitation, ses activités « préférées » : le chat perché, la chandelle, le relais ou encore la « chasse aux chaises » (*lov na stole*) – une sorte de chaise musicale – autant de jeux ludiques et spontanés, bien éloignés de la rigueur des exercices gymniques[144]. Les plus âgés relatent quant à eux, rester dans la *sokolana* après l'entrainement, parfois parce qu'il fait trop froid dehors, parfois parce qu'ils ne savent pas se séparer et ne veulent pas rentrer chez eux. On voit là que les moments partagés en marge des temps formels, où l'on apprend à être ensemble, à s'observer, à se comparer, à se reconnaître, participent autant de la sociabilité propre au Sokol que les entrainements. Il s'agit là de plaisirs de l'entre-soi, faits de micro-événements, d'émotions ordinaires et de moments de connivence, essentiels dans l'appropriation de l'expérience collective.

Mais ce qui semble, en réalité, susciter le plus d'enthousiasme chez les jeunes, c'est précisément l'alternance entre ces moments de sociabilité informelle et les séquences plus rigides de l'entraînement. Le jeu, souvent improvisé, favorise une forme de spontanéité, parfois même légèrement moqueuse ou désabusée, marquée par des complicités entre pairs, des transgressions discrètes. À l'inverse, les moments d'entraînement, avec leurs règles précises, leurs commandements et leur exigence de coordination, imposent un autre type de relation plus codifiée, qui rompt cette dynamique informelle. C'est bien dans le passage de l'un à l'autre, dans cette tension entre liberté et discipline, que se construit une partie de l'expérience vécue par les jeunes. De nombreux récits dévoilent ainsi que c'est dans ces transitions qu'ils trouvent le plus matière à tisser des complicités et à jouer avec les limites des règles imposées. C'est notamment ce qui transparaît dans le récit haut en couleurs de Miloš Sarčin, un adolescent d'Orlovat en Vojvodine, intitulé *Utisci o sletu* (« Impressions du slet »)[145]. Il y raconte un voyage collectif à l'occasion d'un *slet*, non pas en insistant sur le spectacle de gymnastique en lui-même, mais en mettant l'accent sur les moments de complicité partagés avec ses camarades : anecdotes comiques, situations imprévues survenues dans le train, à la cantine ou dans les dortoirs. Ce ne

[143] Gera A. Stevan, « Naše igre u zimi » [Nos jeux hivernaux], *Sokolič*, Ljubljana, janvier-février 1933, (année 15), n° 1-2, p. 34.

[144] F. Golob, « Pri Sokolski telovadbi », *op. cit.*

[145] Miloš Sarčin, « Moji utisci sa sleta » [Mes impressions du slet], *Sokolič*, Ljubljana, novembre-décembre 1932, (année 14), n°11-12, p. 262

sont pas les performances officielles qui marquent sa mémoire, mais l'« attente fébrile » à la gare, l' « excitation » de l'arrivée, les rires et le sentiment d'un plaisir collectif total. Un épisode en particulier illustre bien cette tonalité : alors qu'un chef de chœur, manifestement éméché, leur ordonne de se mettre en rang pour chanter, les jeunes lui répondent par des acrobaties improvisées, tournant la consigne en dérision. L'auteur commente la scène en affirmant, avec malice, que l'adulte « voit ainsi qu'[ils] ne [sont] pas disciplinés[146] ». Cette anecdote révèle le plaisir que suscite la transgression légère, vécue non comme un rejet de l'ordre, mais comme un jeu avec la règle elle-même. Elle témoigne de cette dynamique propre aux sociabilités des jeunes et qui se dévoile comme une articulation entre rigueur et relâchement, entre cadre collectif et affirmation de soi.

B. L'émotion de se voir et de se montrer changé

Au-delà des expériences collectives partagées, une des dimensions fondamentales du plaisir éprouvé par les jeunes réside dans leur rapport au corps, et plus précisément dans le plaisir de le voir se transformer. En effet, ils sont nombreux à évoquer, parmi leurs motivations à rejoindre le mouvement, le désir « renforcer [leurs] muscles et [leur] corps[147] ». Chez les plus petits, dans *Naša radost,* cette formule peut parfois sembler répétée de manière mécanique, à côté de slogans attendus comme : « Je suis sokol pour ressembler à un héros et par mon courage rendre fier ma patrie[148] » ou pour les filles « être forte et courageuse comme la mère des Yougovitch[149] ». Mais si l'on s'éloigne de ces énoncés figés, se dévoile, en particulier dans les textes écrits par des adolescents dans *Sokolič*, un rapport plus personnel et intime au corps. On remarque tout d'abord, que la thématique apparaît le plus souvent sous une forme fictionnelle, et non à travers les témoignages, comme si sa seule évocation relevait d'une certaine pudeur. Ce recours à la fiction semblant offrir un espace plus légitime pour exprimer des émotions ambivalentes, difficiles à formuler publiquement, mais manifestement centrales dans l'expérience vécue par les jeunes au sein du Sokol. Cette transformation n'est pas seulement fonctionnelle ou liée à la performance physique, elle mobilise un large registre d'affects, allant de la fierté au désir, en passant par l'anxiété ou le doute, faisant du corps un objet d'attention, de valorisation et de projection identitaire, révélateur des tensions entre normes et vécus.

[146] *Ibid.*

[147] Milan Svirac, « Moj sokolski rad » [Mon effort sokol], *Sokolič*, Ljubljana, janvier-février 1933, (année 15), n° 1-2, p. 33-34.

[148] « Zašto sam Soko? » [Pourquoi suis-je un sokol ?], *Naša radost*, Ljubljana, mai 1934, (année 10), n° 9, p. 236.

[149] Desanka Štula, « Zašto sam sokolica? », [Pourquoi je suis une Sokolica ?], *Naša radost*, Ljubljana, mai 1934, (année 10), n° 9, p. 110.

L'un des premiers aspect qui se dégage est le plaisir ou la satisfaction de voir le corps se conformer progressivement, à travers la discipline physique, à des normes valorisées socialement. Le texte fictionnel du jeune Slavo Svoboda de Tivat dans la baie de Kotor au Monténégro, intitulé *Jedan život* (« Une vie ») [150] , en constitue bonne une illustration. Il met en scène un garçon surnommé « la Bosse », décrit comme « très petit, chétif, pâle, en somme fragile, et un peu bossu[151] », porteur d'un corps souffrant et exclu, tenu à l'écart du groupe. Témoin silencieux des jeux et exploits de ses camarades, aux corps forts et conformes aux normes, il nourrit, malgré les moqueries, l'aspiration à les rejoindre. Aussi, grâce à l'intervention bienveillante d'un instructeur, et par la force de la répétition et de la persévérance, il parvient à intégrer le mouvement, à se transformer physiquement, et finit par s'imposer comme une incarnation du redressement, au sens littéral comme symbolique. À travers cette métamorphose corporelle, opérée sous le regard normatif du collectif, se dessine toute l'importance accordée à l'image du corps musclé, intégré et valorisé, qui fonctionne dans le Sokol comme un marqueur central d'appartenance, de reconnaissance et de dignité.

Cette perception du Sokol comme entreprise de normalisation corporelle s'inscrit dans un imaginaire social plus vaste où la gymnastique est perçue comme un instrument de redressement au service d'une masculinité restaurée. On peut notamment l'observer à travers une courte nouvelle de Branislav Nušić, dramaturge et satiriste déjà mentionné dans les pages précédentes, publiée en 1923 dans *Politika*[152] et intitulée *Spira Soko*. Cette vignette satirique, teintée d'un humour volontiers misogyne, met en scène un petit clerc de notaire chétif et insignifiant, vivant dans une ville de province dominée par une petite bourgeoisie vaniteuse, qui décide d'intégrer le club de gymnastique Sokol local. L'humiliation de Spira, perçu comme un homme faible et indigne de sa condition masculine, culmine dans le fait qu'il est battu par sa femme, une situation présentée comme le comble de la déchéance virile. Dans un premier temps, l'engagement sokol de Spira prête à rire, mais progressivement, Spira se transforme. Il acquiert des muscles visibles, soulève des meubles à la seule force de ses bras, et surtout, finit par reprendre le dessus sur son épouse. Il devient ainsi, aux yeux de la communauté, un « véritable homme », digne de respect et de considération. La réhabilitation sociale de Spira passe donc par la transformation corporelle induite par la pratique de la gymnastique, laquelle devient synonyme de maîtrise de soi, de force physique et de reconquête d'une position de virilité domestique et sociale. La visée satirique si chère à Branislav Nušić ne cible ici pas le Sokol lui-même, ni même Spira, mais surtout les médiocres observateurs montrés comme incapables d'en saisir la portée. En moquant les

[150] Slavo Svoboda, « Jedan život » [Une vie], Sokolič, Ljubljana, octobre 1936, (année 18), n° 10, p. 284-285.
[151] *Ibid.*
[152] Branislav Nušić, « Spira Soko », *Politika*, Belgrade, 7 avril 1923, p. 6-7.

mentalités figées, les préjugés et les résistances face aux processus de modernisation, Branislav Nušić suggère que le Sokol incarne une dynamique de transformation sociale de l'image même de la masculinité.

En ce sens, tant dans l'expérience subjective des jeunes, que dans l'imaginaire social plus large, on voit que le Sokol participe à ce que George Mosse décrit dans *The Image of Man: The Creation of Modern Masculinity* comme un processus historique de codification de la masculinité moderne en un idéal à la fois esthétique, moral et politique[153]. Pour George Mosse, la masculinité n'est pas une donnée naturelle, mais une construction culturelle stabilisée au XIXe siècle, forgée au croisement de la bourgeoisie libérale, des projets nationaux et des exigences de respectabilité sociale. Cet idéal masculin normatif est incarné dans un corps musclé, mais pas brutal, droit, sain, symétrique, discipliné et maîtrisé, porteur de valeurs morales comme la volonté, le courage, la retenue, l'honneur ou la loyauté. C'est un corps à la fois éthique et esthétique, visible dans l'espace public, et érigé en modèle collectif. Or, c'est précisément ce modèle que le Sokol promeut, à travers ses exercices, ses rituels, ses récits et ses représentations iconographiques. Dans les textes des jeunes, le plaisir de voir son corps se transformer, de le muscler, de le redresser, de le rendre compétent et harmonieux, n'est pas qu'une affaire d'estime personnelle, il relève d'un processus d'incorporation d'une norme, celle d'un corps viril légitime.

La transformation du corps et la mise en conformité avec des normes est aussi une expérience genrée. Si la majorité des récits parlant de l'entrainement émanent de garçons où les concernent plus directement, les filles pratiquent pourtant également la gymnastique, et, elles aussi, voient leur corps se transformer. Cette asymétrie dans la prise de parole semble plutôt indiquer une forme d'autocensure ou d'invisibilisation, qui témoigne de l'illégitimité éprouvée par les femmes à parler publiquement de leur corps et révélant la persistance chez les *sokolicas* d'un respect de la bienséance. Cette tension entre l'injonction à s'entraîner et celle, contradictoire, à adopter les codes de la respectabilité, apparaît clairement dans un texte publié dans *Sokolič* par un éducateur originaire de Draga une petite commune de Slavonie, Dragan Srića[154]. Il met en scène les hésitations d'une jeune fille, Nada, à rejoindre les rangs du Sokol. Elle justifie son refus par des arguments explicitement genrés : « parce qu'une fille doit être douce et délicate, et que pour le rester, elle doit éviter tout effort physique ». Elle exprime également ses réserves quant à l'apparence physique des *sokolicas*, qu'elle trouve « trop développées » dans certaines parties de leur corps, ce qui leur donnerait, selon elle, une allure « un peu masculine » (*muškobanjaste*). Face à

[153] G.L. Mosse, *the Image of Man. The Creation of Modern Masculinity*, *op. cit.*

[154]Dragan Srića, « Gospođica Nada » [Mademoiselle Nada], *Sokolič*, Ljubljana juin-juillet 1932, (année 14), n° 6-7, p. 145.

ses craintes, l'éducateur adopte une stratégie de persuasion basée aussi sur des arguments physiques : il vante les qualités esthétiques des *sokolicas*, parlant de leur « beau corps bien entrainé », leur « teint frais » et leur « sourire éternel ». Il ajoute qu'elles n'ont pas besoin de *Lippenstifte* (bâtons de rouge à lèvres) puisque l'effort leur procure naturellement des lèvres rouges et des joues rosées. Ici le texte a une double fonction. Écrit par un adulte, il sert à convaincre aussi les parents qui hésiterai à inscrire leurs jeunes filles – et nous avons vu dans les chapitres précédent que c'est un phénomène récurrent. Mais aussi, il sert à rassurer les jeunes filles elles-mêmes en les assurant qu'en devenant des *sokolicas* elles ne sortirons pas des canons. La gymnastique, dans ce cadre, est donc instrumentalisée comme un outil de production de corps genrés et normés, distincts mais complémentaires, au service d'un ordre social genré.

Cependant, malgré la forte dimension prescriptive des modèles promus par le Sokol, certains récits publiés dans *Sokolič* suggèrent que leur assimilation ne suit pas toujours un parcours linéaire. Garçons et filles intègrent, certes, les normes genrées de la masculinité et de la féminité, mais dans le contexte d'une société en rapide mutation, ces dernières deviennent également des sources de tensions, de conflits internes et d'émotions contradictoires. Comme le dévoile l'ouvrage en trois tomes de Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, la masculinité virile fondée sur la force physique, la vigueur sexuelle et le courage, transverse l'histoire sous forme de crises récurrentes[155]. Au tournant du XXe siècle, sous l'effet de facteurs tels que l'urbanisation, la montée de l'individualisme, la médicalisation croissante des corps ou encore la scolarisation des garçons, cette virilité conquérante est progressivement remplacée par un idéal plus intériorisé et discipliné. Ces nouvelles formes de socialisation masculine, loin de pacifier le rapport à soi, contribuent au contraire à accentuer les injonctions contradictoires qui pèsent sur les jeunes hommes.

Le récit fictionnel intitulé Sanje (« Le rêve »)[156] du jeune Karel Rosenstein de Jesenice en Slovénie, auteur prolifique dans *Sokolič*, illustre de manière saisissante comment l'injonction à la virilité dans un contexte discipliné investit l'inconscient des adolescents et nourris leurs angoisses. À travers un récit onirique qui bascule rapidement dans le cauchemar, le jeune auteur décrit l'angoisse de la compétition à venir qui traverse un jeune sokol, littéralement attaqué par ses propres agrès, soudain devenus vivants et hostiles. Son corps de gymnaste, musclé, agile, formé à l'effort, devient alors le théâtre d'un conflit entre puissance et impuissance : il vole, nage dans les airs, s'agrippe désespérément aux anneaux, mais il est aussi traqué, enserré, menacé. Les

[155] Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello, *Histoire de la virilité*, Paris, Seuil, 2011. Voir notamment le tome 2 : *Le triomphe de la virilité. Le XIXe siècle,* dirigé par Alain Corbin.

[156] Karel Rosenstein, « Sanje » [Le rêve], *Sokolič,* Ljubljana, juin 1934, (année 14), n°6, p. 178-179.

instruments de la gymnastique, le cheval, la barre, les anneaux, se font à la fois outils d'élévation physique et monstres métaphoriques. Le corps, objet de fierté et de performance, se dévoile aussi comme fragile, vulnérable, exposé à l'échec, et devient le lieu d'une tension entre discipline intériorisée et angoisse de la chute. L'usage de la fiction, dans ce cas, fonctionne comme un espace de verbalisation symbolique de tensions difficilement exprimables ailleurs. D'autres récits de Karel Rosenstein témoignent également de la sensibilité introspective du jeune auteur, de cette attention au for intérieur masculin, qui n'est pas sans rappeler ce qu'Alain Corbin identifie comme un nouveau rapport masculin à l'intime, au silence et au doute de soi[157]. Le travail sur soi, censé conduire à la maîtrise du corps, devient aussi une source de fatigue psychique, de mise en scène constante, voire d'angoisse quant à la capacité à « être un homme ». Dans ce contexte, la fiction permet aux jeunes auteurs de mettre en mots, sous couvert d'histoires exemplaires ou de rêveries inquiétantes, les ambivalences d'un idéal viril à la fois désiré et terrifiant.

Mais au-delà du plaisir, couplé de l'angoisse, de voir son corps se conformer aux normes, s'exprime également un autre type de satisfaction liée au corps : celle de jouer avec ces normes, de les détourner, voire de les transgresser. Cela passe notamment par la mise en spectacle, le fait de se montrer et d'observer les autres dans un cadre codifié, répété et reproduit, performatif. Encire une fois, parce qu'il touche à l'intime, ce plaisir n'est jamais formulé explicitement, il transparait plutôt par des indices dans les marges des textes, les gestes narrés ou les poses captés par la photographie. Une première forme de transgression se manifeste dans le plaisir de la transformation corporelle par le costume. En effet, les nombreuses activités créatives – théâtre, danse, mais aussi bals masqués et carnavals – qui donnent l'occasion aux jeunes de se costumer sont décrites par les éducateurs comme particulièrement prisées[158]. Ce qui semble réellement captiver les enfants n'est pas tant le simple changement de vêtement, que la possibilité de se montrer transformé, de donner à voir un autre soi-même, temporairement métamorphosé. Ce glissement identitaire devient source d'excitation et d'émotion. Ainsi, par exemple, le jeune Boris Markušić de Zagreb raconte dans *Naša radost* le « grand plaisir » qu'il a éprouvé à incarner un « vrai Indien[159] » lors d'un spectacle public – au point d'envoyer sa photographie en costume au journal, comme pour prolonger la jubilation de s'être vu autre. Une photo carte postale, également tirée de la collection personnelle de Jovan Ristić, envoyée à sa sœur par une certaine Rada, élève de première année à Kragujevac en Serbie centrale, témoigne d'un sentiment analogue (figure 63).

[157] Alain Corbin, « L'injonction de la virilité, source d'anxiété et d'angoisse » dans Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (eds.), *Histoire de la virilité (tome 2)*, Paris, Seuil, 2011, p. 351-367.

[158] Anton Mohor, « Kosovska drama » [Le drame du Kosovo], *Naša radost,* Ljubljana juin 1933, (année 9), n° 10 p. 180-181,

[159] Boris Markušić « Indijanac » [L'Indien], *Naša radost,* Ljubljana juin 1934, (année 10), n° 10, p. 264.

Y apparaît un groupe de jeunes filles photographiées dans un spectacle de théâtre ou de danse lors d'une académie solennelle dont la première est vêtue d'un costume masculin de prince ou de chevalier entourée d'un chœur de jeunes filles. On ignore si Rada joue là le rôle principal ou si elle fait partie du chœur, mais le fait même de choisir cette image comme témoignage ou souvenir de sa performance, révèle une forme d'excitation à avoir franchi – ne serait-ce que symboliquement – la frontière des rôles sexués et à s'être ainsi montré sur une scène. Ces sources suggèrent que dans ces mises en scène, le corps devient à la fois un support esthétique et un vecteur d'affirmation de soi. La transformation opérée par le costume n'est pas seulement ludique, elle démultiplie le plaisir de la métamorphose physique entamée par l'entraînement. On change non seulement de posture, mais aussi de place sociale, de rôle et même parfois de genre, le corps devenant ainsi un espace d'expérimentation entre conformité, créativité et désir de transgression.

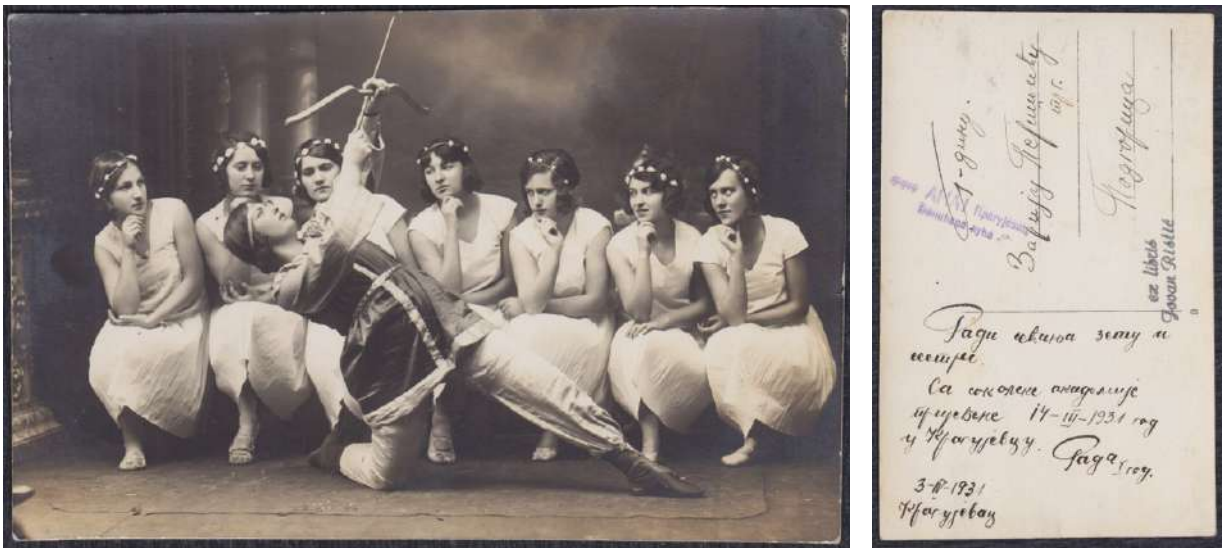


Figure 63. ***Spectacle de l'académie sokol, message de Rada à Kragujevac*** **le 3 avril 1931. Carte postale photographique, coll Jovan Ristić.**

Une autre forme de plaisir liée à la transgression réside dans l'exhibition et la contemplation de corps partiellement dénudés. Ce phénomène est notamment perceptible à travers les nombreuses photographies de groupe qui montrent de jeunes hommes aux torses nus, biceps saillants, poitrines bombées et bras croisés, posant ostensiblement pour l'objectif, composant leur posture avec une conscience marquée de la mise en scène corporelle (figure 64). Dévoiler ses muscles et, symétriquement, contempler ceux de ses camarades, participe d'une sensualité virile à peine voilée, qui réaffirme la cohésion du collectif en même temps qu'elle autorise le regard désirant. La dimension quasiment homoérotique de ce regard affleure dans le

récit d'un adolescent de Karlovac, en Croatie centrale, publié dans *Sokolič,* Milutin Kosanović, intitulé *Jedan čas u Sokolani*, (« Un cours dans la *sokolana* »)[160] . Il y raconte comment il assiste à l'entrainement des membres plus âgés depuis le banc d'où il contemple « les mouvements [qui] s'enchaînent, les corps [qui] se plient puis se redressent… » avant de relever avec délectation « l'effort ne faiblit pas ; la sueur masculine ruisselle sur ces dos larges et ces muscles puissants ». L'entraînement, décrit ici comme un ballet de chairs luisantes, révèle à la fois l'admiration devant la puissance du corps masculin normé, et le plaisir esthétique, et voyeur, suscité par ce spectacle. Ces brèves irruptions de nudité, tolérées voire encouragées à l'intérieur de la *sokolana*, signalent que l'expérience du corps au sein du Sokol, si normative soit-elle, ouvre des interstices où l'expression sensorielle et le jeu des regards peuvent troubler, ne serait-ce que temporairement, la rigidité des modèles imposés.

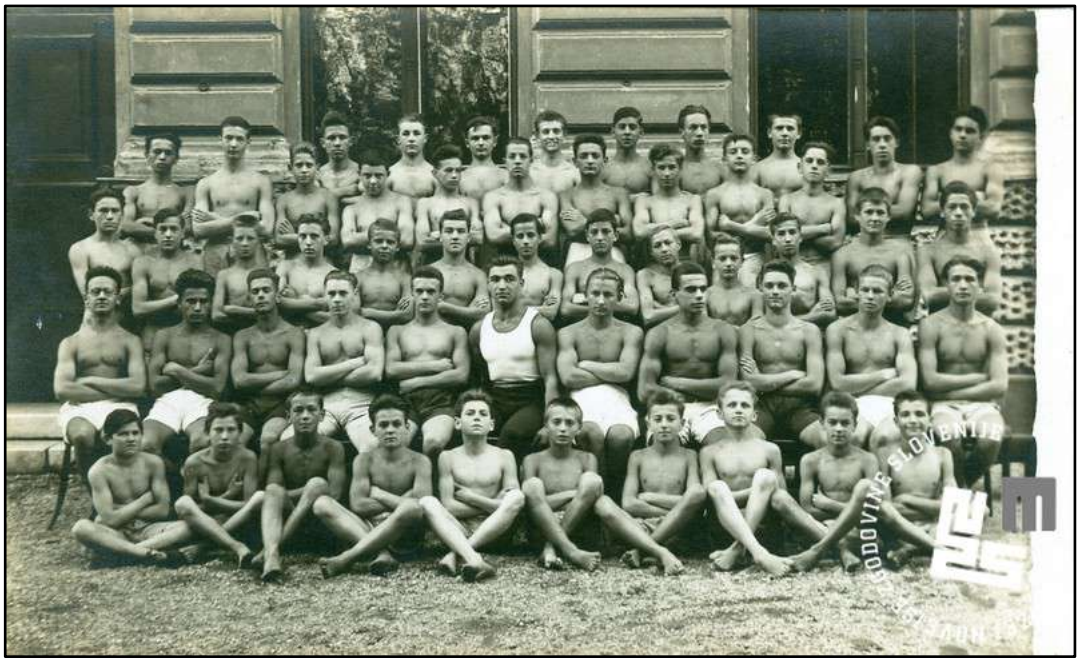


Figure 64. *Adolescents du club Sokol de Ljubljana devant le Narodni dom*, 1925. Photographie, Muzej novejse zgodivovine Slovenije, (SO-664).

C.1.Le frisson de la découverte et la confrontation avec l'altérité

Un autre registre de plaisir particulièrement prégnant dans les écrits des jeunes concerne sans conteste l'expérience des sorties en plein air, des excursions, des camps de vacances et autres voyages organisés. Si les termes employés varient – *izlet* (« excursion »), *kampovanje* (« bivouac »), *logorovanje* (« campement »), *letovanje* (« séjour estival »), *putovanje* (« voyage ») – ils désignent tous une même réalité : celle de quitter l'espace clos de la *sokolana* et la routine du quotidien pour

[160] « Jedan čas u sokolani » [Un cours dans la sokolana], *Sokolič*, Ljubljana, juin-juillet 1933, (année 15), n° 6-7.

s'immerger dans un nouvel environnement, souvent naturel, et aller à la rencontre de l'autre. Ces expériences sont relatées avec enthousiasme, dans un langage souvent exalté. Les récits abondent où les jeunes expriment une impatience fébrile à l'idée de partir et un désir marqué de faire durer l'expérience. Ainsi, un jeune qui ne signe que de son nom de famille M. Kukurin, relate son tout premier départ en camp avec une émotion palpable : incapable de trouver le sommeil la veille, il avoue avoir passé le meilleur moment de sa vie et confie qu'il aurait voulu « rester pour toujours » au bord du lac avec ses camarades[161]. Parmi les activités les plus prisées, la liberté de mouvement opposée à la contrainte des gestes gymniques, revient fréquemment, tout comme le partage et la camaraderie. La jeune Dida J. Kornić de Senta, ville de Vojvodine, confie ainsi « adorer les excursions dans la nature (…) les jeux libres, les bois verdoyants et le fait d'être toute la journée avec ses amis[162] ». C'est notamment le plaisir des jeux aquatiques qui revient de manière récurrente dans les témoignages. Dans *Naša radost*, la jeune Lovorka Vodopice de Maribor en Slovénie, raconte, elle aussi, attendre l'été avec impatience pour retrouver ses amies du club sokol à la piscine de l'île de Maribor, où elles apprennent non seulement à nager, mais aussi à sauter de dix mètres dans l'eau, ce qu'elle qualifie d'« incroyable pour une fille[163] ».

Les adolescents rapportent, eux aussi, des expériences similaires, comme Antun Đurinović, de Zemun, ville de Vojvodine accolée à Belgrade, dans un article intitulé *Kako provodim vreme u Sokolu* (« Comment je passe mon temps dans le Sokol »)[164], où il dresse, sur un ton enthousiaste, un inventaire des activités auxquelles il participe au sein du mouvement : les exercices en salle, les compétitions sportives, les répétitions théâtrales et de marionnette, ainsi que les cours de danse. Il insiste également sur l'engagement collectif dans la production du journal des jeunes du club, *Naš glas* (« Notre voix »), tiré à cent exemplaires et entièrement autoédité, qui offre à chacun l'opportunité de contribuer à la vie intellectuelle et créative du groupe. Mais c'est surtout l'importance accordée à la nature et au rythme des saisons qui domine son témoignage.

> …Et au printemps, lorsque tout ce qui vit aspire à l'air des forêts nouvellement feuillues, notre jeune âme, déjà lassée de l'enfermement, éprouve, elle aussi, le désir de s'échapper en excursion.

[161] M. Kukurin, « Prvo logorovanje » [Premier camp], *Naša radost*, Ljubljana 10 septembre 1931, (année 9), n° 1-2, p. 18-19.

[162] Dida J. Kornić « Naš izlet u 'krstak' » [Notre excursion à Krstak], *Naša radost*, Ljubljana 10 septembre 1931, (année 9), n° 1-2, p. 16.

[163] Lovorka Vodopivec, « Letovanje na mariborskom otoku » [Vacances estivale sur l'île de Maribor], Naša radost, Ljubljana juin 1933, (année 9), n°10, p. 186.

[164] Antun Đurinović, « Kako provodim, vreme u Sokolu » [Comment je passe mon temps au Sokol], Sokolič, Ljubljana, mars 1936, (année 18), n° 3, p. 89-90.

> Des charrettes… des chevaux… et un groupe de jeunes sokols qui s'élance joyeusement vers sa destination. Le sang qui bouillonne dans nos corps fatigués nous ramène alors au pays des rêves, celui que nous habitons si souvent en pensées[165].

Il évoque avec poésie les excursions printanières, la joie simple des pique-niques, les promenades en charrette, les baignades estivales, les sorties en canoë… autant d'activités décrites comme des épisodes sensibles. Il parle des éléments, l'eau, le soleil et le sable qui deviennent, dans son langage lyrique, les symboles d'une jeunesse libre, joyeuse et solidaire.

Le témoignage du jeune Đurinović présente, à cet égard, de nombreuses affinités avec la conception de l'*Erlebnis* (« expérience vécue »), telle qu'elle est théorisée au sein du mouvement de jeunesse allemand et analysée par Robbert-Jan Adriaansen dans son livre *The Rhythm of Eternity*[166]. Concept complexe, l'*Erlebnis* désigne l'idée d'une expérience immédiate, sensible et souvent ineffable, qui ne se laisse ni réduire à un contenu rationnel ni entièrement formuler par le langage. Robbert-Jan Adriaansen montre que, dans l'idéologie du *Wandervogel*, le mouvement de jeunesse allemand, les « expériences » en pleine nature occupent une place centrale, non comme des moments de transmission de savoir ou des objets d'analyse, mais comme des moments vécus intensément, constitutifs d'une formation personnelle et collective. C'est précisément dans cette primauté accordée à la dimension empathique et incarnée de son engagement que le récit d'Antun Đurinović entre en résonance avec cette tradition.

Comme les jeunes *Wandervögel*, Antun Đurinović ne cherche pas à produire un récit analytique de son expérience au sein du Sokol, mais à restituer une succession d'expériences sensibles, vécues dans leur immédiateté. Il alterne inventaire d'activités et évocations poétiques de moments passés dans la nature comme si l'ensemble constitue un continuum d'expériences vécues, non dissociables. Cette écriture de soi rejoint ainsi la description que Robbert-Jan Adriaansen fait des carnets de route ou récit de voyages des *Wandervögel,* que ceux-ci doivent remplir non pour décrire en détail leurs activités, mais pour saisir sur le vif l'émotion, la tonalité, l'ambiance, tout ce qui échappe au discours mais structure la mémoire[167]. L'écriture devenant là, selon Robbert-Jan Adriaansen, un prolongement de l'expérience. Enfin, dans le récit d'Antun Đurinović la nature joue un rôle central, non comme décor, mais comme milieu vécu : l'eau, le soleil, le sable sont décrit comme les symboles concrets d'un rapport au monde plus instinctif. Comme chez les *Wandervögel,* cette immersion donne lieu à une expérience qui dépasse la saisie

[165] *Ibid.* p. 90.
[166] Robert-Jan Adriaansen, *The Rhythm of Eternity: The German Youth Movement and the Experience of the Past, 1900–1933*, New York, Berghahn Books, 2015, p. 58-62.
[167] *Ibid.*, p. 72.

cognitive, elle est empathique, constituant un moment de grâce partagée, de suspension, marquant durablement la conscience.

Cette valorisation de l'expérience de l'excursion comme lieu de plaisir et de connexion avec la nature n'est toutefois pas propre aux jeunes, dès les années 1920, elle est encouragée par les éducateurs eux-mêmes. On observe en effet au sein du Sokol une évolution du sens attribué à l'excursion, comparable, dans une certaine mesure, à l'analyse faite par Laura Lee Downs des colonies de vacances, d'abord pensées comme des mesures de prévention sanitaire, avant de se transformer progressivement en « institutions d'éducation populaire et de loisirs de masse pour enfants des classes populaires[168] ». Pour les éducateurs sokols également, les premières justifications des excursions reposent essentiellement sur des arguments hygiénistes. Il s'agit surtout de permettre aux jeunes, en particulier à ceux issus des milieux urbains, de s'extraire d'environnements jugés insalubres, trop denses, pollués, appauvris en air pur, et de leur offrir des conditions saines propices au renforcement physique et à l'équilibre moral[169]. Cette rhétorique s'inscrit dans une dynamique européenne plus large, et s'aligne sur les idées d'Edmond Cottinet, le « père » des colonies de vacances en France, qui comme le rappelle Laura Lee Downs, défend l'idée que l'enfant des villes est littéralement malade de son environnement, mal nourri, insuffisamment actif, privé d'air pur et de soleil, le remède tenant en un quadruple idéal : « soleil, air pur, exercice physique et nourriture roborative[170] ». Mais au fil du temps, avec d'un côté la prise en charge de plus en plus importante de la dimension sanitaire par l'État[171], et de l'autre, la popularité croissante des activités récréatives, c'est progressivement la dimension ludique des excursions qui tend à prendre le dessus, mais non sans abandonner la visée « morale ».

Dans le courant des années 1930, les textes des éducateurs délaissent donc peu à peu les questions hygiénistes pour faire de l'excursion un outil de formation intérieure par la médiation du territoire national. Il s'agit de forger, à travers l'expérience sensible et partagée du voyage au sein du nouveau pays, une conscience d'appartenance à la nation. C'est ce que formule très explicitement Hajrudin Ćurić dans un article publié dans *Sokolić* intitulé *Naš naraštaj na*

[168] L.L. Downs, *Childhood in the Promised Land*, *op. cit.*, p. 198.

[169] Velimir Popović, éducateur actif dès le début des années 1920 dans l'organisation de camps et d'excursions, insiste dans ses ouvrages sur la nécessité d'exposer les corps à la lumière du soleil, à l'air libre et à une activité physique régulière en plein air. Ce discours est relayé et renforcé par plusieurs commentateurs issus du monde médical ou institutionnel, spécialistes de la santé infantile, mais aussi le ministre des Affaires sociales, qui soulignent l'importance de l'éducation physique dans la régénération corporelle et morale de la jeunesse. Voir V. Popović. *Moje Drugo Letovanje Na Bledu op. cit.* ; V. Popović, *Moje Letovanje u Taboru Beogradskih Sokolića, op. cit.*

[170] L.L. Downs, *Childhood in the Promised Land*, *op. cit.*, p. 37.

[171] Zoran Durlević, « Development of the healthcare services in the Kingdom of Yugoslavia of 1918. to 1941. », *Halo 194*, 2013, vol. 19, nº 1, p. 29-37.

odmoru (« Nos adolescents en vacances »)[172]. Il y affirme que ces séjours doivent servir « non seulement au divertissement et au repos, mais aussi à la découverte des beautés de [la] patrie[173] ». Suivant une logique presque cartographique, Hajrudin Ćurić dresse une liste détaillée des paysages à explorer, comme autant d'étapes d'un pèlerinage national : « Partons de la magnifique Slovénie, de son glorieux Triglav, du romantique Bled, du Bohinj, du Pohorje… descendons vers les côtes croates et dalmates, baignées par les vagues de notre mer, où nos îles, Hvar, Brač, Korčula, rient au soleil comme des enfants turbulents…[174] ». Il évoque ensuite le « classique Dubrovnik », la baie de Kotor, le mont Lovćen, dernière demeure de Njegoš – le célèbre poète et prince-évêque du Monténégro évoqué précédemment –, et conclut en soulignant que ces beautés ne sont pas limitées à la côte adriatique : « Et je ne parle même pas des régions montagneuses de l'intérieur…[175] ». Ce plaidoyer en faveur de l'excursion comme exploration nationale témoigne d'un usage politique de la découverte de la nature. Loin de se limiter à l'hygiène corporelle, elle devient, dans son discours, un vecteur d'unité, de mémoire et de sentiment d'appartenance nationale, sensé relier les jeunes aux paysages emblématiques de leur patrie et enforcer leur lien à la communauté imaginée.

Si l'idée d'utiliser l'excursion comme outil de formation nationale peut, de prime abord, paraître dogmatique ou surchargée idéologiquement, certains récits de jeunes révèlent cependant une matérialisation sensible et vécue de ce projet. Dans ces textes, la découverte du territoire national ne se résume pas à une répétition de slogans patriotiques, elle devient une véritable rencontre, une expérience sensorielle et existentielle, porteuse de transformation intérieure. Cela transparait notamment dans le témoignage d'Olga Radin, une jeune adolescente originaire de Velika Kikinda, en Vojvodine, qui relate dans *Sokolič,* le voyage qu'elle effectue avec son club en Dalmatie et surtout, un trajet en bateau sur la côte dalmate, de Split à Omiš. Elle évoque un moment de solitude choisi sur le pont du bateau, dans un passage chargé d'intensité poétique :

> Je me suis éloignée du groupe et me suis assise près du rebord du pont pour pouvoir me livrer pleinement à la contemplation de ce paysage magnifique et à mes pensées. Il faisait déjà nuit noire. Au loin, on distinguait les lumières de Split et de la flotte anglaise. La lune se reflétait sur la surface de la mer. Depuis l'intérieur du bateau, on entendait des rires et des chants. Dans mes pensées, je comparais ce paysage à la plaine fertile du Banat, cette terre où je suis née. 'Oh', me disais-je, 'comme c'est plus beau ici !' Le spectacle était grandiose : la mer complètement calme, le ciel parsemé d'étoiles, la lune brillant sur l'eau, les montagnes qui se dressaient au bord des

[172] Hajrudin Ćurić, « Sokolski naraštaj i letovanje » [Les jeunes sokols et les vacances d'été], *Sokolič,* Ljubljana, avril 1931, (année 13), n° 4, p. 68-69.
[173] *Ibid.*
[174] *Ibid.*
[175] *Ibid*.

> côtes comme une couronne au-dessus de tout cela, Split dans son habit de nuit, illuminé de toutes parts. Peut-on imaginer quelque chose de plus beau ? [176]

Bien que l'on y retrouve des éléments de langage propres au discours Sokol, tels que l'appel « découvrir [la] chère patrie », c'est une tout autre dynamique qui semble à l'œuvre ici. La jeune Olga ne se contente pas de réciter un discours, elle vit une véritable expérience d'altérité. Ce moment de contemplation solitaire lui permet de mettre en perspective son environnement d'origine, les terres plates du Banat, et de porter sur lui un regard nouveau, distancié, critique même. Loin d'un nationalisme abstrait et obtus, ce voyage devient pour elle un moment d'ouverture au monde et de redécouverte de soi, à travers le contraste entre les paysages, les ambiances, les sensations. Ainsi, on voit à partir de cet exemple que ce peut être dans la confrontation aux différences internes de l'espace national que se joue l'apprentissage de l'appartenance, et non, nécessairement, dans une adhésion aveugle à un idéal imposé. Ce type de récit témoigne de la manière dont l'expérience sensible du territoire, loin d'être un simple support de discours idéologique, peut devenir un levier puissant de subjectivation, et de construction personnelle pour les jeunes sokols.

Une expérience comparable se manifeste dans le récit d'un jeune garçon, Marko Peloza, qui évoque à son tour, une forme de rencontre culturelle lors d'un voyage entre Sušak-Rijeka, en Istrie, et Split, en Dalmatie[177]. Il ne se contente pas de décrire les paysages traversés, bien qu'il souligne, avec emphase, leur beauté historique ou naturelle, il s'attarde surtout sur l'effet que produit sur lui la vue de la ville de Split, qu'il qualifie de « magnifique, trop belle », en particulier lorsqu'il évoque la colline de Marjan, lieu emblématique d'où l'on peut contempler l'ensemble des îles sud dalmates. Son récit prend un tour plus significatif encore, lorsqu'il rapporte un échange avec deux adolescents locaux. En apercevant l'étiquette cousue à son uniforme sokol, portant le nom de son club d'origine, « Trsat » (Trieste), ceux-ci l'interrogent : ils ne connaissent ni la ville, ni ce qu'elle représente. Cette scène, anodine en apparence, révèle pourtant la réalité de la méconnaissance mutuelle des jeunes Yougoslaves issus de régions pourtant géographiquement limitrophes, comme l'Istrie et la Dalmatie - deux régions aux trajectoires historiques bien différentes. L'étonnement suscité par cette ignorance donne à voir l'importance que peut revêtir l'expérience du voyage dans la construction d'une conscience nationale effective. C'est précisément en découvrant, au sein même de la patrie, d'autres références, que l'on prend conscience de l'hétérogénéité du territoire national, et, en creux, de la nécessité de forger un lien entre ses fragments.

[176] Olga Radin, « Izlet u Omiš », [Excursion à Omiš], *Sokolič*, Ljubljana, août-septembre 1933, (année 15), n° 8-9, p. 200-201.

[177] Makso Peloza, « Utisci… » [Impressions…], *Sokolič,* Ljubljana, juin-juillet 1931, (année 13), n° 7-8, p. 157-158.

Sur un autre plan, ces témoignages mettent en lumière le fait que la découverte de l'altérité, qu'elle soit culturelle, géographique ou affective, constitue un plaisir partagé de manière relativement analogue entre les sexes. À la lecture des récits publiés, on observe en effet peu de différences entre les garçons et les filles, tant dans l'intensité émotionnelle des expériences relatées, que dans les motifs récurrents qui les structurent : émerveillement devant la nature, fascination pour les paysages inconnus, sentiment de liberté, goût du jeu et valorisation de la camaraderie. Tous expriment une même soif de dépaysement, un même désir de sortir du quotidien pour aller à la rencontre du monde, et, ce faisant, de soi-même. Cette convergence des sensibilités s'explique sans doute par le fait que les excursions et les voyages organisés dans le cadre du Sokol constituent, pour beaucoup, de rares occasions de mixité réellement vécue. Ces moments, même s'ils sont encadrés et ponctuels permettent aux jeunes des deux sexes de partager une expérience commune, d'éprouver ensemble des émotions, et de nouer des liens dans un contexte moins formel que celui des entraînements réguliers. Ainsi, l'expérience du voyage agit non seulement comme vecteur de connaissance du territoire national, mais aussi comme catalyseur d'une sociabilité mixte, affective et formatrice.



Figure 65. Excursion de la Saint-Georges à Košutnjak, sur la prairie du Sokol. Photographie, IAB, fonds de la famille Galvinić, (IAB 1119 K22 3.8.17.19).

Ceci transparaît notamment dans certaines sources visuelles. Alors que les photographies officielles des slets mettent généralement en scène des groupes strictement genrés, organisés selon des principes de séparation rigide, quelques clichés moins formels, saisis à l'occasion d'excursions, révèlent une réalité différente, faite d'expériences collectives à la fois intergénérationnelles et intersexes. Une photographie issue du fonds personnel de Milan Glavinić offre un exemple significatif de cette dimension (figure 65). Elle représente un rassemblement de membres, adultes et enfants, organisé à l'occasion de la fête de la Saint-Georges en 1933, traditionnellement célébrée par une sortie dans la nature. Prise dans le bois de Košutnjak, aux abords de Belgrade, l'image montre un groupe d'enfants, garçons et filles, réunis dans un cadre mixte et encadrés par des adultes eux aussi des deux sexes. Composée comme une photo de groupe traditionnelle – avec des rangées ordonnées et des enfants allongés à l'avant pour former une image d'ensemble harmonieuse – la scène est néanmoins ponctuée d'un détail révélateur : à l'arrière-plan, quelques garçons s'amusent à faire des oreilles de lapin à leurs camarades, introduisant une touche d'humour et signalant l'atmosphère détendue et joyeuse de l'événement.



Figure 66. ***Excursion des enfants du Sokol de Ljubljana à Veliki Vrh près de Boklace. Ljubljana, 1931, préparation d'un goulash pour le repas*****. Photographie, Muzej novejše zgodovine Slovenije. (SO-738).**

Une autre image, conservée cette fois dans les fonds du Musée d'histoire contemporaine de Ljubljana prise à l'occasion d'une excursion des enfants du Sokol de Ljubljana en 1931, se dévoile comme une fenêtre spontanée sur un camp de jeunesse en plein air (Figure 66). On y voit un groupe, à nouveau mixte et intergénérationnel, rassemblé dans un paysage vallonné, autour d'un feu de camp et d'un chaudron suspendu où mijote le repas. L'image met en scène l'apprentissage de la vie collective comme dimension centrale de l'expérience éducative : rapport à la nature, organisation autonome, loisirs populaires, mais aussi – et peut-être surtout – relation détendue à la corporalité. Certains enfants apparaissent torse nu ou légèrement vêtus, signe d'une liberté corporelle favorisée par l'environnement non urbain. Ce relâchement vestimentaire peut aussi être interprété comme un indicateur d'une transition corporelle propre à l'adolescence, vécue ici dans un cadre protecteur, mais libéré des contraintes de la ville. Les documents visuels permettent ainsi de nuancer les représentations souvent figées de la jeunesse Sokol. Ils mettent en lumière la dynamique souple des expériences vécues, où les frontières entre genres, générations et hiérarchies se brouillent temporairement au profit d'une forme de socialisation qui apparaît comme libre. Il est toutefois probable que cette apparente harmonie masque des tensions internes – liées aux rapports d'autorité, aux différences d'âge, de genre ou de statut – que ces sources, par leur nature même, ne laissent pas transparaître.

Une autre dimension de la découverte de l'altérité concerne la question du genre. Bien que ces expériences soient généralement rapportées de manière allusive, on perçoit en filigrane que la mixité lors des voyages, et la possibilité de rencontres avec l'autre sexe, constituent une source de curiosité, d'excitation, voire de plaisir pour les jeunes. Cela transparait par exemple de manière implicite dans un texte collectif signé « Une pour toutes », des adolescentes du club du quartier de Siška à Ljubljana, intitulé *Naše letovanje* (« Nos vacances »)[178]. Le récit offre d'abord un aperçu de la vie collective féminine lors d'un séjour organisé, avec les ingrédients essentiels attendus par les éducateur : la joie de la camaraderie, la régularité des routines quotidiennes, le respect de la discipline et l'attachement aux figures éducatives comme la « *sestra načelnica* » (« sœur cheffe de camp »). Mais ce qui donne toute sa densité au récit, c'est ce qui s'y inscrit en creux : le rapport aux garçons du même club, les *naraščajci* (« garçons adolescents ») et la façon dont leur arrivée transforme l'ambiance du séjour. Contrairement aux garçons, les filles ne campent pas en pleine nature, mais sont logées dans une école, ce qui atténue la dimension d'aventure traditionnellement associée aux camps. Pourtant, la perspective d'une visite des garçons introduit une forme d'excitation collective, une mobilisation intense autour du nettoyage, une attention nouvelle portée à l'apparence du groupe, un désir manifeste d'être à la hauteur, de « faire bonne

[178] Ena za vse ! « Naše letovanje », [notre été], *Sokolič*, Ljubljana, janvier-février 1933, (année 15), n°1-2 1933, p. 33.

impression ». L'annonce de la venue du *brat načelnik* (« chef de section ») cristallise ce désir de reconnaissance, il s'agit non seulement d'être vues, mais d'être distinguées, louées, et si possible érigées en exemple. C'est enfin, le moment du départ des garçons qui constitue le véritable tournant émotionnel du récit avec des jeunes filles, toutes saisies d'un même « pincement au cœur » (*stožilo se nam je*) ou vague à l'âme, qui réussissent à convaincre leurs camarades masculins de prolonger leur séjour d'une nuit.

Une même émotion est palpable dans le texte de Radivoje Stanković de Leskovac dans le sud de la Serbie, dans *Sokolič,* intitulé *Sokol društvo Leskovac na letovanju* (« Le club sokol de Leskovac en vacances »)[179] . L'auteur y emploie une forme d'écriture inclusive rare dans les sources de l'époque : il parle du groupe en utilisant le mot hybride « *naraštajce(ke)* », signalant ainsi une volonté d'intégrer explicitement les deux genres dans un même collectif. S'il rappelle que les groupes sont formellement séparés – garçons et filles logeant et s'organisant de manière autonome –, il insiste néanmoins sur les moments d'interaction quotidienne qui viennent tisser un lien au-delà de cette séparation. C'est notamment le cas des veillées, organisées chaque soir, durant lesquelles les jeunes se retrouvent ensemble sous le ciel étoilé. Dans ces moments suspendus, les garçons jouent du violon, les filles chantent, et Radivoje Stanković s'émerveille de l'atmosphère ainsi créée : « c'est un ravissement de les écouter sous le ciel clair[180] ». Le témoignage souligne également qu'« ainsi passent de nombreuses heures[181] », comme pour insister sur la densité de ces instants et leur intensité. Ces veillées, bien que conformes aux normes du mouvement et aux valeurs morales qui l'encadrent, apparaissent ainsi comme des espaces de liberté, de rêverie partagée et d'expression affective éventuellement de tentations ou de relations amoureuses, suggérant donc que, même dans un cadre institutionnel genré, les jeunes arrivent à investir les marges pour expérimenter une forme de sociabilité mixte, limitée, mais réelle.

Enfin une dernière dimension de la découverte de l'altérité qui se détache de l'expérience du voyage réside dans la rencontre avec l'autre extra-yougoslave et qui transparaît particulièrement dans les récits de voyages en dehors du territoire national. Dans son ouvrage *Provincializing the Worldly Citizen*, Noah Sobe montre comment, dans l'entre-deux-guerres, les voyages d'étude des jeunes Yougoslaves – en particulier dans d'autres pays slaves comme la Tchécoslovaquie – participent activement à la formation d'un idéal d'« individu cosmopolite

[179] Radivoje T. Stanković, « Sokolsko društvo Leskovac na letovanju », [Le club sokol Leskovac en vacances d'été], *Sokolič*, Ljubljana, mars 1932, (année 14), n°3, p. 78.
[180] *Ibid.*
[181] *Ibid.*

slave[182] ». Il souligne l'importance que les éducateurs et enseignants accordent au voyage en dehors des frontières nationales, conçu non comme une simple activité périscolaire, mais comme une composante centrale de la construction identitaire nationale, au même titre et peut-être même plus que les programmes scolaires. Ceci est également observable à travers les déplacements des jeunes sokols, que ce soit à l'occasion des grands *slets* panslaves, d'autres compétitions gymniques ou de voyages culturels. Les récits de voyages parmi les « frères tchécoslovaques » mettent en avant l'idéal de fraternité slave, l'émerveillement face à un pays souvent décrit comme modèle de modernité et d'organisation nationale. D'autres se montrent curieux de la découverte de nouveaux horizons, notamment pour des voyages en Bulgarie ou en Allemagne. Souvent empreintes de formules convenues sur les monuments visités ou les villes traversées, ces prises de parole laissent transparaître, en filigrane, une curiosité réelle pour l'altérité – tant culturelle que sociale – et se présentent surtout comme l'occasion d'un retour réflexif sur soi.

Confrontés ainsi à d'autres modèles de jeunesse et d'organisation, on voit au fil de certains récits que certains jeunes adoptent une posture critique ou du moins interrogative vis-à-vis de leur propre expérience au sein du Sokol. Un témoignage de Mirko Đukanović de Bijelina en Bosnie, contributeur régulier à *Sokolič*, intitulé *Po sletu* (« Après le slet »)[183], relate avec enthousiasme son expérience à Prague, où il a participé à un *slet* international. Le témoignage est marqué par l'admiration profonde que le jeune Sokol porte au sérieux, à la discipline et à l'engagement patriotique des Tchèques. Il souligne avec insistance la précision de leurs mouvements, la rigueur de leur entraînement, mais aussi l'intensité de leur ferveur nationale, perceptible tant dans les performances, que dans l'organisation globale du *slet*. Si Mirko Đukanović ne formule pas explicitement une comparaison avec les Yougoslaves, son étonnement et son admiration trahissent en creux une forme de décalage. À travers son regard impressionné, se dessine l'image d'un Sokol yougoslave moins rigoureux, peut-être même moins enthousiaste et patriote.

C'est surtout le récit du jeune Milan Ekar originaire de la ville de Kranj en Slovénie, *Iz spominov na berlinsko olimpijo* (« Souvenirs de l'Olympiade de Berlin »)[184] relatant son expérience de spectateur envoyé par l'Union des sokols du Royaume de Yougoslavie aux Jeux olympiques en 1936, qui offre un éclairage révélateur sur la confrontation entre deux modèles de mouvements de jeunesse : celui, présenté comme plus souple du Sokol yougoslave, et l'autre, décrit comme

[182] Noah Sobe, *Provincializing the Worldly Citizen: Yugoslav Student and Teacher Travel and Slavic Cosmopolitanism in the Interwar Era*, New edition., New York, Peter Lang Inc., International Academic Publishers, 2008.

[183] Mirko Đukonović, « Po sletu » [Après le *slet*], *Sokolič*, Ljubljana, aout-septembre 1932, (année 14), n°8-9, p. 194-195

[184] Milan Ekar, « Iz spominov na berlinsko olimpijo » [Souvenirs de l'Olympiade de Berlin], *Sokolič*, Ljubljana octobre-novembre 1937, (année 19), n° 10-11, p. 274-275.

rigide de la Hitlerjugend. Le texte, porté par l'enthousiasme d'un adolescent témoigne d'une expérience marquante, vécue entre trouble et admiration. Dès son arrivée dans le camp olympique, Milan Ekar est frappé par l'organisation militaire du quotidien, chaque geste, chaque activité est strictement réglée, selon des horaires précis et une hiérarchie stricte. La vie est « entièrement organisée de manière militaire », note-t-il, soulignant que même les tâches les plus simples sont soumises à une discipline rigoureuse. Ce cadre lui paraît à la fois impressionnant et oppressant, il mentionne ainsi, non sans malaise, l'enceinte entourée de « hautes clôtures en fil de fer[185]» et la « garde militaire à l'entrée[186] », signe d'un contrôle omniprésent. Il souligne que même les loisirs sont encadrés, les veillées, bien que festives, sont intégrées à un programme, et les moments de détente sont rares. Mais la comparaison avec le Sokol yougoslave se fait plus explicite au fil du texte, notamment avec son récit de la visite d'un camp de la Hitlerjugend. Il y découvre une jeunesse « polyvalente et entraînée », profondément obéissante, dont le mode de vie lui semble radicalement différent de celui des jeunes yougoslaves. « Je vis combien la jeunesse allemande passe ses vacances autrement, et combien la nôtre, pour la plupart, les passe sans but ni sens[187] », conclut-il. L'opposition qu'il fait entre les deux mouvement de jeunesse se voit renforcée par une question rhétorique : « Que se passerait-il si l'on introduisait chez nous quelque chose de semblable ?[188] », laissant entendre par là une prise de conscience du relâchement et du manque de cohérence disciplinaire et idéologique au sein Sokol. Le regard du jeune Ekar se dévoile toutefois empreint d'une admiration craintive, s'il perçoit bien l'efficacité du modèle allemand, il semble toutefois éprouver une forme de de réserve quant à son application dans le contexte yougoslave.

Ce témoignage constitue une source précieuse pour comprendre comment les jeunes sokols perçoivent les différents modèles d'organisation de la jeunesse dans les années 1930, et met surtout en évidence le décalage entre le Sokol yougoslave et les organisations de jeunesse des régimes autoritaires contemporains. Cette distinction est également formulée par les éducateurs eux-mêmes, qui se montrent finalement réticents à l'idée de transformer le Sokol en un mouvement strictement disciplinaire, analogue au modèle allemand. Dans un article publié dans *Sokolski Glasnik* le 12 février 1937, un éducateur loue ainsi plutôt les méthodes d'éducation physique des organisations de jeunesse britanniques et leur capacité à « attirer tous les individus, à éveiller en eux un amour profond pour le sport et l'exercice, tout en évitant soigneusement toute

[185] *Ibid.*
[186] *Ibid.*
[187] *Ibid.*
[188] *Ibid.*

forme de coercition[189] ». L'auteur anonyme soutient ainsi que « la nation la plus avancée » montre qu'il est possible d'atteindre des résultats physiques comparables à ceux de l'Allemagne, mais sans recours à la contrainte qui, selon lui, de toute façon ne marcherait dans un pays comme la Yougoslavie, « dont le peuple n'aime pas trop qu'on lui dicte ses actions[190] ». Cette remarque renvoie à un stéréotype culturel profondément enraciné dans les discours de l'époque qui associe les peuples balkaniques à une forme de tempérament indocile. Elle suggère aussi que le refus d'un encadrement trop rigide ne relèverait pas seulement d'un choix pédagogique, mais bien d'une croyance à cette vision essentialisée de « l'âme nationale ».

III. Le Sokol à l'épreuve de la fracture générationnelle

1. Une rencontre manquée avec les premiers Yougoslaves

Dans la seconde moitié des années 1930, le Sokol du Royaume de Yougoslavie connait une chute spectaculaire de ses effectifs, avec entre 1935 et 1937, la perte de près d'un tiers de ses membres. Cette hémorragie démographique suscite une vive inquiétude parmi les dirigeants de l'Union, qui s'alarment dans les colonnes de *Sokolski glasnik*. Les recettes de l'Union s'en font sentir et les multiples courriers adressés au ministère de l'Éducation physique – administration responsable des organisations de culture physique depuis 1932 – témoignent de la gravité de la situation. Les dirigeants locaux et régionaux, ainsi que ceux de l'Union formulent des demandes de subventions d'urgence, non plus seulement pour financer des évènements ponctuels (constructions de *sokolana* ou *slets*) mais pour assurer le fonctionnement régulier des clubs. Leurs nombreuses requêtes souvent restées sans réponse favorable illustrent non seulement le désintérêt de la population, mais également le désengagement progressif de l'État vis-à-vis d'un mouvement qu'il avait pourtant contribué à faire grossir. Parallèlement, les manifestations hostiles au Sokol se multiplient, notamment en Slovénie et en Croatie où plusieurs *sokolanas* sont laissées à l'abandon ou sont la cible d'actes de vandalisme et d'incendies volontaires. En Dalmatie, on recense plusieurs destructions de biens, et à Ljubljana même, le pavillon de musique de la *sokolana* est incendié dans la nuit du 12 au 13 juin 1937. Par ailleurs, la violence matérielle s'accompagne aussi d'agressions physiques dirigées contre les membres et des altercations entre

[189] R. B. « Fizicko vaspitanje u Engleskoj » [L'éducation physique en Angleterre], Sokolski Glasnik, Belgrade, 12 février 1937, (année 8), n° 3, p. 6.
[190] *Ibid.*

sokols et opposants au mouvement deviennent monnaie courante dans les petites villes de la côte adriatique[191].

Dans son ouvrage *Sokoli*[192]*,* Nikola Žutić situe les origines de la crise de l'Union des sokols dans les bouleversements politiques qui secouent le Royaume de Yougoslavie à partir de 1935, dans le sillage de l'assassinat du roi Alexandre à Marseille, le 9 octobre 1934. Cet événement, qui marque la fin du régime autoritaire personnel instauré par le souverain en 1929, ouvre une nouvelle phase politique, incarnée par l'arrivée au pouvoir de l'ancien ministre des Finances, Milan Stojadinović, nommé président du Conseil en juin 1935. Stojadinović inaugure une orientation politique inédite en Yougoslavie, revendiquée comme telle sous le nom de « politique de la nouvelle orientation » (*politika novog kursa*), visant à restaurer une forme encadrée de vie parlementaire, sans pour autant revenir à un véritable pluralisme. Il s'appuie sur la création d'un parti unique de masse, l'Union radicale yougoslave (*Jugoslovenska radikalna zajednica*), présenté comme un instrument de stabilisation politique, qui, tout en marginalisant les anciens partis d'opposition comme le Parti paysan croate, gouverne par compromis avec les élites régionales et confessionnelles. Sur le plan idéologique, le projet de M. Stojadinović s'inspire du fascisme italien, dont il emprunte la rhétorique autoritaire et modernisatrice, mais surtout, il se distancie du yougoslavisme unitariste et centralisateur d'Alexandre. Dans une logique de fédéralisation implicite, il accorde une reconnaissance aux identités nationales constitutives de la monarchie yougoslave, renforce le rôle des institutions religieuses – notamment l'Église orthodoxe serbe et l'Église catholique – et engage un tournant conservateur sur les plans moral et culturel.

C'est dans cette montée en puissance d'un nationalisme différentialiste et ce qu'il identifie comme une « re-confessionnalisation » de la sphère publique que Nikola Žutić trouve l'origine des difficultés croissantes rencontrées par le Sokol. D'une part, il montre qu'en tant qu'organisation défendant le projet unitariste, le mouvement fait face à l'hostilité des nouvelles autorités – le gouvernement réduit progressivement les subventions accordées à l'Union, et surtout, il cherche à l'évincer des institutions chargées de l'Éducation physique obligatoire (*Obavezno telesno vaspitanje*), introduites en 1929 pour encadrer l'activité physique des jeunes et la préparation militaire. D'autre part, Nikola Žutić insiste sur le rôle déterminant joué, selon lui, par l'Église catholique dans cette marginalisation, pointant là les attaques en Slovénie d'Anton Korošec – prêtre, dirigeant du Parti populaire slovène et ministre de l'Intérieur dans le gouvernement Stojadinović – et en Croatie, celles de plusieurs membres de l'épiscopat et évêques influents, notamment celui de l'île du nord de l'Adriatique, Krk, Josip Srebrnič.

[191] A. Jakir, « The Sokol Movement in Croatia as Promotor of Yugoslav Nationalism during the interwar years », art cit.
[192] N. Žutić, *Sokoli - Ideologija u fizičkoj kulturi Kraljevine Jugoslvije 1929-1941*, *op. cit.*

D'autres historiens proposent des interprétations aux accents différents. C'est notamment le cas de Christian Axboe Nielsen[193] et d'Aleksandar Jakir[194], qui voient le désengagement progressif – en particulier parmi la population croate – comme le signe d'un rejet du Sokol, perçu comme l'incarnation du centralisme autoritaire et de l'hégémonie serbe porté par Belgrade. Surtout, selon Nielsen et Jakir, la baisse notable des effectifs à partir de 1935 révèle que l'adhésion au Sokol repose largement sur des mécanismes de contrainte, et il n'est donc pas étonnant de constater que dès que la pression s'atténue, les défections se multiplient. À cette lecture politique, Tomaž Pavlin ajoute une analyse davantage centrée sur les causes internes et structurelles de la crise[195]. Il met en évidence la désorganisation croissante du travail à l'échelle locale, le manque de coordination au sein de la direction centrale, ainsi que les nombreuses incohérences relevées dans les statistiques internes – autant de dysfonctionnements que nous avons également observés dans le chapitre précédent et qui constituent, sans aucun doute, un frein majeur à la consolidation du mouvement.

Si comme le soulignent ces chercheurs, le nouveau contexte politique, ainsi que les disfonctionnement structurels jouent un rôle déterminant dans l'essoufflement du Sokol à partir de 1935, quelques textes publiés dans les pages de *Sokolski Glasnik* invitent à compléter ces interprétations par une lecture critique émanant des acteurs eux-mêmes, qui introduit une dimension sociologique. En effet, certaines prises de parole attribuent la crise du mouvement avant tout à une rupture générationnelle, marquée par la profonde désillusion des idéologues face à des jeunes membres dont l'engagement, perçu comme trop superficiel, manquerait de conscience morale et de cohérence idéologique. Un premier diagnostic en ce sens est porté en mai 1937, par Laza Popović, figure historique du mouvement, qui à 60 ans reprend la parole dans la revue après une longue période de retrait[196]. Depuis sa position d'« ancien sokol », il déplore le désordre, la perte de repères et la fragilité idéologique du mouvement, qu'il considère comme victime d'une expansion trop rapide, menée au détriment de la formation morale des nouvelles recrues. Il dépeint les nouveaux membres comme une masse informe et instable, comparée à un « essaim désorienté », « en tumulte », incapable de se fixer une direction claire et à l'inverse, il célèbre l'engagement de ceux formés « dès leur jeunesse à l'esprit du Sokol », porteurs du sens du devoir, du sacrifice et d'un engagement exigeant.

[193] C.A. Nielsen, *Making Yugoslavs*, *op. cit.*

[194] A. Jakir, « "Everybody wants Yugoslavism, there is no difference!" The Sokol Movement as a Promotor of Yugoslav Nationalism During the Interwar Years in Dalmatia », art cit.

[195] T. Pavlin, *Razvoj sokolstva v Sloveniji med leti 1929-1941*, *op. cit.*

[196] « O nekojim aktuelnim pitanjtma u našem Sokolstvu. Misli i pogledi brata dra Laze Popovića » [Sur quelques questions actuelles de notre mouvement sokol. Réflexions et points de vue du frère Dr Laza Popović], *Sokolski Glasnik*, Belgrade, 8 mai 1937, (année 8), n° 13, p. 1-2.

Popović ne s'appuie pas là explicitement sur la notion de génération, mais son texte fait bien émerger en filigrane une lecture générationnelle de la crise, construite sur une opposition hiérarchique entre un groupe d'anciens, expérimentés et « moralement » engagés, et un groupe de nouveaux, perçus comme insouciants et déconnectés des valeurs fondatrices. Cette lecture s'inscrit dans une rhétorique du déclin, récurrente dans les discours des membres historiques du Sokol, qui peinent à reconnaître leur héritage dans les pratiques et les attentes des nouvelles recrues. Elle transparaît par exemple largement dans un texte de Munib Osmanagić, un membre bosniaque de Sarajevo, intitulé *Nekada i sada* (« Autrefois et maintenant »)[197]. Munib Osmanagić y développe une véritable mythologie de l'*avant* et de l'*après*, sous la forme d'une méditation patriotique sur la décadence morale et spirituelle de son époque, qu'il confronte à un passé héroïque, incarné notamment par le mythe de Kosovo et par les luttes de libération dans le sillage de la Première Guerre mondiale. Il dénonce un présent « dégénéré », marqué par la « facilité », l' « égoïsme » et le « matérialisme », affirmant que la liberté tant attendue « [les] a gâtés », et que les « nouvelles générations », n'ont pas su comprendre ni honorer les sacrifices consentis par leurs aînés. S'appuyant sur des métaphores contrastées, Munib Osmanagić établit une opposition radicale entre les anciens « héros » et les générations contemporaines « immatures » :

> Nous ressemblons de moins en moins à ces sombres héros titanesques de notre passé, et de plus en plus à des enfants capricieux et écervelés. Et tout comme ces enfants, dans leur arrogance, brisent des jouets précieux, nous aussi, sous l'effet de désirs déséquilibrés, brandissons notre lourde pioche pour ébranler les fondements mêmes de notre liberté[198].

En recourant directement au terme de « génération » (*generacija*, *pokoljenja*), Munib Osmanagić propose, lui, explicitement une lecture générationnelle de la crise du Sokol. L'usage qu'il fait de cette notion s'apparente à la définition qu'en offre Karl Mannheim dans son essai fondateur *Le Problème des générations* (1928)[199]. Pour Karl Mannheim, une génération ne se réduit pas à une simple cohorte d'individus nés à la même époque, mais désigne un groupe socio-historique structuré par une expérience commune d'événements historiques significatifs, vécus à un moment clé de la formation identitaire, en particulier la jeunesse. Karl Mannheim distingue notamment deux niveaux : la situation générationnelle, qui renvoie à la coexistence temporelle d'individus exposés aux mêmes événements, et l'unité générationnelle, qui suppose une réception active et structurante de ces événements dans la conscience collective du groupe. Dans cette perspective, une première unité générationnelle serait constituée des « anciens » décrit par Munib Osmanagić comme les témoins ou acteurs des guerres ayant précédé la création du Royaume des

[197]Munib Osmanagić « Nekada i sada » [Autrefois et maintenant], *Sokolski Glasnik*, Belgrade 6 novembre 1937, (année 8), n° 35, p. 2-3.

[198] *Ibid.*

[199] Karl Mannheim, *Le problème des générations*, Paris, Nathan, 1990.

Serbes, Croates et Slovènes, en tant que groupe façonné par l'expérience fondatrice de la lutte pour la liberté, érigée en valeur suprême. À l'inverse, la nouvelle unité générationnelle, seraient celle constituée de jeunes nés dans une Yougoslavie déjà constituée, apparaissant aux yeux de leurs aînés comme des héritiers sans combat, bénéficiant d'une liberté acquise sans en avoir connu le prix.

Cette même ligne de rupture est formulée par un autre membre, Milivoj Pavlović (1891-1974), également un témoin dans sa jeunesse des revirements extrêmes engagés dans la région en 1912. Dans un texte intitulé *Sokolstvo pred novim vremenima i zadacima* (« Le Sokol face à des temps nouveaux et à ses missions nouvelles »), il oppose également un *avant* et un *après*[200]. Toutefois, à la différence des nombreux « anciens » qui reprochent aux jeunes générations leur déchéance morale et leur imputent la responsabilité de la crise, il met plutôt en cause l'incapacité du Sokol à se réinventer après la création de la Yougoslavie. Il affirme qu'avec la libération nationale, présentée comme le « rêve le plus cher », le Sokol a, en réalité, déjà accompli « une grande part de ses objectifs et de ses buts » (*putevi i ciljevi*). Loin d'être anodine, l'utilisation de ces deux termes renvoie explicitement au livret programmatique publié par l'Union en 1931 lors de la réorganisation de l'Union des Sokols, *Putevi i Ciljevi*[201], qui pose le cadre idéologique de la restructuration du mouvement. En mobilisant ces notions, Milovoj Pavlović met en évidence un paradoxe : si les objectifs principaux du Sokol ont été atteints dès 1919, quelle est désormais sa raison d'être dans le contexte du Royaume de Yougoslavie ? Il déplore ainsi que le mouvement se soit perdu dans « l'euphorie de la liberté », incapable de redéfinir une ligne claire et cohérente pour le futur. Il pointe le décalage entre les idéaux proclamés et la réalité de « la vie âpre et sans fards de la nouvelle nation » qui se traduit par une réduction des activités du Sokol à une série d'actions « mécaniques et schématiques », privées de leur portée éducative et morale, ainsi que par un « manque d'élan », une absence de projets aux nouvelles générations, qui ne sont finalement pas tant à blâmer.

Contrairement à la majorité des idéologues dont les écrits souvent empreints de pathos tendent à inscrire le mouvement dans un espace-temps abstrait et idéalisé, nourri de références à la « lutte nationale », mêlant évocations médiévales et souvenirs de combats contemporains, Milivoj Pavlović situe la crise dans les temps présents. Cette lecture est peut-être le fruit de sa trajectoire singulière et plus internationale que celle de la plupart de ses « frères » sokols. Né à Niš et réfugié en France pendant la Première Guerre mondiale, Milivoj Pavlović y reçoit une

[200] Dr Milivoj Pavlović, « Sokolstvo pred novim vremenima i zadacima » [Le sokolisme face à des temps nouveaux et à ses missions nouvelles], *Sokolski Glasnik*, Belgrade, 6 septembre 1937, (année 8), n° 26-27, p. 3.

[201] *Putevi i ciljevi, op. cit.*

formation intellectuelle de haut niveau : il étudie les langues mortes et le français à l'École pratique des hautes études, suit des enseignements au Collège de France, et soutient un doctorat en linguistique avant de devenir professeur de lettres[202]. Ce parcours fait probablement de lui une figure plus sensible aux transformations sociales et politiques globales, ainsi qu'aux changements de temporalité idéologique de l'entre-deux-guerres. Toutefois, si son diagnostic semble pertinent, le remède qu'il propose parait quant à lui suranné. En effet, pour enrayer la crise, il encourage l'initiative de la *Petrova petoljetka* – programme quinquennal de Pierre – lancée quelques mois plus tôt par l'Union, sous la forme d'un plan d'activités destinées à remobiliser les jeunes dans l'attente de la majorité du jeune roi Pierre qui n'exerce pas encore le pouvoir, confié à la régence du prince Paul. Selon Milivoj Pavlović la *petoljetka* est le seul projet qui permettra de rebâtir un « idéalisme sokol » (*sokolski idealizam*) capable de « combattre les séparatismes, le communisme et le fascisme[203] ». En dépit de sa lucidité, Milivoj Pavlović parait néanmoins à l'instar de la majorité des sokols de sa génération, incapable de repenser les fondements du mouvement. Ils semblent tous comme figés dans une fidélité obsessionnelle aux fondements établis par Tyrš, dévoués à un panslavisme hérité du XIXe siècle, obstinément attachés à la figure de l'homme providentiel et à un idéal abstrait d'« unité nationale ». Peut-être aussi parce qu'ils sont englués dans les problèmes structurels de leur organisation, ces « anciens » peinent à établir un lien concret avec les réalités sociales et politiques vécues par leurs membres, notamment les plus jeunes, et ils restent hermétiques aux transformations profondes de leur temps.

2. Des jeunes réfractaires et mobilisés face à des anciens nostalgiques et dociles

Pourtant en 1937, le monde a changé. Au-delà de l'irruption de la culture de masse et de la modernité capitaliste déjà évoquées dans les sections précédentes, des bouleversements politiques majeurs sont en cours. Le vieux rêve panslave a cédé la place à de nouvelles formes d'internationalisme, comme l'internationale communiste, les mouvements socialistes ou les alliances des droites radicales, tandis que les idées révolutionnaires, bolchéviques comme fascistes, irriguent l'Europe. La guerre civile espagnole, qui mobilise des volontaires du monde entier, apparaît alors comme le foyer d'un affrontement global, où les jeunes ne sont plus seulement des héritiers, mais des agents actifs de transformation. La Yougoslavie aussi a changé. Si la « question croate » continue de cristalliser les tensions et de dominer l'agenda politique national, l'unitarisme est relégué aux oubliettes et le nouveau gouvernement affiche ouvertement

[202] Mihailo Stevanović, « In memoriam Milivoj Pavlović », *Jugoslovenski filolog*, 1975 1974, n° 23, p. 285-292.
[203] Dr M. Pavlović, « Sokolstvo pred novim vremenima i zadacima », art. cit.

sa sympathie envers les régimes fascistes. En même temps, le parti communiste bien que toujours clandestin, connaît un essor rapide. La plupart des cadres militants, sont alors sortis de prison et ont déjà séjourné en URSS pour des périodes de formation intensives qui leur permet de structurer et organiser l'action du parti. En adoptant un langage résolument moderne et révolutionnaire, ils parviennent à mobiliser de plus en plus, notamment auprès de la jeunesse et des étudiants, et arrivent à impulser d'importants mouvements contestataires, comme la mobilisation au sein de l'Université de Belgrade qui prend de l'ampleur en 1936[204]. Dans ce contexte, quand les éducateurs sokols déplorent la passivité, le matérialisme ou encore le manque de repères moraux et idéologiques des jeunes, les communistes voient au contraire en eux une force révolutionnaire majeure, et des figures importantes du parti, comme Rodoljub Čolaković (1900-1983), décrivent même la nouvelle génération comme « beaucoup plus mûre et prête au sacrifice que celle du début des années 1920[205] ».

Parallèlement à son action dans les écoles et les universités, une des principales stratégies du parti communiste et de sa section jeunesse (SKOJ) consiste à infiltrer les organisations de jeunesse dites « bourgeoises », ainsi que les clubs sportifs. En tant qu'espaces de sociabilité informelle réunissant une jeunesse éduquée (*inteligencija*), ces organisations sont perçues comme des points d'entrée privilégiés pour les idées communistes[206]. Ainsi, dès 1934, les jeunes du SKOJ parviennent à créer leur propre section au sein du mouvement des scouts, la section Hiawatha, connue pour regrouper des membres ouvertement marqués « à gauche ». Dans les mémoires de partisans où de la jeunesse communiste ne figurent pas de mentions explicites d'infiltration du Sokol, mais certaines associations décrites comme stratégiques, telles que la Garde adriatique ou l'Œuvre des colonies de vacances, entretiennent bien des liens étroits avec le Sokol, suggérant là l'existence de canaux indirects d'influence. Avec l'adoption de la ligne du Front populaire en 1935, qui élargit les alliances aux groupes et formations considérés comme « progressistes », les

[204] Dragomir M. Bondžić et Rade D. Ristanović, « Belgrade students and political organizations 1935-1941 », *Zbornik radova Filozofskog fakulteta u Prištini*, 2020, vol. 50, nº 2, p. 187-214.

[205] Né en 1900, Rodoljub Čolaković appartient à une génération sensiblement plus jeune que celle des sokols mentionnés plus haut. Sympathisant de la jeunesse révolutionnaire dès avant la Première Guerre mondiale, il devient militant actif du Parti communiste en 1920 et participe, après l'interdiction du parti en 1921, à l'attentat contre le ministre de l'Intérieur Milorad Drašković. Son parcours marqué par l'emprisonnement, l'exil en URSS, les missions à travers l'Europe au nom du parti, puis la participation à la Guerre d'Espagne, témoigne d'un engagement révolutionnaire nourri par une expérience internationale. Il serait pertinent de s'interroger sur la manière dont les regards divergents portés sur la jeunesse reflètent aussi un clivage générationnel. Une telle interrogation impliquerait toutefois une analyse prosopographique comparative entre cadres sokols et militants communistes, qui dépasse les limites de cette thèse. Rodoljub Čolaković, *Kazivanje o jednom pokoljenju*, Sarajevo & Zagreb, Svjetlost & Naprijed, 1968, vol.2, p. 196.

[206] N. Žutić, *Sokoli - Ideologija u fizičkoj kulturi Kraljevine Jugoslvije 1929-1941*, *op. cit.* ; Slobodan Šakota, *Beogradska srednjoškolska omladina u godinama pred rat*, Belgrade, Mladost, 1959 ; Miroljub Vasić, *Revolucionarni omladinski pokret u Jugoslaviji 1929-1941. godine*, Beograd, Narodna knjiga, 1977 ; Dimitrije Knežev, *Beograd naše mladosti*, Belgrade, Filip Višnjić, 2001.

communistes étendent leur champ d'action[207] et commencent à considérer le Sokol comme un allié potentiel parmi d'autres.

Cette stratégie est explicitement formulée dans les mémoires du partisan originaire d'Herzégovine, Avdo Humo, qui se souvient qu'au moment de la création d'un mouvement pacifiste et antifasciste à Mostar, il était « essentiel » pour le Parti d' « impliquer le mouvement Sokol, qui rassemblait une large part de la jeunesse sportive[208] ». L'infiltration de certains clubs est d'ailleurs avérée en 1937, par la diffusion d'une circulaire dans les cercles ministériels, alertant sur la présence de militants communistes au sein du Sokol[209]. La question est même soulevée lors des débats budgétaires à la *Skupština* en mars 1937, fournissant un argument aux personnalités politiques hostiles au mouvement de gymnastique pour exiger sa marginalisation. En face, les dirigeants de l'Union apparaissent comme impuissants, incapables de prendre la mesure des mutations qui traversent leur propre organisation. Ils s'en tiennent à une défense rigide de l'apolitisme traditionnel du mouvement, qu'ils érigent en principe intangible, refusant de reconnaître les effets des transformations politiques, sociales et culturelles plus larges sur leur base militante et réfutent catégoriquement tout rapprochement avec le Parti communiste.

La fin de l'année 1938 marque toutefois un léger tournant dans la position officielle du Sokol, notamment à la faveur de la crise des Sudètes, qui ravive les plus grandes angoisses des anciens combattants de la « liberté » que sont les sokols. L'agression de leur allié, cette Tchécoslovaquie modèle, suscite une profonde inquiétude dans les rangs et il est difficile pour l'Union de rester silencieuse. Le 4 octobre, moins d'une semaine après la Conférence de Munich, le conseil de l'Union publie dans *Sokolski glasnik* un communiqué intitulé *Jedna ozbiljna opomena* (« Un sérieux avertissement »), dans lequel ils appellent à soutenir la Tchécoslovaquie dans l'esprit du droit et de la liberté des nations[210]. Toutefois, malgré l'usage d'un ton véhément, les événements sont évoqués sans jamais être explicitement nommés, à travers un langage métaphorique, fait de périphrases :

[207] Phyllis Auty, « Popular Front in the Balkans: 1. Yugoslavia », *Journal of Contemporary History*, 1970, vol. 5, nº 3, p. 51-67.

[208] Avdo Humo, *Moja generacija*, Sarajevo & Belgrade, Svjetlost, Vojnoizdavački zavod, Prosveta, 1984. Merci à Xavier Bougarel pour m'avoir indiqué cette référence. Dans le contexte local de la Slovénie, le Parti communiste, alors illégal, exerce une influence limitée sur une petite branche du club Sokol de Ljubljana, qui rejoignit le Front de libération du peuple slovène (***Osvobodilna fronta***) au début de la Seconde Guerre mondiale. Voir Vida Deležak Barič, « Sokolstvo na slovenskem med Drugo svetovno vojno » dans Tomaž Pavlin (ed.), *Naša pot, 150 let ustanovitve Južnega Sokola in sokolskega gibanja*, Ljubljana, Zavod za šport Republike Slovenije Planica, 2014, p. 159-176.

[209] « Debata u Senatu Ministar g, dr Korošec o poznatom raspisu o Sokolima » [Debat au sénat. Le Ministre g, dr Korošec sur l'annonce sur les sokols], Belgrade 27 mars 1937, (année 8), n° 9, p. 2.

[210] « Jedna ozbiljna opomena » [Un sérieux avertissement]*, Sokolski Glasnik*, Belgrade, le 04 octobre 1938, (année 9), n° 36, p. 1.

> Ces derniers jours ont été marqués par des événements immenses et décisifs. Des événements dont l'écho terrifiant se fait encore sentir aujourd'hui, et dont nous nous souviendrons longtemps. L'opinion publique mondiale, écrasée par une angoisse atroce, se tenait dans une tension nerveuse extrême face à la question fatidique de la paix ou de la guerre[211].

Ce refus de désigner explicitement les acteurs ou les responsables traduit l'impasse dans laquelle se trouve alors l'Union, toujours prisonnière de ses liens complexes avec l'État et de son attachement à sa doctrine d'« apolitisme », rendue intenable face à l'ampleur des bouleversements internationaux. Même lorsque le Sokol appelle à repenser son rôle et celui de son internationale panslave, ses dirigeants semblent incapables de formuler une prise de position forte, révélant ainsi leur incapacité à adapter le discours aux enjeux contemporains. Cette même ambiguïté stratégique se manifeste à l'échelle locale, comme en témoigne l'initiative du district de Belgrade qui, le 25 septembre, appelle ses clubs à organiser des soirées de solidarité avec la « sœur tchécoslovaque » et son peuple et une réunion est prévue dans la *sokolana* de Belgrade. Celle-ci est toutefois interdite par les autorités soucieuses de préserver de bonne relations avec Berlin, et dans un communiqué, les organisateurs enjoignent alors à leurs membres de « respecter les ordres des Autorités et de ne pas entrer en conflit avec les dispositions légales générales[212] », tout en les exhortant à « conserver leurs forces pour les temps à venir[213] ». Tout au long du mois d'octobre 1938, l'Union des sokols du Royaume de Yougoslavie multiplie les déclarations et les appels officiels en faveur du renforcement de la défense nationale et du soutien au peuple tchécoslovaque, mais sans jamais aller jusqu'à interpeller directement le gouvernement ou remettre en cause ses choix diplomatiques. Cette posture illustre bien le dilemme des dirigeants de l'Union, pris entre la fidélité à leurs idéaux de solidarité slave et leur alignement sur un État dont le gouvernement milite pour un rapprochement avec l'Allemagne nazie.

Dans les rangs de la jeunesse sokol, la situation est différente. On y observe une politisation croissante, nourrie par une conscience générationnelle de plus en plus aiguë de l'urgence du contexte politique national et international. Face à l'attentisme des dirigeants, une partie des jeunes amorce un rapprochement avec les mouvements progressistes et démocratiques. Cette dynamique transparaît dès le 1er décembre 1938, lors de l'Académie solennelle organisée, comme chaque année, pour la fête nationale, où un représentant des étudiants est invité par la section des adolescents du club de Belgrade à s'adresser aux dirigeants du district pour appeler publiquement à l'union de la « jeunesse démocratique et patriotique[214] ». En introduisant un

[211] « Stalno na oprezu » [Toujours sur ses gardes], *Sokolski Glasnik*, Belgrade, le 18 octobre 1938, (année 9), n° 38, p. 1.
[212] « Vesti » [Nouvelles], *Oko Sokolovo*, Belgrade 1938, n° 8, p. 3.
[213] *Ibid.*
[214] Dr. I. M. Čok. « Sva prestonička udruženja za jaku i nezavisnu Jugoslaviju! » [Toutes les association de la capitane pour une Yougoslavie forte et indépendante !], *Sokolski Glasnik*, Belgrade le 03 avril 1938, (année 9), n° 44, p. 2.

lexique explicitement politique et un appel à la mobilisation qui déborde du cadre traditionnel du discours sokol, cette prise de parole marque une prise de conscience de certains « anciens ». Ainsi, dans un article de mars 1939, Vladimir Deduš (1892-1978), un éducateur sokol et enseignant de Varaždin en Croatie, attire l'attention de ses « frères » sur les besoins de la jeunesse et la nécessité de faire du Sokol une caisse de résonnance des évènements politiques et sociaux plus larges. Dans son article intitulé *Kako ćemo zadržati omladinu* (« Comment allons-nous retenir la jeunesse ? ») [215]., où l'on remarque le glissement significatif du terme *narastaj* à celui d'*omladina*, il explique que :

> [à] partir de l'âge de 14 ans, débute dans la vie d'un jeune une période où il commence à s'intéresser aux problèmes de la vie : sociaux, culturels, économiques, et même politiques. Un élève de 6e ou 7e année s'intéresse déjà aux questions sociales, examine différents points de vue sur le monde et la vie, commence à s'orienter aussi politiquement. À cela s'ajoute l'influence de diverses formes de propagande. Le jeune paysan, surtout s'il est un peu plus vif d'esprit, commence à réfléchir au rapport entre le village et la ville. À cet âge, les jeunes veulent des informations sur tous ces problèmes, qui les tourmentent et les travaillent intérieurement, et ils vont là où l'on discute de ces questions, là où l'on cherche des réponses – peu importe la nature de ces réponses ! Ils préfèrent recevoir même des réponses négatives plutôt qu'aucune du tout. Et voilà : l'une des causes importantes du départ des jeunes des rangs sokols réside dans le fait que les éducateurs sokols ne savent pas, ou ne veulent pas, orienter leur travail éducatif dans cette direction[216].

Toutefois, cette parole lucide semble arriver trop tard, à un moment où les jeunes n'attendent plus l'autorisation de leurs aînés pour prennent les devants. En avril, ils signent au nom de la « Jeunesse sokol yougoslave » (*Jugoslovenska sokolska omladina*) une lettre ouverte à tous les patriotes, aux côtés de nombreuses autres organisations de jeunesse, parmi lesquelles le Comité d'action des associations étudiantes professionnelles, les Scouts, l'Action jeunesse du Mouvement des femmes, le Club éducatif de la jeunesse des entrepreneurs, la section académique de la Croix-Rouge, l'Association des internes en médecine et d'autres encore. Rédigée dans l' « esprit de défense nationale » (*narodno-obrambeni duh*), en réaction explicite à une « période troublée », la lettre appelle les jeunes de tous les mouvements à œuvrer activement pour la paix, ce qui, dans le contexte de 1939, signifie surtout se préparer à défendre la patrie[217]. Le vocabulaire de l'appel, mêlant idéal pacifiste et préparation militaire, trahit une politisation assumée, dans laquelle les jeunes signataires articulent l'identité sokol à une conscience des « menaces extérieures ».

La politisation de l'engagement de certains jeunes au sein du Sokol est également observable à travers les réactions virulentes qu'elle suscite chez des organisations concurrentes, en particulier dans les cercles fascisants. Publiant des attaques contre les jeunes sokols, le

[215] Deduš Vladimir, « Kako ćemo zadržati omladinu » [Comment allons-nous retenir les jeunes], Sokolski Glasnik, Belgrade le 17 mars 1939, (année 10), n° 11, p. 1.
[216] *Ibid.*
[217] « Glas omladine » [La voix de la jeunesse], *Sokolski Glasnik,* Belgrade, le 14 avril 1939, (année 10), n°15, p. 3.

mouvement d'extrême droite Zbor (*Jugoslavenski narodni pokret*) dirigé par Dimitrije Ljotić (1891-1945), influent notamment parmi la jeunesse belgradoise, décrit leurs prises de positions comme une « trahison de l'idéal nationaliste initial » et comme une preuve d'un glissement du mouvement de gymnastique vers les thèses communistes. Dans son bulletin destiné à la jeunesse, les responsables de Zbor vont jusqu'à accuser le Sokol d'avoir renié ses fondements idéologiques, déclarant que :

> Les derniers mois ont révélé une réalité décourageante : le Sokol yougoslave a été présent, officiellement ou non, à chaque manifestation, spectacle, événement ou réunion communiste. Cela nous laisse stupéfaits et nous oblige à nous demander : se peut-il que le Sokol, qui a si longtemps défendu les principes de nationalisme, de chevalerie et de patriotisme, ait aujourd'hui craché sur ces idéaux sacrés ?[218]

Si dans l'article de défense de sa jeunesse, publié dans *Sokolski Glasnik*, les dirigeants de l'Union admettent qu'il doit « bien y avoir des communistes dans les rangs de la jeunesse », les jeunes fascistes de Zbor sont accusés d'être « pires encore », parce que soutenant les positions du Parti croate de Josip Frank, qualifié d'antiyougoslave. Les échanges polémiques se poursuivent dans les numéros successifs des deux publications, les accusations de sympathies communistes portées par les milieux fascistes restant particulièrement virulentes, tandis que les dénonciations d'anti-yougoslavisme émanant de l'autre camp restent tout aussi véhémentes.

L'obstination des dirigeants de l'Union à considérer la question croate et l'opposition au projet unitariste comme une faute idéologique majeure illustre, une fois de plus, leur aveuglement persistant face aux évolutions profondes de la situation politique, non seulement au niveau international, mais également national. Tandis que les pages de *Sokolski glasnik* demeurent focalisées sur la dénonciation du « séparatisme croate » et la défense de la Yougoslavie d'Alexandre, l'année 1939 est marquée, sur le plan politique, par la négociation et la volonté de compromis entre élites. Ce processus culmine en août 1939, avec la signature de l'accord Cvetković-Maček qui institue la Banovine de Croatie, une entité dotée de larges compétences autonomes, que beaucoup interprètent comme une quasi-indépendance inscrite dans un cadre étatique désormais proche du fédéralisme. En plus de transformer la structure et le fonctionnement de l'État yougoslave, cet accord passé entre Serbes et Croates au détriment des autres nationalités du Royaume, entérine de facto l'échec du projet unitariste porté depuis deux décennies par le Sokol et rend obsolète l'idéologie centralisatrice et panslaviste qui avait jusqu'alors guidé l'action de ses dirigeants.

[218] « Sokolstvo i omladina » [Le sokolisme et la jeunesse], *Sokolski Glasnik*, Belgrade le 9 juin 1939, (année 10), n° 23, p. 1.

Néanmoins, l'inertie de l'Union des sokols du Royaume de Yougoslavie ne relève pas uniquement d'un aveuglement idéologique ou d'une forme de nostalgie d'un passé idéalisé. Elle tient également à sa dépendance vis-à-vis du pouvoir étatique, facteur structurel qui est la conséquence directe du choix stratégique opéré en 1929 de se placer délibérément au service de l'État. À la fin de la décennie, cette loyauté se retourne contre les dirigeants sokols qui se retrouvent dans une forme d'impasse. Même si les orientations officielles de l'État ne correspondent plus à leurs idéaux, toute prise de distance critique peut compromettre leur place au sein du mouvement, voire plus largement, leur position sociale. Cette tension apparaît notamment dans l'épisode de la démission d'Engelbert Gangl en avril 1939. Officiellement motivée par des raisons personnelles et la volonté de se consacrer à d'autres engagements, elle est en réalité probablement favorisée, voire exigée par le gouvernement. En effet, comme le souligne Tomaž Pavlin, plusieurs membres du Sokol rapportent que cette démission aurait été réclamée par le prince Paul en personne, en réaction à un discours de Gangl publié dans la presse, dans lequel le président de l'Union insistait sur l'importance de la solidarité slave face à l'agression expansionniste de l'Allemagne. Cette déclaration aurait aussitôt provoqué une réaction diplomatique de Berlin, l'ambassadeur d'Allemagne à Belgrade déposant une protestation officielle auprès du gouvernement yougoslave[219].

En 1940, dans un contexte de crise généralisée et alors que la guerre fait déjà rage entre les Alliés et l'Allemagne, la posture conformiste des dirigeants de l'Union devient de plus en plus intenable. Leur incapacité à adopter des positions claires et audibles face aux bouleversements nationaux et internationaux finit par se retourner contre le mouvement lui-même. Après la capitulation de la France en juin 1940, l'éventualité d'un compromis avec le Troisième Reich semble inévitable pour le gouvernement du Premier ministre Dragiša Cvetković. Dans cette logique, et sous la double pression de Berlin et de l'influent ministre de l'Éducation et prêtre catholique Antun Korošec – antisémite notoire et opposant déclaré du Sokol – plusieurs mesures ouvertement antisémites et antimaçonniques sont adoptées, affectant par ricochet le Sokol. Une campagne virulente est déployée dans la presse loyaliste contre les « libéraux bourgeois » et les organisations unitaristes perçues comme garantes d'un yougoslavisme suranné. La presse belgradoise, notamment le tabloïd *Novi Balkan* et le quotidien *Vreme,* relaie ces accusations en dénonçant l'infiltration supposée du Sokol par des hauts fonctionnaires francs-maçons et en appelant à son interdiction[220]. Ces accusations s'appuient sur une réalité sociologique, plusieurs figures influentes au sein du mouvement de gymnastique sont effectivement affiliées à la

[219] T. Pavlin, *Razvoj sokolstva v Sloveniji med leti 1929-1941*, *op. cit.*, p. 239.
[220] *Ibid.*

maçonnerie yougoslave. C'est le cas par exemple d'Ivan Ribar et de Milan Glavinić, dont nous avons déjà évoqué l'engagement, mais qui ont alors tous deux déjà quitté les rangs du Sokol. C'est également le cas d'Oton Gavrančić (1881-1941), président du district de Zagreb, ou encore de Vladimir Belajčić (1887-1962), qui succède à Gangl à la tête de l'Union en 1939[221]. En août 1940, *Vreme* dénonce publiquement l'appartenance de ce dernier à la Maçonnerie, accélérant ainsi la rupture officielle du mouvement avec l'État[222]. À la fin de l'année, même *Politika*, dernier bastion de soutien tacite au Sokol, finit par publier des articles qualifiant le mouvement d'organisation hostile, entérinant ainsi sa marginalisation politique[223].

Le 27 mars 1941, le soulèvement populaire et le coup d'État militaire dirigé contre le régent Paul et contre la signature du pacte tripartite avec l'Allemagne nazie est accueilli par une euphorie manifeste dans les pages de *Sokolski glasnik*. Dans le dernier numéro à paraitre on peut lire : « Jamais, si ce n'est le jour de la naissance de la Yougoslavie, notre plume n'a vibré d'une émotion aussi intense qu'en ce jour ». Toutefois, là encore, le Sokol reste fidèle à sa ligne apolitique, et ne célèbre pas tant le refus de s'aligner sur l'Allemagne, que la loyauté au nouveau jeune roi Pierre II, « [l]'arrière-petit-fils de Karađorđe, fils du Roi unificateur et bien-aimé patron [du Sokol][224] ». Cette ferveur vient en réalité masquer la profonde décomposition du mouvement. Il est complètement atomisé sur le plan national avec une Union des sokols délégitimée, un district belgradois gangréné par une frange aux affinités fascistes qui tente de le réorienter idéologiquement, marginalisé en Croatie, où le pouvoir en place encourage l'hostilité à son encontre, et divisé en Slovénie, sous le poids de la rivalité entre libéraux et cléricaux. À la veille de l'invasion allemande, le mouvement qui fut un temps l'un des piliers de la culture associative yougoslave apparaît désormais comme une coquille vide, politiquement discrédité et socialement obsolète.

[221] Voir Ranka Gašić, « Srpski masoni izmedju dva svetska rata kao društvena grupa », *Godišnjak za društvenu istoriju*, 1998, vol. 5, nº 1-3, p. 85-100. L'étude de la structure sociale des membres des loges maçonniques en Serbie : une collection de dossiers constituée en 1941–1942 à l'occasion de la préparation de l'exposition antimaconnique organisée à Belgrade par les autorités d'occupation allemandes, avec l'aide de Tanasije Dinić, commissaire spécial du gouvernement de Milan Nedić. Dans ce cadre, un questionnaire de 33 questions fut envoyé aux membres des loges connus de la police, alors toujours présents sur le territoire occupé. Sur 411 personnes recensées, seules 153 étaient en mesure de répondre ; leurs réponses permettent aujourd'hui de faire une analyse statistique partielle de la franc-maçonnerie belgradoise comme groupe social d'élite. Le nombre total de francs-maçons en Serbie avant la Seconde Guerre mondiale reste inconnu, mais on l'estime à moins de 1 000 membres. Sur les 153 qui ont répondu au questionnaire, 31 déclarent être également membre du Sokol en 1941.

[222] T. Pavlin, *Razvoj sokolstva v Sloveniji med leti 1929-1941*, *op. cit.*, p. 239.

[223] *Ibid*.

[224] « Kralj, narod, vojska i sokolstvo! » [Le roi, le peuple, l'armée et le Sokol !] *Sokolski Glasnik*, Belgrade, le 28 mars 1941, (année 12), n° 13, p. 2.

CONCLUSIONS

Dans cette recherche, j'ai suivi le mouvement Sokol à travers près d'un siècle d'histoire, depuis son émergence dans les villes de l'Empire habsbourgeois, à sa constitution en Union yougoslave, jusqu'à sa dissolution à la veille de la Seconde Guerre mondiale. En m'appuyant sur une approche multiscalaire et multifocale, j'ai cherché à comprendre comment ce mouvement, tour à tour, société bourgeoise, organisation de masse et mouvement de jeunesse, a incarné les aspirations et les contradictions de la (première) modernité yougoslave. Mon analyse, fondée sur un corpus croisant sources écrites, visuelles et matérielles, a permis de mettre en évidence la plasticité du Sokol, comme un espace à la fois d'engagement civique et de disciplinement social, de fraternité proclamée et de hiérarchies implicites, de progrès collectif et de repli identitaire. Loin de me limiter à une étude du mouvement en tant que structure, je me suis attachée à le saisir à travers l'expérience de ses acteurs – dirigeants, instructeurs, femmes, hommes, adolescents ou enfants – afin de restituer les formes multiples de leur engagement et la diversité des sens qu'ils ou elles lui attribuent. En suivant leurs trajectoires, leurs pratiques et leurs émotions, mon enquête a dévoilé le Sokol comme un observatoire privilégié des mutations politiques, sociales et culturelles de l'espace yougoslave entre le XIXe siècle et la première moitié du XXe, mais aussi comme un laboratoire où s'expérimentent des conceptions changeantes des idées, des appartenances, des sociabilités et de la participation.

Avant de revenir sur les principaux processus mis en lumière par ce travail et d'en esquisser les prolongements possibles, je voudrais m'arrêter un instant sur les origines de cette recherche, afin de tracer le cheminement intellectuel qui l'a rendue possible. Cette thèse prend en effet racine dans mes travaux antérieurs, et plus particulièrement dans un long terrain ethnographique mené au début des années 2010, alors que j'étais étudiante en anthropologie et en études culturelles à Belgrade. J'y ai suivi de jeunes militants serbes – des rappeurs, des étudiants, des supporters de foot – qui incarnaient la voix d'une génération désabusée, née dans les années 1990, dans un pays démembré, pris dans une transition postsocialiste et post-conflictuelle interminable. Leurs discours idéologiques étaient souvent alambiqués, oscillant entre un antiélitisme rageur, un égalitarisme nourri de références marxistes, et surtout, un nationalisme à la fois revendiqué et désiré. L'idée nationale y occupait une place centrale, elle les touchait, les animait, les mobilisait. Mettre en avant leur identité serbe, c'était pour eux, faire communauté dans une société fragmentée, retrouver une forme de légitimité dans un monde où ils se sentaient

rejetés, stigmatisés, exclus. Dans cette dynamique s'opérait alors un glissement paradoxal où le repli sur soi, l'idéologie exclusive, parfois accompagnée de violence, étaient vécus comme un processus émancipateur – une manière de reconquérir une dignité perdue, de redonner sens à une existence abîmée par la désillusion. C'est ce même paradoxe que j'ai retrouvé dans le Sokol et qui m'a immédiatement intriguée. Je voyais là un mouvement collectif qui prospère dans le cadre autoritaire de l'idéologie du nationalisme yougoslave « intégral », tout en prônant des valeurs universelles telles que l'« égalité », la « liberté » ou l'« unité ». Comme chez les jeunes que j'avais rencontrés à Belgrade, des valeurs à portée émancipatrice se trouvaient réinvesties de manière inattendue dans une forme de loyauté à l'égard de l'idée nationale. C'est ce constat qui a fait émerger la question centrale de ma recherche, (re)formulée cette fois à partir d'un objet historique : pourquoi – et comment – s'engage-t-on dans un mouvement à vocation nationale ou nationaliste ?

Pour y répondre, j'ai opté pour une observation sur la moyenne durée et j'ai commencé par opérer un retour à la source de la gymnastique associative – envisagée non seulement comme pratique corporelle, mais aussi comme expérience sociale et politique – afin de comprendre le lien apparemment incongru entre exercice physique et engagement national. Cette approche s'est révélée féconde à plusieurs égards. Tout d'abord, elle a permis de relier le Sokol yougoslave à son modèle tchèque, mais aussi de remonter plus loin, jusqu'au *Turnen* de Friedrich Ludwig Jahn, en mettant au jour les liens profonds entre la gymnastique associative et les mouvements d'inspiration libérale et révolutionnaire issus des Lumières, de la Révolution française de 1789 et, plus encore, des révolutions de 1848. Née sous la forme de clubs de jeunes politisés, animés par le désir de « faire communauté » et de participer à la transformation du monde social, la gymnastique associative s'inscrit dans le contexte de l'émergence d'une nouvelle classe moyenne européenne en quête de reconnaissance et de légitimité face à l'ordre établi. Elle apparaît ainsi, d'abord dans l'espace germanophone puis dans l'espace slave, comme le creuset d'un esprit démocratique fondé sur l'idéal d'une société de « pairs » et sur une conception inclusive de la nation, étroitement liée aux promesses de progrès et d'émancipation.

En suivant la trajectoire du mouvement dans le temps, l'analyse a montré que les mutations politiques de l'espace habsbourgeois – introduction du parlementarisme, extension du suffrage universel, essor de la modernité industrielle – transforment la gymnastique en un vecteur de mobilisation populaire, conjuguant action politique, spectacle et divertissement. Cependant, dans les décennies de crises et de conflits qui marquent la fin de l'Empire ottoman et la Première Guerre mondiale, l'idée nationale glisse progressivement vers une logique d'opposition et de

confrontation, notamment à travers le poids de l'irrédentisme serbe dans la région. Nous avons vu là, que contrairement à ce à quoi l'on pourrait s'attendre, le Sokol cesse d'être un simple instrument de formation physique destiné à préparer des soldats ou des combattants, pour devenir un véritable espace de production d'émotions collectives et de récits héroïques. Enfin, durant l'entre-deux-guerres, le nationalisme yougoslave intégral promu par le régime du roi Alexandre s'impose comme idéologie dominante de l'unification nationale. En s'y subordonnant, le Sokol passe alors d'un projet de fraternité et de progrès collectif inclusif, à une fonction d'encadrement idéologique et moral de la jeunesse, servant un nationalisme exclusif et autoritaire.

Observé ainsi sur la moyenne durée, le Sokol s'est révélé comme une fenêtre privilégiée des mutations non seulement de l'idée nationale parmi les Yougoslaves, mais aussi du langage politique de la modernité lui-même. En effet, à travers le mouvement de gymnastique et les prises de paroles de ses penseurs, on peut suivre le destin des concepts de « liberté », d'« égalité » ou d'« unité », qui persistent dans le temps, mais dont les significations évoluent, illustrant là parfaitement l'idée de Reinhart Koselleck des concepts socio-politiques porteurs de temporalités multiples, se transformant au gré des contextes et des « horizons d'attente » des sociétés[1]. Quand elles apparaissent et se consolident dans les discours des premiers sokols, dans la seconde moitié du XIXe siècle, ces notions renvoient à un idéal libéral et progressiste, articulé autour de la croyance dans le progrès collectif. Mais dans le contexte de l'accélération de la conflictualité nationale liée au démembrement des empires, elles se durcissent et deviennent les armes d'un combat symbolique, d'un langage de l'émancipation, elles se muent en langage de distinction, d'opposition et parfois d'exclusion. La liberté ne désigne plus alors un principe universel mais la souveraineté d'un groupe ; l'égalité cesse d'être sociale pour devenir ethnique ou culturelle ; et l'unité se transforme en impératif d'homogénéisation. Dans le contexte yougoslave de l'entre-deux-guerres, ce glissement atteint son apogée avec les mêmes mots dès lors inscrits dans le vocabulaire d'un État vulnérable et autoritaire, qui se font instruments d'intégration et d'uniformisation, de l'ordre et de la loyauté. En retraçant les métamorphoses de ces concepts à travers ses discours et ses pratiques, nous avons vu combien le Sokol a été non seulement un acteur de la construction nationale, mais aussi un véritable laboratoire de la modernité politique.

Au-delà de cette réflexion d'histoire conceptuelle, l'observation sur la moyenne durée a également permis de saisir, plus concrètement, la transformation de la position sociale du Sokol au fil du temps. Elle a mis en lumière une rupture fondamentale entre, d'un côté, un mouvement minoritaire et d'opposition dans le contexte de l'Empire habsbourgeois, et, de l'autre, une

[1] R. Koselleck, *Futures past*, *op. cit.*

organisation hégémonique et quasi-étatique durant l'entre-deux-guerres. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, le Sokol s'inscrit dans une position marginale, voire dissidente, ses membres se perçoivent comme des victimes d'un ordre impérial inégalitaire et se mobilisent autour de revendications concrètes – l'autodétermination nationale, l'unité culturelle, ou encore le rapprochement avec la Serbie. Le mouvement apparaît alors comme une « association volontaire », un espace autonome de socialisation et d'éducation, parallèle à l'État, participant à l'affirmation d'une citoyenneté alternative. À l'inverse, dans le Royaume de Yougoslavie, et plus encore sous la dictature royale des années 1930, le Sokol devient une organisation étroitement liée au pouvoir. Il collabore activement avec l'État, participe à la mise en œuvre de la politique éducative et se transforme progressivement en instrument de légitimation du régime. L'adhésion n'est pas toujours volontaire et si la contrainte formelle reste rare, la pression sociale et institutionnelle est forte, et la plupart des jeunes y sont intégrés automatiquement par l'intermédiaire de l'école.

Cette évolution pourrait laisser penser à une rupture nette entre un mouvement d'émancipation dans un premier temps et un appareil de contrôle en second lieu. Pourtant, l'analyse a révélé ici une réalité plus nuancée. En effet, nous avons vu que déjà dans l'espace impérial, le Sokol bénéficie parfois du soutien des autorités locales et qu'il participe à des politiques publiques, notamment éducatives ou hygiénistes, s'inscrivant ainsi dans une « économie mixte », entre autonomie associative et coopération institutionnelle, au service de la modernisation sociale et politique de l'État. Nous avons également constaté que durant l'entre-deux-guerres, le Sokol devenu une Union de clubs et de districts, n'est pas simplement « capturé » par un État autoritaire, son alignement sur le régime relevant avant tout d'une stratégie de survie délibérée opérée par ses dirigeants. Confronté à la recomposition de la société yougoslave, traversée à la fois par de profondes divisions politiques et nationales, mais aussi par les accélérations et mutations propres à la modernité, le mouvement cherche avant tout à préserver sa place et à maintenir sa légitimité dans un environnement instable et fragmenté. Cet alignement progressif avec le pouvoir met en lumière un phénomène plus inattendu. C'est précisément au moment où le Sokol atteint son apogée en termes de membres et où son idéologie devient officielle, que l'engagement en son sein se fait le plus conflictuel et, paradoxalement le moins idéologique. Tant que le mouvement se percevait comme minoritaire, sa force reposait sur la conviction, la ferveur et la lutte pour un idéal national encore à conquérir. Devenu majoritaire, intégré aux structures du pouvoir, il perd sa charge utopique et peine à donner sens à l'adhésion qu'il suscite. À la fin des années 1930, il traverse ainsi une profonde crise identitaire, dès lors vidé de sa fonction mobilisatrice, ses dirigeants et idéologues ne savent plus comment motiver les

membres, ni comment redéfinir le rôle du mouvement dans un contexte où le projet d'union nationale semble accompli, ou rendu caduc par sa propre réussite.

En plus de l'élargissement temporel, j'ai également choisi d'adopter dans cette recherche une approche spatiale élargie, en observant le Sokol dans la diversité de ses ancrages locaux, nationaux, et transnationaux afin de mettre en lumière les circulations, les adaptations et les réinterprétations du modèle initial. J'ai adopté une approche multi-située, attentive à l'ensemble des lieux où le Sokol s'est implanté, dans les territoires de l'Empire habsbourgeois, en Bosnie-Herzégovine annexée, mais aussi dans le Royaume de Serbie. Cette perspective m'a aussi conduite à envisager l'espace du Royaume de Yougoslavie dans toute sa diversité, en croisant l'observation des grands centres urbains – au premier rang desquels Belgrade – avec celle de localités plus modestes – comme l'île dalmate de Korčula – afin de saisir la pluralité des expériences selon les contextes, urbain et rural, capitale et province, centre et périphérie. Plus qu'un simple jeu d'échelles, il s'agissait de proposer une lecture relationnelle « croisée » de ces espaces, en montrant comment ils communiquent, s'influencent et interagissent. Cette attention portée aux mouvements, transferts et hybridations – des personnes, des idées, des pratiques et des représentations – a révélé des dynamiques inattendues. Tout d'abord, elle a permis de rompre avec une vision hiérarchisée de l'espace – où le centre imposerait ses modèles à la périphérie – pour montrer au contraire la réciprocité des échanges, les réappropriations créatives et les reformulations locales. Ensuite, elle a permis de dévoiler le Sokol comme un acteur décisif de la « fabrique spatiale » du nationalisme moderne.

Contrairement à une lecture habituelle qui verrait le Sokol se diffuser de l'Ouest vers le Sud-Est, du monde habsbourgeois vers le monde (post)ottoman, l'observation a montré que les transferts ne sont pas univoques. Ce constat est essentiel d'un point de vue épistémologique puisqu'il invite à rompre avec une approche diffusionniste selon laquelle les modèles de modernité politique, éducative ou corporelle émaneraient exclusivement d'Europe centrale ou occidentale pour se propager vers une périphérie balkanique perçue comme en retard et comme uniquement réceptrice. Le cas du Sokol démontre, au contraire, la réversibilité de ces circulations. Les mouvements qui naissent en Serbie, en Bosnie-Herzégovine ou au Monténégro ne se contentent pas d'assimiler un modèle venu de Prague ou de Ljubljana, ils le reconfigurent profondément. Ceci s'opère concrètement au moment de l'affaiblissement de l'Empire ottoman et de la recomposition de l'espace balkanique qui influencent directement la transformation du Sokol qui à ce moment-là passe d'une société urbaine bourgeoise de sociabilité à un mouvement populaire, de masse, ancré également – partiellement – parmi les couches rurales. Par ailleurs,

nous avons également vu que la dimension culturelle et émotionnelle du nationalisme serbe et « yougoslave », nourrie par le mythe du Kosovo et la fabrique mémorielle des « luttes de libération », imprime aux Sokols des Slaves du Sud une tonalité spécifique. Ce répertoire symbolique, mêlant héroïsme, sacrifice et unité, confère au mouvement une identité singulière qui le distingue profondément de son modèle tchèque. En cela, le Sokol yougoslave ne se présente pas seulement comme une adaptation, mais comme une reformulation originale du projet initial, à la croisée des héritages impériaux et des imaginaires nationaux balkaniques.

Cette approche centrée sur les circulations a permis également de mettre en évidence que la fabrique nationale ne repose pas seulement sur la formulation discursive d'une idée, mais bien sur un rapport physique, sensible et vécu à l'espace. L'émergence de nouvelles infrastructures dans l'Empire habsbourgeois – routes, voies fluviales, mais surtout chemins de fer – et la connexion du Sud-Est au centre impérial transforment en profondeur la perception de l'espace par les habitants de ces régions. Avec cette nouvelle mobilité, les membres du Sokol ne se contentent plus d'imaginer un espace national élargi, ils le parcourent, le voient, et, ce faisant, en font l'expérience concrète. Le voyage devient ainsi un vecteur essentiel de l'unifications et la mobilité, une modalité d'appartenance. Nous avons vu que dans ce contexte, les *slets* internationaux jouent un rôle déterminant. Organisés à partir du début du XXe siècle, non plus seulement à Prague, mais aussi à Zagreb et jusqu'à Sofia, en Bulgarie, ils étendent concrètement les frontières de l'espace slave. C'est par le déplacement des délégations, plus que par le mouvement des gymnastes sur les stades, que ces rassemblements construisent une cartographie nationale vécue. Mais ces circulations ne se limitent pas aux idées et aux personnes, elles concernent également les représentations et les imaginaires. À travers la diffusion d'images, de sons et de chants, c'est un espace symbolique commun qui se dessine et se concrétise. Les nouveaux médias – photographie, radio, cinéma – ainsi que les supports de communication de masse, tels que la presse illustrée ou la carte postale, abondamment utilisés par le Sokol, participent à la visualisation et à la sonorisation de la communauté nationale en formation. En rendant perceptible ce qui n'était jusque-là qu'une idée, ils permettent aux membres – qu'ils soient performeurs ou spectateurs, participants actifs ou simple observateurs de passage – de faire de la nation une expérience quotidienne.

En plus de l'élargissement spatiotemporel, je me suis appuyée dans cette recherche sur un jeu de focales, afin d'articuler l'observation diachronique à une lecture synchronique des processus à l'œuvre au sein du Sokol. Il ne s'agissait pas seulement de suivre les transformations du mouvement dans le temps, mais aussi d'en saisir la complexité interne, d'abord en croisant les

échelles d'analyse, et ensuite, en déplaçant sans cesse le regard, du centre vers la périphérie, des instances dirigeantes vers les membres « ordinaires », des idéaux proclamés vers les pratiques concrètes. Cette perspective qui combine différents points de vue a révélé le Sokol non pas comme une structure homogène – un bloc réagissant de manière uniforme à son environnement – mais bien comme un espace social stratifié, traversé de tensions, de hiérarchies et de négociation. Loin d'incarner une communauté égalitaire, il apparaît comme un terrain d'expériences contrastées perceptibles tant dans la structure même du mouvement – notamment à partir de sa constitution en fédération après 1918 – que dans les trajectoires et le vécu de ses membres. Ces différences s'expriment sur plusieurs plans : social, à travers la reproduction des hiérarchies de classe ; genré, dans la distribution inégale des rôles et des injonctions ; et générationnel, dans le rapport différencié des jeunes et des adultes à la fois à l'idée nationale et au Sokol lui-même.

Sur le plan structurel d'abord, avec la création de l'Union des sokols yougoslaves et de son conseil d'administration basé à Ljubljana éloigné géographiquement et symboliquement du reste du pays, s'instaure un fonctionnement pyramidal et centralisé ainsi qu'une nette dissymétrie entre le sommet et la base. Là où les sources le permettaient, notamment pour les années 1920, j'ai ainsi pu mettre en évidence de véritables conflits, opposant le conseil administratif de l'Union animé par une vision idéalisée du mouvement, aux sections locales qui cherchent, chacune à leur manière, à faire vivre le Sokol dans l'adaptation aux contextes sociaux et politiques de leur environnement immédiat. Nous avons ainsi vu que ces contextes se révèlent très contrastés car le mouvement ne possède pas le même ancrage historique selon les régions, et les formes d'investissement y varient selon que les dirigeants locaux sont issus du milieu ou imposés « d'en haut ». Les tensions tiennent aussi à un décalage entre les attentes du centre et les besoins concrets formulés sur le terrain, entre la rhétorique de l'unité et la réalité d'une adhésion souvent partielle, parfois contrainte, où les membres, engagés sur une base dite volontaire, ne perçoivent pas toujours la portée ni les « devoirs » de leur engagement.

Sur le plan sociologique ensuite, nous avons vu que même s'il se veut « égalitaire » le Sokol reproduit largement les hiérarchies et distinctions de classe qui traversent la société yougoslave de l'époque. À la tête du mouvement, on retrouve majoritairement des figures issues des classes aisées et instruites – notables, médecins, avocats, entrepreneurs ou hauts fonctionnaires –, qui cumulent capital économique, social et symbolique. Ces dirigeants, souvent reconnus localement pour leur influence, jouissent de privilèges implicites, leur autorité leur conférant une marge de manœuvre étendue et une relative immunité vis-à-vis des règles disciplinaires. À l'inverse, les

membres dits « ordinaires », plus fréquemment issus des petites classes moyennes – employés, instituteurs, artisans ou petits commerçants –, se trouvent placés dans une position subordonnée. Parfois surveillés et souvent réprimandés pour leur « manque de sérieux » ou leur insuffisante discipline, ils expérimentent souvent un mécontentement face à la contrainte, et à la portée moralisatrice des critiques des dirigeants, qui traduit la dimension hiérarchique du collectif.

Sur le plan du genre, ces inégalités se doublent de fortes asymétries symboliques et pratiques. Bien que les discours du mouvement valorisent la participation des femmes, participantes à part entière dans l'entreprise nationale, garantes de sa vitalité, leur rôle reste circonscrit. Dans la pratique, leur accès aux fonctions décisionnelles demeure extrêmement limité, la sphère dirigeante du Sokol restant quasi exclusivement masculine, et les femmes cantonnées à des activités culturelles ou décoratives, confirmant ainsi la persistance d'un ordre genré dans un mouvement pourtant prônant l'égalité des sexes. Mais au-delà de la distribution inégale des rôles, les femmes subissent également le poids des représentations sociales dominantes. L'espace sokol n'offre pas un véritable lieu de contestation des normes de genre, il tend plutôt à les reformuler dans un langage civique et patriotique. L'investissement des femmes dans la pratique physique, en particulier, demeure l'objet de jugements ambigus. Elles sont souvent perçues comme des participantes moins « sérieuses », trop soucieuses de leur apparence, manquant de discipline ou de rigueur morale. Leurs exercices, leurs costumes, voire leurs attitudes corporelles sont régulièrement évaluées à l'aune d'un idéal de féminité respectable, conciliant santé, beauté et modestie. Ce cadrage normatif illustre combien le projet d'égalité promu par le Sokol s'arrête aux frontières du genre. Si la femme sokol incarne l'allégorie d'une nation vigoureuse et régénérée, elle n'accède par au rôle de véritable actrice politique. Aussi, on peut dire que paradoxalement, tout en faisant une place aux femmes, le Sokol contribue néanmoins à renforcer la naturalisation de leur position subalterne.

La dimension générationnelle, quant à elle, constitue sans doute la plus vive des lignes de fracture internes, à partir des années 1930 notamment, quand le mouvement devient officiellement une organisation de jeunesse. Nous avons vu en effet que les jeunes et les adultes n'éprouvent, ni ne vivent le Sokol de la même manière. D'un côté, les dirigeants, les idéologues et les éducateurs, souvent issus de la génération de la « libération et de l'unification », conçoivent le mouvement comme une école de discipline, de moralité et de responsabilité civique – un instrument de formation au devoir national et de consolidation du nouvel État. Ils cherchent à prolonger et à glorifier leur propre engagement passé, à transmettre aux plus jeunes l'idéal

héroïque d'un temps où la nation était à conquérir. Cet imaginaire sacrificiel, forgé dans le contexte des guerres et de la « lutte nationale », structure leur rapport au Sokol.

Les jeunes, au contraire, appartiennent à une génération née dans une Yougoslavie déjà réalisée. Pour eux, la nation n'est plus un horizon à atteindre, mais un cadre donné, presque évident. Leur rapport au mouvement s'en trouve profondément transformé, ils y recherchent moins un lieu d'ascèse qu'un espace de liberté, de jeu et de sociabilité. Portés par les mutations de la modernité – la culture de masse, le cinéma, le sport de compétition, la musique et les loisirs urbains – les jeunes aspirent à des formes d'expression plus ludiques et individuelles, éloignées de la rigueur morale des anciens. Les défilés, les bals, les camps d'été et les excursions deviennent pour eux autant de scènes de convivialité, de performance ou de séduction, où l'engagement se vit davantage comme une expérience sensible que comme un devoir civique. Ce décalage d'attentes génère des tensions constantes. Les jeunes sont souvent accusés de frivolité, d'indiscipline ou d'apathie ; les anciens déplorent leur manque de sérieux et s'inquiètent de la difficulté croissante à mobiliser une génération attirée par d'autres horizons idéologiques. Dans les années 1930, la concurrence notamment du communisme, très mobilisateur parmi les jeunes Yougoslaves, accentue ce sentiment de perte d'influence et la fracture générationnelle traduit plus largement une crise du modèle lui-même. Le mouvement, conçu comme projet de mobilisation nationale, se heurte à une société en mutation rapide, où la jeunesse cesse d'être perçue comme le relais fidèle des valeurs du passé, pour devenir un acteur porteur de nouveaux désirs et de nouveaux imaginaires.

Toutefois, cette analyse de la conflictualité interne du mouvement, loin de se réduire à un simple symptôme de sa désagrégation, m'a surtout permis de mettre en lumière la capacité d'action et de réappropriation des acteurs « par le bas ». En effet, nous avons vu que les membres ordinaires, souvent exclus des sphères décisionnelles, investissent pourtant le Sokol à leur manière, en l'adaptant à leurs besoins, leurs désirs ou leurs contraintes. Pour beaucoup, la *sokolana* devient un espace de socialisation et de distraction, un lieu où l'on vient plus pour se divertir que pour se conformer à un idéal. Les femmes, de leur côté, bien que cantonnées à des rôles secondaires, s'y saisissent bien d'une visibilité nouvelle, par leurs performances publiques, leurs prises de parole, leurs contributions pédagogiques, elles y trouvent un moyen de sortir de la sphère privée. Nous avons également vu que leur domination dans la supervision de l'engagement des enfants les place dans une position d'influence, leur permettant d'orienter et de modeler, de manière discrète mais décisive, les trajectoires des jeunes générations. Celles-ci enfin, détournent souvent le cadre disciplinaire imposé par les idéologues sokols, pour introduire des

formes de créativité, de jeu, voire de contestation, et expérimenter de nouvelles pratiques physiques et culturelles. L'analyse de leurs contributions dans les revues sokols qui leur sont destinées a montré, par exemple, que la pratique de l'écriture constitue pour beaucoup un espace inédit d'expression personnelle, de liberté et d'émancipation, une manière de s'approprier le langage de l'engagement pour y inscrire une voix propre. Enfin, nous avons vu qu'avec l'infiltration progressive du mouvement par les jeunesses communistes, à la fin des années 1930, certaines sections locales deviennent le lieu d'une politisation progressiste, renouant, paradoxalement, avec l'élan libérateur et utopique des premiers gymnastes du XIXe siècle. À travers ces exemples, le Sokol ne se laisse donc plus lire seulement comme un instrument de mobilisation « par le haut », mais aussi comme un espace d'appropriation différenciée, où les acteurs ordinaires, femmes, jeunes et anonymes, façonnent, à travers leurs pratiques quotidiennes, une manière propre de « faire nation ».

Enfin, le dernier point de conclusion touche au cœur même de cette recherche, à savoir, la question de l'engagement et de ses motivations. L'approche adoptée ici a permis de mettre en lumière la diversité des logiques d'engagement au sein du mouvement. Nous avons ainsi vu que loin de se réduire à une adhésion idéologique uniforme, l'engagement des sokols se décline selon plusieurs registres qui traduisent la pluralité des positions sociales et des expériences vécues. On peut ainsi distinguer trois grandes logiques autour desquelles s'organise cette diversité : l'engagement de conviction, fondé sur la foi en l'idéal national et moral ; l'engagement de position, lié à un statut social, professionnel ou symbolique qui incite à rejoindre ou à représenter le mouvement ; et enfin, l'engagement d'opportunité, où la participation répond avant tout à des motivations pragmatiques, de sociabilité, de reconnaissance ou d'accès à des ressources.

Tout d'abord l'engagement d'ordre idéologique ou moral se retrouve chez des membres animés par une aspiration à l'autodétermination et la croyance que celle-ci passe par la constitution d'une communauté nationale, ou encore la volonté de prendre part à la création d'un nouvel espace civique, dans un contexte vécu comme inégalitaire, contraignant ou hostile. C'est notamment le cas de la jeunesse étudiante des première années du mouvement ou des intellectuels politisés pour qui le Sokol apparaît comme un terrain où s'éprouve concrètement les idéaux proclamés de « fraternité », de « liberté » et d'« unité ». Cette lecture vaut aussi pour certains dirigeants de l'Union des sokols yougoslaves, qui, après 1918, envisagent le mouvement comme un instrument d'éducation civique destiné à former une conscience nationale et à persuader la communauté du bien-fondé de son unité. Dans tous ces cas, être Sokol revient à être

militant : à traduire, dans le corps et dans l'action, une croyance en un ordre social perçu comme (plus) juste.

Nous avons vu cependant, que cette forme d'adhésion fondée sur la conviction idéologique est moins fréquente qu'il n'y paraît. Une part importante des membres semble plutôt guidée par des logiques sociales de (re)positionnement. Pour beaucoup, le Sokol ne représente pas tant l'expression d'un idéal politique abstrait qu'un moyen de se situer dans une société en pleine mutation. Le mouvement offre la possibilité de compenser un déclassement réel ou ressenti ou de pallier les fragilités liées à une position sociale incertaine – notamment parmi les couches intermédiaires de la bourgeoisie urbaine et de la nouvelle classe instruite en quête de reconnaissance symbolique, sociale ou politique. C'est le cas, par exemple, de Miroslav Tyrš et Jindřich Fügner qui, en choisissant l'identité tchèque et en fondant le Sokol à Prague, se dotent d'un espace social où ils peuvent se constituer en figures de référence. De même, le Slovène Etbin Costa, à Ljubljana, parvient à s'imposer sur la scène politique en partie grâce à la visibilité et au prestige que lui confère le mouvement. Chez tous ces acteurs, l'adhésion à la cause nationale recouvre ainsi une quête de légitimité sociale. Mais elle traduit aussi, plus largement, le besoin de reconnaissance propre à une époque où les hiérarchies traditionnelles se déplacent et où les repères sociaux se brouillent. Le Sokol leur offre un cadre de réassurance, une communauté perçue comme un espace de pairs, où se rejoue le sentiment d'appartenance et la recherche de valeur personnelle. De cette manière, le mouvement agit à la fois comme un instrument de distinction et un vecteur d'intégration, un lieu où se négocient les tensions entre domination et légitimité, entre élitisme et fraternité.

Apparaît enfin une autre modalité, sans doute plus pragmatique, qui relève de la recherche d'opportunités. Elle concerne des acteurs pour lesquels le Sokol représente avant tout un espace de ressources, des instructeurs de gymnastique, des éducateurs, des athlètes, mais aussi des fonctionnaires ou de jeunes professionnels pour qui le mouvement offre un réseau structuré, un capital de relations et une vitrine susceptible de favoriser une ascension ou d'ouvrir une carrière. Pour certains, l'adhésion s'accompagne d'un calcul lucide : appartenir au Sokol, c'est s'inscrire dans une organisation institutionnalisée, parfois proche du pouvoir, capable de conférer visibilité et légitimité à des ambitions individuelles. Mais la recherche d'opportunités ne se limite pas au domaine professionnel. Le Sokol, par sa nature mixte et intergénérationnelle, offre également un cadre de sociabilité élargi, propice à la formation de relations interpersonnelles – voire, à l'occasion, de liens plus intimes. Nous avons vu que l'engagement se joue souvent dans la continuité familiale, on devient Sokol parce qu'un parent, une sœur ou un conjoint l'est déjà.

Cette transmission domestique donne au mouvement une dimension affective, où le civique et le privé se confondent. Pour les plus jeunes membres, le Sokol ouvre aussi un espace de liberté relative, il permet de se rencontrer, de se côtoyer, parfois même de se choisir. Dans une société encore marquée par des normes strictes de genre et de séparation, la gymnastique collective, les entraînements mixtes ou les bals offrent des occasions inédites d'intimité physique. L'engagement prend alors une signification plus personnelle et devient non seulement un moyen de se situer dans la sphère publique, mais aussi un lieu d'expérimentation de soi, de découverte de l'autre et, parfois, de construction de liens affectifs durables.

Ce dernier aspect révèle qu'au-delà des formes d'engagement idéologique, social ou pragmatique, l'engagement est aussi – et peut-être même surtout – un processus émotionnel et sensible. En effet, nous avons constaté que pour bon nombre de membres, l'adhésion au Sokol ne relève ni d'une conviction politique explicite ni d'un calcul rationnel d'intérêt. Elle s'enracine avant tout dans le réconfort offert par le sentiment d'appartenance, l'excitation du spectacle ou de la fête, le plaisir du corps en mouvement ou la joie de la rencontre. L'engagement naît de – et se traduit dans – un spectre d'émotions contrastées, allant du plaisir et de l'enthousiasme, à la frustration, au ressentiment, du besoin de reconnaissance ou du désir de réparation symbolique. Nous avons vu par exemple, qu'a la veille des guerres balkaniques et de la Première Guerre mondiale, par exemple, le Sokol offre à ses membres – notamment dans les régions bosniennes, où domine parmi les sokols un fort esprit de révolte – la possibilité d'éprouver physiquement le « régime émotionnel » du nationalisme irrédentiste. Les chants, les slogans, les uniformes, la synchronisation des corps et les salutations rituelles ne constituent pas de simples ornements symboliques, mais bien des rouages de l'émotion. Par eux, l'individu est lié au collectif et la nation transformée en expérience sensorielle. Dans l'entre-deux-guerres, au sein d'un nouveau « régime émotionnel », marqué notamment par la culture du divertissement de masse, le mouvement se réinvente encore. Pour une génération plus jeune, en quête de sensations inédites, le Sokol devient un lieu de fête, un espace de rencontre et de loisir qui intensifie l'expérience de la modernité. Le mouvement est alors un lieu de plaisirs qui se vivent dans pratique corporelle ou la proximité physique, dans les interstices des rassemblements ou dans les voyages, rendant presque obsolète la dimension de propagande du mouvement. Nous avons ainsi pu constater que c'est dans ce registre affectif plutôt que discursif que le Sokol agit avec le plus d'efficacité, ne se contentant pas d'énoncer une appartenance, mais offrant un cadre pour la vivre ou la ressentir.

À l'issue de cette enquête, le Sokol apparaît donc comme un observatoire privilégié pour saisir les dynamiques du projet yougoslave, dans toute leur ambivalence et leur densité historique.

En tant qu'espace de sociabilité, de formation et de représentation, il condense les aspirations, les contradictions et les imaginaires d'une société travaillée par des forces centrifuges et centripètes, entre quête d'unité et pluralité irréductible. Étudier le Sokol, c'était finalement interroger la Yougoslavie à travers un prisme sensible et incarné, celui des corps, des émotions et des appartenances vécues. Mais en même temps, les questionnements soulevés invitent à prolonger la réflexion vers d'autres terrains, d'autres périodes, d'autres formes de mobilisation. Les pistes qu'ouvre cette étude touchent ainsi autant à l'histoire politique qu'à l'histoire culturelle et sociale, et encouragent à envisager de nouveaux croisements entre l'histoire des sensibilités, l'histoire transnationale et l'histoire des pratiques. C'est dans cet esprit que je souhaite, avant de clore cette conclusion, évoquer quelques prolongements que ce travail a fait émerger, tant sur le plan thématique que méthodologique. Loin d'épuiser le sujet, il m'a conduite à formuler de nouvelles interrogations et à imaginer des perspectives pour poursuivre l'exploration de l'espace yougoslave – et, plus largement, de l'Europe du Sud-Est.

Un premier prolongement consisterait à élargir la perspective au-delà de l'espace européen pour aborder la dimension véritablement transnationale de la gymnastique Sokol. Le mouvement a en effet trouvé d'importants relais dans les Amériques, à la faveur des migrations de la première moitié du XXe siècle et de la constitution dans les pays transatlantiques d'importantes diasporas. Ce point n'a été qu'esquissé dans la thèse, mais les sources disponibles sont nombreuses – non seulement pour l'Amérique du Nord, mais aussi pour le cône Sud[2], qui a connu une immigration particulièrement significative en provenance de la côte adriatique et des îles dalmates. Ces circulations demeurent encore peu étudiées, alors même qu'elles offrent un terrain privilégié pour repenser les migrations depuis la région sud-est européenne avant 1945. L'étude de l'implantation du Sokol à Buenos Aires ou Antofagasta au Chili – ainsi que celle d'autres mouvements associatifs créés par des immigrés sud-slaves – permettrait ainsi de déplacer la focale de la littérature existante, centrée plus souvent sur les pays de départ, vers les pays d'accueil, afin d'examiner comment les migrants, à travers leurs associations, négocient leur rapport à la fois à la patrie d'origine et à la société d'installation. Ce cadre d'analyse pourrait également ouvrir une réflexion sur le rôle des associations comme acteurs diplomatiques et culturels, participant à la circulation des représentations nationales et à la construction d'une présence symbolique yougoslave sur la scène internationale.

Un second axe de prolongement réside dans l'exploration des trajectoires individuelles comme miroir des transformations sociales et politiques. L'observation des parcours personnels

[2] Voir notamment les documents d'archives conservés aux Archives yougoslaves, dans les Fonds de la Cours du Royaume de Yougoslavie AJ 74 16 28, (sous-dossier n°2), Fonds du Consulat général à Buenos Aires, AJ-765-1-5.

permet en effet de saisir, à une échelle plus fine, la manière dont les bouleversements institutionnels et idéologiques se traduisent dans les expériences vécues. En suivant le destin des acteurs, il devient possible de comprendre comment se rejouent, au niveau biographique, les processus de continuité, d'adaptation ou de rupture qui traversent les sociétés yougoslaves au XXe siècle, dévoilant tour à tour la plasticité des appartenances, la résilience des vocations et la capacité d'individus à négocier avec les mutations politiques de leur temps. Le cas du Sokol en fournit un exemple particulièrement éclairant. Il est intéressant en effet de voir que le mouvement, ainsi que ses infrastructures matérielles et humaines sont en grande partie réinvestis par le régime communiste après 1945 : les *sokolanas* sont aisément transformées en gymnases au service des clubs de sport Partizan, la gymnastique sokole devient la *fiskultura*, et les grands rassemblements collectifs trouvent un prolongement direct dans les Journées de la jeunesse (*Dan mladosti*), célébrées chaque 25 mai pour l'anniversaire symbolique de Tito[3]. Ainsi, de nombreux instructeurs et instructrices issus du Sokol poursuivirent leur engagement dans le domaine de l'éducation physique, contribuant à la mise en place d'un nouvel horizon pédagogique socialiste. C'est le cas, par exemple, de Viktor Murnik, figure importante mentionnée plusieurs fois dans la thèse, ou encore de la Slovène Jože Trdina, *sokolica* engagée de père en fille, pédagogue et autrice de nombreux manuels d'éducation physique destinés aux jeunes filles[4]. Il est incontestable qu'elle trouve dans le contexte socialiste un appui institutionnel inédit et plus favorable pour promouvoir l'éducation physique féminine, et pour s'affirmer, en tant que femme, dans un espace qui valorise encore plus les discours égalitaires.

Mais il serait tout aussi fécond d'étudier les trajectoires plus dissonantes ou non linéaires, celles qui témoignent d'un détournement idéologique et d'une adaptation pragmatique de l'engagement sokol aux nouvelles conditions politiques. D'un côté, il y a les anciens membres qui interprètent la continuité du Sokol dans une lutte anti-communiste présentée comme une fidélité ultime à l'idéal national, libéral et monarchique. C'est le cas, par exemple, du Slovène Vladislav Bevc, se définissant lui-même comme un représentant du camp « libéral », qui, opposé aux membres communistes cherchant à transformer le Sokol slovène en mouvement de résistance populaire, entre très tôt en conflit avec eux Il finit par s'exiler aux États-Unis où, parallèlement à sa carrière d'ingénieur, il s'impose comme figure dissidente active dans les milieux yougoslaves émigrés et produit un certain nombre de récits et témoignages autobiographiques[5].. Une

[3] Hrvoje Klasić, « How Falcons Became Partizans », *The International Journal of the History of Sport*, 13 juin 2017, vol. 34, nº 9, p. 832-847.

[4] Voir Meta Petkovšek et Marija Kosec, *Jože Trdinova*, Ljubljana, Olimpijski komite Slovenije, Združenje športnih zvez, 1999.

[5] Ladislav Bevc, *Liberal Forces in Twentieth Century Yugoslavia: Memoirs of Ladislav Bevc*, New York, Peter Lang, 2007.

trajectoire comparable se retrouve chez le Serbe Vladimir Belajčić, dernier vice-président de l'Union des Sokols yougoslaves avant sa dissolution[6]. Resté à Belgrade après 1941, il rejoint en 1944 le Comité national central tchetnik en qualité de vice-président, avant de fuir successivement en Italie, en France puis en Suisse, où il termine sa carrière au sein de l'UNESCO, tout en assumant lui aussi une posture d'intellectuel « critique » vis-à-vis du régime de Tito[7]. Certaines trajectoires révèlent enfin des formes d'accommodement – voire de collaboration ambiguë – avec les autorités d'occupation. Parmi les sokols belgradois, la journaliste Dobrila Knez-Milojković déjà mentionnée dans la thèse, en offre un exemple troublant, qui en tant que figure clé de la sociabilité bourgeoise belgradoise de l'entre-deux-guerres, et actrice clés de ses différents réseaux associatifs, est soupçonnée après 1945 d'avoir servi d'agent de renseignement pour la Gestapo durant l'occupation allemande[8].

À l'opposé, certaines trajectoires s'inscrivent au contraire dans le mouvement communiste, et nous invitent, elles aussi, à mesurer la complexité des héritages du Sokol. À côté des figures slovènes évoquées à la fin du dernier chapitre de la thèse, on trouve des personnalités de premier plan, à la fois issues du monde du Sokol et devenues, après 1941, centrales dans la lutte partisane et du régime communiste. Parmi elles, le parlementaire et homme politique croate Ivan Ribar, plusieurs fois mentionné dans la thèse. Engagé dans le Sokol dès les années 1910 à Zagreb, il devient après son installation à Belgrade dans l'entre-deux-guerres, membre dirigeant au sein du district Sokol de la capitale. Parlementaire du Parti démocrate, il s'engage à la fin des années 1930 dans la défense de la création d'un front populaire antifasciste et fonde peu après son propre parti, la Gauche démocratique, avant de rejoindre les Partisans et participer à la *Narodnooslobodilačka borba* (« lutte de libération nationale ») avec un enthousiasme comparable à celui qu'il avait manifesté jadis pour le Sokol[9]. S'il n'existe pas de preuve directe de l'engagement sokol de son fils, le héros national communiste Ivo Lola Ribar, figure-clé de la Seconde Guerre mondiale en Yougoslavie, on peut se demander néanmoins si lorsqu'il était étudiant à Belgrade, membre actif de la jeunesse communiste, il n'aurait pas, par exemple, pris la parole dans la *sokolana* du club Matica pour défendre la Tchécoslovaquie menacée en 1938, ou participé, avec d'autres étudiants, aux incursions des jeunes communistes dans les clubs sokols belgradois. Le camarade monténégrin Veljko Vlahović offre un autre exemple révélateur. Volontaire dans les Brigades internationales pendant la guerre civile espagnole, combattant de la résistance

[6] « Život i rad br. dr. V. Belajčića » [La vie et l'œuvre du frère Dr V. Belajčić], *Sokolski Glasnik*, Belgrade, 6 octobre 1939, (année 9) n° 40, p. 6.

[7] Slobodan G. Marković, « Attitudes of Yugoslav authorities to freemasonry in Yugoslavia since 1945 », *Istorija 20. veka*, 2025, nº 2, p. 363-386.

[8] Voir le fonds de la famille Glavinić conservé aux archives de la ville de Belgrade. IAB 1119.

[9] Voir le fonds Ivan Ribar conservé aux archives nationales croates. HR DAZG 853.

yougoslave et cadre éminent du Parti communiste après 1945, il conserve contre toute attente parmi ses effets personnels, une accréditation de participation au *slet* international de 1930 à Belgrade, auquel il avait pris part alors qu'il était encore lycéen[10]. Ce document, soigneusement conservé parmi ses papiers et documents personnels, témoigne moins d'un engagement durable dans le Sokol que d'un rapport affectif et mémoriel à l'expérience vécue – peut-être un souvenir de jeunesse – faisant du document une relique d'un idéal collectif, réinterprété à la lumière d'un autre horizon politique.

Les exemples évoqués ici ne constituent que quelques-uns des cas mis au jour par ma recherche ; il existe sans doute bien d'autres trajectoires dignes d'attention. Qu'elles soient envisagées en dialogue ou isolément, elles dévoilent la manière dont les individus traversent les ruptures, les traduisent ou les contournent, comment ils recomposent leurs appartenances et réinvestissent leurs engagements dans des contextes politiques différents. Elles mettent ainsi en lumière la malléabilité idéologique du Sokol et, au-delà, celle du yougoslavisme lui-même, comme un cadre capable de se reformuler, selon les conjonctures et les acteurs – en défense de la monarchie, en nationalisme serbe, en idéalisme libéral ou en socialisme fédéral. Mais surtout, plus largement, ces parcours invitent à repenser l'histoire de l'espace yougoslave non plus seulement à travers ses grandes césures politiques – 1918, 1929, 1945, 1991 – mais à travers une autre temporalité, celle des continuités souterraines et des adaptations progressives, perceptibles dans les carrières, les réseaux et les sociabilités.

Ces continuités invitent également à approfondir un champ d'investigation corrélé : celui des générations dans l'histoire yougoslave. Les régularités et les échos révélés par les trajectoires individuelles suggèrent que l'expérience des acteurs peut être comprise dans une perspective générationnelle, au sens manheimien du terme, à savoir comme une unité d'expérience vécue et partagée, façonnée par des contextes historiques communs et des socialisations spécifiques. Adopter cette approche permettrait d'enrichir la compréhension des tensions et des conflits sociaux qui animent la Yougoslavie au XXe siècle, en déplaçant la focale au-delà des seules oppositions nationales ou idéologiques. Les divisions qui traversent la société yougoslave ne relèvent pas uniquement des identités politiques ou ethniques, mais aussi de fractures générationnelles – de différends d'expériences, de langages et de mémoires. Dans un espace marqué par une succession rapide d'événements majeurs, les générations se succèdent à intervalles étroits, chacune étant façonnée par un régime, une guerre, ou une transition politique distincte. Ces décalages d'expérience produisent autant d'incompréhensions et de dissonances

[10] Accréditation pour le *slet i*nternational de Belgrade 1930, AJ Fonds personnel Veljko Vlahović, AJ 512. Objets personnels, boïte 1.

que de transmissions et de réinventions, qui mériteraient d'être étudiées pour elles-mêmes. Réinscrire l'histoire yougoslave dans cette épaisseur générationnelle, ce serait enfin penser autrement sa conflictualité, non plus seulement comme un affrontement entre nations ou idéologies, mais comme un dialogue inachevé entre générations d'acteurs, chacune cherchant à réinterpréter et à transformer l'héritage de la précédente.

Enfin, en lien avec la question des générations vient naturellement celle de la jeunesse, dont j'ai tenté, dans cette thèse, de faire entendre la voix grâce en portant attention à des sources inédites. La question des sources demeure en effet centrale dans la recherche sur la jeunesse, notamment lorsqu'il s'agit d'analyser le vécu d'enfants issus de milieux modestes, qui ont laissé peu de traces écrites et dont l'histoire est souvent racontée à travers le regard des adultes – éducateurs et familles, écrivains ou artistes – qui les encadrent ou les représentent. Les contributions d'adolescents et d'enfants publiées dans la presse sokole, ou les photographies de jeunes, se sont révélées être des documents précieux pour approcher l'expérience ordinaire de la jeunesse yougoslave dans l'entre-deux-guerres. Ces matériaux m'ont permis de pallier l'absence d'ego-documents classiques, tels que les journaux intimes ou les correspondances, et d'entrevoir, à travers des formes d'expression collectives et médiées, la manière dont les enfants et adolescents perçoivent, interprètent et s'approprient le monde qui les entoure.

Cette démarche ouvre sur un chantier méthodologique plus vaste, celui d'une microhistoire des sensibilités enfantines, attentive aux expériences des jeunes dans la vie sociale et culturelle. Il s'agirait, plus concrètement, de rechercher des sources comparables – contributions d'enfants ou d'adolescents dans d'autres revues associatives, productions issues d'institutions éducatives, photographies intimes ou anonymes retrouvées chez des collectionneurs – afin d'y déchiffrer des manières d'être, de faire et de sentir. En intégrant le degré de médiation inhérent à ces documents, il s'agirait de tenter de saisir la voix de l'enfant ou de l'adolescent au-delà de ce que l'adulte attend de lui. C'est sans conteste un chantier de recherche exigeant, mais il me touche tout particulièrement, car il prolonge une ambition qui traverse mon travail depuis toujours et qui vise à tenter de comprendre les sociétés à travers leur(s) jeunesse(s). Observer les enfants et les adolescents c'est, à mes yeux, observer à la fois la transmission et la transformation, c'est interroger la manière dont les sociétés s'approprient ce qu'elles reçoivent, et comment elles le réinventent et le contestent. La jeunesse agit ici comme un révélateur des tensions entre normes héritées et aspirations nouvelles, entre reproduction et invention, entre mémoire et promesse. En ce sens, écrire une histoire attentive à la jeunesse ce n'est pas seulement écrire une histoire sociale ou éducative, mais c'est entreprendre une histoire réflexive des sociétés elles-mêmes, une histoire

attentive aux processus par lesquels elles se renouvellent, se questionnent et se projettent dans l'avenir. C'est précisément dans cette perspective que j'ai voulu inscrire le travail mené dans cette thèse.

Sources

Fonds d'archives consultés

Archives yougoslaves, Belgrade (*Arhiv Jugoslavije AJ*)

Fonds AJ-38 – *Centralni presbiro predsedništva Ministarskog saveta, 1929-1941*, [Bureau de presse central du conseil des ministres] :

- 632-810 : Coupures de presse relatives à la Yougoslavie, aux associations, fédérations, coopératives et clubs, notamment au mouvement Sokol (1929-1930).

Fonds AJ-66 – *Ministarstvo prosvete Kraljevine Jugoslavije, 1918-1940*, [Ministère de l'Éducation du Royaume de Yougoslavie] :

- 59-154 : Cabinet du ministre – Questions politiques dans les écoles, activités politiques au sein du Sokol et activités anti-Sokol (1924, 1926, 1927, 1929).
- 74-202 : Activités Sokol et anti-Sokol (1930-1931, 1935-1937). Département général (1929-1941).
- 476-752 : Département général – Correspondance avec les associations culturelles et éducatives et les fédérations (Union des Scouts, 1924-1937, 1939-1940).
- 1266-1514 : Département de l'enseignement secondaire – Correspondance avec les associations et fédérations Sokol (1919-1937-1939).
- 1268-1515-1516 : Département de l'enseignement secondaire, correspondance avec les associations (1919-1939)
- 2332-2201 : Département de l'enseignement primaire – Correspondance avec les sociétés et l'Union des sokols (1921-1925, 1927-1940).
- 2333-2201 : Département de l'enseignement primaire – Correspondance avec les sociétés et l'Union des sokols – clubs et districts classés de C à P, (1921-1925, 1927-1940).
- 2334-2201 : Département de l'enseignement primaire – Correspondance avec les sociétés et l'Union des sokols – clubs et districts classés de R à Š (1921-1925, 1927-1940).

Fonds AJ-74 – *Dvor Kraljevine Jugoslavije, 1918-1948*, [Cour du Royaume de Yougoslavie] :

- 16-28 : Intolérance religieuse et activité anti-Sokol (1928-1931, 1933, 1935-1937, 1939-1940).
- 17-29 : Construction des foyers Sokol (1921-1922, 1927-1928, 1930-1940).
- 18-31 : Activités sportives des sociétés Sokol (1923-1924, 1927-1928, 1931-1932, 1936-1937, 1939).
- 197-283 : Compétitions, *slets*, exercices, dons royaux (1928-1939).
- 197-284 : *Mač kralja Aleksandara* et autres compétitions (1929-1939).
- 199-286 : Demandes de bénédiction de drapeau et de dons (1928-1939).
- 201-288 : Diverses requêtes adressées au roi (1929-1939).

Fonds AJ-512 – *Lični fond Veljka Vlahovića* [Fonds personnel de Veljko Vlahović] :

- I (1-95), *K 1 Lična dokumenta* : boîte 1, documents personnels.

Fonds AJ-765 – *Generalni konzulat u Buenos Airesu 1922-1929*, [Consulat général de Yougoslavie à Buenos Aires]

- 1-5 : Sociétés d'émigrés yougoslaves en Amérique du Sud, Sokol de Buenos Aires (1926-1928).

Archives historiques de la ville de Belgrade (*Istorijski arhiv grada Beograda IAB*)

Fonds de la famille Glavinić IAB 1119 :

- K18 : Documents de Milan Glavinić relatifs à ses activités dans l'organisation de jeunesse du Parti démocratique, au Rotary Club et à la Société de navigation serbe.
- K19 3.8 : Activités de Milan Glavinić au sein de la Fédération Sokol de Yougoslavie et du district Sokol Matica Beograd (1929-1941).
- K20 : Documents relatifs à la société Sokol de Belgrade.
- K22 3.8 : Photographies personnelles de Milan Glavinić.
- K23 3.8 : Périodiques, commémorations, plans et programmes de conférences.
- K46 : Photographies personnelles de Dobrila Knez Milojković.
- K47 : Documents, manuscrits, articles et correspondance de Dobrila Knez Milojković .
- K69 6.3 : Rapports d'activité de la société Sokol de Belgrade, calendriers et commémorations.

Archives de Slovénie, Ljubljana, (*Arhiv Republike Slovenije, ARS*)

Fonds 641 - *Telovadno društvo Sokol v Ljubljani* [Société de gymnastique Ljubljanski Sokol] :

- 1 (1862-1863).
- 2 (1866-1870).
- 3 (1871-1880).
- 4 (1881-1882).
- 5 (1883-1885).
- 6 (1887-1889).
- 9 (1898-1900).
- 10 (1901-1902).
- 11 (1903).
- 12 (1904).
- 13 (1905-1906).
- 14 (1907).

Archives d'État de Croatie, Zagreb (*Hrvatski državni arhiv, HDA)*

Fonds 963 – *Hrvatski sokolski savez*, [Union des sokols croates] :

- Statuts du Sokol équestre croate, catalogue et photographies de *slets*, brochures (1891-1925).

Fonds PRZV 78 *Zemaljska vlada - Predsjedništvo* [Gouvernement provincial, Présidence] :

- 845 : Événements à Zemun avec les sociétés de Belgrade et les sokols, manifestations après juin 1914, Statuts du Sokol serbe (1912-1915).
- 853 : Agitation « grand-serbe » (1912-1915).
- 886 : Activités politiques des associations (1912-1915).

Archives d'État à Dubrovnik, Centre de collecte de Korčula-Lastovo, (*Državni arhiv u Dubrovniku, arhivski sabirni centar Korčula-Lastovo, DADU*)

Fonds SCKL 476 – *Sokolsko društvo u Korčuli* [Société Sokol de Korčula] :

- 1 (1924-1928) : Divers rapports d'activité, correspondance avec d'autres sociétés et avec la section de Mostar.
- 2 (1929-1933) : Discussions autour de la création d'un nouveau district à Dubrovnik et correspondance.
- 3 (1922-1924) : Dossiers du référent pour les sections locales (*Moreška*, section cinéma, musique), documents généraux classés par numéro.
- 4 (1925-1927/8) : Divers documents, slets, voyages, visas et passeports, représentation de la *Moreška,* rapport de l'assemblée générale de 1927.
- 5 : Répartition des nouveaux districts, nouvelle organisation régionale et correspondance.

Périodiques

Quotidiens et revues

Branik.
Dom i Svijet.
Freie Presse.
Hrvat.
Hrvatska Misao.
Hrvatsko Pravo.
Kmetijske in rokodelske novice.
Narodne Novine.
Narodno Blagostanje, dodatak Analiza Bilasan.
Naša Sloga.
Nedeljne Ilustracije.
Nova Evropa.
Novi Balkan.
Novi List.
Novi Srbobran.
Novi Svijet.
Novosadski Branik.
Obzor.
Politika.
Prosvetni Glasnik.
Skautski Glasnik.
Slobodna Riječ.
Slobodni Čujmo.
Slovenski Jug.
Socijalni Preporod.

Vreme.
Zastava.

Périodiques du Sokol

Hrvatski sokol.
Jugoslovenski soko.
Naša radost.
Oko sokolovo.
Slovenski sokol.
Soko na Jadranu.
Soko na Vardaru.
Sokol, glasilo za tjelovježbu.
Sokolič.
Sokolski glasnik.
Sokolski vjesnik.
Sokolski vjesnik župe zagrebačke.
Srpski soko.
Srpski vitez.

Sources imprimées

BOGUNOVIC Dušan M., *Srpsko sokolstvo i sarajevski atentat*, Zagreb, Hrvatski štamparski zavod, 1925, p. 20-21.

BROZOVIC Ante, *Sokolski slet i sabor u Zagrebu : (13.–18. VIII. 1924)*, Zagreb, Tiskara i litografija C. Albrechta, 1925.

BROZOVIC Ante; *Soko Kraljevine Jugoslavije*, Belgrade, Venac, 1930

BROZOVIC Ante, *Sokolski zbornik*, Belgrade, Grafički umetnički zavod Planeta, 1934.

BUCAR Franjo S*okolsko slavlje u Beogradu i Sofiji : prigodom V sleta bugarskih « Junaka » u Sofiji*, Zagreb, Sokolska KNJIZICA - Tiskara Hrvatske stranke prava, 1910.

BUCAR Franjo, Povijest Hrvatskog Sokola Matice u Zagrebu : 1874–1885, Zagreb, Naklada Hrvatskog Sokola Wilsonovog Trga, 1925.

BUCAR Franjo, *Spomen spis I. hrvatskog svesokolskog sleta u Zagrebu*, Zagreb, Savez hrvatskih sokolskih društava, 1906.

Gombalački ropis za Kr. ug. domobransko pješaštvo, Budapest, Književno i tiskarsko dioničko društvo Pallas, 1903.

Hrvatski sokol, Viestnik za uputu, zabavu i okrepu. Program za svibanjske svečanosti "Hrvatskog Sokola" dne 25. svibnja 1890 u perivoju Maksimiru, Zagreb, Tiskara Ign. Granitza, 1890.

MAZZURA Lav, *Drugi svesokolski slet u Zagrebu*, Zagreb, Savez hrvatskih sokolskih društava, Dionička tiskara, 1911.

MAZZURA Lav, *Prvi hrvatski svesokolski slet u Zagrebu : dana 1., 2., 3. i 4. rujna 1906*, Zagreb, Savez hrvatskih sokolskih društava, Dionička tiskara, 1906.

MÜLLER Josef et TALLOWITZ Ferdinand, *Pamětní list o dvacetiletém trvání Tělocvičné jednoty Sokola Pražského 1862–1882*, Prague, Tělocvičná jednota Sokol Pražský, 1883.

Narodna Odbrana, Belgrade, Nova štamparija Davidović, 1911.

PIVKO Ljudevit et SCHAUP Adolf, *Telovadba: razlaga telovadne teorije in navodilo k vodstvu telesnih vaj po Tyrševem sestavu. Orodne vaje. Vaje na orodjih*, Ljubljana, Slovenska šolska matica, 1923.

POPOVIĆ Laza, *Sokolski veleizdajnički proces u Zagrebu iz 1915–1916*, Zagreb, Štamparija Glavnog Saveza srpskih zemljoradničkih zadruga, 1927.

POPOVIĆ Velimir, *Drugo moje letovanje na Bledu jula i augusta 1922. godine u taboru beogradskih sokolića : sa 54 slika*, Belgrade, 1922.

POPOVIĆ Velimir, *Moje letovanje u taboru beogradskih sokolića : Vrnjci-Goč, jula i avgusta 1921. godine : sa 40 snimaka,* Belgrade, Zaštita, 1921.

Proste vezbe za zasebnu tačku svih Srba na I. sveslovenskom sokolskom sletu u Pragu 1912.

Putevi i ciljevi Saveza sokola Kraljevine Jugoslavije : autentičan tekst : odobrila I. redovna glavna skupština 29. marta 1931. god. u Beogradu, Belgrade, Jugoslovenska sokolska matica, 1931.

Sokolsko selo. Cilj, sredstva i metodi, izdanje Sokolske župe Mostar, Sarajevo, Štamparija « Bosanska pošta », 1934.

Spomenica 1905–1925. Život i rad Sokolstva u Dvoru, Dvor, 1925.

Ustavana « Turnirske družbe ljubljanske », Ljubljana, 1863.

ŽAKULA Stevan, *Od Terezina do Sarajeva*, Belgrade, 1930.

ŽAKULA Stevan, *Sokolska buna i bečke dahije*, Belgrade, Grafički umetnički zavod « Planeta », 1936.

Films

ĐORDEVIĆ Miodrag Mika, *Pod Jugoslovenskim nebom*, Jugoslovenski prosvetni film, 1934, 76 min.

BRESLER Kamilo, *Oj letni Sivi Sokole*, Škola narodnog zdravlja Andrija Štampar, 1934, 35 min.

KRAKOV Stanislav, *Golgota Srbije - La cavalerie serbe (Za čast otadžbine, Požar na Balkanu)*, 1940, 80 min.

GRUZINSKA Joanna, *Révolution école, 1918–1939*, Arte France / Les Films du Poisson, 2016, 85 min.

Bibliographie

AASLESTAD Katherine et HAGEMANN Karen, « 1806 and Its Aftermath: Revisiting the Period of the Napoleonic Wars in German Central European Historiography », *Central European History*, 2006, vol. 39, nº 4, p. 547-579.

ADELL Nicolas, « Monter pour descendre », *Terrain. Anthropologie & sciences humaines*, 30 octobre 2024 (en ligne).

ADEY Peter et LISLE Debbie, « Tourism infrastructures », *Tourism Geographies*, 19 mai 2025, vol. 27, nº 3-4, p. 756-766.

AGULHON Maurice, « Vers une histoire des associations », *Esprit*, 1978, 18 (6), p. 13-18.

AGULHON Maurice, *Le cercle dans la France bourgeoise : 1810-1848. Étude d'une mutation de sociabilité*, Paris, Armand Colin, 1977.

ALLCOCK John B., *Explaining Yugoslavia*, Londres, C. Hurst & Co. Publishers, 2000.

ANASTASSIADIS Anastassios et CLAYER Nathalie (eds.), *Society, politics and State formation in Southeastern Europe during the 19th century*, Athens, Alpha Bank Historical Archives, 2011.

ANDERSON William Todd, « The Dalcroze Approach to Music Education: Theory and Applications », *General Music Today*, 1 octobre 2012, vol. 26, nº 1, p. 27-33.

ANNERSTEDT Claes, « Per Henrik Ling : sa gymnastique, sa conception de la santé et son influence sur les sports », *Cahiers de l'INSEP*, 2003, Hors-série, L'Empreinte de Joinville, 150 ans de sport., p. 371-385.

ARNAL Thierry et TERRET, THIERRY (eds.), *Aux origines de la gymnastique moderne*, Valenciennes, Presses universitaires de Valenciennes, 2011.

ARNAUD Pierre et CAMY Jean (eds.), *La Naissance du mouvement sportif associatif en France : sociabilités et formes de pratiques sportives*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1986.

ARNAUD Pierre, « La sociabilité sportive. Jalons pour une histoire du mouvement sportif associatif » dans Pierre Arnaud (ed.), *Les Athlètes de la République. Gymnastique, sport et idéologie républicaine 1870-1914*, Toulouse, Privat (coll. « Espaces et Temps du sport »), 1987, p. 359-379.

ARNAUD Pierre, « Le dressage des corps » dans Pierre Arnaud (ed.), *Le Corps en mouvement : précurseurs et pionniers de l'éducation physique*, Toulouse, Privat, 1981, p. 25-56.

ARNAUD Pierre, *Le corps en mouvement : Précurseurs et pionniers de l'éducation physique*, Toulouse, Privat, 1981.

ARNAUD Pierre, *Les athlètes de la République : gymnastique, sport et idéologie républicaine : 1870-1914*, Toulouse, Privat, 1987.

ARTUKOVIC Mato, « Srbi u Hrvatskoj: Statistički pokazatelji (1883.-1903.) », *Časopis za suvremenu povijest*, 2 juillet 2000, vol. 32, nº 1, p. 129-152.

ASHBY Charlotte, GRONBERG Tag et SHAW-MILLER Simon (eds.), *The Viennese Cafe and Fin-de-Siecle Culture*, New York, Berghahn Books, 2013.

ATANASOVSKI Srđan, « The ideology of Yugoslav nationalism and primordial modernism in interwar music », *Muzikologija*, 2011, nº 11, p. 235-250.

AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER Annette, *14-18. Retrouver la guerre*, Paris, Gallimard, 2000.

AVDELA Efi, EXERTZOGLOU Haris et LYRINTZIS Christos (eds.), *Μορφές δημόσιας κοινωνικότητας στην Ελλάδα του εικοστού αιώνα,* Réthymnon, Université de Crète, 2015.

BABOVIĆ Jovana, *Metropolitan Belgrade: culture and class in interwar Yugoslavia*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 2018.

BAKIĆ Jovo, *Ideologije jugoslovenstva između srpskog i hrvatskog nacionalizma: 1914-1941. : sociološko istorijska studija*, Zrenjanin, Gradska narodna biblioteka « Žarko Zrenjanin », 2004.

BAKIĆ-HAYDEN Milica, « National Memory as Narrative Memory: The Case of Kosovo » dans Maria Todorova (ed.), *Balkan Identities. Nation and Memory*, Londres, Hurst & Company, 2004, p. 25-40.

BAKIĆ-HAYDEN Milica, « Nesting Orientalisms: The Case of Former Yugoslavia », *Slavic Review*, 1995, vol. 54, nº 4, p. 917-931.

BAKKA Egil, SAARIKOSKI Helena, BUCKLAND Theresa Jill et BIBRA WHARTON Anne VON (eds.), *Waltzing Through Europe: Attitudes towards Couple Dances in the Long Nineteenth-Century*, Cambridge, Open Book Publishers (coll. « OBP collection »), 2021.

BALABAN Milan, *Češi v Bosně a Hercegovině 1878-1941*, Mémoire de Master (Histoire), Univerzité Palacký, Olomouc, 2009.

BALAYRE Amélie, BRAS Claire Le, PINEAU Marie-Cécile et ROUSSELOT Nathan, *Le diplomate en représentation:*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2021.

BALÁZS Szélinger, « The History of Hungarian Fiume 1776-1914 », *Mediterrán tanulmányok*, 2003, vol. 12, p. 85-103.

BALIKIĆ Lucija et POJAR Vojtěch, « "Politics of Plastic Nationhood": Sokol Mass Gymnastics and Eugenics Between Empire and Nation-States », *East Central Europe*, 9 octobre 2023, vol. 50, nº 2-3, p. 155-179.

BALIKIĆ Lucija, « Depoliticizing the Modern Nation: Discourses of Organic Nationhood and Political Socialization in the Interwar Yugoslav Sokol », *Historical Studies on Central Europe*, 18 décembre 2023, vol. 3, nº 2, p. 90-105.

BALIKIĆ Lucija, NEWMAN John Paul et POJAR Vojtěch, « Introduction: The Sokol Movement between State and Society in Interwar East Central and Southeastern Europe », *East Central Europe*, 9 octobre 2023, vol. 50, nº 2-3, p. 143-154.

BALIKIĆ Lucija, *Performing Organic Nationhood as Democracy: Gymnastic Associations in Interwar East Central Europe*, https://www.jhiblog.org/2023/07/24/performing-organic-nationhood-as-democracy-gymnastic-associations-in-interwar-east-central-europe/ , 24 juillet 2023, (en ligne).

BANAC Ivo, « "Emperor Karl Has Become a Comitadji": The Croatian Disturbances of Autumn 1918 », *The Slavonic and East European Review*, 1992, vol. 70, nº 2, p. 284-305.

BARČOT Tonko, « Moreska i sokolski pokret. O pojedinim aspektima djelovanja sokolske moreske », *Godišnjak grada Korčule*, 2015, nº 14-15, p. 131-160.

BARČOT Tonko, « Prilozi za povijest sokolskog pokreta na Korculi 2 », *Godišnjak grada Korčule*, 2007, nº 12, p. 308-337.

BARIC Daniel, « Une nuit d'ivresse de novembre 1918 de Miroslav Krleža », *Revue des études slaves*, 31 décembre 2023, XCIV, nº 4, p. 493-506.

BARTULIN Nevenko, « Language and Race: Croats, Illyrians, Slavs and Aryans » dans *The Racial Idea in the Independent State of Croatia*, Leyde, Brill, 2014, p. 20-32.

BATAKOVIC Dušan T., « Les Serbes de Bosnie-Herzégovine face à l'annexion (1908– 1914) » dans Catherine Horel (ed.), *1908 : L'annexion de la Bosnie-Herzégovine cent ans après*, Bruxelles, Peter Lang, 2011, p. 177-198.

BATINIC Ana, *U carstvu životinja: animalističko čitanje hrvatskih dječjih časopisa*, Zagreb, Hrvatska Sveučilišna Naklada, 2013.

BECKER Howard S., « Sur le concept d'engagement », *SociologieS*, 22 octobre 2006 (en ligne).

BELE Martin, « Nekateri vidiki razvoja Ljubljane med marčno revolucijo in prvo svetovno vojno », *Studia Historica Slovenica*, 2018, vol. 18, nº 1, p. 277-297.

BENJAMIN Walter, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Paris, Payot & Rivages, 2013.

BENNETT Linda A., « The Temperance Movement in Yugoslavia: The Role of the Medical Profession, 1900-1940 », *Contemporary Drug Problems*, 1992, vol. 19, p. 75-107.

BENSOUSSAN Georges, DIETSCHY Paul, FRANÇOIS Caroline et STROUK Hubert (eds.), *Sport, corps et sociétés de masse. Le projet d'un homme nouveau*, Paris, Armand Colin, 2012.

BEREZIN Mabel, « Secure States: Towards a Political Sociology of Emotion », *The Sociological Review*, 1 octobre 2002, vol. 50, 2_suppl, p. 33-52.

BEREZIN Mabel, *Making the Fascist Self. The Political Culture of Interwar Italy*, Ithaca, Cornell University Press, 1997.

BERNER Esther, « Rudolf Steiner's "Eurythmy": between originality and Zeitgeist », *Paedagogica Historica*, 2 novembre 2023, vol. 59, nº 6, p. 1197-1215.

BERNSTEIN Seth F., *Raised under Stalin: Young Communists and the Defense of Socialism*, Ithaca, Cornell University Press, 2017.

BEVC Ladislav, *Liberal Forces in Twentieth Century Yugoslavia: Memoirs of Ladislav Bevc*, New York, Peter Lang, 2007.

BIDET Alexandra et GAYET-VIAUD Carole, *L'engagement comme expérience*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2023.

BIDET Alexandra, *L'engagement dans le travail : Qu'est-ce que le vrai boulot ?*, Paris, Presses universitaires de France, 2011.

BILLIG Michael, *Banal Nationalism*, Londres, Thousand Oaks & New Delhi, Sage Publications, 1995.

BIONDICH Mark, *Stjepan Radic, the Croat Peasant Party, and the politics of mass mobilization, 1904-1928*, Toronto, University of Toronto Press, 2000.

BLAŽIČ Milena, « Fairy-tale motifs of Hinko Smrekar », *Anglisticum*, 2023, vol. 12, nº 5, p. 11-29.

BOGAVČIĆ Ivan et SALOPEK BOGAVCIC Iva, « Prve razglednice na prostoru HrvatskeFirst postcards in Croatia », *Peristil*, 31 mars 2021, vol. 63, p. 121-138.

BOGDANOVIĆ Jelena, « Introduction. On the Very Edge: Modernisms and Modernity of Interwar Serbia » dans Jelena Bogdanović, Lilien Filipovitch Robinson et Igor Marjanović (eds.), *On the Very Edge. Modernism and Modernity in the Arts and Architecture of Interwar Serbia (1918-1941)*, Leuven, Leuven University Press, 2014, p. 1-29.

BOISSIERE Anne, « Jouer autrement : les exercices d'Émile Jaques-Dalcroze », *Methodos. Savoirs et textes*, 4 janvier 2021, nº 21.

BOLZ Daphné, « Creating Places for Sport in Interwar Europe. A Comparison of the Provision of Sports Venues in Italy, Germany and England », *The International Journal of the History of Sport*, 1 septembre 2012, vol. 29, nº 14, p. 1998-2012.

BOLZ Daphné, *Les arènes totalitaires : fascisme, nazisme et propagande sportive*, Paris, CNRS Éditions, 2008.

BONDZIC Dragomir M. et RISTANOVIC Rade D., « Belgrade students and political organizations 1935-1941 », *Zbornik radova Filozofskog fakulteta u Prištini*, 2020, vol. 50, nº 2, p. 187-214.

BORIC Tihomir, *Prvi hrvatski svesokolski slet u Zagrebu 1906. godine*, Thèse de Master (Histoire), Université de Zagreb, Zagreb, 2022.

BOUGAREL Xavier, « Bosnian Muslims and the Yugoslav Idea » dans Dejan Djokic (ed.), *Yugoslavism. Histories of a Failed Idea 1918-1992*, Londres, Hurst, 2003, p. 100-114.

BOUGAREL Xavier, *Chez les partisans de Tito : Communistes et paysans dans la Yougoslavie en guerre*, Paris, Non Lieu, 2023.

BOUILLON Marie-Ève, *"Pour une histoire transnationale de la carte postale"*, https://photogenic.hypotheses.org/586 , 24 décembre 2022, (en ligne).

BOZIC Sofija, « Imeđu Srbije i hrvatske: Svetozar Pribićević u viđenjima savremenika », *Istorija 20. veka*, 2002, nº 2, p. 117-135.

BOZINOVIC Neda, *Žensko pitanje u Srbiji u XIX i XX veku*, Belgrade, Devedesetčetvrtka - žene u crnom, 1996.

BOZON Michel, *Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province : La mise en scène des différences*, Lyon, Presses universitaires de Lyon (coll. « Hors collection »), 1984.

BRACEWELL Wendy, « Ritual Brotherhood Across Frontiers in the Eastern Adriatic Hinterland, Sixteenth to Eighteenth Centuries », *History and Anthropology*, 26 mai 2016, vol. 27, nº 3, p. 338-358.

BRADLEY Joseph, *Voluntary Associations in Tsarist Russia*, Cambridge, Harvard University Press, 2009.

BRAUDEL Fernand, « Histoire et Sciences sociales : La longue durée », *Annales*, 1958, vol. 13, nº 4, p. 725-753.

BRAUNGART Richard G. et BRAUNGART Margaret M. (eds.), *Youth Movements and Generational Politics, 19th–21st Centuries*, London & New York, Anthem Press, 2023.

BREHON Jean, « Les prémisses de la sportivisation de la gymnastique : l'exemple de l'Association régionale des gymnastes du Nord (1879-1914) », *Staps*, 9 juin 2008, vol. 80, nº 2, p. 73-84.

BROHM Jean-Marie, *Sociologie politique du sport*, Paris, Jean Pierre Delarge Editions, 1976.

BROWN Keith, *Loyal Unto Death: Trust and Terror in Revolutionary Macedonia*, Bloomington, Indiana University Press, 2013.

BRUBAKER Rogers, *Ethnicity Without Groups*, Cambridge, Harvard University Press, 2006.

BURKE Peter, *Eyewitnessing: The Uses of Images as Historical Evidence*, Ithaca, Cornell University Press, 2008.

BURKE Peter, *Popular culture in early modern Europe*, Aldershot, Scolar Press, 1994.

BURT Ramsay, *Alien Bodies: Representations of Modernity, « Race » and Nation in Early Modern Dance*, London & New York, Routledge, 1998.

CALIC Marie-Janine, « The Socio-Economic Development of Yugoslavia during the Inter-war Period: A Regional Point of View » dans Thomas David et Jean Batou (eds.), *Le développement inégal de l'Europe (1918-1939)*, Genève, Librairie Droz, 1998, p. 327-355.

CALIC Marie-Janine, *A History of Yugoslavia*, Translation edition., West Lafayette, Purdue University Press, 2019.

CALIC Marie-Janine, *Socijalna istorija Srbije 1815-1941: usporeni napredak u industrijalizaciji*, Belgrade, Clio, 2004.

CANUT Cécile, DANOS Félix, HIM-AQUILI Manon et PANIS Caroline, *Le langage, une pratique sociale : Éléments d'une sociolinguistique politique*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté (coll. « Annales littéraires »), 2018.

ČAPO Hrvoje, « Identifiability In Warfare: Croatian Soldiers' Multinational Ambiance of Service (1914-1918) », *Review of Croatian History*, 2014, X, nº 1, p. 23-46.

ČAPO Hrvoje, « Svetozar Pribićević kao ministar unutarnjih poslova u prve tri vlade Kraljevstva Srba, Hrvata i Slovenaca (20. prosinca 1918. - 19. veljače 1920.) » dans Bojan B. Dimitrijević et Hrvoje Čapo (eds.), *Jugoslavija -*

između ujedinjenja i razlaza: Institucije jugoslovenske države kao ogledalo srpsko-hrvatskih odnosa 1918-1991., Beograd & Zagreb, Insititut za savremenu istoriju, Hrvatski institut za povijest, 2022, p. 9-30.

ČARAPIĆ Mile, *Sokolstvo u užičkom kraju i raškoj oblasti*, Užice, Istorijski arhiv Užice, 2010.

CARITEY Benoît et CARREZ Maurice, « Sport et propagande en Europe (XIXe-XXe siècle). Introduction », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 1 juillet 2002, nº 88, p. 9-15.

CARITEY Benoît, « De la gymnastique conscriptive à la gymnastique sportive (1919-1939), l'exemple de la fédération des sociétés de gymnastique d'Alsace », *Science et Motricité. revue scientifique de l'Association des chercheurs en activités physiques et sportives*, 2000, nº 40, p. 3-9.

CARITEY Benoît, GOUNOT André et JALLAT Denis (eds.), *Les politiques au stade : Étude comparée des manifestations sportives du XIXe au XXIe siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015

ČEPULO Dalibor et KRESIC Mirela, « Hrvatsko-urgarska nagodba: insitucije i stvarnost » dans Dinko Šokčević (ed.), *Konferencija u spomen 140. Obljetnici Hrvatsko-ugarske nagodbe*, Budapest, Zbornik radova Croatica, 2011, p. 141-155.

CHAMBAT Pierre, « La Gymnastique, sport de la République ? », *Esprit*, 1987, 125 (4), p. 22-35.

CHARPIER William, « L'association des gymnastes alsaciens (1864-1887) », *Staps*, 1996, vol. 17, nº 40, p. 23-38.

CHARPIER William, « Modernisation et/ou tradition de la gymnastique en Alsace : de la gymnastique de scène à la gymnastique de fosse : Le cas du Haut-Rhin » dans Jean-Pierre Augustin et Jean-Paul Callède (eds.), *Sport, relations sociales et action collective*, Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine (coll. « Sport et société »), 1995, p. 291-299.

CHARPY Manuel, « La bourgeoisie en portrait. Albums familiaux de photographies des années 1860-1914 », *Revue d'histoire du XIXe siècle. Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle*, 1 juin 2007, nº 34, p. 147-163.

CHARTIER Roger, *Les Usages de l'imprimé*, Paris, Fayard, 1987.

CHITNIS Rajenda, « Světlá, Karolína (pseudonym; born Johanna Rottová) (1830–1899) » dans Francisca De Haan, Krassimira Daskalova et Anna Loufti (eds.), *Biographical Dictionary of Women's Movements and Feminisms*, Budapest & New York, Central European University Press (coll. « Central, Eastern, and South Eastern Europe, 19th and 20th Centuries »), 2006, p. 548-551.

ĆIRIĆ Darko, STANIĆ Biljana et TOMIĆ Vladimir, *Vreme ulice: politika na javnim prostorima Beograda u XX veku*, Belgrade, Muzej grada Beograda, 2008.

CLASTRES Patrick et DIETSCHY Paul, « 2. Gymnastique, sport et nation (1870-1914) », *Carré*, 2006, p. 57-98.

CLASTRES Patrick, « Les cultures politiques au défi des cultures sportives », *Histoire@Politique*, 2014, vol. 23, nº 2, p. 1-9.

CLAYER Nathalie, « Des marges au centre : Organisations secrètes et mobilisations dans l'espace balkanique (post)ottoman (fin du XIXe-début du XXe siècle) » dans Hamit Bozarslan (ed.), *Marges et pouvoir dans l'espace (post)ottoman. XIXe-XXe siècles*, Paris, Karthala, 2018, p. 75-96.

CLAYER Nathalie, *Aux origines du nationalisme albanais : La naissance d'une nation majoritairement musulmane en Europe*, Paris, Karthala, 2007.

CLAYER Nathalie, *Une histoire en travelling de l'Albanie (1920-1939) : Avec, au-delà et en deçà de l'État*, Paris, Karthala, 2022.

CLAYSON Hollis, « The Ornamented Eiffel Tower: Awareness and Denial », *Nonsite*, 11 février 2019, vol. 27, Social Theory and the Realist Impulse in Nineteenth-Century Art (En ligne).

COHEN Gary B, « Nationalist politics and the dynamics of state and civil society in the Habsburg Monarchy, 1867-1914 », *Central European history*, 2007, vol. 40, p. 241-278.

COHEN Gary B., *The Politics of Ethnic Survival: Germans in Prague, 1861-1914*, West Lafayette, Purdue University Press, 2006.

ČOLAKOVIĆ Rodoljub, *Kazivanje o jednom pokoljenju*, Sarajevo & Zagreb, Svjetlost & Naprijed, 1968, vol.2.

ČOLOVIĆ Ivan, « Sve te gusle. Prilog proučavanju političke istorije jednog muzičkog instrumenta » dans *Balkan - teror kulture*, Belgrade, Biblioteka XX vek, 2008, p. 133-182.

CORBIN Alain, « L'injonction de la virilité, source d'anxiété et d'angoisse » dans Alain Corbin, Jean-Jacques Courtine et Georges Vigarello (eds.), *Histoire de la virilité (tome 2)*, Paris, Seuil, 2011, p. 351-367.

CORBIN Alain, *L'Avènement des loisirs : 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995.

CORBIN Alain, *Le Territoire du vide: L'Occident et le désir du rivage, 1750-1840*, Paris, Flammarion, 1990.

CORNWALL Mark, « Loyalty and Treason in Late Habsburg Croatia: A Violent Political Discourse before the First World War » dans Jana Osterkamp et Martin Schultz Wessel (eds.), *Exploring Loyalty*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, Publications of the Collegium Carolinum, 2017, p. 97-120.

CORNWALL Mark, « The Construction of National Identities in the Northern Bohemian Borderland, 1848–71 » dans Laurence Cole (ed.), *Different Paths to the Nation: Regional and National Identities in Central Europe and Italy, 1830–70*, London, Palgrave Macmillan, 2007, p. 144-156.

CORNWALL Mark, « The Great War and the Yugoslav Grassroots: Popular mobilization in the Habsburg Monarchy, 1914–18 » dans Dejan Djokic et James Ker-Lindsay (eds.), *New Perspectives on Yugoslavia. Key Issues and Controversies*, Londres & New York, Routledge, 2011, p. 27-45.

CORNWALL Mark, « Treason in an Era of Regime Change: The Case of the Habsburg Monarchy », *Austrian History Yearbook*, avril 2019, vol. 50, p. 124-149.

COURTY Isabelle, *Mucha, chantre de la nouvelle affiche publicitaire*, histoire-image.org/etudes/mucha-chantre-nouvelle-affiche-publicitaire, mai 2006, consulté le 12 avril 2023.

COX Lloyd, « Conclusions: The Emotional Power of Nationalism » dans Lloyd Cox (ed.), *Nationalism: Themes, Theories, and Controversies*, Singapore, Springer, 2021, p. 133-147.

CRAÏS Alexa, « Penser le bien-être à l'école en Allemagne au temps de l'Aufklärung », *Recherches & éducations*, 17 juin 2017, nº 17, (en ligne).

CRAMPTON Jeremy, « The Cartographic Construction of Race » dans Mark Monmonier (ed.), *History of Cartography*, Chicago, University of Chicago Press, 2015, vol.6 The History of Cartography in the Twentieth Century, p. 1231-1237.

CUPERS Kenny, « Governing through nature: camps and youth movements in interwar Germany and the United States », *cultural geographies*, 1 avril 2008, vol. 15, nº 2, p. 173-205.

ČUPIĆ Simona, *Građanski modernizam i popularna kultura: epizode modnog, pomodnog i modernog (1918-1941)*, Novi Sad, Galerija Matice Srpske, 2011.

ĆURĆIĆ Julka, *Snovi mladih devojaka: prikaz u slikama sa govorom, pevanjem i sviranjem*, Novi Sad, Srpska štamparija Dr. Svet. Miletića, 1909.

ĆURČIN Ivo, « The Yugoslav "Nova Evropa" and Its British Model: A Case of Cross-Cultural Influence », *The Slavonic and East European Review*, 1990, vol. 68, nº 3, p. 461-475.

ĆURIĆ Hajrudin, *Muslimansko školstvo u Bosni i Hercegovini do 1918. Godine*, Sarajevo, Veselin Masleša, 1983.

CVETKOVIĆ Dušan, *Sokoli i sokolski sletovi*, Belgrade, Miroslav, 2007.

CVIJIC Jovan, *La Péninsule balkanique, géographie humaine*, Belgrade, Bibliothèque Nationale de Serbie, 2014.

CZAKA Véronique, *Histoire sociale et genrée de l'éducation physique en Suisse romande : (milieu du XIXe siècle-début du XXe siècle)*, Neuchâtel, Alphil - Presses universitaires suisses, 2021.

DA MATTA Roberto, « Carnival in Multiple Planes » dans John J. MacAloon (ed.), *Rite, Drama, festival, Spectacle, Rehearsals Toward a Theory of Cultural Performance*, Philadelphia, Institute for the Study of Human Issues Philadelphia, 1984, p. 208-240.

DE WEIRT Xavier et ROUSSEAUX Xavier (eds.), *Violences juvéniles urbaines en Europe*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain (coll. « Histoire, justice, sociétés »), 2013.

DEDIJER Vladimir, *Sarajevo 1914*, Ljubljana, Beograd & Sarajevo, Državna založba Slovenije, Prosveta & Svjetlost, 1966.

DEDOVIC Vukašin D., « Reakcija stanovništva beranske nahije na aneksiju Bosne i Hercegovine », *Baština*, 13 avril 2020, vol. 30, nº 50, (en ligne).

DEFRANCE Jacques, « Esquisse d'une histoire sociale de la gymnastique (1760-1870) », *Actes de la recherche en sciences sociales*, décembre 1976, vol. 2, nº 6, p. 22-46.

DEFRANCE Jacques, *L'excellence corporelle. La formation des activités physiques et sportives modernes 1770-1914*, Rennes, Presses universitaires de Rennes - Revue Staps, 1987.

DEFRANCE Jacques, *Sociologie du sport*, Paris, La Découverte, 2011.

DELEZAK BARIC Vida, « Sokolstvo na slovenskem med Drugo svetovno vojno » dans Tomaž Pavlin (ed.), *Naša pot, 150 let ustanovitve Južnega Sokola in sokolskega gibanja*, Ljubljana, Zavod za šport Republike Slovenije Planica, 2014, p. 159-176.

DENIS Daniel, « La gymnastique, entre pratique sociale et discipline scolaire » dans Pierre Kahn (ed.), *L'École républicaine et la question des savoirs : Enquête au cœur du Dictionnaire de pédagogie de Ferdinand Buisson*, Paris, CNRS Éditions (coll. « CNRS Histoire »), 2003, p. 253-280.

DENIS Daniel, « Une pédagogie du simulacre : l'invention du scoutisme (1900-1912) », *Agora débats/jeunesses*, 1998, vol. 11, nº 1, p. 7-18.

DERRIEN Marie, GIRAUDIER Fanny et GOBIN Charlotte, « Introduction – Penser l'engagement en temps de guerre au prisme du genre (XVI-XXIe siècles) », *Genre & Histoire*, 25 août 2017, nº 19.

DIETSCHY Paul et HOLT Richard, « Sports History in France and Britain: National Agendas and European Perspectives », *Journal of Sport History*, 2010, vol. 37, nº 1, p. 83-98.

DIETSCHY Paul, « Sport, éducation physique et fascisme sous le regard de l'historien », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2008, nº 55-3, p. 61-84.

DIMIC Ljubodrag, *Kultuna politika u Kraljevini Jugoslaviji : 1918-1941 I*, Belgrade, Stubovi Kulture, 1996.

DIMOU Augusta, *Entangled Paths Toward Modernity: Contextualizing Socialism and Nationalism in the Balkans*, Budapest & New York, Central European University Press, 2009.

DJOKIĆ Dejan, « (Dis)integrating Yugoslavia: King Alexander and Interwar Yugoslavism » dans Dejan Djokić (ed.), *Yugoslavism, Histories of a Failed Idea, 1918-1992*, Londres, C. Hurst & Co. Publishers, 2003, p. 136-156.

DJOKIĆ Dejan, « A very Yugoslav paradox? The strange afterlife of interwar democracy (and authoritarianism) », *Journal of Modern European History*, 1 février 2019, vol. 17, nº 1, p. 28-36.

DJOKIĆ Dejan, « Introduction: Yugoslavism: Histories, Myths, Concepts » dans Dejan Djokić (ed.), *Yugoslavism: Histories of a Failed Idea, 1918-1992*, Londres, C. Hurst & Co. Publishers, 2003, p. 1-10.

DJOKIC Dejan, « Whose Myth? Which Nation? The Serbian Kosovo Myth Revisited » dans Janos M. Bak, Jörg Jarnut, Pierre Monnet et Bernd Schneidmueller (eds.), *Uses and Abuses of the Middle Ages: 19th-21st Century*, Munich, Wilhelm Fink, 2009, p. 215-233.

DJOKIĆ Dejan, *Elusive Compromise: A History of Interwar Yugoslavia*, New York, Columbia University Press, 2007.

DOBRIČANIN Mirko, *Slavni guslar Perun*, Belgrade, Stručna knjiga, 1991.

DOLENC Ervin, *Kulturni boj: slovenska kulturna politika v Kraljevini SHS 1918-1929*, Ljubljana, Cankarjeva založba, 1996.

ĐORĐEVIĆ Vladimir, SUSLOV Mikhail, ČEJKA Marek, MOCEK Ondřej et HRABÁLEK Martin, « Revisiting Pan-Slavism in the Contemporary Perspective », *Nationalities Papers*, janvier 2023, vol. 51, n° 1, p. 3-13.

DÖRR Evelyn, *Rudolph Laban. Une biographie*, Coeuvres-et-Valsery, Ressouvenances, 2022.

DOWNS Laura Lee, « Vers une histoire transnationale des mouvements de jeunesse », *Le Mouvement social*, 2019, n° 267, p. 3-8.

DOWNS Laura Lee, *Childhood in the Promised Land: Working-Class Movements and the Colonies de Vacances in France, 1880–1960*, Durham, Duke University Press, 2002.

DREIDEMY Éric, « La gymnastique à l'école pour germaniser l'Alsace-Lorraine (1870-1890) », *Staps*, 9 juin 2008, vol. 80, n° 2, p. 7-22.

DUFRAISSE Sylvain et PICHON-BONIN Cécile, « « Fiz ! Kul´t ! Ura ! » : former, par le corps, l'enfance et la jeunesse soviétiques : Introduction », *Cahiers d'histoire russe, est-européenne, caucasienne et centrasiatique*, 3 avril 2024, vol. 65, n° 1, p. 9-18.

DUFRAISSE Sylvain, *Les héros du sport : Une histoire des champions soviétiques*, Ceyzérieu, Champ Vallon Editions, 2019.

DUNNING Eric et PONCHARAL Bruno, « Approche figurationnelle du sport moderne. Réflexions sur le sport, la violence et la civilisation », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 2010, vol. 106, n° 2, p. 177-191.

ĐURIC Dubravka, « Politika fizičke kulture, moderni ples i tri narativa o Magi Magazinović », *Književnstvo, časopis za studije književnosti, roda i kulture*, 2013, vol. 3, n° 3.

ĐURIĆ Maja, « Medijska kultura razglednica », *Medijski dijalozi*, 1 janvier 2013, vol. 6, n° 773-783.

DURJAVA Iztok, « Engelbert Gangl: njegovo delovanje v sokolski organizaciji in njegova misel o sokolstvu » dans Tomaž Pavlin (ed.), *Naša Pot. 150 let ustanovitve Junega Sokola in sokolskega gibanja*, 2014e éd., Ljubljana, Fakulteta za šport.

DURLEVIĆ Zoran, « Development of the healthcare services in the Kingdom of Yugoslavia of 1918. to 1941. », *Halo 194*, 2013, vol. 19, n° 1, p. 29-37.

EBBRECHT Tobias, « Migrating Images: Iconic Images of the Holocaust and the Representation of War in Popular Film », *Shofar*, 2010, vol. 28, n° 4, p. 86-103.

EBBRECHT-HARTMANN Tobias, STIASSNY Noga et HENIG Lital, « Digital visual history: historiographic curation using digital technologies », *Rethinking History*, 3 avril 2023, vol. 27, n° 2, p. 159-186.

EISENBERG Christiane, « Charismatic nationalist leader: Turnvater Jahn », *The International Journal of the History of Sport*, 1 mars 1996, vol. 13, n° 1, p. 14-27.

EKMEČIĆ Milorad, *Stvaranje Jugoslavije 1790-1918*, Belgrade, Prosveta, 1989, vol.2.

ELIAS Norbert et DUNNING Eric, *Sport et civilisation. La violence maitrisée*, Paris, Fayard, 1994.

ERIKSEN Thomas Hylland et JENKINS Richard, *Flag, Nation and Symbolism in Europe and America*, New York, Routledge, 2007.

ESPAGNE Michel, « La notion de transfert culturel », *Revue Sciences/Lettres*, 2013, n° 1, (en ligne).

EYCK F. Gunther, « The Political Theories and Activities of the German Academic Youth between 1815 and 1819 », *The Journal of Modern History*, 1955, vol. 27, n° 1, p. 27-38.

FALINA Maria, « Narrating democracy in interwar Yugoslavia: From state creation to its collapse », *Journal of Modern European History*, 1 mai 2019, vol. 17, n° 2, p. 196-208.

FALINA Maria, « Svetosavlje: A Case Study in the Nationalization of Religion », *Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte*, 2007, vol. 101, (en ligne).

FALINA Maria, *Religion and Politics in Interwar Yugoslavia: Serbian Nationalism and East Orthodox Christianity*, New York, Bloomsbury Academic, 2023.

FARNELL Brenda M, « Movement Notation Systems » dans Peter T Daniels et William Bright (eds.), *The World's Writing Systems*, Oxford, Oxford University Press, 1996, p. 855-879.

FILLIEULE Olivier, « Carrière militante » dans Olivier Fillieule, Lilian Mathieu et Cécile Péchu (eds.), *Dictionnaire des mouvements sociaux*, Paris, Presses de Sciences Po, 2020, vol.2, p. 91-98.

FILLIEULE Olivier, « Le désengagement d'organisations radicales. Approche par les processus et les configurations », *Lien social et Politiques*, 2012, n° 68, p. 37-59.

FILLIEULE Olivier, « Propositions pour une analyse processuelle de l'engagement individuel : Post scriptum », *Revue française de science politique*, 2001, vol. 51, n° 1, p. 199-215.

FILLIEULE Olivier, « Temps biographique, temps social et variabilité des rétributions » dans Olivier Fillieule (ed.), *Le désengagement militant*, Paris, Belin, 2005, p. 17-45.

FOCH Delphine, « Le quadrille mis sous cloche ? », *Volume !. La revue des musiques populaires*, 1 juin 2025, 22 : 1, p. 79-90.

FORDHAM Elizabeth, « Le combat pour la New Europe: Les radicaux britanniques et la Première Guerre mondiale », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 2005, vol. 23, n° 1, p. 111-141.

FOUCAULT Michel, *La Naissance de la biopolitique. Cours au Collège de France 1978-1979*, Paris, Seuil, 2004.

FOUCAULT Michel, *Sécurité, Territoire, Population. Cours au Collège de France 1977-1978*, Paris, Seuil, 2004.

FOUCAULT Michel, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 2014.

GABELICA Mislav, « Političke prilike u Banskoj Hrvatskoj na početku Prvoga svjetskog rata », *Društvena istraživanja: časopis za opća društvena pitanja*, 2014, vol. 23, n° 1, p. 177-197.

GABELICA Mislav, « Zagrebačka veleizdajnička parnica 1909. godine », *Časopis za suvremenu povijest*, 26 mai 2014, vol. 46, n° 1, p. 131-157.

GACINA ŠKALAMERA Sonja, « Zakon o pučkim školama i preparandijama u kraljevinama Hrvatskoj i Slavoniji iz 1874. godine: sto četrdeseta obljetnica hrvatskoga zakona o obveznom obrazovanju », *Anali za povijest odgoja*, 2014, vol. 13, n° 13, p. 99-133.

GASIC Ranka, « Srpski masoni izmedju dva svetska rata kao društvena grupa », *Godišnjak za društvenu istoriju*, 1998, vol. 5, n° 1-3, p. 85-100.

GAVRILOVIC Dejan, *Fizičko vežbanje i vojska kraljevine Srbije*, Thèse de Doctorat, Université de Belgrade (sciences du sport), Belgrade, 2016.

GAVRILOVIĆ Dejan, KASUM Goran et MIJATOVIĆ Slađana, « The contribution of Serbian doctors to the development of physical exercise in the Kingdom of Serbia », *Vojnosanitetski pregled*, 2014, vol. 71, nº 9, p. 889-894.

GAYET-VIAUD Carole, « Du côtoiement à l'engagement : la portée politique de la civilité:L'activité pédagogique de Morts de la Rue », *Mouvements*, 22 mars 2011, vol. 65, nº 1, p. 57-66.

GELEZ Philippe, *Safvet-beg Bašagić (1870-1934) : Aux racines intellectuelles de la pensée nationale chez les musulmans de Bosnie-Herzégovine*, Athènes, École française d'Athènes, 2021.

GINZBURG Carlo, « Signes, traces, pistes », *Le Débat*, 1980, vol. 6, nº 6, p. 3-44.

GIOMI Fabio et PETRUNGARO Stefano, « Voluntary associations, state and gender in interwar Yugoslavia. An introduction », *European Review of History: Revue européenne d'histoire*, 2 janvier 2019, vol. 26, nº 1, p. 1-18.

GIOMI Fabio, « Making Gymnastics Catholic: The Life, Death, and Resurrection of the Croatian Orao in Interwar Yugoslavia », *East Central Europe,* 2023, nº 51, p. 253-275.

GIOMI Fabio, KEREN Célia et LABBÉ Morgane (eds.), *Public and Private Welfare in Modern Europe: Productive Entanglements*, London, Routledge, 2022.

GIOMI Fabio, *Making Muslim Women European: Voluntary Associations, Gender, and Islam in Post-Ottoman Bosnia and Yugoslavia (1878–1941)*, Budapest & New York, Central European University Press, 2021.

GLEYSE Jacques, « De l'art de la gymnastique (1569), au culturisme et aux premières compétitions organisées (1904). L'Emergence du body-building ? », *Staps*, 16 mars 2018, vol. 119, nº 1, p. 27-45.

GLOBAČNIK Matko, « Against the Vidovdan Constitution — for Yugoslavia: Ante Trumbić's Views on the Development of Political Relations in the Kingdom of Serbs, Croats and Slovenes in 1921 », *Tragovi : časopis za srpske i hrvatske teme*, 9 décembre 2022, vol. 5, nº 2, p. 36-76.

GOFFMAN Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne. La présentation de soi*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1973.

GOLDSTEIN Ivo, « Modernitet u Zagrebu poslije prvog i drugog svjetskoga rata » dans Drago Roksandić (ed.), *Zagreb 1924. – 1930. i 1945. – 1967. Društvo, kultura, svakodnevica. Znanstveni skup s međunarodnim sudjelovanjem. Desničini susreti 2018*, Zagreb, Filozofski fakultet Sveučilišta u Zagrebu, 2019, p. 11-24.

GOUIRAND Pierre, « Origines et perspectives historiques de l'accueil », *Téoros : revue de recherche en tourisme*, 1991, vol. 10, nº 2, p. 3-9.

GRANDITS Hannes (ed.), *Yugoslavia's Sunny Side: A History of Tourism in Socialism (1950s-1980s)*, Budapest & New York, Central European University Press, 2010.

GRANDITS Hannes, CLAYER Nathalie et PICHLER Robert (eds.), *Conflicting Loyalties in the Balkans: The Great Powers, the Ottoman Empire and Nation-Building*, London & New York, I.B.Tauris, 2011.

GRANDITS Hannes, *The End of Ottoman Rule in Bosnia: Conflicting Agencies and Imperial Appropriations*, London, Routledge, 2021.

GREENHALGH Paul, *Ephemeral Vistas: The Expositions Universelles, Great Exhibitions and World's Fairs, 1851-1939*, Manchester, Manchester University Press, 1988.

GROSS Mirjana, « Hrvatska uoči aneksije Bosne i Hercegovine », *Istorija XX veka*, 1962, nº 3, p. 153-275.

GROSS Mirjana, « Les traits fondamentaux des idéologies croates d'intégration nationale avant la Première Guerre mondiale », *Revue des Études Slaves*, 1984, vol. 56, nº 3, p. 373-386.

GROSS Mirjana, « Mađarska vlada i hrvatska autonomija u prvim godinama nakon nagodbe », *Historijski zbornik*, 1985, vol. 38, p. 1-29.

GROSS Mirjana, « Studentski pokret 1875-1915 » dans *Spomenica u povodu proslave 300-godišnjice Sveučilišta u Zagrebu*, Zagreb, Sveučilište, 1969, p. 451-479.

GROSS Mirjana, *Vladavina Hrvatsko-srpske koalicije, 1906-1907*, Belgrade, Institut društvenih nauka, 1960.

GRUBAČKI Isidora, « The Emergence of the Yugoslav Interwar Liberal Feminist Movement and the Little Entente of Women: An Entangled History Approach (1919-1924) », *Feminist Encounters: A Journal of Critical Studies in Culture and Politics*, 8 septembre 2020, vol. 4, nº 2, p. 27.

GUEST Ann Hutchinson, « Dance Notation », *Perspecta*, 1990, vol. 26, p. 203-214.

GUTTMANN Allen, *From Ritual to Record. The Nature of Modern Sport*, New York, Columbia University Press, 1978.

HADAS Miklós, « The rationalisation of the body: physical education in Hungary in the nineteenth century », *History of Education*, 2009, vol. 38, nº 1, p. 61-77.

HAJDARPAŠIĆ Edin, *Whose Bosnia? : nationalism and political imagination in the Balkans, 1840-1914*, Ithaca, Cornell University press, 2015.

HALBWACHS Maurice, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel, 2004.

HANAK Harry, « The New Europe, 1916-20 », *The Slavonic and East European Review*, 1961, vol. 39, nº 93, p. 369-399.

HANTICH Henri, « La Révolution de 1848 en Bohême », *Revue d'Histoire du XIXe siècle - 1848*, 1905, vol. 2, nº 10, p. 197-208.

HARGREAVES John, *Sport, Power and Culture: A Social and Historical Analysis of Popular Sports in Britain*, Cambridge, Polity Press, 1986.

HARVEY Elizabeth, « The Cult of Youth » dans Gordon Martel (ed.), *A Companion to Europe, 1900-1945*, Oxford, Blackwell, 2006, p. 66-81.

HAUMANT Émile, « Le pays dinarique et les types serbes d'après M r Jovan Cvijić », *Annales de Géographie*, 1915, vol. 23/24, nº 132, p. 407-419.

HEILBRONNER Oded, « From a Culture for Youth to a Culture of Youth: Recent Trends in the Historiography of Western Youth Cultures », *Contemporary European History*, novembre 2008, vol. 17, nº 4, p. 575-591.

HEKA László, « Nemiri u Hrvatskoj i Ugarskoj 1903. godine i odlazak hrvatskog bana Khuen-Héderváryja », *Zbornik radova Pravnog fakulteta u Splitu*, 30 juin 2024, vol. 61, nº 2, p. 279-298.

HERRITY Peter, « The Role of the Matica and Similar Societies in the Development of the Slavonic Literary Languages », *The Slavonic and East European Review*, 1973, vol. 51, nº 124, p. 368-386.

HOBSBAWM Eric, « Introduction: Inventing Traditions » dans Eric Hobsbawm et Terence Ranger (eds.), *The Invention of Tradition*, Cambridge, Cambridge University Press (coll. « Canto Classics »), 2012, p. 1-14.

HOLT Richard, « Historians and the History of Sport », *Sport in History*, 2 janvier 2014, vol. 34, nº 1, p. 1-33.

HÖPKEN Wolfgang, « Modern Wars' and 'Backward Societies': The Balkan Wars in the History of Twentieth-Century European Warfare » dans Katrin Boeckh et Sabine Rutar (eds.), *The Wars of Yesterday: The Balkan Wars and the Emergence of Modern Military Conflict, 1912-13*, New York, Berghahn Books, 2018, p. 19-90.

HOPPLER Anna Amacher, CALA Sébastien, MAYENCOURT Gil et HAUSER Claude (eds.), *Pouvoir et emprise du sport : Pour une histoire croisée du tourisme et du sport depuis le XIXe siècle*, Neuchâtel, Alphil - Presses universitaires suisses, 2024.

HORAKOVA HIRSCHLEROVA Nicole et WAIC Marek, « Deutsche Ruderer auf der "tschechischen" Elbe: Nationale und Vereinsindität in den Böhmischen Ländern » dans Norbert Fischer et Martin Andreas (eds.), *Die*

Elbe - Über den Wandel eines Flusses vom Wiener Kongress (1815) bis zur Gegenwart, Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, 2018, p. 417-434.

HOREL Catherine (ed.), *1908, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, cent ans après*, Bruxelles, Peter Lang, 2011.

HOREL Catherine, *Multicultural Cities of the Habsburg Empire, 1880–1914: Imagined Communities and Conflictual Encounters*, Budapest & New York, Central European University Press, 2023.

HORLACHER Rebekka, « Multi-perspective views on the educational practice of Pestalozzi's institute in Yverdon: the correspondence of the Lejeune brothers », *XVIII.ch*, 2021, nº 12, p. 89-102.

HORLACHER Rebekka, « Schooling as a means of popular education: Pestalozzi's method as a popular education experiment » dans Sjaak Braster, Frank Simon et Ian Grosvenor (eds.), *A History of Popular Education. Educating the People of the World*, s.l., Routledge, 2013, p. 65-75.

HOWELL Philip, « What Would a Global History of Pets Look Like? », *Cheng Kung Historical Journal*, 1 septembre 2020, vol. 58, nº 1, p. 1-20.

HROCH Miroslav, *Social Preconditions of National Revival in Europe: A Comparative Analysis of the Social Composition of Patriotic Groups Among the Smaller European Nations*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.

HRSTIĆ Ivan, « Hrvatski sokol u Makarskoj (1894.-1914.) », *Historijski zbornik*, 2011, vol. 64, nº 1, p. 79-98.

HUBERT Marie-Claude, « Le chien dans la littérature de jeunesse », *Carnets. Revue électronique d'études françaises de l'APEF*, 31 janvier 2020, Deuxième série-18 (en ligne).

HUDSON Robert, « Songs of seduction: popular music and Serbian nationalism », *Patterns of Prejudice*, 1 mars 2003, vol. 37, nº 2, p. 157-176.

HUMO Avdo, *Moja generacija*, Sarajevo & Belgrade, Svjetlost, Vojnoizdavački zavod, Prosveta, 1984.

IGNJATOVIĆ Aleksandar, « Images of the Nation Foreseen: Ivan Meštrović's Vidovdan Temple and Primordial Yugoslavism », *Slavic Review*, ed 2014, vol. 73, nº 4, p. 828-858.

IGNJATOVIĆ Aleksandar, « Sanjana prošlost, zamišljena budućnost: Arhitektura i nacionalni identitet u Srbiji 1918-1941 » dans Miško Šuvaković (ed.), *Istorija umetnosti u Srbiji XX vek. III: Moderna i modernizmi 1878-1941*, Belgrade, Orion Art, 2014, p. 143-156.

IGNJATOVIĆ Aleksandar, *Jugoslovenstvo u arhitekturi 1904-1941*, Beograd, Građevinska knjiga, 2007.

IVAŠKOVIĆ Igor, « The Vidovdan Constitution and the Alternative Constitutional Strategies », *Zbornik Pravnog fakulteta u Zagrebu*, 28 septembre 2018, vol. 68, nº 3-4, p. 525-551.

IVELJIC Iskra, « Noblesse oblige: The outlook of the Croatian aristocracy on the eve of the First World War » dans Mark Cornwall (ed.), *Sarajevo 1914. Sparking the First World War*, Londres, Bloomsbury, 2020, p. 56-81.

JAHN Friedrich-Ludwig, *Recherches sur la nationalité, l'esprit des peuples allemands et les institutions qui seraient en harmonie avec leurs mœurs et leur caractère*, traduit par Pierre Loret, Paris, Bossange frères, 1825.

JAJCEVIC Zdenko, *Povijest tjelesnog vježbanja i športa*, Zagreb, Kineziološki fakultet i Društveno veleučilište u Zagrebu, 2010.

JAKIR Aleksandar, « "Everybody wants Yugoslavism, there is no difference!" The Sokol Movement as a Promotor of Yugoslav Nationalism During the Interwar Years in Dalmatia », *Südost-Forschungen*, 2022, vol. 81, nº 1, p. 224-242.

JAKIR Aleksandar, « Dalmacija u procesima stvaranja moderne nacije u 19. i 20. stoljeću » dans Ivan Basić et Marko Rimac (eds.), *Spalatumque dedit ortum – U Splitu bio je rođen.*, Split, Filozofski fakultet u Splitu, 2014, p. 451-477.

JAKIR Aleksandar, « The Sokol Movement in Croatia as Promotor of Yugoslav Nationalism during the interwar years »,https://www.academia.edu/36638635/The_Sokol_Movement_in_Croatia_as_a_Promotor_of_Yugoslav_Nationalism_during_the_Interwar_Years, presentation pour la conference « Cities on the Move – Turkey and Yugoslavia in the Interwar Period », le 14 septembre 2017 à Basel, (en ligne).

JAKIR Aleksandar, « Unitarističko jugoslavenstvo kao nacionalna ideologija u redovima jugoslavenske omladine u Kraljevini Srba, Hrvata i Slovenaca » dans Damir Agičić, Hrvoje Petrić et Filip Šimetin Šegvić (eds.), *Zbornik Drage Roksandića*, Zagreb, Filozofski fakultet u Zagrebu FF open press, 2019, p. 755-769.

JANDÁSEK Ladislav, « The Founder of the Sokols: Miroslav Tyrš », *The Slavonic and East European Review*, 1932, vol. 10, n° 30, p. 572-587.

JEAL Tim, *Baden-Powell: Founder of the Boy Scouts*, New Haven, Yale University Press, 1989.

JEZERNIK Božidar, *Yugoslavia without Yugoslavs: The History of a National Idea*, New York, Berghahn Books, 2023, 312 p.

JOVANOV Jasna, « Predstavljanje života i dela slikarke Danice Jovanović (1886-1914) kao model turističkog identiteta Beške », *Zbornik radova departmana za geografiju, turizam i hotelijerstvo Univerziteta u Novom Sadu*, 2007, vol. 36, p. 154-164.

JOVANOVIĆ GUDURIĆ Ivana, *Ženske organizacije u Novom Sadu u prvoj polovini 20. veka*, https://zenskimuzejns.org.rs/2022/11/16/zenske-organizacije-u-novom-sadu-u-drugoj-polovini-19-veka/ , 4 janvier 2025, (en ligne).

JOVANOVIĆ Vladan, « Land Reform and Serbian Colonization: Belgrade's Problems in Interwar Kosovo and Macedonia », *East Central Europe*, 8 août 2015, vol. 42, n° 1, p. 87-103.

JOVANOVIĆ Vladan, « Sport as an Instrument of Yugoslav National Policy in Macedonia 1918-41 » dans Arié Malz, Stefan Rohdewald et Stefan Wiederkehr (eds.), *Sport zwischen Ost und West : Beiträge zur Sportgeschichte Osteuropas im 19. und 20. Jahrhundert, Einzel veröffentlichungen des DHI Warschau*, Osnabrück, Fibre Verlag, 2007, p. 205-219.

JOVANOVIĆ Vladan, *Slike jedne neuspele integracije: Kosovo, Makedonija, Srbija, Jugoslavija*, Belgrade, Fabrika knjiga : Peščanik, 2014.

JOVANOVIĆ Vladimir, « The Savages Attack from Behind: Anthropological Stereotypes about Albanians in Serbian Public Discourse » dans Motta Giuseppe (ed.), *Dynamics and Policies of Prejudice from the Eighteenth to the Twenty-first Century*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2018, p. 257-269.

JOVANOVIĆ Vladimir, « Tokovi i ishod međuratne kolonizacije Makedonije, Kosova i Metohije », *Tokovi istorije*, 2006, n° 3, p. 25-44.

JUDSON Pieter M., « "Whether Race or Conviction Should Be the Standard": National Identity and Liberal Politics in Nineteenth-Century Austria », *Austrian History Yearbook*, janvier 1991, vol. 22, p. 76-95.

JUDSON Pieter M., *The Habsburg Empire: A New History*, Cambridge, Harvard University Press, 2016.

KADIJEVIĆ Aleksandar, « Arhitekta Momir Korunovic i ratna 1912. godina », *Arhitektura i urbanizam*, 1 janvier 2013, vol. 2013, p. 43-49.

KALEZIĆ RADONJIĆ Svetlana, « Pobjeda za djecu: ideologija i uređivačka politika » dans Stanislava Barać et Tijana Tropin (eds.), *Časopisi za decu: Jugoslovensko nasleđe (1918–1991)*, Belgrade, Institut za književnost i umetnost, 2019, p. 407-420.

KALIFA Dominique, *La culture de masse en France*, Paris, La Découverte, 2001.

KANT Marion, « The Moving Body and the Will to Culture », *European Review*, 2011, vol. 19, n° 4, p. 579-594.

KATER Michael H., *Hitler Youth*, Cambridge, Harvard University Press, 2010.

KAZER Karl, *Porodica i srodstvo na Balkanu : analiza jedne kulture koja nestaje*, Belgrade, Udruženje za društvenu istoriju, 2002.

KHAVANOVA Olga, « Fascination with uniform? Choosing between military and civil careers in the eighteenth-century Habsburg Monarchy », *Hungarian Studies*, 1 juin 2018, vol. 32, n° 1, p. 113-130.

KING Jeremy, *Budweisers into Czechs and Germans: A Local History of Bohemian Politics, 1848-1948*, Princeton, Princeton University Press, 2002.

KLASIĆ Hrvoje, « How Falcons Became Partizans », *The International Journal of the History of Sport*, 13 juin 2017, vol. 34, n° 9, p. 832-847.

KNEŽEV Dimitrije, *Beograd naše mladosti*, Belgrade, Filip Višnjić, 2001.

KNEŽEVIĆ Snješka, « Milan Lenuci, kakav je bio » dans *Zagreb u škarama. Kritike - polemike - komentari*, Zagreb, UPI2M Books, 2018, p. 123-127.

KNEŽEVIĆ Snješka, *Zagrebačka zelena potkova*, Zagreb, Školska knjiga, 1996.

KOHN Hans, « Father Jahn's Nationalism », *The Review of Politics*, 1949, vol. 11, n° 4, p. 419-432.

KOHN Hans, « The Eve of German Nationalism (1789-1812) », *Journal of the History of Ideas*, 1951, vol. 12, n° 2, p. 256-284.

KOLAR-DIMITRIJEVIĆ Mira, « Ban Pavle Rauch i Hrvatska u njegovo vrijeme », *Povijesni prilozi*, 1999, vol. 18, n° 18, p. 241-323.

KOLAR-DIMITRIJEVIĆ Mira, « Kako se trgovačko-obrtni muzej u Zagrebu pretvorio u etnografski muzej », *Radovi Zavoda za hrvatsku povijest Filozofskoga fakulteta Sveučilišta u Zagrebu*, 22 octobre 1992, vol. 25, n° 1, p. 57-72.

KOLEŠNIK Ljiljana et PRELOG Petar, *Moderna umjetnost u Hrvatskoj 1898. - 1975.*, Zagreb, Institut za Povijest Umjetnosti, 2012.

KOSELLECK Reinhart, « Temps et histoire », *Romantisme*, 1987, vol. 17, n° 56, p. 7-12.

KOSELLECK Reinhart, *Futures past: on the semantics of historical time*, New York, Columbia University Press, 2004.

KOULOURI Christina, « Ολυμπιακοί Αγώνες 2024: Η εικονοκλαστική γιορτή των Γάλλων (Olympic Games 2024: The French fête) », *Greek Journal of Sport and Social Sciences*, 27 janvier 2025, n° 3, p. 81-85.

KOULOURI Christina, *Sport et société bourgeoise. Les associations sportives en Grèce, 1870-1922*, Paris, L'Harmattan, 2000.

KRACAUER Siegfried, *The Mass Ornament, Weimar Essays*, Cambridge & London, Harvard University Press, 1995.

KREJIĆ Živana et MILIĆEVIĆ Snežana, « Nastanak putničko-agencijske delatnosti u Jugoslaviji kao pokretač razvoja kulture putovanja », *Kultura*, 2018, n° 161, p. 39-51.

KREJIĆ Živana et PALIĆ Jelena, « Travel Culture In Yugoslavia: An Analysis Of Tourism Propaganda », *Facta Universitatis, Series: Philosophy, Sociology, Psychology and History*, 2020, vol. 19, n° 2, p. 165-177.

KRIŠTOFIĆ Ivan, *Varaždinski sokol : i plakatom kroz povijest*, Varaždin, Državni arhiv u Varaždinu, 2009.

KRMPOTIĆ Branko, « Grofica Lila Pejačević », *Sveta Cecilija : časopis za sakralnu glazbu*, 30 décembre 1976, vol. 46, n° 4, p. 110-111.

KRŠLJANIN Nina, « The parliament of the kingdom of Serbs, Croats and Slovenes: projects, the constitution, and reality (1918–29) », *Parliaments, Estates and Representation*, 3 mai 2020, vol. 40, n° 2, p. 245-259.

KRSTONOŠIĆ Đorđe, *Dobrovoljci iz Amerike. Krvava prošlost 1914-1918*, Detroit, Universal Slavic Printers, 1964.

KRÜGER Arnd, « 'The masses are much more sensitive to the perfection of the whole than to any separate details': The Influence of John Ruskin's Political Economy on Pierre de Coubertin », *Olympika: The International Journal of Olympic Studies*, 1996, vol. 5, p. 25-44.

KRÜGER Michael, « Body culture and nation building: the history of gymnastics in germany in the period of its foundation as a nation-state », *The International Journal of the History of Sport*, 1 décembre 1996, vol. 13, nº 3, p. 409-417.

KRÜGER Michael, « The History of German Sports Clubs: Between Integration and Emigration », *The International Journal of the History of Sport*, 1 août 2013, vol. 30, nº 14, p. 1586-1603.

KUČERA Rudolf, « Marginalizing Josefina: Work, Gender, and Protest in Bohemia 1820—1844 », *Journal of Social History*, 2012, vol. 46, nº 2, p. 430-448.

LOUIS LEGER, *La Save, le Danube et le Balkans : voyage chez les Slovènes, les Croates, les Serbes et les Bulgares*, Paris, Plon, 1889

LABBE Morgane, « Les usages diplomatiques des cartes ethnographiques de l'Europe centrale et orientale au XIXe siècle », *Genèses*, 19 octobre 2007, vol. 68, nº 3, p. 25-47.

LABBE Morgane, *La nationalité, une histoire de chiffres. Politique et statistiques en Europe centrale (1848-1919)*, Paris, Presses de Sciences Po, 2019.

LACROIX Michel, « Sociopoétique des revues et l'invention collective des « petits genres » : lieu commun, ironie et saugrenu au Nigog, au Quartanier et à La Nouvelle Revue française », *Mémoires du livre / Studies in Book Culture*, 2012, vol. 4, nº 1.

LAJOSI Krisztina et STYNEN Andreas (eds.), *The Matica and Beyond: Cultural Associations and Nationalism in Europe*, Leyde, Brill, 2020.

LALATOVIĆ Jelena, « "Jugoslovenski srednji vek" – diskursi nacionalizma, modernizacije i tradicije u časopisu Jugoslovenče » dans Stanislava Barać et Tijana Tropin (eds.), *Časopisi za decu: Jugoslovensko nasleđe (1918-1991)*, Belgrade, Institut za književnost i umetnost, 2019, p. 73-92.

LAMARRE Jean-Marc, « Fichte et l'éducation : devenir homme parmi les hommes », *Le Télémaque*, 2002, vol. 21, nº 1, p. 65-80.

LAMPE John R., *Yugoslavia as History: Twice There Was a Country*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

LAMY Jérôme, « La fabrique politique du corps : historiographie sélective des héritages foucaldiens », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 1 janvier 2012, nº 118, p. 91-114.

LAQUEUR Walter Z., *Young Germany: A History of the German Youth Movement*, New York, Basic Books, 1962.

LAZIĆ Snežana, « Turizam u Beogradu između dva svetska rata - kroz dokumenta Istorijskog arhiva Beograda », *TIMS. Acta*, 2015, vol. 9, nº 1, p. 37-47.

LE BON Gustave, *Psychologie des foules*, Paris, Édition Félix Alcan, 1905.

LECLERC Hélène, « La correspondance de la « Jeune Bohême » (1837-1848). Identités politiques et nationales en construction », *Cahiers d'Études Germaniques*, 18 novembre 2016, vol. 71, nº 71, p. 65-76.

LEERSSEN Joep et STORM Eric (eds.), *World Fairs and the Global Moulding of National Identities: International Exhibitions as Cultural Platforms, 1851–1958*, Leiden & Boston, Brill, 2021.

LEJKOVÁ-KOEPPL Milada, « "The Sokol Movement" A Tribute to the National Revival and Culture of the Czechoslovak Nation » dans Miloslav Rechcigl (ed.), *Czechoslovakia Past and Present. Volume 2, Essays on the arts and sciences*, Berlin & Boston, De Gruyter Mouton, 2019, p. 1463-1476.

LETICA Zvonko (ed.), *Sećanja jedne geenracije. Grad Korčula 1900-1946*, Korčula, Vojna štamparija Split, 1900.

LINDEPERG Sylvie et SZCZEPANSKA Ania, « Aux frontières de l'archive » dans *À qui appartiennent les images ? : Le paradoxe des archives, entre marchandisation, libre circulation et respect des œuvres*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2017, p. 10-22.

LUTHAR Oto, *The Land Between: A History of Slovenia*, Berne, Peter Lang, 2008.

LUTZ Rolland Ray, « "Father" Jahn and his Teacher-Revolutionaries from the German Student Movement », *The Journal of Modern History*, 1976, vol. 48, nº 2, p. 1-34.

LUTZ Rolland Ray, « The German Revolutionary Student Movement, 1819-1833 », *Central European History*, 1971, vol. 4, nº 3, p. 215-241.

MACALOON John J., « Olympic Games and the Theory of Spectacle in Modern Societies » dans John J. MacAloon (ed.), *Rite, Drama, Festival, Spectacle, Rehearsals Toward a Theory of Cultural Performance*, Philadelphia, Institute for the Study of Human Issues Philadelphia, 1984, p. 241-280.

MACHÁČEK Fridolín, « The Sokol Movement: Its Contribution to Gymnastics », *The Slavonic and East European Review*, 1938, vol. 17, nº 49, p. 73-90.

MACKENZIE David, « Serbia as Piedmont and the Yugoslav idea, 1804-1914 », *East European Quarterly*, 1994, vol. 28, nº 2, p. 153-183.

MACKENZIE David, « Serbian Nationalist and Military Organizations and the Piedmont Idea, 1844-1914 », *East European Quarterly*, 1982, vol. 16, nº 3, p. 323-343.

MAGAZINOVIĆ Maga, *Telesna kultura kao vaspitanje i život*, Planeta., Belgrade, 1932.

MAJCEN Vjekoslav, « Hrvatski etnološki film », *Zapis Bilten Hrvatskog filmskog saveza*, 2001, nº 35.

MAJCEN Vjekoslav, *Filmska djelatnost Škole narodnog zdravlja* « *Andrija Štampar* », *1926.-1960*, Zagreb, Hrvatski drţavni arhiv, 1995.

MALEŠEVIĆ Siniša, *Grounded Nationalisms: A Sociological Analysis*, Cambridge, Cambridge University Press, 2019.

MANNHEIM Karl, *Le problème des générations*, Paris, Nathan, 1990.

MANSEL Philip, « Le pouvoir de l'habit ou l'habit du pouvoir », *Apparence(s)*, 9 août 2015, nº 6, (en ligne).

MARES Antoine, « Alphonse Mucha, les Slaves et la "résurrection" tchèque » dans Tokomo Sato (ed.), *Catalogue de l'exposition des oeuvres d'Alphonse Mucha au musée du Luxembourg à Paris*, Paris, Editions de la Réunion du musées nationaux - Grand Palais, 2018, p. 54-64.

MARIOT Nicolas, *Tous unis dans la tranchée : 1914-1918, les intellectuels rencontrent le peuple*, Paris, Le Seuil, 2013.

MARKOVIĆ Slobodan G., « Attitudes of Yugoslav authorities to freemasonry in Yugoslavia since 1945 », *Istorija 20. veka*, 2025, nº 2, p. 363-386.

MARKOVIC Tatjana, « Political, cultural, artistic activities of the Ujedinjena omladina srpska as a case of networking », Budapest, 2003.

MARKOVICH Slobodan G., « Coping with the Memory of Gavrilo Princip and the Symbolism of Vidovdan in Serbia and Yugoslavia », *South Slav Journal*, 2015, vol. 4, nº 1-2, p. 26-57.

MASIC Izet, « The Most Influential Physicians in Bosnia and Herzegovina: Risto Jeremic (1869-1952) », *Medical Archives*, décembre 2019, vol. 73, nº 6, p. 438-439.

MATT Susan J., « Current Emotion Research in History: Or, Doing History from the Inside Out », *Emotion Review*, 1 janvier 2011, vol. 3, nº 1, p. 117-124.

MATZER Lisbeth, « Be(com)ing "German". Borderland Ideologies and Hitler Youth in NS-occupied Slovenia (1941–1945) », *Journal of Borderlands Studies*, 15 mars 2021, vol. 36, nº 2, p. 181-199.

MAXWELL Alexander et CAMPBELL Alexander, « István Széchenyi, the casino movement, and Hungarian nationalism, 1827–1848 », *Nationalities Papers*, mai 2014, vol. 42, nº 3, p. 508-525.

MAXWELL Alexander et LICEN Daša, « Introduction. Habsburg Civil Servants between Civil Society and the State » dans Alexander Maxwell et Daša Ličen (eds.), *Habsburg Civil Servants: Between Civil Society and the State*, New York & Oxford, Berghahn Books, 2025, p. 1-24.

MAXWELL Alexander, « Effacing Panslavism: linguistic classification and historiographic misrepresentation », *Nationalities Papers*, juillet 2018, vol. 46, nº 4, p. 633-653.

MAXWELL Alexander, *Everyday Nationalism in Hungary: 1789 – 1867*, Berlin, De Gruyter Oldenbourg, 2019.

MAYENCOURT Gil, *Faire nation en faisant de la gymnastique : Une histoire culturelle et sociale de la Société fédérale de gymnastique*, Neuchâtel, Alphil - Presses universitaires suisses, 2025.

MECHLING Jay, *On My Honor: Boy Scouts and the Making of American Youth*, Chicago, University of Chicago Press, 2004.

MEJDRICKA Květa, « Les barricades à Prague en 1848 » dans Alain Corbin et Jean-Marie Mayeur (eds.), *La barricade*, Paris, Éditions de la Sorbonne (coll. « Histoire de la France aux XIXe et XXe siècles »), 2016, p. 383-393.

MEYLAN Dan, *La Genèse du mouvement des jeunes Pionniers en URSS*, Mémoire de Master, Université de Lausanne, Lausanne, 2012.

MEZGER Caroline, *Forging Germans: Youth, Nation, and the National Socialist Mobilization of Ethnic Germans in Yugoslavia, 1918-1944*, Oxford, Oxford University Press (coll. « Studies in German History »), 2020.

MICIĆ Milan, *Amerikanci Srpski dobrovoljci iz SAD 1914-1918*, Novo Miloševo, Banatski kulturni centar, 2018.

MIHELJ Darko et KOVAČIĆ Sanja, « Botanički opus dr. Josipa Kalasancija Schlossera, viteza Klekovskog », *Prirodoslovlje*, 2013, vol. 12, nº 1-2, p. 161-178.

MIKHAIL Alan, « A Dog-Eat-Dog Empire: Violence and Affection on the Streets of Ottoman Cairo », *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, 2015, vol. 35, nº 1, p. 76-95.

MIKŠA Peter et AJLEC Kornelija, *Slovensko Planinstvo - Slovene Mountaineering*, Ljubljana, Narodna in univerzitetna knjižnica, 2015.

MIKŠA Peter et VEHAR Maja, « Telovadba, šport in ženske na Slovenskem: čas do 1. svetovne vojne », *Retrospektive - Znanstvena revija za zgodovinopisje in sorodna področja*, 2018, vol. 1, nº 1, p. 10-39.

MIKŠA Peter, « 'It is not enough for Slovene womanhood merely to pin ribbons onto the Sokol' : Slovene women, gymnastics and sport » dans *Slovene Women in the Modern Era*, Ljubljana, MNZS - National Museum of Contemporary History, 2012, p. 77-79.

MILADINOVIĆ Jovo, « Shifting state loyalty: The case of an officer Şerefeddin or Milan Milovanović? », *Glasnik Etnografskog instituta SANU*, 2020, vol. 68, nº 3, p. 705-724.

MILIN Melita, « Les compositeurs serbes et le nationalisme musical. L'évolution des approches créatrices aux XIXe et XXe siècles », *Études balkaniques. Cahiers Pierre Belon*, 1 janvier 2006, nº 13, p. 125-144.

MILINKOVIC Miomir, *Istorija srpske književnosti za decu i mlade*, Belgrade, Bookland, 2014.

MILISAVAC Živan, *Ujedinjena Omladina Srpska: zbornik radova*, Novi Sad, Matica Srpska, 1968.

MILLER Nicholas John, *Between nation and State: Serbian Politics in Croatia Before the First World War.*, Pittsburg, University of Pittsburgh Press, 1997.

MILLER Nicholas, « Two Strategies in Serbian Politics in Croatia and Hungary before the First World War », *Nationalities Papers*, juin 1995, vol. 23, nº 2, p. 327-351.

MITTERAUER Michael, « A History of Childhood: Research and Teaching in South Eastern Europe » dans Slobodan Naumović et Miroslav Jovanović (eds.), *Childhood In South East Europe: Historical Perspectives On Growing Up In The 19th and 20th Century*, Münster, LIT Verlag, 2004, p. 13-30.

MONDZAIN Marie-José, « Des images sans propriétaire : pour une déontologie des usages : Entretien Marie-José Mondzain, philosophe, spécialiste des images » dans *À qui appartiennent les images ? : Le paradoxe des archives, entre marchandisation, libre circulation et respect des œuvres*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme (coll. « Interventions »), 2017, p. 111-127.

MOSSE George L., *De la Grande Guerre au totalitarisme : La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette Littératures, 2009.

MOSSE George L., *The Image of Man. The Creation of Modern Masculinity*, Oxford & New York, Oxford University Press, 1996.

MOSSE George L., *The Nationalization of the Masses: Political Symbolism and Mass Movements in Germany from the Napoleonic Wars Through the Third Reich*, New York, H. Fertig, 1975.

MOSSE George Lachmann, *The crisis of German ideology : intellectual origins of the Third Reich*, New York, Schocken Books, 1981.

MUTHS Johann Christoph Friedrich Guts, *Gymnastics for Youth: Or A Practical Guide to Healthful and Amusing Exercises: For the Use of Schools. An Essay Toward the Necessary Improvement of Education, Chiefly as it Relates to the Body*, Providence, Brown Reprints, 1970.

NAUMOVIĆ Slobodan, « Instrumentalised Tradition: Traditionalist Rhetoric, Nationalism and PoliticalTransition in Serbia, 1987-1990 » dans Miroslav Jovanović, Karl Kaser et Slobodan Naumović (eds.), *Between the Archives and the Field. A Dialogue on Historical Anthropology of the Balkans*, Belgrade & Graz, Zur Kunde Südosteuropas & Udruženje za društvenu istoriju, 1999, p. 179-217.

NEMES Robert, « Associations and Civil Society in Reform-Era Hungary », *Austrian History Yearbook*, janvier 2001, vol. 32, p. 25-45.

NEWMAN John Paul, *Yugoslavia in the Shadow of War. Veterans and the Limits of State Building, 1903–1945*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015.

NIELSEN Christian Axboe, *Making Yugoslavs: Identity in King Aleksandar's Yugoslavia*, Toronto, University of Toronto Press, 2014.

NIERES-CHEVREL Isabelle et BRULEY Marie-Claire, *Introduction à la littérature de jeunesse*, Paris, Didier Jeunesse, 2009.

NIFOSI Chiara, « Du marcheur au touriste : la mise en scène des Alpes dans la littérature du XIXe siècle », *Revue italienne d'études françaises. Littérature, langue, culture*, 15 novembre 2021, n° 11.

NJEGOS Petar II Petrović, *La couronne de la montagne: Edition bilingue français-serbe*, Lausanne & Paris, L'Âge d'Homme, 2011.

NOIRIEL Gérard, « Socio-histoire d'un concept : Les usages du mot « nationalité » au XIXe siècle », *Genèses*, 1995, n° 20, p. 4-23.

NOLTE Claire E., « "Every Czech a Sokol!": Feminism and Nationalism in the Czech Sokol Movement », *Austrian History Yearbook*, janvier 1993, vol. 24, p. 79-100.

NOLTE Claire E., « All For One! One For All! The Federation of Slavic Sokols and the Failure of Neo-Slavism », dans Pieter M. Judson et Marsha L. Rozenblit (eds.), *Constructing Nationalities in East Central Europe*, New York, Berghahn Press, 2005, p. 126-140.

NOLTE Claire E., « Art in the Service of the Nation: Miroslav Tyrš as Art Historian and Critic », *Bohemia - Zeitschrift für Geschichte und Kultur der böhmischen Länder*, 31 juillet 1993, vol. 34, n° 1, p. 47-62.

NOLTE Claire E., « Celebrating Slavic Prague: Festivals and urban environment, 1891-1912 », *Bohemia*, 2012, vol. 52, nº 1, p. 37-54.

NOLTE Claire E., « Choosing Czech identity in nineteenth-century Prague: The case of Jindřich Fügner », *Nationalities Papers*, 1 mars 1996, vol. 24, nº 1, p. 51-62.

NOLTE Claire E., « Our Brothers Across the Ocean: The Czech Sokol in America to 1914 », *The International Journal of the History of Sport*, 1993, vol. 26, nº 13, p. 1963-1982.

NOLTE Claire E., « Voluntary Associations and Nation-Building in 19th Century Prague » dans Laurence Cole (ed.), *Different Paths to the Nation: Regional and National Identity in Central Europe and Italy, 1830-70*, Basingstoke, Palgrave-Macmillan, 2007, p. 82-99.

NOLTE Claire E., *The Sokol in the Czech Lands to 1914: Training for the Nation*, New York, Palgrave Macmillan, 2002.

NOSCHIS Kaj, *Monte Verità: Ascona et le génie du lieu*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2011.

OBAD ŠĆITAROCI Mladen et BOJANIĆ OBAD ŠĆITAROCI Bojana, « Public Parks in Croatia in the 19th Century within a European Context », *Centropa*, 2015, vol. 15, nº 1, p. 4-22.

OGRAJŠEK GORENJAK Ida, « Yugoslav Women's Movement and "The Happiness to the World" », *Diplomacy & Statecraft*, 1 octobre 2020, vol. 31, nº 4, p. 722-744.

OKEY Robin, *Taming Balkan Nationalism: The Habsburg « Civilizing Mission » in Bosnia 1878-1914*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2007.

OKEY Robin, *The Habsburg Monarchy, c.1765-1918: From Enlightenment to Eclipse*, Basingstoke & Londres, Macmillan Press, 2002.

OPAČIĆ Zorana, « Ideologija i književnost u dečjoj periodici polovinom 20. veka » dans Sunčica Denić (ed.), *Književnost za decu i njena uloga u vaspitanju i obrazovanju dece školskog uzrasta*, Vranje, Učiteljski fakultet u Vranju Univerziteta u Nišu, 2013, p. 295-308.

OPAČIĆ Zorana, « Književnost i ideologija u periodici za decu Kraljevine Jugoslavije (Politika za decu i Jugoslovenče) » dans Tijana Tropin et Stanislava Barać (eds.), *Časopisi za decu: Jugoslovensko nasleđe (1918-1991)*, Belgrade, Institut za književnost i umetnost, 2019, p. 49-72.

OPAČIĆ Zorana, « Vidovi ideološkog diskursa u književnosti za decu i mlade », *Inovacije u nastavi - časopis za savremenu nastavu*, 2017, vol. 30, nº 3, p. 117-128.

ORY Pascal, « L'histoire des politiques symboliques modernes : un questionnement », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2000, vol. 47, nº 3, p. 525-536.

ORY Pascal, « Y a-t-il des familles de drapeaux ? Introduction à la vexillologie comparée » dans Maurice Agulhon, Annette Becker et Évelyne Cohen (eds.), *La République en représentations : Autour de l'œuvre de Maurice Agulhon*, Paris, Éditions de la Sorbonne (coll. « Histoire de la France aux XIXe et XXe siècles »), 2006, p. 393-403.

ÖZÇAKIR Sabri, « 'Heroes! Bring Happiness to Your Motherland! Long Live the Yunaks': The Bulgarian Yunak Gymnastics Movement in the late Ottoman Period », *The International Journal of the History of Sport*, 11 février 2019, vol. 36, nº 2-3, p. 186-206.

PAAR Adolf, *Hrvatski Sokol*, Samobor, Društvo za športsku rekreaciju „Šport za sve" – Samobor, 2011.

PANTELIĆ BABIĆ Kristina et PAVLOVIĆ Petar, « Doprinos Čedomira Milića školovanju sokolskog kadra u Hercegovini », *Sportlogia*, 2013, vol. 9, nº 2, p. 101-108.

PAVLIN Tomaž (ed.), *Naša pot: 150 let ustanovitve Južnega Sokola in sokolskega gibanja*, Ljubljana, Fakulteta za šport, 2014.

PAVLIN Tomaž et ČUSTONJA Zrinko, « Sokol: Between Making Nation and State », *Kinesiology*, 11 décembre 2018, vol. 50, nº 2, p. 260-268.

PAVLIN Tomaž, « Dajati pobudo, priložnost in navad pravilnim telesnim vajam (ob 150-letnici ustanovitve prvega slovenskega telovadnega društva Južni Sokol) », *Šport : revija za teoretična in praktična vprašanja športa*, 2013, vol. 61, nº 3/4, p. 44-51.

PAVLIN Tomaž, « Zmaga-svoboda: Sokolsko Jugoslovaniziranje » dans Bojan Balkovec (ed.), *Jugoslavija v času: devetdeset let od nastanka prve jugoslovanske države*, Oddelek za zgodovino Filozofkse Fakultete., Ljubljana, 2009, p. 213-227.

PAVLIN Tomaž, *Razvoj sokolstva v Sloveniji med leti 1929-1941*, Thèse de doctorat, Université de Ljubljana, Ljubljana, 2000.

PAVLOVIĆ Aleksandar et ATANASOVSKI Srđan, « From Myth to Territory: Vuk Karadžić, Kosovo Epics and the Role of Nineteenth-Century Intellectuals in Establishing National Narratives », *The Hungarian Historical Review*, 2016, vol. 5, nº 2, p. 357-376.

PAVLOVIĆ Petar D., PANTELIĆ Babić Kristina M., ŽIVANOVIĆ Nenad et PAVLOVIĆ Danilo, « "Serbian Soko" in Steubenville (Ohio) », *Physical education and sport through the centuries*, 2018, vol. 5, nº 1, p. 84-92.

PAVLOVIC Petar et PANTELIC BABIC Kristina (eds.), *Sokolske pesme*, Belgrade, Filip Višnjić, 2015.

PAVLOVIC Vojislav G., « Le volet serbe de la crise de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine » dans Catherine Horel (ed.), *1908, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine cent ans après*, Bruxelles, Peter Lang, 2011, p. 101-114.

PAVLOVIC Vojislav G., « Les officiers-conjurés serbes: 1903-1914. Programme et convictions politiques » dans Mathieu Dubois et Renaud Meltz (eds.), *De part et d'autre du Danuble. L'Allemagne, l'Autriche et les Balkans de 1815 à nos jours*, Paris, Sorbonne Université presses, 2015, p. 63-78.

PECH Stanley Z., « The Czech Working Class in 1848 », *Canadian Slavonic Papers / Revue Canadienne des Slavistes*, 1967, vol. 9, nº 1, p. 60-73.

PERAĆ Jelena, « Prostori pamćenja: umetnost - baština. Masovni mediji kao mediji pamćenja: Konstrukcija kolektivne memorije na razglednicama u Srbiji početkom 20. veka » dans Dragan Bulatović et Milan Popadić (eds.), *Prostori pamćenja. Zbornik radova. Umetnost i baština*, Belgrade, Odeljenje za istoriju umetnosti Filozofskog fakulteta Univerziteta u Beogradu, 2013, p. 76-82.

PERIČIĆ Šime, « O broju Talijana/talijanaša u Dalmaciji XIX. stoljeća », *Radovi Zavoda za povijesne znanosti HAZU u Zadru*, 19 septembre 2003, nº 45, p. 327-355.

PEROVŠEK Jurij, « Organizacijsko-politična slika liberalnega tabora v letih 1891-1941 », *Prispevki za novejšo zgodovino*, 2017, vol. 57, nº 1, p. 49-83.

PERRIER Antoine et ZAPPI Lola, « Introduction. De la ville à l'empire colonial : nouvelles échelles de l'économie mixte du welfare (XIXe-XXe siècles) », *Revue d'histoire de la protection sociale*, 2022, vol. 15, nº 1, p. 10-25.

PETKOVSEK Meta et KOSEC Marija, *Jožа Trdinova*, Ljubljana, Olimpijski komite Slovenije, Združenje športnih zvez, 1999.

PFISTER Gertrud, « Activités physiques, santé et construction des différences de genre en Allemagne », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 1 avril 2006, nº 23, p. 45-73.

PFISTER Gertrud, « Cultural confrontations: German Turnen, swedish gymnastics and english sport – European diversity in physical activities from a historical perspective », *Culture, Sport, Society*, 1 mars 2003, vol. 6, nº 1, p. 61-91.

PFISTER Gertrud, « The Role of German Turners in American Physical Education », *The International Journal of the History of Sport*, 1 octobre 2009, vol. 26, p. 1893-1925.

PFISTER Gertrud, *Gymnastics, a Transatlantic Movement: From Europe to America*, Londres, Routledge, 2013.

PIGNOT Manon, *L'appel de la guerre. Des adolescents au combat, 1914-1918*, Paris, Anamosa, 2019.

PITSOS Nicolas, « Peurs de l'« Orient » en Europe occidentale au tournant du XXe siècle », *De Europa*, 2018, vol. 1, nº 2 (en ligne).

PLUET-DESPATIN Jacqueline, « Une contribution à l'histoire des intellectuels : les revues », *Bulletins de l'Institut d'Histoire du Temps Présent*, 1992, vol. 20, nº 1, p. 125-136.

PODHAJSKA Terézia, « Slovene national identity as a part of Yugoslav identity or asits contradiction? », *Études sur la Région Méditerranéenne*, 1 janvier 2020, vol. 30, p. 17-34.

PODPEČNIK Jože, « All You Need is a Red Shirt and Cap; And You are Sokol », *Science of Gymnastics Journal*, 2014, vol. 6, nº 3, p. 61-85.

PODPEČNIK Jože, « Ljubljanski Sokol in slovenski sokolsko gibanje do prve svetovne vojne » dans Tomaž Pavlin (ed.), *Naša pot. 150 let ustanovite Južnega Sokola in sokolskega gibanja*, Ljubljana, Fakulteta za šport, 2014, p. 8-24.

POLISENSKY Josef V., *Aristocrats and the Crowd in the Revolutionary Year 1848: A Contribution to the History of Revolution and Counter-Revolution*, Albany, State University of New York Press, 1980.

POOLEY Siân, « Children's Writing and the Popular Press in England 1876-1914 », *History Workshop Journal*, 2015, nº 80, p. 75-98.

PREDIĆ Milivoj, *Nušić u pricama*, vol 1, Belgrade, Fondacija za razvoj kulture i stvaralaštva 'Nušić4, 2019.

PRICA Vladana Putnik, « The Role of Architecture in Shaping Sokol Visual Identity in the Kingdom of Yugoslavia », *East Central Europe*, 9 octobre 2023, vol. 50, nº 2-3, p. 225-254.

PRICE Robert F., « The Matica Srpska and Serbian Cultural Development », *The Quarterly Journal of the Library of Congress*, 1965, vol. 22, nº 3, p. 259-264.

PRINGLE Richard, « A Short History of Pleasure » dans Richard Pringle, Robert E. Rinehart et Jayne Caudwell (eds.), *Sport and the Social Significance of Pleasure*, New York, Routledge, 2015, p. 29-40.

PRINGLE Richard, RINEHART Robert E. et CAUDWELL Jayne, « Proem: Sport and the Social Significance of Pleasure » dans Richard Pringle, Robert E. Rinehart et Jayne Caudwell (eds.), *Sport and the Social Significance of Pleasure*, New York, Routledge, 2015, p. 1-11.

PRLENDA Sandra, « Young, Religous and Radical: The Croat Catholic Youth Organizations, 1922–1945 » dans John Lampe et Mark Mazower (eds.), *Ideologies and National Identities. The Case of Twentieth-Century Southeastern Europe*, Budapest & New York, Central European University Press, 2004, p. 82-110.

PROCHASKA David et MENDELSON Jordana, *Postcards: Ephemeral Histories of Modernity*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2010.

PROST Antoine, « Changer le siècle », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1998, vol. 60, nº 1, p. 14-26.

PROST Antoine, « Conclusion » dans Claire Andrieu, Gilles Le Béguec et Danielle Tartakowsky (eds.), *Associations et champ politique : La loi de 1901*, Paris, Éditions de la Sorbonne (coll. « Histoire de la France aux XIXe et XXe siècles »), 2021, p. 671-682.

PROST Antoine, *Douze leçons sur l'histoire*, Édition augmentée., Paris, Point seuil, 2010.

PROTIĆ Milan St, *Between democracy and populism: political ideas of the People's Radical Party in Serbia (the formative period: 1860's to 1903)*, Belgrade, Institute for Balkan Studies, Serbian Academy of Sciences and Arts, 2015.

PUNZALAN Ricardo L., « Archival Diasporas: A Framework for Understanding the Complexities and Challenges of Dispersed Photographic Collections », *The American Archivist*, 2014, vol. 77, nº 2, p. 326-349.

PUTNIK Vladana, « Influence of ideology on the architecture of Sokol houses in the Kingdom of Yugoslavia », *Zbornik Matice srpske za likovne umetnosti*, 2013, nº 41, p. 143-151.

PUTNIK Vladana, *Arhitektura sokolskih domova u Kraljevini Srba, Hrvata i Slovenaca i Kraljevini Jugoslaviji*, Belgrade, Filozofski fakultet Univerziteta u Beogradu, 2015.

QUIN Grégory, BRÜHWILER Ingrid, HORLACHER Rebekka et WESTBERG Johannes (eds.), *La fabrique des corps nationaux. Autour de l'institutionnalisation de l'éducation physique en Suisse et en Europe (XIXe-XXIe siècle)*, Neuchâtel, Alphil - Presses universitaires suisses, 2023.

QUIN Grégory, VONNARD Philippe et JACCOUD Christophe (eds.), *Des réseaux et des hommes. Participation et contribution de la Suisse à l'internationalisation du sport (1912-1972)*, Neuchâtel, Alphil - Presses universitaires suisses, 2019.

RADOJEVIĆ Mira, « Demokratska stranka i jugoslovenska ideja », *Istorija 20. Veka*, XIII 1995, nº 2, p. 7-25.

REDDY William M., *The Navigation of Feeling: A Framework for the History of Emotions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

REGNARD Céline, « Terreurs de quartiers : Jeunesse et violences à Marseille (1850-1914) » dans Xavier De Weirt et Xavier Rousseaux (eds.), *Violences juvéniles urbaines en Europe*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain (coll. « Histoire, justice, sociétés »), 2013, p. 143-159.

REICHER Dieter, « Nationalistic German Gymnastic Movements and Modern Sports. Culture Between Identity and Habitus », *Historical Social Research / Historische Sozialforschung*, 2020, vol. 45, 1 (171), p. 207-225.

REILL Dominique Kirchner, *Nationalists Who Feared the Nation: Adriatic Multi-Nationalism in Habsburg Dalmatia, Trieste, and Venice*, Stanford, Stanford University Press, 2012.

REVEL Jacques, *Jeux d'échelles : la micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard : Le Seuil, 1996.

RISTIC Ivan, « Bugarska u jugoslovenskoj politici 1927. godine u svetlu pojačane italijanske akcije na Balkanu », *Arhiv. Časopis Arhiva Jugoslavije,* 2014, nº 1-2, p. 79-94.

ROBERT Vincent, *Le temps des banquets : Politique et symbolique d'une génération (1818-1848)*, Paris, Éditions de la Sorbonne (coll. « Histoire de la France aux XIXe et XXe siècles »), 2021.

ROGAN Bjarne et BROWN Stephen, « An entangled object: the picture postcard as souvenir and collectible, exchange and ritual communication », *Cultural Analysis*, 1 janvier 2005, vol. 4, p. 1-28.

ROSENWEIN Barbara H., DEBIES Marie-Hélène et DEJOIS Catalina, « Histoire de l'émotion : méthodes et approches », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 2006, vol. 49, nº 193, p. 33-48.

ROTH Catherine, *Naturaliser la montagne ? Le Club Carpatique Transylvain, XIX-XIXe siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2022.

ROTH Joseph, *La Marche de Radetzky*, Paris, Point seuil, 2008.

ROUBAL Petr, *Spartakiad: The Politics of Physical Culture in Communist Czechoslovakia*, Prague, Karolinum, Nakladatelstvi Univerzity Karlovy, 2018.

ROUSSEAU Jean-Jacques, « Considérations sur le gouvernement de Pologne » dans *Rousseau : Œuvres complètes. Tome III*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade) (coll. « Bibliothèque de la Pléiade »), 1964, p. 953-1045.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Émile ou De l'éducation*, Paris, Flammarion, 2009.

RUMENJAK Nives, « Manjinski identitet i autostereotipi: srpska karikatura u Hrvatskoj 1896.-1902. », *Časopis za suvremenu povijest*, 1 décembre 2006, vol. 38, nº 2, p. 549-567.

RUSINOW Dennison, « The Yugoslav Idea before Yugoslavia » dans Dejan Djokić (ed.), *Yugoslavism: Histories of a Failed Idea, 1918-1992*, Londres, C. Hurst & Co., 2003, p. 11-26.

RUYTER Nancy Lee Chalfa et RUYTER Hans C., « Pietro Coronelli: Dance Master of Zagreb », *Dance Research: The Journal of the Society for Dance Research*, 1989, vol. 7, nº 1, p. 78-83.

ŠAFARIČ Aleš, *Prepletenost politike in telesne kulture na slovenskem v letih 1891–1914 in 1919–1929*, Thèse de doctorat (Histoire), Université de Ljubljana, Ljubljana, 2016.

SAINT-FUSCIEN Emmanuel, *A vos ordres ? : La relation d'autorité dans l'armée française de la Grande Guerre*, Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 2011.

SAINT-FUSCIEN Emmanuel, *Célestin Freinet - Un pédagogue en guerres 1914-1945: Un pédagogue en guerres*, Paris, Perrin, 2017.

SAINT-MARTIN Jean-Philippe, « Les Sokols tchécoslovaques, un symbole de l'identité slave entre les deux guerres mondiales », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 1 juillet 2002, nº 88, p. 43-57.

ŠAKOTA Slobodan, *Beogradska srednjoškolska omladina u godinama pred rat*, Belgrade, Mladost, 1959.

SALOPEK BOGAVCIC Iva, « O pitanjima alkoholizma i protualkoholnoga djelovanja početkom 20. stoljeća u Trojednoj Kraljevini », *Povijesni prilozi*, 6 juillet 2020, vol. 39, nº 58, p. 111-148.

ŠAMALOVA Tereza, *Společenský tanec v českém prostředí 2. poloviny 19. století Ballroom [La danse de salon dans le milieu social tchèque dans la seconde moitié du XIXe siècle]*, Mémoire de fin d'études (Histoire), Université Charles, Prague, 2013.

SAVIĆ Zvezdan, STOJANOVIĆ Nikola, GAVRILOVIĆ Dejan et SAVIĆ Đorđe, « Contribution of officers cadre to the Sokol movement and the Serbian Olympic Club from 1904 to 1941 », *Fizičko vaspitanje i sport kroz vekove*, 2022, vol. 9, nº 2, p. 69-78.

SAVIĆ Zvezdan, STOJANOVIĆ Nikola, VAJIĆ Saša et SAVIĆ Đorđe, « Historical Review Of The Officers' Contribution To Physical Education In Serbian Civilian Schools From 1815 To 1918 », *Facta Universitatis, Series: Teaching, Learning and Teacher Education*, 2022, vol. 6, nº 2, p. 219-227.

SCHEER Monique, « Are Emotions a Kind of Practice (and Is That What Makes Them Have a History)? A Bourdieuian Approach to Understanding Emotion », *History and Theory*, 2012, vol. 51, nº 2, p. 193-220.

SCHEER Tamara, « From Ottoman Subjects to Habsburg Officers: An Analysis of the Careers of Bosnians and Herzegovinians in the Austro-Hungarian Army », 1 janvier 2024.

SCHULZE Hagen, « The Prussian Reformers and their Impact on German History », *Proceedings of the British Academy*, 1999, vol. 100, (coll. « Reform in Great Britain and Germany 1750–1850 »), p. 61-77.

SCHÜTZ Waltraud, *Educational entrepreneurs and the politics of schooling in nineteenth-century Habsburg society*, Thèse de doctorat (Histoire), European University Institute, Florence, 2018.

ŠESUM Velimir, *Sokolski pokret u Vojvodini od 1869 do 1945 godine*, Thèse de Doctorat (sciences du sport), Université de Novi Sad, Novi Sad, 2014.

ŠIMETIN ŠEGVIĆ Filip, *Vlast, politika i kultura u banskoj hrvatskoj od 1883. do 1903. Godine*, Thèse de doctorat (Histoire), Université de Zadar, Zadar, 2021.

SIROTKINA Irina, « Взлет и падение Русского Сокола », *Русское слово (Прага)*, 2023, Juillet/Aout, p. 17-21.

SIROTKINA Irina, « Национальные модели физического воспитания и сокольская гимнастика в России », *Sotsiologicheskoe Obozrenie / Russian Sociological Review*, 2017, vol. 16, nº 2, p. 320-339.

ŠISTEK František, « L'image romantique des Monténégrins dans la culture tchèque aux 19e et 20e siècles », *Études du Centre français de recherche en sciences sociales*, septembre 2008, nº 11, p. 9-23.

ŠKEGRO Dario et ČUSTONJA Zrinko, « History of Physical Education in Croatia » dans Petar Pavlović, Nenad Zivanović, Branislav Antala et Kristina Pantelić Babić (eds.), *History of Physical Education in Europe I*, Leposavic, Fédération internationale d'éducation physique & University of Pristina, 2015, p. 39-58.

ŠKEGRO Dario et ČUSTONJA Zrinko, « Počeci školovanja i osposobljavanja kadrova za provođenje nastave tjelesnog odgoja u hrvatskoj – 140 godina tradicije », *Kinesiology*, 30 septembre 2014, vol. 46, Supplement 1., p. 127-133.

SKERLIC Jovan, *Govori u Narodnoj skupštini od 1912. do 1914. godine*, Belgrade, Službeni Glasnik, 2014.

SKERLIC Jovan, *Omladina i njena književnost (1848-1871): Izučavanja o nacionalnom i književnom romantizmu kod Srba*, Belgrade, Srpska Kraljevska Akademija, 1906.

SKERLITCH J., « Une société de la Jeunesse serbe en 1848 », *Revue d'Histoire du XIXe siècle - 1848*, 1906, vol. 3, n° 14, p. 73-78.

Smrt jednog heroja, Belgrade, Moderna štamparija Pijemont, 1912.

SOBE Noah, *Provincializing the Worldly Citizen: Yugoslav Student and Teacher Travel and Slavic Cosmopolitanism in the Interwar Era*, New edition., New York, Peter Lang, 2008.

STARK Gary D., « The Ideology of the German Burschenschaft Generation », *European Studies Review*, 1 juillet 1978, vol. 8, n° 3, p. 323-348.

STAUDENMAIER Peter, *Between Occultism and Nazism: Anthroposophy and the Politics of Race in the Fascist Era*, Leiden & Boston, Brill, 2014.

STEAD Evanghélia et VEDRINE Hélène (eds.), *Europe des revues 1880 1920*, Paris, Sorbonne Université presses, 2008.

STEFANOVIC Svetlana, « Radnički vs; građanski ženski pokret u Srbiji i Jugoslaviji 1910-1940 », *Antropologija*, 30 juin 2020, vol. 20, n° 1-2, p. 55-72.

STEFANOVIC Svetlana, « Rod i nacija: osnovne pretpostavke. Teorija, aktivizam i umetničke prakse u 1990-im i 2000-im », *Feministički časopisi u Srbiji.*, 2018, p. 43-61.

STEFANOVIC Svetlana, « Žene u službi nacije i vojske (1875–1918) », *Književenstvo, časopis za studije književnosti, roda i kulture*, 2016, vol. 6, 6 En ligne.

STEPHENS Angharad Closs, « The affective atmospheres of nationalism », *cultural geographies*, 2016, vol. 23, n° 2, p. 181.

STERGAR Rok et SCHEER Tamara, « Ethnic boxes: the unintended consequences of Habsburg bureaucratic classification », *Nationalities Papers*, 4 juillet 2018, vol. 46, n° 4, p. 575-591.

STERGAR Rok, « "We will look like fools if nothing comes of this Yugoslavia!": The Establishment of Yugoslavia from the Perspective of Slovene Contemporaries », *Hiperboreea*, 1 juin 2023, vol. 10, n° 1, p. 82-101.

STERGAR Rok, « Jan Zdeněk Veselý's Year in Ljubljana: A Story of Cooperation of Czech and Slovene Sokols » dans Jiří Mikulec et Miloslav Polívk (eds.), *Per saecula ad tempora nostra : Sborník prací k šedesátým narozeninám prof. Jaroslava Pánka*, Prague, Historický ústav Akademie věd České republiky, 2007, p. 720-724.

STERGAR Rok, « National Indifference in the Heyday of Nationalist Mobilization? Ljubljana Military Veterans and the Language of Command », *Austrian History Yearbook*, 1 avril 2012, vol. 43, p. 45-58.

STEVANOVIĆ Mihailo, « In memoriam Milivoj Pavlović », *Jugoslovenski filolog*, 1975 1974, n° 23, p. 285-292.

STOJAKOVIĆ Gordana, *Crtica o temama, dilemama i dinamici ženskih društava u novosadskoj srpskoj zajednici početkom 20. veka*, https://zenskimuzejns.org.rs/2023/09/06/crtica-o-temama-dilemama-i-dinamici-zenskih-drustava-u-novosadskoj-srpskoj-zajednici-pocetkom-20-veka/ , 6 septembre 2023, (en ligne).

STOJAKOVIĆ Gordana, *O istoriji žena u Vojvodini i pridevu « srpski » i nekim drugim temama*, https://zenskimuzejns.org.rs/o-istoriji-zena-u-vojvodini-i-pridevu-srpski-i-nekim-drugim-temama/ , 10 décembre 2019, (en ligne).

STOJANOVIĆ Dubravka, « Imagining the zadruga. Zadruga as a Political Inspiration to the Left and to the Right in Serbia, 1870-1945 », *Revue des études slaves*, 15 novembre 2020, vol. 91, nº 3, p. 333-353.

STOJANOVIĆ Dubravka, « Jugoslavija pre Jugoslavije. Jugoslovenstvo u svakodnevnom životu Beograđana 1890–1914 », *Godišnjak za društvenu istoriju*, 2013, nº 3, p. 29-48.

STOJANOVIĆ Dubravka, *Kaldrma i asfalt. Urbanizacija i evropeizacija Beograda 1890-1914*, Belgrade, Udruženje za društvenu istoriju, 2008.

STOJANOVIĆ Dubravka, *Srbija i Demokratija, 1903-1914: Istorijska Studija o « Zlatnom dobu srpske demokratije »*, Belgrade, Udruženje za društvenu istoriju, 2003.

STONE Norman, « Constitutional Crises in Hungary, 1903-1906 », *The Slavonic and East European Review*, 1967, vol. 45, nº 104, p. 163-182.

STORM Eric, « The spatial turn and the history of nationalism: Nationalism between regionalism and transnational approaches » dans Eric Storm et Stefan Berger (eds.), *Writing the History of Nationalism*, London & New York, Bloomsbury, 2019, p. 215-245.

STUMPP Sébastien et JALLAT Denis (eds.), *Identités sportives et revendications régionales (XIXe-XXe siècles) : Contribution des pratiques sportives à l'Europe des « petites patries »*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2013.

STUMPP Sébastien, « Du bon usage de la randonnée », *Revue d'histoire du XIXe siècle. Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle*, 1 décembre 2017, nº 55, p. 189-205.

STUMPP Sébastien, *Annexer les corps : Une histoire sociale et politique du sport dans l'Alsace allemande*, Neuilly, Atlande, 2021.

SUBOTIC Irina, « La revue "Zenit" et ses promoteurs », *Ligeia*, 1989, vol. 5-6, nº 1, p. 107-115.

SUQUET Annie, *L'éveil des modernités. Une histoire culturelle de la danse (1870-1945)*, Pantin, Centre national de la danse, 2012.

ŠURAN Vanesa, *Politički i etnički sukobi u Rijeci od 1905. do 1907. godine prema novinama iz jadranske regije*, Thèse de Master (Histoire), Université de Rijeka, Rijeka, 2016.

SURMAN Jan, *Universities in Imperial Austria 1848–1918: A Social History of a Multilingual Space*, West Lafayette, Purdue University Press, 2018.

SVOLJŠAK Petra, « The Sacrificed Slovenian Memory of the Great War » dans Mark Cornwall et John Paul Newman (eds.), *Sacrifice and rebirth. The Legacy of the Last Habsburg War*, New York & Oxford, Berghahn Books, 2016, p. 216-232.

SZABO Agneza, « Uzroci i posljedice političkih demonstracija u Hrvatskoj 1903. godine », *Časopis za suvremenu povijest*, 2005, vol. 37, nº 3, p. 597-608.

SZABO Agneza, *Ban Ivan Mažuranić graditelj moderne Hrvatske. U povodu 200. obljetnice rođenja (1814.-2014.)*, Zagreb, Matica Hrvatska, 2014.

TAHIROVIĆ Husref et FUCHS Brigitte, « Kornelija Rakić: A Woman Doctor for Women and Children in Serbia and Bosnia and Herzegovina », *Acta Medica Academica*, avril 2021, vol. 50, nº 1, p. 221-232.

TEBBUTT Melanie, *Being boys: Youth, leisure and identity in the inter-war years*, Oxford, Manchester University Press, 2017.

TERRET Thierry, *Histoire du sport*, Paris, PUF (Que sais-je), 2007.

THEODORIDES Anna, « Akilas Millas. Collectionneur, producteur de savoir » dans Christine Jungen et Jihane Sfeir (eds.), *Archiver au Moyen-Orient. Fabriques documentaires contemporaines*, Paris, Karthala Editions, 2019, p. 231-270.

THIESSE Anne-Marie, « Des fictions créatrices : les identités nationales », *Romantisme : la revue du dix-neuvième siècle*, 2000, vol. 30, nº 110, (coll. « De la représentation, histoire et littérature. »), p. 51-62.

THIESSE Anne-Marie, *La création des identités nationales. Europe XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Le Seuil, 1999.

THOMPSON E. P., « Time, Work-Discipline, and Industrial Capitalism », *Past & Present*, 1967, nº 38, p. 56-97.

TIMOTIJEVIĆ Miloš, *Sokolsko društvo u Čačku*, Čačak, Narodni Muzej - Čačak, 2006.

TLUSTÝ Tomáš, « The Beginnings and the Development of the Orel organization in Moravia until 1914 », *Studia sportiva*, 16 mai 2018, vol. 12, nº 1, p. 94-106.

TODIĆ Milanka, « Potrošačka kultura u izgradnji, predstava žene u štampanim reklamama (1900—1940) », *Zbornik Matice srpske za likovne umetnosti*, 2010, nº 38, p. 213-243.

TODIĆ Milanka, *Moderno dete i detinjstvo. Modeli fotografske reprezentacije deteta.*, Belgrade, Službeni Glasnik, 2015.

TOEPFER Karl, *Empire of Ecstasy: Nudity and Movement in Germany Body Culture, 1910-1935*, Berkeley, University of California Press, 1997.

TOMIC Yves, « Le mouvement national croate au XIXe siècle : entre yougoslavisme (jugoslavenstvo) et croatisme (hrvatstvo) », *Revue des Études Slaves*, 1996, vol. 68, nº 4, p. 463-475.

TÖMÖRY Miklós, *« Serbian » Cultural Events in Buda and Pest between 1860 and 1867*, Mémoire de Master (Histoire), Loránd Université, École des hautes études en sciences sociales & Université Charles, Budapest, Paris, Prague, 2015.

TRAN Van Troi, *Manger et boire aux Expositions universelles : Paris 1889, 1900*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2012.

TRGOVCEVIC Ljubinka, *Planirana elita : o studentima iz Srbije na evropskim univerzitetima u 19. veku*, Belgrade, Istorijski institut, Službeni Glasnik, 2003, vol.43.

TROCH Pieter, « Interwar Yugoslav state-building and the changing social position of the Sokol gymnastics movement », *European Review of History: Revue européenne d'histoire*, 2 janvier 2019, vol. 26, nº 1, p. 60-83.

TROCH Pieter, « The Intertwining of Religion and Nationhood in Interwar Yugoslavia: The School Celebrations of St Sava's Day », *The Slavonic and East European Review*, 2013, vol. 91, nº 2, p. 235-261.

TROCH Pieter, *Education and Yugoslav Nationhood in Interwar Yugoslavia - Possibilities, limitations and interactions with other national ideas*, Thèse de doctorat, Université de Gent, Gent, 2012.

TROCH Pieter, *Nationalism and Yugoslavia: Education, Yugoslavism and the Balkans before World War II*, Londres & New York, I.B.Tauris, 2015.

TRÖHLER Daniel, *Pestalozzi : Au coeur du « tournant pédagogique »*, Lausanne Charenton-le-Pont, Antipodes, 2016.

TRÜMPI Fritz et MARKOVIĆ Tatjana, « Special Issue: "Exploring Music Life in the Late Habsburg Monarchy and Successor States": Editorial Introduction », *Musicologica Austriaca: Journal for Austrian Music Studies*, 3 avril 2021, Exploring Music Life in the Late Habsburg Monarchy and Successor States (en ligne).

TYNAN Jane et GODSON Lisa, « Understanding Uniform: An Introduction » dans Jane Tynan et Lisa Godson (eds.), *Uniform: Clothing and Discipline in the Modern World*, Londres & New York, Bloomsbury, 2019, p. 1-22.

ULMANN Jacques, *De la gymnastique aux sports modernes. Histoire des doctrines de l'éducation physique.*, Paris, Vrin, 1997.

VASIC Miroljub, *Revolucionarni omladinski pokret u Jugoslaviji 1929-1941. godine*, Beograd, Narodna knjiga, 1977.

VERGINELLA Marta (ed.), *Women, Nationalism, and Social Networks in the Habsburg Monarchy, 1848–1918*, West Lafayette, Purdue University Press, 2023.

VERMEERSCH Stéphanie, « Entre individualisation et participation : l'engagement associatif bénévole », *Revue française de sociologie*, 2004, vol. 45, nº 4, p. 681-710.

VESIĆ Ivana, « Contribution of the Yugoslav Sokol organizations to the interwar sphere of music », *Muzikologija*, 2021, nº 30, p. 107-133.

VIDAKOVIĆ PETROV Krinka, « Uvod: Dobrovoljci iz Amerike » dans *Dobrovoljci iz Amerike: Sećanja Đ. Krstonošića*, Belgrade, Centar Fabula Nostra, 2017, p. VII-XXXVI.

VIENNE Veronique, « Mucha affichiste » dans Tokomo Sato (ed.), *Catalogue de l'exposition des oeuvres d'Alphonse Mucha au musée du Luxembourg à Paris*, Paris, Editions de la Réunion du musées nationaux - Grand Palais, 2018, p. 30-41.

VIGARELLO Georges, *Le corps redressé*, Paris, Armand Colin, 2004.

VITTORI Gérard, « Fiume, de l'obtention de l'autonomie à l'annexion », *Cahiers de la Méditerranée*, 15 juin 2013, nº 86, p. 119-130.

VLAJIC-POPOVIC Jasna, « Le terme zadruga "famille élargie" ses origines et son expansion : approche linguistique », *Revue des études slaves*, traduit par Philippe Gelez, 15 novembre 2020, vol. 91, nº 3, p. 261-276.

VODOPIVEC Peter, *Od Pohlinove slovnice do samostojne države: slovenska zgodovina od konca 18. stoletja do konca 20. stoletja*, Ljubljana, Modrijan, 2007.

VOUILLOUX Bernard, « Le collectionnisme vu du XIXe siècle », *Revue d'histoire litteraire de la France*, 5 juin 2009, Vol. 109, nº 2, p. 403-417.

VUČETIĆ Radina, *Evropa na Kalemegdanu. "Cvijeta Zuzorić" i kulturni život Beograda 1918-1941*, Seconde édition., Belgrade, Službeni Glasnik, 2018.

VUJNOVIC Marina, *Forging the Bubikopf Nation*, New York, Peter Lang, 2009.

VUKAŠINOVIĆ Vladan, « Stevan Todorović, život i delo vežbača, umetnika, prosvetitelja i začetnika organizovanog sporta u Srbiji », *Fizička kultura*, 2017, vol. 71, nº 2, p. 118-126.

VUKAŠINOVIĆ Vladan, « Vladan Djordjević, The Life and Work of a Gymnast, Scientist, Politician, Writer and The Progenitor of Gymnastics and the Sokol Movement in Serbia », *Fizicka kultura*, 2018, vol. 72, p. 5-19.

VUKASINOVIC Vladan, MIJATOVIC Sladjana, ŠILJAK Violeta, VELIČKOVIĆ Saša, STRELIC Dragan et STEVANOVIC Miroslav, « Contribution of MD Laza Popovic to the development of Serbian and Yugoslav Sokol movement », *Vojnosanitetski pregled*, 1 octobre 2016, vol. 73, p. 976-979.

VUKONIĆ Boris (ed.), *Tempus fugit: povijest turizma Zagreba*, Zagreb, AGM, 1994.

VUKONIĆ Boris, *Povijest hrvatskog turizma*, Zagreb, Prometej, 2005.

VULELIJA Ana, « Feministički i spisateljski angažman Adele Milčinović na početku 20. stoljeća » dans Krešimir Bagić, Miranda Levanat-Peričić et Leszek Malczak (eds.), *Periferno u hrvatskoj književnosti i kulturi / Peryferie w chorwackiej literaturze i kulturze*, Katowice, Zadar & Zagreb, Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego & Sveučiliste Zadar, p. 408-431.

WACHTEL Andrew, *Making a Nation, Breaking a Nation: Literature and Cultural Politics in Yugoslavia*, Palo Alto, Stanford University Press, 1998.

WAIC, MAREK, « Chronique de l'éducation physique dans les écoles et la formation des professeurs d'éducation physique dans les Pays tchèques et en Tchécoslovaquie jusqu'à la Seconde Guerre mondiale » dans Grégory

Quin Grégory, Ingrid Brühwiler, Rebekka Horlacher et Johannes Westberg (eds.), *La fabrique des corps nationaux. Autour de l'institutionnalisation de l'éducation physique en Suisse et en Europe (XIXe-XXIe siècle)*, Neuchâtel, Alphil - Presses universitaires suisses, 2023.

WALLE Marianne, « Božena Němcová, symbole de la conscience nationale et de l'unité culturelle tchèques » dans Daniel Minary (ed.), *Émancipation, réforme, Révolution. Hommage à Marita Gilli*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, 2000, p. 404-414.

WERNER Michael et ZIMMERMANN Bénédicte, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1 février 2003, vol. 58, nº 1, p. 7-36.

WHITNEY Susan, *Mobilizing Youth. Communists and Catholics in Interwar France*, Durham, Duke University Press, 2009.

WIEVIORKA Olivier, « À la recherche de l'engagement (1940-1944) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, 1998, vol. 60, nº 1, p. 58-70.

WINGFIELD Nancy M., *Flag Wars and Stone Saints: How the Bohemian Lands Became Czech*, Cambridge, Harvard University Press, 2007.

WINTERS Stanley B., « The Young Czech Party (1874-1914): An Appraisal », *Slavic Review*, 27 janvier 2017, vol. 28, nº 3, p. 426-444.

WOOD Molly M, « Diplomatic Wives: The Politics of Domesticity and the "Social Game" in the U.S. Foreign Service, 1905-1941 », *Journal of Women's History*, 2005, vol. 17, nº 2, p. 142-165.

WOODS Robert H., « Hospitality's history: Who wrote what about when », *The Cornell Hotel and Restaurant Administration Quarterly*, 1 août 1991, vol. 32, nº 2, p. 89-95.

ZAHRA Tara, *Kidnapped souls national indifference and the battle for children in the Bohemian lands, 1900-1948*, Ithaca, Cornell University Press, 2011.

ZAJC Marko, « "Panslavizem, panslavizem, bi se kričalo od vseh strani!" K zgodovini slovanstva, slovenstva in nemškega strahu pred panslavizmom 1788-1861 », *Contributions to Contemporary History*, 1 janvier 2009, vol. 49, nº 1, p. 31-42.

ZAJC Marko, « Sotla, majhna voda », *Zgodovina za vse*, 2012, vol. 19, nº 1/2, p. 101-113.

ZEC Dejan, « The Sokol Movement from Yugoslav Origins to King Aleksandar's 1930 All-Sokol Rally in Belgrade », *East Central Europe*, 8 août 2015, vol. 42, nº 1, p. 48-69.

ZEČEVIĆ Ljubiša, « Fizička kultura i sport u Bosni i Hercegovini za vrijeme austrougarske uprave (1879-1918) », *Pregled: časopis za društvena pitanja / Periodical for social issues*, 23 septembre 2008, nº 2, p. 39-64.

ŽELJZNOVA KOKALJ Marijana, *Bezdomci*, Ljubljana, Belo-modra knjižnica, 1930.

ZORN Matija, « Zgodovina planinstva in alpinizma doma in v svetu », *Planinska šola*, 2011, p. 18-28.

ŽUTIĆ Nikola, *Sokoli - Ideologija u fizičkoj kulturi Kraljevine Jagos've 1929-1941*, Belgrade, Angrotrade, 1991.



Carte 1. Carte ethnographique de l'Empire des Habsbourg 1855

Karl Freiherr Czoernig von Czernhausen, *Ethnographische karte der Oesterreichischen Monarchie* [Carte ethnographique de la monarchie autrichienne] Vienne : K. K. Direktion der administrativen Statistik, 1855. Publiée dans *Ethnographischer Atlas der Oesterreichischen Monarchie* [Atlas ethnographique de la monarchie autrichienne]. Source : Wikimedia Commons.

Cette carte dresse une répartition ethnolinguistique des peuples de la monarchie autrichienne, accompagnée d'une légende par groupes nationaux. Les Slaves sont représentés en vert : vert foncé pour les slaves du Sud, vert clair pour les Tchèques et Slovaques et vert kaki pour les Polonais.



Carte 2 . Carte des Slaves de Pavel Šafárik 1842

Pavel Josef Šafárik, *Slovanský zeměvid* [Carte des Slaves], Prague, 1842. Carte ethnolinguistique des peuples slaves publiée en annexe à son ouvrage *Slovanský národopis*. Exemplaire conservé à la Mapová sbírka PřF UK, Collection cartographique de la Faculté des sciences, Université Charles, Prague. Source : Wikimedia Communs.

Publiée à Prague en 1842 pour accompagner *Slovanské starožitnosti*, la Carte des Slaves constitue la première représentation d'ensemble du monde slave conçu comme une unité culturelle et linguistique. Elle distingue les Slaves de l'Est, de l'Ouest et du Sud, et illustre visuellement l'idée d'une communauté panslave s'étendant de la Baltique à la mer Égée. En territorialisant cette unité, Šafařík transforme un concept philologique en une vision géographique du panslavisme.



Carte 3. Carte des terres slovènes de Peter Kozler 1864

Peter Kozler, *Zemljovid Slovenske dežele in pokrajin* [Carte des terres slovènes et régions], vers 1853, impr. par A. Knorr, Vienne, 1864. Source : Wikimedia Commons.

Première carte à représenter l'espace slovène comme unité linguistique et culturelle, cette représentation marque un tournant dans la formation d'un imaginaire territorial national. En dépassant les frontières administratives habsbourgeoises, cette carte propose une vision politique de la « grande » Slovénie fondée sur la langue, et s'impose comme un des symboles fondateurs du nationalisme slovène.



Carte 4. (Détail) Carte des chemins de fer de l'Europe centrale 1866

Julius Michaelis, *Eisenbahn-Karte von Central Europa* [Carte des chemins de fer de l'Europe centrale] (Détail). Dresde, Königliche Hof-Buchhandlung von Hermann Burdach ; J. Braunsdorf, 1865. Gravée par J. H. Klahr, Dresde. Couvre les liaisons existantes et en projet en de Sheffield et Toulouse à Königsberg (Kaliningrad) et Belgrade. Source : University of Chicago Library, Map Collection, G6031.P3 1865 .M5, (consultée en ligne).

Le détail de la carte représente la partie méridionale de l'Empire des Habsbourg et met en évidence le déficit de connexions ferroviaires avec les territoires du Sud. En 1866, Zagreb vient à peine d'être reliée au réseau impérial, tandis que les régions majoritairement habitées par des populations serbes – la Syrmie, le Banat et la Bačka – demeurent encore isolées. Cette absence d'intégration témoigne du déséquilibre structurel entre les espaces centraux et périphériques de la monarchie, et souligne à quel point les infrastructures de transport contribuent à façonner des hiérarchies spatiales, économiques et politiques durables.



Carte 5. Carte administrative de la monarchie austro-hongroise 1887

Ladislaus Hrubant, *Abgrenzung und administrative Eintheilung der militär-territorial-Bezirke in der österreichisch-ungarischen Monarchie* [Délimitation et division administrative des districts militaires-territoriaux dans la monarchie austro-hongroise], publiée dans *Physikalisch-Statistischer Hand-Atlas von Österreich-Ungarn*), [Atlas physico-statistique de l'Autriche-Hongrie en 25 planches avec texte explicatif], Hölzel Eduard (éd.), Vienne, Institut géographique d'Eduard Hölzel, 1887. Source : BNF, Bibliothèque nationale de France, département Cartes et plans, GE D-133, (consultée en ligne sur Gallica).

Cette carte avec indication de la division politique selon les pays de la Couronne, puis les chefs-lieux de district et les comitats, illustre la division politico-administrative de la monarchie austro-hongroise après le Compromis de 1867, distinguant la Cisleithanie (territoires autrichiens) et la Transleithanie (territoires hongrois). Elle indique les pays de la Couronne, leurs subdivisions en districts ou comitats, ainsi que les chefs-lieux correspondants, révélant la structure duale et hiérarchisée de l'Empire. En XV figure la Bosnie-Herzégovine administrée et territoires sud-slaves de l'Empire apparaissant bien divisés sur le plan administratif.



Carte 6. Carte physique des terres croates 1900

Karlo Herdlička et F. Köke, *Fisikalna karta Hrvatske, Slavonije i Dalmacije* [Carte physique de la Croatie, de la Slavonie et de la Dalmatie], vers 1900. Reproduction consultée sur Geographicus Rare Antique Maps (croatia-koke-1900).

La carte de géographie physique des territoires croates encore non unifiés met en évidence la diversité du relief, opposant les plaines de Slavonie et de Croatie centrale aux zones montagneuses de la Dalmatie. Elle souligne surtout l'isolement géographique de la Dalmatie méridionale par rapport à Zagreb et au reste des territoires croates, révélant la discontinuité spatiale du futur espace national. La carte ne comprend pas non plus la presqu'île d'Istrie, alors revendiquée par l'Italie, ce qui renforce l'impression d'un territoire fragmenté, à la fois sur les plans politique et géographique.



Carte 7. Carte de la région de Syrmie

Sebestyén Sámuel Votésky, *Szerém vármegye; Comitatus Sirmiensi*s [Carte du comitat de Szerém (Syrmie)], Royaume de Croatie-Slavonie, Autriche-Hongrie. Source : Archives nationales de Hongrie, cote S 73 Uj szerzeményű térképek (1701–1940), S – Térképtár. (Consultée en ligne sur Hungaricana)

Cette carte du comitat de Syrmie, réalisée en hongrois réalisé en 1798 illustre à la fois la perception de la région comme une entité culturelle et historique autonome, et la domination politique et administrative hongroise qui s'y exerce alors. Elle met en lumière un espace de coexistence multiculturelle, où Croates, Serbes et Hongrois partagent un même territoire, situé au carrefour de la Croatie centrale, de la Serbie, de la Bosnie et de la Hongrie. Cette position frontalière confère à la Syrmie une importance stratégique et symbolique particulière : elle devient, à la fin du XIXe et au début du XXe siècle, l'un des foyers les plus dynamiques du mouvement Sokol serbe de l'Empire, avec des sociétés actives dans des villes telles que Sremski Karlovci, Stara Pazova, Zemun, Indjija ou encore Ruma.



Carte 8. Carte de l'expansion territoriale du Royaume de Serbie jusqu'à 1913

Konrad Clewing et Edvin Pezo, *Serbiens territoriale Ausdehnung bis 1913* [Expansion territoriale de la Serbie jusqu'en 1913]. Source : *Online-Handbuch zur Geschichte Südosteuropas, Leibniz-Institut für Ost- und Südosteuropaforschung (IOS)*, Ratisbonne, 2024. (Carte numérique, consultée sur HGSoE/IOS Regensburg).

Cette carte retrace l'extension territoriale du Royaume de Serbie jusqu'en 1913, depuis le pachalik de Belgrade (autonome à partir de 1817) jusqu'aux annexions consécutives aux guerres balkaniques. Les différentes nuances indiquent les étapes successives de l'expansion serbe : l'autonomie du pachalik en 1817 ; l'agrandissement de 1833 (Niš, Kragujevac) ; les territoires intégrés après 1878 (à la suite du Congrès de Berlin), et enfin les conquêtes de 1913, à l'issue de la Seconde guerre balkanique (Kosovo, Sandžak, Macédoine du Nord). La carte met clairement en évidence le processus de consolidation étatique et de construction territoriale de la Serbie moderne, qui passe d'un petit État enclavé autour de la Morava à une puissance régionale s'étendant vers le sud. Elle souligne également le caractère stratégique des zones nouvellement acquises, en particulier le contrôle des routes reliant le Danube à l'Adriatique et à la mer Égée, fondement des ambitions yougoslaves qui se dessinent à la veille de la Première Guerre mondiale.



Carte 9. Carte administrative du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes 1920

Société Jugoslovensko Rudolf Mosse A.D., Belgrade, *Karta za adresar Kraljevine Srba, Hrvata i Slovenaca za industriju, obrt, trgovinu i poljoprivredu* [Carte pour l'annuaire du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes pour l'industrie, l'artisanat, le commerce et l'agriculture], vers 1920. Source : Bibliothèque nationale de France, département Cartes et plans, cote btv1b8459820r. (Consultée sur Gallica).

La carte administrative et économique représente la division du royaume en *oblasts* (« provinces »), qui prévaut pendant l'ère parlementaire des années 1920, elle dévoile également les principaux centres industriels et commerciaux.

Les *oblasts* indiquées (et leur capitales) sont par ordre alphabétique : Bačka (Novi Sad), Beogradska (Beograd), Bihaćka (Bihać), Bitoljska (Bitola), Bregalnička (Štip), Dubrovačka (Dubrovnik), Kosovska (Prishtina), Kruševačka (Kruševac), Ljubljana (Ljubljana), Maribor (Maribor), Moravska (Ćuprija), Mostarska (Mostar), Niš (Niš), Osječka (Osijek), Požarevac (Požarevac), Karlovac (Karlovac), Podrinjska (Šabac), Podunavska, (Smederevo), Raška (Čačak), Sarajevska (Sarajevo), Skopska (Skoplje), Splitska (Split), Srijemska (Vukovar), Šumadijska (Kragujevac), Timočka (Zaječar), Travnička (Travnik), Tuzlanska (Tuzla), Užička (Užice), Valjevska (Valjevo), Vranjska (Vranje), Vrbaska (Banja Luka), Zagrebačka (Zagreb), Zetska (Cetinje).

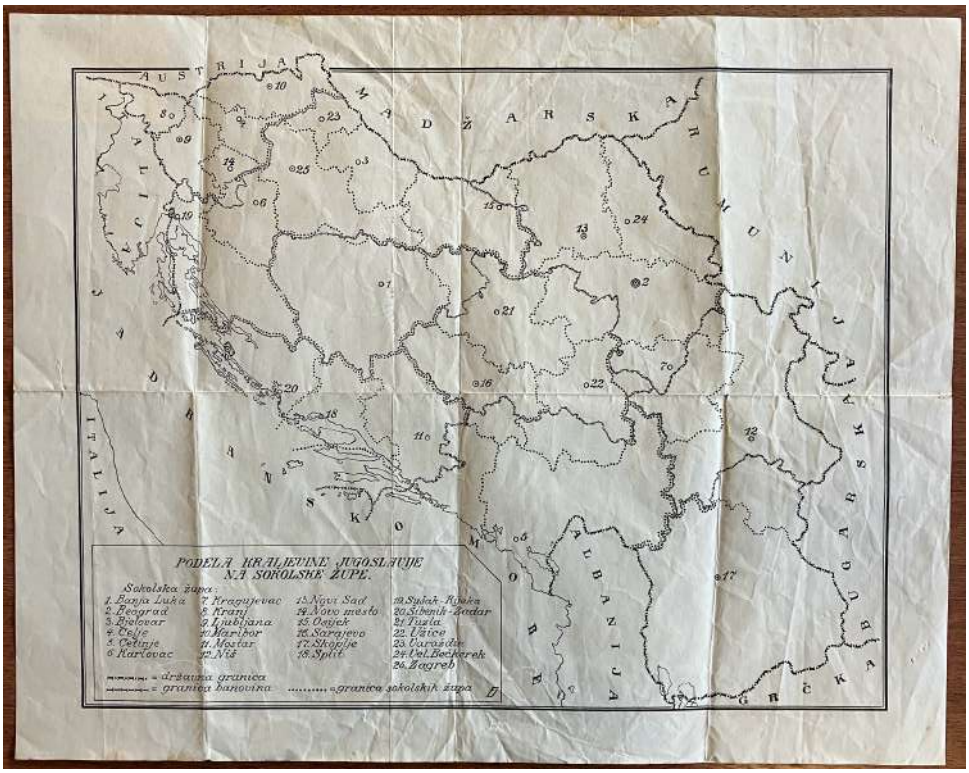


Carte 10. Carte politique du Royaume de Yougoslavie 1930

Vladimir Marinković, *Politička karta Kraljevine Jugoslavije* [Carte politique du Royaume de Yougoslavie] 1930 Carte lithographiée en couleur. Source : Bibliothèque nationale de Serbie (*Narodna biblioteka Srbije*), cote Kp I 782. (Consultée sur place)

Carte politique illustrant la réorganisation administrative du Royaume des Serbes, Croates et Slovènes en neuf banovines à la suite de la réforme territoriale du 3 octobre 1929, marquant la création officielle du Royaume de Yougoslavie**.**

Les neuf banovines indiquée (et leurs capitales) sont par ordre alphabétique : *Dravska banovina* (« Banovine de la Drave »), Ljubljana ; *Savska banovina* (« Banovine de la Save) Zagreb ; *Vrbaska banovina* (« Banovine de la Vrbas ») Banja Luka ; *Primorska banovina* (« Banovine du Littoral ») Split ; *Zetska banovina* (« Banovine du Zeta ») Cetinje ; *Moravska banovina* (Banovine de la Morava) Niš ; *Drinska banovina* (Banovine de la Drina) Sarajevo ; *Dunavska banovina* (Banovine du Danube), Novi Sad ;*Vardarska banovina* (« Banovine du Vardar »), Skoplje.



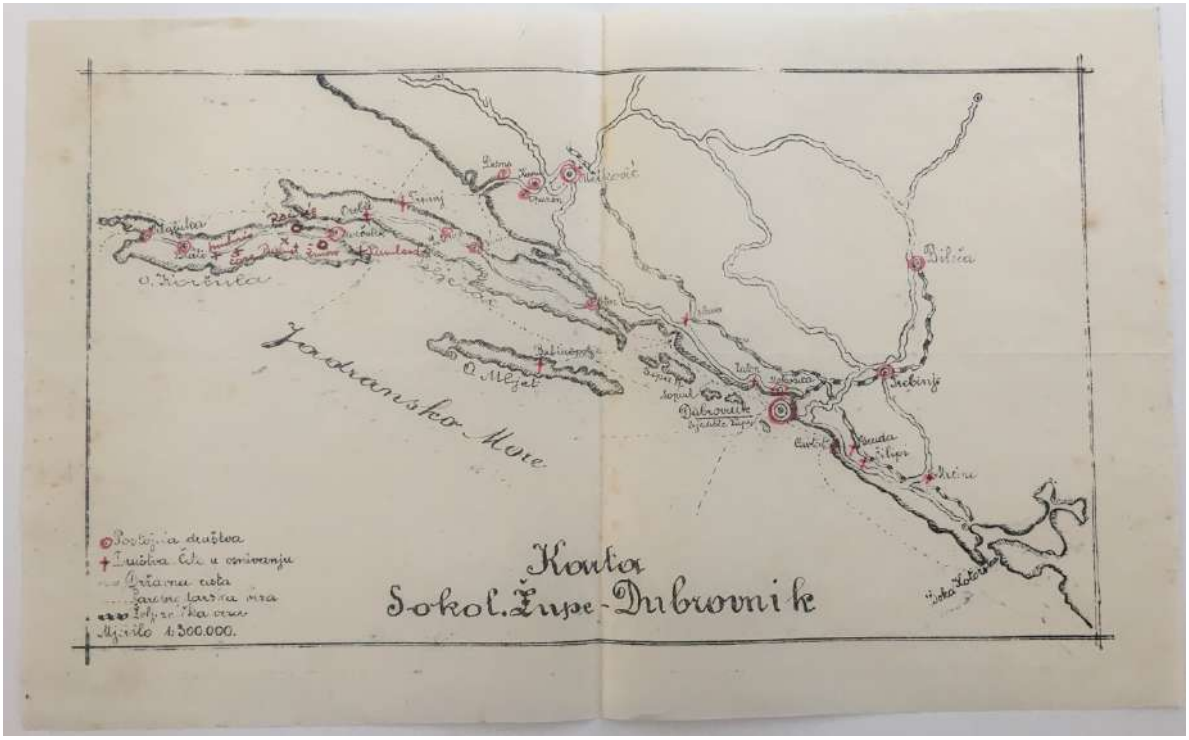
Carte 11. Carte des districts du Sokol yougoslave 1930

Podela Kraljevine Jugoslavije na sokolske župe [Division du Royaume de Yougoslavie en districts sokols – « župe »], vers 1930. Source : Bibliothèque nationale de Serbie (*Narodna biblioteka Srbije*), cote Kp I 767. (Consultée sur place)

Carte administrative illustrant l'organisation territoriale du mouvement Sokol dans le Royaume de Yougoslavie, montrant la répartition des sociétés locales selon les principales *districts* régionaux

Les 25 districts adoptés en 1930 sont : 1) Banja Luka, 2) Beograd, 3) Bjelovar, 4) Celje, 5) Cetinje, 6) Karlovac, 7) Kragujevac, 8) Kranj, 9) Ljubljana, 10) Maribor, 11) Mostar, 12) Niš, 13) Novi Sad, 14) Novo mesto, 15) Osijek, 16) Sarajevo, 17) Skopje, 18) Split, 19, Sušak-Rijeka, 20) Šibenik- Zadar 21) Tuzla, 22) Užice, 23) Varaždin 24) Veliki Bečkerek, 25) Zagreb.

Le découpage présenté ne correspond ni à celui des *oblasts* ni à celui des banovines, divisions administratives officielles du Royaume. Il révèle au contraire une organisation propre au Sokol, fondée sur des critères internes plutôt que politiques. Dans les régions slovènes, la carte fait apparaître des districts plus petits et plus denses, reflet d'un maillage associatif étroit et d'une forte implantation locale. À l'inverse, des territoires plus vastes comme la Bosnie, la Macédoine et le Kosovo (Serbie du Sud) ou la Serbie centrale sont regroupés en districts de plus grande taille, conséquence directe du plus faible nombre de membres. Ce découpage met ainsi en évidence une logique organisationnelle fondée sur la répartition réelle des effectifs sur le terrain, et non sur les limites administratives ou politiques de l'État.



Carte 12. Carte du projet de district sokol de Dubrovnik

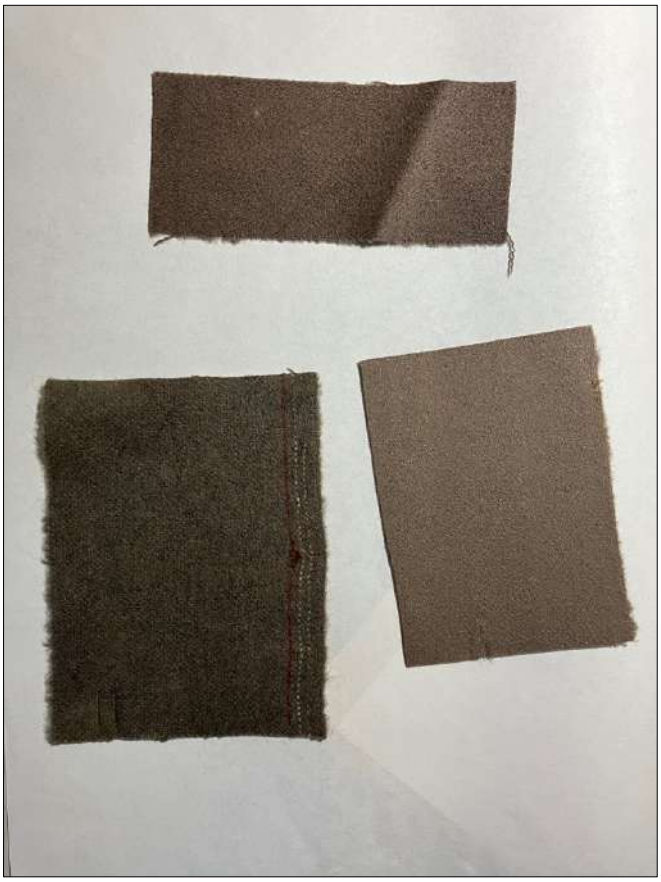
Karta sokolske župe Dubrovnik [Carte du district sokol de Dubrovnik], Croquis réalisé à la main sur papier (env. 15 × 10 cm). Source : Centre de collecte archivistique Korčula-Lastovo (*Državni arhiv u Dubrovniku – Arhivski sabirni centar Korčula-Lastovo*), HR DADU SCKL 476 2.

Cette carte manuscrite anonyme, probablement réalisée par un membre du club de Korčula, a pour objectif d'illustrer le projet de création d'un district sokol de Dubrovnik, destiné à être séparé du district de Mostar afin de permettre une gestion plus autonome et adaptée aux réalités locales. Ce projet ne sera finalement jamais concrétisé. La carte représente les sociétés existantes, les sections locales en activité ou en projet (*čete*), ainsi que le principal axe routier de la région. À côté de la zone de Dubrovnik, elle fait apparaître les clubs de la péninsule de Pelješac, et surtout ceux de l'île de Korčula – Korčula, Blato et Vela Luka – ainsi que les *čete* déjà actives de Žrnovo et de Račišće. L'ensemble offre un témoignage précieux sur la structuration territoriale du Sokol sud-dalmate et sur la manière dont ses acteurs envisagent d'adapter l'organisation du mouvement à l'échelle locale.

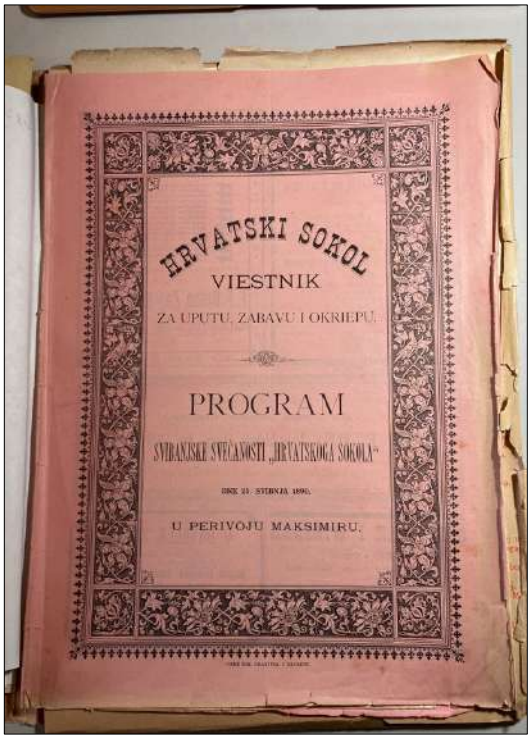
Annexe 1. Échantillons de tissus pour uniformes



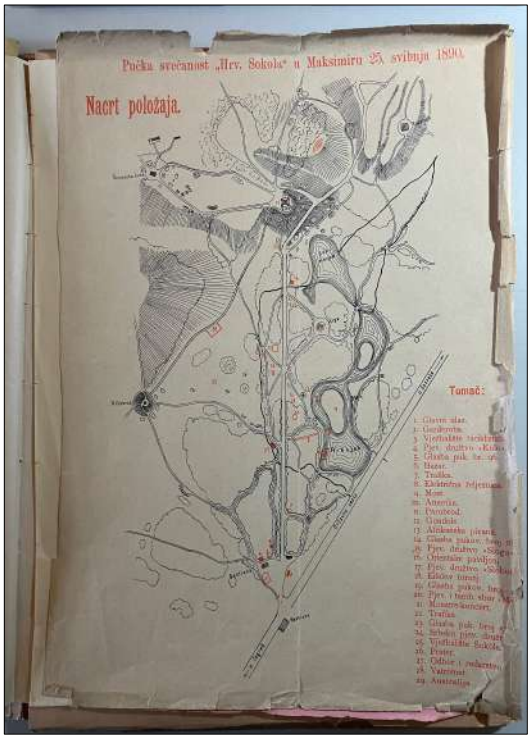
Échantillons de tissu pour uniforme sokol envoyé par le Sokol de Prague avec son tailleur officiel Alexander Prücha, le 10 février 1927 au club sokol de Korčula, avec bons de commande. Source : DADU Fonds du club sokol de Ljubljana, HR DADU 476 4.



Échantillon de l'uniforme sokol pour le Sokol de Mura, 3 février 1903. Source : ARS, Fonds du Sokol de Ljubljana, AS 641 1254 011 1903

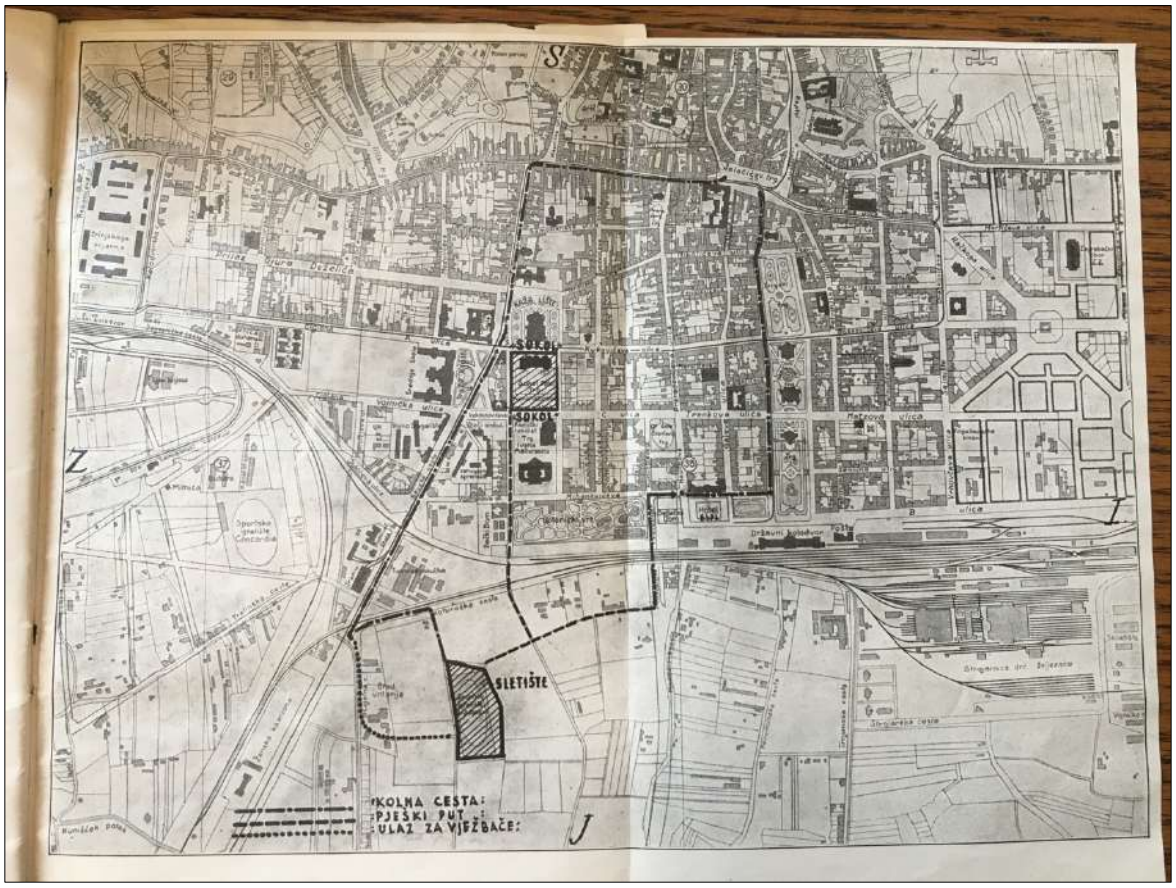








Extrait de la publication *Viestnik za uputu, zabavu i okrepu. Program za svibanjske svečanosti "Hrvatskog Sokola" dne 25. svibnja 1890 u perivoju Maksimiru,* Zagreb, Tiskara Ign. Granitza, 1890. Source : ARS Fonds Sokol de Ljubljana, AS 651 6. 8.



Plan de Zagreb avec tracé du défilé cérémoniel du *slet* national de l'Union des sokols yougoslaves à Zagreb, en 1924, avec indiqué au cœur de la *Zelena Potkova* la sokolana de Zagreb et le stade (*sletište*) au sud de la ville et les accès par la route, à pied, ainsi que l'entrée des gymnastes. Source : HDA, Fonds Hrvatski Sokolski Savez, F 963.



Страна 76 Српски Витез Бр. 3

и на сваком месту, ако иоле памети имамо!

Осем тога Дев. Соко полажући на духовно васпитање истакао је и свој Певачки и музички хор, — те тако тамо где је немоћан и најјачи човек да говори и побуди, — ту песма говори и као молитва Богу прожима душу и одлеће вишим световима, где јој је одавна станак и боравак. За тим засноване су књижнице, села са поучним предавањима и припремаше феријалне колоније по Фрушкој гори за слабуњаву децу итд.

Првим вежбањима у овоме Соколу руководио је сам бр. Глиша Мирковић, гимназиски наставник, — човек који не зна да говори, али уме да ради и ради. А тад. директор Велике српске гимназије г. Васа Пушибрк такође је изашао на сусрет, те тако још једном доказао да уме послужити својим ученицима и Српству, — што му у души сваки Србин и признаје.

Најпосле сетимо се: да је тада Дев. Соко имао и свој управни одбор, које су самој ствари састављале прве његове оснивачице и покретачице. То су сестре: председница Анђелија А. Сандићева; секретар Јулка Ђурчићева; благајник Драгица Цветићева; чланице: Олга Тодоровићева, Зора Поповићева, Мара Недељковићева, Равица Ивковићева, Смиља Ђорђевићева, М. Павловићева, Олга Ко-

Анђелија Сандићева
председница Девојачког Сокола у Н. Саду

Article sur la création du club féminin de Novi Sad et présentation de sa fondatrice. Source : « Srpske Sokolice (nastavak) », *Srpski vitez*, Année 4, n°3, Belgrade, 1912, liste des membres, p.77 ; Année 5, N°9, 1913, p. 202- 203.

59. **Душан И. Кокотовић,** из Косиња, срез Перушић (Лика), Србин, оврховитељ. Од оснутка до 1914. срп. соко у Столцу. 16. јуна 1916. као добровољац у III. пуку I. срп. добров. дивиз. Суделовао у борбама у Добруџи. 1918. дође у Солун у службу у интендантуру главне војне станице у Солуну за помоћног благајника, где се и сада налази.

60. **Лазар Бањанин,** из Јошана, срез удбински, Србин, трг. помоћник; соко 1913 у Госпићу, 1914. био у Србији и на почетку рата јавио се као добровољац. Као рањен дошао у болницу у Скопље. Затим борио се против Бугара, поново рањен у ноге 1915. и остао неспособан.

61. **Гашо М. Милићевић,** из Билећа у Херцеговини, Србин, касапин, соко 1911. у Бјут Монтани (Америка). Добровољно прешао из Америке. Од 22. фебр. 1915. војник у Црној Гори, а после на солунском фронту у II. чети, III. бат. XI. пеш. пука.

62. **Милан Шкоро,** из Бањевића, Мостар, Србин, соко 2 год. у Сан Лују (Америка): 1915. прешао добровољно и јавио се у Србији и суделовао у свим бојевима од повлачења до краја.

63. **Петар Жувела,** из Вела Луке на Корчули, Хрват, тежак, соко од 1915—17. из Сакрамента (Калифорнија); 22. V. 1917. ступио у Југословенску легију, коју је сакупио пуковник Милан Прибићевић. На солунском фронту суделовао у борбама до краја

64. **Јуре Пинтар,** из Сињца, срез Оточац, Хрват, кувар, соко од 1907—17. у Њујорку. 15. јула 1917. као добровољац кренуо са четом „Зрињски" из Питцбурга (Америка), на солунски фронт, и додељше га IV. чети, II. бат. V. п. пука „Краља Милана".

65. **Вицко Лулић,** из Трпња срез Корчула, Хрват, рибар и конобар, 1909 – 12. хрв. соко у Вест Окланду у Калифорнији. 14. авг. 1918. уписао се у југословенску легију, код српске војне мисије у Сан Франциску. У борбама није суделовао.

66. **Никола Андрић,** Зворник, Србин, бријач, соко од 1912—13. у Сребреници. Маја 1916. пребегао у Русију и јавио се у добровољце у IV. ч. I. бат. IV. пеш. пук „Стевана Немање". Борио се у Добруџи где је рањен. 1918. стигао у Солун, и додељен у I. чету, I. бат. II. п. пука, сада у XXIX. п. пуку југословенске дивизије. Јуна 1918. послан у болницу ради туберкулозе. Априла 1919. упућен у јединицу на Цетиње, где је добио 60 дана боловања.

Traduction :

59. Dušan I. Kokotović, originaire de Kosinj, district de Perušić (Lika), Serbe, maître charpentier. Membre du Sokol jusqu'en 1914. S'est engagé comme volontaire à Stolac le 16 juin 1916 dans le 3e régiment d'infanterie serbe, 1re division serbe. A participé aux combats en Dobroudja. En 1918, il est affecté au service de l'intendance de la station principale de l'armée à Salonique comme caissier adjoint, où il se trouve encore aujourd'hui.

60. Lazar Bahjanin, de Lomnica, district d'Ub, Serbe, employé de commerce ; membre du Sokol à Gospić depuis 1913. En 1914, il se trouvait en Serbie et s'est engagé comme volontaire au début de la guerre. Blessé, il a été hospitalisé à Skopje. Ensuite, il s'est battu contre les Bulgares, de nouveau blessé en 1915, il est resté invalide.

61. Gašo M. Milijević, de Vilena en Herzégovine, Serbe, tailleur, membre du Sokol depuis 1911, à Butte, Montana (Amérique). S'est porté volontaire depuis l'Amérique. À partir du 22 février 1915, soldat du Monténégro, puis sur le front de Salonique dans la 3e compagnie, 11e bataillon d'infanterie.

62. Milan Škoro, de Bajevina, Mostar, Serbe, cordonnier, 2 ans à St. Louis (Amérique). En 1915, il s'est engagé volontairement et s'est trouvé en Serbie, prenant part à tous les combats jusqu'à la retraite finale.

63. Petar Žuvela, de Banja Luka sur Korčula, Croate, journalier, membre du Sokol de Sacramento (Californie) entre 1915 et 1917. Le 22 mai 1917, il s'est enrôlé dans la Légion yougoslave, qu'il rejoignit par l'intermédiaire du colonel Milan Pribićević. Il a combattu sur le front de Salonique jusqu'à la fin de la guerre.

64. Jure Pintar, de Sinac, district d'Otočac, Croate, cuisinier, membre du Sokol de 1907 à 1917, à New York. Le 15 juillet 1917, il est parti comme volontaire avec le détachement « Zrinski » depuis Pittsburgh (Amérique) pour le front de Salonique, et est affecté à la 4e compagnie, 2e bataillon, 5e régiment d'infanterie du « Roi Milan ».

65. Vicko Lučin, de Trnća près de Korčula, Croate, pêcheur et serveur, 1909-1912 membre du Sokol croate à West Oakland, Californie. Le 14 août 1918, il s'est inscrit dans la Légion yougoslave, au sein de la mission militaire serbe à San Francisco. Il n'a pas participé aux combats.

66. Nikola Andrić, de Zvornik, Serbe, barbier, membre du Sokol de 1912 à 1913 à Srebrenica. En mai 1916, il passa en Russie et s'engage comme volontaire dans la 4e compagnie, 1er bataillon, régiment « Stevan Nemanja ». Il s'est battu en Dobruja, où il est blessé. En 1918, il arrive à Salonique et est affecté à la 1re compagnie, 1er bataillon, 2e régiment, aujourd'hui 29e régiment d'infanterie de la division yougoslave. En juin 1918, il est envoyé à l'hôpital pour tuberculose. En avril 1919, il est transféré dans une unité au Monténégro, où il obtint un congé de maladie de 60 jours.

Source : « Sokoli jugoslavenski dobrovoljci », *Sokolski Glasnik*, Zagreb 1920, (année 2), n° 3, p. 106.



Proste vezbe za zasebnu tačku svih Srba na I. sveslovenskom sokolskom sletu u Pragu 1912 [Exercices libres pour le numéro individuel de tous les Serbes lors du Ier slet panslave de Prague en 1912] Brochure dépliante imprimée.











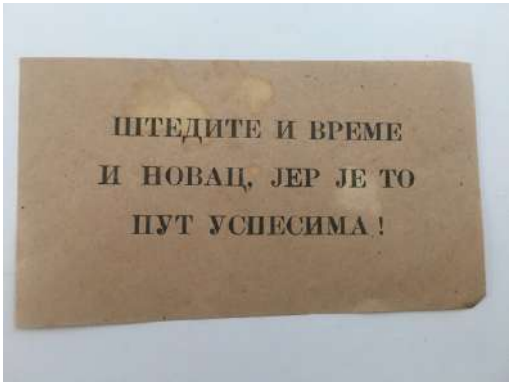


Membres du club sokol Matica de Belgrade à l'entrainement en plein air et portrait du président de la section « éducation » Milan Glavinić en uniforme de cérémonie.

Source : IAB, Fonds de la famille Glavinić IAB 1119 K22 3 8 17 documents de 54 à 59.

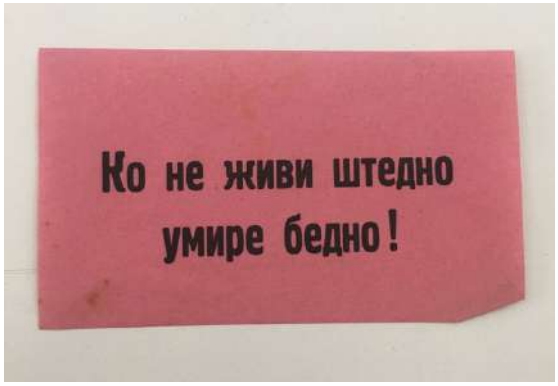












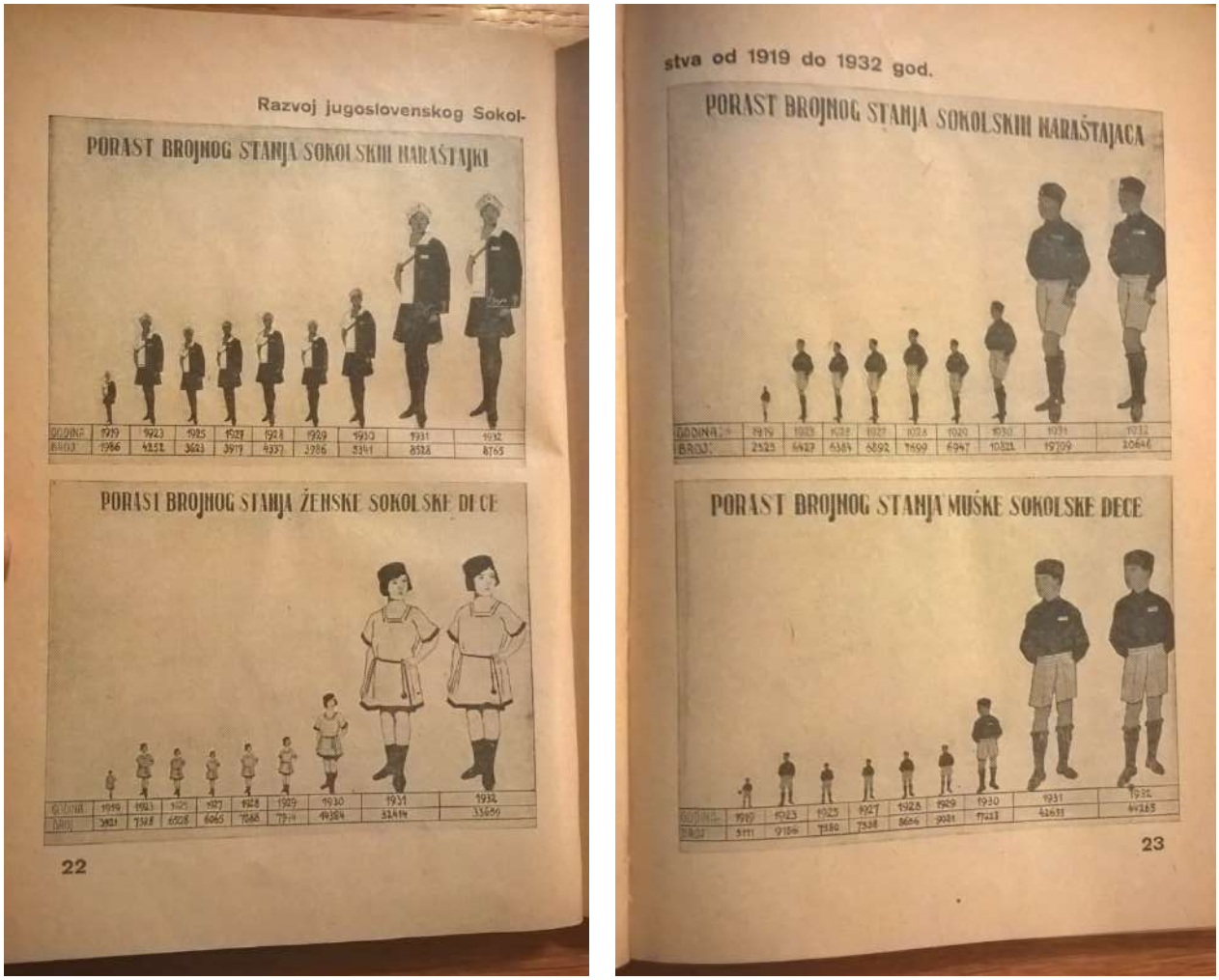
Messages destinés aux dirigeants des clubs et aux membres :

« Avez-vous envoyé votre cotisation à l'Union et au district ! ; « Pensez au Sokolisme chaque jour au moins dix minutes ! , « Épargnez votre temps et votre argent, c'est le chemin du succès ! « Veillez à ce que chaque Sokol se procure, par l'épargne, un uniforme de cérémonie ! » , « Votre trésorier collecte-il régulièrement les cotisations ? « Qui ne vit pas économiquement meurt misérablement ! ». Source : DADU Fonds du club sokol de Ljubljana, HR DADU 476 4.



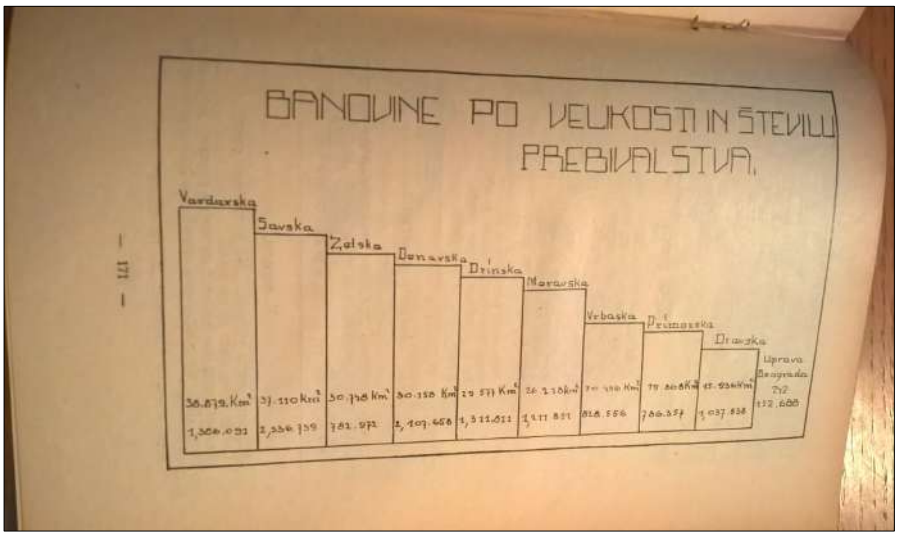
« Industrie de fournitures sokols - Branko Paličić, Zagreb, Rue Kraljice Marije 13 (Téléphone n°26-77 – Adresse commerciale : Trikotaza Zagreb) Principal fournisseur de l'Union des Sokols » yougoslaves »

Notice publicitaire de la firme Branko Paličić détaillant la prise de mesures pour l'uniforme de cérémonie sokol (*svečana sokolska odora*). Le document, intitulé *Industrija sokolskih potrepština* (« Industrie de fournitures sokols »), combine un registre technique et une dimension normative. La première partie présente plusieurs morphotypes (dos droit, épaules tombantes, poitrine large, taille fine, etc.) accompagnés de la mention :« Lors de la commande de l'uniforme, veuillez indiquer le type de silhouette. » La seconde partie, intitulée *Naputak kako se ima uzeti mjera za svečanu odoru* (« Instructions pour prendre les mesures pour l'uniforme de cérémonie »), illustre de manière détaillée la méthode de mesure du corps pour la veste (*šurk*a) et le pantalon (*hlače*). Elle se clôt par l'avertissement suivant :« Il est impératif de prendre les mesures exactement selon cette notice, car ce n'est qu'ainsi que l'uniforme pourra être parfaitement ajusté. ». Source DADU Fonds du club sokol de Ljubljana, HR DADU 476 2.



Évolution du nombre d'adolescentes et de jeunes filles ; d'adolescents et de jeunes garçons dans le mouvement Sokol entre 1919 et 1932. Source : *Naša radost*, Ljubljana, 10 septembre 1933, (année 9), n° 1-2, p. 22 et 23.

Ces graphiques publiés dans la revue *Naša radost* illustrent la croissance spectaculaire du nombre de jeunes au sein du mouvement à partir de 1930, au moment de la création du Sokol du Royaume de Yougoslavie et de la mutation de l'organisation en mouvement de jeunesse quasi-étatique



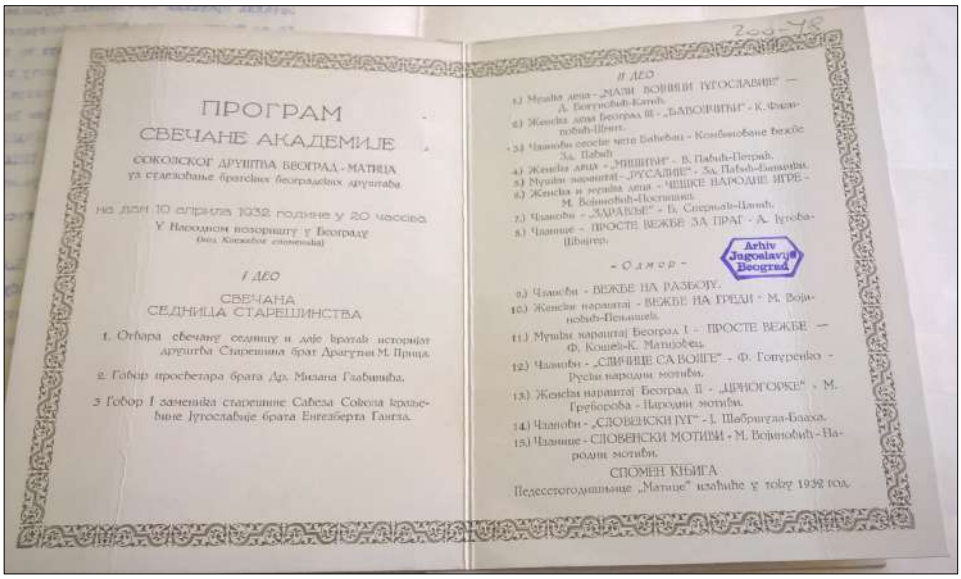


Banovine po velikosti in številu prebivalstva (« Banovines selon leur superficie et leur population ») ; *Naročniki Naše radosti po župah* (« Abonnés de *Naša radost* par district »).

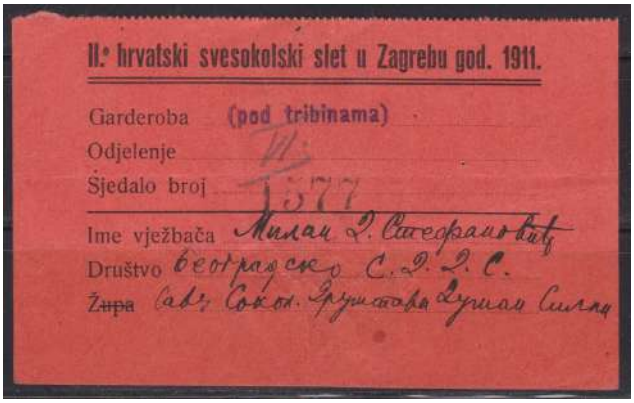
Ces deux graphiques dévoilent le contraste entre la répartition démographique du Royaume de Yougoslavie et la géographie des lecteurs de *Naša radost*. Ils montrent que la revue compte proportionnellement davantage de jeunes lecteurs dans les régions moins peuplées mais plus alphabétisées, notamment la Slovénie et l'Istrie. La participation y apparaît ainsi davantage liée au niveau d'instruction et à la vitalité scolaire locale qu'à un processus d'endoctrinement idéologique. Source : *Naša radost* Ljubljana, 10 juin 1932, (année 8), n°6-12, p. 171, et *Naša radost* Ljubljana, février 1934, (année 11), n°5, p. 165-166.

Annexe 12. Carton d'invitation et programme de l'Académie solennelle du club sokol Matica de Belgrade le 10 avril 1932





Académie solennelle organisée à l'occasion du cinquantenaire de la Société sokole Belgrade-Matica, tenue le 10 avril 1932 au Théâtre national de Belgrade. La première partie du programme comprend les discours officiels de Dragutin Prica, de Milan Gavrilović et du dirigeants du Sokol yougoslave Engelbert Gangl. La seconde partie, à caractère artistique et gymnique, alterne chants, récitations et exercices physiques : La plupart des numéros sont exécutés par des enfants et des jeunes, signe du recentrage du mouvement sur les nouvelles générations. Source : AJ – fonds de la cour du Royaume de Yougoslavie, AJ-74-201-288.



Billet d'entrée pour le II. Slet international à Zagreb en 1911, attribué à et conservé par Milan Stefanović, membre du club Sokol Dušan Silni de Belgrade. Source : Fonds Jovan Ristić.



Légitimation ferroviaire pour la participation au *slet* de Sarajevo en 1934 les 27, 28 et 29 juin, pour un aller-retour gratuit de Belgrade à Sarajevo pour la gymnaste Vera Veković – avec cachet officiel du Cluib Matica de Belgrade et du comité d'organisation du *slet* de Sarajevo. Source : Fonds Jovan Ristić



Légitimation d'hébergement à Belgrade, pour le *slet* international du Sokol du Royaume de Yougoslavie en juin 1930, pour le lycéen Veljko Vlahović. La carte autorise le jeune participant au *slet* à loger dans la chambre aménagée n° 43 pour les délégations. Le document et signé par l'enseignant en charge et tamponné par le comité d'organisation du slet. Source : AJ Lični fond Veljko Vlahović- I (1-95), K 1 Lična dokumenta :